

A l'Aube du Romantisme

CHÊNE DOLLÉ

(1769-1833)

Essais Biographique et Littéraire

Thèse principale pour le Doctorat ès Lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Madame Paul DE SAMIE

Née Lucy DE LAMARE

Licenciée ès lettres

CAEN

IMPRIMERIE E. DOMIN, 10, RUE DE LA MONNAIE

—
1922



A l'Aube du Romantisme

CHÊNEDOLLÉ

(1769-1833)

Imprimé avec le Concours
du fonds ALPHONSE PEYRAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Buste de CHÉNEDOLLÉ
sculpté par Leharivel-Durocher (1866), offert par l'Empereur
Napoléon III à la Ville de Vire (1)

(1) Il existe au château du Coisel un portrait de Chénedollé, œuvre du peintre J. Guernier.

A l'Aube du Romantisme

CHÊNE DOLLÉ

(1769-1833)

Essais Biographique et Littéraire

Thèse principale pour le Doctorat ès Lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Madame, Paul DE SAMIE

Née Lucy DE LAMARE

Licenciée ès lettres



CAEN

IMPRIMERIE E. DOMIN, 10, RUE DE LA MONNAIE

1922

A MES MAITRES
MM. G. LANSON & F. STROWSKI
EN HOMMAGE
DE PROFONDE RECONNAISSANCE
ET DE RESPECTUEUX ATTACHEMENT

INTRODUCTION

I. Intérêt d'une étude sur Chênedollé

De nos jours, une étude sur Chênedollé ressemble à une sorte d'exhumation littéraire. C'est presque un siècle d'oubli qui pèse sur sa mémoire. De lui que reste-t-il ? Pour la plupart, un nom. Pour de plus lettrés, Chênedollé est l'auteur du *Génie de l'Homme*, d'un poème qu'on ne lit plus, qui a sombré dans un oubli de plus en plus profond comme ceux de Delille, d'Esménard et de Fontanes.

Pourtant Chênedollé ne manque pas d'originalité ni même de talent. Il a une physionomie propre qui ne permet pas de le confondre avec ses émules Le Brun, La Harpe et autres. Son œuvre n'offre qu'une beauté fragmentaire, c'est vrai, mais elle a une sincérité d'accent assez personnelle et déjà romantique.

Chênedollé mérite d'être étudié comme poète de transition ; comme continuateur de Delille, comme précurseur de Lamartine. Il doit l'être si l'on veut suivre l'évolution de la poésie lyrique entre 1800 et 1820 dont il marque une étape : la dernière avant *Les Méditations*.

L'œuvre de Chênedollé n'est pas dénuée d'intérêt. Sa vie en offre davantage par les événements qu'elle retrace et les personnages qu'elle met en scène. Il naquit sous Louis XV et mourut sous Louis-Philippe. Son enfance fut contemporaine des dernières années de Voltaire, de Rousseau, et sa vieillesse applaudit aux triomphes d'Hernani. C'est une mémoire riche de souvenirs et qu'il peut être intéressant d'interroger, car il tenait registre des faits mémorables de sa vie.

Il a été en relation avec tout ce que son époque offrait d'hommes de génie et de femmes distinguées. Disciple et même collaborateur de Rivarol, à Hambourg, il a connu la dernière fleur de l'aristocratie française ; à Coppet, il vit Benjamin Constant,

Adrien de Lezay et tant d'autres, Rue Neuve du Luxembourg, confident de l'enchanteur, il fit dès lors partie du groupe Chateaubriand.

En souvenir de l'Oratoire — qu'il aima toujours — il fréquenta Fouché, Daunou; plus tard, à la Société des Bonnes Lettres, il verra Nodier et acclamera Hugo.

M^{mes} de Flahaut, de Montolieu, de Stael furent ses protectrices de l'exil. Il affectionna M^{me} de Beaumont, la douce hironnelle; il consola M^{me} de Custine des infidélités de René, enfin il aima Lucile de Chateaubriand. Rien qu'à ce titre d'ami, de fiancé de Lucile, il éveille la curiosité.

Dans cet entourage brillant, illustre même, Chênedollé fait assez bonne figure et peut retenir un moment l'attention. Il a en poésie les préventions classiques de Fontanes; comme ancien émigré, il garde la morgue aristocratique de Chateaubriand et, dans sa vie privée, il cache les mêmes turpitudes que l'un et l'autre, sous un décorum parfait; il est bien l'homme de son époque et il y a intérêt à l'étudier.

II. Travaux qui ont paru sur Chênedollé, leur utilité

Chênedollé a eu le grand tort de vivre loin de Paris où se font les réputations littéraires. Il aurait pu recueillir l'héritage poétique de Delille et peut être devancer Lamartine dans la voie des *Méditations*. Il n'en eut ni l'audace ni l'ambition. Son âme virgilienne préféra toujours les joies des champs aux gloires de la capitale. Il se retira dans sa province et là seulement on se souvint de lui; aussi la plupart de ses biographes sont-ils normands.

1^o LE FLAGUAIS. — Notice de 16 pages avec portrait dans les poètes normands publiés par Baratte, Paris. La Crampe, in-8, (cf., *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1836, t. 23);

2^o AUG. DESPLACE dans la *Revue de Paris*, Mai 1840, a ébauché une étude sur les œuvres du poète;

3^o G. HELLAND. — *Etude biographique et littéraire sur Chênedollé* auteur du *Génie de l'Homme*. Le Bel, Mortain, 1857, in-4^o, 192 p. Cette étude fut faite pour répondre à une question mise au concours par l'Académie de Caen en 1853.

Au point de vue biographique, l'ouvrage n'apporte pas de la

nouveauté. L'auteur a le mérite d'avoir retrouvé quelques poésies de Chênedollé;

4^o F. CAZIN a publié en 1869 une Notice biographique sur Chênedollé. (Barbot, Vire, in-8), extraite d'un ouvrage intitulé *Les Virois célèbres*, 1869, Vire. Barbot, in-12, 277 pages. Cet ouvrage ajoute peu de chose à ses devanciers; quelques indications sur les manuscrits laissés par le poète et une bibliographie des *Etudes Poétiques*. Mais l'opuscule dépourvu de toute valeur documentaire contient bien des erreurs de faits et de dates que j'aurai l'occasion de rectifier;

5^o C'est SAINTE BEUVE qui eut le premier communication des papiers de Chênedollé. M^{me} de Banville entretenait une correspondance (1) avec le critique et lui entrouvrit les Archives du Coisel. Sainte Beuve eut entre les mains les lettres de Chateaubriand, de Joubert et de Fontanes qu'il a publiées, ainsi qu'une partie des manuscrits de Chênedollé. Il fit paraître dans *la Revue des Deux Mondes*, Juin 1849, l'étude qu'il publia en 1861 dans le tome II de *Chateaubriand et son Groupe sous l'Empire*. Paris, Garnier, in-8. Il fit connaître surtout Chênedollé dans ses rapports avec Chateaubriand et ses amis littéraires.

Cette étude faite d'après les Manuscrits est la seule qui compte vraiment. Elle a servi de base à toutes les biographies qui ont paru depuis. Pourtant elle n'est pas définitive. Sainte Beuve est loin d'avoir épuisé les papiers de Chênedollé. Il en a fait une sélection et il a publié ceux qui intéressaient le Groupe. Il a commis des omissions regrettables (2) il a corrigé les extraits du Journal qu'il a publiés et dont je rétablirai le texte intégral au cours de ce travail. Il passe sous silence des faits importants de la vie de Chênedollé, par complaisance pour la famille. Il idéalise jusqu'à la rendre méconnaissable la physionomie du poète par égard pour M^{me} de Banville et peut être par haine de Chateaubriand dont il est tenté d'embellir l'entourage pour le faire paraître plus noir.

(1) Cette correspondance se trouve à la collection Spoelberch de Lovenjoul parmi les dossiers de Sainte Beuve. Elle ne comprend pas moins de dix lettres de M^{me} de Banville et deux du fils de Chênedollé (Ms., D., 599).

(2) Dans une lettre de Chênedollé à Guéneau de Mussy, il supprime le passage curieux où il est question d'un emprunt fait à Guéneau par le poète. Je dois à l'obligeance de M^{me} de Tugny d'avoir pu rétablir le texte de cette lettre (*Sainte Beuve*, t. II et chapitre VIII, page 245).

On voit assez par cette succincte bibliographie (1) ce qui reste à faire pour Chênedollé. Il faut, par un examen plus attentif de sa vie et de ses œuvres, lui rendre sa véritable physionomie et le situer, parmi ses contemporains, à la place qu'il mérite; l'envisager dans l'histoire littéraire avec le recul du temps pour voir s'il doit y figurer et à quel rang. Questions qui n'ont jamais été posées jusqu'à ce jour et auxquelles il reste à répondre.

III. Documents qui permettent de renouveler la question Chênedollé

1^o Sainte Beuve n'a pas rendu à la famille Chênedollé tous les papiers qui lui avaient été confiés. Il a gardé par devers lui un certain nombre de lettres autographes et les extraits du *Journal du Poète* qu'il avait eus entre les mains.

Ces documents étaient toujours en sa possession lorsqu'il mourut. J. Troubat, son exécuteur testamentaire, les vendit au C^{te} de Lovenjoul en 1877. C'est ainsi qu'ils se trouvent maintenant à Chantilly (2) où ils sont la propriété de l'Institut de France.

Les notes de Chênedollé groupées et paginées par M. Vicaire en Juin 1917 ne comptent pas moins de 570 folios. C'est peu si

(1) A ces ouvrages il faut joindre la liste des divers articles parus sur Chênedollé :

Du Bourg d'Isigny. *Ami de la Vérité*, 22 décembre 1833. Il est dans les *Ephémérides* manuscrites de M. G. Crespin.

Ph. de la Renaudière, Ed. Legrain, Armand Gasté. Discours prononcés à Vire lors de l'érection du buste de Chênedollé. Imp. Adam, in-8, 1869.

A Canu, Chênedollé, Castel, poètes virois (*Progrès du Calvados et de la Manche*, 29 septembre 1869).

II. Noël. Les influences féminines dans la vie de Chênedollé. Publiées dans *le Pays Normand*, 1901, Janvier à Décembre.

Abbé Kuény. Eloge de Ch. L. de Chênedollé. *Bulletin du Collège de Juilly*, 25 Décembre 1905.

M. Canu, Chênedollé. Discours prononcé aux assises de la Pomme à Vire, 1912, Eng., in-8.

J. Lechevrel, Chênedollé à Juilly. Extrait du *Pays Bas-Normand*, (Avril-Juin 1910).

R. de Cadehol, Parallèle entre Chênedollé et Bérât, s. d.

Ed. Leterrier, Charles de Chênedollé, poètes français, 1789-1833. *Les Contemporains*, 7 Juin 1914.

(2) Collection Spoelberck de Lovenjoul. Dossier Chênedollé, D. 544, I et 2, D. 618. Lettres d'Alex. Soumet et Ch. Nodier à Chênedollé.

l'on considère que le *Journal* au complet devait dépasser deux mille folios (1).

Sainte Beuve a publié dans *Chateaubriand et son Groupe* une partie de ces notes, celles qui avaient un caractère littéraire; mais, de son propre aveu, il est loin de les avoir épuisées (2).

Ce sont pour la plupart des anecdotes, des conversations, parfois des réflexions du poète qui projettent de sombres lueurs sur la psychologie de ses dernières années. Document d'importance capitale pour la connaissance de Chênedollé intime. Il servira de base à ce travail.

2^o Certains points de la vie du poète sont restés obscurs jusqu'à ce jour : son émigration à Hambourg, sa liaison avec Lucile de Chateaubriand, les tristesses et l'infécondité poétique de ses dernières années. Les dossiers de Liège sont instructifs à cet égard. Ils comprennent la correspondance échangée de 1818 à 1833 entre Chênedollé et le fils Belge qu'il eut pendant l'émigration; les revendications adressées par ce fils à la mort de son père en 1833.

Ce dossier a été légué à l'Université de Liège par un testament de Chênedollé fils en 1862 et ouvert 50 ans plus tard, soit en 1912, d'après la formelle volonté du légataire.

Le fils du poète vivait à Bruxelles (3) lorsque Sainte Beuve vint faire à Liège ses conférences sur Chateaubriand (1848-1849). Il ne pouvait ignorer l'existence d'un homme de lettres qui collaborait à un grand nombre de publications savantes (4), qui avait professé peu d'années auparavant dans cette même faculté de Liège et dont la mère était originaire de cette ville. Une lettre de Sainte Beuve à Arnauld Joubert qui m'a été communiquée par M. A. Beaunier, prouve que Sainte Beuve était bien renseigné (Cf. ch. XVIII).

Il est probable que Sainte Beuve entendit beaucoup parler (5) du fils de Chênedollé, peut-être même le vit-il ?

(1) Ces notes se trouvent au Coisel; Sainte Beuve n'en a pas eu connaissance. Elles ne seront jamais entièrement communiquées. La vie du poète justifie assez cette discrétion.

(2) *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 301.

(3) Il s'y était retiré depuis l'année 1830.

(4) Cf. chapitre XVIII.

(5) La biographie Michaud nomme le fils de Chênedollé.

Pourquoi (1) alors ne l'a-t-il pas nommé dans ses *Etudes* ? Pourquoi, lui si friand de scabreuses anecdotes a-t-il passé sous silence l'aventure de Chênedollé avec M^{lle} Bourguignon ? Il ne l'ignorait pas. Il savait qu'elle avait été un obstacle au mariage de Lucile avec le poète. Il avait lu dans le *Journal* les notes confidentielles de 1832 et 1833 où Chênedollé exprime ses inquiétudes au sujet de son fils et se livre aux angoisses d'un déshonneur possible (Cf. ch. XVIII).

Il avait lu et il savait... mais il ne pouvait rien dire. La confiance amicale que lui témoignait la veuve du poète, M^{me} Aimée de Banville lui commandait la discrétion. Qu'aurait-il pu dire d'abord ? Le fils de Chênedollé avait en main tous ses papiers... et les intéressés vivaient encore. Il fallait attendre ;

3^o M^{me} la C^{tesse} d'Annville, petite fille de Chênedollé, m'a laissé puiser dans ses riches Archives du Coisel. J'y ai trouvé la correspondance du poète avec ses illustres amis, une quantité de notes inédites dont Sainte Beuve n'avait pas eu connaissance.

Le Commandant d'Audeteau, petit-fils de Chênedollé par alliance, m'a communiqué ses précieuses notes généalogiques sur sa famille ;

4^o A côté de ces documents d'une importance primordiale, j'ai pu consulter utilement le dossier d'Inspecteur de Chênedollé (Archives Nationales). Ce dossier assez complet permet de reconstituer toute la carrière universitaire du poète. Je l'ai complété à l'aide de la Série M. des registres de l'Université (2) et du dossier de Chênedollé aux Archives du Rectorat de Caen ;

5^o Le Dossier Militaire de Chênedollé aux Archives de la Guerre m'a fourni les premières indications sur le départ du poète à l'armée des Princes ;

6^o Aux Archives du Calvados, j'ai trouvé des renseignements sur la famille de Saint Martin-Don, le sequestre de ses biens (série q.) et les mesures dont il fut l'objet (série L) pendant la révolution ;

7^o La série F⁷ de l'Émigration aux Archives Nationales et la série I aux archives de Vire m'ont permis d'établir la date de la radiation de Chênedollé, et celle de son retour en Normandie ;

(1) Ulysse Capitaine (*Nécrologe Liégeois pour l'année 1862*) s'étonne du silence de Sainte Beuve sur Victoire Bourguignon et son fils.

(2) *Arch. Nationales.*

8° Les archives des Notariats de Vire m'ont fourni le contrat de mariage du poète avec Aimée de Banville (Etude Dupont) et l'inventaire dressé à sa mort (Etude Durand);

9° Les pièces d'état-civil à Vire, Truttemer, Liège et Hambourg m'ont fourni les dates importantes de la biographie de Chênedollé;

10° M. Macon, aux Archives du Musée Condé, m'a communiqué, avec une inlassable complaisance, les dossiers sur l'armée du duc de Bourbon;

11° Aux Archives de la Seine-Inférieure, les registres de la Cour des Comptes de Normandie m'ont fourni des indications sur la charge de M. de Saint Martindon, père du poète;

12° M. l'Abbé Sabattier le sympathique Directeur de Juilly, l'érudit archiviste le R. P. Bonnardet, m'ont ouvert la bibliothèque de leur beau collège;

13° Au Cabinet des Titres de la Bibliothèque Nationale, j'ai retrouvé la généalogie de la famille des Landes et diverses pièces relatives aux familles Lioult et de Banville;

14° M. Etienne Charavay m'a aimablement ouvert sa collection d'autographes. J'y ai trouvé d'intéressantes lettres du poète.

15° Je dois à l'amabilité de M. de Gélis, Archiviste des Jeux Floraux, des renseignements précis sur les concours auxquels le poète prit part;

16° M. J. Durieux m'a communiqué une petite note de la main de Chênedollé, aux Archives de la Légion d'honneur.

17° M^{me} la Ctesse de Tugny a bien voulu me confier les précieux papiers de son grand père, Guéneau de Mussy. Qu'elle trouve ici, ainsi que M. Valois, son neveu, l'expression de ma gratitude;

18° M. André Beaunier avec son amabilité coutumière m'a communiqué sa belle collection de lettres relatives à Joubert;

19° Je suis redevable à M^{me} Buhan, arrière-petite nièce d'Ed. Géraud, des lettres inédites échangées entre son grand oncle et le poète Chênedollé.

Au terme de ce long travail (1916-1920) tant de fois interrompu par la guerre, il m'est doux de reconnaître les obligations que j'ai contractées.

Qu'il me soit permis de remercier d'abord M. Wilmotte, professeur à l'Université de Bruxelles. Son père eut pour professeur au lycée de Liège le fils même de Chênedollé, il a bien voulu en

1916 guider mes difficiles recherches dans sa chère Belgique.

M. Baldensperger, l'éminent historien de l'*Emigration*, m'a communiqué sur Hambourg et Chênedollé ses vues si profondes et ses renseignements si neufs.

M. Defrécheux, conservateur de la Bibliothèque de Liège, M. Brassine, conservateur de la Bibliothèque de l'Université m'ont été d'un puissant secours.

M. le C^{te} d'Haussonville a bien voulu opérer des recherches à mon intention dans ses riches archives de Coppet.

M. Salvenda de Grave, Professeur à l'Université de Groningue, a guidé mes recherches en Hollande.

M. Omont, à la Bibliothèque Nationale et M. Legrand aux Archives Nationales, ont aidé mes recherches de leurs savants conseils.

A MM. les Conservateurs des Bibliothèques et des Archives de Suisse, j'adresse mes remerciements.

Je remercie spécialement M. Sauvage, Conservateur des Archives du Calvados, M. Marsan, professeur à l'Université de Toulouse et M. Souriau, professeur à l'Université de Caen.

Aux Maîtres éminents qui m'ont soutenue de leurs conseils et de leurs encouragements, MM. Lanson et Strowki, j'adresse l'expression de ma profonde gratitude.

IV. Ce qui reste à faire sur Chênedollé

L'œuvre de Chênedollé n'est pas dénuée de tout rapport avec sa biographie. Elle renferme çà et là de discrètes allusions à ses passions (1), à ses goûts (2) et à ses voyages (3).

Réciproquement, c'est dans sa vie qu'il puise les sources de son lyrisme : le sentiment religieux, le sentiment de la nature et la mélancolie. La biographie de Chênedollé éclaire donc son œuvre en dépit de son apparente impersonnalité : c'est ce qui justifie l'importance qui lui a été donnée dans cet ouvrage. L'œuvre n'a pas été étudiée à part. Ainsi détachée des circonstances, du milieu dans lequel elle a été composée, considérée isolément, elle ne se soutient pas et semble morte.

(1) *Génie de l'Homme*, ch. III, (Episode de Léon).

(2) *Génie de l'Homme*, ch. III.

(3) *Etudes Poétiques*, Livre I. *Génie de l'Homme*, Ch. II.

On peut étudier isolément *les Méditations de Lamarline*, les *œuvres de V. Hugo*; il n'en est pas de même pour Chênedollé, poète de second ordre. Sainte Beuve l'avait bien compris dans son *Etude* où il mêle habilement les publications de textes aux analyses littéraires.

Enfin les faits ont été groupés d'un point de vue psychologique intéressant, lorsqu'il s'agit d'un poète, c'est-à-dire d'un écrivain qui a traité un genre personnel et dont le caractère et les sentiments ont été jusqu'ici peu connus.

Ce point de vue psychologique mettra un peu d'unité dans les faits multiples et enchevêtrés d'une vie très mouvementée. Il permettra de ne pas perdre de vue le principal personnage et de suivre son évolution à travers les diverses phases de son existence.

L. DE LAMARE DE SAMIE.

Paris, 1916-1920.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE CHÊNEDOLLÉ

Le Génie de l'Homme.

1^{re} Edition, 1 vol. in-8, Paris, H. Nicole, 1807 (200 p. + VII p. d'avant-propos).

2^e édition, 1 vol. in-12, Paris, H. Nicole, 1812 (268 pages).

3^e édition, 1 vol. in-18, Paris, Ch. Gosselin, 1822 (268 p. + 12 p. d'avant-propos).

4^e édition, 1 vol. in-18, Paris, Ch. Gosselin, 1825-26 (252 pages).

Études poétiques.

1^{re} édition, 1 vol. in-8, Paris, H. Nicole, 1820 (154 p. + 8 p. d'avant-propos).

2^e édition, 1 vol., in-18, Paris, Ch. Gosselin, 1822 (220 p. + 10 p. d'avant-propos).

Œuvres complètes.

Nouvelle édition précédée d'une notice par Sainte Beuve, de l'Académie Française, et comprenant le texte du *Génie de l'Homme* (4^e édition), et le texte des *Études poétiques* (2^e édition).

1 vol. grand in-12, Paris, Firmin-Didot, 1864 (420 p. + 13 p. de Notice et 17 p. pour la préface et les avertissements).

Publications poétiques.

L'Invention, Ode à Klopstock, Hambourg, 1795, in-8. *Études Poétiques*, I. II.

L'Ode à Buffon, Hambourg, 1795, in-8, *Études Poétiques*, I. II.

Michel-Ange ou la Renaissance des Arts publié dans *Le Spectateur du Nord*, Février 1797, t. I, p. 245-248, — *Les Quatre Saisons du Parnasse*. Été 1808, p. 36-40. — *L'Almanach des Muses*, 1809, p. 15-19. — *Les Études poétiques*, livre II, Ode IV, 1820-1822.

Fragment d'un poème sur la Nature (*Chant de l'Astronomie*).

Le Journal des Muses. An VI, 1797, p. 121-124.

Fragments d'un poème sur la Nature : (Extraits du *Chant de l'Astronomie*.

Spéctateur du Nord. Mars 1797, p. 412-414.

Spéctateur du Nord. Juin 1797, p. 372-376.

Fragments d'un poème sur la Nature.

Almanach des Muses. An VI, 1798. *Chant de l'Astronomie*, p. 201-203.

Almanach des Muses. An VII, 1799. *Chant de l'Astronomie*, p. 60-61.

Fragments d'un poème inédit sur les sciences.

Mercure de France. 1^{er} Nivôse, an IX, t. III, p. 7 (*Chant de l'Astronomie*).

Almanach des Muses. An X, 1802, p. 11-12. *Chant des Montagnes*.

Almanach des Muses. An X, 1802, p. 153-155. *Chant des Montagnes*.

Almanach des Muses. An X, 1802, p. 207-269. *Chant de l'Astronomie*.

Almanach des Muses. An XI, 1803, p. 37-39. *Chant des Montagnes*.

Fragments du *Génie de l'Homme* publiés dans : *Les Quatre Saisons du Parnasse* : Printemps 1807. 3^e ann., p. 20-22. *Chant de l'Astronomie*. — Été de 1807, p. 29-30. *Chant de la Société*. — Automne de 1807, p. 91-96. *Chant des Montagnes*. — Printemps de 1803. *Chant de l'Astronomie*. — *Annales Romantiques*, 1829, p. 14-21. Episode d'un poème sur l'homme.

Ode sur le supplice des Suicidés, imitée de Dante.

(*Muse française*, 1823. *Annales Romantiques*, 1825, p. 93-95.

Ode sur la jeune malade (Mars 1823. *Revue de Rouen et de la Normandie*, p. 1, Mai 1844.

Eloge de la Neustrie. *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 21, p. 245, 266^e livraison, 1825.

La Primevère. *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 23, p. 45, 287^e livraison, 1826. Hommage aux Dames. Louis Janet, p. 37. s. d.

Le Départ du Soldat Vendéen, t. 25, p. 249, 318^e livraison, 1826.

Chant de guerre du Troubadour. *Annales romantiques*, 1826, p. 284-286. *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 26, p. 129, 328^e livraison, 1827. Hommage aux Dames de Louis Janet, p. 13, 1828.

La Pervenche. *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 27, p. 165, 342^e livraison, 1827. *Annales romantiques*, 1836, p. 22-23.

Sur un tableau représentant un enfant qui veut sauver une colombe des serres d'un faucon, t. 27, p. 167, 342^e livraison, 1827.

Souvenirs de la Suisse, 1827-1828. *Annales romantiques*, p. 102-104.

Cantate à l'occasion du passage de la Dauphine à Caen.

(7 septembre 1827). Mémorial du passage et du séjour de son Altesse Royale, M^{me} La Dauphine dans la Ville de Caen. Chalopin, 1827, in-8.

La Branche d'aubépine, 1828, p. 225, t. XXXIII, 424^e livr.

Le vieux chêne, 1829, t. 37, p. 65, 432^e livr.

La Messe du Saint-Bernard. *Ami de la Vérité*, 27 juin 1832.

A Christophe-Colomb. *Revue de Caen*, 2^e livraison, 30 octobre 1832.

La Cascade de Reichenbach, *France Littéraire*, t. X, 1833.

La Cascade de Reichenbach. *Le Diamant*, Louis Janet, 1833, p. 69.

Extraits des Études poétiques.

La nature au printemps. *Hommage aux Dames*, Louis Janet, 1814, in-32. Impr. Richomme.

La nature au printemps. *Etudes poétiques*, I. III.

Chant d'une Jeune Odalisque. *Almanach dédié aux demoiselles*, Louis Janet, 1823, p. 36 (*Etudes poétiques*, I. I).

Le Pêcheur. *Almanach des Muses*, 1822, p. 133.

Le Pêcheur. *Hommage aux Dames*, Louis Janet, s. d., p. 33, 1826, p. 75. (*Etudes poétiques*, I. I).

Poètes français du XIX^e s. Œuvres de Lamartine, Chénedollé, Edmond Géraud, 1822, chez Ch. Gosselin.

Œuvres en prose.

Odes traduites d'Horace. *Spectateur du Nord*, 1797, t. III, p. 75 et suiv. Les Plantes, poème par R. Castel. *Specul du Nord*, 1797, t. II, p. 353 et suiv.

L'esprit de Rivarol, par F. J. Fayolle et Charles de Chénedollé, 1808, in-12.

Œuvres complètes de Rivarol par MM. Fayolle et Chénedollé, 5 vol. in-8, Paris, Colin, 1808.

Discours prononcé par M. Chénedollé, professeur à la Faculté

des Lettres de l'Académie de Rouen, 25 juin 1810, pour l'ouverture du Cours de Littérature française. Rouen, N. Hermant, Br. in-8, 1810-15 p.

Introduction à l'Histoire de la poésie française. *Considérations sur le sublime*, br. in-8, 1810, 23 p. Rouen, N. Hermant.

Considération sur le sublime et le beau. *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 18, 1824, 232^e liv.

L'Enéide de Virgile, t. 22, p. 374, 282^e liv. 1824.

Une vue sur la Nature, 228^e liv. des *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 18, 1825.

Des choses de l'Instruction publique en France, p. 134-143, 276^e liv., 1825.

Parallèle de l'Iliade et de la Jérusalem délivrée, 1825, t. 20, liv. 252 et 255, p. 231 à 340.

Les Lusiades. Poème de L. Camoens., trad. n^{lle} par J.-B. Millié chez Firmin-Didot, 270^e livraison des *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 21, p. 407-418, 270^e liv., 1825.

Chefs-d'œuvres de Shakespeare en vers rimés, en vers blancs et en prose par A. Bruguière de Sorsum, revus par Chénédollé, 1826, 2 vol, 1n-8.

Sept Messéniennes N^{lles} par M. Casimir Delavigne, 340^e liv. des *Annales de la Littér. et des Arts*, t. 27, p. 88, 1827.

Livre de Job traduit en vers français par M. Levavasseur, chez Dentu. 348^e livr. des *Annales de la Littérature et des Arts*, t. 27, p. 413, 1827.

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

Les traditions religieuses.

La vie aux champs, goût de la rêverie.

La formation classique.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE 1769-1781

SOMMAIRE. — Mariage de Charles Lioult de Saint-Martindon et de Suzanne des Landes d'Avilly. — La famille Lioult. — Jeunesse de Charles de Saint-Martindon. — La famille des Landes. — Jeunesse de Suzanne des Landes. — Premières années de mariage à Vire. — Naissance et baptême de Charles-Julien de Chênedollé. — Education religieuse et tendre de sa mère. — Education traditionaliste de son père. — Chênedollé chez les Cordeliers de Vire. — Le Coisel. — Les rêveries devant la nature. — Influence de la solitude. — Décision de M. de Saint-Martindon. — Départ de Charles pour Juilly.

« Le 11^e jour de Juin 1767, dans la Chapelle d'Enfernet,
« Messire Thomas Rêtout, prêtre Chapelain, par permission de
« Monsieur de Cugnac, vicaire général de Mgr l'Evêque de
« Bayeux, reçut les fiançailles et célébra le mariage de messire
« Charles Lioult, écuyer, seigneur et patron de Saint-Martindon,
« conseiller correcteur en la Cour des comptes aides et finances
« de Normandie, avec Noble demoiselle Suzanne-Julienne-Marie-
« Charlotte des Landes, dame de Chênedollé.

« Furent témoins Messire Georges-Augustin de Sarcilly,
« oncle de lad^e dame épouse, Nicolas François des Landes sieur
« de la Ruaudière écuyer gendarme de la garde du Roy, Anne
« des Landes Patri, parente de la dite dame épouse, et Françoise
« La Lande de Sarcilly tante de la dame épouse et Louise et
« Marianne Lioult sœurs dudit époux et Jacques Anne de
« Bassilly, François le Coq, Richard Chatel et plusieurs autres
« qui ont signé (1). »

Ils étaient tous deux de vieux lignage, lui, « fils de feu Anthoine
« Lioult, écuyer, sieur de Sourdeval, seigneur et patron de Saint-
« Martin-Don et de Dame Louise Le Franc », de Vire; elle, « fille

(1) *Registre des Baptêmes, Mariages et Inhumations* de la paroisse du grand Truttemer, pour l'année 1767.

« de feu Jean-Charles des Landes, écuyer, sieur d'Avilly en son
« vivant, seigneur de Chênedollé, gendarme de la garde ordi-
« naire du Roy et de demoiselle Marie-Jeanne Viel, domiciliés à
« Truttemer (1) ».

Elle avait vingt ans (2), il en avait vingt-cinq (3).

Charles Lioult appartenait à une famille de robe. Son grand-père maternel, Michel de Bois le Franc était conseiller du Roi au Baillage et vicomté de Vire, son grand-père paternel Guillaume Lioult de la Durandière, dernier du nom, était aussi conseiller du Roi et doyen du Baillage de Vire (4).

Ses armes étaient « un lion d'argent armé et lampassé de gueules sur champs d'azur (5). » Et sa devise : « Je fus, je serai. » Il possédait la terre seigneuriale de Saint-Martin-Don. Ce fief avait été acheté au Comte de Longaunay le 10 août 1745 (6), par Jean Antoine Lioult, son père, qui le lui laissa en mourant. Charles était alors âgé de douze ans (7). Sa mère prit soin de son éduca-

(1) *Ibid.*, cf. pièces justificatives, n° 1.

(2) *Registre des Baptêmes, Mariages et inhumations* de la paroisse Notre-Dame de Vire, année 1747.

(3) *Registre des Baptêmes, mariages et inhumations* de la paroisse Notre-Dame de Vire, année 1742, cf. *pièces justificatives*, nos 5 et 9.

(4) Guillaume Lioult de la Durandière, décédé le 12 février 1746, fut inhumé dans le chœur de l'Eglise Notre-Dame de Vire.

Cf. J. Cantrel. *Les Gentilhommes du baillage de Vire* qui ont pris part à l'assemblée de la noblesse du grand baillage de Caen pour l'élection des députés aux Etats Généraux de 1789 suivi de nombreux documents historiques et généalogiques, in-8, Vire, Barbot, 1862, p. 315.

Cf. Sur la famille Lioult, Vire, Etat-civil. *Archives du Calvados E*, titres de famille. *Archives Nationales*, Cabinet des titres, pièces originales, 1726.

(5) *Bibliothèque Nationale*. Armorial de France. Normandie, ff. 468-472. *Bibliothèque de Vire*. Ms. C, 465-484. Fonds Savey. Placard de vente des terres du Comte de Longaunay achetées par le sieur Lioult.

Ms. 85, Liasse B. 27, 14 feuillets sur Burcy et Saint-Martin-Don. Papiers provenant d'Hyppolite Lemarchand (1790-1864).

A. 250 Rôles des rentes seigneuriales de Saint-Martindon.

251 Rôles des rentes seigneuriales de Saint-Martindon 1738-1743.
1713-1733, 52 ff.

252 Rôles de la dîme du Seigle et Avoine 1741, 12 ff.

253 Rôles des rentes seigneuriales 1744, 12 ff.

254 Livre de Comptes du Receveur 1748, 16 ff.

255 Registres de la Dime 1777-1784, 147 ff.

(6) Cf. *Pièces justificatives* N° 3.

(7) Cf. *Pièces justificatives*, N° 4. Acte de décès de Jean-Antoine Lioult Sieur de Sourdeval, Seigneur et patron de Saint Martindon-Campagnolle, 3 Octobre 1754.

tion et de celle de ses deux sœurs, Anne et Elisabeth (1). On ne sait presque rien de sa jeunesse. Il fit son droit et obtint des « Lettres de nomination à l'office de conseiller en la Cour des Comptes aides et finances à Rouen, en remplacement de Charles-Jean-François Caillot Devines, décédé le 10 juin 1764 (2) ». Il fut distrait du rôle de la Capitation bourgeoise à cause de l'acquisition de sa charge. Il regut cet office de la fille et unique héritière de Caillot, par acte passé devant les notaires de Rouen, le 26 août 1764. Il n'avait que vingt-deux ans, l'âge requis pour l'exercice de cette charge était vingt-cinq ans. Le 17 octobre 1764, il regut des lettres de dispense et le 5 décembre suivant « après requête, information de vie et mœurs », il fut appelé à prêter le serment d'usage (3).

Charles Lioult exerçait ses nouvelles fonctions depuis trois ans, lorsqu'il épousa M^{lle} des Landes.

Les des Landes (ou Deslandes) d'Avilly (4), pouvaient revendiquer de très anciennes et authentiques origines, et la famille Lioult dut s'estimer fière de cette alliance.

(1) « Anne Lioult était jumelle de Charles (elle fut baptisée le même jour « 25 Mars 1742). Elle épousa le Marquis Charles de Morant, capitaine au « régiment des dragons de la Reine, le 24 Janvier 1772 à Burey.

« Louise-Elisabeth, sa sœur puînée, épouse par contrat du 21 Avril 1775, « Jacques des Rotours, seigneur de Montchamps en 1785, ce fut un membre de cette famille, le Baron des Rotours de Chaulieu qui fut choisi pour « être l'un des rédacteurs des cahiers de la noblesse au grand Baillage de « Caen. (*Notes du Commandant d'Audeleau*).

(2) Vire. *Archives Municipales*, BB₁, registre plunitif de l'Hôtel-de-Ville, f. 1.

(3) *Archives de la Seine-Inférieure* : Extrait du registre de la Chambre des Comptes (Années 1763-1766), vol. 129, p. 102. Lettres de bénéfice d'âge pour M. Lioult de Saint-Martin-Don. Provision de M. Lioult de Saint-Martin-Don, Conseiller correcteur, p. 103. Cf. *Pièces justificatives* N° 11.

(4) Famille originaire du Bocage. Voir sur les des Landes :

Bibliothèque Nationale. Cabinet des titres; Dossiers bleus 380; Carrés d'Hozier 370; Nouveaux d'Hozier, 201.

Bibliothèque de Vire : C. 909-10, requête de Jean des Landes, sieur de Blenville et Michel des Landes pour obtenir confirmation de noblesse accordée en Février 1698 à Michel des Landes, 1742 3 ff., cf. aussi les manuscrits : C. 461, C. 471, C. 479, C. 909², C. 922¹⁵ etc.

Archives du Calvados : Série F. fonds de Petiville, F. 168, Liasse 1653-1703.

Bibliothèque de Caen : Manuscrit in-f° 159, Etat des Nobles qui ont payé le droit de confirmation de leur noblesse, Article 92 et 93, Michel et Jean des Landes.

Du Boscq de Beaumont, Notes pour servir à l'histoire de la recherche, p. 44.

De Courson. *Recherche de la Noblesse en 1666*, p. 782, p. 36 appendice.

Ils reconnaissaient pour ancêtre « Jehan I des Landes, chevalier banneret et guidon de la noblesse de Basse-Normandie, « qui se croisa à la suite de Robert Courtheuse en 1096. Cette « famille s'est divisée en trois branches vers le xiv^e siècle. Elles « ont toujours porté les mêmes armes, lesquelles se voient encore « peintes ou sculptées dans plusieurs églises et monuments de « la région et qui sont les mêmes que portait Jehan I en la première croisade :

« D'azur à trois chevrons d'or (1). »

« Ces armoiries sont accolées à celles « de Lyoult de Saint-Martin-Don et Chesnedolley » sur une plaque de garde chasse appartenant en 1770 aux époux Charles Lioult et Suzanne des Landes. Ce sont les mêmes qui se retrouvent sur les Sceaux de « Guillaume des Landes, chevalier, vivant en l'année 1298, ou « sur les pierres tombales des chapelles de Domfront ou de Blon, « près Vire (2).

« Les des Landes durent faire la preuve de leur qualité de « noblesse, et ils obtinrent sur le vu de leurs pièces des lettres « patentes, des jugements ou arrêts, des certificats des commissaires à ce départis qui les maintenaient dans leur état d'ancienne noblesse d'extraction et dans les privilèges y attachés (3). »

La généalogie de cette famille a été établie jusqu'en 1600 par un arrêt de la Cour des Comptes, aides et finances de Normandie du 15 juin 1785 (4). Elle offre des noms illustres (cf. *pièces justificatives* n° 2).

Plusieurs ancêtres de Suzanne des Landes avaient manié l'épée avec honneur. Son père, Jean-Charles-François des Landes, Sieur d'Avilly et Chenedollé, marquis de Blanville, était gendarme de la garde du Roi (5). Il mourut le 13 mars 1753. Le 20 Sep-

(1) *Communication du Commandant d'Audeteau.*

(2) Ce sont encore celles que constatait en 1776, d'Hozier de Sérigny, juge et historiographe des armes de France, en vérifiant la généalogie des Deslandes, seigneurs et patrons de la Ruaudière, 17^e registre de la noblesse de France, contenant 9 générations.

(3) *Communication du Commandant d'Audeteau.*

Cf. *Archives Nationales* des titres; Nouveau d'Hozier 201 ff., 8-10-13-19-23.

(4) Cet arrêt a été imprimé à Rouen chez Pierre Dumesnil en 1785, in-4 de 87 p. (cf. Nouveau d'Hozier 201, p. 44) *Archives Nationales.*

(5) Son portrait est au château du Coisel où naquit le poète Chenedollé son petit-fils.

tembre de la même année, sa fille Suzanne, âgée de six ans, reçut de Louis XV des lettres de garde noble « afin qu'elle fût élevée et instruite dans les exercices convenables à sa naissance « et qu'il fut pourvu aux offices de ses terres et fiefs (1) ».

Elle passa sa jeunesse à Vire avec sa sœur Françoise.

C'était, cette Suzanne des Landes, une nature triste (2), rêveuse, déjà romantique. « Elle ne vivait pas, tant elle était dominée par « l'imagination qui lui peignait tout en noir et en terrible, elle « craignait tout, redoutait tout, souffrait de tout, se blessait à « tout, se faisait des monstres de tous. Elle ne vivait que d'alarmes et de frayeurs, et son imagination ingénieuse à la tourmenter, multipliait sans cesse autour d'elle les tortures de la crainte « et souvent du désespoir (3). »

Elle trouva dans Charles de Saint-Martindon l'appui sûr dont elle avait besoin et les principes d'honneur à défaut d'une fortune égale à la sienne (4).

C'était un magistrat de l'ancienne France, d'humeur grave, despotique (5), d'esprit assez positif et, en bon normand, soucieux de ses intérêts. On le verra pendant la révolution, s'employer activement à recouvrer sa fortune (6) et même prendre part aux ventes des biens du Clergé (7), avec cela, une certaine dose d'orgueil nobiliaire, une morgue de hobereau.

(1) Ces lettres sont signées Louis et par le Roy, Philippeaux. Elles ont été enregistrées à la Cour des Comptes le 22 Novembre 1754. (*Communication du Commandant d'Audeleau*).

(2) Communication de M^{lle} Marie de Bigault de Fouchères, arrière-petite-fille de Chênedollé.

(3) *Journal inédit* de Chênedollé. Collection Spelberch de Lovenjoul, D. 544, t. I, f^o 440.

(4) Le Contrat de mariage fait entre Charles Lioult de Saint-Martin-Don et damoiselle Suzanne des Landes, daté du 30 May 1767, n'a pu être retrouvé. A défaut voir la déclaration précisée le 17 germinal, an VI, pour le partage « de présuccession de leurs biens, conformément à la loi du 9 floréal an IV. (*Archives du Calvados*, séquestre 6 Q non coté).

(5) Cette sévérité transparait dans les lettres adressées par Chateaubriand à M. de Saint-Martin-Don et à son fils, c. Sainte-Beuve. Chateaubriand et son groupe, 1861, in-8, Garnier, 2 vol., T. II, p. 200 et 224.

(6) Cf. Pétitions pour obtenir la levée du séquestre sur ses biens (aux administrateurs du district 8 et 18 ventôse an VI, etc. *Archives du Calvados*, Séquestre 6 Q non coté.

(7) Paul Nicolle. La vente des biens nationaux à Vire (Calvados) dans le *Bulletin des Sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, p. 336 (Note 3) 1911.

J'imagine qu'il dut effaroucher un peu cette craintive jeune femme, sa compagne, dont la solitaire adolescence s'était nourrie d'alarmes et de douces chimères. Elle dut s'incliner très vite devant l'autorité de son mari et s'enfermer dans ces rêveries inquiètes auxquelles nous la retrouverons en proie plus tard. « C'était, nous dit son fils, une personne d'imagination, ingénieuse à se troubler elle-même, une de ces âmes qui ne vivent que d'angoisses et d'alarmes. J'ai beaucoup hérité d'elle (1). » Telle était déjà Suzanne des Landes à vingt ans, à l'époque de son mariage; un être de douceur, de tendresse et de mélancolie.

Le ménage de Saint-Martindon vint se fixer à Vire, dans la pittoresque cité de Jean le Houx et d'Olivier Basselin. Petite ville de granit aux toits d'ardoises, aux vertes perspectives, si attachante par le prestige moyennageux de ses vieilles tours et l'enchantement de ses riants coteaux. La Vire, bruyante et rapide, serpente au pied de ses rochers que surplombe le château ruiné de Montgommery. Il n'y a plus que le donjon : « ses yeux vides regardent les cieux et la vallée verdoyante et profonde (2) ». Le ciel gris du Bocage verse sur cette cité normande une lumière doucement tamisée qui invite aux pensées mélancoliques; ses horizons souvent pluvieux l'enveloppent d'une mystérieuse tristesse et le soleil qui l'éclaire semble toujours un peu humide, mais la verte ceinture de collines qui l'entoure, séduit par sa grâce pittoresque et retient par son charme pastoral.

Le nouveau couple vint abriter son jeune bonheur dans la paisible rue de la Douve (3), à l'ombre de l'antique beffroi.

M^{me} de Saint-Martindon connut bientôt les joies de la mater-

(1) *Sainte Beuve, op. cit., t. II, p. 148.*

(2) Selon l'expression du poète H. Longfellow, cf. *Hiavatha and other poems*. Halifax Milner and Sowerly 1863, p. 369, Olivier Basselin :

« Far above it on the steep,
« Ruined stands the old chateau;
« Nothing but the donjon keep
« Left for shelter as for show
« Its vacant eyes
« Stare at the skyes
« Stare at the valley green and deep. »

(3) L'ancien hôtel des Saint-Martindon est occupé actuellement par la *Société Générale* au 34 de l'ancienne rue de la Douve, devenue rue Chênédollé par décret impérial du 25 Novembre 1857.

nité (1). Elle désirait vivement un fils. Il naquit le 4 novembre 1769, au surlendemain de la triste fête des morts.

Le jour même de sa naissance, par un temps gris de Toussaint, on porta le petit Lioult à l'Eglise Notre-Dame, où il reçut les prénoms de Charles-Julien, et, selon l'usage du temps, le nom de la terre seigneuriale de Chênedollé (2).

« Le quatre Novembre mil sept cent soixante neuf par nous
« soussigné docteur en théologie, Curé de Vire, a été baptisé un
« fils né ce jour d'huy du légitime mariage de Charles Lioult,
« écuyer seigneur et patron de Saint-Martin-Don, conseiller
« correcteur des Comptes, aides et finances de Normandie et
« de Noble Dame Suzanne-Julienne-Marie Charlotte des Landes,
« dame de Chênedollé, nommé Charles Julien par Guillaume
« Asselin, assisté de Marie Goulhot, soussignés.

« (Signé) Marie GOULHOT, G. ASSELIN,
DE PARFOURU, Curé de Vire (3). »

(1) M^{me} de Saint-Martin-Don eut successivement :

Marie-Charlotte de Saint-Martin-Don, 8 Octobre 1768.

Charles-Julien de Chênedollé, 4 Novembre 1769.

Marie-Anne de Saint-Martin-Don, 7 Novembre 1770.

(Registre des baptêmes, mariages et inhumations de la paroisse Notre-Dame de Vire. Voir pièces justificatives). Nos 12-13 et 14.

(2) M^{me} de Saint-Martindon était dame de Chênedollé. Elle tenait ce fief de son père Jean-Charles-François des Landes, seigneur d'Avilly et Chênedollé, lequel l'avait reçu de sa mère Anne Suzanne de la Roche de Chênedollé.

« Le traité de mariage espéré être fait entre Jean-Baptiste des Landes, « esc^r seigneur d'Avilly et noble dame Anne-Suzanne de la Roche de Chênedollé est du 1^{er} Juillet 1710.

Communication du Commandant d'Audeteau (voir aux pièces justificatives, n° 7). Ce fut ce mariage qui commença d'amener la Seigneurie de Chênedollé à la famille Lioult de Saint-Martin-Don.

Le domaine de Chênedollé, situé dans la commune de ce nom, comprenait un étang d'environ 60 ares (actuellement desséché), les terres d'alentour, un bois et deux moulins à blé.

Cf. *Bibliothèque de Vire*, A. 179. Recueil de Lettres historiques (61 lettres adressées à M. Lemarchand, avocat à Vire; 4 lettres de Charles de Beaurepaire, etc., 1 de M. Em. de Beaurepaire, etc. XIX S.) 177 ff. (Lettre de Ch. de Beaurepaire du 23 Avril 1854).

(3) *Registres des actes de baptêmes, mariages, inhumations* de la paroisse Notre-Dame de Vire.

L'acte de baptême de Charles-Julien Lioult de Chênedollé suit immédiatement sur le registre paroissial, celui de François Lioult, fils de Richard, boulanger, et de Catherine Le Valois, né le 3 Novembre et baptisé le même jour que son homonyme par Alais, vicaire de Vire.

Les cloches de Notre-Dame sonnèrent leur plus joyeuse volée pour fêter ce rejeton d'une ancienne et pieuse (1) famille, le parrain et la marraine durent se montrer généreux et le père voir avec fierté la survivance de sa race assurée : le petit Charles fut reçu avec joie au seuil de la vie.

M^{me} de Saint-Martindon veilla sur ses enfants en bas âge avec une sollicitude pleine d'alarmes. Leurs maladies, leurs progrès firent le tourment et la douceur de sa maternité. La première éducation qu'elle leur donna fut profondément religieuse, toute de tendresse, de sentiment. Elle s'adressa au cœur et atténua ce que la discipline de M. de Saint-Martindon pouvait avoir de grondeuse et d'excessive sévérité. Elle fut une de ces saintes du foyer qui savent, avec patience, avec amour, former des âmes.

Elle aima ses filles, mais elle eut une secrète préférence pour son fils parce qu'il était unique et surtout parce qu'il lui ressemblait. Le petit Charles avait les grands yeux, le regard expressif de sa mère; il avait aussi hérité de son esprit et de son cœur :

« Quelquefois sans sujet on le voyait sourire,
« Puis tout à coup ses yeux se remplissaient de pleurs,
« Présage d'un cœur tendre et né pour les douleurs,
« Sentiments tristes et doux qu'il tenait de sa mère (2). »

Il subit docilement l'influence de cette nature féminine qu'il adorait et en laquelle il pouvait déjà se reconnaître. Il grandit près du sanctuaire de Notre-Dame, partageant les jeux de ses sœurs. Ce fut un enfant doux, calin, qui faisait bien ses prières.

M. de Saint-Martindon eut part aussi à cette éducation. Il était gentilhomme. Il tenait à ses traditions, à ses morts, à tout son passé. Il éleva ses enfants dans le code de l'honneur et le respect des ancêtres. Il leur transmit cet héritage d'orgueil domestique, de préjugés de caste que les générations se lèguent avec de vieux blasons, d'anciens portraits, d'authentiques parchemins et qui peut rétrécir une âme, mais l'ennoblit le plus souvent.

(1) Suzanne des Landes, au XVII^e s. fut fondatrice de la Chapelle Saint-Roch-aux-Monts de Blon, à Vire, pour le soulagement des pestiférés et des malades. (*Communication du Commandant d'Audeteau*).

(2) *Génie de l'Homme*, chant III, ouvr. compl., éd. Didot, 1864, in-8, p. 93-94.

Dès que le jeune Charles fut en âge de s'instruire, on l'envoya chez les Cordeliers de Vire. Les frères de Saint-François n'étaient pas un ordre enseignant, mais ils avaient toujours été l'objet des générosités de la famille des Landes et il était tout naturel qu'on leur confiât le petit Chênédollé.

« Suzanne Deslandes, fondatrice de la Chapelle Saint Roch
« des Monts de Blon, avait légué aux Cordeliers soixante livres,
« Jehan Deslandes, sieur d'Avilly, écuyer, leur avait donné trois
« cents livres et leur avait constitué une rente de cinquante
« livres pour un banc dans la Chapelle Notre-Dame de leur
« Eglise et le droit d'être inhumés, lui et ses descendants, à
« perpétuité dans cette chapelle (1). »

Le Couvent des Cordeliers était entouré de jardins. C'était un édifice construit en forme de quadrilatère : une façade ouverte sur la vallée des Vaux, deux ailes et une chapelle. Au centre, se trouvait le cloître (2). Le monastère n'avait rien de triste et ne dut pas effaroucher le jeune écolier. Quand il levait les yeux de son syllabaire, il pouvait promener ses regards distraits sur le Val de Vire. Tantôt il suivait le vol des corneilles dans les ruines du vieux château ou les bois de Saint-Martin, tantôt il regardait la Virène, sinueuse et mutine et le sombre moulin de pierre où Basselin chanta l'amour et le vin au bruit étourdissant des cascades.

« (Là), sous l'œil vigilant du cénobite austère

« S'envolèrent, sans bruit, sur les ailes du temps,

« De (ses) premiers beaux jours les rapides instants (3). »

On se représente, Chênédollé enfant, curieux d'antiques légendes et de pieuses images (4), suivant la leçon du vieux moine, son premier maître. Chaque année, le 1^{er} Septembre, il assistait

(1) F. Cazin. *Notice sur le Couvent de Saint-Michel des Frères Mineurs conventuels de Saint-François d'Assise*, dit Cordeliers de la Ville de Vire, Barbot, Vire, 1865, in-8, p. 23.

(2) Etat des bâtiments du Couvent de Saint-Michel des Frères Mineurs conventuels de Saint-François d'Assise. Déclaration du 23 Février 1790. *Archives du Calvados*, 5 Q, non coté (cf. *Pièces justificatives* n° 15).

(3) Le Val de Vire. *Etudes Poétiques*, éd. Didot 1864, in-18, p. 410.

(4) La Bibliothèque des Cordeliers était assez riche.

En mil-sept-cent-trente, le sieur Goutard, alors Curé de Neuville, laissa aux cordeliers de Vire sa bibliothèque « composée d'environ quatre mille volumes, tous anciens. »

Archives du Calvados 5 Q, non cotés, (cf. *Pièces justificatives* n° 15).

à la procession des Cordeliers aux tombeaux de leurs martyrs (1), et le dimanche, à la chapelle (2) du monastère, il suivait dévotement sa messe dans quelque vieux missel.

« Jours trop tôt écoulés ! Là, dans la solitude,
« S'aplanirent pour moi les sentiers de l'étude,
« Et sous le calme abri de ces ombrages verts,
« Ma Muse encore enfant, essaya quelques vers (3). »

S'il progressait lentement sous la douce férule des pères Noel et Bruyère (4), du moins, il emplissait ses yeux de riantes images et son cœur de religieux souvenirs.

Quand revenaient les beaux jours, Chênédollé quittait le cloître des Cordeliers pour le poétique Coisel, résidence d'été des Saint-Martindon (5).

A quelques lieues de Vire, sur la côte de Burey, on voit encore au fond d'une antique avenue de tilleuls cette gentilhommière normande. C'est une construction de granit assez sobre, sans autre ornement qu'une tourelle et un perron de pierre. Elle tire toute sa poésie des ombrages séculaires qui l'abritent et des souvenirs qu'elle évoque.

Jadis le charme du Coisel, c'étaient ses parterres de fleurs et

(1) En 1568, Montgomery brûla l'Eglise et l'ancien couvent des Cordeliers et fit mourir cinq religieux. Leurs corps, découverts à l'Hôtel-Dieu en 1748, furent inhumés devant la porte de l'Eglise Sainte-Anne où ils avaient été suppliciés.

Les Cordeliers les regardaient comme martyrs et jusqu'à la révolution firent un pèlerinage annuel à leurs tombeaux.

Cf. Cazin, *op. cit.*, p. 16-17.

(2) Le Couvent des Cordeliers fut vendu comme bien national en 1792, détruit en l'an IX, et remplacé par une maison de maître, occupée depuis 1864 par les dames de la Miséricorde. Cf. Cazin, *id.*, p. 38. En 1804, on transporta dans la chapelle neuve de Notre-Dame, le grand autel modifié et restauré. Le Chapitre de Notre-Dame l'avait acheté de l'acquéreur du Couvent. *Id.*, p. 30-32.

(3) Le Val de Vire *Etudes Poétiques*, *op. cit.*, p. 410.

(4) Les R. P. Claude-Ignace Noel, et Hubert-Jean Noel, tous deux maîtres ès Arts de l'Université de Paris, maîtres en théologie. Déclaration du 23 Février 1790. Noms des religieux.

(5) M. et M^{me} de Saint-Martindon héritèrent de la terre du Coisel de leur oncle Messire Georges-Augustin de Sarcilly, décédé à Truttemer le 7 juillet 1770.

« La succession consiste dans un fief et un moulin, dans la terre du Coisel, « un bois taillis et une petite portion de terre roture et chargée de plusieurs « parties de rentes et du douaire de M. de Sarcilly (*Communication du Com-mandant d'Audeteau*) cf. *Pièces justificatives*, n° 8.

ses roses : « Jardin d'agréable fraîcheur », plus cher au cœur du poète que les plus beaux lieux du monde !

« On pourrait dans ce moment, écrivait-il, bien des années après (Mai 1820), appeler le jardin du Coisel, le Jardin d'agréable fraîcheur. Il est impossible de rien voir de plus riant, des gazons plus frais et plus touffus, de plus magnifiques lilas, une plus grande abondance de fleurs, des vergers plus riches et couverts de plus beaux pommiers et cerisiers (1). »

Le Site du Coisel est charmant, bien propre à éveiller une jeune âme à la poésie. Du balcon du château où Chênedollé enfant se plut à rêver, on découvre les côteaux de Burcy, un horizon de bois et de verdure ; dans la vallée, l'église du village et l'alignement mélancolique des tombes : paysage rustique, pittoresque, où la ligne molle des collines repose le regard sans arrêter l'essor de la pensée. C'est dans ce cadre propice aux réflexions solitaires et aux émotions douces que Chênedollé a senti naître sa vocation poétique.

Tout enfant il fait trêve aux jeux d'un garçon de son âge et s'isole pour rêver et déjà écrire !

« Beau comme l'espérance, il en était l'image,
« Il ne se mêlait point aux enfants de son âge,
« Solitaire et pensif, il rêvait à l'écart ;
« Il fuyait tous les jeux, mais quelquefois, sans art,
« Sa main aventureuse errait sur une lyre (2). »

« Je me surprenais à neuf ans, écrit-il dans son Journal, « devant le côteau de Burcy, chargé de moissons et si riche de « lumière en été. Souvent, immobile sur le balcon de la maison, « j'ai contemplé ce spectacle pendant des heures entières, quand « la chaleur frémissait ardemment dans les airs (3). »

De cette lointaine époque datent ses premières sensations, l'espèce de charme vague et indéfinissable qu'il éprouvait déjà pour la nature.

« L'aspect de la côte de Burcy me charmait déjà, écrit-il en « ses dernières années, soit qu'en été, elle fut illuminée de tous « les feux du soleil, soit qu'elle fût blanchie par la pluie ou noircie

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 150-151.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 93.

(3) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 149.

« par les orages. A l'âge de neuf à dix ans, il m'est souvent arrivé,
« des balcons du château, de rester des heures entières en con-
« temption à la vue de cette côte. J'aimais à voir faire la mois-
« son ou à voir la lumière se jouer sur cette riante colline (1). »

L'isolement où vivait le petit Chênédollé, ses précoces habi-
tudes de concentration morale développèrent son penchant à la
mélancolie. « Né dans la grasse vallée normande de Vire, où les
« couplets d'Olivier Basselin et de Jean le Houx avaient jailli
« naturellement comme le cri de l'alouette, il ne sentait point
« en lui les robustes gaietés des compagnons du Vau de Vire (2) ».
Il avait reçu de sa mère le germe de la maladie d'Obermann, la
solitude du Coisel le fit éclore.

Le petit Charles devint rêveur et indépendant. Il aimait aussi
à s'esquiver par les taillis et les champs. Il adorait la verte splen-
deur des prairies natales, l'ombre frémissante des bois. Il courait
libre à travers les sites familiers de Burcy. Il n'avait pas encore
sa « Sylphide », comme Chateaubriand, pour peupler sa solitude,
mais il jouissait amoureusement de la beauté des vergers au prin-
temps et des senteurs de la campagne.

Tantôt, il manœuvrait la barque sur l'étang de Chênédollé (3),

(1) Collection Spoelberch de Lovenjoul. *Journal inédit* de Chênédollé,
D. 544, t. I, f^o 472.

(2) Anatole France. Lucile de Chateaubriand. Ses œuvres précédées de sa
vie. Charavay, Ed. 1879, petit in-8, p. 39.

(3) La première barque à voile ne fut lancée que le 21 Mars 1832, ce fut
un événement. « Aujourd'hui, pour la première fois, écrit le poète dans son
Journal, nous avons été à voile sur l'étang de Chênédollé. La course a été
poétique : nous avons un gros temps, la vague était dure. Comme nous étions
au milieu de l'étang, il est survenu un grain assez violent. Le vent soufflait
grand frais, la vague brisait avec force, la voile était fortement tendue. La
barque n'a pas du tout penché, il faudrait une bourrasque terrible pour la
faire chavirer ou sombrer (f. 420) ».

Mélancolique vieillard, il aime à suivre :

« La voile qui frémit en guidant la nacelle,
« Et s'enfle doucement aux haleines du soir. »

(23 Mars 1832), *Idem*, f. 420.

Le 3 Février 1833, le poète ébauche cet essai sur l'Etang de Chênédollé :

« Vaste et paisible étang, roule tes flots d'azur.
« Répète en ton miroir le ciel brillant et pur
« Qui se plaît dans ton onde à baigner son image.
« Combien j'aime dès l'aube errant sur ton rivage,
« A voir ces peupliers aux longs et frais rameaux
« Balancer leur sommet vacillant dans tes eaux. »

Cf. *Journal inédit*, f^o 476.

En cette année 1833, Chênédollé songait à faire les « Saisons Neustrien-

tantôt il suivait du regard les travaux champêtres, tantôt la chevelure au vent, suivi de Charlotte (1), sa sœur préférée, il s'aventurait en courses folles.

M. de Saint Martindon ne voyait pas sans inquiétude l'excessive liberté de son fils parmi les villageois de Burcy, d'autre part il jugeait ses progrès insuffisants chez les Cordeliers de Vire. Il désirait que Charles portât avec honneur le nom de Chénedollé. Il résolut de l'envoyer au célèbre collège de Juilly. L'éducation des pères de l'Oratoire lui parut le mieux convenir à un futur gentilhomme.

La séparation fut décidée pendant les vacances de l'année 1781. Elle ne se fit pas sans larmes de la part de la mère très tendre et du fils qui ne l'avait jamais quittée. Le jour où la lourde diligence emporta le petit Chénedollé vers Paris, il dut songer à toute son enfance au clocher de Burcy, à ses beaux ombrages du Coisel et faire le rêve passionné d'y vivre toujours.

nes. » Il aurait décrit, dans ce poème qui ne parut point : « L'étang de Chénedollé, le Vallon du Coisel, la Maison paternelle, ses premiers jeux avec ses sœurs, etc., *Ibid.*, f° 472. »

(1) Charlotte de Saint Martindon avait un an de plus que son frère et lui survécut. (Voir *Pièces justificatives*, n° 27). Restée célibataire, elle passa près du poète une vie de dévouement et d'affection.

CHAPITRE II

LES ANNÉES A JUILLY (1) 1781-1788

SOMMAIRE. — Arrivée de Chênédollé à Juilly. — Son installation. — Le Collège. — Son aspect. — Ses souvenirs. — Sa réputation. — Les maîtres, la discipline. — La formation intellectuelle et religieuse. — Les camarades. — Les petites classes. — La 1^{re} Communion. — Les grandes classes. — Le maintien des traditions. — Toujours la nature (vers). — L'éveil des goûts classiques. — L'exemplaire de Virgile. — Les premières lectures. — Le départ.

Chênédollé arriva le 9 Novembre 1781 à Paris. Il descendit à l'auberge de la « Bonne Accueilance » où l'on paya 2 livres 6 sols pour son souper et son coucher. Le petit provincial n'eut pas le temps de s'acclimater dans la capitale. Dès le lendemain (2), le coche (3), le prit avec sa malle de pensionnaire et l'emmena à Juilly par la route du Bourget (4).

Le père Petit, supérieur du collège depuis vingt-cinq ans, reçut le nouvel arrivant : bambin à la taille svelte, au teint hâlé, de mine un peu sauvage et renfermée. Il lui dit sans doute quelque bonne parole pour l'apprivoiser. Il n'y avait personne à Juilly ni aux environs pour veiller sur le petit collégien. En cas de maladie on devait s'adresser « à M. de Saint Martindon, son père, en son hôtel à Vire (5) ».

(1) Je dois à l'obligeance et à l'érudition du R. P. Bonnardet les détails, la plupart inédits, du séjour de Chênédollé à Juilly.

(2) Entré à Juilly le 10 Novembre 1781 (*registre d'inscription*). Le registre d'inscription dit Lioult, tandis que les registres de l'Econome et les palmarès imprimés disent Pioult. Le véritable nom est *Lioult*.

(3) On paye à l'Oratoire de Paris, pour port de sa malle 16 sols; pour la voiture qui l'a amené de Paris à Juilly 3 livres; port de sa malle de Paris à Juilly et droits perçus au Bourget 1 liv. 8 sols. (*Registres de l'Econome*).

(4) Coche couvert qui mettait sept heures pour faire sept lieues., p. 344. (Ch. Hamel. *Histoire de l'Abbaye et du Collège de Juilly*, Paris, Douniol, 1863, in-8).

(5) *Registre d'inscription*.

L'enfant dut se sentir bien seul, les premiers jours, dans le froid dortoir.

... Que paraient de vieux lits à quenouille,
« Où rôdait des veilleurs la nocturne patrouille,
« Où sur les bancs de bois, le bâton régulier.
« Comme un marteau de cloche éveillait l'écolier (1). »

Il prit l'uniforme de Julliacin. « Le justaucorps et la culotte
« en pinchinna cotté bleu, la veste en drap rouge d'Elbeuf, avec
« le chapeau caudebec (2). » On lui remit les objets d'usage :
« Un gobelet d'argent (19 l, 9 sols), un pupitre fermant à clef
« avec un écritoire (6 livres 6 sols), un peigne d'ivoire (*sic*) 22
« sols, une père (*sic*) de gans (35 sols), un paroissien (30 sols),
« un catéchisme historique et un catéchisme de Meaux (2 l.
« 12 sols), un rudiment de la langue latine, livre spécial à
« Juilly (3). »

On lui accorda 40 sols par mois pour ses menus plaisirs; on l'abonna au billard de la chambre commune (15 sols) et à la bibliothèque du collège (3 livres par an) (4).

« Le collège de Juilly où l'on ne recevait que des pension-
« naires, se composait à cette époque de trois cent soixante et
« quelques élèves que surveillaient, dirigeaient et instruisaient
« une trentaine d'oratoriens (5). »

Entre Meaux et Dammartin, dans une riante vallée qu'arrose un bras de la Beuvronne, on voit encore l'abbaye fondée par Blanche de Castille et transformée en collège depuis 1638 (6). Dès que l'on a franchi la grande porte au fronton de laquelle se trouvent les armes de l'ancienne académie Royale, on aperçoit un groupe de bâtiments de diverses époques encadrés par des

(1) Banquet annuel des anciens élèves de Juilly, 15 janvier 1838, p. 20. Pièce de vers lue par le Marquis Castillon de Saint-Victor, Paris, Dezauches.

(2) Le Pinchinna était une sorte de gros drap de laine fabriqué à Châlons. Le chapeau caudebec était en poil de chameau et galonné d'or. Cf. la description de l'uniforme de Juilly dans *Les Lyonnais au collège de Juilly XVII^e et XVIII^e siècles*, par le R. P. E. Bonnardet, prêtre de l'Oratoire, Lyon, Waltener, in-8, 1901, p. 34-35 en note.

(3) *Registre de l'économe*.

(4) *Registre de l'économe*.

(5) A. V. Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire*, éd. Garnier, 1908, in-8 t. I, p. 41.

(6) E. Bonnardet, *op. cit.*, p. 5 et 6.

arbres séculaires. Bientôt la façade apparaît avec sa cour d'honneur. Un vaste étang reflète les murs de l'antique abbaye et la vierge de la chapelle neuve (1). Le marronnier de Malebranche (2) qui prêta son ombre à tant de générations regarde encore — surveillant débonnaire — les jeux des écoliers de maintenant. Sous l'ogive de ses classes, dans ses longs corridors à l'aspect monastique, sous ses grandioses avenues, Juilly garde la poésie du passé.

Comment M. de Saint Martindon fut-il amené à envoyer son fils chez les Oratoriens ? (3) « A défaut de motifs puisés dans des « relations de famille, deux choses suffisaient à l'expliquer. C'est « d'abord que les Jésuites sont chassés de France depuis 1764, « et c'est ensuite et surtout la réputation de Juilly. Château-
« briand entra vers la même époque au collège communal de « Rennes, et, dans ses *Mémoires d'Oulre-Tombe*, il croira faire « l'éloge de cet important établissement en l'appelant « le Juilly » « de la Bretagne » ; et Paulmy d'Argenson, le fils de l'ancien « ministre des affaires étrangères, écrit en 1784... Juilly est « peut être le meilleur établissement d'éducation publique (4). »

Cette supériorité, le collège la devait en partie à ses directeurs. « A la tête de la maison était, avec le titre de supérieur, le Père « Petit (5), administrateur habile, directeur prudent, esprit « sans préjugés, sans illusions, plus philosophe qu'il ne le croyait

(1) Au-dessus de l'ancienne chapelle se trouvait la Bibliothèque. « L'aile « entière a été démolie le 16 Mai 1887, pour faire place à la Chapelle actuelle ». E. Bonnardet, *op. cit.*, p. 109.

(2) Marronnier des Indes attribué à Malebranche, planté sans doute par le P. Houbigan de l'Oratoire 1714.

(3) Le prix de la pension était assez dispendieux. Il s'élevait, avec tous les accessoires à près de 200 livres par quartier. E. Bonnardet, *op. cit.*, p. 44.

(4) Eloge de Charles Lioult de Chênedollé par M. l'Abbé Kuény, professeur de 2^e à Juilly. *Bulletin du collège et de l'Association amicale*, 5^e année, n^o 3, 25 décembre 1905.

(5) *Mémoires du Chancelier Pasquier*. Plon 1893, 6 vol. in-8, t. I.

« Le Père Petit, qui était alors supérieur jouissait d'une considération « très méritée; il avait plusieurs collaborateurs très habiles, parmi eux le « Père Mandar, dont la réputation pour la chaire était assez établie pour « qu'il fût sur la liste des prédicateurs du roi. Il était chargé de préparer « à la première communion; je lui ai dû d'accomplir ce grand acte avec le « plus profond assentiment de mon cœur et de mon esprit. L'impression « que ce jour fit sur moi fut aussi douce que solennelle et la mémoire m'en « est souvent revenue avec un grand charme, p. 5. »

« peut-être, indulgent et malin tout à la fois, il conduisait, avec
« de bons mots, cette grande maison où il maintint pendant
« trente ans (1), un ordre admirable (2). »

Le Père Mandar succéda au Père Petit dans les fonctions de supérieur (3). « Il avait l'esprit orné, tournait assez facilement
« les vers français, et improvisait avec assez d'élégance une
« exhortation. C'était le poète et le sermonnaire du collège, où
« il passait tout à la fois pour un Gresset et un Massillon (4). »

« Le Père Viel, directeur de la police et des Etudes, sous le
« titre de grand préfet, était encore un homme d'un mérite rare. »
Il y eut peu de révoltes sous sa « magistrature ». Les mutins met-
taient à profit son absence. « Revenait-il, tout rentrait dans
« l'ordre : c'était Neptune calmant d'un seul mot les tempêtes,
« c'était le *virum quem*... (5). »

« Le Père Brunard, remarquable par la droiture et la solidité
« de son esprit, professait l'histoire et la géographie (6). »

Parmi les confrères de l'Oratoire, on ne saurait passer sous silence le nom de Fouché (7). Chénedollé fut aussi son élève : ils devaient se retrouver plus tard (8). Le futur conventionnel était alors simple surveillant d'études et professeur de sciences. Ses cours étaient facultatifs. « Seuls, les écoliers de bonne volonté
« s'intéressant aux études scientifiques, s'asseyaient autour de la

(1) De 1756 à 1785. Cf. Hamel, p. 319, *op. cit.*

(2) A. V. Arnault. *Op. cit.*, p. 41-42, t. I.

(3) Le Père Petit se démit de sa supériorité aux vacances de 1785 et resta à Juilly jusqu'au 12 Août 1787. Le Père Mandar lui succéda 1785-1791. (Hamel, p. 346). *Archives Nationales*, M. 228b, N° 21.

(4) A. V. Arnault, t. I, p. 53.

(5) A. V. Arnault, t. I, p. 47.

(6) A. V. Arnault, t. I, p. 60.

(7) *J. Fouché de l'Oratoire*. — J. Fouché de Rouzerolles reste ce qu'on appelle « confrère de l'Oratoire », titre qu'il gardera jusqu'en 1792... L'Oratoire avait, en devenant congrégation enseignante, ouvert ses rangs à de jeunes professeurs qui occupaient leurs chaires et restaient *oratoriens* de fort longues années sans recevoir les ordres majeurs ni prêter le moindre serment, sauf celui d'obéissance temporaire. Tonsurés, portant le costume ecclésiastique, ils vivaient de la discipline de l'Oratoire, se soumettaient à sa règle, mais pouvaient d'un jour à l'autre quitter la soutane et prendre femme sans encourir les censures ecclésiastiques ni soulever même l'ombre d'un scandale. (Perraud. *L'Oratoire de France*), cité par L. Madelin, *Fouché*, p. 9.

(8) C'est Fouché qui raya Chénedollé de la liste des Emigrés le 4 Nivôse an X. Il resta à Juilly de 1787 à la Révolution. (*Archives Nationales*, F7 6009).

« chaire du professeur; ils étaient donc d'humeur facile, le maître « n'était qu'un initiateur, dispensé de la férule. Il fut dès lors « très aimé, d'autant que, hors de son cabinet de physique, ce « suppléant des études amusait le collège par des expériences (1) ».

« Le Père Billaud, qui depuis est devenu si effroyablement « fameux sous le nom de Billaud Varennes, paraissait alors un « très bon homme aussi, et peut-être l'était-il; peut-être même « l'eût-il été toute sa vie, s'il fut resté homme privé (2). »

La réputation de Juilly était justifiée par la supériorité de ses règlements et de ses méthodes, autant que par la valeur de ses maîtres.

La discipline du collège était paternelle et forte à la fois. Les élèves obéissaient autant par affection pour leurs maîtres que par crainte des punitions. Il y avait pour les mutins la menace des pensums, des retenues, de la férule et même du fouet ! Ce dernier châtiment était aussi rarement que possible appliqué. Parfois hélas,

... une verge pliante

« Au pauvre agenouillé, de ses coups tout meurtri

« Démontrait son délit à *posteriori* (3). »

L'éducation de l'Oratoire visait à former des esprits religieux et cultivés tout ensemble. Le maître devait « avoir soin de ses écoliers pour la piété et pour les lettres (4) ». Il était à la fois professeur et directeur de conscience. Les exercices religieux ouvrent et clôturent la journée du Julliacin; ils alternent pendant la classe avec les travaux intellectuels (5).

A Juilly, les classes se faisaient en français; l'explication des auteurs latins en formait la principale matière (6). Grâce à de fréquents exercices, les élèves pensaient dans cette langue. Ils

(1) L. Madelin, *Fouché*. 1759-1820. Paris, Plon, 1900, in-8, p. 12.

(2) A. V. Arnault, *op. cit.*

(3) Banquet annuel des anciens élèves de Juilly, 15 janvier 1838. Pièce en vers lue par le Marquis de Coriolis, p. 8.

(4) *Recueil des règlements de la Congrégation de l'Oratoire*. Paris, Hérisant, 1777, cité par P. Lallemand, p. 210.

(5) La confession est obligatoire une fois par mois. Lallemand, p. 373. Voir l'emploi du temps d'un Julliacin. Hamel, p. 254-257.

(6) « A vrai dire on n'enseignait plus que le latin, et, si à Juilly, les auteurs grecs demeuraient au programme, ce n'était guère que par tradition » Abbé Kuény, article cité.

écrivaint de petites pièces latines que les plus grands récitaient aux séances mensuelles et publiques de l'Académie (1).

Plusieurs condisciples de Chênédollé devinrent des hommes remarquables : Arnault (2), Eusèbe de Salverte (3), le général Duphot (4), Creuzé de Lesser (5), Alexandre Choron (6), etc. Dans sa classe même, le poète rencontra de jeunes nobles riches et distingués (7).

Chênédollé n'était pas avancé dans ses études lorsqu'il vint à Juilly. Malgré ses douze ans, il ne put suivre la sixième qu'en Mars 1782 (8). On lui fit donner des répétitions (9). Il prit aussi des leçons du maître d'écriture du 21 décembre 1781, et cela comme tous les élèves, jusqu'en philosophie.

L'enfant trop dorloté, souffrit à son arrivée du régime du collège (10). Il fit du 30 Novembre au 9 Décembre un séjour à l'infirmerie « pour glandes au col (11) ». Il était studieux. En

(1) Académie littéraire organisée à Juilly le 3 Novembre 1639, par le Père de Verneuil, son premier fondateur. Hamel, p. 255.

(2) Arnault. L'auteur des *Mémoires* demeura à Juilly de 1776 à 1783. Cf. *Souvenirs d'un sexagénaire*, p. 86-87, t. I. Jugement sur Chênédollé : « poète à qui le temps a manqué pour remplir toute sa destinée, mais à qui la littérature doit sinon un poème parfait, du moins des vers admirables. »

(3) Littérateur membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Séjourna à Juilly de 1779 à 1786. Cf. Hamel, p. 603.

(4) Il accompagna Joseph Bonaparte à Rome. Séjourna à Juilly de 1780 à 1787. Cf. Hamel, p. 593.

(5) Poète, auteur de comédies, fut à Juilly de 1780 à 1788. Hamel, p. 623.

(6) Musicien éminent patronné par Monge, élève de 1781 à 1788. Hamel, p. 628.

(7) A citer dans la classe de Chênédollé : Jean du Queylat de Digne, Armand de Marillac de Villefranche, Armand de Condamines de Paris, Louis de Sambucy de Millau, Pierre Dupré de Carcassonne, Emmanuel de Ravigny d'Alençon, Jean Melchior, d'Anglade, Charles Nicolas, Cornet d'Amiens, Augustin Creuzé de Lesser de Paris, Joseph de Bournissac d'Aix, Auguste de Rivalz de Carcassonne, Pierre Jolivet de Morlaix, François Chassepot de Beaumont de Paris, etc... (*Communication du R. P. Bonnardet*).

(8) Quatre mois après son arrivée (10 Novembre 1781).

(9) On paye le 10 Novembre 1782, à l'Abbé qui l'a répété pendant un an 12 livres : 35 fr. environ.

(10) « Les classes, les dortoirs, la chapelle n'étaient pas chauffés. En étude seulement, ou, comme on disait alors, dans les chambres communes », un poêle d'Allemagne répandait une sobre chaleur ». Cf. E. Bonnardet, p. 65 en note. Sur le régime alimentaire de Juilly, *id.*, p. 44 en note. A partir du 22 Mai 1782, le régime de vin pur seul est admis dans l'Académie.

(11) « Entré le 30 Novembre 1781 pour glandes au col. Pensé avec les « cataplasmes anodins deux fois le jour jusqu'au 5 Décembre 3 livres. Le

sixième, il rattrape ses camarades, explique avec honneur les fables de Phèdre. Il est un des premiers de sa classe; en récompense il va passer les vacances à Chantilly, chez le prince de Condé (1).

En Novembre 1782, Charles passe en 5^e. On lui met entre les mains un gradus, une méthode de Port-Royal, et, fait mémorable, un Virgile (2). Il figure le 15^e de sa classe sur le palmarès, mais on ne détaille pas ses succès. Il est du nombre des meilleurs élèves qui doivent répondre publiquement aux interrogations posées par l'assistance (3).

Le programme de la classe comprend : Expliquer les trois premiers livres de Phèdre, Cornélius Népos, vie des grands hommes de la Grèce; réciter les trois derniers livres de Phèdre et les fables de la Fontaine qui correspondent (4).

En Novembre 1783, Chênédollé est en 4^e. On lui donne : La Fontaine; une mappemonde, des éléments de poésie latine, des instructions et références pour la jeunesse, des instructions pour la 1^{re} communion, les fables choisies d'Ovide, le Nouveau Testament latin.

En Juin 1784, Chênédollé fit sa 1^{re} communion (5). Il avait alors quatorze ans. C'était un garconnet laborieux mais turbulent et batailleur (6). A la veille d'accomplir cet acte religieux,

« 5 Décembre remède; le 6 un minoratif, 2 livres. Sorti le 9 Décembre. »
Registre d'infirmerie.

(1) Chaque année, le Prince de Condé envoyait un de ses officiers assister aux prix de Juilly. Il devait lui ramener, pour passer 15 jours en ses terres, les deux meilleurs élèves de chaque classe. On les appelait « Petits Princes » Cette tradition s'est maintenue jusqu'à la Révolution. Cf. E. Bonnardet, p. 111.

(2) « *Virgile*, pour un homme de lettres, disait le P. Houbigant est l'auteur de tous les temps, c'est par lui qu'il faut commencer, c'est par lui qu'il faut finir. D'abord, on doit lire *Virgile* simplement pour l'entendre, ensuite on le lit pour le goûter. » Lallemand, p. 299.

(3) Il y avait des exercices publics soutenus à Pâques et en fin d'année par les meilleurs de chaque classe, sur les divers enseignements et l'explication raisonnée des auteurs. Hamel. p. 228.

(4) Il n'a pas de mention en grec ni en histoire ni en géographie.

(5) Dépense d'un habit complet en drap d'Elbeuf et culotte de satinette 79 l. 6 sols. *Registre de l'Econome.*

(6) Entré le 12 Janvier 1783 pour blessure à la jambe, pansé jusqu'au 31 Janvier date de sortie : 9 livres. Blessure qu'il s'est faite lui-même. *Registre d'Infirmerie.*

il dut se souvenir des pieux enseignements de sa mère et répondre avec une ferveur docile aux exhortations de ses maîtres.

En Novembre 1784, Charles entre en 3^e. On lui donne *Quinte-Curce*, le *Pro Ligario* de Cicéron et un précis d'histoire naturelle. En Septembre 1785, Chênédollé est élève de seconde (1). Il explique Virgile, Horace, Salluste, Les *Métamorphoses* d'Ovide, le *Pro Archia* de Cicéron. Il reçoit un précis d'histoire de France, un autre d'histoire romaine, il étudie les deux premiers livres de l'arithmétique et lit Jean-Jacques Rousseau (2). Des extraits de la *Nouvelle Héloïse* ou du *Contrat social* dans le pupitre d'un Julliacin, c'est assez surprenant : « il suffira que le philosophe
« ait habité Montmorency et Ermenonville et qu'il ait charmé
« par sa conversation quelques religieux retirés du monde comme
« lui, et, moins de dix ans après sa mort, l'un de ces religieux,
« devenu supérieur du collège (3), mettra entre les mains d'un
« élève de seconde de l'Académie Royale de Juilly, un Rous-
« seau (4). »

Cette même année 1785, Chênédollé est nommé membre de l'Académie de Juilly. Chaque mois, il assiste aux réunions « en présence du collège et de nobles étrangers (5) ». Il porte l'épée et les aiguillettes d'or à l'épaule gauche aux séances solennelles (6), En Mai et en Août, il prend part aux concours des aca-

(1) Entré le 22 Octobre 1785 pour un abcès considérable à la main, pansé avec les cataplasmes anodins émollients, 3 livres 6 sols. jusqu'au 28; pour avoir ouvert la tumeur et l'avoir pansée jusqu'à une cicatrice parfaite 5 l. 10 sols, sorti le 8 Novembre.

(2) *Registre de l'Econome* : un Rousseau en 1785.

(3) Le P. Mandar qui succède au P. Petit (voir plus haut) connu J.-J. Rousseau. Cf. *Confessions*, éd. Furne, p. 306.

(4) Abbé Kuény. Art. cité, p. 9.

(5) « On sait, par le Père Adry, que, tous les mois, il y avait séance académique en présence du collège et de nobles étrangers : lecture de pièces françaises (prose ou vers) et vers latins... Deux fois par an, en Mai et en Août, les Académiciens composaient entre eux, par classe, des vers latins : de là des prix particuliers à la distribution. *Histoire de l'Académie* par M. Gaston Lefebvre, p. 16, publ. dans le *Bulletin du Collège et de l'Association Amicale*, 5^e année, N° 3, 25 Décembre 1905.

(6) Seuls insignes des Académiciens. Leur costume était le même que celui des autres élèves : on peut le voir dans les intéressantes peintures du réfectoire des étrangers à Juilly. Cf. G. Lefebvre, art. cité, p. 15.

démiciens. Ses succès font pressentir des aptitudes littéraires (1).

Il est sur la liste des exercices publics d'Août (2). Le programme comporte : Expliquer les livres 5-6-8 de l'*Enéide* ; les quatre premiers livres des *Odes* ; les *Epodes* ; *Cellina de Salluste*, le 13^e livre d'Ovide. Réciter les trois premiers livres des *Odes* et le livre V de l'*Enéide*. Répondre sur la Géographie de l'Europe.

En Septembre 1786 (3), Chénédollé entre en rhétorique. Sous la direction du Père Crénère il apprend à goûter Horace (4). Il traduit Tacite, le Pro Milone de Cicéron et lit Boileau. Il est admis aux exercices publics du mois d'Août (5) et se trouve donc parmi les bons élèves.

C'est un solide petit jeune homme de dix-sept ans, aux goûts

(1) Ses essais poétiques ou littéraires n'existent malheureusement plus, mais on a le Palmarès de l'année 1786.

Præmiorum solemnibus distributio
Anno Domini 1786 Mense Maio et Augusto
Academiæ præmia

Mense Maio

Strictæ orationis latinæ præmium meritis ac consecutus est...

Carolus de Bridieu

Proxime accessit

Charles Pioult de Chénédollé

Mense Augusto

In secunda, inter academicos, strictæ orationis latinæ præmium meritis ac consecutus est

Carolus Pioult de Chénédollé

Archives Nationales, M. 230

« A la distribution solennelle des prix, lorsqu'il avait proclamé le nom du « lauréat, le grand préfet des Etudes ajoutait, toujours en latin : *accedat !* « qu'il s'avance. »

(Banquet annuel des Anciens élèves de Juilly, 19 Janvier 1829, p. 12 en note).

(2) Il est cité le 3^e.

(3) Il prend des leçons de danse à partir du 20 avril 1786.

Compte de l'Econome pour l'année 1786 :

Habit de Silésie et 2 culottes 63 l. Le vin 23 l., la danse 14 l., Boileau, Tacite : concordance de Géo. 7 l., Habit, 2 vestes, 2 culottes de Sedan 110 l., Pension du 10 Août 1785 au 10 Février 1786, 220 l. Pour engelures aux mains, 4 l., Danse 11 l., Vin, 30 l., Menus plaisirs du 10 février au 10 août 1786, 16 l., Pension du 10 Février au 10 Août 86, 222 l.

(4) « (Chénédollé) eut pour professeur de rhétorique, le P. Crénère, « critique sévère et judicieux, qui lui fit goûter les vraies sources du beau et « lui donna sur Horace et sur la poésie lyrique des leçons dont il se souvint « dans la composition de ses odes et dans son Essai sur les traductions. » (Hamel, p. 623).

(5) Le Palmarès de l'année 1787 n'existe plus, mais le livre de l'Econome porte qu'il a payé 3 livres pour les frais d'exercices publics en Août 1787.

intellectuels et de tempérament plutôt belliqueux, Le 15 Juin 1787, il entre à l'infirmerie pour une foulure à l'avant-bras. « Il est pansé jusqu'au 22 ». M. Trucy cadet, entré le même jour à cause d'une foulure au poignet droit, sort en même temps. « Ils s'étaient battus et étaient tombés si malheureusement en dessous l'un de l'autre qu'on nous les porta en pamoison de compagnie (1). »

En Septembre 1787, Chênédollé est en philosophie. Il a pour professeur de mathématiques le confrère Joseph Menoult et pour maître de philosophie le confrère Corneille Arnold (2). En Avril 1788, il soutient sa thèse de logique (3), métaphysique et morale et la dédie à son Eminence le Cardinal Dominique de La Rochefoucault, archevêque de Rouen, « très lié, dit-on, avec M. son père (4). »

Au mois d'Août 1788, il soutient la thèse générale de physique (5). Il la dédie à son Altesse Royale, Monsieur, frère du Roi, lequel avait envoyé pour le représenter ce jour là, à Juilly, le Marquis Louis-Philippe Rigaud de Vaudreuil, amiral des Escadres du Roi, lieutenant général des armées du Roi, inspecteur général des classes de la Marine Royale, ancien élève de Juilly, célèbre alors par sa conquête du Sénégal et ses exploits aux Antilles pendant la campagne du Comte de Grasse.

Chênédollé ne fut pas saisi par la rougeole qui sévit de Mai à Juillet 1786, il ne figure qu'une fois sur la liste des « pansés pour engelures (6) » pendant toute la dure saison de 1787. Cette année là, l'hiver fut très rude; il n'était donc pas, comme son condisciple Chorou, un pilier d'infirmerie.

Le jeune Charles a terminé ses études aux vacances de 1788.

(1) *Registre de l'Infirmerie.*

(2) *Archives Nationales.* Ordre de la Maison de 5 Juilly (1787-1788).- M. 228 B.

(3) *Registre de l'Econome* : Frais de la thèse de logique métaphysique et morale qu'il a soutenue : 24 l. gants blancs, 26 sols, ruban de soie, 18 sols.

(4) Cf. *Spectateur du Nord*, 3^e trimestre 1801, t. 19, p. 262. Oraison funèbre de Mgr le Cardinal de la Rochefoucault, Archevêque de Rouen, prononcée le 15 Mai 1800 par M. l'Abbé Jarry.

Tirage à part chez Aschendorff. Munster, in-4 (51 p.).

(5) *Registre de l'Econome* : frais pour les expériences publiques de physique . 12 l., frais de la thèse générale de Physique : 36 livres, gants blancs 26 sols: Ruban de soie 18 sols.

(6) *Registre d'Infirmerie.*

Il a subi profondément l'influence du Collège au cours de ces sept (1) années chez les Oratoriens.

Dans le cadre poétique de Juilly, Chênedollé est resté en contact avec la nature. Il a pu continuer à l'observer : « Chaque dimanche et aux jours de congé, la promenade offre ses entraînements ; elle appelle dans les bois aux senteurs salubres (2) », à Saint-Mard ou Montgé (3).

En récréation, dans le parc du collège, Charles redevient par moments le jeune rêveur du Coisel :

« Que de fois, m'arrêtant au milieu de *mes jeux*,
« J'ai fixé mes regards sur un ciel orageux
« Ou m'appuyant au tronc de l'orme centenaire,
« Qui prêtait à mes jeux son ombre tutélaire,
« Je regardais la plaine, où les épis mouvants
« Ondoyaient à flots d'or sous l'haleine des vents (4). »

Dans le milieu aristocratique et religieux de Juilly, Chênedollé a conservé les traditions de sa famille ; c'est là enfin qu'il a reçu sa formation classique et qu'il s'est habitué à regarder les anciens comme les seuls modèles.

Au Collège, Chênedollé apprend « à admirer les latins plus « encore qu'à les analyser, les comprendre et les expliquer. Les « programmes sont significatifs à cet égard ; ils font une part très « considérable encore à la mémoire. En Août 1786. Chênedollé « et ses condisciples de seconde savaient par cœur plus de deux « mille vers d'Horace et de Virgile (5). »

Ces deux poètes resteront toujours au chevet du jeune écolier. Plus tard, sous les ombrages du Coisel, leurs vers chanteront

(1) Chênedollé entré à Juilly le 10 Novembre 1781, sortit le 25 Août 1788.

(2) Cf. P. Lallemand, *op. cit.*, p. 371.

(3) Banquet annuel des Anciens élèves de Juilly. Paris *Dezauche*. Pièce lue par M. Guérin. *Les promenades de Juilly*, 3 Janvier 1835.

« C'est ainsi qu'autrefois Saint-Mard, Mitry, Vinante,
« Le Sépulcre, Montgé qui par ses bois enchante,
« Saint-Même, le Plessis, Villeneuve et Campans,
« Nous offraient à l'envi leurs attraits séduisants. » (p. 9)

(4) Esquisse inédite d'une pièce intitulée *Juilly* et qui devait figurer dans le poème inachevé des *Saisons Neustriennes*. Journal de Chênedollé, f. 436. *Collection Spælberch de Lovenjoul*.

(5) Abbé Kuény, article cité.

dans sa mémoire avec une séduction irrésistible (1). Ceux de Virgile surtout. Le « *Fortunatos nimium agricolas* » remua toujours cet enfant du Bocage. Sa nature tendre goûtait aussi la douce harmonie des Bucoliques et la poésie agreste des Géorgiques lui rappelait maintes scènes rustiques de Burecy.

Dans la Bibliothèque de Chênedollé au Coisel, en tête de l'édition classique de Virgile qui lui servait à Juilly, on peut lire cette note écrite de sa main :

« Juilly 1786 (2).

« C'est dans ce petit livre d'écolier que j'ai appris à sentir, « à idolâtrer Virgile. Pendant trois ans, il n'a pas quitté ma « poche. Je le lisais et le relisais sans cesse : il couchait avec moi. « Aussi je chéris plus ce petit volume de 24 sols que la plus magni- « fique édition de Didot (3). »

Chênedollé regut une forte culture latine à Juilly, mais tout porte à croire qu'il ignorait encore la langue d'Homère. Les registres de l'Econome ne mentionnent aucun ouvrage grec et les palmarès n'indiquent aucune récompense en cette matière. D'ailleurs, le poète se félicite, dans son journal, d'avoir appris le grec assez tard (4). S'il lut Homère, comme Sainte Beuve semble le dire (5), ce fut dans une traduction. « Aussi bien, le retour à « l'antiquité grecque était à peine commencé. Winkelmann et « Lessing en Allemagne; le Comte de Caylas en France, n'avaient « encore entraîné qu'une élite; l'ouvrage qui mit la Grèce à la « portée des collèges, « le Jeune Anacharsis », ne parut qu'en « 1788. Chênedollé achevait alors sa philosophie et son éducation « exclusivement latine (6). »

Dans les collèges de l'ancien régime, on faisait peu de place à l'étude des auteurs français (7). La Fontaine en 4^e, Rousseau en

(1) La plupart des Epigraphes des *Etudes Poétiques* sont empruntées à Virgile ou Horace (Ed. 1820 et 1822).

(2) Chênedollé avait alors dix-sept ans.

(3) Inauguration des monuments élevés en l'honneur de Castel et Chênedollé, 12 Septembre 1869. *Discours* d'Armand Gasté, p. 31, en note. (Vire, Adam, 1869, in-8).

(4) « Je suis presque bien aise, d'avoir appris le Grec tard ». (Sainte Beuve, *op. cit.*, tome II, p. 156).

(5) Sainte Beuve, *idem*, p. 149.

(6) Abbé Kuény, *article cité*.

(7) C'est l'Université impériale qui créa dans les Lycées et collèges les chaires de langue et littérature française.

seconde et Boileau en rhétorique : voilà toute la culture littéraire de Chênédollé chez les Oratoriens. Ses lectures ne vinrent pas enrichir beaucoup ce léger bagage. Il trouva « dans la Bibliothèque de Juilly, outre les traductions de Delille (1), le Télémaque de Fénelon... De Buffon, il ne connut que le portrait du cheval et une partie de celui du chien qu'il vit cité « dans les notes des *Géorgiques* de l'Abbé Delille (2) ». C'est tout.

Chênédollé, lorsqu'il quitta Juilly, emportait mieux qu'une tête bien pleine, une tête bien faite. Les aperçus qu'on lui avait donnés dans toutes les branches de connaissances avaient éveillé sa curiosité (3). Il désirait compléter ses notions sur toutes choses. Il rêvait surtout de relire seul, à l'ombre des bois, dans un cadre virgilien, ces vieux classiques commentés dans les classes voûtées de l'antique abbaye.

Certes, le jeune homme robuste et affiné, l'élève des Oratoriens, ne ressemble guère à l'enfant sauvage et délicat de jadis.

Le 25 Août 1788, Chênédollé quitta Juilly. Il devait en garder toujours le souvenir (4).

La voiture du Collège le reconduisit à Paris, hôtel d'Artois. Là, on donna des arrhes pour sa place à la diligence de Caen (5).

(1) Un passage du Journal de Chênédollé donne à craindre qu'il n'ait d'abord senti la poésie des *Géorgiques* à travers les belles infidèles de Delille.

Décembre 1788).

« Je ne connaissais de ce grand écrivain (Buffon) que le portrait du cheval et une partie de celui du chien que j'avais vu cité dans les notes des *Géorgiques* de l'Abbé Delille. « Déjà les pseudo-classiques ! »

Sainte Beuve, p. 151.

(2) Abbé Kuény, *idem*.

(3) Chênédollé gardera toute sa vie le désir d'apprendre. Ses notes intimes entre 1802 et 1833 le montrent curieux en littérature, en philosophie, en histoire et même dans les sciences. Il avait des connaissances variées et étendues.

(4) Chênédollé écrivait bien des années plus tard à son ami, le fidèle Guéneau de Mussy : « Mon projet est irrévocablement arrêté, si M. Le Grand Maître ne peut rien faire pour nous, je retournerai chez mon patron dans les premiers jours de mars ou j'irai peut-être me soigner à Juilly. Ce dernier projet plaît assez à mon imagination fatiguée et détrompée de tout, etc. »

Lettre inédite de Chênédollé à Guéneau de Mussy, provenant des archives de M^{me} la Comtesse de Tugny (Cf. ch. xi).

(5) 3 livres 12 sols payés au sieur Triquety.

Registre de l'Econome.

Lorsqu'il aperçut les tours de l'Eglise Saint-Etienne (1), dans la vallée de l'Orne, puis les chemins creux du Bocage virois, enfin les arbres du Coisel dans la lumière d'été, le jeune Charles sentit monter vers lui l'appel de la terre natale.

(1) *L'Eglise Saint-Etienne de Caen* (XI^e siècle).

CHAPITRE III

L'ADOLESCENCE 1788-1791

SOMMAIRE : Le retour au Coisel. — La nature. — Enthousiasme pour les modernes. — Vie d'un gentilhomme campagnard. — Derniers beaux jours. — Les troubles révolutionnaires. — Le départ pour l'émigration. — Chênédollé en 1791. — Ses hérédités. — Ses tendances personnelles.

« Le jeune élève de Juilly, revint donc, ses études finies au logis paternel avec l'enthousiasme de son âge et dans la première ivresse de son imagination, mais ayant à se tracer à lui-même ses préceptes et à faire son choix entre ses modèles. Il n'y songea point d'abord et il se mit à jouir en tous sens de la nature et de la poésie (1). »

Il reprit ses rêveries devant les sites familiers de Burcy. L'adolescence mêla des émotions plus vives à ses sentiments pour la nature : « Les scènes de la nature, dit-il, me jetaient dans une ivresse amoureuse. J'aimais la nature comme une amante... j'étais ivre de la nature et heureux du seul bonheur de la voir (2). »

Il espère le renouveau du printemps. « Toute sa vie, il aimait ainsi à tenir registre des années par les printemps. Les plus beaux qu'il ait notés dans sa chère retraite furent celui de 1820 (3), celui de 1804 qui fut beau, mais moins que ce dernier, et surtout, entre les printemps d'avant la révolution, celui de 1789, le premier renouveau qu'il ait passé au Coisel en sortant tant du collège (4). »

« Il faut peindre dans un petit ouvrage, écrit-il le 16 Mars

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, p. 150, t. II.

(2) Collection Spoelberch de Lovenjoul. Journal de Chênédollé, f. 325.

(3) « Les rossignols ont voulu encore une fois enchanter la solitude du poète : « jamais les concerts des oiseaux n'avaient été si doux ». (Mai 1820). Cf. Sainte Beuve, *dito*, p. 151, t. II.

(4) Sainte Beuve, *dito*, p. 151.

« 1819, les sensations d'enivrement que j'éprouvai le premier
« printemps que je passai au Coisel (1789) en sortant du collège.
« Avec quelles délices j'errais dans les champs et les prés. C'est
« là que j'ai lus (sic) Bernis, la Jérusalem, l'Héloïse de J.-J. avec
« délices. Toutefois, je ne sentais pas encore un très grand besoin
« de peindre ce que j'avais sous les yeux, et je voyais la nature
« plutôt encore dans les poètes que dans elle-même (1). »

Chênédollé aime le printemps riche de promesses, le chant des rossignols, mais il a une préférence romantique pour l'automne; cette image d'une vie meurtrie, diminuée, qui va finir.

« L'automne est poétique. Un ciel serein et sans nuages, une
« belle prairie, un ruisseau limpide sont des objets qui peuvent
« plaire un moment mais qui n'attachent pas longtemps. On
« demande bientôt le ciel grisâtre et nébuleux de l'automne, les
« forêts jaunies et à demi dépouillées, le rocher caverneux avec
« ses vieilles mousses et ses longues graminées : ce sont tous ces
« objets qui donnent la couleur poétique. Il n'y a de poésie que
« dans le sombre et le mélancolique (2). »

La saison des tempêtes sera pour Chênédollé comme pour René celle de l'inspiration (3).

« La saison la plus favorable à la poésie est l'automne. C'est
« dans cette saison que l'imagination est dans sa plus grande
« activité. C'est en Automne que Milton, Thompson et beaucoup
« d'autres poètes étaient dans la plus grande effervescence
« poétique. Je suis aussi dans le même cas. L'hiver est la saison
« de la pensée : c'est la saison de la Méditation, des pensées gra-
« ves, fortes et profondes. C'est alors qu'il faut écrire sur la phi-
« losophie, la politique, les théories littéraires. Au printemps,

(1) *Journal* de Chênédollé, f. 258.

(2) *Journal* de Chênédollé, f. 522.

(3) En ses dernières années, surtout, le poète anxieux attend le retour de l'automne.

1^{er} Septembre 1823. « Voici les jours de l'inspiration qui arrivent, voici
« la saison de la poésie, de la méditation, de l'enthousiasme. Produiront-ils
« quelque chose? Cette saison si poétique sera-t-elle stérile? Ai-je passé le
« temps de l'inspiration? N'y a-t-il plus de beaux vers pour moi? Poésie
« belle comme l'amour et douce comme l'espérance, m'as-tu fui sans retour?
« Ne connaîtrai-je plus tes chastes ardeurs et tes célestes ravissements?
« ... Suis-je devenu tout à fait terrestre, et mon âme dépouillée de tes ailes,
« ne doit-elle plus que ramper sur la terre? O poésie que j'ai tant aimée
« remets-moi encore une fois sous ton charme. Frappe-moi encore une fois

« l'homme est tout entier aux objets extérieurs. Il est dominé
« par les sensations. Il ne peut ni penser ni composer. En été,
« l'âme est sans éréthisme, c'est le temps de l'épuisement et du
« repos (1). »

Chénedollé ne regarde pas la nature en simple dilettante, comme le citadin qui jouit en passant de la couleur du ciel, de la beauté des moissons ou des feuillages, mais en gentilhomme initié à la vie rustique. Il l'observe, il « s'étudie sans cesse à la prendre sur le fait (2) ». Aussi ses notes ont-elles un « pittoresque puisé dans le rural ».

« Il a fait aujourd'hui un vrai temps de printemps, écrit-il
« le soir du 1^{er} Mai 1823; l'air qui était aigre et froid s'est singu-
« lièrement adouci et a passé au chaud. C'est ce que les gens de
« la campagne rendent par une expression pittoresque : ils disent
« que le temps s'engraisse. Ils disent aussi que le temps est mai-
« gre quand le vent souffle de l'est et que le hâle est grand. Le
« jardinier me disait aussi : le temps va changer, le soleil est bien
« plus gras qu'hier, il est chaud ». Toutes ces expressions sont
« aussi justes qu'énergiques, parce qu'elles sont toutes de sen-

« de ton sceptre d'or; fais-moi encore entendre une fois ta voix pénétrante
« et divine! Encore une de tes inspirations et je meurs content! » *Sainte Beuve*, p. 311-312. t. II.

Enfin les derniers vers trouvés sur un Album, et intitulés *Amerlume*, nous redisent la même plainte; la grande tempête d'automne était venue et ne lui avait rien apporté :

« Eh quoi! terrible hiver, redoutable tempête!

« Vainement vous avez éclaté dans les airs!

« Vos longs mugissements ont passé sur ma tête,

« Sans réveiller en moi le saint amour des vers!

« J'ai pu voir sous les coups de la vague écumante

« Blanchir le cap grondant et l'écueil éloigné,

« Et je suis resté sourd au cri de la tourmente

« Qui n'a point eu d'écho dans mon sein indigné!

« Ah! oui, la poésie est morte dans mon âme!

« Sur mon front j'ai senti s'éteindre ses rayons,

« Et le génie ingrat, en m'enviant sa flamme,

« Dans mes débiles mains a brisé mes crayons.

Sainte Beuve, t. II, p. 312.

(1) Conversation avec Bouchard. *Journal*, t. 492.

(2) « Depuis trente ans, je m'occupe de l'étude de la nature. Je l'observe sans cesse, je m'étudie sans cesse à la prendre sur le fait. (*Sainte Beuve*, p. 156).

« sation et créées par le besoin. *Et utilitas expressit nomina rerum*, a dit Lucrèce (1). »

Chênédollé parle de la campagne avec cette tendresse émue d'un ami de la terre. Il ne sépare pas les hommes du paysage, le labeur de la poésie rustique,

« J'ai revu aujourd'hui (28 Août 1823) avec délices tous les
« travaux de la moisson; j'ai vu scier, j'ai vu lier, j'ai vu charrier.
« Rien ne me plaît comme de voir un atelier de moissonneurs dans
« un champ. J'aime à voir les jeunes garçons se hâter et défier les
« jeunes filles qui scient encore plus vite qu'eux; j'aime à enten-
« dre les éclats de rire des jeunes filles si gaies, si folles, si fraîches;
« j'aime à les voir se pencher avec leurs faucilles, au risque pour
« elles, de montrer quelquefois une jambe mieux faite et plus fine
« que celle de nos plus belles dames. Cette vue irrite les désirs
« dans le cœur du jeune homme; on fait une plaisanterie, et la
« gaieté circule à la ronde!

« *Verbaque aratoris rustica discit Amor.*

« J'aime à voir le métayer robuste lier la gerbe et l'enlever au
« bout du rustique trident; j'aime à voir le valet de la ferme qui
« la reçoit debout au haut du char des moissons, et le char com-
« blé s'éloigner pesamment dans la plaine.

« J'aime à voir glaner le pauvre. Laissez-lui quelques épis
« de plus.

« Laissez à l'indigent une part des moissons. J'aime tous
« les travaux champêtres; j'aime à voir labourer, semer, mois-
« sonner, planter, tailler, émonder les arbres, aménager les
« forêts.

« Je jouis du blé vert, et j'en jouis en moisson. En Mars, je ne
« connais rien de beau, de riant, de magnifique, comme un beau
« champ de blé qui rit sous les premières haleines du prin-
« temps (2).»

(1) *Sainte Beuve*, p. 151.

(2) *Sainte Beuve*, p. 155-156.

Cf. variante. *Journal*, f. 268. « Je ne connais rien de beau, de riant, de
« magnifique comme un beau champ de bled (*sic*) qui rit sous les premières
« haleines du printemps. On en jouit au printemps comme verdure et on
« l'espère comme moisson dans l'été. »

La note suivante, *Journal* f. 268 (v) montre un Chênédollé gentilhomme
farmer : « On donne trois façons à la terre pour les bleds de Mars. On varte

A Burcy, tout lui est familier : les sentiers, les arbres, les noms des habitants et leur obscure histoire. Au retour de ses promenades, à cette heure silencieuse et douce où de tremblantes lumières s'allument sous les toits de chaume et décèlent la présence de l'homme, il entend tinter la cloche du soir et pense au laboureur qui a fini sa tâche.

« ... et peut-être tu dors

« Près du même sillon qui te doit ses trésors (1). »

Il aurait pu être le chantre des laboureurs (2) avant Larmartin, celui qui avait un sentiment si profond de la poésie rustique (3) et une conception si haute de la vie rurale (4).

Pendant ses randonnées champêtres, Chénedollé laisse surgir en sa mémoire des souvenirs classiques : Le « *Nec candida vulum luna negat* » de Virgile (5), le *frigus opacum* d'Horace (6) etc. Il y mêle les impressions plus vives et plus fraîches qu'il puise chez les modernes. Il les lit avec une curiosité passionnée, une volupté impatiente de collégien émancipé.

Rousseau a d'abord ses préférences. Il fait une ébauche de

« à la fin de Janvier, on herse en février, puis on laboure une seconde fois du 10 au 25 Mars, et on sème. Les bleds de Mars sont les bleds trémois, l'orge et l'avoine. Le trèfle se sème dans l'orge et dans l'avoine. La vesse se fait au commencement d'Avril. »

(1) « Allusion au fermier Cotigny qui est enterré dans un cimetière entouré de tous côtés des champs qu'il a cultivés à Saint-Martindon. » Note de Chénedollé. *Journal* f. 338 (v.).

(2) Il célèbre avec grâce et même originalité la vie champêtre dans : *Le dernier jour de la Moisson* (p. 246). *Le tombeau du jeune laboureur* (p. 253). *La Gelée d'Avril* (p. 395). *Eloge de la vie champêtre* (p. 400). Œuv. compl., éd. Didot.

(3) Tel, ce geste du semeur qui semble frappé en médaille : « Quand le laboureur a ceint le semoir et se dispose à ensemençer son champ, si le vent d'Orient vient à se lever, il égare et disperse le grain qui s'échappe des mains du métayer et semble s'opposer à la fécondité du sillon ». f. 268.

(4) « C'est la charrue qui a fondé les états :

« Le soc de Tripolème est le sceptre du Monde. » f. 268.

(5) Epigraphe du « Clair de la lune de Mai », p. 270, *op. cit.*

(6) Il s'essaye à rendre ce « *frigus opacum* » de diverses manières.

... A l'heure où le faucheur

Cherche l'abri des bois et leur épaisse fraîcheur,

Là le bois vient m'offrir son épaisse fraîcheur.

De ces bois de sapins, que j'aime la noirceur !

Que j'erre avec plaisir sous leur fraîche épaisseur !

Et il conclut : La poésie est un hiéroglyphe perpétuel ! *Journal*, f. 338.

la nouvelle Héloïse. Son âme d'adolescent s'éprend de Julie, compatit aux douleurs de Saint-Preux. Il rêve des grandes Alpes et l'horizon de Burcy lui semble déjà trop resserré pour l'essor de son imagination (1). Il s'enthousiasme pour l'*Emile*, lit Buffon dont il ne connaissait que des fragments, enfin les *Etudes de la Nature* qui lui révèlent Bernardin de Saint-Pierre.

« Quatre ouvrages, au sortir du collège, dit-il, me frappèrent
« extraordinairement. D'abord la *Nouvelle Héloïse* que je lus
« en 1788; ensuite Buffon que je lus chez le Curé de Saint-Mar-
« tin-Don dans l'hiver de 88 à 89 et l'*Emile* que je lus au com-
« mencement de 1790 . . . avec des transports et des palpitations
« de plaisir et d'admiration. Je me rappelle surtout d'avoir lu
« le fameux morceau de l'*Emile* sur la nécessité de mesurer ses
« désirs (2), sur ses facultés, avec un ravissement tel que j'en
« éprouvai une vraie suffocation et que je fus près de me trouver
« mal. Je vois encore d'ici l'endroit où je fis cette lecture : c'était
« dans une allée de tilleuls qui conduisait au petit bois de la
« Giletière et qui n'existe plus. Le quatrième ouvrage que j'ai
« lu avec délices sont les *Etudes de la Nature* qui me charmèrent
« presque autant que l'*Emile* ou l'*Héloïse*, et où je trouvai
« même des choses qui me parurent plus neuves, plus inatten-
« dues (3) ».

En 1809, il se rappelle encore l'impression que fit sur lui la première lecture de ce morceau de l'*Emile* où Jean-Jacques peint la nécessité d'avoir déjà senti la nature pour en jouir; « toutes ces
« images me parurent frappantes d'une vérité que je n'avais
« rencontrée nulle part. C'est la première fois que j'ai senti la
« manière dont on devait rendre la nature. Ce n'était plus ces
« couleurs vagues que j'avais remarquées dans les autres poètes.
« Tout ici était vrai, original et *pittoresque* (4). »

(1) C'est surtout au retour de l'Emigration après son séjour en Suisse et après son voyage aux Pyrénées qu'il aura cette impression de resserrement à Burcy : « J'ai besoin de vastes horizons, . . . mon imagination étouffe lorsqu'elle est renfermée dans d'étroits vallons, ou dans des horizons bornés. Elle n'est à l'aise que sur les hauteurs et, pour tout dire, que sur les Alpes. Ma pensée a besoin d'errer dans de grands espaces et de se lancer dans l'immensité. » *Journal*, f. 276.

(2) Chênedollé avait d'abord écrit : *ses besoins*.

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 98.

(4) *Journal* de Chênedollé, f. 262.

Il est assez curieux de rapprocher cet enthousiasme d'adolescent des critiques des dernières années : « Il y a dans tous les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau un arrière goût de sophisme qui dégoûte de ses meilleurs ouvrages (1). »

Les descriptions de Buffon firent rêver le jeune Charles. « C'est chez le Curé de Saint-Martin-Don (Décembre 1788 et Janvier 1789), raconte-t-il, que je jetai les yeux pour la première fois sur les œuvres de Buffon. Je ne puis dire à quel point je fus frappé, ravi de ces admirables descriptions; je ne connaissais de ce grand écrivain que le portrait du cheval et une partie de celui du chien que j'avais vu cités dans les notes des Géorgiques de l'Abbé Delille. Le portrait complet du chien, la peinture des déserts de l'Arabie, la description du paon me jetèrent dans l'extase; j'y rêvais nuit et jour. Je les appris par cœur, et depuis ce temps, je les ai toujours retenues (2). »

Plus tard, Chénedollé reproche à Buffon d'avoir manqué de tendresse dans l'imagination : « Il n'a saisi que le côté extérieur des animaux. Rarement il a su rendre leurs mœurs et leurs instincts, et il a toujours manqué le trait de sentiment, comme celui de l'aveugle dans le portrait du chien, d'ailleurs si admirable. C'est qu'il n'avait pas de religion (3). »

Bernardin de Saint-Pierre eut le pas sur Buffon et Rousseau dans les enthousiasmes du jeune homme.

« Jamais aucune lecture ne m'a autant charmé que l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre. Ce fut ma première lecture à mon retour du collège; je la fis en toute liberté, errant dans la campagne. Je fus ravi, transporté, et dans la naïveté de mon enthousiasme d'écolier, j'écrivis à Bernardin toute mon admiration pour son talent, et le priai sans plus de façon, en m'appuyant du titre de compatriote, de m'envoyer le manuscrit de la fin de l'*Arcadie*. Toute ridicule que fut cette lettre, Bernar-

(1) *Journal* de Chénedollé, f. 467.

(2) *Sainte Beuve*, p. 151-152.

(3) *Journal* de Chénedollé, f. 522 (v.).

Comparant Buffon et Rousseau, Chénedollé écrit : « Il y a de l'airain dans le style de Buffon. Rousseau avait une sensibilité bien plus fine et plus exquise. Ses descriptions sont moins pompeuses que celles de Buffon, mais elles ont plus de charme. Il y a plus de grâce, de douceur, de mollesse dans son style : son harmonie a quelque chose de plus délicat et de plus pénétrant ». (*Journal*, f. 279).'

« din cependant y vit sans doute quelque chose, car il répondit, « mais avec son ironique bonhomie :

« Je sens tout le pouvoir magique de ce mot Neustrie, et ce « nom de compatriote est bien doux à mon cœur, mais fussions-
« nous nés sous le même pommier, je ne pourrais répondre à
« votre désir sur l'article des fragments de l'Arcadie qui ne sont
« pas publiés; ce sont choses trop délicates pour être ainsi con-
« fiées à la poste, et vous saurez peut-être un jour jusqu'à quel
« point va la délicatesse et la susceptibilité d'un auteur (1). »

« Cette lettre me fit grand plaisir, mais j'avoue que je fus
« un peu piqué de son « fussions-nous nés sous le même pom-
« mier » : je le gardai longtemps sur le cœur (2). »

L'admiration de Chênedollé pour son compatriote persista toujours. En dépit de quelques critiques où il conteste la valeur philosophique de Bernardin (3), il reste sous le charme de sa poésie et de son talent. « On admire Paul et Virginie vaguement
« et sur parole, mais il y a bien peu d'hommes qui soient entrés
« dans les mystères du style et du talent de l'auteur; il y en a
« bien peu qui sachent en quoi consiste le charme de cet ouvrage
« et où sont les créations d'expressions (4). »

Chênedollé à vingt ans se passionna pour la poésie sentimentale et parfois colorée de Gessner, pour les idylles où il décrit les sapins noirs aux troncs rouges, les pommes vermeilles dans les branches et les jeux de lumière sur les prairies (5).

(1) *Sainte Beuve*, t. II, p. 152.

(2) Chênedollé avait toujours sur lui la lettre de Bernardin; il la relisait sans cesse. Il l'emporta même en Emigration où il la perdit sans doute, car elle n'a pu être retrouvée dans ses papiers.

(3) « Bernardin manque de pensée, mais il a un grand charme et un admirable talent de description. Il a très bien présenté l'Univers par son côté « poétique, mais il n'en a pas connu le côté philosophique. Il a eu tort de « vouloir réformer le monde de Newton; il devait se contenter d'être le « décorateur de l'Univers sans aspirer à en être l'architecte. Il devait se « borner à faire la décoration de l'Univers, sans vouloir en rebâtir l'édifice. » (*Journal*, f. 568).

(4) *Journal*, f. 290 (v.).

(5) Sur la vogue de Gessner en France entre 1700 et 1769. cf :

F. Baldensperger. *Revue d'histoire littéraire de la France*. 1903. Gessner en France.

Daniel Mornet. *Le Sentiment de la Nature en France*, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. *Essai sur les rapports de la Littérature et des mœurs*, Paris, Hachette, 1907, in-8, (p. 155 et 386).

« Je ne me rappelle jamais sans le plus touchant intérêt, « écrivait-il à trente ans de là, une après-midi de Janvier 1789 « que je passai dans les champs de Saussai à lire les Idylles de « Gessner par un beau jour de gelée et de soleil : la terre était « couverte de neige et il faisait très froid, mais le soleil était superbe; je passai deux heures au pied d'un fossé à l'abri du vent « à lire Gessner. J'ai rarement éprouvé un plaisir aussi vif, un « enchantement pareil à celui là... J'eus le sentiment de la « poésie au plus haut degré (1). »

On peut maintenant se faire une idée du « *modus vivendi* » de Chênédollé entre 1788 et 1791. Il a les occupations et surtout les loisirs d'un jeune gentilhomme campagnard : Il surveille ses domaines, il chasse, il lit ou ébauche des rêves d'avenir.

Le matin (2) il va glaner des idées, des impressions dans la campagne : tantôt à l'ombre d'une haie, en plein champ, il dévore en secret quelque ouvrage dérobé à la riche bibliothèque du Coisel; parfois il monte un cheval et entraîné par la fougue de ses jeunes années, il chevauche sur la route de Vire. Le plus souvent, il s'attarde le long des chemins ombreux de Burey et son imagination improvise un poème sur une fleur, un insecte (3) :

« On gagne plus à méditer sur un insecte, qu'à lire vingt pages

(1) *Sainte Beuve*, t. II, p. 151.

(2) Chênédollé gardera l'habitude de ces flâneries matinales.

« Le matin je vais à la chasse des idées. Je demande des idées et des expressions à tous les objets. » A la vue d'un jeune pommier mort avec tous ses fruits, Chênédollé se représente « un jeune homme qu'un excès de travail » et l'amour exagéré de la gloire emportent dans la tombe à la fleur de l'âge, « avec toutes ses grâces et tous ses talents ». A la vue d'une terre nouvellement remuée et couverte de nouvelles végétations : « Mon imagination, « dit-il, me représente des milliers de germes qui dorment depuis longtemps « dans les profondeurs de la terre, et qui portés à sa surface s'y transforment « en fleurs et en plantes : image de ces génies vigoureux qui, en remuant « la langue à de grandes profondeurs, en font jaillir des milliers de pensées. « Et encore : « les révolutions qui, en remuant tout un grand peuple font « jaillir des talents qui dormaient dans des conditions obscures et des géans « (*sic*) politiques qui sortent comme de sous terre. » (Journal, f. 279).

(3) Chênédollé s'intéresse vivement aux Métarmorphoses des Insectes. Je relève cette note curieuse dans son Journal. :

M. de Réaumur et les chenilles.

« C'était l'espion et l'amant de ces dames. Il y a un temps où une belle « chenille me causait autant de transports qu'une maîtresse. J'en étais fou « J'y rêvais sans cesse, j'en séchais. Rien en effet n'est plus nerveux, plus « attachant que les métamorphoses des insectes. Rien n'est plus varié, plus « brillant, plus opulent que leurs couleurs ». (f. 278).

« de Voltaire ou de Rousseau. En me promenant le long d'un
« fossé, dans un des chemins couverts de notre *Bocage*, je ne
« fais pas un pas qui ne me fasse naître une pensée. Une plante,
« une fleur, un insecte, tout m'invite à méditer. Au printemps,
« je vois toute la nature renaître, je vois la verdure poindre, les
« arbres boutonner, le premier papillon éclore. En automne,
« je vois se flétrir et se décolorer la plante que j'avais vue toute
« brillante des richesses du printemps. Je vois le papillon expiré
« sur sa feuille qui a reçu les derniers soupirs de cette vie de quel-
« ques jours et peut-être de quelques instants. Ces alternatives
« de vie et de mort, ces balancements entre la reproduction et la
« destruction me font rentrer en moi-même et me forcent d'arrê-
« ter ma pensée sur cet ordre mystérieux et profond de la Pro-
« vidence, qui a confié son sceptre à la nature pour dispenser les
« destructions et les naissances et qui a chargé la mort de renou-
« veller (*sic*) et de perpétuer la vie (1) ».

Le soir, Chênédollé retrouve le cercle de famille : Son père dont l'autorité ne se relâche point avec les années, M^{me} de Saint-Martindon qui reconnaît en son fils son imagination passionnée, ses propres inquiétudes, continue d'exercer sur lui l'apaisante influence de sa tendresse et de sa religion, ses deux sœurs (2), Charlotte et Anne. Au charme enveloppant de leur tendresse féminine, l'adolescence du poète s'éveille doucement (3).

(1) *Journal*, f. 278.

(2) L'aînée des sœurs de Chênédollé : Charlotte était plus favorisée de la nature que sa cadette Marie-Anne si l'on s'en rapporte à ce signalement donné le 14 Messidor an III à Vire, à l'occasion d'un certificat de résidence :

I. *Charlotte Lioult, fille.*

Taille de 4 pieds 8 pouces, âgée de 26 ans; cheveux et sourcils châtons, yeux bleus, nez long, bouche moyenne, menton rond, front ordinaire, visage rond.

II. *Marie-Anne Lioult, fille.*

Taille de cinq pieds, âgée de 24 ans; cheveux et sourcils châtons, nez gros, bouche moyenne, menton rond, front ordinaire, visage rond et marqué de vetite vérole.

(Extrait du registre des délibérations de la Commune de Vire. Certificat de résidence à Vire délivré aux citoyennes Lioult, le 14 Messidor an III.

(3) Dans l'intimité de ses sœurs, Chênédollé a puisé le respect de la jeune fille et le sens des délicatesses féminines.

« Il faut respecter les jeunes filles pour qu'il y ait encore un peu d'innocence sur la terre ». f. 366.

« On ne peut prendre un baiser coupable sur un front où on en a tant pris d'innocents » f. 380 (v.).

« Il y a trois choses auxquelles je ne puis songer sans ravissement : Le

Quel sera l'avenir de Chênedollé? Il a peu de goût pour la magistrature et son père ne songe pas à lui transmettre sa charge. La carrière des armes conviendrait à ce descendant de féaux, mais son humeur n'est pas belliqueuse (1). Il vivra donc sur ses terres (2), indépendant et fortuné comme ses ancêtres. Telles sont les vues de M. de Saint-Martindon sur son fils. Celui-ci a d'autres rêves. Il se sent poète et veut marcher sur les traces de son aïeul paternel : « Ce dernier, amateur de littérature et qui « s'essayait en son temps à la poésie, avait été en correspondance « avec Boileau et avait reçu de lui des observations sur ses vers. « Les lettres de Boileau s'étaient conservées avec soin dans les

« clair de lune, le sourire de la femme et la rose. J'y ajouterai le chant du « rossignol. f. 384. (v.).

(1) Pour un noble campagnard, c'est une charge très onéreuse que l'acquisition d'un grade à beaux deniers comptants : « On s'en convainc en « lisant les pages où le Marquis de Francieu, en possession pourtant d'une « honorable aisance, nous fait le récit piquant des mésaventures et des dé- « pense que lui a valu la levée d'une compagnie pour son fils aîné », p. 367 Pierre de Vaissières. *Gentilhommes campagnards de l'ancienne France*. Perrin, 3^e éd. 1903, in-8.

Pendant les huit mois que la compagnie de son fils a été à ses dépens, elle lui revient à plus de 22.000 livres, beaucoup trop pour un gentilhomme comme lui qui n'avait compté y dépenser que 6.000 livres. Cf. *Mémoires de Francieu*, pp. 229-232.

Deux des voisins du Comte de Francieu se trouvent ruinés, après avoir vendu prés, champs, vignes pour envoyer leurs fils prendre des sous-lieutenances... ces jeunes gens leur sont renvoyés à la paix avec leur congé de réforme. *Ibid.*, p. 242.

(2) Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans, dit M^{me} de « La Rochejaquelein dans ses *Mémoires*, ne ressemblaient pas dans le Bo- « cage à ce que l'on voyait, en général, dans le reste de la France. Il régnait « entre eux une sorte d'union peut-être inconnue ailleurs. Les propriétaires « du Bocage y afferment peu leurs terres, ils partagent les productions avec « le métayer qui les cultive : chaque jour ils ont ainsi des intérêts communs « et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Comme les « domaines sont très divisés et qu'une terre un peu considérable renfermait « vingt-cinq ou trente métairies, le seigneur avait ainsi des communica- « tions habituelles avec les paysans qui habitaient autour de son château ; « il les traitait paternellement, les visitait souvent dans leurs métairies, « causait avec eux de leur position, du soin de leur bétail, prenait part à des « accidents et à des malheurs qui lui portoient aussi préjudice. Il allait « aux noces de leurs enfants et buvoit avec les convives. Le dimanche on « dansait dans la cour du château, et les dames se mettaient de la partie. »

(*Mémoires de la Marquise de la Rochejaquelein* écrits par elle-même et rédigés par M. de Barante. Paris, 1823, in-8. Collection de *Mémoires relatifs à la Révolution française*, p. 34-35.

« papiers de famille; elles furent brûlées avec ces papiers en « 1793 (1). »

Charles tenait peut-être de cet aïeul la veine poétique. Les événements devaient bientôt inquiéter les projets de M. de Saint-Martindon et aider à la réalisation des rêves de son fils : la Révolution arrivait à grands pas; elle allait jeter Chênedollé hors de France et hâter l'éclosion de son génie sous un ciel étranger.

La réunion des Etats-Généraux (2), la prise de la Bastille, les journées d'Octobre, la fuite du Roi; tous ces faits se succédaient avec une foudroyante rapidité, et la nouvelle en parvenait au Coisel toujours plus alarmante. Déjà on commençait à émigrer (3). De tous les coins du Bocage royaliste, de jeunes nobles, dociles à l'appel des Princes, franchissaient la frontière.

En Septembre 1791 (4), Chênedollé suivit l'exemple; il partit (5). Sans doute il partageait les illusions communes et ne prévoyait pas un exil de dix ans ! En quittant la France, il obéit plus à de

(1) Sainte Beuve, t. II, p. 148.

(2) M. de Saint-Martindon fut un des gentilshommes du Baillage de Vire qui prirent part à l'Assemblée de la noblesse du Grand Baillage de Caen pour l'élection des députés aux Etats Généraux de 1789. Cf. Cautrel, *op. cit.*

(3) A partir de Juillet 1789, il y eut l'émigration joyeuse des jeunes provinciaux, heureux de quitter leur manoir pour des régions inconnues, puis l'émigration d'honneur vers 1791, pour répondre à l'appel des princes. Cf. H. Forneron. Plon, 1884-1890. 3 vol., in-8 *Histoire générale des émigrés*. « Quand partez-vous ». Tel était le mot avec lequel on abordait les jeunes gentilshommes. Les femmes envoyaient des quenouilles, symbole de lâcheté, à ceux qui semblaient vouloir rester.

(4) *Archives du Calvados*. Sequestre 6 Q non coté.

Déclaration que donne à l'administration départementale du Calvados, Charles Lioult Saint-Martindon de la commune de Vire... Epoque de l'absence de Charles Lioult réputé émigré, environ le mois de Septembre 1791, autant que le déclarant peut se rappeler l'avoir perdu de vue.

Archives de la Guerre. Dossier Lioult de Chênedollé. Emigration en septembre 1791.

(5) Il partit en même temps que son cousin Lioult de Morigny, chevalier volontaire dans l'infanterie Normande (Contrôle général des six compagnies nobles de la province de Normandie sous les ordres de son Altesse S. Monseigneur le Duc de Bourbon, à la revue passée au camp de Sainte-Marie-sous-Huy, le 5 Septembre 1792). Y. IX. 2. f. 277. Archives du Musée de Condé.

Louis-Jean-Gaspard Lioult, âgé de 29 ans, ci-devant domicilié à Beaumesnil (Haut-Rhin), né à Vire, département du Calvados, fils de Jean-Baptiste-Thomas Lioult, ci-devant noble, venant d'Allemagne.

F7 6009. *Archives Nationales* (Amnistie. Son nom précède celui du poète). Lioult de Morigny, J.-Baptiste-Jacques-Thomas, Conseiller correcteur à

généreuses illusions qu'à d'ambitieux espoirs. M. de Saint-Martindon, comme tant de pères d'émigrés, espéra que la faveur des Princes ouvrirait à son fils le chemin de la cour. M^{me} de Saint-Martindon, alarmée par la perspective d'une nouvelle séparation (1), ne vit pas son fils s'éloigner sans angoisse.

Chênédollé a vingt-deux ans : Jeune homme ignorant du monde dont le talent naissant cherche une direction et qui s'exile avec l'enthousiasme de sa jeunesse, il ne ressemble guère à l'émigré de Hambourg qui aura fréquenté les « roués » et subi la forte empreinte de Rivarol.

Son horizon se limite aux côteaux de Burcy et ses relations à des gentillâtres du voisinage. A Juilly et dans sa province, quelques échos de la Cour sont parvenus jusqu'à lui ; c'est tout ce qu'il sait d'une société brillante. D'ailleurs, sans ambition personnelle, il aspire moins à la gloire qu'aux douces émotions de la poésie.

Poète, il l'est par goût, non par métier, à ses heures, en gentilhomme. Il aime à se livrer aux caprices de son imagination, à l'ombre des bois ou au trot de son cheval. Au Coisel, à Juilly, sur le rocher de Basselin, « sa muse encore enfant essaya quelques vers (2) ». Ebauches d'écolier et d'adolescent où se reflétaient ses premiers enthousiasmes pour la nature et les classiques. Il les détruisit, mais il consigna dans ses notes ses impressions d'alors. En son âge mûr, il aime à se « bercer aux souvenirs de sa jeunesse » à se peindre lui-même avant le temps de ses grandes épreuves. La chère vision de son adolescence plaît à ce poète, à cet ami du passé. Aussi, grâce au témoignage de Chênédollé, peut-on reconstituer sa physionomie d'avant l'exil.

la Cour des Comptes, aides et finances de Normandie, 9 Juin 1774. Vire, *Archives Municipales*, BB⁴, f. 33 (v.). Il reçut cette charge de son père Thomas Lioult qui l'avait achetée le 17 Mai 1764.

Archives Seine-Inférieure, reg. de la Chambre des Comptes, an. 1763-1766., t. 129, p. 72-73.

(1) M^{me} de Saint-Martindon ne survécut pas aux prisons révolutionnaires et à l'exil de son fils. Sa nature impressionnable ne put supporter de telles secousses. Elle mourut le 27 Floréal an VIII (16 Mai 1800 à Vire). « Que de gens, dit Chênédollé, l'imagination a fait sécher de frayeur et dont elle a creusé la tombe : J.-J. Rousseau et ma mère ont été deux grandes victimes de l'imagination ». (*Journal*, f. 440).

(2) Etudes poétiques. *Le Val de Vire*. Œuvres compl., éd. Didot, 1664, p. 409.

Il est doué d'une nature sensible, ouverte aux impressions du dehors, jouissant de tout et prompt à s'alarmer. Il a une sensibilité délicate et profonde comme sa mère, un besoin impérieux d'aimer et d'être aimé qui lui fera accepter la première amitié offerte sur sa route; donc beaucoup de spontanéité, de générosité et d'enthousiasme. Avec cela, une imagination vive qu'il tient aussi de sa mère et qui, jointe à ses qualités de cœur, complète cette riche nature de sensitif, de poète.

Il a un esprit curieux, une mémoire prompte ornée par la lecture des meilleurs auteurs : c'est une réserve où il sera tenté de puiser trop souvent. Son jugement sur les écrivains est encore incertain; il n'a que des préférences. Il attend le maître qui doit former son goût; il est tout prêt à se faire disciple. Il y a là une faiblesse de nature.

L'éducation a développé chez lui l'orgueil nobiliaire, l'une des forces de son caractère et le sentiment religieux qui pourra s'obscurcir sans disparaître jamais.

Au contact de la nature sa sensibilité s'est teintée de mélancolie. Sa formation classique l'a disposé à subir l'influence de Rivarol.

Par tempérament, Chênedollé est un élégiaque (1), un rêveur solitaire et triste. Sous l'influence des milieux qu'il traversera successivement, il sera tantôt poète descriptif, tantôt poète lyrique avant de trouver sa forme définitive dans une poésie intellectuelle enveloppée d'émotion.

(1) Dans ses œuvres ce qui donne peut-être le mieux sa note personnelle c'est :

L'épisode de Léon, ch. III. Quelques vers sur le Clair de Lune, ch. II. (*Génie de l'homme*).

Le Val de Vire. Le Clair de la Lune de Mai. (Etudes poétiques).

CHAPITRE IV

LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE 1791-1795

3

SOMMAIRE. — M. de Saint-Martindon acquéreur des biens nationaux. — Les perquisitions rue de la Douve. — Arrestation de la famille Lioult. — Incarcération à Vire. — Transport à Caen. — Séquestre des biens. — Séjour chez les Ci-devant Carmélites et Bénédictines de Caen. — Première mise en liberté. — Les prisons de Vire. — Nouvelle mise en liberté. — Pétitions de M. de Saint-Martindon pour obtenir la levée du sequestre. — Partage de présuccession de ses biens. — Chênédollé au cantonnement d'Ath. — La compagnie de Chartres-Infanterie. — Epidémie. — Le départ. — La campagne de 1792. — Licenciement. — Séjour en Hollande. — Fuite devant l'armée française. — Arrivée à Hambourg.

Tandis que Chênédollé prenait la route de l'exil, la famille de Saint-Martindon vint se réfugier rue de la Douve à Vire, pendant la tourmente révolutionnaire. Elle n'échappa pas aux vicissitudes de ces temps troublés.

En 1792, M. Lioult prit part aux ventes des biens du Clergé. Ceci n'a rien qui doive surprendre. « Les anciens privilégiés, et, d'une façon générale, les partisans de l'ancien régime n'ont pas de prévention contre la nationalisation des biens du clergé : ils prennent part aux ventes, y discernent une opération profitable à leurs intérêts (1).

Le sept Avril 1793, le citoyen Lioult, ci-devant noble et père d'émigré, fut désarmé comme suspect (2).

(1) Outre ceux qui ont souscrit à Vire même, on retrouve dans les autres ventes du district les noms de : Heurtault de Boisneville, Roussel de Fontenelles (futurs émigrés), *Lioult de Saint-Martindon*, Boivin de Montigny, Monlieu de Perthou, etc. (parents d'émigrés); Nantier (futur chef de Chouans) Il est bon de mentionner que Coquard, beau-père de l'émigré de Blon, fut un des premiers acquéreurs du district. Cf. Paul Nicolle. La vente des biens nationaux à Vire (Calvados), dans le *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1914, p. 338, note 3.

Tirage à part, Paris, Imprim. Nationale, 1914, p. 10, note 3.

(2) Conformément à la loi du 18 et 26 Mars 1793, et à l'arrêté du Directoire du District du 7 Avril suivant : 2 pistolets pris à M. Lioult de Saint-Martindon ci-devant, un fusil de chasse à deux coups, deux épées, un cou-

Le 24 Mai, Le Bastard, administrateur et de la Vente, procureur syndic du district de Vire allèrent perquisitionner (1) rue de la Douve, chez Monsieur de Saint-Martindon. « Nous nous sommes transportés, sur les neuf heures du soir, accompagnés de « trois gardes nationaux de cette ville, au domicile, du dit Lioult « que nous avons trouvé chez lui et en présence duquel nous « avons fait la plus scrupuleuse perquisition de tous ses appartenements, meubles et effets, sans avoir rien trouvé de répréhensible sous quelque point de vue que ce soit » (signé) Bastard, de la Vente (2).

En exécution de la loi du 17 septembre 1793 qui ordonne l'arrestation des personnes suspectes, le citoyen Lioult est incarcéré avec sa famille dans les prisons de Vire, le huit octobre 1793. L'initiative de cette mesure revient au comité de surveillance de Vire (3). Castel, (4), ancien maire de la ville et en retraite, malgré son âge peu avancé, ne put sauvegarder la liberté des Saint-Martindon.

La famille Lioult fut envoyée en détention à Caen, le 16 novembre 1793, et ses biens (5) mis sous séquestre. M. de Saint-

teau de chasse, de la poudre, etc. *Archives de Vire*. H., désarmement, sept. 92 à fructidor an III.

(1) Délégué par le Conseil Général du district de Vire.

(2) *Arch. du Calvados*. Le district de Vire, police générale.

(3) Extrait du registre des délibérations du Comité de la section de Saint-Thomas, Motifs d'arrestations. Etat des personnes reconnues suspectes dans la Commune de Vire, lesquelles ont pour la plupart été mises en arrestation par ordre du Comité de surveillance de la dite section : Lioult Saint-Martin-Don, détenu du 8 Octobre mil sept cent quatre vingt treize, Charles Lioult, dit de Saint-Martin-Don (ex-correcteur à la Chambre des Comptes de Rouen, et sa femme et ses deux filles, père, mère et sœurs d'émigrés, détenus.

(*Archives du Calvados. Le Comité de surveillance de Vire*).

(4) Le poète René Richard Louis Castel, né à Vire, 1758, mort à Paris. 1832. Chénédollé avait beaucoup d'estime pour lui. Il écrivit un article sur le poème des Plantes. (*Le spectateur du Nord*, Avril à Juin 1797., t. II, p. 353). Le 20 Novembre 1832, apprenant la mort de Castel, il écrivit au Comte de Chevigné, son neveu, pour lui proposer de faire un article sur son compatriote. Les notes de Chénédollé renferment quelques allusions à Castel.

Lettre du poète Chénédollé au Comte de Chevigné, publiée par F. Cazin, dans la 2^e édition de sa Notice : Bibliographie sur Castel, p. 20.

(5) Les biens de M. et M^{me} de Saint Martindon furent mis sous séquestre pendant leur internement à Caen. (Procès-Verbal de séquestre des meubles de Charles Lioult Saint-Martin-Don, père d'émigré, déposé au secrétariat de l'Administration du district de Vire. 27 fructidor, an II, pour la rue de la Douve, 27 germinal an II pour le Coisel). 5 Q, non coté, *Archives du Calvados*.

Martindon fut écroué chez les ci-devant Carmélites de Caen, sa femme et ses deux filles dans l'ancien couvent des Bénédictines (1) Jacques François le Bourguignon du Perré, ex-trésorier de France au Bureau des Finances de la Généralité de Caen, partagea la captivité de M. de Saint-Martindon. « Il employa ses loisirs forcés à tenir une sorte de journal des principaux faits survenus pendant sa détention (2). Il raconte la fête de l'Être suprême tristement célébrée dans la prison le 20 prairial an II, (8 juin 1794), dresse une liste des détenus (3), et relate leur curieuse lettre adressée à la Société populaire de Caen pour lui demander de participer à la construction d'un vaisseau offert à la Convention 16 Messidor an II (4 Juillet 1794) (4).

(1) Les citoyennes Lioult se trouvèrent internées avec les citoyennes Perey de Campagnolles. Elles payèrent chacune pour leurs frais de garde, 10 l. 1 sol. 6 deniers, à l'agent national du district de Vire. (Réclamation de l'agent national près le district de Vire aux citoyennes qui ont été mises en arrestation, aux ci-devant Bénédictines de Caen, District de Vire. L. 744, *Archives du Calvados*.

(2) Notes d'un détenu de la maison de réclusion des ci-devant Carmélites de Caen pendant la Terreur publiées par son arrière-petit-fils L. Le Bourguignon du Perré. Evreux, impr. de l'Eure, 1903.

(3) Le nombre des détenus était de 325 aux Carmélites de Caen, et celui des détenues, de 125 chez les Bénédictines.

(4) 16 Messidor an II (4 Juillet 1794). Lettre écrite par les citoyens détenus dans la Maison des cy-devant Carmélites à la Société populaire de Caen. Citoyens,

Ayant appris que la société populaire avait arrêté d'inviter tous les citoyens de souscrire pour la confection d'un vaisseau qu'elle avait dessein d'offrir à la Convention nationale, avec invitation aux autres sociétés populaires du département, de se joindre à elle, afin que l'offrande soit digne des habitants de ce département; dès ce moment, nous nous sommes proposés de nous réunir à nos concitoyens, et, sur-le-champs, une souscription a eu lieu, aux acclamations des souscripteurs.

En conséquence, nous vous en faisons parvenir le tableau contenant leurs noms, et la quotité de la somme pour laquelle chacun entre dans cette souscription. Le total s'élève à 624 livres, dont 164 l. vous seront remises demain, et le surplus, montant à la somme de 4600 l. est délégué par les citoyens, savoir : Le Petit de Montfleury, 100 l.; Cordédit d'Arclais, 200 l.; Saint Martin-Don, 100 l.; Saint-Vincent, 3000 l. Aubert, cy devant greffier au consulat, etc., à prendre sur les premiers désignés au tableau, attendu que leurs biens ont été provisoirement séquestrés. Sur laquelle somme néanmoins, le citoyen Saint-Vincent s'oblige remettre 400 l. sous peu de jours.

Nous vous adressons, citoyens, cette offrande avec d'autant plus de confiance, que vous aurez moins égard à la quotité de la somme, qu'à l'empressement et au zèle que nous partageons avec vous de nous rendre utiles à la patrie. Salut et fraternité. Signature de Lioult et des autres détenus. *Op. cit.*, L. Le Bourguignon du Perré, p. 38.

M. de Saint-Martindon souscrivit pour 100 livres, il donna ce qu'on appelait alors une preuve de civisme. Après des demandes répétées (1), il obtint sa mise en liberté et celle de sa famille (2) du représentant Bollet, le 27 Août 1794 (3) et revint à Vire.

Il avait caché à Bollet en se disant « cultivateur à Burey » sa véritable qualité et les motifs de sa détention. Les administrations locales obtinrent des représentants Ruelle et Boursault son arrêté de réintégration dans la maison d'arrêt de Vire (4). Ce décret fut exécuté le 27 fructidor an II.

« Les représentants du peuple, près les armées des côtes de « Brest et Cherbourg.

« Informés à leur passage à Vire que le nommé Charles Lioult « avait surpris sous la qualité de cultivateur, en celant le nom « et qualité qu'il avait l'habitude de prendre, un arrêté de notre « collègue Bollet qui ordonnait sa mise en liberté et la levée du « séquestre sur ses meubles et immeubles.

« Considérant que le dit Lioult a encore laissé ignorer qu'il « était père d'émigré et que, sous ce rapport, il ne pouvait avoir « la levée du séquestre.

« Considérant encore que d'après le rapport qui nous a été « fait de ses opinions et sa conduite, il se trouve dans le cas porté « par la loi du 17 septembre 1793 (vieux style), arrêtons que le « nommé Charles Lioult dit Saint-Martin-Don, habitant la com- « mune de Vire sera sur le champ réintégré dans la maison d'arrêt « de Vire et les scellés réapposés (*sic*) sur les meubles, titres et

(1) Le Comité de Surveillance de Caen était disposé à la clémence envers la famille Lioult. Note du 10 fructidor. Lioul (*sic*) de Vire. Les motifs d'arrestation des pétitionnaires ne sont point connus du Comité, n'étant pas de notre commune, il n'est parvenu à sa connaissance, aucune preuve d'incivisme de la part des dits pétitionnaires. (Registre du Comité de surveillance de Caen).

(2) Marie Charlotte de Saint-Martindon, ainsi que sa mère et sa sœur, attendait chaque jour sa condamnation à mort. Quand ses libérateurs ouvrirent la porte de sa cellule, elle crut qu'on venait la chercher pour l'échafaud. Elle tendit les mains à ceux qu'elle croyait ses bourreaux, et répéta avec résignation : « Je suis prête, je suis prête, citoyens, je vous suis ».

(Communication de la Comtesse d'Annoville).

(3) *Arch. du Calvados*, L. registre des mouvements de la maison d'arrêt de Caen.

(4) *Arch. du Calvados*. Arrestation du citoyen Lioult, 27 fructidor, an II. District de Vire, L. 724, f° 33, Arrêté des représentants du peuple, Ruelle et Boursault.

« papiers, déclaration par lui faite devant le Directoire du District
« des revenus qu'il pourrait avoir touchés et d'après la mise en
« liberté et affirmation ainsi faite sous peine d'être traité comme
« spoliateur des revenus nationaux en cas de faux et de non
« versement, sur le champ, des sommes (1) qu'il pourrait avoir
« touchées. etc. »

Les prisons de Vire étaient beaucoup plus insalubres que celles de Caen (2). On y avait entassé un nombre de prévenus de toutes les espèces, même des prisonniers de guerre. « L'humidité des vêtements de ces malheureux, le manquement d'air de cette maison » développèrent le germe d'une maladie affreuse connue sous le nom de fièvre des prisons, maladie pestilentielle et communicative et qui peut étendre ses ravages au loin si l'on n'en prévient pas à l'instant même les funestes effets (3).

M. de Saint-Martindon fit de nouvelles démarches pour recouvrer sa liberté. Il avait une assez mauvaise presse auprès des patriotes virois. » Témoin ce rapport du 17 vendémiaire an III.

« Les administrateurs du District de Vire disent que l'opinion

(1) (Suit la déclaration de M. Lioult de Saint-Martindon, n° 724, f° 33. L. district de Vire).

(2) Cf. La pétition du citoyen Lioult et autres détenus en la maison des Carmélites à Caen, pour ne pas retourner à Vire (Pluviose, an II). « Une chose nous effraie cependant, c'est de retourner dans la prison de Vire; il faut l'avoir éprouvé, pour se faire une idée de son infection, si nous avons pu y vivre pendant six semaines, ce n'a pas été sans une altération sensible de notre santé, et malgré tous les désagréments que nous a fait éprouver notre translation ici, nous lui devons celle dont nous jouissons présentement. Placés dans un air salubre et logés commodément, nous nous figurons avec peine comment l'on peut vivre dans un air aussi impur que celui que nous avons respiré pendant que nous étions entassés dans la maison de Vire. C'est à vous, citoyens, c'est à votre humanité que nous avons recours.

(Le Comité de Surveillance de Vire. *Arch. du Calvados*). L. 727, f. 34.

(3) Rapport sur l'état de la maison d'arrêt, où il existe des maladies. 1^{er} Brumaire, an III. (*Arch. du Calvados*). Cf. Rapport de Du Bosq, médecin de la maison d'arrêt de Vire aux Officiers municipaux. 9 Frimaire, an III (*Arch. de Vire*, I). « Une fièvre très maligne s'est manifestée dans la Maison d'arrêt de la place, il y a déjà plusieurs mois, elle a été le résultat de de l'entassement des détenus, beaucoup trop nombreux en comparaison de l'étendue, dans cette maison d'ailleurs très mal disposée. Les progrès du mal ont été très rapides et l'infection est devenue chaque jour plus grande. Il a fallu évacuer enfin les malades sur l'hospice national de cette commune, où plusieurs ont péri. »

« publique a toujours accusé l'exposant d'aristocratie et d'in-
« civisme, qu'il passe pour avoir forcé son fils d'émigrer et qu'il a
« été déposé au secrétariat de l'administration un acte qui prouve
« qu'à l'émigration de son fils, il fit un emprunt de douze cents
« livres, mais que son âge et ses infirmités méritent considéra-
« tion (1). »

C'est seulement le 20 Vendémiaire an III que Bollet, fit, malgré le district de Vire, remettre M. de Saint-Martindon en liberté, à cause de son état de santé et de l'insalubrité de la prison de Vire (2).

La famille Lioult revint rue de la Douve où elle jouit d'une sécurité relative. Les communes de Burcy et Chênédollé étaient le théâtre d'une active chouannerie (3). D'ailleurs « tout ce district de Vire contigu à celui de Mortain continuait à être le plus agité

(1) L. 706, N° 267. — Rapport des Administrateurs de Vire sur Charles Lioult, dit Saint-Martindon.

(2) Décret de mise en liberté provisoire, sous la surveillance des autorités. Arrêté de Bollet, représentant du peuple, 20 vendémiaire, an III.

« Sur la pétition de Claude Joseph de Cheux et de Charles Lioult de la
« commune de Burcy ; considérant que l'état dans lequel se trouvent les
« pétitionnaires exige qu'il leur soit donné les secours de la médecine et les
« moyens de rétablir leur santé, moyens qu'ils ne peuvent se procurer dans
« une maison d'arrêt aussi insalubre que celle de Vire, arrête qu'ils seront
« mis provisoirement en liberté pour demeurer à Vire sous la surveillance
« des autorités ».

Archives du Calvados. Série Q. Séquestre L. 706. District de Vire. Décret de pleine liberté, 30 Brumaire, an III.

Bollet représentant du peuple près l'armée des Côtes de Cherbourg et départements environnants, arrête que les citoyens Lioult et de Cheux, mis en liberté conditionnelle par son précédent arrêté, jouiront par l'effet du présent de leur entière et pleine liberté, et que les scellés seront levés sur leurs propriétés.

(Signé :) Bollet. *Arch. du Calvados.* L. 730, f° 68. (v).

Arrêté provisoire qui accorde la jouissance de leurs biens aux époux Lioult Saint-Martindon, 11 nivose an IV.

Arch. du Calvados, L. 731, f° 29 (v.) f. 30.

(3) Jour et nuit s'y promènent des détachements républicains auxquels les habitants sont obligés de fournir ce que porte l'ordre de leur commandant. Ils sont envoyés « pour maintenir l'ordre et faire respecter les personnes et les propriétés que violent sans cesse des hommes qui, s'ils ne profitent pas de l'amnistie de la Convention nationale subiront bientôt la peine qu'ils auront méritée par leur criminel brigandage. »

District de Vire. L. 744. 16 nivose an III. (*Arch. du Calvados.*)

du Calvados ». Vers 1796 on y signalait de nombreux assassinats et des rixes fréquentes (1).

Les Saint-Martindon connurent la gêne. « Reclus dans les « maisons d'arrêt de Vire et de Caen près d'un an, forcés à des « dépenses extraordinaires pour leur subsistance dans un temps « où leurs biens étaient séquestrés, ils ne purent vivre « qu'au « moyen d'emprunts très onéreux en pareilles circonstances (2). »

Le 11 nivôse an IV, ils rentrèrent en jouissance provisoire de leurs biens, puis le séquestre fut réapposé « quoiqu'ils fussent « chargés d'une nombreuse famille et de la mère de la dite Des- « landes (*siè*) qui était infirme. N'ayant pu obtenir aucune pro- « vision, ils s'étaient considérablement endettés » et il deman- « dèrent à l'administration « de leur subvenir comme aux autres « ascendants des prétendus émigrés (3). »

Conformément à la loi du 9 floréal an III, après une déclaration préalable, (4) on procéda au partage de présuccession de leurs biens (5).

Lors de son amnistie, le 4 nivôse an X, le poète rentrera en possession d'une partie de ses biens seulement (6). Ses revendi-

(1) L. de La Sicotière. *Louis de Frotté et les Insurrections normandes*, 1793-1832. Plon, 1889, 2 vol. in-8.

T. I, p. 486. *Crimes commis*.

T. I, p. 515. *Affaire de Chênedollé*.

Mémoires de Michelet Moulin sur la Chouannerie normande, publiés par la société d'Histoire contemporaine. Paris, Picard. (Librairie de la société d'Histoire contemporaine, 1893, in-8, p. 87-90. *Affaire de Vassy*).

(2) M. de Saint-Martindon dut emprunter des sommes considérables pour sa subsistance et celle de sa famille (Pétition de Charles Lioult pour rentrer en jouissance de ses biens, 8 ventôse an VI. *Archives du Calvados*, 6 Q).

(3) Pétition de Charles Lioult et de Suzanne des Landes, pour obtenir main levée du dernier sequestre, 18 ventôse, an VI.

(*Archives du Calvados*, 6 Q, sequestre).

(4) Cette déclaration faite le 4 Fructidor, an IV fut renouvelée le 17 Germinal an VI (*Arch. du Cavados*, 6 Q, sequestre).

(5) Le patrimoine respectif de M. et M^{me} de Saint-Martindon fut divisé en quatre parts (les dettes passives déduites et les 20.000 fr. réglementaires prélevés) : l'une pour être réunie au domaine national en indemnité des frais de la guerre, les trois autres pour être abandonnées aux dits Lioult, mari et femme et à leurs enfants républicoles.

Arch. du Calvados. Registre des séances de l'administration centrale du département du Calvados, 27 frimaire, an VII.)

(6) *Archives Nationales*, F. 7, 6009 « de ses biens qui n'ont été ni vendus ni exceptés par l'article VII du Sénatus consulte ».

cations pour les recouvrer intégralement par la suite restèrent vaines (1).

*
* *

Chênédollé rejoignit le cantonnement d'Ath à la fin de l'année 1791. Il se présenta comme un membre de la coalition de Caen (2) tout dévoué à la cause des Princes. Il entra dans « la Compagnie composée des officiers du régiment de Chartres-Infanterie, commandée par M. le Comte de Vaux (3) »; et fut témoin de l'enthousiasme à ses débuts.

« L'émigration ne fait qu'accroître, écrit le Chevalier de Théon « au prince de Condé, nous ne savons plus où former des établis-
« sements; le cantonnement d'Ath, composé d'officiers en activité
« ou retirés seulement est au nombre de 1.800, non compris les
« compagnies de gentilshommes et de la marine royale. Tout
« yroit (*sic*) très bien par ce bon esprit qui règne parmi nous si
« on ne nous forçait pas à l'inaction la plus passive : tous ceux
« qui arrivent de France assurent que l'esprit de parti change,
« notamment sur les frontières (4). »

Une fièvre maligne se déclara dans le camp et fit des ravages (5).

En mars 1792, Chênédollé se dispose à entrer en campagne :
« Nous sommes au moment de quitter notre cantonnement pour
« aller je ne sais où, écrit encore le chevalier de Théon au prince
« de Condé (6). Nous sommes habillés et armés aussi bien qu'on
« puisse l'être. Chaque officier porte son sac comme soldat, il ne
« nous manque qu'un bon fusil entre les mains pour nous en
« servir avec courage.

« L'émigration continue toujours. Nous sommes organisés en

(1) Des terres confisquées à Chênédollé pendant son émigration, furent achetées par l'Hospice de Vire, le 14 Octobre 1807. *Arch. du Calvados. Q, domaine Direction, N° 194.*

(2) *Archives de la Guerre* : Dossier Militaire.

Chênédollé n'est pas sur la liste des membres de la coalition de Caen (*Arch. Municipales, Caen, I. 18*).

(3) *Archives de la Guerre. Ibid.*

(4) Ath. 19 Janvier 1792. *Archives du Musée Condé, Z. T. LXXVI, corresp. génér. 1792, Janvier à Mars, fol. 99 (v.).*

(5) *Ibid.* « Nous venons de perdre d'une fièvre maligne, M. de Vallières, lieutenant du régiment, estimé de ses camarades, f. 99 (19 Janv.) Ath., 1792. *Archives du Musée de Condé.*

(6) *Z. T. LXXVI. F° 337. Ath., mars 1792.*

« trois bataillons de cinq divisions chaque. Les compagnies sont
« à 62 hommes. Nous avons trois escadrons formés de deux
« compagnies. Il nous manque à cela six semaines d'exercice,
« ensuite je réponds qu'étant bien guidés nous ne saurons pas
« ce que c'est que la retraite. »

Chênédollé servit, comme officier, à l'armée des Princes dans la Compagnie de Chartres-Infanterie (1). « Il se trouva aux affaires de Quiévrain (2), Mons (3) et à toutes celles de la campagne de 1792 (4) ».

La Compagnie de Chartres était sous le haut commandement du Comte de La Chastre (5) et devait figurer à l'avant-garde du Duc de Bourbon (6). En fait, elle prêta main forte aux Autrichiens de Beaulieu.

Après l'échec de Mons auquel elle prit part, commença la dispersion. Saxe Teschen se replia sur Bruxelles. Le corps d'émigrés qui campait, sous les ordres du duc de Bourbon, aux environs de Namur se rendit à Tirlemont à la nouvelle du désastre. La prise de Bruxelles aurait rendu sa nouvelle position intenable. Par petites étapes, il s'achemina sur Liège où il arriva le 12 Novembre 1792 (7). Le 20 (8), l'ordre du licenciement lui fut donné, il s'étendit à tous les corps d'émigrés, celui de Condé

(1) *Archives de la Guerre*. Dossier Chênédollé.

Chênédollé, officier dans la compagnie de Chartres-Infanterie, fut lieutenant à l'armée Royale de Basse-Normandie, division de Coutances, en 1795, et chef des Bataillons du canton de Saint-Sever (arrondissement de Vire), le 15 Mars 1815. Le 24 Avril 1810, il fit une pétition pour obtenir la Croix d'officier de Saint-Louis, en faveur de « ses douze années de service et de ses cinq années de camp. » Il ne justifiait pas de la campagne de 1815, il obtint seulement le Brevet de Capitaine honorifique et fut proposé pour la Croix d'honneur.

(2) Quiévrain, 26 Octobre 1792.

(3) Mons, 7 Novembre 1792, au lendemain de Jemmapes, cf. le récit de cette Bataille, p. 99 et suiv. *Jemmapes et la Conquête de la Belgique*, 1792-1793, par Arthur Chuquet, 3^e éd. Paris. Léopold Cerf, 1890, in-18.

(4) *Archives de la Guerre*. Dossier Chênédollé.

(5) Etat des Compagnies d'officiers et des gentilshommes qui sont sous le commandement de M. le Comte de la Chastre. La Compagnie de Chartres cantonnée à Ath., force 53, au 1^{er} Février 1792. *Arch. du Musée de Condé*, T. XXVI, f. 145 ((V). Correspondance générale, 1792 (Janvier à Mars).

(6) *Arch. du Musée Condé*. Y. IX, 2, Armée de Bourbon, Avant-garde : M. le Comte de la Chastre.

(7) Liège, 18 Novembre 1792. Lettre du Duc de Bourbon au Prince de Condé, Z. T. VIII, f^o 103.

(8) Id. f^o 107.

excepté. Beaucoup de gentilhommes prirent le parti de s'engager dans les gardes wallones, d'autres allèrent en Russie, en Angleterre. Beaucoup partirent rejoindre le Prince de Condé.

Chênédollé n'alla pas en Angleterre comme on l'a prétendu (1). Il est probable qu'il demeura à Liège (2) jusqu'à l'arrivée de Dumouriez, 28 Novembre 1792 (3). Entre le 12 et le 28 Novembre se placerait la rencontre de Chênédollé avec M^{lle} Bourguignon (4); ce n'est là qu'une hypothèse, on verra plus loin sa nécessité.

La conquête de la Belgique, contraignit Chênédollé à passer en Hollande. Il y séjourna pendant les années 1793 et 1794 (5). Ici l'on perd complètement sa trace. Où et comment vécut-il? Son dossier militaire nous apprend simplement qu'il émigra à cette époque et ne reprit pas de service ni à l'armée de Condé ni dans les corps à la solde étrangère.

Il dut se livrer à des travaux de librairie pour subvenir à ses moyens d'existence, comme il le fit pendant son séjour en Suisse.

(1) Le Virois, 23 Décembre 1859.

Cf. L'ouvrage de Gaston Maugras et le Comte P. de Croze Lemerrier Delphine de Sabran, Marquise de Custine, Plon-Nourrit, Paris, 1912, in-8, p. 403 en note. « Chateaubriand et Chênédollé s'étaient connus à Londres et liés d'une très grande amitié. » Il est facile de réfuter cette assertion à l'aide des *Mémoires d'outre Tombe* et du *Journal du poète*. C'est à Paris en 1799 qu'ils se virent pour la première fois, éd. Biré, t. II, p. 257. Chênédollé nommé pour la première fois.

Sainte Beuve : *Chateaubriand et son groupe*. T. II, p. 195.

(2) Une grande partie des émigrés reflua sur Liège où, sur l'ordre de la Cour de Vienne, les débris de l'armée des princes devaient prendre leurs quartiers d'hiver. Arthur Chuquet. La retraite de Brunswick, Léopold. Cerf, Paris, in-18, p. 231.

(3) Le 28 Novembre, Dumouriez entra dans Liège et allait loger au palais du prince-évêque, Arthur Chuquet. *Les guerres de la Révolution* (2^e série): *Jemmappes et la Conquête de la Belgique* (1792-1793). Paris-Léopold Cerf, 1890.

Arthur Chuquet. *Lettres de 1793*, in-8, 1911, Champion. L'annexion ou comme on disait alors, la réunion de Liège, fut votée par les Liégeois le 20 Janvier et la ville ne pouvait faire autrement : La France seule pouvait défendre sa liberté contre le prince-évêque et l'Empire germanique.

Du même. *Les guerres de la Révolution*, 2^e série : *Jemmappes et la Conquête de la Belgique*, etc.

Liège vit les mêmes désordres que Bruxelles. Les sans-culottes faisaient des visites domiciliaires et emprisonnaient les suspects. Les vengeances privées se donnaient carrière, p. 231.

(4) La rencontre de Chênédollé avec M^{lle} Bourguignon, cf. Chapitre V.

(5) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 157.

Il est probable qu'il écrivit quelques pièces de vers (1). « Je me
« féliciterai toujours, dit Dampmartin, d'avoir, dès la plus tendre
« jeunesse de M. de Chênédollé, prédit que la France allait voir
« grossir le nombre de ses grands poètes. A Amsterdam, je
« louai hautement, le premier essai de sa Muse (2). »

En Juillet 1795, Chênédollé fut témoin de l'exode des Emigrés
vers le Nord. « Sur les deux rives du Rhin, la foule fut si grande
qu'il fallut dresser des tentes dans les rues pour procurer de l'abri
et du repos aux fuyards (3). L'armée française progressait tou-
jours. Le 21 Janvier 1795 (4), Chênédollé s'enfuit devant les
Républicains sur la mer glacée de Hollande. Cette fuite épique
laissa un souvenir ineffaçable dans l'imagination du poète. Bien
des années plus tard, il l'évoque : 10 Décembre 1818. « La nuit
passée le 21 Janvier en fuyant l'armée française sur la mer glacée
en Hollande. Sensations extraordinaires que j'éprouvai dans cette
nuit terrible (5) ».

Après des péripéties comparables à celles de Dampmartin (6)
Chênédollé gagna Hambourg. C'est là qu'il devait contracter des
liens dont il ne put jamais s'affranchir complètement : Son amitié
pour Rivarol et sa liaison avec M^{lle} Bourguignon. Le premier
lui imposa un programme littéraire, mieux que cela, une poétique.
L'autre fit peser sur le reste de sa vie des engagements qui finirent
par tarir en lui jusqu'aux sources du génie (7).

(1) *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'Emigration.*

A. H. Dampmartin. Paris, Hubert, 1825, 2 vol. in-8, p. 225.

(2) Ces poésies n'ont pu être retrouvées.

(3) Abbé Baston. *Mémoires publiés par la Société d'Histoire contemporaine.*
2 volumes in-8, Paris, Picard, 1899, (t. II, p. 167).

(4) Deux jours après l'entrée des Français à Amsterdam.

(5) *Journal.* Collection Spœlberch de Lovenjoul, f^o 258 (v).

(6) « Abandonnés par les guides chèrement payés, perdus sur un espace
« immense, guidés d'abord sur la neige par une trace légère qu'une nuit
« sombre ne tarda pas à nous dérober, victimes d'un froid terrible et per-
« sécutés par le sommeil précurseur de la mort, nous souffrions les plus
« déchirantes angoisses; déjà nous nous donnions le baiser de l'éternel adieu,
« lorsque l'arrivée presque miraculeuse de quelques pêcheurs nous sauva. »
Dampmartin. *Mémoires*, t. II, p. 207. (Fuite sur la mer de Hollande dans la
nuit du 27 Janvier 1795).

(7) L'opinion de Chênédollé sur la révolution et ses promoteurs est assez
« curieuse à noter. Elle se place assez bien à cette date. « L'Assemblée natio-
« nale ne fut pas sans majesté. Elle fit prévaloir quelques idées saines de
« raison et de politique.

« La convention, de longue et sanglante mémoire, unit au délire de la

« cruauté, quelques idées très vigoureuses, et des vues politiques d'une
« hauteur extraordinaire. Elle fit des révolutions comme Shakespeare fai-
« sait des tragédies : affreuses, triviales et quelquefois sublimes.

« Elle eut des à propos de crime et de raison qui étonnent et font frémir
« de frayeur et d'admiration : on s'étonne qu'elle ait pu régner si longtemps
« avec la guillotine et cette effroyable orgie, ce long triomphe du crime,
« aussi injurieux à la morale qu'à la politique, semble une objection contre
« la Providence. *Journal de Chénedollé*, f° 262.

« Dans les temps de trouble, on cherche des modèles de bassesses, et l'on
« forme des secrets désirs pour que nos meilleurs amis s'avalissent, afin que
« nous n'ayons pas trop à rougir en nous avalissant nous-mêmes. C'est ce
« qui est arrivé sous le régime de la Terreur », *dito* f° 297. »

« Dans Saint-Just, le crime ressemblait presque à l'enthousiasme de la
« vertu tant il y mettait d'abandon et d'oubli de soi-même. Il est surtout
« coupable d'avoir donné au crime presque la beauté de la vertu, » f° 322 (v).

19 fructidor, an XIII.

« Robespierre. Chose étrange : Le Français savait braver la mort et ne
« savait pas braver la tyrannie, il voyait l'échaffaud (*sic*) sans frayeur, et il
« n'osait pas se délivrer du tyran qui l'y envoyait. Il était à la fois auda-
« cieux et pusillanime, courageux et rampant. La nation était déchirée au
« dedans, et triomphante au dehors. La honte était au forum et la gloire dans
« les camps. » (*Archives du Coisel*).

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉMIGRATION

La crise religieuse sous l'influence des passions.

Le regret du sol natal. Eveil de la mélancolie.

L'Esthétique classique de Rivarol.

CHAPITRE V

LES ANNÉES A HAMBOURG 1795-1797

SOMMAIRE. — Hambourg. — Le milieu de l'Emigration. — (M^{me} Mathiesen. — M^{me} de Flahaut, etc.). — Klopstock. — Premiers essais poétiques. — Présentation à Rivarol. — Enthousiasme pour son esprit. — Collaboration. — Le Spectateur du Nord. — Le poème de la nature. — Le cercle de Rivarol. — Chênedollé fut-il un roué? Liaison avec M^{lle} Bourguignon. — Mariage « *in extremis* ». — La rupture, — Départ du poète pour la Suisse. — Naissance du jeune Charles. — Retour de M^{me} de Chênedollé à Liège. — Brouille avec Rivarol. — L'influence de Hambourg sur Chênedollé. — La crise de jeunesse hâtée par l'exil. — L'empreinte de Rivarol. — La vision de l'Allemagne romantique.

Hambourg, l'un des principaux centres d'émigration, était une assez triste résidence avec son ciel bas et humide, ses rues étroites sillonnées de canaux. Ses maisons à pignons, faisant saillir des étages en surplomb avaient un air moyennageux et sa double enceinte fermée de lourdes portes à la chute du jour lui donnait l'aspect d'une ville de guerre. Les proscrits affluaient dans cette Venise du Nord. « Des hommes jetés hors de leur domicile, enlevés à leurs habitudes et la plupart inquiets sur leurs moyens d'existence, refluèrent dans les rues, sur les promenades et à la Bourse (1) ».

Pour distraire l'ennui de ses longs jours, Chênedollé se rend dans l'un des cafés de la ville. Avec quelques émigrés, il devise autour du poêle où brûle un feu de tourbe. Tantôt il suit l'allée d'arbres, le long du Binen Alster et va rêver au bord du grand Bassin formé par l'Alster. « C'est l'endroit du monde le plus « délicieux dans les belles soirées d'été, par la multitude de « bateaux qui le couvrent et qui lui donnent l'air d'une ville flot-

(1) *Mémoires sur divers événements de la révolution et de l'émigration*, par A. H. Dampmartin. Paris, Hubert, 1825, 2 vol. in-8, t. II, p. 209.

tante (1). » Le soir, dans sa chambre meublée, il n'entend que la voix monotone du veilleur chargé d'annoncer les heures dans les quartiers de la ville.

Au bord de la Baltique, le climat est rude et la vie pénible, Marquises en robes d'indienne et ci-devants se livrent à des métiers de fortune : M^{me} de Milon est aubergiste, M. de Saint-Hilaire, tapissier, la Comtesse d'Astfeld, marchande de comestibles, M^{me} de Bermond, marchande de modes, etc.

Quelques privilégiés ont un salon et peuvent réunir leurs compatriotes malheureux. Dès son arrivée à Hambourg, Chênedollé fut reçu chez M^{me} Mathiessen, nièce de M^{me} de Genlis et femme du riche banquier. C'était une personne de beaucoup d'esprit, « agréable malgré sa circonférence, le bras, la main, les épaules « superbes, la figure ronde, haute en couleur, les yeux, les sourcils, « les cheveux d'un noir de corbeau ; les dents belles et bien rangées entre les lèvres roses d'une jolie bouche (2) ». Elle réunissait une douzaine de jeunes émigrés dans un joli petit salon où paraissait rarement le maître de la maison. M^{me} de Genlis y vint et le Comte de Neuilly y lut les Chevaliers du Cygne.

Chênedollé crut devoir payer son tribut d'hommage à M^{me} Mathiessen. Il lui adressa une Epître galante (3).

Dans les premiers jours de Mai 1795, le Marquis de La Tresne mena Chênedollé chez le poète Klopstock. Ancien avocat au parlement de Toulouse, M. de La Tresne était arrivé récemment d'Osnabruck à Hambourg. « Dès 1794, il avait traduit de la *Messie*, d'importants fragments dont Dampmartin pouvait donner des échantillons. Fixé dans le propre voisinage du poète, il semble avoir travaillé sérieusement à une traduction intégrale dont Klopstock suivit les progrès avec une anxieuse sollicitude (4) ». C'était un bon introducteur. Chênedollé fut bien reçu et crut être admis en présence du Génie. « Je vis un petit homme d'une

(1) *Voyage de deux français dans le Nord* : Allemagne, Danemarck, Suède, Russie et Pologne. Paris, Desenne, 1796, t. I, p. 144, par Boisgelin de Kerdu (British Museum). Fortia de Piles (Bibl. Nat.).

(2) *Dix années d'Emigration*. Souvenirs et correspondance du Comte de Neuilly, publiés par Maurice de Barbéry. Paris, 1865. Douniol, in-8, p. 139.

(3) Epître à M^{me} Mathiessen de Hambourg, par M. de Ch... publiée dans *L'Abeille ou le Journal Littéraire de Brunswick*, 6 Mars 1795.

(4) Fernand Baldensperger. *Klopstock et les Emigrés français à Hambourg*. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, p. 6 (Janvier-Mars 1913).

« figure douce et riante. Je ne lui trouvai point du tout cet air
« de réserve, cet air diplomatique dont parle Goethe; je lui
« trouvai, au contraire, un air ouvert et plein de franchise. Je
« n'ai jamais vu de figure de vieillard plus aimable et plus pré-
« venante. Il avait surtout un sourire de bonté si parfait, qu'il
« vous mettait tout de suite à votre aise. Je lui lus une Ode que
« je venais d'esquisser à sa louange. Cette ode le flatta beaucoup
« et parut lui faire le plus grand plaisir. Il dit qu'il attachait un
« très grand prix à être loué par un Français, et surtout à être
« loué en vers. En un mot, il fut ravi. Dès ce moment il me prit
« dans la plus grande affection; il m'invita à aller diner le lende-
« main ou le surlendemain à une maison de campagne qu'il
« avait aux portes de Hambourg. Je le trouvai se promenant
« dans son jardin avec sa femme et quelques dames qu'il avait
« invitées. C'était dans les premiers jours de Mai 1795. Je me
« rappelle qu'il faisait un soleil superbe et que nous nous pro-
« menions sous des pommiers en fleurs, ce qui mit tout de suite
« la conversation sur le charme de la campagne et de la nature.
« Il en parlait avec ravissement. Dès cette seconde entrevue, il
« me parla de son goût, de son amour pour l'exercice du patin :
« il paraît que chez lui c'était une espèce de manie, car ce fut
« aussi une des premières choses dont il s'entretint avec Goethe.
« Je lui trouvai la candeur d'un enfant et le génie d'Homère (1). »

Toute l'Emigration française défila devant ce « Vates chenu »
qui était une des curiosités de l'Allemagne du Nord. Dampmar-
tin (2) loua le vieil aède german, M^{me} de Genlis (3) ne partagea
pas cet enthousiasme.

« Sous le coup de l'admiration qu'il éprouva devant l'incar-
« nation visible de la grande poésie religieuse, l'émigré — Chêne-
« dollé — composa cette Ode à Klopstock sur l'Invention (4)
« qui proclamait avec véhémence la pérennité d'une telle inspi-
« ration et la sublimité d'une œuvre aussi divine que le Messie.
« Les dernières strophes allaient jusqu'à prédire à son auteur

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 183-184.

(2) Dampmartin. *Mémoires*, t. II, p. 211.

(3) M^{me} de Genlis. *Mémoires*, t. V, p. 79.

(4) L'Invention. Ode à Klopstock de l'Imprimerie de Th. F. Schniebers, 1795. Les *Etudes Poétiques* où Chênedollé reprendra ce poème offrent quelques corrections curieuses.

« des lecteurs au paradis même et un public moins fragile que
« la clientèle terrestre des autres écrivains (1). »

Le 12 Décembre 1795, l'Ode à Klopstock était lue au *Salon Dramatique de Hambourg* par le récitant Thibault (2), comme une sorte de lever de rideau précédant l'Iphigénie de Racine (3).

Un compte rendu fut donné dans le « *Vöchentliche gemeinnützige Nachrichten von und für Hamburg* » (12 Décembre 1795). Dampmartin fit l'éloge du poème dans le *Journal de Littérature* qui se publiait à Berlin en langue française.

« A Hambourg, dit-il dans ses mémoires, j'admirai les progrès
« assez rapides de Chênedollé pour que l'ode à l'Imagination (4)
« me parut un hommage digne du génie de Klopstock. Je saisis
« avec joie l'occasion de payer le tribut de mon enthousiasme.
« La lettre suivante, que je reçus de Hambourg, reste en mes
« mains un titre flatteur, sans me dissimuler que la reconnais-
« sance produit souvent l'exagération.

« Acceptez mes remerciements, Monsieur, pour le morceau
« où vous rendez compte de mon Ode. Votre analyse m'a fait
« le plus grand plaisir. C'est un excellent extrait digne de nos
« meilleurs critiques : vous ne vous êtes pas borné à un exposé
« critique : votre imagination perce souvent au travers de la
« sécheresse qu'entraîne la discussion ; elle laisse échapper de
« grandes idées, et il ne manque à la double image de la cata-
« racte et du fleuve que vous employez pour différencier l'Ode
« du poème épique, que d'être versifiée pour former elle-même
« une superbe strophe lyrique (5).

« Chênedollé. »

Au début de l'été 1795, le poète connu M^{me} de Flahaut qui venait de rejoindre sa sœur (6) à Hambourg. Il fit avec le beau Tilly les honneurs de son petit salon et goûta fort les causeries

(1) F. Baldensperger. *Article cité*.

(2) Thibault était un acteur en vogue. Il n'échappa point aux Epigrammes de Rivarol.

« Il met les huissiers à la porte ; ce n'est pas pour empêcher d'entrer, mais
« de sortir. C'est ravissant ! »

« Il (Thibault) connaît tout le prix d'une entrée et tout le danger d'une
« sortie. Chênedollé » *Journal*, f° 351.

(3) F. Baldensperger. *Article cité*.

(4) Dampmartin. *Mémoires*, t. II, p. 226.

(5) Dampmartin. *Mémoires*, t. II p. 226.

(6) M^{me} de Bourzac.

littéraires de cette « aimable femme qui faisait quand elle le
« voulait des yeux de velours (1) ». De cette gracieuse image,
« le souvenir toutefois ne sera que fugitif, car une autre aux
« traits plus vigoureux lui laissera une impression profonde (2) :
« M^{me} de Stael. »

Rivarol était arrivé de Londres et sa réputation d'homme
d'esprit l'avait précédé à Hambourg. Chênédollé avait entendu
vanter son talent et brûlait de le connaître. Il l'aperçut chez
Gérard, le restaurateur français en vogue. Il se glissa près de
lui à table et saisit au vol quelques bribes de cette prodigieuse
conversation. Dès lors il se sentit séduit et, pendant six semaines,
il attendit la bonne fortune d'une rencontre.

Le Marquis de la Tresne lui offrit encore de le présenter; le
5 Septembre 1795, il l'accompagna chez Rivarol. Le poète a
consigné longuement dans ses notes le souvenir de cette visite,
ses émotions, son « désir violent d'entendre Rivarol, de s'enivrer
« de sa parole, la crainte de se trouver en butte à quelques-unes
« de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers. Son
« accueil affable mêlé d'une assez forte teinte de cette fatuité de
« bon ton qui distinguait alors les hommes du grand monde » —
« J'ai lu votre ode, dit-il, elle est bien : il y a de la verve, du mou-
« vement, de l'élan. Il y a bien encore quelques juvenilia, quel-
« ques images vagues, quelques expressions ternes, communes ou
« peu poétiques; mais d'un trait de plume il est aisé de faire
« disparaître ces taches là. J'espère que nous ferons quelque
« chose de vous : venez me voir, nous mettrons votre esprit en
« serre chaude, et tout ira bien (3). »

Rivarol se livra à de brillantes improvisations sur l'art et la
littérature. Il fit à Chênédollé le procès des écrivains qui étaient
l'objet de sa prédilection : Delille, Buffon, Rousseau... il loua

(1) M^{me} de Flahaut fait quand elle veut des yeux de velours. Elle fait
patte de velours avec ses yeux f^o 380, (V.).

« Si vous épousez Souza, il sera jaloux. Oh ! bah ! jaloux : Est-ce qu'avec
« un verre d'orgeat on ne se passe pas d'un amant. Elle a eu Fleury des
« Français et cette connaissance a laissé de longs souvenirs ». (f^o 315).

« M^{me} de Flahaut avait pour amant un Anglais. Il lui fit une infidélité qui
« eut des suites. Elle en tira parti pour lui arracher plus d'argent. Voilà ce
« que j'appelle avoir de la conduite. » (f^o 315). *Journal de Chênédollé*

(2) M^{me} de Souza (Emile-Paul, Paris, in-8, 1914), par le Baron de Mari-
court, p. 196. M^{me} de Flahaut épousa M. de Souza en 2^e noces.

(3) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 160.

Dante, Montesquieu. L'enthousiasme naïf du jeune normand pour Klopstock dut se sentir refroidi sous le persiflage de son interlocuteur. « Connaissez-vous la *Messiede*, hasarda-t-il? — C'est, répondit l'ironique provençal, le poème où il y a le plus de tonnerres (1). »

Chênédollé fit le sacrifice de ses dieux littéraires au « Saint-Georges de l'Epigramme. » Il reprit la route de Hambourg « confondu, terrassé, ébloui par les miracles de cette parole presque fabuleuse ». Les poétiques impressions d'un retour au clair de lune achevèrent la facile séduction de son âme de poète. Cette première entrevue fut décisive. Chênédollé sentit chez Rivarol un grand critique littéraire. Il fut subjugué par cette ironie incisive au service d'un jugement aussi sûr.

Quelques jours après, Chênédollé revint chez Rivarol et l'écouta lire le début de « la Théorie du Corps Politique ». Il eut cette fois-ci la révélation du philosophe que voulait être Rivarol : Un émule de Pascal. « Aucun morceau de prose ne m'a jamais fait autant d'effet ». Il est évident que Rivarol, dans ses quatre chapitres sur la nature et la formation du corps politique, a voulu lutter contre les chapitres sur *l'homme* de Pascal (2). Chose remarquable : la destinée du principal ouvrage de Rivarol a été la même que celle du grand ouvrage de Pascal (3).

Chênédollé crut aussi découvrir en Rivarol un politicien habile et réparateur des ruines révolutionnaires; un autre Montesquieu. « Les trois hommes de lettres les plus distingués de la fin du « XVIII^e siècle, sont Beaumarchais, Mirabeau et Rivarol. Beaumarchais par son *Figaro*, donna le manifeste de la Révolution; Mirabeau la fit; Rivarol la combattit et fit tout pour l'enrayer : il mourut à la peine. . . Homme à la mode, digne de la gloire, que les salons regardèrent comme un prodige, que la politique européenne aurait pu compter comme un oracle (4).

(1) *Esprit de Rivarol*. Fayolle et Chênédollé. Paris, Perronneau, 1808, in-8 p. 178.

(2) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe* t. II p. 175.

(3) « Il y a deux ouvrages de la perte desquels je ne me consolerais jamais. Je veux parler du grand ouvrage de Pascal sur la religion dont les pensées ne sont que des fragments et de l'ouvrage non moins remarquable de Rivarol sur la théorie du corps politique. C'est là que ces deux éminents génies avaient déployé toute la vigueur et tout l'éclat d'une pensée et d'un talent de style qui n'ont point eu d'égaux. 1^{er} Mars. *Journal de Chênédollé* f^o 410.

(4) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe* t. II p. 177.

Rivarol séduisit Chênédollé par ses côtés brillants : « Rivarol, « dit-il, est l'homme du monde qui m'ait le mieux fait goûter « les délices de l'esprit (1).

« Il avait une verve d'esprit et de plaisanterie admirable : « il avait le génie de l'esprit.

« Il peignait le Brun assis sur son séant, dans son lit, entouré « de Virgile, d'Horace, de Corneille, de Racine, de Rousseau « et pêchant à la ligne un mot dans l'un et un mot dans l'autre « pour composer ses mosaïques poétiques. C'est charmant. C'est « si bien le Talent de Le Brun.

« Rivarol a été l'homme le plus gai et le plus malin de son « siècle, de cette gaieté jeune, franche, spontanée, étincelante « qui ne ressemblait pas à celle de Voltaire qui n'était qu'une « gaieté ridée et factice (2).

Rivarol fascina le jeune homme comme causeur. « Sa conver- « sation, dit-il, a décoloré pour moi tous les livres. » Et encore : « Il me tint suspendu à sa conversation avec des chaînes d'or « pendant trois ans. Cet homme exerçait un empire absolu sur « mon imagination. Il avait subjugué, enchaîné toutes mes « facultés. Il jouait du clavecin sur mon cerveau. Il détachait « jusqu'à la dernière fibre de mon imagination. Il avait porté « mon imagination et ma pensée jusqu'au dernier degré d'ére- « thisme (3). »

Avoir une occupation et se procurer des moyens d'existence, tel devait être le souci d'un exilé jeune et pauvre comme Chênédollé. Rivarol travaillait depuis 1795 au nouveau Dictionnaire de la Langue française. Le libraire, Fauche Borel devait, en vertu d'un traité (4) verser 50 louis par mois et fournir gratuitement les livres nécessaires à la rédaction. Avec la somme qui lui était

(1) Chênédollé. *Journal* f° 327.

(2) Chênédollé. *Journal* f° 253 f° 260 (V.).

« Voltaire appelait Rivarol l'aimable français. Personne n'a eu peut-être « plus de mobilité dans l'imagination et plus d'agitation dans l'esprit que « Rivarol. Pas même Dioerol pas même Voltaire. Il avait plus d'esprit « qu'aucun autre dans un temps donné. C'était l'enfant gâté de l'imagina- « tion. » (*dito* f° 387).

(3) *Dito* f° 279 ter.

(4) *Rivarol et la Société française pendant la révolution et l'émigration* (1753-1801). Etudes et portraits historiques et littéraires d'après des documents inédits par M. De Lescure. Plon, 1889, in-8, p. 427.

allouée, Rivarol aidait quelques-uns de ses amis émigrés. Il leur faisait l'aumône pour une collaboration à peu près stérile. « Ils « croient m'être fort utiles, disait-il parfois en souriant, et je le « leur laisse croire (1) ».

Le jeune Chénedollé se mit avec entrain à l'œuvre (2) sous la direction de son nouveau maître. Une intimité plus grande s'établit entre eux.

« Malgré les efforts de Rivarol et ceux de ses collaborateurs — collaborateurs plus d'habitude que d'occasion et d'agrément que d'utilité, sauf Chénedollé, la besogne n'avancait pas... Improvisateur prodigieux, Rivarol écrivait laborieusement, péniblement et était aussi avare de la copie que prodigue de la parole (3) ».

Rivarol s'était engagé à remettre dans les six mois au libraire le discours complet et les six premières lettres du dictionnaire. Le discours préliminaire au nouveau dictionnaire de la Langue française ne fut prêt qu'en 1797 et publié à part (4).

Pendant son séjour à Hambourg, Chénedollé dompté par le talent de Rivarol produisit peu. Il s'assimila, trop docile, les idées de son maître en littérature, en politique et même en philosophie.

« Tant d'idées nouvelles, dit-il, ne pouvaient tomber en moi « sans y fermenter sourdement. Semblable à ces terres fortes « qui, avant de porter des fruits ou des moissons, gardent long- « temps les germes qui leur sont confiés, mon esprit se saturait « en secret de tout ce qu'il devait s'approprier un jour. Ce fut « Rivarol qui me suggéra l'idée de mon poème du *Génie de l'homme*. Un soir, il rentrait chez lui, après avoir diné chez le Juif « Cappadoce. Il était fort gai, et son imagination était montée « sur un ton très élevé. Nous parlâmes poésie, et dans un moment « de verve, étant mécontent des vers de Voltaire et de Le Brun « sur le système du monde, il s'écria : Voici ce qu'on aurait dû « dire là-dessus, et tout à coup il trouva quelques belles paroles

(1) De Lescure. *Op. cil.* p. 428.

(2) Comme secrétaire.

(3) De Lescure. *Op. cil.* p. 462.

(4) Chez P. F. Fauche. (In-4) en fin Juillet 1797 d'après M. Le Breton. Cf. Rivarol, Sa vie ses idées son talent, d'après des documents nouveaux Hachette, 1895 (p. 368, en note).

« sur le mouvement des astres et la grande économie des cieux.
 « Ces images me frappèrent tellement, que deux jours après, je
 « les rapportai en vers à Rivarol qui en parut extrêmement con-
 « tent et qui me dit qu'il fallait entreprendre le poème *de la*
 « *Nature* (1), poème qui avait été manqué deux fois dans notre
 « langue par Le Brun et Fontanes. Dès ce moment, l'ouvrage
 « fut comme arrêté dans ma tête, et devint la principale occupa-
 « tion de ma pensée (2). »

Chênédollé ne s'en tint pas à son premier succès de l'Ode à Klopstock. En 1795 il publia l'Ode à Buffon, en 1797 Michel Ange ou la Renaissance des Arts. « On peut regretter que, dès cette époque, l'ambitieuse hantise d'un vaste poème didactique l'ait empêché de perfectionner des procédés lyriques qu'il aurait pu, en dépit des circonstances contraires, hausser à une certaine efficacité : mais le *Génie de l'homme* est sur le chantier dès ce moment et ce sont les moyens discursifs et descriptifs de la poétique delilienne qui, le plus souvent, mettent leur empreinte sur ce littérateur de talent (3). » Cette dernière Ode Michel Ange ou la Renaissance des Arts parut en février 1797 dans le *Spectateur du Nord* (4). Ce journal venait d'être fondé par plusieurs émigrés français remarquables pour leur esprit ou leurs connaissances : MM. de Mesmons (5), de Villers, de Pradt, surtout Baudus (6), Rivarol et Chênédollé y collaborèrent.

Un mot élogieux fut adressé au chantre de Michel Ange. « Tout
 « espoir, dit le rédacteur, n'est pas perdu pour le Parnasse
 « français, tant qu'il nous restera des Le Brun, des Delille, des
 « Fontanes. L'auteur de l'Ode qu'on va lire semble destiné à

(1) Titre primitif du poème publié par Chênédollé en 1807 : *Le Génie de l'Homme*.

(2) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe* t. II p. 178.

(3) Fernand Baldensperger. *Article cité*. p. 21.

(4) T. I p. 245. Cf. sur ce Journal. Paul Hazard. *Rev. d'histoire Littéraire* Janvier 1906.

(5) « J'ai beaucoup connu à Hambourg M. de Mesmons : c'était un homme du monde qu'une aventure malheureuse avait forcé de se retirer de la société. et qui était devenu sauvage et mélancolique mais d'une mélancolie de bon goût. Sa conversation avait beaucoup de charme ». *Chênédollé*. Sainte-Beuve, *op. cit.* t. II p. 180 en note.

(6) Baudus était bon vivant si l'on en croit cette note de Chênédollé

« ... Et le prudent Baudus

« Mangeant à petit bruit ses chapons fort dodus f° 336 (V.).

« prendre place à côté d'eux. Cette ode n'est pas, à proprement
« parler, son coup d'essai. Il en a paru deux autres de lui,
« mais elles ne sont pas connues en France. (L'Invention, ode
« à M. Klopstock. — Le Génie de Buffon — 1795 toutes les
« deux)... les deux odes de M. de Ch... méritent d'être recherchées
« par les amateurs de la belle poésie. Elles leur permettent
« d'espérer qu'en continuant de se former à l'école de Malherbe
« et de Rousseau, M. de Ch... pourra un jour devenir leur
« émule, etc. (1). »

Chênédollé fit insérer dans le *Speclateur du Nord* en Mars (2)
et en Juin (3) 1797 les deux fragments du poème de *La Nature*
qu'il avait écrits à l'instigation de Rivarol. Ils ont été placés
depuis au début du *Génie de l'Homme* (chant de l'Astronomie).
Dans le premier, le poète célèbre l'ordre qui règne dans les cieux
depuis Newton. Dans l'autre, il chante le doux éclat du clair de
lune.

En Juin 1797, Chênédollé publia dans le *Speclateur du Nord*
un article sur le poème des Plantes de Castel nouvellement paru.
Après avoir signalé les défauts de l'ouvrage : « Il est aisé de voir
« dit le critique, que la plupart de ces fautes ne viennent que
« d'une trop grande précipitation et que c'est l'extrême facilité
« de l'auteur qui a tendu un piège à son talent. Nous l'enga-
« geons donc à revoir son ouvrage avec sévérité et à le rendre
« de plus en plus digne du public dont il mérite d'être
« accueilli (4) » L'auteur était Virois, il ne goûta qu'à demi les
éloges mitigés de son compatriote : « Castel, écrit Chênédollé
« dans son journal, se met je crois, au dessus de Fontanes et
« de Delille; il se regarde comme le premier poète du jour, et
« Saint-Ange comme le second. Il est persuadé que Delille
« n'ira pas à la postérité. C'est une chose bien étonnante que
« l'amour-propre. C'est d'ailleurs un homme de mérite et un
« poète du talent le plus aimable; mais, parce qu'on est Paul
« Potter, il ne faut pas se croire Raphaël (5) ».

(1) *Le Speclateur du Nord* Février 1797 t. I p. 243.

(2) T. I p. 422. Un extrait du poème sur l'Astronomie de Fontanes, un
autre de la *Henriade* chant VII, font suite aux vers de Chênédollé.

(3) T. II p. 372.

(4) *Le Speclateur du Nord*. Juin 1797 t. II p. 353.

(5) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe* t. II p. 188.

En Juillet 1797 (1), Chênedollé écrivit un *Essai sur les traductions*, suivi de plusieurs Odes d'Horace (2) mises en français. Il applique les principes énoncés par Rivarol dans sa traduction de Dante (3). Il faut s'attacher à garder l'allure du texte : « Ce qui caractérise particulièrement ce poète — Horace — c'est « la précision du style, l'audace des images, deux qualités qui « sont l'âme de la poésie lyrique. Or, presque partout, les traducteurs ont substitué la diffusion à la rapidité et la langueur « à l'énergie ; ils se traînent tandis qu'Horace s'élance et vole. « C'est donc à rendre ces deux caractères distinctifs que je me « suis principalement attaché. » Le principe est nouveau pour l'époque et Chênedollé l'applique assez heureusement (4).

Ces travaux littéraires, et surtout l'appui de Rivarol, firent place au poète parmi les gens de lettres. Il connut à Hambourg les débris de l'ancienne société française (5). La maison de Rivarol était devenue le rendez-vous des écrivains, des artistes et des aristocrates. Tous ceux qui se piquaient d'esprit ou de talent y étaient admis. Ainsi Chênedollé vit dans le salon du maître les types les plus divers : Le Comte de Neuilly, Alexandre de Tilly, Armand Dulau, Beaudus, l'Abbé de Pradt, le duc de Fleury, le Comte d'Esternod, Talleyrand (6), le philosophe Jacobi, M. de Mesmons, etc.

Chênedollé ne connut pas Delille à Hambourg (7). Il le vit à Paris pour la première fois, le 28 Janvier 1808. Delille lui parla de sa querelle avec Rivarol et lui raconta sa réconciliation avec beaucoup de grâce. — « Je t'aime, je l'avoue et je ne te crains

(1) *Le Spectateur du Nord* Juillet 1797 t. III p. 75.

(2) *Sic te diva potens... Pastor cum traheret... Qualem ministrum fulminis...*

(3) Albert Counson. Dante et les Romantiques Français. *Revue d'histoire littéraire de la France*, année 1905 p. 368.

(4) *Le Spectateur du Nord*. Juillet 1797, T. III p. 79.

(5) Rivarol, était l'objet d'une surveillance très active de la part de la république française comme chef d'une faction royaliste à Hambourg.

« Rivarol disent les rapports des agents français chargés de le surveiller, en Allemagne est fameux par ses intrigues contre-révolutionnaires, sa haine si invétérée pour tout ce qui tient au gouvernement républicain. *Archives Nationales*. Police F7 56513.

(6) Talleyrand passa les premières semaines de 1796 à Hambourg (Baron de Maricourt *op. cit.* p. 201. *Note*).

(7) Delille arriva le 31 Mai 1798 à Hambourg. Chênedollé en était parti dès Septembre 1797.

pas » aurait dit l'Abbé à son ancien ennemi. Un Hambourgeois de répondre : « C'est plutôt le contraire (1) ».

D'après Lady Blennerhasset, Fontanes aurait connu Chênédollé à Hambourg. « Il avait retrouvé, dit-elle, son ami et compagnon d'infortune le poète Chênédollé, un esprit fin, un peu mélancolique, que les bouleversements, auxquels il assistait avaient replié sur lui-même (2) ».

A Hambourg, Chênédollé applaudit « la Forêt de Navarre », « le Jour des Morts (3) » avec le Marquis de la Tresne; mais il avait quitté cette ville depuis plusieurs mois lorsque Fontanes y vint à son tour (4). La première lettre de Chênédollé à Fontanes est datée de Morges, 9 Octobre 1798 et adressée à Francfort. Il ressort de ce document que les deux poètes ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'à ce jour : « Vous serez sans doute très étonné, « commence ainsi l'épître, qu'une personne que vous ne connaissez nullement vous écrive (5). »

Chênédollé connut à Hambourg les femmes galantes et les épicuriens du XVIII^e siècle finissant. Il respira l'atmosphère troublante des boudoirs en compagnie de jolies sirènes; il entendit les propos voltairiens des gentilshommes. Il ne fut pas à proprement parler un roué, mais le compagnon de quelques roués. Ses opinions, ses mœurs s'en ressentirent. Il éprouva le besoin de discuter les croyances de sa jeunesse. Son catholicisme se dilua dans une philosophie vaguement déiste et spiritualiste, celle qui apparaît dans le premier chant du *Génie de l'Homme* (6).

(1) *Journal* de Chênédollé (f^o 344) V.).

Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe* t. II p. 182.

L'Emigration de Jacques Delille. F. Baldensperger. *Revue d'Histoire Littéraire de la France* Janvier-Mars 1911 p. 82.

(2) Lady Blennerhasset. *M^{me} de Stael et son temps*. (1766-1817) avec des documents inédits. Paris L. Westhauser éd. 1890 portrait traduit de l'Allemand par A. Dietrich, 3 vol. in-8, t. II, p. 382.

(3) Premières pièces de Fontanes.

(4) En 1798, Fontanes devient à Hambourg l'inséparable de Rivarol A. Le Breton *op. cit.* p. 161.

(5) *Lettre inédite* (Archives du Coisel) citée intégralement Ch. VI.

(6) « Et l'homme qui lisait dans le secret des Dieux

« Dès lors plus compliqué dans l'ensemble du monde

« Demeura pour lui seul une énigme profonde.

(*Spectateur du Nord*, Mars 1797, t. I, p. 414).

Dieu l'Architecte éternel, le Grand moteur, etc.

(*Spectateur du Nord*, Juin 1797, t. II p. 375).

Notre émigré mena joyeuse vie en compagnie d'Alexandre Tilly, Armand Dulau et quelques autres. « Nous faisons souvent des parties à la campagne et nous revenions fort tard. On sent facilement que cette vie avait dû me déranger un peu, et que souvent je n'étais pas très exact à venir travailler au Dictionnaire (1) ». Les Français en exil n'étaient pas des modèles de régularité. La plupart avaient une amourette ; Nanette dans le genre de celle de Rivarol. Chênedollé eut ses Muses de l'exil : M^{me} Mathiessen, M^{me} Duprat belle encore, surtout M^{lle} Bourguignon.

Victoire Bourguignon naquit à Liège le 1^{er} Novembre 1768 (2). Elle était d'un an plus âgée que le poète. Son père Louis Bourguignon dirigeait une imprimerie assez renommée à Liège, de 1749 à 1769. Sa veuve Anne-Marie Briaimont lui succéda jusqu'à la révolution. A partir de 1793, elle fut aidée par son fils. Ce dernier continua d'imprimer jusqu'en 1807, époque à laquelle la maison disparut.

Où Chênedollé connut-il M^{lle} Bourguignon ? A Liège (3) sans doute. Pressé par la misère de l'exil et songeant à faire quelques travaux de librairie, il fréquenta M^{me} Bourguignon. Parmi ses enfants il remarqua la jeune Victoire. Elle était cultivée (4), petite (5), autoritaire (6) : elle le domina ; il s'en éprit. Il est probable qu'elle le suivit en Hollande puis à Hambourg. Il est plus difficile de supposer que la rencontre de Chênedollé et de la jeune fille eut lieu dans cette dernière ville. Quel motif, en effet, l'aurait décidée à entreprendre seule le voyage de Hambourg, sans sa

(1) Sainte-Beuve *op. cit.* T. II p. 180.

(2) Marie Elisabeth Victoire Bourguignon, fille de Guillaume Louis Bourguignon et de Anne-Marie Briaimont, née le 1^{er} Novembre 1768. (Paroisse Saint-Servais, Liège).

(3) C'est l'opinion de M. Brassine. « On suppose que lors de son passage à Liège, il (Chênedollé) fit la connaissance de M^{lle} Victoire Bourguignon fille de l'Imprimeur. Il s'en éprit et l'épousa à Hambourg. » (*Gazette de Liège*, 30 Octobre 1819. Charles de Chênedollé à Liège).

(4) M^{lle} Bourguignon devenue M^{me} de Chênedollé, rentrée à Liège en 1798. se consacra toute entière à l'éducation de son fils Charles dont elle fut la première institutrice (Cf. Ulysse Capitaine. Nécrologe liégeois pour 1862 p. 53),

(5) M^{lle} Bourguignon était petite, vive bien qu'un peu forte. Son fils lui ressemblait beaucoup. Cf. La Meuse, 4 Novembre 1903. (Notice précédant le Pont de Seraing).

(6) *Journal de Chênedollé*.

famille qu'elle rejoignit à Liège en 1798, à son retour d'émigration? Le poète enleva-t-il M^{lle} Bourguignon à la faveur des troubles révolutionnaires qui agitaient sa ville natale, ou fut-il suivi sans résistance? La dernière hypothèse semble plus vraisemblable bien que les faits demeurent mystérieux. Ce qui est sûr, c'est que nous retrouvons M^{lle} Bourguignon à Hambourg, en même temps que le poète. Sa présence lui rendit moins morne cette triste résidence. Elle fut sa maîtresse jusqu'au jour où, pressé par un danger de mort, il fit bénir leur union, le 26 juin 1796 (1). Triste cérémonie que cet engagement tardif, pris sans témoins, dans une chambre étrangère, entre un mourant et une pauvre fille !

« Anno millesimo septingentesimo nonagesimo sexto, dietri-
« gesima junii, R. D. Franciscus Otto Stovestadt Pastor, data
« dispensatione in proclamationibus, matrimonio junxit Carolum
« Chênedollé ex Caen (2) in Normandia et Virginem Victoriam
« Bourguignon Leodiensem.

« Sicuti a fide dignis audivi, hoc matrimonium in articulo
« mortis sine testibus est contractum, cumque in hisce regioni-
« bus concilium tridentinum non sit proclamatum, ergo matri-
« monium hoc in presentia parochi sine testibus valet.

« B. Wesking Pastor.

« Hambourg, die 20 Juin 1804 (3). »

Chênedollé revint à la santé et demeura près de sa jeune épouse jusqu'en septembre 1797. Abandonnant sa femme alors enceinte, le poète avide de sensations nouvelles, partit pour la Suisse. Tandis qu'il se distrayait à Bussigny et à Coppet, Madame de Chênedollé, restée seule à Hambourg, mit au monde un fils le 26 Novembre suivant (4).

« Anno millesimo septingentesimo nonagesimo septimo, die
« vigesima octava mensis decembris baptisatus est Josephus

(1) Cette grave maladie du poète explique sa stérilité pendant toute l'année 1796.

(2) La même erreur se reproduit dans l'acte de baptême du fils de Chênedollé et de M^{lle} Bourguignon.

(3) Copie d'un extrait du livre intitulé *Liber Copulatorum Ecclesiæ Catholicæ hamburgensis* délivré à Hambourg le 20 Juin 1804 par le pasteur Weskind à la première femme de Chênedollé.

(Papiers de Chênedollé fils légués à l'Université de Liège).

(4) La Minerve Française. Mars 1920 p. 262-63. *Un épisode de la vie de Lucile de Chateaubriand* par L. de Lamare.

« Ludovicus Carolus Augustus natus 26^e predecentis mensis no-
« vembris, ex legitimo thoro Patris Caroli Chênedollé oriundi
« ex Caen in Normandia et matris Victoriæ Bourguignon
« oriundæ Leodii conjugum.

« Patrinus fuit Wilhelmus Lociem Bourguignon aurifex in
« urbe Leodiensi, representatus per Josephum Tavernier, ma-
« trina Joanna Catharina Bourguignon etiam leodiensis represen-
« tata per Josephinam Ritzzy.

« In quorum fidem hasce litteras manu propria et subscriptas
« sigilloque supradictæ communitatis munitas dedi.

« Hamburgi die 30 Septembris 1804.

« G. Wilbrennind Pastor (1). »

Dès 1798, l'épouse délaissée revint à Liège chez sa sœur Jeanne Catherine Bourguignon qui habitait alors près de l'Eglise Saint-Denis. Elle se consacra à l'éducation de son jeune fils. Pendant douze ans, celui-ci n'eut d'autres maîtres que sa mère et sa tante. Un de ses professeurs, M. Charmant le prit en affection et orienta ses études vers l'enseignement (2).

Tel fut le drame de Hambourg. On ne le connaît que d'après les lettres de Chênedollé fils (3), et ces témoignages d'un enfant abandonné par son père sont en faveur de sa mère. Il vante l'irréprochable conduite (4) de M^{me} de Chênedollé, sa fidélité à

(1) *Extractus ex libro baptismali communitatis catholicæ hamburgi* délivré à la première femme de Chênedollé. (Université de Liège. Papiers de Chênedollé fils).

(Publié dans le *Nécrologe Liégeois* de 1862 par U. Capitaine p. 53 en note).

(2) Charles Auguste de Chênedollé professeur de Lettres au Lycée et à l'Université de Liège membre de plusieurs sociétés savantes, fut naturalisé belge après la révolution de 1830; il mourut sans postérité à Bruxelles en 1862. Cf. sur lui.

Alphonse Le Roy. *Liber Memorialis. L'Université de Liège depuis sa fondation*. Col. 102-110.

Emile Varenbergh. *Biographie nationale* t. IV col. 52-54.

Ulysse Capitaine. *Nécrologe Liégeois* pour 1862 p. 53 à 72.

La Meuse 4 Novembre 1903. (Le Pont de Seraing).

(3) *Lettres de Chênedollé fils à M^{me} Aimée de Banville de Chênedollé* 12 Décembre 1833. « Vous ignorez peut-être encore, Madame, que mon père pendant l'Emigration avait épousé à Hambourg ma mère native de Liège. « Je suis le seul fruit de ce mariage légitime... *Première lettre de Chênedollé fils au poète* 26 Décembre 1819.

(4) « Vous pouvez vous informer ici de la conduite de ma mère... vous « la trouverez conforme à ce que prescrit l'honneur ». (Université de Liège, dossiers inédits).

la mémoire du poète. Quelle fut la cause de leur rupture? Il semble qu'on doive l'attribuer à une incompatibilité d'humeur entre les époux. Dans son journal, le poète fait maintes allusions aux emportements d'une femme qui fut la sienne : ce ne peut être que M^{lle} Bourguignon. Elle fut une de ces femmes qui font payer leur irréprochable conduite à leur mari par une humeur atrabilaire. Il arriva ce qui se produit en pareil cas : Le poète s'esquiva. Il fut léger, infidèle, puis il partit pour ne plus revenir (1). Depuis longtemps il avait envie de rentrer en France, et il saisit l'occasion d'une pique (2) avec Rivarol pour « rompre des engagements qui commençaient à lui peser ». Entendez ici ses engagements à l'égard de Rivarol et de M^{lle} Bourguignon. Il laissa sans regret le dictionnaire inachevé et cette malencontreuse ébauche de vie conjugale. Il s'évada, ivre de sa liberté reconquise, vers les paysages suisses; mais les influences qu'il rapportait de Hambourg devaient être durables, à l'âge où il les avait subies.

Sa mélancolie native avait pris plus d'acuité dans l'exil. Le souvenir du Bocage poursuivait le poète sous la bise froide de la Baltique, dans les ruelles tortueuses de Hambourg, sur les routes neigeuses où glissent de silencieux traîneaux. Sa Muse se glaça à la rudesse de ce climat. Il écrivit des Odes où nulle émotion n'apparaît. Il fallait un aliment à une sensibilité aussi vibrante. Il le trouva dans la passion

La physionomie de M^{lle} Bourguignon ne se dessine pas assez nettement pour que l'on puisse établir d'une manière certaine la part qu'elle eut dans l'évolution sentimentale du poète. On peut dire que ce fut une influence destructive : Elle éveilla les premiers troubles de sa jeunesse et fut pour le reste de sa vie une source de remords

Quelques débordements de jeunesse auprès d'aventurières galantes, l'abandon délibéré d'une femme légitime décèlent chez le poète un fléchissement moral et religieux. L'influence de Rivarol n'y est point étrangère « Il rassemble, dans sa petite maison « de Hamm entourée de sycomores, un cercle nombreux. mêlé « dit Thauvenay, de très mauvaise compagnie et par ci par là

(1) Chênedollé ne revit jamais sa première femme qui mourut à Liège le 6 Octobre 1832. Il ne vit son fils qu'une fois en 36 ans.

(2) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son Groupe* t. II, p. 180. Lire le récit de la brouille de Chênedollé avec Rivarol.

« de bonne (1) ». On cause ou plutôt l'on [écoute causer Rivarol.

« C'est un libre penseur d'une espèce rare au XVIII^e siècle, un « libre penseur qui estime et qui admire la religion, parce qu'il « sent en elle la plus puissante des forces sociales (2) », mais « qui ne croit pas. « Il refuse de se soumettre au dogme chrétien. En fait de révélation il n'en admet qu'une : Nous avons « le sentiment du juste et de l'injuste; c'est ainsi que Dieu « s'est révélé aux hommes ». (2^e lettre à Necker) (3).

Il ne s'inquiète pas de savoir si une religion est vraie ou fausse mais si elle est nécessaire... Alors cette religion jouit d'une vérité politique (4) ». Telle est l'opinion de Rivarol, et telle est alors celle de Chénedollé, son disciple.

L'influence littéraire exercée sur le poète à Hambourg, fut la plus durable. Elle s'exerça dans le sens de sa nature. L'esthétique classique de Rivarol trouva un terrain tout préparé chez l'ancien élève de l'Oratoire.

Près de Rivarol, Chénedollé entretint le culte des Muses Latines : témoin ses traductions d'Horace dans le *Speclateur du Nord*. Le philosophe de Hamm « a beau vivre loin de la nature, « il sent la beauté simple et vraie des Géorgiques, la logique « lumineuse de Virgile. Il s'entretient de lui avec le Marquis « de la Tresne; il le relit de très près et la plume à la main (5) ».

Rivarol initie Chénedollé aux Littératures étrangères. Il lui recommande l'étude de Dante (6). Ses conseils ne seront point perdus. En 1813, le poète célébrera l'auteur de la Divine Comédie dans une Ode enthousiaste (7).

Rivarol a pratiqué les maîtres du XVII^e siècle. « Il aime Pascal. « Lorsqu'il traduisait Dante, il pensait à l'effet qu'aurait pu « faire sur Pascal la lecture de la *Divine Comédie* et semblait « lui dédier mentalement son travail (8). » Auprès de Rivarol,

(1) Le Breton *op. cit.* p. 29.

(2) Le Breton *op. cit.* p. 239.

(3) Le Breton *op. cit.* p. 240.

(4) Le Breton *op. cit.* p. 260.

(5) Le Breton *op. cit.* p. 107.

(6) Albert Counson. *Dante et les romantiques français. Revue d'Histoire Littéraire de la France* année 1905, p. 368, en Note.

(7) Chénedollé *œuvr. compl. Etudes Poétiques* I. II ode III.

(8) Le Breton *op. cit.* p. 108.

Chênedollé s'infuse la philosophie des Pensées et songe à la mettre en vers (1).

Près de ce dilettante, Chênedollé apprit à goûter Montesquieu ce qui ne lui était pas aussi naturel; il revint un peu de son enthousiasme pour Buffon, et il salua un « grand artiste » en Rousseau. Il causa souvent et longuement d'André Chénier avec Rivarol et sa curiosité s'éveilla pour le jeune poète (2).

Rivarol laissa son empreinte sur l'esprit de Chênedollé (3). Il lui donna sa poétique, des directives dans la politique et la philosophie. Il fit plus ! Il lui révéla un des aspects du romantisme : l'Indépendance de l'expression. « Rivarol, remarque Chênedollé, avait déjà dans son talent quelque chose de ce qu'on a depuis appelé le romantisme ; il avait senti la nécessité de retremper la langue, de lui donner plus de franchise, plus de mouvement et d'abandon, de créer en peignant (4) ».

A Hambourg, Chênedollé fut un de ceux qui comprirent « l'importance promise à la poésie religieuse après l'appauvrissement de la tradition néo-classique issue de la renaissance (5) ». Ses affinités le portaient vers les élans spiritualistes des romantiques futurs, mais son talent ne lui permettait pas d'attacher lui-même les cordes graves de la douleur et du mysticisme à la lyre légère du XVIII^e siècle.

« Le *Génie du Christianisme* était apparu à Chênedollé sous

(1) *Génie de l'Homme* ch. 4.

(2) Becq. de Fouquières. *Œuvres d'A. Chénier. Préface.*

(3) Chênedollé aimait à comparer l'esprit de Rivarol avec celui de M^{me} de Staël; à rappeler ses bons mots avec Joubert, Fontanes et Villemain (Sainte-Beuve *op. cit.* p. 221). Il regarda la perte de l'ouvrage de Rivarol (La Théorie du Corps politique) comme un malheur irréparable. En 1808 il publia avec Fayolle un recueil des pensées de Rivarol. Enfin vers 1833 il écrivit à son frère qui possédait encore quelques documents : « De tous ces papiers on pourrait je crois extraire un petit volume extrêmement substantiel qui n'excéderait pas de beaucoup les dimensions du *Contrat social*, où tout serait pensée et résultat et qui comprendrait toute la doctrine politique de votre frère. Si vous êtes assez bon pour me communiquer votre manuscrit, je crois être dans le cas avec ce que je puis posséder moi-même de fragments et de souvenirs, de rédiger ce volume comme aurait pu faire votre frère tant je m'étais pénétré de ses idées et tant il a laissé en moi une profonde empreinte de son génie. » (Sainte-Beuve *op. cit.* t. II, p. 176, en Note).

(4) Sainte-Beuve *ibid.* t. II.

(5) F. Baldensperger. Klopstock et les émigrés français *art. cit.* p. 19.

les traits et dans les chants de Klopstock (1). Le paradis, l'enfer, le mystère sublime de la rédemption lui avaient été dévoilés par la *Messiede*. L'influence de Klopstock se marquera profondément dans les *études poétiques*, comme dans presque toute l'œuvre de Chênedollé (2) ».

Un des regrets les plus vifs du poète en quittant Hambourg, c'est de n'avoir pas vu Goethe. Il aime déjà la mélancolie de Werther, il admire Hermann, Egmont, mais c'est chez Mme de Staël, c'est à son école qu'il apprendra « à connaître et à sentir l'admirable génie du solitaire allemand (3) ».

(1) L'enthousiasme de Chênedollé pour Klopstock ne l'empêchait pas de voir ses faiblesses : « Le malheur du sujet de Klopstock, dit-il, est que son principal héros est pris dans le merveilleux, de sorte qu'il ne peut plus y avoir de merveilleux et qu'on ne peut s'intéresser aux douleurs d'un Dieu comme à celles d'un homme. On sait qu'il y a dans ces douleurs quelque chose de mystique (*sic*) qui empêche qu'on n'en soit aussi profondément affecté. Le sujet de Milton est bien aussi dans le merveilleux, mais au moins les deux principaux personnages sont deux êtres humains ». *Journal de Chênedollé* f° 551 (V.).

(2) V. Rossel. *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris Pischbacher, 1897, in-8, p. 65.

(3) *Lettre de Chênedollé à Goethe* (Vire 25 Mai 1827) publiée par F. Baldensperger année 1908, p. 337. *Rev. d'Hist. Litt. de la France*.

CHAPITRE VI

SÉJOUR EN SUISSE 1797-1799

SOMMAIRE : La révélation des Montagnes. — Séjour dans le canton de Vaud. — Relations avec M^{me} de Montolieu. — (Visites-Lettres). — Amitié avec Adrien de Lezay. — (Lettre d'Adrien. — Notes de Chênédollé). — Admiration de Chênédollé pour Fontanes. — Ils correspondent. — Chênédollé publie de nouveaux fragments du poème de la Nature. — L'inspiration Alpestre dans ce poème. — La Suisse est le cadre toujours rêvé par Chênédollé. — M^{me} de Stael correspond avec le poète. — Il se rend à Coppet. — La conversation de M^{me} de Staël comparée à celle de Rivarol. — Influence de M^{me} de Staël sur Chênédollé. — Elle le détache de Rivarol et le prépare à l'influence du Groupe. — Elle continue de l'initier aux Littératures étrangères (Goethe, Ossian, Dante etc.). — Benjamin Constant. — Ses relations avec le poète. — Retour de M^{me} de Staël en France. — Elle ramène Chênédollé et elle obtient de Fouché sa radiation.

En quittant Hambourg, Chênédollé se rendit à Berne. C'est de là qu'il partit le 12 Septembre 1797 pour le voyage des Hautes-Alpes : « Nous allâmes coucher à Interlaken, dit-il. C'est là où j'eus pour la première fois la sensation des Hautes-montagnes. Le lendemain nous nous rendîmes à Lauterbrunn. C'est dans ce voyage que j'ai joui le plus complètement de mon être et que j'ai été enlevé le plus parfaitement à toutes les misères, à tous les soins, à tous les chagrins de la vie (1). » On sent à travers ces lignes, l'ivresse insouciance du jeune voyageur : Il va renouveler son inspiration en pleine nature, réaliser ce rêve d'une course alpestre, ébauché à la lecture de Gessner. Il descendit dans le glacier de Grindelwald. « Jamais, dit Chênédollé, les idées de stérilité, d'isolement absolu, de terreur, ne m'ont frappé avec autant « de puissance que dans ce lieu. Tout y est immobile, tout y est « mort; c'est le tombeau de la nature. L'affreux silence de ces « lieux n'est interrompu que par le bruit affreux des avalanches « qui roulent comme des tonnerres sur le flanc des glaciers et « dont les neiges brisées s'élèvent en brumes épaisses, semblables

(1) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II p. 189.

« aux fumées d'un grand incendie. Nous entendions quelques
« coups de foudre sur les cimes des rochers qui forment le fond
« du glacier au midi. Je ne puis dire à quel point ce tonnerre,
« grondant sur ces hautes cimes, et dont les éclats en se mêlant
« au bruit des avalanches, allaient se perdre et mourir sourdement
« dans l'enfoncement du glacier, était effrayant et sublime...
« On n'avait d'autre vue de la terre habitée que par l'entrée du
« glacier, qui nous laissait une étroite échappée de vue sur la
« vallée de Grindelwald. C'est là, c'est dans cet abîme de beautés
« et d'horreurs que nous passâmes plusieurs heures à sentir, à
« nous exalter, à nous récrier d'admiration, et à nous enivrer
« d'enthousiasme et d'épouvante (1).»

Il y a là un sentiment de la montagne qui rappelle Jean-Jacques Rousseau. Sur les sommets, l'imagination de Chênédollé prit son essor. Il conçut le chant des Montagnes (2). Son poème de la nature se dessina plus fièrement dans sa pensée, son talent semblait trouver son niveau dans les hautes régions (3).

Au retour de ce voyage, Chênédollé se fixa à Préverenges, près de Morges, dans le Canton de Vaud. C'est là qu'il resta jusqu'en 1799 (4). Il fit, pendant ce séjour la connaissance de M^{me} de Montolieu qui habitait tantôt Lausanne, tantôt Bussigny.

Les Emigrés étaient en général bien reçus dans le pays de Vaud à cette époque là, et le bailli de Lausanne, d'Erlach, les protégeait... On comptait alors, selon l'agent français Venet, environ trois mille émigrés dans le seul baillage de Lausanne (5). M^{me} de Montolieu réclama la présence de Chênédollé dans cette ville.

« M. de Brenles (6) ne voit aucun obstacle à votre établisse-

(1) Chênédollé *œuv. comp.* Paris, Didot, 1864. *Notes du Génie de l'Homme, Chant II*, p. 172-173.

(2) *Le 2^e chant du génie de l'Homme.*

(3) Sainte-Beuve, *Ibid.* T. II, p. 189.

(4) De 1797 à 1799. Ses lettres sont adressées au Citoyen Joly chez M. Galiffe à Préverenges, près Morges.

(5) *Revue historique Vaudoise.* Necker et M^{me} de Staël en Suisse à l'époque de la terreur, par Eug. Mottez t. I, p. 18.

(6) Clavel de Brenles, fils de l'ami de Voltaire, sous-préfet à Lausanne, était un littérateur assez remarquable. C'était un homme du XVIII^e s. M^{me} de Staël lui reprochait d'avoir plus d'esprit que de mouvement dans l'esprit. Cf. *Revue Suisse, Lausanne*, Octobre 1843. (T. VI, p. 677). Il aimait Chênédollé. « Enfin, disait-il à M^{me} de Montolieu, voilà un français qu'il faut aimer et qui sait aimer ». Archives du Coisel. *Lettre inédite de M^{me} de Montolieu à Chênédollé*, 28 May 1798.

« ment à Lausanne et se joint à ceux qui désirent de vous y voir
« établi. C'est tous ceux que vous avez rencontrés chez moi qui
« me chargent de vous presser de prendre ce parti. Nous vou-
« drions que ce fût demain. Voyez, je suis déjà chargée de vous
« inviter à dîner dimanche matin chez ma sœur, et à souper
« dimanche soir chez mes amis d'A... avec M^{me} Necker de
« Saussure qui vient enfin Samedi. Mais vous savez déjà que pen-
« dant son séjour ici, je ne puis vous offrir une chambre et voilà
« pourquoi je voudrais fort que vous vinssiez faire ce jour là
« votre petit établissement à demeure dans nos murs, et loger
« tout d'un tems chez vous. D'une minute à l'autre, vous trou-
« verez une chambre garnie, une pension et vous savez d'ailleurs
« que mon très petit diner est toujours à votre service. Vous me
« trouverez cependant selon toute apparence à ce moment que
« je redoute et désire presque également celui de la fin de mon
« pauvre paralitique (1) (*sic*). Son mal a tellement augmenté
« depuis huit jours. Il est dans un état si cruel qu'il me paroît
« impossible qu'il n'y succombe pas. Il faut l'espérer au moins.
« Son existence est affreuse et ce spectacle de douleur devient
« presque au dessus de mes forces, aussi vous me trouverez aussi
« abattue aussi changée que si j'avais moi-même une maladie.
« Voilà, Monsieur, ce discours de M. Benjamin Constant que
« vous désirez de (*sic*) voir, et que mon fils m'a envoyé. Mais
« cette fois, j'exige un peu d'exactitude parce qu'on l'exige de
« moi, et que je dois le renvoyer à Berne le plus tôt possible. J'es-
« père que vous le rapporterez vous-même samedi ou Dimanche,
« mais si quelque chose s'y opposait, ayez la bonté de me le
« mettre samedi à la poste. Je vous en serai très obligée.

« Adieu, Monsieur, venez vous établir parmi nous. Vous y
« trouverez de la bonhomie, de la bienveillance et de l'amitié
« chez votre très humble servante.

« Isabelle de Montolieu (2).

« (2 Août 1798). »

(1) « Les femmes libertines ont toutes le cœur mauvais. M^{me} de Crouzas
« a épousé en secondes nocces M. de Montolieu qu'elle a pris pour sa
« fortune. Aujourd'hui il est tombé en paralysie. Voici la pitié qu'elle a :
« Mon pauvre Montolieu, qui est aujourd'hui imbécille (*sic*) dans son lit,
« a été aimable. Quel ton catin ! Voilà les femmes. Quand on n'est plus l'ins-
« trument de leurs plaisirs, elles méprisent. (Chénedollé. *Journal* t. 505 (v.).

(2) Archives du Coisel. *Lettre inédite*.

Chênédollé ne put venir; il s'excusa gentiment. « J'ai été obligé
« de me priver d'un diner que l'aimable Caroline (1) devait
« embellir de sa personne et du charme de sa conversation. Cela
« me prouve que je suis un peu plus malheureux que je n'avais
« imaginé. Il a fallu échanger cet aimable diner contre un diner
« fort maussade à Vufflun, auquel j'étais irrévocablement con-
« damné depuis trois jours. J'aurais bien voulu m'en dégager,
« mais c'était là chose impossible, après cela vantez la politesse.
« Je vous renvoye vos livres. J'en ai été minutieusement soi-
« gneux. Je désire fort lire l'éloge de M. de Montesquieu. Il
« mérite d'être connu puisqu'il fut votre ami (2). »

Chênédollé vint enfin à Bussigny, dans la petite mais hospi-
talière maison de M^{me} de Montolieu. « Il se disait et se croyait
« très simple, il voulait vivre d'une façon toute rustique, défen-
« dant qu'on fit la moindre dépense extraordinaire, et pour plus
« de sécurité, fournissant lui-même des indications sur les menus
« de ses repas, un rien lui suffisait; or ce rien était souvent assez
« difficile à se procurer au village, et dans un village Suisse, mais la
« bonne M^{me} de Montolieu qui, en sa qualité d'auteur, et d'auteur
« exploité par ses libraires, n'était pas riche, se mettait elle et sa
« bourse, en quatre pour atteindre l'idéal de frugalité qu'on rêvait.
« Sans doute le poète ne s'en est jamais douté ! (3).

Du plateau de Bussigny on découvre le lac de Genève, les mon-
tagnes de Savoie (4). Dans ce site grandiose, si bien en harmonie
avec son génie un peu hautain, Chênédollé écrivit des vers où le
sentiment de la nature apparaît pour la première fois :

« Oh ! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
« Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
« Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées,
« Qui, dans ce grand miroir, se peignent renversées (5).

Chênédollé revint à Prévèrenges.

(1) Caroline de Litchfeld, 1786, un des romans les plus connus de M^{me} de Montolieu.

(2) Archives du Coisel : *fragment de Lettre inédite*. (Dimanche 6 Août 1798).

(3) *Revue Suisse et Chronique littéraire*. Lausanne, t. XII, Juillet 1849, p. 418.

(4) *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy* by General Mercèth, Read, 2 vol. in-8, London, Chatto 1897, t. II, p. 450-451.

(5) Ces vers (insérés dans le 11^e Chapitre du *Génie de l'Homme*) parurent pour la première fois dans *Le Mercure de France*, 1^{er} prairial, an IV, (1801). Selon son habitude, le poète attendit pour les publier.

Il avait l'intention d'achever son premier chant du « poème sur la nature (1) », M^{me} de Montolieu lui en demanda lecture :

« On m'a promis tout le chant de l'astronomie. Je viens réclamer Jupiter et ses satellites, Saturne et son anneau, tous ces mondes que vous faites marcher avec tant d'harmonie, qu'on oublie les misères du nottre (*sic*) en vous écoutant (2). »

Déjà Chénedollé doute de lui, il a besoin d'encouragements. M^{me} de Montolieu lui donne les siens. « Concevez pourtant que je l'avais deviné ce talent que vous m'avez nié une fois avec trop d'assurance. Je vous le pardonne puisque la confiance a suivi et j'espère qu'à cet égard là elle sera complete (*sic*). »

En Décembre 1798, le poète se décide à faire insérer dans l'*Almanach des Muses* un nouveau fragment du chant de l'Astronomie (3), le poème n'était pas prêt, M^{me} de Montolieu le réclamait toujours :

« J'espère qu'une fois, vous arriverez pourtant et que vous apporterez tout un chant du plus beau des poèmes » (1^{er} Janvier 1799) (4).

Ce poème, Chénedollé ne l'apporta jamais. C'est en 1806, sous les ombrages de Fervacques, qu'il devait en donner lecture à Chateaabriand et à M^{me} de Custine.

Malgré la réserve (5) dont il crut devoir user à l'égard de ses

(1) *Chant de l'Astronomie*. Plusieurs fragments en avaient déjà paru dans le *Spectateur du Nord*, cf. Chapitre V.

(2) Archives du Coisel. Ce billet et le suivant de Madame de Montolieu à Chénedollé, sont de l'automne 1798.

(3) *Almanach des Muses*, an VI (1798), p. 201.

Cependant le Soleil, immense solitaire,

Dans son orbe lointain voit rouler notre terre, etc.

La décade philosophique an VI (Nivose), p. 157-158, fit l'éloge de ce morceau : « Deux noms qui, dans des genres différents, nous paraissent devoir devenir chers aux Muses, se distinguent pour la première fois dans l'*Almanach* : ce sont ceux de Ch. Chénedollé et de Guerlé. »

(4) Archives du Coisel.

(5) Chénedollé n'avait pas dit son véritable nom à M^{me} de Montolieu, ainsi que le prouve la lettre suivante non datée, de 1799 probablement.

«... J'espère pour vous que c'est sur les bords de la Seine que vous chanterez le Léman, et pour vous que vous y reviendrez un jour, non plus comme en exil, mais comme en bon voisinage. Alors vous m'accorderez peut-être une confiance que je n'ai point sollicitée, parce qu'en général, je suis peu curieuse, et que pour une simple connaissance du moment, pourvu qu'on soit aimable avec moi, c'est tout ce que je veux savoir, et là-dessus, je n'avais rien du tout à deviner, mais je vous l'avoue, depuis quelque temps je suis

hôtes de Lausanne et de Bussigny, le poète laissa de vives sympathies (1). M^{me} de Montolieu entretenait une correspondance avec lui au retour de l'Émigration.

« Bussigny, 22 Juillet 1800.

« Pensez-vous encore aux habitants des rives du Léman? Il
« me semble que celles des bords de la Seine ont dû les effacer
« de votre souvenir. Je demandais l'autre jour à l'ambassadrice
« de Suède (2) si nous vous reverrions. — On ne quitte pas Paris
« volontairement, répondit elle, lorsqu'on y est revenu après en
« avoir été exilé ». C'était me dire que nous ne vous reverrions
« plus... Nos vallons et nos montagnes attendront pour être
« chantées par vous que le charme de Paris ait perdu de sa nou-
« veauté. Je n'ai point oublié que nous avons ensemble formé
« le projet de faire une course alpestre, mais je pense que ce pro-
« jet se perdra dans les nuages qui couvrent la cime des monts.
« Nous méditons, ma sœur et moi, de faire un petit voyage à la
« vallée de Joux et d'aller réciter aux pieds des rochers d'où
« s'échappe la rivière de l'Orbe, la belle description que vous en
« avez faite. Il vaudrait mieux y être avec le poète (*sic*), il vous
« en feroit (*sic*) si bien sentir les beautés. J'ai envie de vous dire
« que nous ne réaliserons ce projet qu'à la fin d'aoust (*sic*). C'est
« une espèce de rendez-vous que je vous donne. Il est probable
« que vous y manquerez sans vous croire parjure.

« M^{me} de Staël, satisfaite de ses succès dans la haute littéra-
« ture veut essayer du genre romanesque. Elle y réussira sans
« doute mais elle devrait laisser parcourir cette petite carrière

moins raisonnable. Est-ce parce qu'on aime à mettre son vrai nom à un grand talent, est-ce parce que j'espère que vous serez pour moi plus qu'une connaissance du moment, est-ce votre aimable et touchante sensibilité sur le plus chéri et le plus regretté des frères? c'est sans doute un mélange de tout cela. C'est plus encore la certitude que votre secret seroit parfaitement en sûreté, cependant, je ne vous le demande pas, et sous quelque nom que je vous connaisse, vous êtes également sûr de mon admiration, de mon intérêt et de ma reconnaissance, etc. »

M^{me} de Montolieu à Chénedollé. (*Archives du Coisel*).

(1) M^{lle} Anne Gallife lui écrit de Préverenges, le 6 Octobre 1801. « Ma bonne tante Gallife ne vous oublie point, elle se rappelle avec grand plaisir votre conversation facile, malgré ce qui vous occupait, votre son de voix est un des plus doux qu'elle aye (*sic*) entendu. » Au citoyen Saint-Martindon, chez le citoyen Cramer, imprimeur libraire, près du palais Egalité, rue des Bons-Enfants, Paris. (*Archives du Coisel*).

(2) Il s'agit de M^{me} de Staël.

« (*sic*) à celles qui ne peuvent entrer dans celle qu'elle vient de
« parcourir si brillamment. Avez-vous été content de son der-
« nier ouvrage? Il a beaucoup d'aprobateurs (*sic*) et d'après ce
« qu'en disent les Journaux français, il a été très goûté à Paris.
« Elle a beaucoup gagné par la clarté du stile (*sic*) et la netteté
« des idées ; de l'aveu même de ceux qui se vantaient de la com-
« prendre dans ses autres ouvrages. J'ai toujours été étonnée
« qu'elle eut autant de clarté dans la conversation et d'obscurité
« dans ses écrits. Elle répondit à quelqu'un qui lui en faisait la
« remarque, que ceux qui ne la comprenaient pas n'étaient pas
« dignes de la lire. Elle a pensé en faisant cette dernière compo-
« sition, comme tous les grands auteurs, que le véritable génie
« doit être à la portée de tout le monde. Son avant-propos est
« bien amphigourique... mais voilà que je vous dis ce que vous
« avez pensé avant et beaucoup mieux que moi.

« Adieu, Monsieur, recevez les compliments très empressés de :

« I. de Bottens (1). »

Avec l'aide de quelques souvenirs habilement remués, M^{me} de Montolieu sollicite l'appui littéraire de Chênédollé.

« Vous voulez vous faire oublier, Monsieur, vous voyez bien
« que c'est une entreprise impossible. Vous réussirez mieux sans
« doute dans celle de nous oublier. Mais je veux aussi le rendre
« impossible et je viens, bon gré mal gré, vous ramener un instant
« à Lausanne, dans la rue du Bourg au n^o 36, et dans un cabinet
« jaune où l'on aimerait beaucoup vous recevoir encore.

« Si ce souvenir est totalement effacé, jetez là ma lettre et que
« tout soit dit. Mais alors j'ai la prétention de le réveiller d'une
« autre manière : J'écris par le même courrier au citoyen Pou-
« gens de vous faire parvenir un ouvrage en 5 vol. dont nous
« venons, mon ami de Brenles et moi, de publier la traduction,
« et dont nous vous prions d'accepter un exemplaire. Je l'ai fait
« imprimer à Genève au refus des libraires de Paris, et, j'espère
« qu'ils en auront du repentir. Mais je crains qu'alors ils ne cher-
« chent à nuire à l'ouvrage qui a cependant bien, ce me semble,
« de quoi se défendre de la malveillance. Mais je voudrais qu'une
« plume amie se chargeât de faire sentir son mérite et d'en don-

(1) Lettre inédite de Madame de Montolieu. *Archives du Coisel*. Elle signe tantôt : de Bottens, tantôt : de Montolieu.

« ner un extrait dans quelque journal. Je m'adresse à la vôtre,
« Monsieur, C'est vous dire ce que j'espère et que vous ne récuse-
« rez pas le titre que je lui donne. Lisez mon « *bon pasteur de*
« *campagne* », et tout célibataire que vous êtes peut-être encore,
« je crois que vous ne le lirez pas avec indifférence. Votre cœur
« sera touché, j'en suis bien sûre, et l'éloge de notre livre fait
« avec votre cœur et votre esprit vaudra mieux que le livre même
« et assurera son succès. Vous direz peut-être aussi par la même
« occasion quelques mots de cette Caroline que vous aimiez une
« fois et que je serois heureuse de rappeler au public pour qu'elle
« obtienne pour ses frères et sœurs la même indulgence qu'on
« eut pour elle.

« *Le Ministre de campagne* est mal imprimé, il fourmille de
« fautes. On n'a pas même fait un errata. Je joins ici celles qui
« m'ont frappée et qui changent le sens pour que vous les corri-
« giez dans votre exemplaire. Il y en a mille de ponctuation qui
« m'ont échappé, en le lisant, et que vous voudrez bien corriger
« aussi, et, si vous m'accordez ce que je vous demande, dire un
« mot de ces fautes dans l'extrait. Adieu, Monsieur. Si vous le
« voulez, je vous écrirai encore. Je vous parlerai plus de moi que
« de mes romans. Mais il faut que je sache que je ne suis pas tout
« à fait oubliée. J'ai retrouvé avec bien du plaisir dans l'*Alma-*
« *nach des Muses* (1) et dans le *Mercure de France* (2), les beaux
« vers que je savais par cœur. Mais pourquoi paroissent-ils en
« détail et quand aurons-nous tout l'ouvrage? M. de Brenles
« est de moitié dans tout ce que je vous dis.

« Quand vous viendrez nous revoir vous le trouverez établi
« chez moi et vous serez très bien reçu de tous les deux, malgré
« vos torts apparents, car je ne veux pas vous juger sur ce silence.

(1) *Almanach des Muses*, an X (1802). Tableau du Lac de Genève, p. 11.
Vue Générale du Globe, p. 153. Chant de l'Astronomie :

» Lorsque du vieux chos Dieu, etc.

.... et composent ta cour, » p. 207.

En l'an VII (1799). — Chénedollé avait déjà publié dans l'*Almanach des Muses* un extrait du chant de l'Astronomie :

« Les Astres follement...

.... énigme profonde. »

(2) *Mercure de France* du 1^{er} Nivose, an IX, et premier Prairial, an IX
sur les astres, tableau du lac de Genève.

« Puisse-t-il n'avoir d'autre cause qu'un peu de légèreté nationale.

« Lausanne, 20 Mars 1802 (1).»

Plus tard, elle recourt encore à l'obligeance du poète dont elle fait vraiment son commissionnaire littéraire.

« Bussigny, 15 Juin 1803.

« Il y a bien longtemps, Monsieur, que nous n'avons de vos nouvelles et croyez. je vous prie, que c'est des vôtres que je voudrois bien avant celles de Charles Engelmann. Aussi, ne suis-je qu'à demi satisfaite d'une lettre que je viens de recevoir de M. Pougens qui ne me dit pas un seul mot de vous mais qui m'apprend qu'il est en marché pour notre manuscrit avec un libraire nommé Carteret, rue Pierre Sarrazin. Celui-ci n'en offre que vingt louis. Je vous avoue que je trouve que c'est trop peu après avoir eu l'espoir de le vendre près de 50. J'ai peine à me résoudre à les accepter. Je voudrois au moins vous consulter auparavant, Monsieur, et savoir de vous si vous ne voyez pas jour à obtenir davantage, trente au moins, s'il était possible.

« J'ai cependant écrit à M Hazard que je les lui laisserais pour vingt cinq louis et vingt cinq exemplaires, si vous l'approuvez, car d'ailleurs, nous nous en rapportons absolument à vous, puisque vous avez bien voulu accepter à ma demande même la charge inamovible de mon commissionnaire littéraire. Je tiens beaucoup à tout ce qui doit vous empêcher de nous oublier, et vous ramener à nous. Votre jeune amie M^{lle} Anne Galiffe (2) est presque devenue la mienne par ce rapport de sentiment. Elle m'écrit souvent pour savoir si j'ai de vos nouvelles. J'ai trop rarement le plaisir de lui en donner, et nous nous plaignons ensemble de votre paresse. Mon ami de Brenles me charge de bien des choses pour vous. Il vous recommande, ainsi que moi nos petits intérêts. Adieu, Monsieur, rappelez-vous quelquefois Lausanne etc...

« P. S. — Dans l'incertitude si vous êtes à Paris, j'envoie cette

(1) *Archives du Coisel*, original. Collection Lovenjoul. Copies de l'original dossier, D. 544, t. II, f° 237.

(2) Anne Galiffe habitait Prévéranges. Elle reçut le poète et correspondit ensuite avec lui sur un ton assez tendre.

« lettre à M. Loys d'Orzan, qui doit vous la remettre si vous y
« êtes, avec celles pour les libraires dont vous ferez l'usage que
« vous vous voudrez. Si vous n'y êtes pas il les remettra aux
« libraires et ce sera une affaire faite (1). »

Ces rapports s'espacèrent sans jamais se dénouer complètement. Le souvenir d'Isabelle de Montolieu était lié dans la mémoire du poète aux lacs et aux montagnes de la Suisse. C'était assez pour qu'il ne disparût jamais complètement :

En 1826, M^{me} de Montolieu recommanda à Chênédollé son nouvel ami M. de Venoges qui chante l'auteur du génie de l'homme en ses vers. Le poète lui répondit cette jolie lettre : ce fut, je crois, la dernière.

« Au château du Coisel, près Vire, le 5 Avril 1826.

« Madame,

« Vous aviez pensé juste de moi en jugeant que je ne vous ai
« point oubliée. J'ai conservé un souvenir trop doux de l'aimable
« Isabelle pour qu'il puisse jamais s'effacer de mon cœur. Depuis
« ma rentrée en France, je me suis mille fois reporté en esprit
« dans cet (*sic*) charmant pays de Vaud où, dans mon exil, j'avais
« trouvé une hospitalité si douce et des moments si heureux
« auprès de vous. Je me rappelle avec plaisir ces longues conver-
« sations littéraires entre vous, Adrien de Lezai et moi, dans
« lesquelles les jours passaient comme des minutes. Votre lettre
« est venue réveiller avec une nouvelle énergie toutes ces idées
« et tous ces souvenirs qui m'occupent bien souvent dans ma
« solitude (2). Cette lettre m'a causé plaisir et peine. J'ai vu avec
« vraie douleur que votre santé n'était pas bonne, et mes yeux
« se sont mouillés quand j'ai aperçu (*sic*) ces caractères tracés
« par une autre main que la votre. Toutefois, il paraît qu'au
« milieu de ces afflictions auxquelles notre misérable vie est
« sujette, vous avez trouvé dans M. de Vénoges un véritable
« ami qui vous en allège les souffrances et vous offre de grandes
« consolations. Grâces en soient rendues à M. de Vénoges, qui, par
« cela seul, et indépendamment de son talent, aurait acquis des
« droits à tout mon intérêt et j'ose même dire à mon amitié.
« Assurez donc, je vous prie M. de Vénoges que je suis disposé à

(1) Lettre inédite de M^{me} de Montolieu. *Archives du Coisel*.

(2) Le poète était retiré au Coisel.

« tout faire pour lui. Si ce n'est par moi, du moins par mes amis.
« Aussitôt qu'il sera arrivé à Paris, il n'aura qu'à m'écrire, et je
« le recommanderai à mes meilleurs amis, et à mes confrères en
« Appollon les plus habiles. Ayant quitté Paris depuis de longues
« années et n'y faisant que de très rares apparitions, je ne puis
« m'offrir à lui servir de guide moi-même, mais je le recomman-
« derai à des gens qui valent mieux que moi, et dont il aura
« j'espère, lieu de se louer. Vous avez la bonté de vous informer
« de ma santé et de ma position. En voici l'état exact. Ma santé
« s'était conservée parfaite jusqu'à il y a environ un an, où elle
« a subi quelques altérations qui pourtant, j'en ai l'espoir, pour-
« ront se dissiper. Quant à ma position, elle n'est pas brillante.
« Mais j'ai quelque chose qui vaut mieux que l'éclat de la for-
« tune, c'est une petite retraite, modique débris de l'héritage
« paternel situé dans un des endroits les plus riants de la Basse-
« Normandie que contribuent à embellir une femme (1) bonne
« et aimable et cinq jolis enfans et où je cultive avec paresse et
« délices les lettres et la poésie. C'est là que je recevrai avec un
« grand plaisir M. de Vénoges s'il consent à faire soixante lieues
« de plus pour venir visiter un solitaire par qui il sera double-
« ment bien reçu et pour vous et pour lui.

« Là, sous des ombrages presque aussi beaux que ceux de Lau-
« sanne, nous causerons vers et Isabelle tout à notre aise.

« J'ai l'honneur d'être avec respect et le plus inviolable atta-
« chement, Madame, votre très humble serviteur.

« Chênédollé (2). »

* *

Chênédollé eut un ami charmant dans la personne d'Adrien de Lezay, esprit fin et cultivé. Il aimait Pascal et Montesquieu. Le poète le connut à Bussigny (3). Il apprécie vite ce jeune compa-
gnon d'études et passa des heures délicieuses avec lui dans sa

(1) Le 4 Juin 1810. Chênédollé avait épousé à Vire M^{lle} Aimée de Banville
cf. ch. XI.

(2) Lettre inédite de Chênédollé. *Archives du Coisel*.

(3) M^{me} de Montolieu était très liée avec lui. Elle le nommait souvent dans
ses lettres à Chênédollé.

« Lausanne, 19 Juillet (1798).

« Je me plains que Préverenges ne soit pas plus près de Lausanne. Adrien

retraite de Préverenges. « M. de Lezai, dit-il dans son journal, « est un des esprits les plus distingués, les plus nobles, les plus « hauts, les plus pénétrants que j'aie encore rencontrés. Il ne se « plaisait qu'à la lecture de Pascal et de Montesquieu. Il aimait « à *Pascaliser*, comme il disait lui-même (1). »

Le jeune Lezay n'ignorait pas sa valeur : « Adrien, dit Chêne-
« dollé, accorde de l'esprit assez facilement. On n'est pas diffi-
« cile sur ce qu'on n'avoue pas. Voilà pourquoi il est si difficile
« sur le génie : il n'en accorde à personne (2). »

Il remua beaucoup d'idées en politique (3) avec Røederer. Il avait une certaine facilité pour écrire et prenait conseil de Chênedollé. Le billet suivant, adressé au poète par Adrien de Lezay, met en lumière leur intimité.

« Je suis presque bien aise que vous ne m'ayez pas tenu votre
« parole pour le commencement de la semaine. Nous n'aurions
« pu ni paschaliser, (*sic*) ni ce que j'aime bien autant tout simple-
« ment causer. J'ai été écrasé d'ouvrage et j'en ai tant fait!!!
« que j'ai tout fini!!! et que tout partira dimanche matin.

« Mais permettez-moi de vous demander pour la fin de la
« semaine ce que vous m'aviez promis pour le commencement.
« Si ce n'est comme amabilité, accordez-le moi comme service.
« Je voudrais revoir avec vous les trois actes qui vont partir, je
« voudrais votre syntaxe (*sic*) pour mes constructions, votre
« esprit fin pour les hardiesses, en un mot votre jugement pour

« n'y est pas à ce moment. Il court les Alpes avec M. de Brenles. Je crois
« qu'ils reviendront dimanche... »

« Lausanne, Dimanche, 25 Août (1798).

« Adrien revint vendredi soir de Coppet où il a été (me dit-on) très aimable, très causant, très rasé, très propre, enfin très beau et très gentil garçon... Il retourne à Coppet pour huit autres jours encore. Il reviendra ici « avec M^{me} de Staël, le 9 ou le 10 de septembre. »

« Jeudi (29 Août 1798).

« Je crois que si vous voulez revoir Adrien et sa jolie compagne, vous ne
« devez pas tarder beaucoup à venir le soir prendre congé d'eux. Ils sont
« rappelés vivement, ce n'est encore que par M^{me} de Staël, mais c'est peut-
« être assez pour obéir... »

(Lettres inédites de M^{me} de Montolieu à Chênedollé, *Archives du Coisel*.

(1) *Journal de Chênedollé*, F. 420 (V.).

(2) *Journal de Chênedollé*, F. 318.

(3) Cf. sur A. de Lezay, Comte Røederer, *Œuvres*, t. VIII, p. 647.

Bardoux Comtesse Pauline de Baumont, Calmann-Lévy, 1893, in-8, p. 276 et suivantes.

« le tout. Vous sentez l'importance : une fois hors de mes mains, « il n'y a plus à revoir : Ce n'est pas comme si on imprimoit sous « mes yeux. Du reste ma femme me mande que c'est déjà « vendu mais elle ignore le prix. Roederer qui a négocié le mar- « ché ne l'ayant pas trouvée lorsqu'il est venu en rendre compte.

« Venez donc coucher demain vendredi ici, (1) Soyez assez « aimable pour cela, nous lâcherons quelques bordées à Empé- « docles et rions (*sic*) bien je pense. Adieu; Monsieur, je vou- « drois attirer au lieu de prier, vous seriez déjà ici, et n'en quitte- « riez pas.

« Adrien Lezay (2) »

(Au citoyen Joly chez le citoyen Galiffe à Préverenges par Morges).

La liaison de Chênédollé avec M. de Lezay, ébauchée à Bussigny devait se resserrer à Coppet et à Paris, chez M^{me} de Staël, et surtout chez M^{me} de Beaumont. A Préverenges, dans la retraite, Chênédollé mit ordre à ses idées « Il acheva de secouer le joug de Rivarol et d'émanciper son esprit par la lecture et la réflexion (3) ».

Il aimait à relire les premières œuvres de Fontanes, *le Jour des Morts*, *l'Essai sur l'Astronomie*. Il présentait en lui un maître — le maître qu'il rêvait depuis son adolescence et qu'il avait cru trouver chez Rivarol — Il lui écrivit pour lui demander une analyse de son poème : *la Grèce sauvée*. Sa lettre respire la plus profonde admiration

« Morges, 9 Octobre 1798.

« Monsieur,

« Vous serez sans doute très étonné qu'une personne que vous « ne connaissez nullement vous écrive. En effet, si je ne consul- « tais que la discrétion, je pourrais vous épargner la fatigue de « recevoir une lettre et l'ennui de la lire. Mais il est des cas où « l'enthousiasme peut écarter les convenances, et celui que j'é- « prouve pour vos talens doit faire excuser l'irrégularité de ma « démarche. Je ne connais malheureusement qu'une très petite « partie de vos ouvrages, mais ce que j'ai eu le bonheur d'en « découvrir, et les éloges que M. de Rivarol, juge délicat et sévère,

(1) A Lausanne.

(2) Lettre inédite non datée de 1798. *Archives du Coisel*.

(3) Sainte-Beuve. *Chateaubriant et son groupe*, t. II p. 193.

« se plait à prodiguer à votre talent, suffisent pour autoriser mon
« admiration. La belle traduction de l'Essai sur l'homme, la
« brillante prosopopée de la nature, la forêt de Navarre, l'Essai
« sur l'Astronomie, et surtout votre pièce sur le *Jour des Morts*,
« sont des morceaux qui ont pour moi des charmes toujours nou-
« veaux et toujours plus piquans, Vous gagnerez où tant d'autres
« perdent, et le goût dans ses analyses ne trouve que de nouvelles
« raisons d'admirer. Aussi, sais-je toutes vos poésies par cœur, et
« je pourrai vous dire comme le roi de France à Voltaire :

« Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre. Nul poète
« — et ceci n'est point une flatterie, j'en ai l'intime conviction
« et je l'ai répété mille fois à M^r de la Tresne — nul poète depuis
« Racine n'a connu aussi bien que vous cette science du mot
« propre, et cette vérité d'image qui, jetant un jour doux sur
« tout ce qui l'environne constitue la pureté du langage et l'har-
« monie des idées. Toujours éloigné de l'exagération qui n'est
« que l'aveu de la faiblesse, et de l'efféterie qui est la ruine du
« bon goût (deux défauts dont le premier a été un piège tendu à
« l'imagination forte de Le Brun, et le second, une séduction
« pour le talent brillant de Delille) votre style s'est attaché à
« reproduire la langue des grands modèles dans toute sa pureté
« et, comme eux, vous avez toujours placé l'éclat dans la sim-
« plicité, et la magnificence dans l'économie. Heureuse alliance,
« dont le génie peut seul connaître et dicter les conditions.

« Enthousiaste de ceux de vos vers que je connais, et brûlant
« du désir de connaître les autres, je me hasarde à vous faire une
« demande. Y auroit-il de l'indiscrétion à solliciter de votre obli-
« geance quelques détails sur le poème de la *Grèce sauvée*? une
« analyse très concise de votre plan, quelques traits sur l'esprit
« et le jeu des principaux acteurs, et si ce n'était trop exiger une
« tirade de vers à votre choix serait pour moi la chose du
« monde la plus flatteuse. Je n'ignore point que je n'ai aucun
« titre pour justifier ma demande. Je n'ai point encore pris site
« en littérature. Quelques vers épars dans les journaux ne sont
« pas des moyens suffisans pour vous déterminer à ce sacrifice :
« Je n'ai que le désir de bien faire, et des désirs ne sont pas des
« droits. Personne ne sent tout cela mieux que moi, mais j'ose
« espérer que si vous ne m'accordez pas une demande, vous par-
« donnerez au motif? et que vous ne le trouverez ni ridicule ni
« déplacé.

« J'abuserai encore un instant de votre complaisance pour vous
« faire une seconde demande. J'ai le plus grand désir de me rap-
« procher de Paris pour y trouver des modèles à étudier, et des
« maitres qui puissent guider ma faiblesse et éclairer mon inex-
« périence. M de la Tresne vous a informé de ma position, Elle
« est assez heureuse puisqu'il n'y a point de titre de proscription
« contre moi, mais j'ignore les moyens qu'il faut prendre pour
« rentrer après une si longue absence. Ne pourriez-vous pas me
« les indiquer? Je ne balance point à vous faire cette demande,
« persuadé que c'est vous servir en vous offrant l'occasion d'un
« bienfait.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentiments les plus
« distingués.

« Votre très humble serviteur,

« Charles Chênedollé (1) »

Si j'étais assez heureux pour obtenir une réponse, moi-ci mon
adresse :

A Monsieur Joly, chez M Galiffe,
à *Préverenges*, par Morges
(Pays de Vaud)

Fontanes entendit l'appel du jeune talent qui venait vers lui.
Il y répondit, avec quelque retard il est vrai, mais enfin il répon-
dit :

« Francfort-sur-le-Mein, 6 Janvier 1799 »

« ...Je dois vous dire d'avancé que votre réputation vous a
« précédé à Paris, et que votre talent avoué de tous ceux qui
« conservent le goût de la belle poésie vous y protégerait d'au-
« tant mieux que votre nom ne s'est heureusement montré dans
« aucun événement politique. Les conseils dans ce genre sont
« très difficiles à donner — plus l'intérêt est grand, plus la circons-
« pection redouble. Il me paraît pourtant que ces Barbares qui
« nous gouvernent ont la prétention de ne pas l'être. Ils se croient
« (*sic*) tous de petits Augustes, et les Virgiles naissants qui, comme
« vous, n'auront parlé de triumvirat peuvent, je crois, espérer
« le repos. Je vous exhorte en conséquence à publier souvent des

(1) Cette lettre inédite est adressée à M. de Fontanes à Francfort. (*Archives du Coisel*).

« morceaux de votre poème pour votre utilité, pour votre gloire,
« et pour mes plaisirs. Malgré mon long silence je me suis occupé
« de vous tous les jours .J'ai eu le bonheur de vivre quatre mois
« avec un ami digne de vous, avec M. de La Tresne. Je le quitte
« en lui jurant d'être à jamais le sien. Il m'a consolé de l'exil par
« les charmes de son caractère autant que par ses talents. Je ne
« connais personne qui ait un goût aussi antique et aussi pur.
« Nous avôns passé toutes nos soirées avec Virgile, Horace,
« Molière et votre nom qui se mêlait à celui de ces grands hom-
« mes. M. de la Tresne traduit Virgile en homme qui sent toutes
« ses beautés, et ce qu'il m'a lu de ses comédies me fait regretter
« bien vivement que le malheur qui nous est commun l'ait, jus-
« qu'ici, empêché d'y mettre la dernière main. C'est en voyant
« des hommes et des talens si précieux arrêtés dans leur carrière
« qu'on s'indigne contre les oppresseurs de notre patrie. Espérons
« encore, communiquons au moins par la pensée, cultivons les
« arts qui adoucissent toutes les douleurs. Les beaux paysages
« de la Suisse et les bords du Lac Léman doivent échauffer votre
« jeune imagination. La mienne est flétrie par de longs revers,
« mais mon cœur n'a rien perdu de sa sensibilité. Le cœur est
« entièrement à vous. Votre gloire et votre bonheur l'intéresse-
« ront dans tous les temps.

« Fontanes » (1).

Fontanes, dont le rôle fut toujours d'encourager le timide Chênédollé, l'exhortait à publier des fragments de son poème. Le moment semblait venu pour lui de se faire connaître et de se poser en émule des Delille et des Le Brun.

Chênédollé fit insérer en 1799 (2), dans l'*Almanach des Muses* un extrait du Chant de l'Astronomie. C'est surtout de 1801 à 1803 (3) qu'il fit, selon le conseil de Fontanes, paraître les principaux épisodes du Poème de la Nature, puis du poème des sciences (4).

En Suisse, Chênédollé eut la révélation de la grande nature sauvage et pittoresque. Il aima ces Alpes tantôt sombres et comme noyées dans un lointain vapoureux, tantôt resplendissantes de

(1) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(2) Voir plus haut en note (publications de l'an VI).

(3) Cf. chapitre VII.

(4) Titres primitifs du *Génie de l'Homme*.

clarté : « Il y a dans les montagnes, dit-il, de ces coups de lumière « qui s'ouvrent brusquement comme un changement de décoration « à l'Opéra et qui sont d'un effet admirable (1) ».

Il aime la ceinture montagneuse du Léman : « Rien n'approche « de ce bel encadrement de montagnes qui forment le bassin du « lac de Genève (2).

« Les scènes tranquilles du lac de Genève appartiennent au « beau. Ici les montagnes vues dans le lointain ont perdu leur « apreté et leur ton sauvage et ne servent plus que comme enca- « drement (3). »

Chênedollé a senti la beauté âpre des sommets solitaires, où nulle vie n'apparaît plus, où la pensée, dans le silence momentanément de la nature et des passions, trouve un rythme harmonieux et jouit d'un moment de concorde avec elle-même (4).

Il a chanté le mont Blanc (5), les Cascades de la Suisse (6). Toute sa vie, il a gardé la nostalgie des Alpes (7). « J'ai besoin de « vastes horizons... mon imagination étouffe lorsqu'elle est ren- « fermée dans d'étroits vallons, ou dans des horizons bornés. Elle « n'est à l'aise que sur les hauteurs, et pour tout dire que sur les « Alpes. Ma pensée a besoin d'errer dans de grands espaces et de « se lancer dans l'immensité.

« Cimes du Mont Jura, je reviens vous chercher,
« C'est par vos hauts sommets que j'aimais à marcher,
« Quand rempli d'une noble et poétique audace,
« J'égarais mes regards dans un immense espace,
« Dans le vaste horizon sous mes yeux déroulé
« De beautés et d'horreurs un monde est étalé (8). »

« Vous savez, écrit Chênedollé, le 25 Mai 1827 à son ami

(1) *Journal de Chênedollé*, f° 497 (V.).

(2) *Journal de Chênedollé*, f° 497.

(3) *Journal de Chênedollé*, f° 516. (V.)

(4) *Génie de l'Homme*. Chant II. *Etudes Poétiques*. Les regrets. Ode XXX, livre I.

(5) *Etudes Poétiques*, Livre I, Ode V.

(6) La Cascade de Reichenbach. — *France Littéraire*, t. X, année 1833.

(7) La montagne l'attira toujours. Il fit, vers 1830, un voyage aux Pyrénées pour renouveler sa veine poétique. Il ne la sentit pas renaître et il comprit qu'elle était tarie en lui.

(8) *Journal de Chênedollé*, f° 278 octo.

« Philippe de la Renaudière (1) que les montagnes sont pour moi un objet de prédilection, et si en poésie j'ai fait quelque chose de passable, c'est en les chantant (2). »

Le poète aimait la Suisse pour la beauté pittoresque de ses paysages. mais il n'appréciait guère l'esprit vaniteux de nos voisins.

« Il n'y a rien de plaisant, dit-il, comme de voir Genève, Berne ou Zurich qui se croient appelés (*sic*) à jouer le rôle de Spartes et d'Athènes. Les petits bourgeois de ces petites républiques rapportent (*sic*) tout à leur petite échelle, ils voyent le point qu'on nomme Genève comme un monde et ils ne voient le monde que comme un point. L'Angleterre, la France, la Russie, la Chine ne sont rien à leurs yeux. Il n'y a (que) Genève ou Berne d'important (3).

« Et encore : les Lémanois sont stupides à force de prétention en faveur de leur pays. . . Ils ne voient que leur petite ville et leurs petits usages. On n'a pas en France, disent-ils, cette commodité pour apprendre à nager. — Tous les empires l'auraient s'ils n'étaient pas plus grands que le Léman ! (4) ».

Au point de vue politique, Chênedollé ne considère la Suisse que « comme un grand bastion opposé vis à vis de la France pour défendre la double porte de l'Italie et de l'Allemagne, ce n'est que cela (5) » .

* * *

En Suisse, Chênedollé ne pouvait manquer de connaître M^{me} de Staël et de la visiter à Coppet. A quelle date faut-il placer cette rencontre et ce séjour? — Ce ne fut pas en 1797 comme l'avance Lady Blennerhasset (6). Chênedollé voyageait dans les Hautes-

(1) Philippe de la Renaudière secrétaire Général de la Commission centrale de la Société de Géographie à Paris, cf. l'opuscule d'Armand Gasté : Philippe Gustave et Ferdinand de la Renaudière, 1781-1886. Didot, Paris, in-8, 1887.

(2) Bibliothèque de Vire. Manuscrit C. 659. Lettre inédite.

(3) *Journal* de Chênedollé, f^o 506.

(4) *Journal* de Chênedollé, f^o 502 (V.).

(5) *Journal* de Chênedollé, f^o 499.

(6) Lady Blennerhasset, *M^{me} de Staël et son temps* (1766-1817), Paris, L. Westhauser, 1890, trad. de l'Allemand par A. Dietrich, 3 vol., in-8, t. II, p. 386.

Alpes et M^{me} de Staël avait quitté Genève le 1^{er} Nivose an V (1). Elle y revint en Janvier 1798 pour décider son père à la quitter, car le pays de Vaud était menacé. C'est au début de l'année 1799 (2), après l'occupation française que le poète se rendit à Coppet et y séjourna quelque temps avant son retour en France.

Une lettre de Necker, ancien ministre de Louis XVI à Chênédollé, datée de Coppet, 22 novembre 1798, prouve qu'à cette date ils ne se connaissaient pas encore.

« Comment ne répondrais-je pas, Monsieur, à une lettre où
« l'éloge le plus cher à mon cœur est fait avec tant d'esprit et de
« grâces (*sic*). Je l'ai lu avec un sensible intérêt et je m'empresse
« de vous en remercier.

« Je n'ai que deux exemplaires de l'ouvrage de M^{me} Necker sur
« le divorce. L'un ne me quitte point et l'autre me devient pré-
« cieux en apprenant par vous, Monsieur, qu'il ne se trouve plus
« ni à Genève ni à Lausanne où il a été imprimé. Tout ce que je
« puis faire, c'est de vous le prêter si vous ne l'avez pas encore
« lu et alors je profiterai de quelque occasion pour vous le faire
« parvenir.

« L'édition des ouvrages de M. Thomas, méditée par M. de
« L., n'a pas paru. J'ignore absolument où en est cette entre-
« prise. M. de L... est mort, la sœur de M. Thomas aussi et
« depuis longtemps le commerce de littérature est sans encoura-
« gement à Paris. Si j'apprends quelque chose sur ce sujet, je
« vous en instruirai. Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance
« de mes sentiments distingués. Votre lettre en est l'origine et la
« garantie, n'ayant pas l'honneur de vous connaître sous d'autres
« rapports.

« Necker (3) ».

Chênédollé regut un accueil hospitalier à Coppet. Au premier diner, on causa du livre des passions, du compte-rendu qu'en avait fait Rœderer dans le *Journal d'Economie politique* (4),

(1) Lettre du Citoyen Desportes, président de la république française, près celle de Genève, au Ministre des relations extérieures. *Arch. Nationales*, F. 7. 3049.

(2) Et non pendant l'hiver de 1798, comme le dit Lady Blennerhasset, *Op. cit.*, t. II, p. 389. M^{me} de Staël passa l'hiver de 1799 en Suisse, près de son père, et elle ne revint en France qu'au printemps.

(3) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(4) Comte Rœderer. *Œuvres compl.* publ. par son fils, t. IV, p. 473.

de Dupont de Nemours. On cita son mot en partant pour les Etats-Unis. « Depuis que tout le monde est souverain en France, je pars pour l'Amérique... Je vais chercher un pays où l'on ne soit pas roi (1) ». Benjamin Constant se moqua du philosophe Lacretelle aîné : « Il attend la mise en liberté de son frère du progrès des lumières ».

Après le diner, on fit une promenade dans le parc, M^{me} de Staël s'entretint avec Chênedollé du dernier ouvrage de Benjamin Constant sur la révolution de 1660 (2), de M. de Maistre (3) que M^{me} de Staël regardait comme un homme de génie. « Bien que je fusse encore tout frais émoulu de la conversation de Rivarol, dit Chênedollé, j'étais loin cependant de pouvoir soutenir la conversation avec une femme qui y portait un si grand éclat d'idées et une parole si vive et si ardente et une rapidité d'élocution vraiment foudroyante. (4) »

Chênedollé arrivait l'imagination pleine de l'éloquence de Rivarol. Il était tout naturel qu'il la comparât avec celle de M^{me} de Staël,

« M^{me} de Staël, dit-il, n'avait pas un esprit plus svelte, plus souple, plus haut, plus étendue, plus varié que Rivarol, mais elle avait la parole encore plus vive et plus ardente. Il y avait plus de la foudre dans sa parole que dans celle de Rivarol (5).

« La conversation de Rivarol ressemblait à un beau lac calme magnifique qui réfléchit tous les feux et toutes les splendeurs du couchant. Celle de M^{me} de Staël ressemblait à un lac agité qui réfléchit les feux de l'éclair et les brûlantes lueurs de l'orage (6).

« La parole de M^{me} de Staël était teinte de la foudre. Elle avait des dix minutes de conversation vraiment étonnantes.

« Tout l'esprit de M^{me} de Staël était dans ses yeux, qui étaient superbes. Au contraire, le regard de Rivarol était terne, mais tout son esprit se trouvait dans son sourire le plus fin et le plus

(1) *Journal* de Chênedollé, f° 262.

(2) B. Constant. *Des suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre*.

(3) Joseph de Maistre n'avait encore publié que ses considérations sur la révolution française en 1796.

(4) *Journal* de Chênedollé, f° 262.

(5) *Journal* de Chênedollé, f° 261.

(6) *Journal* de Chênedollé, f° 262.

« spirituel que j'aie vu, et dans les deux coins de sa bouche, qui
« avait une expression unique de malice et de grâce.

« M^{me} de Staël coupait, désséquait un cheveu en quatre. Elle
« anatomisait et colorait tout. Rivarol, au contraire, caractéri-
« sait mieux les hommes que les choses (1). »

Chênédollé conversa avec Necker (2). Pendant son séjour on
causa du livre que préparait la Châtelaine de Coppet. « M^{me} de
« Staël s'occupait alors de son ouvrage sur la littérature (3), dont
« elle faisait un chapitre tous les matins. Elle mettait sur le
« tapis, à diner, ou le soir dans le salon, l'argument du chapitre
« qu'elle voulait traiter, vous provoquait à causer sur ce texte là,
« le parlait elle-même dans une rapide improvisation, et le lende-
« main le chapitre était écrit. C'est ainsi que presque tout le livre
« a été fait. Les questions qu'elle traita lorsque j'étais à Coppet
« sont : De l'influence du Christianisme sur la littérature, de
« l'influence d'Ossian sur la poésie du Nord, poésie rêveuse
« au Nord, poésie des sensations au Midi etc. Ses improvisa-
« tions étaient beaucoup plus brillantes que ses chapitres
« écrits (4). »

On conçoit aisément l'influence exercée sur Chênédollé par
ces échanges avec un esprit comme celui de M^{me} de Staël. Elle
l'aida à s'affranchir de la discipline un peu étroite de Rivarol,
homme du XVIII^e siècle, pour le préparer à comprendre Chateaubriand
et à applaudir les futurs romantiques. Dans la serre
chaude de Rivarol, le poète se serait desséché tout à fait, il n'au-
rait jamais ouvert son âme à des émotions larges et personnelles,
il aurait chanté l'astronomie au lieu de célébrer la nature, il aurait
écrit des vers philosophiques mais l'émotion religieuse ne les
aurait pas réchauffés.

M^{me} de Staël, après Klopstock et avant Chateaubriand, lui fit
comprendre l'influence heureuse du christianisme sur la littérature.
Elle affirma devant lui que « les Méditations religieuses du chris-

(1) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 190.

(2) « *Ma promenade le soir dans le parc, avec M. Necker* ». Sainte-Beuve,
p. 191.

(3) Sainte-Beuve, *ibid.*, t. II p. 191.

(4) Cette dernière remarque se trouve en partie justifiée par cette réflexion
de Chênédollé : « Il y a de la pensée dans M^{me} de Staël, mais il n'y a pas
d'idées, car les idées supposent une série et de la déduction, et elle en man-
que éminemment ». *Journal*. f^o 568.

tianisme, à quelque objet qu'elles aient été appliquées, ont développé les facultés de l'esprit (1) ».

M^{me} de Staël continua d'initier Chênedollé aux Littératures étrangères. Qu'on imagine le jeune proscrit revenant d'Allemagne enthousiasmé de Klopstock, curieux de Goëthe, de Schiller, tout prêt à ouvrir ses ailes au souffle mystique et poétique d'Outre-Rhin. Quel sujet bien préparé à recevoir en germe les idées du livre sur l'Allemagne et à les ramener en terre française. A Coppet, Chênedollé acheva de prendre contact avec le génie allemand, il assista à la rénovation du génie français sous les influences germaniques et il y applaudit avec enthousiasme.

Dans les *Etudes poétiques*, en 1820 seulement, Chênedollé publia plusieurs imitations de Goëthe : La Violette (2), le Pêcheur (3). Cette dernière pièce fut traduite en vers français par M^{me} de Staël (4). Le culte de Goëthe persista. En 1827, il lui adressa une pièce de vers pour le 50^e anniversaire de Werther.

« Goëthe, le cercle de l'année,
« Déjà cinquante fois a vu finir son cours.
« Depuis que ton génie à l'Europe étonnée
« Révéla de Werther les tragiques amours (5) ».

Il s'était souvent entretenu de Goëthe avec Klopstock et Jacobi pendant son séjour en Allemagne (6). C'est à Coppet et plus tard dans sa retraite du Coisel qu'il le goûtera vraiment. La lecture d'Hermann, d'Egmond, des Ballades lui arrachera cet humble aveu. « Je le dis dans toute la sincérité de mon âme et avec la
« plus intime conviction, je n'ai pas la dixième partie de la pen-
« sée, du talent et du génie poétique de Goëthe. Quelle étendue,
« quelle fécondité, quelle profondeur, quelle variétés d'idées,
« d'aperçus philosophiques littéraires, poétiques. Quelle richesse
« d'invention poétique dans ses tragédies, ses poèmes et ses
« poésies fugitives sur tous les sujets ! Quelle sécheresse, quelle

(1) M^{me} de Staël. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 2^e éd., Paris, Maradan, an IX, 2 vol.

(2) *Etudes Poétiques*. La Violette, livre I, ode X.

(3) *Etudes Poétiques*. Le Pêcheur, livre I, ode III.

(4) *Almanach des Muses pour 1823*. Cf. Corinne, livre XIII, ch. V. Interprétation de cette pièce de Goëthe.

(5) F. Baldensperger. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1908, p. 337.

(6) *Id.* « Lettre de Chênedollé à Goëthe. » Vire, 25 Mai 1827.

« stérilité d'imagination chez moi à côté de cette prodigieuse
« abondance ! (1) ».

Cette admiration pour Goëthe, Chênedollé l'étend au génie allemand.

« L'Allemagne, dit-il, est vraiment le pays de la pensée, le
« pays de la haute métaphysique et de la haute poésie.

« Les philosophes allemands sont bien supérieurs aux philo-
« sophes anglais, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hégel, sont
« d'autres hommes que Lock, Dugald, Stewart et Reid : La méta-
« physique est sur un trône en Allemagne (2).

« L'Allemagne a quatre grands poètes qu'elle peut opposer à
« tout ce que les autres nations ont eu de plus grand : Klopstock,
« Goëthe, Schiller, Burger (3) ».

Chênedollé comme les premiers romantiques, voit l'Allemagne à travers les verres bleus de M^{me} de Staël. Son sens critique cependant lui montre le danger d'une imitation trop servile de la littérature germanique.

« On peut emprunter des idées aux allemands, dit-il, mais il faut les passer au travers du prisme grec et Latin (4) ».

Avec M^{me} de Staël Chênedollé s'entretient des littératures du Nord (5), d'Ossian. Mélancolique et rêveur, il aime les chants des Bardes perdus dans des paysages désertiques éclairés d'une lune pâle. Peut-être, parce qu'il subit plus tard l'influence anti-ossianique de Fontanes, Chênedollé n'ossianise que par quelques expressions (6) et se contente de s'intéresser une fois aux Scal-des (7).

L'admiration de M^{me} de Staël pour les littératures du Nord et

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 186.

(2) *Journal* de Chênedollé, f^o 417.

(3) *Journal* de Chênedollé, f^o 417 (V.).

(4) *Journal* de Chênedollé, F. 386.

(5) On connaît la théorie de M^{me} de Staël. *De la littérature*, 2^e éd., in-8, Maradan, an IX, Paris, 2 vol. t. I, ch. XI, p. 296 : « Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord, celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine. »

(6) P. Van Tieghem. *Ossian en France*, 2 vol., Paris. Rieder, in-8, 1917 T. II, p. 31. Les plus communes de ces expressions sont : Fils de l'harmonie, enfants de l'harmonie, pour désigner les poètes. (*Génie de l'Homme* : œuvres complètes. — Chant III, p. 99).

(7) *Etudes Poétiques*. Livre II. ode XXVIII, œuvres complètes, p. 304.

l'Ossianisme qui en est la source, n'était pas exclusive. Elle aimait aussi le Génie latin, qui procède d'Homère. Elle orienta Chênédollé vers les littératures du midi. Rivarol, on l'a vu, lui avait recommandé l'étude de la Divine Comédie : « La Société de M^{me} de Staël, pour un peu serait devenue pour le culte nouveau la chapelle qui sera le cénacle romantique (1). Le poète célébra Dante en 1813 dans une ode enthousiaste (2). C'était un hommage aux beautés sévères et à l'exaltation mystique du moyen-âge.

A Coppet, Chênédollé connut Benjamin Constant. Il ne lui plut pas. « Il ne cause pas, dit-il, il fait l'accompagnement de la « conversation (3) ». Benjamin Constant, ajoute-t-il, c'est de « l'enthousiasme allemand enté sur une base de glace géométrique. Benjamin Constant est la production d'un siècle philosophique et du dernier tiers de la civilisation. Il n'y a plus là ni « cœur, ni enthousiasme, ni amitié, ni dévouement : tout est « glacé, tout est calculé, tout est cadavéreux (4). »

Chênédollé, le poète, ne pouvait comprendre cet esprit rompu aux intrigues de la politique, qui ne se plaisait qu'à la lecture de Machiavel et du Cardinal de Retz.

« Benjamin, dit-il, ne voit dans les hommes que des nombres. « Il n'y a dans son âme que de la glace, des lignes et de la géométrie. Il n'y a que du calcul. Jamais il n'a eu un mouvement de « bienveillance pour personne. Il est malade quand il a été forcé « de serrer la main à quelqu'un (5). »

Chênédollé resta distant à l'égard de Benjamin. Il lui écrivit une fois pour lui demander des nouvelles de Madame de Staël et de Koreff, l'ami avec lequel voyageait M^{me} de Custine. Il reçut cette réponse :

« Gottingue, 10 Juillet 1813.

« ... Je ne sais malheureusement rien de M^{me} de Staël depuis « son départ de Suisse il y a un an et demi. Toutes les communications avec le pays qu'elle a habité sont fermées depuis long-

(1) Albert Counson. Dante et les Romantiques français. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1905, p. 368.

(2) Etudes Poétiques, livre II, ode III, œuv. compl., p. 334.

(3) Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 192.

(4) *Journal* de Chênédollé, f° 349, cité par Sainte-Beuve, t. II, p. 192.

(5) *Journal* de Chênédollé, f° 349, (V.).

« temps. J'ai rencontré Korff à Bâle il y a précisément deux ans.
« Il accompagnait M^{me} de Custine en Italie. Je sais qu'il a été
« à Genève ensuite, mais j'ignore s'il est de retour à Paris. Je ne
« le crois point disposé à s'établir ailleurs, et tant que la paix
« ne sera pas faite, Berlin n'offre rien de séduisant pour un homme
« qui veut briller et qui doit vivre de son talent. »

« B. Constant (1). »

M^{me} de Staël, mieux que Benjamin Constant, sut comprendre Chênedollé. Elle apprécia son talent. « Ses vers, disait-elle, sont hauts comme les cèdres du Liban (2). » Elle s'employa à le faire rayer de la liste des émigrés (3). En 1799, elle quitta la Suisse où elle avait passé tout l'hiver et revint à Paris. Pendant son séjour, « elle obtint la rentrée de Chênedollé en France, grâce à Fouché que le coup d'état Jacobin du 30 prairial (4) avait fait ministre de la police et qu'elle connaissait depuis longtemps (5) ».

Un matin elle emmena son jeune protégé chez Fouché. « Celui-ci le regarda d'abord de son air froid et politique, puis, tout d'un coup il le reconnut, et, lui tendant les bras, il l'accueillit avec sa physionomie de Juilly, — d'avant les crimes (6) ».

Chênedollé déclara être sorti de France dans les premières années de la révolution pour entreprendre un voyage relatif aux sciences dont il faisait une étude particulière, avoir appris son inscription sur une liste d'émigrés et attendu des temps heureux pour rentrer. Il se disait plein de confiance dans le gouvernement d'alors qui favorisait les gens de Lettres (7).

Le 30 thermidor an IX (8) Chênedollé écrivit à Fouché pour lui demander l'autorisation de séjourner à Paris.

(1) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(2) Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 193.

(3) « M^{me} de Staël avec cette générosité dont elle a souvent donné des preuves, s'entremettait activement auprès de Fouché, par le moyen de Fau-
riel, son secrétaire, pour adoucir le sort des émigrés rentrés en France ». cf. M^{me} de Staël, dix ans d'exil, Paul Gautier, Paris. Plon, 1904, in-8, p. 51.

(4) 18 Juin 1799.

(5) Lady Blennerhasset, *op. cit.*, t. II, p. 394.

(6) Sainte-Beuve, p. 193.

(7) *Archives Nationales*. Pétition de Charles Julien Lioult de Chênedollé au ministre de la police Générale, F7. 4976.

(8) 17 Août 1801.

Paris, 30 thermidor an IX.

Au Ministre de la police Générale,

« Citoyen Ministre, Charles Julien Lioult Saint-Martindon »
» (Chênédollé), à l'honneur de vous exposer qu'inscrit injuste-
« ment sur une liste d'émigrés, il se voit contraint de séjourner
« à Paris pour la poursuite de sa radiation définitive. Il espère
« de votre bienveillance que vous lui accorderez la permission de
« demeurer dans cette commune. Il ose vous demander cette
« grâce avec d'autant plus de confiance qu'il se rappelle toujours
« avec la plus vive sensibilité les marques d'intérêt que vous
« avez bien voulu, citoyen ministre, lui accorder autrefois.

« Salut et respect.

« Lioult Chênédollé (1). »

A Paris, Chênédollé fut mis en surveillance provisoire. M^{me} de Staël lui annonça enfin sa radiation définitive.

« Fouché m'a dit ce soir qu'il avait donné l'ordre que votre
« radiation seroit par le premier travail. Je pense donc que ce
« sera fait la décade prochaine. J'en serai vraiment enchantée.
« J'espère que vous le croyez bien.

« Le 5 Germinal (2).

« Necker-Staël (3). »

Chênédollé ne fut rayé définitivement de la liste des émigrés que le 4 Messidor an X (4) et c'est le 10 thermidor de cette même année (5), qu'il obtint de rentrer à Vire.

(1) *Archives Nationales*, F7 3404.

(2) 25 Mars 1802.

(3) *Archives du Coisel*. Billet inédit.

(4) 23 Juin 1802, *Archives Nationales*, F7 6009, cf. pièces justificatives, N° 17.

(5) 28 Juillet 1802. *Archives Nationales*, F7, 3404, cf. pièces justificatives, N° 16.

CHAPITRE VII

LE GROUPE CHATEAUBRIAND 1799-1804

SOMMAIRE : Paris sous le Directoire. — Intimité de Chênedollé avec René. — Les confidences. — Les projets. — Nouvelles publications poétiques. — Joubert. — Le Cercle de M^{me} de Beaumont. — Les relations (G. de Mussy. — M^{me} de Vintimille. — M^{me} de Staël. — Fouché, etc.). — Le retour à Vire. — Mort de M^{me} de Saint-Martindon. — Mélancolie du poète. — Lettres de M^{me} de Beaumont et de Chateaubriand pour 1802. — Nouveau séjour de Chênedollé à Paris. — Article sur le Génie du Christianisme. — Publication d'autres fragments poétiques. — Retour de Chênedollé au Coisel. — Affaire Michaud. — Mort de M^{me} de Beaumont. — Relations avec Joubert et Fontanes en 1803 et 1804. — M^{me} de Caud.

Paris au lendemain de la Révolution offrait un aspect étrange. « Partout biens nationaux à vendre, partout vente d'effets et de mobiliers au nom et au profit de la république ! C'est la liquidation de la guillotine (1) ». Sur la place de la révolution l'échafaud a disparu, mais on voit encore la statue de la liberté. On se hâte d'oublier de tragiques souvenirs. Comme il arrive au lendemain d'un cataclysme, on est avide de plaisir. Des cafés s'ouvrent partout ; une foule de traiteurs emplit les Champs-Élysées. On danse du haut en bas de la société ; des bals publics s'improvisent aux carrefours. Au faubourg Saint-Germain, il y a le « bal des victimes ». Paris se divertit. M^{me} Tallien, « cette grande et brillante iniquité (2) » est toute puissante. « Quand elle se promène triomphalement par les rues, dans son carosse sang de bœuf, blanche et vêtue d'un nuage, Paris s'incline comme devant l'âme et le génie et la fortune du Directoire (3). »

« Les Anglais en liberté de fondre sur le continent, après la paix de Lunéville, vinrent avec empressement faire les honneurs de Paris... Le retour des Emigrés y jeta une sorte de colonie

(1) Ed. et J. de Goncourt. *Histoire de la Société française pendant le Directoire*. Paris, Charpentier, in-8, p. 4.

(2) *Journal* de Chênedollé, f. 400.

(3) Ed. et Jules Goncourt. *Op. cit.*

qui n'avait plus l'aplomb de ce grand monde d'autrefois qu'elle croyait encore figurer (1) ». La plupart étaient pauvres, sans famille, soucieux de l'avenir. Ils acceptaient des places de tout ordre que leur titre de proscrit ruiné suffisait à rendre honorable.

Chênédollé logea chez l'imprimeur Cramer près du Palais Egalité (2) rue des Bons Enfants. Il y avait aux Champs Elysées, un café qu'il affectionnait sans doute « pour les rossignols suspendus en cage au pourtour intérieur de la salle (3) ». C'est là qu'il connut Chateaubriand. « Il cherchait Atala dans les petites affiches à la voix des cinq ou six philomèles (4) ». Une grande intimité s'établit entre le poète et le Génie de l'heure. Chateaubriand toujours volage, a oublié dans ses Mémoires d'Outre-Tombe ce compagnon des mauvais jours (5). En 1820, ambassadeur à Berlin, il rappelle dans une lettre à Chênédollé « le bon temps de leurs misères où ils prenaient le détestable café de M^{me} Rousseau (6). » Le poète a été moins oublieux dans son Journal :

2 Septembre 1822.--« A trente ans, dit-il, nous nous sommes
« connus à Paris, Chateaubriand et moi. Il arrivait de Londres,
« moi de Suisse. Nous étions tous deux émigrés. Nous avions
« même âge, mêmes goûts, même amour de l'étude, même désir
« de la gloire; nous méditions tous deux de grands ouvrages.
« Jusque là tout se ressemble. Pendant plus de deux ans, nous ne
« fûmes presque pas un seul jour sans nous voir; mais bientôt,
« nos chemins se séparèrent; notre fortune devint toute diffé-
« rente. Chateaubriand voulut d'abord la gloire, mais quand il
« eut la gloire, il se donna à l'ambition. Et moi aussi, je désirais
« la gloire, mais une gloire purement littéraire. L'ambition me
« faisait peur. Je voulais une vie calme, paisible, coulée au milieu
« de mes enfants et de ma femme dans une riante et profonde
« solitude.

« Chateaubriand jeta bientôt un souris de dédain sur la gloire
« littéraire et ne rêva que places, dignités, grandeurs. Il fut pair,

(1) *Mémoires de M^{me} de Chastenay* (1771-1815), publ. par Alp. Roserot. Paris, Plon, 2 vol. in-8, 1896-97, t. I, p. 449.

(2) Le Palais-Royal.

(3) Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I. p. 250,

(4) Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I. p. 250,

(5) Il ne nomme Chênédollé qu'au t. II, p. 257-263-65-69.

(6) Lettre datée de Berlin, 26 Juillet 1820. *Sainte Beuve, op. cit.*, t. II, p. 231.

« conseiller d'état, ambassadeur à Berlin, ambassadeur à Londres; il vient d'être nommé ministre extraordinaire du congrès de Vérone. — Et faisant un retour sur sa propre destinée, le poète ajoute : le voilà au faite des grandeurs. Est-il plus heureux que moi dans mon obscure et riante solitude? Je ne le crois pas. Du moins, je ne lui envie pas ses grandeurs. Nous sommes partis du même point, mais nous avons suivi deux carrières bien différentes. Les routes ont été bien divergentes. Ma liaison avec Chateaubriand rappelle celle de Pope et d'Addisson. Chateaubriand est Addisson, il est ministre, moi je suis Pope et je ne suis que poète (1) ».

A cette époque, ils mirent en commun leurs espoirs et leurs projets littéraires. Chateaubriand méditait son *Génie du Christianisme* (2), Chênedollé songeait déjà à un poème épique : le fameux poème sur Titus, qui n'a jamais vu le jour. Ils se confièrent leur mutuel passé qui offrait quelques similitudes. Ils avaient grandi au sein de la nature, souffert pour la même cause. Chateaubriand avait en Bretagne une femme qu'il avait quittée depuis onze ans et qu'il ne songeait pas encore à rejoindre. Chênedollé avait laissé la sienne à Hambourg; ils pouvaient se comprendre.

Suivant le conseil de Fontanes, Chênedollé publia un nouveau fragment du poème inédit sur les sciences dans le *Mercur* du 1^{er} Nivose an IX. On y trouve quelques beaux vers sur le Clair de Lune :

O Phébé ! dévoilant ton char silencieux,
Vers ces monts opposés, lève-toi dans les cieux !
Sur le dôme éclairé que ton éclat décore,
Le soir fais luire aux yeux une plus douce aurore.

.

A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'âme en ses pensées doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie ! (3)

(1) *Journal* de Chênedollé, f. 259.

Fragment publié en partie par Sainte Beuve, t. II, p. 195.

(2) *Le Génie du Christianisme* parut chez Migneret le 14 Avril 1804. Cette édition avait été précédée de deux autres : L'une à Londres en 1799-1800; l'autre à Paris en 1800-1801. Cf. V. Giraud. *N^les Etudes sur Chateaubriand. Essais d'histoire morale et littéraire*, Hachette 1912, in-16, p. 113.

(3) P. 207 dans *l'Almanach des Muses* pour l'an X parut le même morceau

Ce sont des vers rêvés, on y sent déjà l'accent lamartinien. dans le *Mercure* du 1^{er} prairial an IX, Chênédollé fit paraître un tableau du lac de Genève au Clair de lune. Ces vers étaient pleins d'une douce harmonie. Ils plurent à Joubert (1), qui dit après les avoir lus : « Quel est ce Monsieur Chênédollé ? Ses vers me plaisent, ses vers sont d'argent ; ils font sur moi l'effet du disque argenté de la lune. — Est-ce comme éclat métallique seulement demanda Chênédollé. — Non, répondit Joubert, ils ont aussi le son argentin. Bref, ils me donnent la sensation d'un clair de lune (2) ». Une véritable amitié s'établit entre eux lorsqu'ils se rencontrèrent chez M^{me} de Beaumont, rue Neuve du Luxembourg. Là, presque tous les soirs, entre sept et onze heures se réunissaient des femmes de marque et des hommes distingués. Mesdames Hocquart (3), de Pastoret (4), de Lévis, de Vinti-

(1) Sur Joubert le moraliste, voir les *Etudes* si attachantes de M. André Beaunier. Paris, Perrin, in-18.

(2) *Sainte Beuve*, t. II, p. 250.

Ces vers parurent dans *l'Almanach des Muses* année 1802, p. 11.

(3) M^{me} Hocquart fut aimée de Calixte de Montmorin, le frère de M^{me} de Beaumont.

J'ai retrouvé dans les Papiers de Chênédollé ce petit billet de M^{me} de Beaumont où il est question de M^{me} Hocquart (Prairial 1803). « A peine Monsieur « Chênédollé a-t-il été hors de chez moi que je me suis ressouvenue d'avoir « demandé à dîner à M^{me} Hocquart pour le 23 *prairial* c'est-à-dire pour « demain mardi. Voilà ce que c'est d'être étourdie et d'avoir leurs manières « de compter. Mais j'ai bien une autre inquiétude c'est que Monsieur Chêne- « dollé ne se fut trouvé fatigué de sa sortie d'hier. Il m'avait promi (*sic*) que « je le verrais aujourd'hui. Je le prie donc de me donner de ses nouvelles « de me pardonner mon étourderie et de choisir, demain excepté, tous les « jours qu'il voudra. Je suis bien sûre de n'être engagée pour aucun.

» Ce lundi soir. «

(Archives du Coisel. Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, Septembre 1920 : L. de Lamare. *Lettres inédites* de Madame de Beaumont à Chênédollé, p. 437 et suivantes.

(4) « M^{me} de Pastoret avait beaucoup d'esprit naturel malgré une éducation négligée et avait eu un grand succès dans la société assez avancée qui était celle de son mari et de son oncle ».

(*Mémoires du Chancelier Pasquier*. Plon, 1893, in-8, t. I, p. 206).

Chênédollé l'appréciait beaucoup. « M^{me} de Pastoret, c'est un cœur. Quelquefois, elle ne sait pas donner une place à ses beaux traits. (*Journal*, f. 380 (v.).

Il rapporte d'elle le mot suivant : « Un sot aime de tout son cœur et voilà tout. Un homme de génie aime de tout son cœur et de plus de tout son esprit. Dans une grande douleur il peut lui rester une surabondance de force qui fera que son esprit pourra s'exercer tandis que son âme restera fidèle (*sic*) à sa douleur ». (*Journal*, f. 374).

mille (1) de Krudener (2). M^{me} Necker de Saussure vint souvent avec M^{me} de Staël. Dans ce cercle d'élite, Chênedollé vit : Molé, Pasquier, de Bonald, le jeune Guéneau. Il retrouva Fontanes et Joubert. Son intimité avec Chateaubriand, l'hôte le plus assidu de M^{me} de Beaumont, se resserra de plus en plus : « Pendant trois ans, dit le poète, nous avons été intimes Chateaubriand et moi. « Nous n'étions pas un seul jour sans nous voir. Nos deux âmes « frémissaient à l'unisson (3). » « Le grand charme de ces réunions était dans l'indulgence et la complète liberté qui y régnaient; le bonheur de se retrouver rendait tout facile; on se pardonnait des nuances, des divergences d'opinion qu'on n'aurait jamais supportées avant 1791; querelles oubliées ainsi que les rancunes, et les haines qu'on devait retrouver si vivaces sous l'Empire et sous la Restauration (4). »

« Toutes les questions étaient agitées dans ce petit cénacle à peine éclairé d'une lampe et dont Saint-Germain et sa femme, les témoins des anciennes splendeurs de l'hôtel de Montmorin, étaient les serviteurs discrets et sûrs (5). »

On causait Théâtre : Talma était alors en plein talent; on ne craignait pas la politique : Fontanes et Joubert admiraient Bonaparte. On traitait surtout les questions littéraires. M^{me} de Beaumont rappelait le souvenir d'André Chénier qu'elle avait

(1) « M^{me} de Vintimille, une des personnes les plus instruites, les plus spirituelles, du jugement le plus sûr et le plus élevé que j'ai rencontrées. Son amitié est de celle dont je m'honore le plus et qui a tenu le plus de place dans ma vie. Pasquier, t. II, p. 206.

Elle était très liée avec Joubert et elle entretenait avec Guéneau de Mussy une correspondance encore inédite que M^{me} la Comtesse de Tugny a bien voulu me communiquer. Son esprit s'y révèle curieux et son cœur aimant. Elle lit Tacite, Cicéron et même Platon avec G. de Mussy qui la guide dans ses lectures. Elle le remercie d'un mot charmant qui la révèle toute : « Vous ne vous adresserez jamais à personne qui sache plus véritablement aimer ». (*Billet inédit*. Vendredy 1-2 (1807).

(2) « M^{me} de Krudener a de la grâce et quelque chose d'asiatique. Elle a du « naturel dans l'exagération. L'extrême sensibilité ne va pas sans un peu « d'exaltation ». *Journal de Chênedollé*, f. 315 (v.) « Lezay prétend que M^{me} de « Krud. . . dans ses moments les plus décisifs avec son amant faisait une « prière à Dieu en lui disant : « Mon Dieu que je suis heureuse, je vous de- « mande pardon de l'excès de mon bonheur. . . *Journal de Chênedollé*, f. 315

(3) *Journal de Chênedollé*, f. 403 (v).

(4) *Mémoires du Chancelier Pasquier*, t. II, p. 206.

(5) Bardoux. *La Comtesse Pauline de Beaumont* Calmann-Lévy, 1893, in-8 p. 286.

connu jeune fille. Chateaubriand lut René et Atala en présence de la petite société réunie. Chênedollé fut sous le charme de ce style : « Chateaubriand, dit-il, est le seul écrivain en prose qui « donne la sensation du vers. D'autres ont eu un sentiment exquis « de l'harmonie, mais c'est une harmonie oratoire; lui seul a une « harmonie de poésie (1) ».

« Dans Atala, dit-il encore, l'auteur a réuni la magnificence « avec la simplicité. Il a été magnifique avec abandon et riche sans « apprêts et sans recherche; il a été magnifique dans ses descrip- « tions, simple comme Homère dans la narration, plein d'abandon « et de chaleur dans les morceaux dramatiques (2) ».

Parfois Fontanes met la conversation sur Horace. Il conteste l'originalité de ses Odes (3); une autre fois M^{me} de Beaumont parle de Shakespeare (4). Un soir, M^{me} de Krudener critiqua Wérther. « Elle disait qu'il n'y avait point de pensée et qu'il n'y « avait que le mérite de la passion exprimée » — « Comment, lui « dit Chênedollé, point de pensée ? Il n'y a point de pensées déta- « chées, mais c'est une pensée continue (5) ».

Les habitués de la rue Neuve du Luxembourg s'étaient attribué des surnoms dans l'intimité : Fontanes était le sanglier d'Erymanthe, M^{me} de Staël le Léviathan, M^{me} de Vintimille mauvais cœur, M^{me} de Beaumont l'hirondelle. « Chênedollé était si triste qu'il se surnommait le corbeau (6) ». C'était aussi le surnom de Chateaubriand et de G. de Mussy.

Chênedollé se lia avec Guéneau, le petit Corbeau du Mont Blanc, chez M^{me} de Beaumont (7). Petit neveu de Guéneau de Montbeillard et de Buffon, il était originaire de Semur. C'était alors un jeune homme de vingt-cinq ans sérieux et tendre. Il

(1) *Journal* de Chênedollé, f. 296.

(2) *Journal* de Chênedollé, f. 293.

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 310.

(4) M^{me} de Beaumont a observé avec une extrême sagacité que Shakespeare s'en tenait aux premières intentions, et passait à côté des plus belles idées (*Journal* de Chênedollé, f. 318).

(5) *Journal* de Chênedollé, f. 315 (v). Cité par Sainte Beuve t II, *op. cit.*

(6) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 263.

(7) « Une année où Guéneau de Mussy faisait un voyage à Semur, ses meilleurs amis lui offrirent un portefeuille où chacun avait écrit une page : Mathieu de Montmorency, Camille Jordan, Chênedollé et Fontanes (Communication du R. P. Henry Guéneau de Mussy, des dominicains enseignants, petit-fils de Philibert Guéneau de Mussy).

sympathisa vite avec le poète qui recourut plusieurs fois à son amitié et à sa bourse (1). Il aimait, lui aussi, à noter ses pensées. En voici quelques-unes où se révèlent le mieux son esprit et son cœur :

« La simplicité est souvent le dernier effort de l'esprit humain pour exprimer de grandes choses ».

« Je me représente la modestie sous la figure de ces vierges qui, dans les fêtes publiques marchaient les yeux baissés et la tête courbée sous des couronnes de fleurs ».

« Le trouble de la pudeur n'est pas toujours le signe de l'innocence ».

« A quoi sert de désirer, a-t-on le temps de jouir ».

« Les gens du monde se méprennent ordinairement sur la cause de cette sérénité qui brille sur le front de l'homme vertueux. Ils l'attribuent au silence des passions, tandis que le plus souvent c'est la joie de la victoire ».

« Les libertins ont bon cœur, dit-on, c'est-à-dire que chez eux, l'énergie de l'amour brutal a emporté l'énergie de leur haine, et qu'il n'est resté qu'une sorte de faiblesse que l'on a nommée bonté ».

« La véritable épreuve de l'homme modeste est de ne pas se démentir en présence des médiocres qui le prennent au mot (2) ».

Guéneau avait du savoir et un certain talent d'écrivain. Chênedollé collabora avec lui à un article nécrologique sur Rivarol (3). Il fournit la plupart des détails biographiques à son jeune ami. Certains passages de l'article semblent lui revenir exclusivement.

« Rivarol se plaît à animer par les jeux de son esprit, les abstractions les plus sèches. En général, il aimait à jeter des fleurs sur les lieux stériles; mais l'on ne triomphe pas de la nature et la nudité du sujet perce toujours sous ces ornements empruntés (4).

« Les amis de Rivarol doivent regretter que la mort l'ait enlevé au milieu d'un travail (5) qui devait fixer sa réputation. Ceux qui

(1) Cf. Chapitre VIII. M. de Saint-Martindon, lésé par la révolution ne pouvait aider son fils dans la mesure du nécessaire. Celui-ci empruntait à Guéneau et à Chateaubriand

(2) *Carnet vert* (Pensées détachées) appartenant à M^{me} la Comtesse de Tugny petite-fille de Guéneau de Mussy. Archives du château de Beaulieu.

(3) Rivarol mourut à Berlin en 1801.

(4) *Mercure de France*, 28 Messidor, an X, p. 171.

(5) Théorie du Corps politique.

« ont partagé son exil en ont retenu quelques vues et quelques idées principales. Ce sont les ruines d'un monument qui n'a pas existé (1). »

« Quelquefois ses bons mots n'étaient que plaisants, excepté pour ceux auxquels ils s'adressaient (2).... Un de nos premiers écrivains, qui a assez de talent pour se passer des mots de la conversation, comparait dernièrement l'esprit de Rivarol à l'effet des rayons du soleil qui viennent se briser dans un bloc de glace et s'y reflètent en mille manières; ils éclairent, ils éblouissent, ils n'échauffent pas (3). »

Chateaubriand partageait la sympathie de Chênedollé pour Guéneau. Il lui offrit un exemplaire de la première édition d'Atala. Au premier feuillet, on lit de sa main : « Donné par l'amitié à mon jeune frère Guéneau (4). »

« La conversation de Guéneau, disait Joubert, est très fleurie mais ses fleurs n'ont pas l'air de naître spontanément. Elles ont l'air de ces fleurs de papier peint qu'on prend dans les boutiques. La nature n'a point fait ses roses (5). »

A Paris, Chênedollé continua de frayer avec M^{me} de Staël. Il la vit tantôt chez M^{me} de Beaumont, tantôt chez elle, entre ses voyages à Coppet. C'est chez M^{me} de Staël qu'il connut Talleyrand (6) et Fouché.

Ce dernier habitait rue du Bac où il réunissait une société composite; de vieux conventionnels : Barrère, Thibeaudeau; des amis de l'ancien régime : la marquise de Vaudémont, M^{me} de Chastenay (7), la Marquise de Custine, etc; quelques confrères de l'oratoire (8) : Daunou, Gaillard; des émigrés rentrés en grâce tels que Cazalès et Chênedollé (9).

(1) *Mercure de France*, 28 Messidor an X, p. 173.

(2) *Mercure de France*, 28 Messidor an X, p. 176.

(3) *Mercure de France*, 28 Messidor an X, p. 178.

(4) Communication de M^{me} la Comtesse de Tugny

(5) *Journal de Chênedollé*, f. 379 (v.).

« On a dit aussi de Guéneau qu'il ne servait pas chaud ». *Ibid.*, p. 380.

(6) « Talleyrand, dit Chênedollé, est plaisant à entendre sur M^{me} de Staël. Il prétend qu'elle lui a fait toutes les avances. Elle l'a violé ». f. 315 (*Journal*).

(7) Cf. *Mémoires de M^{me} de Chastenay* Il est question des réceptions de Fouché, t. II, p. 40-42.

(8) Ch. Nodier dans ses *Souvenirs*, t. II, p. 302, parle de l'entourage oratoire du ministre de la Police.

(9) Louis Madelin. *Fouché*, 1759-1820. Plon, 1900, in-8, p. 363

L'amitié de cet homme alors tout puissant fut très utile au poète. Après un séjour de trois ans à Paris, il obtint du ministre l'autorisation de rentrer en Normandie. Le Bocage avait été l'une des régions les plus éprouvées par les troubles révolutionnaires. En 1802, les habitants retrouvaient à peine l'ordre et la sécurité (1).

M. de Saint-Martindon pressait le retour de son fils trouvant son séjour à Paris trop dispendieux. Chênedollé était las d'attendre les promesses de Chateaubriand qui lui avait fait espérer près de lui un poste dans la diplomatie. « Il n'est pas tenace, Chênedollé. C'est un pur poète. Fontanes sera grand maître et marquis, Chateaubriand ambassadeur et ministre; avec d'illustres amitiés, lui ne sera guère qu'inspecteur d'Académie (2) ».

Il obtint un passeport et le 24 thermidor an X (3) (12 Août 1802), il revint à Vire (4). Ce fut un jour inoubliable dans sa vie de poète que celui où il revit, après un exil de onze ans, sa chère ville natale. En 1817, il consigna ses impressions d'alors dans une pièce qui est peut-être ce qu'il a fait de meilleur parce qu'il a exprimé là des émotions très personnelles : Le Val de Vire (5).

Il revit le Coisel. Sa mère était morte (6), ses sœurs dispersées, son père vieilli et dépossédé par la révolution. A Burcy, il laissa s'épancher sa tristesse.

« Enfin, écrit-il, dans son journal, après onze ans d'exil, je
« vous revois lieux chéris ou s'écoulèrent les jours de mon enfance.
« Voilà l'arbre où je (me) plaisais tant à monter, le jardin, le
« gazon où je courais avant tant de délices. Voilà le champ où je
« me plaisais à entendre le pieux murmure de l'airain qui appel-
« lait (*sic*) l'homme des champs à la prière et au temple. On voit

(1) F. A. Aulard. *L'état de la France en l'an VIII et en l'an IX*. Paris, 1897, in-8, p. 5, p. 60.

(2) Abert Cassagne. *La vie politique de François de Chateaubriand*. Plon, Paris, 1911, in-8, p. 113.

(3) Et non le 5 Août comme le dit Sainte Beuve, t. II, p. 196.

(4) *Archives de Vire*, I, 65, f. 25 (v.). Déclaration de domicile. (an VII, 1810). Le 24 thermidor an X s'est présenté le citoyen Charles Pierre (*sic*) Julien, Lioult Chênedollé, vivant de son bien, né à Vire le... lequel nous a présenté l'acte dont suit la teneur (suit le certificat d'amnistie du 4 Messidor an X) Cf. *Pièces justificatives*, n° 17.

(5) Le Val de Vire. *Etudes Poétiques*, livre III, p. 409, œuv. comp.

(6) M^{me} de Saint-Martindon mourut à Vire, rue de La Douve, le 27 floréal an VIII (16 mai 1800. Vire. Etat-civil. Cf. *Pièces justificatives*, n° 10), dans un état voisin de la folie et causé par la Révolution. Le poète ne la revit pas. Ce fut un déchirement pour lui.

« que la révolution a passé par là. La pluie tombe par le toit
« découvert, le lierre et la ronce ont usurpé les bosquets.

« Hélas, dans quelle solitude j'ai retrouvé la maison pater-
« nelle. Ma sœur, ma mère y manquent; heureux encore d'y
« retrouver mon père. Oh qu'il est doux, après de tels orages de
« se retrouver enfin dans le port, même lorsqu'on s'y trouve
« environné de débris. Ah oui ! c'est ici que je veux finir mes jours
« entre mes souvenirs et mes regrets, entre le tombeau de ma
« mère et le berceau de mon enfant. (1)

Le poète dut avouer à son père le mariage qu'il avait contracté à Hambourg avec M^{lle} Bourguignon. « M. de Saint-Martindon refusa de reconnaître une union pour laquelle il n'avait pas été consulté » (2). A ce moment, Chênedollé aimait M^{lle} de Chateaubriand (3) : Il se résigna donc assez aisément à la volonté de son père et il songea à refaire sa vie. Tout à ce nouvel amour, il rêvait dans ses prairies natales à l'ombre de ses bois retrouvés. Il recevait des nouvelles de la Rue Neuve du Luxembourg. M^{me} de Beaumont lui écrivait le 7 fructidor 1802 : « L'hirondelle est toujours le plus noir des corbeaux sans en excepter celui de Vire. Cet aimable corbeau, quoique absent, est toujours parmi nous; nous en parlons sans cesse, nous cherchons toutes les manières de le rappeler de son exil, de ne plus le laisser s'envoler. Il entre dans tous nos projets de voyage, de retraite ou de repos (4) ».

De son côté Chateaubriand relançait son indolence : (11 Septembre 1802) : « Que faites-vous là-bas? Travaillez-vous? Souvenez-vous qu'il nous faut les quatre chants pour essayer, et puis le poème épique, si le public juge comme vos amis; et si le public ne juge pas comme cela, peu importe; le public est un sot (5) ».

Les quatre chants en question, c'était le Génie de l'Homme; le poème épique, c'était toujours Titus. Il était temps d'arracher

(1) Note de Chênedollé. *Archives du Coisel*. Le 22 Octobre 1828, Chênedollé écrivit « *Le retour à la Maison paternelle* ». Cf., cette pièce inédite, chapitre XVII.

(2) Notes recueillies par Armand Gasté au cours d'une conversation avec M. de La Renaudière ami de la famille Chênedollé, le 25 janvier 1885. Cf. Bibliothèque de Vire, B. 122, à l'article Chênedollé. (*Essai de Bibliographie viroise*, par Morin Lavallée, 1879), exemplaire provenant de la Collection Armand Gasté.

(3) Lucile de Chateaubriand, devenue M^{me} de Caud.

(4) Sainte Beuve, t. II, p. 215.

(5) Sainte Beuve, t. II, p. 197.

le poète à sa solitude. Chateaubriand alla voir sa femme à Fougères. Il revint par Vire au début de Décembre 1802. Il vit Chênédollé et lui promit de l'emmener à Rome comme secrétaire de Légation. Ce n'était qu'une promesse évasive : « Notre ami n'est sûr de rien, écrivait le 9 vendémiaire 1802 M^{me} de Beaumont au jeune normand. Sa destinée est plus incertaine que jamais, etc. Elle finit malicieusement sa lettre : J'espère que nous rirons incessamment des dames de Vire; pensez un peu que vous nous en divertirez un jour : cela vous donnera du courage pour les supporter etc. (1) ».

Chênédollé revint à Paris où il passa l'hiver de 1802 à 1803. Il resta jusqu'en Juillet, rue du Bac et reprit ses chères visites à M^{me} de Beaumont. Sur ces entrefaites, Chateaubriand obtint un poste de secrétaire de légation à Rome. Il écrivit à M. de Saint-Martindon pour lui demander de laisser son fils entrer avec lui dans la carrière diplomatique (Paris, 25 Mai 1803).

« ... Chênédollé viendra me rejoindre à Rome, avec la personne que j'attends. Il ne lui en coûtera rien pour les frais de route; mais, comme il faut qu'il vive à Rome en arrivant (vu que je ne puis avoir la certitude complète de le placer dans l'Ambassade au moment même de son arrivée), il faudrait que vous lui fissiez en Italie une petite pension égale à celle que vous lui feriez partout, s'il ne vivait pas sous le même toit avec vous. Je crois pouvoir vous assurer que Chênédollé ne sera pas six mois en Italie avant que j'aie trouvé le moyen de le placer agréablement. Les beaux talents de M. votre fils, l'amitié qui me lie avec lui, me font vivement désirer que vous consentiez à cet arrangement, qui peut le mener à la fortune, etc (2) ».

A Paris, Chênédollé s'occupait de littérature. « Fontanes avait ressuscité l'ancien mercure, feuille littéraire, placée dès le début sous les auspices de La Harpe, accueillante aux productions poétiques de Flins, d'Esménard (3) ». Chênédollé y avait publié quelques extraits poétiques. Le 26 Février 1803, il répondit à une critique du Génie du Christianisme que l'on attribuait à M. de Boufflers (4.)

(1) Sainte Beuve, t. II, p. 218-219.

(2) Sainte Beuve, t. II, p. 201.

(3) Albert Cassagne. *Op. cit.*, p. 64 en Note.

(4) Il loue le livre 4^e qu'il considère comme le chef-d'œuvre de l'ouvrage : On en est encore à vanter la valeur apologétique du *Génie du Christianisme*.

Cette même année, il fit paraître dans l'*Almanach des Muses* (1) « un tableau des environs de Naples et du Vésuve ». Quelques vers ne manquent pas de force :

Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants (2) ».

En 1802, Chênedollé avait déjà publié dans l'*Almanach des Muses* (3) le début du second chant du *Génie de l'Homme* sous le titre de « vue générale du Globe ».

Chateaubriand une fois nommé en Italie n'abandonne pas Chênedollé. Il lui écrit de Lyon longuement pour lui raconter son voyage (4), une seconde fois pour lui renouveler ses promesses (5). Il est encore plein d'illusions sur la mission qu'il se croit chargé de remplir.

Dès qu'il est à Rome, Chateaubriand change de ton. Le 16 Juillet 1803, il écrit à Chênedollé par l'intermédiaire de M^{me} de Beaumont (6) qu'il n'y a plus rien à espérer. Quand sa fortune est compromise, comment faire celle de son ami? Son parti est pris irrévocablement. Il ne demeurera qu'un an à Rome (7).

Le 24 Août, il envoie une nouvelle lettre à Chênedollé : Sa vie à Rome est « un enfer ». Il a demandé « son rappel », Chênedollé « n'aurait pas tenu 24 heures avec cet homme (8) ».

Rentré au Coisel en Juillet 1803, le poète vit s'évanouir ses rêves de futur diplomate. Ses amis s'entremirent près de Michaud

(1) P. 37.

(2) Malheureusement le poète ajoute :

Et d'un œil effrayé voit les gouffres brûlants.

(3) P. 153.

(4) Lettre du 29 Mai 1803 adressée à Joubert et à Chênedollé. Cf. *Correspondance générale de Chateaubriand* publiée par Louis Thomas, chez Champion, t. I, p. 87

(5) Lettre du 19 prairial an XI. *Sainte Beuve*, t. II, p. 202.

(6) Juillet 1803.

« J'envoie à Monsieur Chênedollé une lettre de M. de Ch. je le prie de me « faire donner de ses nouvelles j'irois en savoir moi même si je (ne) craignois « de le gêner et peut-être aurais-je déjà surmonté cette crainte si l'on ne « m'eut dit qu'il devoit sortir incessamment, je lui fais mille amitiés.

M. B.

(Archives du Coisel. Cf. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, Septembre 1820, p. 438. Article cité par L. de Lamare.

(7) *Sainte Beuve*, t. II, p. 204.

(8) *Sainte Beuve*, t. II, p. 209. L'ambassadeur; le Cardinal Fesch.

pour lui procurer le soin de faire les Notes qui devaient se joindre à la traduction de *L'Enéide* par Delille. Ce travail lui aurait permis de se suffire à lui-même. Le bon Joubert traitait l'affaire comme s'il se fût agi de ses propres intérêts : « (Michaud) me
« quitte en ce moment, écrit-il le 9 Juillet 1803 à Chênedollé.
« Nous avons réglé, selon ses désirs, que vous resteriez chargé de
« ces Notes. Vous avez six mois pour les achever; mais il faudroit
« qu'on pût, dans trois mois, en imprimer près de la moitié. On
« les placera à la fin de chaque volume. Il vous écrira incessam-
« ment pour vous expliquer le caractère et les dimensions qu'il
« leur désire. Je crois qu'il auroit mieux vallu (*sic*) vous en laisser
« le maître; mais le travail que l'Abbé Delille a déjà fait sur les
« trois premiers chants exige une certaine conformité dont on
« ne peut guère se dispenser. Vous pouvez juger de tout cela par
« les explications de Michaud et par la besogne de l'Abbé qu'on
« vous enverra. Quant à ses vers, ils vous sont inutiles, dit Mi-
« chaud, parce que *l'Abbé Delille ayant fait des notes sur Virgile*
« *et non sur lui-même, son continuateur doit suivre le même procédé.*
« Cette raison est de Michaud lui-même. Il tient beaucoup à
« ces Notes, et y tient d'autant plus qu'il les considère comme
« un ouvrage qui pourroit s'imprimer à part, et il a peut-être
« l'intention d'en faire ce secret emploi. En ce cas, il faudroit
« en hausser le prix.

« Michaud est convaincu, ou du moins s'est laissé convaincre,
« que vous pouviez faire cet ouvrage partout; mais il croit néces-
« saire avec raison : 1^o Que dans un mois, ou à peu près, vous
« vinssiez prendre de Fontanes les remarques qu'il a l'intention
« de mettre à votre disposition; 2^o Que dans deux ou trois mois
« vous vinssiez surveiller vous-même l'impression de votre tra-
« vail. Je pense que vous devez accepter la première condition,
« parce que certainement vous n'arracherez rien à Fontanes
« que de vive voix; et la deuxième, parce qu'il vous importe que
« l'imprimeur ne gâte pas votre style et vos pensées. Je sens que,
« pour exécuter ce plan, il est nécessaire qu'on mette en votre
« pouvoir ce que j'appelle *la faculté d'aller et de venir en temps*
« utile, et qu'il faut pour cela un petit supplément de conditions
« dont je parlerai à Fontanes, et peut-être même à Michaud,
« selon les occurrences et les conseils que pourra me donner la
« réflexion. Je me hâte de vous faire part de ces premiers préli-

« minaires afin surtout que vous disposiez sur le champ votre
« esprit aux opérations qu'on demandé de lui, et auxquelles nous
« nous obstinons tous à le croire singulièrement propre (1). »

Joubert encourage Chênédollé, qui n'est pas un homme d'affaires, à défendre ses intérêts. Il retourne chez Michaud et rend compte de sa visite.

« Ce mardi 12 Juillet 1803. Michaud vous a écrit. Je lui ai dit
« samedi soir, à notre dernière entrevue, qu'il se tint pour bien
« averti que vous auriez de la répugnance à traiter d'argent avec
« lui; que vous étiez à cet égard presque un glorieux; que pour
« lever cette difficulté, on étoit convenu que Fontanes seul régleroit à l'amiable cet article avec lui; qu'au surplus je le prévenois
« aussi que vos voyages à Paris exigeroient des dépenses et des
« avances que votre famille serait certainement peu disposée à
« faire, etc. Il me répondit qu'on pourvoiroit à tout avec plaisir,
« qu'il verroit Fontanes le lendemain avant de partir pour la
« campagne où il alloit, etc. Il vit Fontanes en effet, mais il se
« contenta de lui dire qu'il vous avoit fait dans sa première lettre
« des propositions dont il espéroit que vous seriez content. Fontanes croit que ces propositions sont magnifiques et fort supérieures à celles dont votre extrême modération aurait consenti
« à se contenter. C'est de quoi vous aurez soin de nous instruire
« en temps et lieu. »

« Malgré mon dire à Michaud, s'il a traité l'article franchement et *a cru* avec vous, je vous conseille de le traiter du même ton; sinon, Fontanes réglera tout. Adressez-vous à lui sans réserve; il est charmé d'avoir à mener cette petite affaire et il y met de l'affection pour vous et de l'affection pour l'ouvrage. Si je vois Michaud ce soir « ce qui est douteux, car je le crois encore absent » je lui parlerai de votre réponse à moi, qui lui fera plaisir.

« Ce Michaud ne dit jamais tout. Je trouve qu'il ressemble assez à un bouillon froid, assez bon, assez onctueux, peut-être même assez substantiel « en affaires », mais il n'a pas l'apparence d'un solide. Il est, au surplus, indubitable qu'il en aura la *réalité*. Ainsi, préparez-vous et exécutez en plein repos. Quant à l'argent, comme il est presque honorable d'en avoir, il ne faut pas avoir honte d'en gagner, et, quand on en est capable, il faut en gagner

(1) *Sainte Beuve*. t. II, p. 253.

« le plus qu'on peut. Ainsi, ne négligez rien pour faire une bonne affaire. Nous sommes tous persuadés que vous ferez un bon ouvrage (1). »

Fontanes ne fut pas satisfait de ses démarches auprès du terrible Michaud. Il rendit compte du résultat à Joubert le 22 Juillet 1803.

« Chênédollé m'a écrit une lettre aimable. Michaud ne lui a proposé que 1200 fr. J'ai écrit à Michaud d'en donner 1800 fr. et d'envoyer de suite 400 fr. à *Vire* pour qu'on pût se rendre à Paris. Je n'ai point encore de réponse. Mais je dois compter sur le succès de ma demande. Chênédollé me dit lui-même qu'il ne peut quitter *Vire* sans argent et que *son père n'est pas d'humeur à payer ses courses littéraires*. J'ai mis dans cette négociation tout l'intérêt que doit inspirer le talent recommandé par vous. Il serait plaisant que Michaud qui vend ses feuilles en *financier* ne voulût payer celles des autres qu'en libraire (2). »

Chênédollé déçu dans ses espoirs protesta. M^{me} de Beaumont qui s'occupait aussi des fameuses notes, transmit les doléances du poète à Joubert :

« (24 Juillet 1803). Michaud a offert à Chênédollé 1200 fr. Chên. alléché par les 1800 fr. que vous lui aviez fait entrevoir n'est pas content. Il a écrit à F (3) et à moi pour négocier. F. a déjà écrit. Je pars demain à mon grand regret, par ce que c'est un peu contre ma conscience. Comparez cela à ce que votre pauvre belle vend ses ouvrages. Et puis je crains que ces notes ne soient bien paresseusement rédigées... (4) ».

Chateaubriand avait sur la diligence du poète la même méfiance que M^{me} de Beaumont : « On m'a marqué que Michaud étoit prêt à faire avec vous une affaire pour les Notes du Virgile de l'Abbé Delille, j'en serois charmé; mais votre paresse ne sera-t-elle pas un obstacle?... (5). »

(1) *Sainte Beuve*, t. II, p. 256.

(2) Partie inédite d'une lettre de Fontanes à Joubert publiée par M. Paul de Raynal dans les *Correspondants de Joubert*. Paris, in-8, Calmann-Lévy, 1885, p. 73. Communication de M. A. Beaunier.

(3) Fontanes.

(4) Partie inédite d'une lettre publiée par M. Paul de Raynal dans les *Correspondants de Joubert*, p. 141. Communication de M. A. Beaunier.

(5) Lettre datée de Rome 6 fructidor (24 Août 1803). *Sainte-Beuve*, t. II, p. 210.

Le jeune Guéneau de Mussy s'enquerrait de l'affaire lui aussi :
« Il est question . . . d'une négociation dont le succès tient à cœur
« à vos amis; mais cette affaire en est venue au point qu'elle doit
« se terminer directement entre Michaud et vous, et je l'ai
« perdue de vue au moment où les médiateurs l'ont abandonnée, c'est-à-dire que j'en suis à la lettre écrite par Fontanes à Michaud au sujet des remontrances et des *vils détails*.
« Cette lettre a donc été écrite sous mes yeux et je vous assure
« qu'elle ne pouvait être plus aimable, et que le Sanglier (1) a
« dignement représenté votre délicatesse avec tous ses scrupules.
« Michaud a répondu le lendemain d'une manière un peu cérémonieuse et embarrassée, un peu plus en libraire qu'en homme
« de lettres; quoiqu'il en soit, il a dit qu'il s'adresserait à vous
« directement, et j'ignore la suite; de grâce ne me la laissez pas
« ignorer (2).

Chênédollé ne put se rendre à Paris comme il avait été convenu et l'affaire manqua. Joubert lui écrivit de Villeneuve (2 Janvier 1804) : « Votre affaire Michaud m'a causé en son temps quelque
« chagrin. Fontanes prétendit qu'elle ne s'était manquée que
« par *malentendu*, et parce que la maladie d'une de mesdemoiselles vos sœurs ne vous avoit pas permis de partir à temps.
« Je suis bien aise que vous n'y ayez pas eu de regret mais très
« fâché que vous n'ayez fait ce travail; la peine en seroit oubliée
« en ce moment, et l'ouvrage subsisteroit; il auroit été excellent.
« Je ne m'en consolerais point, à moins que vous ne fassiez ces
« Notes en *contraste* ou en *parallèle* avec les Notes de Michaud.
« Cela seroit bien bon dans un Journal . . . (3). »

Dans cette même lettre, Joubert exprimait à Chênédollé sa douleur d'avoir perdu M^{me} de Beaumont. Gravement atteinte d'une maladie de poitrine, elle s'était décidée à partir au Mont Dore prendre les eaux. Avec cette mélancolie aimable qui la caractérisait, elle avait annoncé son voyage au corbeau de Vire :

« 23 Messidor (Jeudi 14 Juillet 1803).

« Mon départ s'approche d'aujourd'hui en huit peut-être ou
« sûrement de lundi en huit. Je n'ai point de nouvelles d'Ita-

(1) Fontanes.

(2) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 207. (Lettre du 2 Août 1803)

(3) Lettre publiée par Sainte-Beuve, t. II, p. 260.

« lie. Je suis inquiète (*sic*), je fais mes préparatifs à contre-
« cœur, je ne sais ce que cela va devenir. Je n'irais certainement
« pas aux eaux si je ne devais aller plus loin (1). J'espère au
« moins que tout ira bien pour vous, que déjà vous vous portez
« mieux (2). Je me meurs de fatigue et je tousse plus que ja-
« mais. M. Joubert est parti, M^{me} de Vintimille (aussi). Je
« suis seule. Je n'ai cependant pas trouvé le moment d'écrire
« à Lucile (3). »

P. S.— « Je crains presque que vous ne soyez à Fougères. Si
« vous n'y êtes pas, songez que votre réponse [est attendue
« avec impatience. Je voudrais pouvoir partir tranquille. A
« propos de l'affaire Michaud : M. Joubert m'avait dit que
« tout était fini. Michaud a adressé sa lettre à M. Chênedollé.

« (de Beaumont, (4). »

Du Mont-Dore, elle correspondait avec Chênedollé. Elle ne
lui cachait ni l'extrême faiblesse de sa santé, ni ses souffrances
morales. Le 29 Août 1803 (5), elle lui annonça son départ pour
Lyon. L'infortunée allait rejoindre Chateaubriand à Rome.

En Septembre 1803, sur le point d'arriver en Italie, elle adressa
une dernière plainte faible et résignée au poète :

« Ecoutez-moi, n'ayant jamais mis dans ma tête qu'une lettre
« dont j'ai bien donné l'adresse se perdit, j'ai dû croire que
« vous mettiez bien peu d'intérêt à moi puisque vous ne me
« demandiez pas de mes nouvelles. J'avoue que j'étais blessée,
« vous m'aviez accoutumée à compter sur votre amitié et je
« sens que vous me la devez par l'intérêt que vous m'inspirez
« constamment. La lettre que j'ai reçu' (*sic*) a tout réparer (*sic*) je
« vois que vous avez reçu celle de M. de Ch. et qu'elle a fait sur
« vous l'effet qu'elle devait faire; elle ne m'a pas moins affligée.
« Vous ne me dites pas ce qui vous a fait renoncer à Michaud,
« vous ne me dites rien de cette pauvre Lucile; au moins sa
« position est-elle moins tourmentée, elle ne m'a pas écrit une

(1) Elle songeait à rejoindre Chateaubriand à Rome.

(2) Chênedollé avait été malade. Cf. *Sainte-Beuve*, t. II, p. 252 (19 juin 1803). Lettre de Joubert : « Bonjour pauvre convalescent, etc... »

(3) Lucile de Chateaubriand, M^{me} de Caud.

(4) Archives du Coisel. Cf. *Revue d'Histoire Littéraire de la France* Septembre 1920, p. 439. (Article cité).

(5) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 221.

« seule fois au Mont-D'Or (*sic*) quel parti prend-elle? Je me suis
« trouvée un moment bien des eaux, un rhume que j'ai pris en
« les quittant m'en a fait perdre tout le fruit. De plus je suis
« tombée malade à Lyon de sorte que je pars plus faible et plus
« maigre que vous ne m'avez laissée. N'importe, pourvu que
« j'arrive, c'est là le point important. Adieu, je vous plains, je
« vous laisse avec regret dans une position pénible. Ne m'ou-
« bliez pas, je vous écrirai en arrivant, si j'arrive! (1). »

Elle arriva, mais ce fut pour mourir (2).

Le 8 Novembre 1803, Chênédollé reçut la triste nouvelle : un billet de Chateaubriand lui annonça la perte de cette amie très chère (3). Ce fut un deuil de cœur pour le poète. Il aimait « l'hirondelle » gracieuse qui avait su grouper et retenir un moment près d'elle les esprits les plus distingués de son temps. Avec M^{me} de Beaumont, disparaissait l'âme de la petite société, mais son souvenir demeura un lien durable entre ses amis.

Chateaubriand sentit le besoin de se rapprocher de Chênédollé après cette mort : Le 16 Novembre 1803, il lui écrivit une lettre désespérée où son affection pour le poète s'exprime plus vive que jamais. « Ecrivez-moi ici (4), dit-il en terminant, j'ai soif de vos lettres et de votre amitié (5). »

M^{me} de Vintimille fit passer à Chênédollé la relation de la mort de M^{me} de Beaumont que Chateaubriand lui avait envoyée (6).

Joubert continua d'entretenir avec le poète une correspondance pleine d'une délicate sollicitude. De Villeneuve, il s'informe des projets de Chênédollé. Chateaubriand vient d'être nommé ministre dans le Valais.

28 Février 1804... « Il se propose, s'il va en Suisse, de vous
« emmener; — *quod utrique bene vertat!* — J'avoue, quant à moi,
« que je vous regretterai infiniment.

(1) Archives du Coisel. Cf. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*. Article cité. Septembre 1920, p. 440.

(2) M. André Beaunier a consacré à M^{me} de Beaumont des pages émouvantes dans : *Trois amies de Chateaubriand*. Charpentier, 1910, Paris, in-16 (p. 1 à 107); *Visages de femmes*, 2^e éd., Plon, in-16, 1913, p. 205-213.

(3) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 211.

(4) A Rome.

(5) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 212.

(6) Une copie de cette relation publiée par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Biré, t. II) est au château du Coisel. Elle est signée de la main de René et contient une mèche des cheveux de M^{me} de Beaumont.

Vous m'auriez consolé de lui.

« ... Nous ignorons encore s'il partira et comment il partira.
« Nous ne prendrons nos dernières résolutions que lorsqu'il aura
« pris les siennes.
« Peut-être est-ce une chose faite et vous a-t-il déjà *mandé*
« comme il en avait le projet.
« Quelque parti qu'il prenne et en quelque lieu que vous soyez,
« demeurez persuadé que je vous désirerai souvent partout où
« je serai moi-même (1).

Joubert détourne sagement Chênedollé du projet de suivre Chateaubriand à Sion. Il lui promet son appui. :

« 20 Mars 1804. . . faites-moi part de vos projets, si vous jugez
« qu'il me soit possible de vous y servir, Fontanes qui est une
« puissance a une volonté d'obliger qui n'est pas suffisante pour
« la remuer, mais qui, avec un peu d'aide, agit pourtant car, dans
« son inertie, elle est existante et constante.

« Je vous prie de me regarder comme un homme qui se fera
« un plaisir et un devoir de se remuer pour vous autant qu'il
« le pourra. L'opinion que j'ai de votre mérite et de votre per-
« sonne est une cause nécessaire d'un pareil effet (2).

Le 10 Mai 1804, il lui renouvelle délicatement son amitié. . .
« Mettez-moi au nombre de ceux qui vous reverront avec le plus
« de plaisir et qui se trouveraient le plus heureux s'ils pouvaient
« vous servir (3). »

Fontanes aussi correspondait avec Chênedollé, mais il restait plus distant, plus protocolaire. Joubert était un ami, un conseiller de l'âme et du cœur. Fontanes était un maître, un protecteur littéraire.

Il appréciait (4) le talent de Chênedollé qui avait certaines affinités avec le sien; comme lui, il croyait à l'éternelle supériorité des vieux classiques, tout en admettant la rénovation de la poésie par le Christianisme.

Absorbé par les devoirs de sa charge (5), Fontanes se faisait une idée riant de la retraite du poète : « J'envie quelquefois votre

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 262.

(2) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 263.

(3) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 265.

(4) *Sainte-Beuve*, t. II p. 277. Lettre de Fontanes à Chênedollé, 23 Juillet 1803; il lira volontiers Virgile avec lui.

(5) Fontanes venait d'être nommé président du corps Législatif

« sort, lui écrivait-il le 5 *Janvier 1804*, vous êtes maître de vos heures de loisir et de travail; vous disposez de votre temps comme il vous plaît. La solitude remplie par votre imagination vaut bien mieux que Paris. Cependant je fais des vœux contre votre repos. Je voudrais vous revoir ici (3) ».

Le souhait de tous les amis du poète c'était de l'arracher à sa retraite. Chênedollé répondit à Fontanes. Il le félicita sur sa nomination de président du Corps Législatif.

« Vire, 20 Janvier 1804.

« Monsieur,

« J'ai été extrêmement flatté de recevoir votre lettre du 5 Janvier. J'avais craint d'être oublié de vous, et rien ne pouvait m'être plus douloureux. Je conçois parfaitement que tous les embarras dont vous avez été occupé depuis quelque temps ne vous ont guères (*sic*) laissé de loisir pour écrire. Heureusement que ces peines et ces embarras ne vous (ont) pas été tout à fait inutiles, et permettez-moi de vous féliciter ici sur leurs heureux résultat. Ça été une grande joie pour tous les honnêtes gens de vous voir porté à la place importante à laquelle le Gouvernement vient de vous nommer, personne n'est plus digne que vous de la remplir et personne ne peut y faire plus de bien. C'est là le grand point; mais il y a quelque chose qui, en mon particulier, me fait beaucoup de plaisir, c'est la petite mortification qu'en auront reçu (*sic*) certaines personnes. Ainsi vous aurez eu la satisfaction de les déjouer deux fois dans l'espace de deux mois, et c'est bien quelque chose. Je ne reçois point de nouvelles de notre Ami de Rome (4), cela m'inquiète (*sic*). S'il est arrivé à Paris, priez-le, je vous prie, de m'écrire. Vous paraissez témoigner le désir de nous voir réunis à Paris. Je le désire aussi bien vivement, mais je ne sais trop comment tout cela pourra se faire, car les affaires de province ne vont pas bien. Mais il faut tout attendre du temps et de ce Dieu secourable dont vous me parlez dans votre lettre. En attendant que j'aie le plaisir de vous revoir, j'ose vous prier, s'il vous reste un moment au milieu de vos grandes occupations, de ne pas m'oublier

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 278.

(2) Chateaubriand.

« tout à fait. C'est un véritable bonheur pour moi que de recevoir
« une de vos lettres.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mon attachement éternel
« et de mon entier dévouement.

« Chênédollé ».

Vire, 20 Janvier 1804 (1).

Chateaubriand revint à Paris au printemps. Il comptait emmener Chênédollé à Sion malgré « la tristesse de la résidence où, il espérait d'ailleurs ne faire qu'un très court séjour (2) ». Joubert (3) Fontanes (4), M^{me} de Vintimille (5) pensaient que le poète pourrait enfin suivre son ami. Mais Chênédollé en proie à une sombre tristesse, semblait avoir renoncé à tout projet, à toute ambition personnelle. Il ne s'occupait plus de la publication du *Génie de l'Homme*, et laissait tomber les offres de Chateaubriand.

« Il était si sombre, si mélancolique, en ces années, me dit un
« des témoins survivants (6), rapporte Sainte Beuve, que, quand
« il s'approchait d'une fenêtre, ses amis disaient toujours « Il va
« s'y jeter ». Il écrivait (7) à M^{me} de Vintimille « que la mort de
« M^{me} de Beaumont s'était fait sentir à lui au milieu des plus
« violents chagrins et des plus grandes pertes ».

Que lui était-il donc arrivé? Il aimait sans espoir la plus jeune sœur de Chateaubriand, Madame de Caud.

(1) Communication de M. Etienne Charavay, au catalogue N° 70.805
(2 p. 1/2, in-12,.

(2) Lettre de Chateaubriand à Chênédollé (Paris, 6 Mars 1804). *Sainte-Beuve*, t. II, p. 223.

(3) Joubert à Chênédollé. Lettres du 28 Février 1804 et du 20 Mars 1804. *Sainte-Beuve*, t. II, p. 261-262.

(4) Lettre de Fontanes à Chênédollé. *Sainte-Beuve*, t. II, p. 278.

(5) Lettre de M^{me} de Vintimille à Chênédollé (Paris, 1^{er} Nivose 1803). *Sainte-Beuve*, t. II, p. 213

(6) M Pasquier.

(7) Lettre de Joubert à Chênédollé, Villeneuve, 2 Janvier 1804. *Sainte-Beuve*, t. II, p 258.

CHAPITRE VIII

LIAISON AVEC LUCILE DE CHATEAUBRIAND 1802-1804

SOMMAIRE : La jeunesse Le Lucile. — Son affection pour son frère. — Rencontre de Lucile avec Chênédollé. — Leurs affinités. — Ils correspondent. — Voyage du poète à Rennes. — La rupture. — Ses causes. — Mort de Lucile. — Désespoir de Chênédollé. — Les notes relatives à M^{me} de Caud. — Influence de ce deuil sur l'avenir du poète.

« La courte existence de Lucile n'offre guère que trois événements : Son mariage avec le vieux Comte de Caud, sa liaison avec le poète Chênédollé et l'obscur drame de sa mort. Encore ces faits demeurent-ils enveloppés d'un troublant mystère qui n'est point sans charme. Projeter une lumière trop crue, — celle de la réalité, — sur cette vie volontairement et pudiquement voilée, n'est pas en profaner la poésie, en gâter le mystérieux poème ? René enchanté par ses écrits, mais Lucile, par sa vie seule, a sur l'imagination le pouvoir d'une magicienne.

« Sa mort, sans doute, offre moins d'obscurité, depuis que le mot de suicide a été prononcé (1), depuis que M. André Beaunier (2) dans une attachante étude a émis à ce sujet l'hypothèse concluante.

« Pourquoi Lucile voulut-elle mourir ? Pourquoi désespérât-elle de la vie, alors qu'elle avait deux gages de bonheur pour une femme : la beauté et l'amour ? Au fond toute la psychologie de Lucile se ramène à celle de son cœur, et tout le secret de sa vie à celui de sa passion. Lucile aimait-elle une fois en sa vie, et quel fut le prédestiné ?

« L'hypothèse d'une Amélie-Lucile a quelque chose de séduisant au premier abord. Elle a pour elle l'autorité de Sainte-

(1) Jules Lemaitre. *Chateaubriand*. Calmann-Lévy, Paris 1900, p. 38.

(2) André Beaunier. *Visages de femmes*, 2^e éd., Plon, in-16, 1913, p. 202.

« Beuve (1) et de quelques fins analystes du cœur humain (2).
« On pourrait ajouter l'opinion de certains psycho-physiologues(3).

« Le vieux de Caud et le frivole Mallilâtre font piètre figure
« aux genoux de la divine Lucile. A cette âme qui portait en
« elle toutes les formes orageuses de l'amour romantique et,
« déjà, toutes les complications du sentiment moderne, il fallait
« une âme sœur. Ne l'avait-elle pas dans François-René? Jamais
« similitude ne fut aussi frappante entre deux êtres.

« Enfants précoces d'une race très vieille, lui avec sa « syl-
« phide » qu'il transporte de la solitude du mail dans l'obscurité
« de sa tour; elle, agitée par des songes prophétiques, de macabres
« visions, ils s'en vont de par les bois de Combourg. Ce sont deux
« puissantes natures, tourmentées par le désir de vivre et peut-
« être le besoin de créer. Il se chérissent parce qu'ils se ressem-
« blaient... et parce qu'ils étaient seuls. Ce sentiment fut vif,
« orageux comme tous ceux qu'ils pouvaient ressentir, comme
« eux-mêmes.

« Ce premier temps de leur commune adolescence une fois
« passé, laissa dans leur imagination d'artiste le prestigieux
« souvenir d'un Eden perdu. Ils y songèrent pendant leurs jours
« malheureux; elle, dans les prisons de Rennes, et dans sa cellule
« des dames de Saint-Michel, — sa dernière lettre (4) à son frère en
« témoigne — lui, dans sa mansarde de Londres. Là, avec quel-
« ques souvenirs d'une jeunesse transfigurée par le recul du
« temps, il conçut René. Romancé par un proscrit qui avait
« connu des émotions plus vives, l'idylle fraternelle devint un
« drame d'amour. René écrit dans l'exil et dans la souffrance
« offrit une peinture singulièrement assombrie et dénaturée

(1) Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 96.

(2) Anatole France. *Lucile de Chateaubriand*. Charavay, 1879, in-8, p. 518.
Remy de Gourmont. *Promenades Littéraires : Mercure de France*, in-8,
1913, t. V, p. 210.

Jules Lemaitre. *Op. cit.*, p. 105, 106.

(3) Dr Potiquet. *Chateaubriand et l'hystérie*, p. 37.

La vertu de Lucile a été défendue par :

Le docteur Fernel. *Les névrosés littéraires* (revue thérapeutique des Alca-
loïdes).

Dr E. Masoin. *Chateaubriand, sa vie et son caractère*. Essai Médical et Litté-
rétaire, Bruxelles, 1908.

Dr Evariste Michel. *Chateaubriand*. Interprétation Médico-psychologique
de son caractère. Perrin, 1911).

(4) Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, id. Biré, t. II, p. 499.

« du passé; des réminiscences de jeunesse, un accent personnel
« donnèrent à l'œuvre l'apparence d'une confession. Désormais
« pour son siècle, Chateaubriand sera René et Lucile Amélie.
« Les rôles sont créés. Il faut avouer qu'ils ont été joués avec
« assez d'aisance et de sincérité pour que l'équivoque soit per-
« mise.

« Les Mémoires d'Outre-Tombe, seul document que nous
« ayons sur la jeunesse du Chevalier et de sa sœur, sont venus
« encore accréditer la légende d'Amélie-Lucile. L'auteur a
« dépassé la quarantaine lorsqu'il raconte sa jeunesse. Son ima-
« gination supplée trop souvent à la futilité de ses souvenirs et
« il revoit à travers l'épisode de René les années de Combourg.
« Ce n'est donc pas d'après le seul témoignage de son frère,
« mais à l'aide des faits eux-mêmes que l'on peut rétablir la
« véritable psychologie de Lucile.

« Elle fut ardente, pleine d'alarmes, exaltée jusqu'à l'égare-
« ment entre 1802 et 1804. Or, cet état ne fut pas la conséquence
« de sa passion pour son frère, mais plutôt de l'amour de Chêne-
« dollé.

« En 1802 (1), chez M^{me} de Beaumont, dans le salon intime, à
« peine éclairé de la rue Neuve du Luxembourg qui se rouvrait
« timidement, Lucile et Chênedollé se virent pour la première
« fois. Ils se retrouvèrent à ces réunions qui rassemblaient cha-
« que soir entre sept et onze heures des femmes charmantes et
« des hommes distingués (2).

« Chateaubriand présenta le poète normand à sa sœur comme
« son confident intime. Il avait des yeux de feu, l'allure aristo-
« cratique, surtout le prestige de la poésie (3) et du malheur (4).

« Exilé de son bocage, il aima cette solitaire Lucile arrachée à
« ses landes bretonnes. Il aima son âme d'où s'exhalait la poésie
« des grands bois et la senteur des bruyères. Il aima son étrangeté
« et l'élan de cœur qu'il devina en elle. Il eut pour elle une fer-

(1) Cette rencontre se fit avant le retour du poète à Vire, le 24 Thermidor, an X (12 Août 1802).

(2) Cf. Chapitre VII.

(3) « M^{me} de Caud me disait d'une manière très aimable que mes vers étaient « rayonnants, qu'ils étaient revêtus d'une robe de lumière. C'est bien là le ton « d'une femme qui veut nous séduire par la flatterie. » *Note de Chênedollé* (*Archives du Coisel*).

(4) Le titre d'émigré ruiné était alors très honorable.

« vente adoration, elle eut pour lui une effusion reconnaissante.

« Le 12 Août 1802 (1), Chênédollé revint à Vire après un exil
« de onze ans. La mort de sa mère survenue en 1800 (2) lui fit
« sentir davantage le besoin d'une affection féminine. Au Coisel,
« il fit le rêve d'une vie calme, paisible, coulée — près de Lucile —
« dans une rianle ei profonde solitude (3).

« Le sentiment fragile, inachevé, qui unissait Chênédollé à
« Lucile se resserra pendant l'hiver de 1802 à 1803 (4). Chateau-
« briand et M^{me} de Beaumont étaient favorables à leur amour (5).

« Au printemps de 1803, M^{me} de Caud partit pour Rennes,
« tandis que Chênédollé restait à Paris en proie à son souvenir.
« Elle lui écrivit (6).

(1) Cf. chapitre VII.

(2) Cf. chapitre VII.

(3) Note inédite de Chênédollé (2 septembre 1822).

(4) Ils le passèrent tous deux à Paris.

(5) M^{me} de Beaumont écrivait à Chênédollé alors à Vire, le 7 fructidor 1802 : « Lucile s'est écrié lorsque son frère nous à lu votre lettre Qui ne sait
« compatir aux maux qu'il a soufferts, Fougères lui a trop appris à apprécier
« Vire, elle vous plaint de toute son âme et me charge de vous dire mille choses »
Sainte-Beuve, t. II, p. 217.

(6) Je rétablis, avec ses « aimables gaucheries », le texte de cette lettre
publiée par Sainte Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 233.

Le 2 Avril 1803.

« Mes momens de solitude sont si rares, que je profite du premier pour
« vous écrire, ayant à cœur de vous dire combien je suis aise que vous soyez
« plus calme, que je vous demande pardon de l'inquiétude vague et passa-
« gère, que j'ai sentie au sujet de ma dernière lettre, je veux encore vous
« dire que je ne vous écrirai point le motif que j'ai cru à la réflexion, qui vous
« avez (*sic*) engagé à me demander sur parole de ne point me marier : à
« propos de cette parole s'il est vrai que vous ayez l'idée que nous pourrons
« être un jour unis, perdez tout à fait cette idée : croyez que je ne suis
« point d'un caractère à souffrir jamais que vous sacrifiez (*sic*) votre desti-
« née à la mienne, si lorsqu'il a été ci-devant, entre nous question de ma-
« riage, mes réponses ne vous ont point parues (*sic*) ni fermes, ni décisives,
« cela provenait seul de ma timidité et de mon embarras, car ma volonté
« était dès ce tems là fixe et point incertaine, je ne pense pas vous pei-
« ner par un tel aveu qui ne doit pas beaucoup vous surprendre? et
« puis vous connaissez mes sentiments pour vous, vous ne pouvez aussi
« douter que je me ferois un honneur de porter votre nom, mais je suis tout à
« la fois désintéressée sur mon bonheur, et votre amie, en voilà assez pour
« vous faire concevoir ma conduite envers vous !

« Je vous le répète, l'engagement que j'ai pris avec vous de ne point
« me marier à pour moi du charme parce que je le regarde presque comme un
« lien, comme une espèce de manière de vous appartenir. Le plaisir que j'ai
« éprouvé en contractant cet engagement est venu dès qu'au premier mo-
« ment, votre désir à cet égard me semble une preuve non équivoque que je

« On aimerait à connaître les réponses de Chênedollé encouragé
« par ces débuts. On sait par une lettre de Lucile datée du 1^{er}
« février 1803 (1) qu'il avait exprimé le désir d'aller la voir.

« A Lascardais (2), elle l'attend avec impatience. Elle se livre
« aux mille inquiétudes d'une femme qui aime. Elle rassure
« l'amant lointain sur un retard possible de ses lettres.

« Déjà perce l'hostilité des Chateaubourg (3) à l'égard de Chê-
« nedollé. « On serait charmé de le détourner » du projet de sa
« visite. A Fougères (4), lorsqu'il passe chez M^{me} de Chateau-
« briand « on se joue de lui avec une politesse et une grâce infi-
« nie ». « On affecte de ne point parler de Lucile ». Visiblement
« la famille est contraire aux assiduités du poète près de M^{me} de
« Caud.

« ne vous étois pas bien indifférente, vous voilà maintenant bien clairement
« au fait de mes secrets, vous voyez que je vous traite en véritable ami.

« S'il ne vous faut pour rendre vos bonnes grâces aux Muses que l'assu-
« rance de la persévérance de mes sentiments pour vous, vous pouvez vous
« reconcilier (*sic*) pour toujours avec qu'elles (*sic*). Si ces divinités par er-
« reur s'oublent un instant avec moi, vous le saurez, je sais que je ne peux
« consulter sur mes productions un goût plus éclairé et plus sage que le
« vôtre. Je crains simplement votre politesse. Quant à mes contes c'est contre
« mon sentiment, et sans que je m'en sois mêlé (*sic*) qu'on les a imprimés
« dans le Mercure. Je me rappelle confusément que mon frère, m'a parlé à
« cet égard, mais je n'y fis aucune attention, ni ne répondis. J'étois au
« moment de quitter Paris, j'étois incapable de rien entendre, de réfléchir à
« rien, une seule pensée m'occupée (*sic*), j'étois tout entière à cette pensée.
« Mon frère a interprété pour moi mon silence d'une façon fâcheuse. Je vous
« sais gré de l'espèce de reproche que vous me faites au sujet de l'impression
« de mes contes puisqu'il me met à lieu de connaître votre soupçon et de le
« détruire. Soyez bien certain que je n'ai point consenti à la publicité de
« ces Contes, et que je (ne) m'en doutais même pas. J'espère que quand vos
« affaires de famille seront terminées vous vous fixerez à Paris. Ce séjour
« (*sic*) vous convient à tous égards, et je vous drai toujours que votre posi-
« tion soit la plus agréable possible. Adieu vousvoudrez bien quand il en
« sera tems me mander votre départ de Paris, afin que je ne vous y adresse
« pas mes lettres. Je compte encore rester quinze jours dans cette ville-ci,
« après cette époque adressez moi vos dépêches à Fougères à l'Hotel Marigny.
« Quoique vos dépêches soient les plus aimables du monde ne les rendez pas
« fréquentes, j'en préfère la continuité. vous devez être paresseux et moi-
« même je suis fort sujette à la paresse. Je vous recommande surtout de
« me faire part de tous vos soupçons à mon égard; cette preuve d'intérêt me
« sera infiniment précieuse. » (Revue sur l'original) Collection Spoelberch de
« Louvenjol. Dossiers Sainte-Beuve D. 544, t. II, f. 242.

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 237.

(2) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 239.

(3) Une des sœurs de Chateaubriand était dame de Chateaubourg.

(4) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 240.

« Il vient à Lascardais. Elle, heureuse de retrouver cette
« chaude affection, laisse échapper au départ une demi-promesse:
« Je ne dis point non ». Rentré à Vire, il lui adresse une véritable
« supplique (1).

« A ces instances, Lucile oppose un silence méfiant, puis hostile. Elle s'éloigne, se laisse reprendre un instant à Rennes au
« rêve de bonheur caressé par le poète. Elle sourit, heureuse
« qu'il vint dissiper par sa présence inespérée les soupçons que
« l'on avait cherché à lui inspirer (2).

Le dimanche qui suivit l'arrivée du poète, Lucile lui retira sa parole en lui disant qu'elle ne serait jamais à lui. Chênédollé se livra au désespoir.

« 16 vendémiaire 1805. Quelle soirée cruelle je passai il y a
« aujourd'hui un an ! C'est le soir où M^{me} Lucile me déclara
« qu'elle ne serait jamais à moi, et me nia qu'elle m'eût donné sa
« parole. Je passai vingt fois des accès du plus violent désespoir,
« aux protestations de la plus vive tendresse. Que ne dis-je pas,
« quels moyens d'éloquence ne trouvai-je pour la persuader. Tout
« fut inutile. Enfin je sortis les yeux noyés de larmes, le désespoir
« dans l'âme et dans un état voisin de la folie. Il pleuvait à verse.
« De quelles pensées je fus agité dans la rue et surtout quelles
« insupportables angoisses vinrent me saisir quand je me trouvai
« seul dans la chambre de mon auberge. Je passai la nuit dans
« la plus cruelle agitation. Je méditai vingt projets plus extravagants les uns que les autres. Tantôt je voulais me livrer à la
« plus affreuse vengeance et l'attirer au même piège où Lovelace
« attira Clarisse, tantôt je voulais la revoir, tantôt lui écrire
« pour la fléchir. Enfin je résolus mon départ pour le lendemain.
« Je cherchai inutilement des voitures. Je partis à pied avec un
« homme qui portait mon paquet. Quand je passai devant le
« Thabor où nous avions dû nous promener ensemble, des larmes
« coulèrent de mes yeux, le cœur me manqua. J'hésitai à rentrer
« dans la ville, enfin je continuai la route avec un désespoir encore
« doublé (3). »

Dans l'automne de 1804, M^{me} de Caud vint à Paris, reçut

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 240.

(2) Cf. dans la *Minerve française*, Mars 1820. « Un épisode de la vie de Lucile de Chateaubriand » par L. de Lamare, p. 557-561.

(3) Archives du Coisel. Note de Chênédollé.

la visite de Chênédollé et rompit définitivement avec lui (1).

Que se passa-t-il? Quels doutes, quelles pensées tristes et méfiantes écartèrent Lucile d'un amour qui semblait dévoué jusqu'à la mort? Pourquoi libre de disposer de sa main sans l'aveu de sa famille repoussa-t-elle la demande du poète? Elle avait appris le récent passé de son ami.

On a vu (2) comment Chênédollé las de la solitude de l'exil, incertain de l'avenir, s'unit à Hambourg avec une liégeoise, M^{lle} Bourguignon. Ce mariage reçut à défaut de sanction civile une consécration religieuse et demeura secret. Comment Lucile l'apprit-elle? Son frère était dans la confidence. Les lettres échangées (3) entre le poète et son fils l'attestent. Au temps où ils prenaient ensemble « le détestable café de M^{me} Rousseau », Chateaubriand et Chênédollé aimaient à se conter leurs communes aventures (4).

« Chateaubriand fut discret dans ses Mémoires sur le compte du « poète son ami. Il le fut peut-être moins durant sa vie. Il ne put « cacher des faits aussi graves à sa famille, à Lucile elle-même, « dès qu'il fut question d'un mariage entre sa sœur et le poète.

« Les demoiselle d'Acosta, alliées (5) aux Chateaubriand, « avaient aussi la confiance de Chênédollé. Elles furent témoins « de la première entrevue du poète avec son fils belge à Versailles « le 27 septembre 1821 et servirent d'intermédiaire pour l'échange « de leur correspondance.

« On s'explique maintenant l'hostilité de M^{mes} de Chateaubriand et de Chateaubourg, l'attitude incertaine de Lucile à « l'égard du poète, ses doutes, ses fluctuations et ses reprises. « On voit ce qu'elle appelle « les impertinences de M. de Chêne-

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 494.

(2) Cf. ch. V.

(3) Cette correspondance léguée à l'Université de Liège par Chênédollé fils ne devait être ouverte d'après son testament, que 40 ans après sa mort, soit le 6 Février 1902. Elle va de 1818 à 1833.

(4) Cf. ch. VII.

(5) Lettre de Chênédollé fils à M^{lle} Céleste d'Acosta, 25 Août 1826. « Vous pourriez mettre le comble à vos bontés, en faisant vous même ou en faisant faire par votre honorable parent M. de Chateaubriand une démarche près de mon père... »

Lettre de Chênédollé fils à M^{me} Aimée de Banville de Chênédollé, 12 Décembre 1833. « M. de Chateaubriand, M. Legonidec et les dames d'Acosta sont au courant de l'affaire... »

« dollé » à son endroit. Lucile était une femme d'honneur. Chez « elle la conscience — peut-être faudrait-il dire l'orgueil — parla « plus haut que le cœur : elle brisa.

« Cette rupture fut douloureuse de part et d'autre, déchirante « même (1). L'entrevue que Lucile eut à Rennes avec Chênedollé « acheva d'altérer sa raison ébranlée par d'excessives souffran- « ces. « Je n'essaierai pas, dit-il, de peindre la scène qui se passa « entre elle et moi le dimanche au soir. *Peut-être cela a-t-il influé « sur sa prompte mort*, et je garde d'éternels remords d'une vio- « lence qui pourtant n'était qu'un excès d'amour (2) ».

« Tout échappait à la fois à ma sœur, dit Chateaubriand à « propos de cette rupture; retombée sur elle-même, *elle n'avait « pas la force de se porter* (3) ».

« Témoignages bien concluants!... Lucile avait supporté « l'éloignement de son frère lorsqu'il quitta Combourg, le séjour « des prisons révolutionnaires, cette blessure au cœur lui fut « meurtrière. A trente huit ans, désabusée d'une vie dépendante, « solitaire, sans issue, elle se réfugia dans l'espoir de l'anéantisse- « ment « Il n'est rien tel, mon ami, écrivait-elle à son frère, que « *l'idée de la mort pour me débarrasser de l'avenir* (4). Ce fut une « de ses dernières plaintes.

Le 9 Novembre 1804, à Villeneuve chez le sage Joubert, Chateaubriand reçut la fatale nouvelle : Lucile avait cessé de vivre (5).

Chênedollé apprit au Coisel la mort de M^{me} de Caud par un billet de Chateaubriand (6). Rien ne saurait mieux donner une idée de son désespoir que ses propres confidences (7).

(1) Août 1804. « Je connais bien toute la puissance du malheur. C'est un mot et une chose que j'ai bien appris à redouter. Depuis bientôt trois ans, je n'ai pas eu un moment de joie, et encore quels dégouts, quelles allarmes (*sic*), quels effroyables accès de jalousie quand j'étais auprès d'elle, il est vrai que j'étais payé de tout par un sourire, par un regard, par un mot prononcé avec sa douce voix. O (*sic*) bonheur, ne reviendrez-vous pas? *Notes de Chênedollé*. (Archives du Coisel).

(2) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 248.

(3) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 271.

(4) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 503.

(5) Cf. *La Minerve française*, Mars 1820. Article cité p. 563-564.

(6) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 227.

(7) Sur le carnet de Chênedollé qui a pour titre « M^{me} de Caud », j'ai trouvé ces quelques pensées sans suite. Jointes à celles que Sainte Beuve a déjà publiées (*Chateaubriand*, t. II, p. 244 et suivantes), elles forment une émouvante élégie.

« Il n'y a qu'une grande ferveur religieuse qui puisse nous
« donner une résignation parfaite à la mort et à la perte de nos
« amis plus cruelle peut-être que la mort. Comment la religion
« pourrait-elle nous rendre insensibles à la perte de notre mère,
« de notre femme, de nos amis puisque ces sentiments sont
« excellents en eux-mêmes et qu'ils nous sont donnés par l'au-
« teur même de la nature. Voilà ce qui fait qu'il n'y a point
« de bonheur en cette vie, car nous sommes exposés à ces pertes
« là et la religion ne garantit point des regrets. »

« Dans le moment de ma passion pour M^{me} de Caud, je me
« formais une idée de bonheur si vive que rien n'y manquait.
« Si on m'avait parlé d'y oter, d'y retrancher la moindre chose,
« j'aurais jeté des cris de désespoir, et dans le vrai, je ne concevais
« pas qu'on pût exister autrement qu'avec ce bonheur si arrondi
« et si complet. Il a fallu voir détruire pièce à pièce tout cet
« édifice de félicité. Il a fallu voir les événements les plus cruels
« déchirer et emporter chacun un lambeau du cœur et aujour-
« d'hui la seule chose à laquelle j'ose aspirer c'est un peu de calme
« à une agitation diminuée et pourrai-je la trouver? »

« Les malheurs les plus exaltés se terminent à une peine
« adoucie.

« Il y a des remords vertueux et des remords sans vertu.

« Les seconds ne sont que la douleur de n'avoir pas réussi.

« Il ne faut pas trop s'appesantir sur les idées de tristesse et
« de misanthropie (*sic*).

« C'est un poison qui s'irrite et s'aigrit dans le cœur, et finit
« par égarer la raison.

« Il faut un cœur dans la vie pour s'appuyer. Mais hélas ! les
« illusions sont autant de roseaux qui se brisent sous la main de
« l'homme qui cherche à s'y appuyer.

« Ce qui ravit la jeunesse si heureuse, c'est qu'elle se confie
« sans crainte à la vie et quelle est riche d'illusions et d'espé-
« rance.

« Mais l'homme qui a vécu longtemps se défie toujours du
« bonheur et ne se confie qu'en tremblant à la vie. Par exemple
« il ne m'est jamais arrivé d'aller qu'en tremblant chez M^{me} de
« Caud. Je craignais toujours de la trouver pour moi plus mal que
« la veille, parce que cela m'était arrivé souvent. Aujourd'hui
« puisqu'elle part, il faut bien me dire qu'il n'y a plus de bonheur

« pour moi. Il faut surtout renoncer à l'espérance, cette douce et
« cruelle folie qui ne fait tant de mal à l'homme, que parce qu'elle lui
« offre l'appât d'un bonheur qui n'est pas fait pour lui. Je puis
« dire que depuis treize mois je n'avais pas eu un seul mouve-
« ment de joie et ce n'est qu'auprès d'elle que j'avais senti que
« mon cœur si longtemps flétri n'était pas encore mort au
« sentiment du bonheur. Mais je le paye cher aujourd'hui :
« la dernière illusion est détruite, et me voilà retombé dans le
« néant !

« La vie a deux côtés : un côté odieux et un côté flatteur et
« notre faiblesse ne demande pas mieux que de se rattacher au
« côté flatteur, mais qu'il est cruel après avoir espéré, de retom-
« ber tout entier dans le vide absolu du cœur et dans le néant de
« la vie. Celui qui se confie à l'espérance met de la rage et du
« désespoir dans son avenir : en n'espérant point on n'a point
« de bonheur il est vrai, mais si l'existence est triste et mono-
« tone, du moins elle est tranquille.

« J'aurais voulu vous entourer d'une atmosphère de félicité
« et charger de vie et de bonheur l'air que vous auriez respiré.
« Mais vous ne l'avez pas voulu, et par une espèce de délicatesse
« qui tue ceux que l'on aime vous avez donné la mort à deux
« cœurs, si bien faits pour sentir le bonheur et la vie.

« Sitôt que j'étais auprès d'elle je retrouvais le secret de la vie :
« la présence de ce visage céleste endormait toutes mes douleurs
« et lorsqu'elle m'adressait quelques mots de pitié et de douceur
« c'était comme un baume adoucissant qui pénétrait tout mon
« cœur. J'étais heureux du bonheur de la regarder et jamais
« le moindre désir des sens n'est venu troubler des voluptés si
« délicates et si épurées. J'éprouvai en la voyant ce qu'on doit
« éprouver dans la présence d'une divinité (1).

« Ce furent des amours qui après avoir vécu dans l'inquiétude,
« le doute, l'irrésolution, s'achevèrent dans la mort et dans la dou-
« leur (2) ». Les souffrances que le poète éprouva en cette année
1804 ne laissèrent pas à son talent la liberté de s'épanouir, peut-
être même en brisèrent-elles le ressort.

« Que me fait la gloire à moi, disait-il avec découragement ?

1) Archives du Coisel. *Notes de Chénedollé*.

(2) Rémy de Gourmont, *op. cit.*, t. V, p. 213.

« Elle ne me touche pas où j'ai mal. Elle ne guérit pas la playe (*sic*)
« secrète de mon cœur (2). »

« On a bien assez des inquiétudes du cœur, songeait-il en ces
« heures de détresse, sans avoir encore les inquiétudes de la
« gloire (3). »

« La perte de Lucile lui fit sentir l'inanité de la gloire litté-
« raire et des honneurs. « J'ai été tenté de renoncer à tout et
« même à l'amitié, écrit-il, de Vire à Guéneau de Mussy, le 13
« nivose an XII (4). Pour tromper mon désespoir qui me portait
« quelquefois jusqu'au dégoût de la vie, je me suis retiré à la
« campagne et là j'ai réalisé des projets dont nous nous étions
« entretenus tant de fois. Pendant plus de trois mois, j'ai passé
« des jours entiers à bêcher la terre et ce n'était que par ce moyen
« que je pouvais rendre un peu de repos à une imagination
« malade et sortie des voies de la nature (5). »

Chênédollé s'enferma dans la solitude du Coisel avec le souve-
nir de sa malheureuse amie. Il était de ceux qui ont le culte du
passé même douloureux. Treize ans après son grand deuil de
cœur, il pensait encore à M^{me} de Caud en regardant le soleil
descendre derrière les côteaux de Burcy.

« 16 septembre 9 h. 1/2 du soir 1817. — Il a fait une journée
« aussi belle, aussi chaude, aussi brûlante qu'hier, et voilà une
« soirée tout aussi admirable. Le ciel surtout, ce soir, après le
« coucher du soleil, était d'une beauté suprême; l'œil se caressait
« à le regarder. C'était une couleur si douce, si suave ! C'était un

(1) *Journal* de Chênédollé, f. 375 (v.) cité par Sainte Beuve, t. II, p. 200.

(2) *Journal* de Chênédollé, f. 375 (v.).

(3) Janvier 1804.

(4) Je rétablis le petit détail d'affaires supprimé par Sainte Beuve au cours
de cette lettre publiée dans *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 245.

« Maintenant je dois vous demander si les trois louis que vous m'aviez
« prêtés si obligeamment vous ont été remis. J'ai écrit plusieurs fois à L...
« et n'ai point reçu de ses nouvelles, si par hasard cet argent ne vous avait
« pas été remis, faites le moi savoir et je vous le ferai passer très prompte-
« ment.

« Je n'ose plus écrire à M. de Fontanes, etc.

(Communication de M^{me} la C^{tesse} de Tugny (Archives du Château de Beau-
lieu).

A côté de ses peines de cœur, Chênédollé avait des préoccupations maté-
rielles. Il était obligé de recourir parfois à la générosité de ses amis notam-
ment de Chateaubriand (Cf. ch. XI) qui promettait toujours mais ne pouvait
guère tenir.

« mélange de lumière d'opale d'azur tout cela mêlé et fondu si
« doucement que cela formait une nuance d'un charme inexpri-
« mable : Ce devait être là comme le disait si bien M^{me} de Caud (1)
« la couleur de l'Olimpes (*sic*) (2).

(1) *Journal de Chénedollé*, f. 399. Je rétablis d'après le manuscrit le texte altéré par Sainte Beuve, op. cit., t. II, p. 250.

(2) Paris 2 Février 1807.

« M^{me} de Caud en se promenant avec Joubert dans une soirée très sereine
« lui dit : « La couleur de l'Olympe devait ressembler à celle de ce ciel là ». (*Journal de Chénedollé*, f. 302.)

TROISIÈME PARTIE

CARRIÈRE LITTÉRAIRE

- I. — L'Evolution religieuse sous l'action de la souffrance.
- II. — La nature consolatrice ; développement de la tristesse.
- III. — Le contact des Romantiques.

CHAPITRE IX

CHATEAUBRIAND — M^{me} DE CUSTINE et CHÊNEBOLLÉ

(LETTRES INÉDITES) 1804-1807

SOMMAIRE : Delphine de Sabran, Marquise de Custine. — Première visite de Chênébollé à Fervacques. — Chênébollé confident, puis consolateur de Delphine. — Lettre du poète à la marquise. — Nouvelle visite de Chênébollé à Fervacques. — Correspondance de Chênébollé et de M^{me} de Custine. Départ de Chateaubriand en Grèce. — Lecture du *Génie de l'Homme* à Fervacques. — Dernières lettres de M^{me} de Custine à Chênébollé.

Chênébollé souffrait de sa récente rupture avec M^{me} de Caud (1) lorsqu'il reçut vers le 15 Août 1804 un billet de Chateaubriand qui l'invitait à se rendre à Fervacques (2). Là, dans un antique château du XV^e siècle où Henri IV avait passé, revenait chaque année la belle Marquise de Custine « Héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence » (3). « C'était, dit la duchesse d'Arbrantès, une de ces ravissantes créatures que le ciel donne au monde dans un jour de munificence (4) ». Agée de 34 ans, elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté : mélancolique et mutine tout à la fois, avec un teint exquis de blonde, elle méritait bien le gracieux salut du marquis de Boufflers : « Adieu, Reine des Roses (5) ».

Chateaubriand semble l'avoir remarquée parmi les premières lectrices du *Génie du Christianisme*, qui venaient lui apporter de doux hommages. N'est-ce pas elle qui ramassa une enveloppe

(1) Lucile de Chateaubriand.

(2) A 13 kilomètres de Lisieux.

(3) *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ed. Biré, t. II, p. 297.

(4) Delphine de Sabran, marquise de Custine, par G. Maugras et le Baron P. de Croze Lemercier. Plon, 1912, in-8, p. 372.

(5) *Journal de Chênébollé*, f. 379.

suscite par lui et, rougissante, la cacha sous le voile tombant de sa longue chevelure (1).

René la revit à Paris chez M^{me} de Rosambo (2) et entretint avec elle une correspondance amoureuse d'avril à mai 1803.

Sur le point de partir à Rome, où il avait accepté la place de secrétaire d'ambassade, il écrivit à M^{me} de Custine :

« Je suis je vous assure à moitié fou, et je crois que je finirai
« par donner ma démission. L'idée de vous quitter me tue (3). »

M^{me} de Custine devait se rendre à Fervaques, elle ne partit pas. Au reçu de ce billet, elle courut à l'hôtel où logeait Chateaubriand. L'amoureux s'exalta davantage. Il rêva de suivre la belle Marquise et de partager la couche, où avait dormi le Béarnais.

« Ah ! promettez-moi le château d'Henri IV implorait-il ? »
De jour en jour il devenait plus pressant.

« Une sainte apparition qui m'a visité dans ma demeure m'a
« rendu l'éloignement insupportable. Songez, je vous en prie, à ce
« château d'Henri IV, cela peut me consoler (4). »

On remarque l'expression dont Chateaubriand s'est servi pour désigner la visite de M^{me} de Custine : « *Une sainte apparition.* »

L'ironie n'est pas le fait de René. Il n'y en a aucune trace dans ce billet.

Ne faut-il pas voir ici, un témoignage de la résistance qu'opposait M^{me} de Custine, aux assauts pressants de Chateaubriand, qui sollicitait d'elle un abandon plus complet.

René usait de l'annonce de son brusque départ pour Rome, auprès de la Marquise, afin de la pousser vers des réalisations immédiates. Il simulait l'affolement d'un amour intensif pour l'entraîner vers un état de passion où perdant tout contrôle d'elle-même, il lui deviendrait plus aisé d'en abuser.

C'est l'excessif de cette passion qu'elle ressentit plutôt par intuition que par analyse, qui la tint sur la défensive et l'empêcha de se livrer.

Peut-être rêvait-elle dans sa vanité, de voir commettre à

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ed. Biré, t. II, p. 251.

(2) Alliée aux Chateaubriand.

(3) A. Bardoux, *M^{me} de Custine*, d'après des documents inédits, Calmann-Lévy, in-8, p. 137.

(4) *Op. cit.*, p. 139.

Chateaubriand quelques actes de folie, même simulés, (1) comme ceux d'enfreindre l'ordre de départ immédiat pour Rome ou de démissionner.

Espérait-elle aussi tenir en haleine, tout au long de son séjour à Rome, son chaud amoureux et désirait-elle en recevoir de déli-rantes protestations, qui, venues d'un homme aussi en vue que René, et convoitées par tant de femmes, l'eussent flattée?

Elle comptait sans M^{me} de Beaumont que Chateaubriand voyait journellement et qui lui permettait d'attendre sans fébrilité l'instant où elle se livrerait.

Seule, M^{me} de Custine dans son isolement risquait de se consumer.

Chateaubriand ne pouvait avoir pour la belle Marquise, qu'un culte passager, simple hommage que son sens d'artiste rendait à sa physiologie d'une rayonnante beauté.

Il eût souhaité peut-être, emporter en Italie le souvenir de cette nouvelle tendresse toute de ligne, qui eût dû s'épanouir à même les œuvres d'art de cette Rome qu'il pressentait.

Dans ce débat de sentiments, l'ambition seule dominait Chateaubriand, et malgré ses protestations de folie amoureuse, il s'en fut vers l'Italie, avec un mince dépit, mais ne pardonna jamais à la belle Marquise sa résistance, toute de coquetterie, qui laissait échapper à jamais, l'heure du charme amoureux.

Chateaubriand parvint à Rome le 25 Juin 1803.

Il correspondit avec M^{me} Custine, mais les impressions passagères et affectées de son amour, s'atténuèrent sous l'influence des manifestations d'art.

M^{me} de Beaumont avait été la Muse des mauvais jours, l'ins-piratrice des pages mélancoliques du Génie du Christianisme et M^{me} de Custine l'amie légère et futile des jours de succès.

Peut-être après la mort de Pauline de Beaumont, Chateaubriand eût-il souhaité trouver en Italie, l'amante susceptible de comprendre sa tristesse devant les ruines de Rome.

Plus tard à Grenade il voulut connaître des voluptés andalouses avec M^{me} de Mouchy. Il en fut toujours ainsi : Chateaubriand éprouva le besoin d'une liaison nouvelle, chaque fois qu'il changea de résidence ou renouvela son idéal artistique.

(1) « Ses folies mêmes étaient peut-être plus verbales que réelles » — cf. Victor Giraud — *Chateaubriand romanesque et amoureux*. Revue des deux mondes, 15 Octobre 1921.

Le 15 Mars 1804, Chateaubriand rejoignit sa femme à Paris. Il l'avait quittée depuis plus de dix ans. Peut-être aurait-elle pu reconquérir et garder par la suite, une place encore agréable, près du tumultueux René, si elle avait eu l'intelligence de lui laisser la plus grande liberté de mouvements qu'imposait une si longue séparation. Pas plus que Minna Wagner (1) elle ne sut se résigner.

A Paris, Chateaubriand reprit ses relations intimes avec M^{me} de Custine. Il avait assisté à l'installation de cette dernière à Fer-
vacques. Il eut l'honneur d'occuper — mais seul — la chambre d'Henri IV. La chatelaine mit tout en œuvre pour le ramener vers elle.

La correspondance qu'ils échangèrent alors, diffère singulièrement de celle qu'ils entretenirent au début de l'année 1803. Ce n'est plus lui, qui implore, c'est elle qui supplie. René a déjà oublié son excessive tendresse pour M^{me} de Custine, il semble ignorer l'amour qui désormais l'envahit toute entière.

En Août 1804, l'heure chaude de son caprice pour la jolie marquise est passée. Il en est venu à craindre un peu le tête à tête. Il invite donc Chênédollé à venir le rejoindre. Il avait connu le poète à son retour d'exil (2); il s'était lié avec lui de la plus vive amitié et lui avait confié ses sentiments pour M^{me} de Custine. « La dame du logis vous recevra avec plaisir, lui écrit-il de Mantes ». Le poète arrive. Delphine pour complaire à son idole, lui fait bon accueil. Son amabilité, sa séduction, appri-voisent l'humeur sauvage de Chênédollé et lui font oublier sa propre douleur (3). Près de M^{me} de Custine, les heures s'écoulent plus légères. Touché d'une sympathie qui l'arrache au désespoir, le malheureux poète s'attache à Delphine. « M^{me} de Custine avoue-t-il, a redonné un nouvel intérêt à une vie que je croyais condamnée à une tristesse sans appel et à des regrets sans espoirs. »

Elle aussi souffrait par René. Chênédollé vit sa passion assez méconnue. Il pressentit les affres de cette âme qui s'était donnée toute et ne devait point être payée de retour.

(1) La première femme de Richard Wagner, cf. Beethoven et Wagner. *Essais d'Histoire et de critique musicales*, par Theodor de Wyzewa-. Perrin, in-8, 1914, p. 309.

(2) Voir chapitre VII, p. 1 et suivantes.

(3) Sa rupture avec M^{me} de Caud.

Après le départ de Chateaubriand, il resta quelques jours avec la pauvre Delphine :

« Votre ami est encore ici, écrit-elle à René, mais il part demain.
« J'en suis plus triste que je ne puis vous dire. Je ne verrai plus
« rien de ce que vous aurez aimé (1). »

Elle prit le poète pour confident intime :

« Je ne suis bonne qu'à être Margot, gémissait-elle. Actuelle-
« ment, je ne fais plus le thé, c'était bon quand il était là. Quel
« plaisir d'être sa servante, de faire sa couche, de lui préparer à
« manger et d'habiter une cabane avec lui (2). »

Elle lui montra le petit cabinet orné de deux myrthes super-
« bes. Voilà le cabinet où je le recevais. — « C'est ici qu'il a
« été à vos genoux. » . — « C'était peut-être moi qui étais aux
« siens (3). »

Du rôle de confident, Chênedollé insensiblement, se laissa glisser à celui de consolateur.

« Je n'ai pas eu les honneurs de la grotte et du petit cabinet
disait-il en se comparant à René, et je n'ai rien oublié (4) ».

« Je vous ai regardée deux heures pendant que vous jouiez
« de la guitare sans pouvoir me rassasier de votre figure. J'étais
« ivre de votre regard et de votre sourire. »

« Je croyais que cela n'était connu que de moi et que M. de
« Chateaubriand seul pouvait l'inspirer. (5).

— « J'ai été désespérée quand il a dit qu'il n'aimait pas les pe-
« tites bouches. » — « Croyez-vous que dans le petit cabinet il
« n'aimait pas celle-là ; ses baisers vous ont-ils indiqué qu'il la
« trouvait trop petite ? » Elle a souri d'une manière fine et char-
« mante où l'on devinait tout le plaisir qu'elle avait éprouvé (6) :

« Chat . . . soupirait-elle, ce nom est plus doux pour moi que la
« musique la plus ravissante. Ecrivez-moi, lui disait Chêne-
« dollé, si le fantôme (7) ne fait pas trop de peur à la colombe
« effarouchée (8).

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 322.

(2) *Journal* de Chênedollé, f. 268.

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 262, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 326.

(4) *Journal* de Chênedollé, f. 262. (v.)

(5) *Journal* de Chênedollé, f. 262.

(6) *Journal* de Chênedollé, f. 262.

(7) C'est ainsi que M^{me} de Custine appelait Chênedollé.

(8) *Journal* de Chênedollé, f. 262.

Elle avoua tout à Chênédollé : ses méfiances à l'égard de la passion d'abord simulée par René, sa résistance, ses manèges de coquette — puis son amour naissant exaspéré par l'absence de Chateaubriand en Italie et la présence de Pauline de Beaumont près de lui.

M^{me} de Custine confia encore au poète, parlant de Chateaubriand : « J'ai été tentée vingt fois de lui dire : revenez et je vous accorderai tout. Je le lui aurais dit avec l'intention de le faire, mais j'imagine qu'à la réflexion, tout aurait changé.

« *Je n'ai pas été toute à lui* et je m'en repents. » — « Voilà un repentir bien placé, répartit Chênédollé (1). »

Cet aveu permet d'établir, que si Chateaubriand, avant son départ pour l'Italie, obtint de M^{me} Custine certaines privautés, alors qu'il se montrait pressant, leurs relations intimes en restèrent là, même après son retour. La Marquise se déchaîna tardivement amoureuse, mais en vain ; René resta sourd à ses appels. Les regrets qu'elle exprime au poète indiquent nettement que leurs rapports n'allèrent pas jusqu'à la consommation complète.

Ainsi tombe d'elle-même, l'opinion qui avait prévalu jusqu'à ce jour, à savoir que M^{me} de Custine avait été une des nombreuses maîtresses de Chateaubriand.

Chênédollé emporta dans sa retraite du Coisel, le souvenir enchanteur de « la dame de Fervacques » ; cela fit diversion à son amour pour Lucile de Chateaubriand.

Nouvel Antiochus, il soupira pour sa Bérénice, qui de son côté se consumait dans une passion devenue sans espoir.

De retour à Vire, il écrivit à Delphine sur le ton fervent de l'amitié amoureuse :

22 Septembre 1804.

« J'étais à la campagne au moment où j'ai reçu votre dernière lettre. Je m'y livrais seul à toute la mélancolie dont un phan-
« tôme (*sic*) est susceptible. La chute des premières feuilles, le
« bruit du vent dans les feuilles d'automne qui commencent à
« tomber, l'année sur son déclin et plus que tout cela, votre
« silence, car il y avait quelques jours que je n'avais reçu de vos
« nouvelles et je commençais à craindre d'être oublié., tout
« m'avait plongé dans une noire tristesse plutôt voisine du déses-

(1) *Journal de Chênédollé*, t^o 262.

« poir que de la rêverie. Votre lettre comme un doux rayon est
 « venue m'arracher à mes sombres pensées. Je l'ai reçue avec
 « transport et serrée contre mon cœur avec un mouvement de
 « joie inexprimable. Quelle est douce et bonne ! J'en suis tou-
 « ché jusqu'aux larmes. Je la baise et la relis sans cesse. J'y
 « vois mille choses qui assurément n'y sont pas ; n'importe je
 « veux les y voir. Pardonnez-moi mes folies, et laissez-moi mes
 « illusions. Vous savez que la douleur s'attache à tout, et que
 « rien ne paraît méprisable à l'espérance.

« Vous me demandez si j'ai oublié la musique de Fervacques ?
 « Vous savez bien qu'il n'est pas possible de l'oublier. Je me
 « rappellerai toujours cette soirée où vous chantâtes pour la
 « première fois. Je n'oublierai jamais le son de cette voix, ces
 « regards si doux, si mélancoliques qui daignaient quelquefois
 « se reposer sur moi. Je restai deux heures appuyé (*sic*) sur le dos
 « du canapé, les yeux constamment fixés sur cette charmante
 « figure qui devenait céleste en répétant les mots de sa romance
 « favorite. *Mais comment vivre hélas et l'oublier.* J'étais immobi-
 « bile d'enchantement à peu près comme lorsque la blanche
 « colombe (1) contemple la physionomie ravissante du Génie (2).

« Je vais lui écrire par ce même courrier à ce bon et aimable
 « génie et le presser d'arranger son voyage. Vous devez être con-
 « tente de lui. Il écrit souvent et il paraît que ses lettres sont
 « très aimables. Il témoigne un désir très vif de revenir, et cela
 « est d'un grand prix, quoique au fond on ne doive pas lui en
 « savoir beaucoup de gré. Vous voulez donc aussi que je revienne
 « à Fervacques... Il m'est bien doux de vous le promettre.
 « mais je crains fort que ma promesse ne vous semble une menace.
 « Quoiqu'il en soit, j'accepte avec transport et j'y serai en temps
 « convenu. Vous aurez la romance. Elle sera ainsi que vous
 « l'exigez triste comme vous, mais cela sera peut-être difficile car
 « lorsque nos mélancolies nous prennent, Young serait un bouf-
 « fon à côté de nous. Je suis aussi désespéré que vous que M^{me} des
 « Boulets (3) n'arrive point cela est contrariant au delà de tout
 « ce qu'on peut dire. La souris (4) vous écrit-elle souvent ? Mon

(1) M^{me} de Custine.

(2) Chateaubriand.

(3) Une amie de M^{me} de Custine.

(4) M^{me} de Cauvigny, belle-sœur de M^{me} de Custine.

« Dieu, que je suis fâché qu'elle ne soit plus auprès de vous et que
« je sens vivement combien elle doit vous manquer. Sa gaieté
« impertubable était nécessaire pour distraire un peu la dame
« sans espoir (1) de ses noires rêveries . . . mais j'espère qu'elle
« vous reviendra bientôt. Adieu, gardez-moi une petite place dans
« votre souvenir et rappelez-moi à celui du pauvre malade
« (Astolphe fils de M^{me} de Custine). Je suis ravi que la fièvre ait
« tout à fait cessé. M'écrirez-vous un petit mot? Vous me ren-
« driez bien heureux et je serais bien reconnaissant (2). »

En Octobre 1804, Chateaubriand se rend à Fervaques. De nouveau, il fait signe à son ami (3). Chénédollé a fait une chute de cheval et ne peut être exact au rendez-vous (4). Chateaubriand réduit à la société de quelques dames du voisinage est de fort méchante humeur.

Durant l'hiver de 1805, René s'installe à Paris, rue de Miro-mesnil. M^{me} de Custine le voit tous les jours. Ils s'entretiennent ensemble du poète. « Il vous attend, il vous aime, il parle souvent de vous, écrit Delphine à Chénédollé le 18 Janvier » (5). Elle doit lui faire avoir par son grand ami Fouché (6), un passeport pour se rendre à Paris. Mais il s'enferme dans sa solitude du Coisel et cesse d'écrire. Il vient de perdre M^{me} de Caud.

M^{me} de Custine compatit à ses douleurs. « Je suis vraiment bien touchée de vos chagrins, lui écrit-elle, le 28 mars 1805. Je vous pardonne votre silence. Je serai heureuse de vous revoir et de broyer du noir avec vous . . . (8).

Au mois de Juillet, Chateaubriand doit partir pour la Suisse, M^{me} de Custine confie ses appréhensions à Chénédollé :

(1) « Chateaubriand plaisantait M^{me} de Custine : « Notre ami a été très pitoyable pour moi, il a été parfait. Il m'appelle la dame sans espoir. Il dit « que je vois tout en noir : — « Il va venir de l'orage; non c'est une comète ! » — C'est fort gai ». *Journal de Chénédollé*, f. 262^v (v.).

(2) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(3) Lettre du 10 Octobre 1804. *Sainte-Beuve*, t. II, p. 226.

(5) G. Maugras et le C^{te} P. de Croze Lemerrier, *op. cit.*, p. 408. Chédieu de Robethon. *Chateaubriand et M^{me} de Custine*, 1893. Plon, in-18, p. 120.

(6) Bardoux. *M^{me} de Custine* d'après des documents inédits. Calmann-Lévy, 1888, in-8, p. 164.

(7) Sur les relations de Fouché avec M^{me} de Custine. Cf. L. Madelin. *Fouché*, *op. cit.*, p. 536, en Note.

(8) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 324.

Fervagues, le 5 Juillet 1805.

« J'ai enfin de vos nouvelles, je vous croyais perdu, ou pour
 « le moins hermite (*sic*) dans quelque coin du monde, ayant
 « renoncé au genre humain et même à moi!... J'ai enfin des
 « nouvelles de Colo (Ce nom lui va bien en *absence* pour ne pas
 « le lui conserver). Le voyage est toujours incertain. Ce qui est
 « certain, c'est la maussaderie de Colo dans ses lettres. Pour mon
 « malheur, j'ai été relire ses lettres d'Italie que j'ai trouvées
 « tendres et aimables. Il ne m'aime donc plus! ou moins? non,
 « du tout... il est Colo à présent, et il était *lui* alors. Allons, il
 « faut regretter ce bon temps et pleurer celui-ci!... Voilà le
 « monde! voilà ce qu'il entraîne, voilà ce qu'il faudra supporter
 « toujours! il ne dit pas ce qu'il fera si le voyage (2) n'a pas lieu!
 « Il trouvera peut-être le moyen de me le faire regretter, il en
 « est capable. Mais ce qui sera loin de sa puissance, c'est de me le
 « faire oublier! car s'il manque ce ne sera pas moi qui en serai
 « cause... ainsi je ne pourrai en savoir aucun gré. Oh j'ai ce
 « voyage et toutes les duretés qu'il a occasionné (*sic*) terrible-
 « ment sur le cœur! mais ce qui est bien plus fâcheux, c'est que
 « Colo est encore plus que tout cela au fond du cœur... Le houx
 « est mort, les sapins sont morts, les arbres nouveaux aussi! tout
 « est mort. Il n'y a que le souvenir qui est aussi vif qu'il peut
 « être (3). »

Chateaubriand renonça au voyage en Suisse et partit quinze jours à Fervagues (4). Il fit encore signe à Chênedollé qui vint le rejoindre. M^{me} de Cauvigny fut conviée aussi. René fut aimable. Un incident faillit tout gâter. « Un jour, en revenant d'une promenade en calèche, où il avait été assez maussade pour elle, raconte Chênedollé, elle aperçut un fusil avec lequel nous avions chassé le matin, elle fut saisie d'un mouvement de joie et de fureur, et fut près de s'envoyer la balle au travers du cœur (1) ».

(1) Le voyage en Suisse.

(2) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(3) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 324.

(4) *Journal de Chênedollé*, f. 262^v. (*v.*). *Sainte-Beuve*, t. II, p. 323 en Note.
 « Un autre jour à Fervagues, Chênedollé dit :

Il n'y a rien de la femme dans M^{me}***. — M^{me} de Custine répondit :
 « Elle est bien heureuse. » (*Journal de Chênedollé*, f. 262^s).

René partit en Suisse au mois d'Août (1) et Chênédollé rentra dans son habituel silence.

Reproches de Delphine :

Fervagues, 26 Août 1805.

« Je vous trouve d'une maussaderie rare ! Pour ne pas dire
« plus. Pourquoi réservez-vous pour moi seule toute cette our-
« serie quand vous êtes tout miel et toute grâce ailleurs. Com-
« ment, je n'ai pu vous inspirer le plus pauvre petit couplet ?
« Oh tout cela n'est pas conséquent (avec) tout ce que vous pré-
« tendiez sentir pour moi, il faut convenir que c'est aussi par
« trop aimer les gens que d'en être aussi bête ! On m'a remis
« votre lettre qui ne pouvoit m'échapper, car en ouvrant la
« fameuse boîte j'ai reconnu votre écriture. J'ai souvent des nou-
« velles de notre ami. Il sera bientôt chez M. Joubert. En atten-
« dant, il est à Genève, car il lui fallait un peu d'air de Suisse. Il
« compte toujours venir en automne. Puis-je espérer que je vous
« inspirerai au moins le désir de vous réunir à nous ? Vous l'avez
« bien promis, mais nous savons que cela ne suffit pas pour
« vous (2). »

Chateaubriand ne songea plus à Fervagues. M^{me} de Custine envoya ses doléances à son confident habituel :

« Fervagues, ce 7 Septembre 1805.

« Je vous pardonne et je ne boude plus, d'abord je ne suis
« pas fière aujourd'hui je suis presque aussi triste que le temps
« ce qui n'est pas peu dire car je crois que le monde se bouleverse
« à son tour, mais c'est bien autre chose qui me tourmente. Il
« a été à Lyon, avec sa moitié et de là a voulu faire seul le voyage
« en Suisse voir Genève, le Mont-Blanc, il devait être de retour
« à Lyon les premiers jours de Septembre. Au lieu de tout cela,
« il me mande qu'il n'a pas fait son voyage seul comme il l'es-
« pérail, que des scènes auxquelles il ne sait pas résister l'ont
« fait consentir à ce qu'on a voulu. Il n'a donc rien vu ni rien
« fait de ce qu'il désirait, Il est de retour à Lyon. M. Joubert
« lui mande qu'il ne sera à Villeneuve qu'à la fin de septembre

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe* édit. Biré. t. II, p. 478 (Note).

Œuvres complètes. T. VI. « Cinq jours à Clermont et le Mont-Blanc ». Fin Août 1805.

(2) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

« mais que son père part pour l'y attendre, il l'engage à y aller,
« il ne sait que faire, il paraît que tout cela le contrarie; il n'a
« encore pris aucun parti; il m'écrit à quoi il se décide Il paraît
« malheureux, enchaîné. Je suis désolée, que va-t-il faire? Com-
« ment pourra-t-il venir cet automne, et comment travailler
« au milieu de tant de contrariétés; tout devient monstrueux dans
« ma pauvre tête! Je me décourage, je vois qu'il n'y a aucun
« bonheur à espérer, je ne me sens plus la force ni la volonté
« de vivre. Tout cela se complique et lorsqu'en sus de mille cha-
« grins on a encore pour rivale l'opinion publique, on a plus
« qu'il n'en faut pour passer sa vie misérablement et même
« pour y renoncer. La tristesse dévore mon cœur, je la cache, je
« prends sur moi, je me bourre d'occupations, mais rien ne
« calme cette maladie du cœur qui empire chaque jour et qui
« décolore le peu de bien être dont je pourrais encore jouir.
« Adieu, sera-t-il vrai dites-moi que vous viendrez à la fin d'Oc-
« tobre; dites-moi que je vous fais pitié, dites-moi si vous
« croyez qu'il (1) aura été à Villeneuve et qu'il viendra ensuite
« ici comme il l'a promis.

« Adieu, je suis seule, triste et malheureuse; que n'êtes vous
« ici! Que de noirs nous ferions. (2). »

Sur ces entrefaites, Delphine écrivit une lettre de désolation à René (3). Elle eut soin d'en envoyer une copie à Chênédollé avec la diagnostic de son cœur.

(1) Chateaubriand.

(2) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(3) 14 Septembre. Fervacques 1805.

« Je ne puis être généreuse à demi lorsque surtout vous en appelez à ma
« générosité. Je consens donc à tout ce qui peut vous convenir et s'accorder
« le mieux avec toutes les convenances que vous avez tant d'intérêt à ménager.
« J'oublierai cet accent qui n'était pas le véritable, mais qui pourtant m'avait
« persuadée que vous reviendriez même plutôt (*sic*) que vous ne promettiez.
« Toutes vos paroles d'alors tenoient à la situation présente je le crois mainte-
« nant : mais votre accent n'avait pas persuadé que moi seule, car ma con-
« fiance s'étoit communiquée à tout ce qui vous avait entendu et personne ne
« mettait en doute votre prochain retour : N'en parlons plus, avertissez-moi
« doresnavant (*sic*) de ce que je pourrai croire. Lorsqu'à Paris vous promettiez
« deux mois de suite à Fervacques, lorsqu'à Fervacques vous juriez de reve-
« nir au mois d'Octobre, et de passer au moins un mois, lorsque vous pro-
« mettiez de voyager seul... tout cela n'étoit pas de l'accent qu'on peut
« croire : c'était celui de circonstance : me voici avertie, je vous jure de ne
« plus me méprendre : je reviens à votre proposition. Pour retourner à
« Paris, pour vous voir peut-être un jour ou deux, après lesquels mille con-

« 22 Septembre 1805.

« ... Tout cela (1) ne me distrait point de Colo. Je pense à
« lui plus jamais et je suis tous les jours un peu plus mal-
« heureuse. Il a voyagé avec sa femme, il est à présent à Ville-
« neuve, mais il m'écrit qu'il craint de ne pouvoir venir que le
« 15 Novembre. Je suis furieuse, j'en ai pleuré trois jours de suite.
« J'ai écrit une lettre de désolation, de bouderie. J'ignore l'effet
« qu'elle aura produit. j'attends la réponse comme un vrai
« patient. Que de tristesse ! quel bien puis-je espérer ? Vous
« viendrez en Octobre comme vous l'avez promis et j'y compte.
« Je lui ai écrit depuis la lettre fulminante, que s'il voulait faire
« la paix, il viendrait le 20 Octobre. Je compte donc sur vous
« pour ce temps (2). »

René oppose la force d'inertie aux reproches de M^{me} de Custine
La pauvre Delphine de plus en plus inquiète revient vers Chênedollé :

« Ce 1^{er} Octobre 1805.

« Je suis désolée, malheureuse, comme si je l'étais pour la
« première fois de ma vie ! écoutez-moi, plaignez-moi, et dites-
« moi ce qu'il faut que je fasse. Il y a trois semaines que notre
« ami en quittant Lyon m'écrivit une lettre qui me fit un mal
« affreux. Il disait qu'il ne viendrait ici que les derniers quinze
« jours de Novembre, qu'il ne me l'avait pas promis avec l'ac-
« cent qu'il met lorsqu'il sait qu'il tiendra parole, que si je veux

« venances vous obligeront à mille devoirs. je crois que cela n'en vaut pas
« la peine. Je resterai donc ici, jusqu'au mois de décembre, mais je trouve
« que lorsqu'on vient de faire un voyage aussi cher que celui que vous avez
« fait accompagné de votre femme, ce seroit folie bien plus grande encore
« de venir ici dans la mauvaise saison pour se voir quinze jours plus tôt.
« Vous n'en êtes pas je crois à cela près. Vous avez assez voyagé. Restez
« paisiblement et maritalement à Villeneuve. Restez-y même une partie de
« l'hiver, avancez votre ouvrage, consolidez votre réputation, elle vous est
« chère et doit l'être : Laissez tout le reste avec la pauvre guitare dans le
« premier coin, et comme votre exemple doit entraîner, on fera aussi ce qu'il
« vous est si facile de faire. Adieu, j'avois reçu il y a plusieurs jours cette
« lettre de ma tante. Je vous l'envoie. Que voulez-vous que je lui réponde
« sur sa proposition. Les lettres que je vous ai écrites à Villeneuve y ont
« été adressées poste restante Je crois que vous avez dû en trouver trois ou
« quatre. Veuillez me dire si elles vous sont parvenues. » (*Archives du Coi-
sel. Lettre inédite*).

(1) Des visiteurs venus à Fervacques.

(2) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

« venir à Paris le 1^{er} Novembre il me promet d'y être aussi, où si
« j'aime mieux l'attendre à Fervagues, que nous reviendrions
« ensemble à Paris. Sa lettre était charmante à cela près, je l'a-
« voue, mais je crus y voir le projet de ne pas venir, je crus
« qu'il n'était aimable que pour me faire passer ce qu'il y avait
« de dur. Il me parlait de la guitare et disait avoir été obligé de
« la laisser à Paris en partant d'ici. Il disait aussi avoir entraîné
« sa femme en Suisse et ce voyage si redouté s'était pourtant
« exécuté dans un autre tems il est vrai, mais ne pouvait qu'être
« aussi triste pour moi. Enfin cette lettre me fit tant de peine,
« que je lui ai répondu celle (1) dont je vous envoie la copie et j'ai
« passé trois jours dans les larmes et dans un tel état d'angoisse
« que je n'ai pu m'en tirer qu'en lui écrivant de nouveau mais
« une lettre plus tendre, un commentaire de celle-ci, adouci par
« le regret de l'avoir affligé, lui demandant de venir ici le 20
« Octobre... enfin me repentant entièrement dans l'intervalle
« de ma seconde, j'en reçois une seconde de lui à son arrivée à
« Villeneuve, celle-ci très aimable, reppétant (*sic*) qu'il vien-
« drait en automne, et qu'il étoit heureux de se sentir plus
« près de moi ! ma seconde était partie je m'en réjouis, et ne
« pu (*sic*) tenir à lui en écrire une nouvelle encore plus aimable. A
« tout cela point de réponse. Je n'y tiens plus et le 26 Novembre
« je lui écris le chagrin où me jette son silence mais j'adresse la
« lettre à Paris. J'y fais mettre l'adresse par une autre main
« et je charge quelqu'un à Paris de la mettre à la poste ! Voilà
« où j'en suis. Chaque jour je griffonne à l'arrivée de la boîte et
« chaque jour je sens mes forces, ma patience, mon courage m'a-
« bandonner. Avec cela je vous ai mandé que j'avais du monde.
« Depuis, ma mère et M. de Boufflers (2) sont ici, les deux musi-
« ciens, la souris, M. de Quitry. Je ne peux donc me livrer à la
« douleur qui me dévore. Je ne sais que croire ! S'il est fâché,
« comment le reste-t-il au bout de trois autres lettres ? Peut-
« être soustrait-on nos lettres ? Peut-être est-il malade ? Que
« faire ? Que croire ? Jugez de ce que je dois souffrir. Ayez pitié
« de moi. Dites moi franchement ce que vous croyez.
« Dites-moi si vous avez de ses nouvelles ! Est-ce qu'il seroit ca-

(1) Cf. La page précédente en note.

(2) M^{me} de Sabran, mère de la Marquise de Custine, avait épousé en secondes noces le Chevalier de Boufflers.

« pable de s'être fâché tout de bon? de n'avoir pas vu le dé-
« pit, la jalousie, le chagrin qui avoit dicté cette maudite
« lettre! mais s'il étoit malade? comment le savoir? Que faire?
« Quelle inquiétude! Vous voyez que je cause avec vous comme
« si vous étiez ici. Gardez-moi ma copie, vous me la rappor-
« terez lorsque vous viendrez. Adieu. Je vous ai laissé lire dans
« mon cœur, vous voyez qu'il est digne de pitié. L'incertitude me
« soutient encore, mais la contrainte où je suis me tue.

« Adieu, ne tardez pas à me répondre (1). »

Enfin Delphine reçut une lettre de René (2) : Il protestait de la fidélité de ses sentiments, mais n'annonçait pas sa visite.

« Venez, écrit-elle le 23 Octobre à Chênédollé, broyons du noir
« ensemble, que pouvons-nous faire de mieux. Le tems et nos
« amis nous sont contraires. Réunissons-nous au moins pour
« pleurer! mais je vous en prévien, sans doute *nous serons seuls*.
« Voyez si vous vous sentez le courage d'affronter et la solitude
« et la tristesse et les vents des grands corridors de Fervaques:
« j'attends avec impatience de vos nouvelles... (3). »

Chateaubriand vint à Fervaques en Juin 1806. Un autre voyage se préparait qui allait l'éloigner, pour longtemps de M^{me} de Custine.

« Cette Chimère de Grèce est enfin réalisée, écrit la pauvre
« Delphine à son ami de Vire... Tout a été parfait depuis quinze
« jours mais aussi tout est fini (4). »

Tandis que le volage René prenait sa course sur Jérusalem, faisait le grand tour par Carthage et s'acheminait vers une nouvelle idole (5) à Grenade, Chênédollé vint consoler l'abandon de

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(2) Lisieux, ce 8 octobre 1805.

« J'ai reçu une lettre charmante, il était malade. Des coliques violentes l'ont fait souffrir extrêmement et ne sont pas même encore passées, mais il n'est pas changé pour moi. C'était le plus grand des maux. Il ne sait pas encore quand il viendra ni s'il viendra... ma mère est toujours ici. Je ne peux vous écrire qu'un mot. La souris viendra aussi les premiers jours de novembre. J'espère que vous serez des nôtres. Adieu, je suis moins malheureuse mais je suis bien souffrante, car l'inquiétude et le chagrin laissent des traces difficiles à guérir?.. »

Lettre inédite de M^{me} de Custine à Chênédollé. *Archives du Coisel*.

(3) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(4) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 325.

(5) M^{me} de Mouchy.

M^{me} de Custine. Il avait terminé son poème du *Génie de l'Homme*, il en donna lecture à Fervaques devant quelques amis (1).

Ce fut une de ses dernières visites à M^{me} de Custine. Sa correspondance avec l'amie de Chateaubriand s'espaga de plus en plus.

Le 19 Juillet 1808, il reçut encore une invitation pour Fervaques.

« Le Génie (2) ne viendra qu'au mois de Novembre, Koreff (3)
« le mois d'Août. Arrangez votre marche comme vous l'entendrez
« et comme cela vous conviendra le mieux. Vous serez tous
« jours le bien venu. Dès que je saurai que Koreff va venir,
« je vous le manderai si vous voulez. Maintenant, nous sommes
« dans la plus profonde solitude. Cela n'est ni gai, ni fait pour
« distraire le sombre virois. Je lui conseille de choisir un meilleur moment ! (4). »

M^{me} de Custine chercha l'oubli de René auprès de Koreff; mais le souvenir de Chênédollé lié à l'amour d'autrefois lui resta fidèle. En ses dernières années, tandis qu'elle voyageait avec son fils Astolphe en Italie et en Suisse, elle gardait une pensée attendrie à son ancien confident.

« Genève 4 Juillet (1825).

« ...Voilà deux ans que je voyage avec mon fils... nous comptons passer encore cet été en Suisse. J'espère que lorsque nous reviendrons dans notre vieux château, vous viendrez nous y voir ce sera un grand plaisir de vous revoir et de nous rappeler (*sic*) le temps passé. Croyez que je n'ai pas oublié les

(1) Chênédollé avait lu à Chateaubriand, dès 1804, de nouveaux passages de son poème :

« Chateaubriand me dit à son retour que vous lui aviez lu de *forts beaux vers* que vous veniez de faire. Tant mieux, mais comme c'est là un lot que rien ne pourra vous ravir et dont assez d'autres sentiront d'abord tout le prix, mes soins ne s'en occupent pas. Votre talent donnera ses fruits de lui-même, je me bornerai à vous empêcher, autant qu'il me sera possibles (*sic*) d'enterrer au fonds (*sic*) de vous même votre esprit et votre savoir, deux gonds sur lesquels peut rouler la porte par où vient la prospérité. Vos vers serviront à obtenir de la considération, mais votre prose seule pourra vous faire vivre où vous voudrez et comme vous voudrez. Décidez-vous donc à en faire quand il le faudra et voyez sûr que vous en ferez d'excellente quand vous le voudrez. » (Lettre inédite de Joubert à Chênédollé. Villeneuve-sur-Yonne, 26 Décembre 1804). *Archives du Coisel*.

(2) *Le Génie*, Chateaubriand.

(3) Koreff. Ami de M^{me} de Custine.

(4) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

« jours où vous étiez de bonne humeur qui pouvaient se nom-
« mer de bons jours. Je serois très heureuse d'en retrouver de
« pareils (1). »

Les bons jours de Chênédollé que regrettait M^{me} de Custine, étaient ceux qui ramenaient Chateaubriand à Fervaques. Jusqu'à la fin, le poète dut s'y résigner, ce fut l'âme mobile et insaisissable de René que Delphine poursuivit en son cœur.

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel*!

CHAPITRE X

UN POÈME CLASSIQUE : LE GÉNIE DE L'HOMME 1807

SOMMAIRE : Analyse : Intention de l'Auteur.

Genèse : 1^o Conception de Hambourg sous l'influence de Rivarol. — Poème sur la Nature (Spectateur du Nord. — Juin 1797. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1798-1799. — Idem.)

2^o Extension donnée au poème en Suisse : Poème sur les sciences (Mercure de France 1802. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1802. — Début du Chant des Montagnes. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1803. — Chant des Montagnes.)

3^o Forme définitive. — Poème en quatre chants corrigé par Fontanes terminé vers 1806, publié en Mai 1807.

Sources du poème : I. Chant. — Fontanes. — B. de Saint-Pierre. — Lemierre, etc.

II. Chant. — Buffon. — Saussure. — Ramond. — Delille, etc.

III. Chant. — Pascal et J.-J. Rousseau.

IV. Chant. — J.-J. Rousseau, Montesquieu et Rivarol.

Dans le poème : Imitations de Lucrèce. — Virgile. — Colorations dues à Werther. — Young. — Les emprunts faits par Lamartine au Génie de l'Homme. — Editions du Génie de l'Homme, — Mai 1807, — Avril 1812, — Janvier 1822, — Novembre 1825.

Corrections et variantes caractéristiques : Les critiques dirigées contre le Génie de l'Homme. — Défauts. — Beautés de détail. — Originalité du poème. — Ce qui en restera.

Les premiers jours de Mai 1807, parut chez Le Normand le *Génie de l'Homme*, poème didactique en 4 chants. L'auteur y montre successivement l'homme étudiant les cieux, la terre, sa propre nature, enfin la société. « L'homme, dit-il, lève d'abord ses regards vers le ciel, il les laisse ensuite tomber sur la terre, puis il les reporte sur lui-même, et enfin, il cherche quelles sont les lois sous lesquelles il vit (1) ».

« J'ai voulu dans mon poème, dit encore Chênedollé, embrasser le double univers: le monde matériel et le monde intellectuel. « Ciel et terre comprend tout : l'univers phisique (*sic*) homme et

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand*, t. II, p. 295.

« société tout l'univers moral. Il n'y a pas d'autre division (1). »

Telle est dans ses grandes lignes la marche suivie par Chênédollé.

Il ne faut pas chercher dans le Génie de l'Homme l'unité grandiose d'un poème à la Lucrèce. C'est pour ainsi dire la juxtaposition de quatre fragments sur les applications que l'homme peut faire de son intelligence. Aussi ce poème d'une fastidieuse longueur est-il néanmoins rempli de lacunes, si l'on veut bien s'en rapporter au titre. Rien n'est plus varié que les manifestations du Génie humain, et, s'il fallait les énumérer toutes, le poème de Chênédollé et aucun autre n'y suffirait.

Dans le Génie de l'Homme l'auteur a suivi les procédés classiques de développements à la Delille.

Le Chant I s'ouvre par une invocation à la puissante Nature « fille du Grand Etre ».

O nature ! à mes yeux ouvre ton sanctuaire,
Et daigne me guider sous tes sacrés abris !
Tu sais que dès longtemps, de tes charmes épris,
Je t'aime, mais non point telle que les poètes
T'ont peinte, quand, s'armant de magiques palettes,
De la Mythologie épuisant les couleurs,
En croyant t'embellir ils te chargeaient d'erreurs ;
Mais riche sans effort, mais toujours jeune et belle,
Prodiguant des moissons l'abondance éternelle,
Sublime dans les cieus, âpre dans les déserts,
Sauvage sur les monts, terrible au bord des mers (2).

Chênédollé fait l'historique de l'Astronomie : Née chez les bergers Chaldéens, elle passa chez les Egyptiens et les Grecs où elle fut défigurée par des fables.

Eratosthènes, Pythéas firent progresser cette science. Suit l'exposé de divers systèmes : Ptolémée, Copernic, Newton ; la configuration de la terre découverte par Monpertuis et Lacondamine, etc.

Ce cours d'Astronomie s'achève par un hymne au créateur des mondes.

(1) *Journal* de Chênédollé, t. 350.

(2) Chênédollé. *Œuvres complètes*, 1864, éd. Didot, p. 4.

Le Chant II est intitulé la terre et les montagnes. Chênédollé conduit son lecteur sur les Alpes. Avec l'enthousiasme d'un disciple de Jean-Jacques, il chante le Saint-Gothard, le Mont-Blanc. La rencontre d'un vieillard retiré dans la vallée du Jura vient rompre la monotonie du récit. Cet ermite est un personnage classique. Nous le trouvons chez Voltaire, dans la « Henriade », où il fait un exposé d'histoire européenne. Nous le reverrons même chez Lamartine, dans la « Chute d'un Ange » où il retrace le tableau de la société primitive.

Le bon vieillard de Chênédollé n'est pas moins disert que les autres. Il expose en 153 vers les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des montagnes. Ce Chant II du poème se termine comme il arrive dans tout poème classique par un épisode : la mort de Pline à propos des volcans.

Le Chant III est intitulé l'homme :

Jusqu'ici.
J'ai peint l'homme, entouré des jeux de la matière,
Pour saisir leurs effets s'élançant au dehors,
Et du monde physique épiant les ressorts.
Aujourd'hui s'offre à nous un plus noble problème :
C'est l'homme qui s'observe et descend en lui-même
Et sondant de son cœur les plis mystérieux.
S'étudie et se donne en spectacle à ses yeux (1).

Chênédollé a tenté dans le Chant III un Essai de psychologie dans le genre de Pascal. Il avait présumé de ses forces en choisissant pour modèle l'auteur des *Pensées*. Il n'a pas même le mérite de l'originalité. Ce chant est monotone comme le poème de Louis Racine sur la « Religion ».

Le passage sur la modération est imité de Voltaire dans ses discours sur l'homme. Ce dernier l'avait déjà emprunté à Pope.

Ce troisième chant s'achève par l'épisode du jeune Léon, dans lequel le poète semble avoir voulu donner son propre René.

Le chant IV traite de l'homme considéré en société. L'élève de Rivarol et de Montesquieu reparaît ici : Les corps politiques sont nés de l'Union de l'homme avec la nature :

(1) Chênédollé. *Œuvres complètes*, p. 67.

Entre la terre et l'homme un contrat solennel
Fut dressé par les mains de l'Arbitre éternel;
C'est donc dans cet hymen, c'est dans cette alliance
Que le corps politique enfin a pris naissance (1).

L'humanité a progressé grâce à l'organisation sociale.

Autrefois l'homme errant, sans liens sur la terre,
Habitait des forêts l'ombrage héréditaire.
Content des fruits grossiers qu'il trouvait sous sa main.
Avec le gland des bois il apaisait sa faim;
Il n'avait pour boisson, que l'onde des fontaines
Et l'or des blonds épis ne payait point ses peines (2).

Suit une histoire universelle à la Bossuet depuis l'époque des Barbares jusqu'à Louis XIV.

Tel est le poème auquel Chênedollé consacra dix ans : commencé en 1797, il ne parut qu'en 1807. La Genèse du *Génie de l'Homme* est donc assez complexe.

A Hambourg, sous l'influence de Rivarol, Chênedollé conçut l'idée première de son poème.

« Ce fut Rivarol, dit-il, qui me suggéra l'idée de mon poème
« du *Génie de l'Homme*. Un soir, il rentrait chez lui, après avoir
« diné chez le Juif Cappadoce, il était fort gai, et son imagination
« était montée sur un ton très élevé. Nous parlâmes poésie, et,
« dans un moment de verve, étant mécontent des vers de Vol-
« taire et de Le Brun sur le système du monde, il s'écria : Voici
« ce qu'on aurait dû dire là dessus. Et tout à coup il trouva
« quelques belles paroles sur le mouvement des astres et la
« grande économie des cieux. Ces images me frappèrent telle-
« ment que deux jours après je les rapportai en vers à Rivarol,
« qui en parut extrêmement content, et qui me dit qu'il fallait
« entreprendre le poème de *la Nature*, poème qui avait été man-
« qué deux fois dans notre langue par Le Brun et Fontanes. Dès
« ce moment, l'ouvrage fut comme arrêté dans ma tête, et devint
« la principale occupation de ma pensée (2). »

Les premiers vers du poème de la Nature furent insérés dans

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 105.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 106.

(3) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 178.

le *Speclateur du Nord* (1) et dans l'*Almanach des Muses* (2). Ils ont trouvé place par la suite dans le 1^{er} Chant du *Génie de l'Homme*, sur l'Astronomie, qui est la partie la plus ancienne du poème et devait le constituer uniquement.

Au cours de son voyage en Suisse, Chênedollé étendit son œuvre : Il ajouta le Chant des Montagnes au Chant de l'Astronomie. Le poème de la nature devint le poème sur les sciences. Chênedollé subit profondément l'influence de la grande nature alpestre.

« Nous allâmes coucher à Interlaken. C'est là où j'eus pour la
« première fois la sensation des hautes montagnes. Le lendemain,
« nous nous rendîmes à Lauterbrunn. C'est dans ce voyage que
« j'ai joui le plus complètement de mon être et que j'ai été enlevé
« le plus parfaitement à toutes les misères, à tous les soins, à
« tous les chagrins de la vie (3) ».

C'est dans le chant des Montagnes écrit en Suisse, que le poète a été le mieux inspiré et qu'il a laissé voir dans certains passages un sentiment vrai de la nature : Témoin le tableau du Lac de Genève, extrait du Chant des Montagnes, publié en 1802 dans l'*Almanach des Muses* (4).

Léman ! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir,
La lune, dans le ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie
De ton frère éloigné la splendeur adoucie :
Et bientôt de la nuit argentant les rideaux,
De sa clarté paisible elle enchante tes eaux.

.
Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Ces jeux qui sur les eaux flottent si mollement ;
Phébé s'y réfléchit, et le zéphir volage
Caresse tour à tour et brise son image (5). »

Dans ce passage et dans quelques autres du Chant des Mon-

(1) Année 1797, Mars, t. I, p. 412.

(2) Année 1798, p. 201.

Année 1799, p. 60.

(3) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 289.

(4) P. 11 et suivantes.

(5) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 43.

tagnes, Chênedollé s'exprime d'une manière qui pourrait sembler déjà romantique.

Oh combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croisant argenté,
Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées
Qui dans ce grand miroir se peignent renversées !
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant ! (1). »

Plusieurs fragments du poème sur les sciences furent insérés dans les recueils périodiques : Dans le *Mercur de France* de 1801 (2) un passage du Chant de l'Astronomie ; dans l'*Almanach des Muses* de 1802 (3), le début du Chant des Montagnes, un passage du Chant de l'Astronomie ; dans l'*Almanach des Muses* de 1803 (4), le tableau des environs de Naples.

A son retour en France, Chênedollé connut Chateaubriand qui édifiait alors le *Génie du Christianisme*. Il suggéra au poète le titre du *Génie de l'Homme*. Aidé des suggestions de Chateaubriand et des conseils de Fontanes (5), Chênedollé donna à son œuvre une forme définitive : il en fit un poème classique en quatre chants.

Dès le 11 Septembre 1802, Chateaubriand écrivait à Chênedollé alors au Coisel : « Souvenez-vous qu'il nous faut les quatre chants pour essayer... » Dès cette époque, le poète avait donc congu définitivement son poème.

Pourquoi en retarde-t-il si longtemps la publication ? En 1802, le *Génie de l'Homme* serait venu à son heure, il aurait marqué ; en 1807, il n'obtint qu'un succès d'estime.

Ce retard n'est pas uniquement imputable à la négligence du poète. Un concours de circonstances vint retarder l'apparition de son œuvre : L'émigration, les conditions difficiles de l'existence au retour, l'anxiété de ce cœur très tendre pour la faiblesse de Lucile, enfin la douleur de sa mort : autant d'intempéries qui

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*. p. 43.

(2) 1^{er} Prairial au IV.

(3) P. 11, p. 153, p. 207.

(4) P. 37.

(5) « Avec quelle bonté, dit Chênedollé dans son *Journal*, quelle patience, quel scrupule poétique il (Fontanes) m'a aidé à corriger le *Génie de l'Homme* tout entier... (*Sainte-Beuve*, t. II, p. 286). »

soufflèrent sur cette âme sensible et empêchèrent l'éclosion de son œuvre.

Le poème de Chénedollé se ressent un peu de la façon hétéroclite dont il fut composé. Il manque d'unité : Le 1^{er} Chant est historique, scientifique, le 2^e descriptif et les deux derniers philosophiques. Les influences les plus diverses ont présidé à l'exécution de cette œuvre : Rivarol, Chateaubriand, Fontanes. Chénedollé eut aussi un autre maître : la nature de la Suisse.

À ces influences, il faut joindre l'éducation littéraire du poète. Il est pénétré de Lucrèce et Virgile. Le *Génie de l'Homme* dérive du *De Rerum Natura*, mais s'y oppose : La Nature, l'Homme. Peut-être Buffon mène-t-il à cette conception, mais elle paraît résulter surtout de l'esprit et de la tendance générale du XVIII^e siècle à travers Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Condorcet.

Malgré Rousseau, la foi au progrès, à la raison, à l'homme subsiste, et Rousseau même concourt à faire de la recherche du meilleur ordre social la fin de l'activité humaine.

L'influence de Bernardin de Saint-Pierre et de Buffon est à l'origine du *Génie de l'Homme*. Il faut y ajouter des colorations dues à Werther ou Ossian, à Gessner et à Young.



Le 1^{er} Chant correspond aux progrès de l'Astronomie dans les sciences naturelles et à la diffusion de la culture scientifique.

« Les meilleurs morceaux de ce chant, écrit le *Mercur* de France du 23 Mai 1812 (1), quoique travaillés avec soin, et écrits avec correction et élégance, ont le désavantage de ne faire que répéter ce que Racine le fils, Voltaire, Saint-Lambert, MM. Delille et Fontanes qu'on peut citer avec ces grands noms, avaient déjà dit.

« C'est au reste le désavantage de tous ceux qui ne parlent pas les premiers sur l'objet qu'ils traitent. Que reste-t-il à dire sur le système de Copernic, et sur les lois de l'attraction et de la gravitation, lorsqu'on se rappelle ces sublimes vers de Voltaire qui, malgré tous les éloges qu'on en a faits, ne sont peut-être pas assez admirés.

(1) N^o DLXVI, t. 51, p. 360.

Dans le cercle céleste et de ses orbes immenses
Qui se sont pu entre eux leur marche et leurs distances
Lui ont servi de loi, par Dieu même allumé
Qui toutes choses de lui sur ses ailes enflammées
De lui sortent sans les des tourments de l'homme
Il donne en se montrant la vie à la matière
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A ces mondes divers autour de lui flottants.

« Si l'on veut bien saisir toutes les difficultés et même les contradictions que Galilée a éprouvées, pour avoir soutenu le système des astéroïdes qui n'en est plus au aujourd'hui, parce qu'il est démontré, j'en suis sûr, mieux que Hiclus le fils, qui peut Galilée se référant à gravité, se présentant des inégalités, et qui finit par un dernier coup de pinceau.

Cependant que la terre à sa marche honte
Emporte Galilée et son juge avec elle.

« Voilà ce que l'on voit aux hommes que les premiers qui observent tout les autres disent des bêtises Galilée, et que c'est pour cela que l'astronomie sortit dans l'illumination des douze signes du zodiaque, sous le mouvement de la vie pastorale, ou se trouve en effet par l'impossibilité de faire mieux que M. de l'astronomie dans ses vers qui servent par tout les amateurs de la belle poésie :

Ainsi l'Astronomie est le champ pour hameau
Cette fille des cieux illustre le hameau
On la vit habiter, dans l'enfance du monde
Des patriarches rois la tente vagabonde
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcouraient au loin le vaste Sannaar,
Bergère, elle eut entre ce qu'elle se promène
Dans les champs étendus la vache, le bœuf, le cheval
Promener, le taureau, la chèvre, le bœuf.
Et le chien pastoral et le char du bouvier!
Les mœurs se changeant pas et le ciel sans riposte
Que la douce Uranie a porté la houlette (1).

Le 1^{er} Chant traite plutôt de cosmogonie que d'Astronomie.

(1) Lire par l'Astronomie. Fontenay. *Œuvres complètes*, p. 15.

Sur les Astres :

ESSAI SUR L'ASTRONOMIE

GÉNIE DE L'HOMME

..... Les cieux trop entassés	Les orbes, l'un sur l'autre entassés
Dans des cieux de cristal tour-	[follement
[naient entre-lacés	Roulaient, trop compliqués, dans
	[l'étroit firmament
p. 16	p. 8

A rapprocher aussi dans Fontanes (1) et Chênedollé (2), le passage sur Copernic et ces vers :

ESSAI SUR L'ASTRONOMIE

GÉNIE DE L'HOMME

Entre Mars et Vénus il partage le	Entre Mars et Vénus notre globe
[monde	[entraîné
p. 18	p. 11

Dans le premier chant, Chênedollé a consacré de jolis vers au Clair de Lune, l'astre cher aux romantiques. Ils doivent être cités parmi les meilleurs de ce poème :

O Phébé, dévoilant ton char silencieux,
 Vers les monts opposés lève toi dans les cieux;
 Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
 Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore,
 Et, remplaçant le jour qui par degrés s'enfuit,
 Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit :
 De tes tendres clartés caresse la nature,
 Rend leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'âme, en ses pensées doucement recueillie.
Révèle le secret de la mélancolie !
 Quel demi-jour charmant ! Quel calme ! quels effets !
 Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits,
 Protège de tes feux, et rends à son amante
 Le jeune homme égaré sur la vague écumante,
 Au voyageur perdu dans de lointains climats
 Prête un rayon ami qui dirige ses pas.
 Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
 Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance
 Planent près de ton char et composent ta cour (3).

(1) Essai sur l'Astronomie. Œuvres complètes, p. 19.

(2) Génie de l'Homme. Œuvres complètes, p. 9.

(3) Génie de l'Homme. Œuvres complètes, p. 14.

Chez Delille et Lemierre on trouve des clairs de Lune dans le genre de celui-ci : La lumière pâle et molle de l'astre nocturne se glisse à travers les feuillages.

Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir *mollement* de sa *pâle lumière*
Et le sein des vallons, et le front des côteaux,
Se glisser dans les bois et trembler dans les eaux
(L'Homme des Champs).

Du disque du Phébé la *lumière argentée*
En rayons tremblotans sous les eaux répétés,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux,
.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton *pâle flambeau* se lève et le rassure.

(Les Fastes).

Chênedollé a pris à Lemierre l'idée du voyageur guidé par les rayons de la lune. Il a trouvé dans *Atala* l'expression « *le secret de la mélancolie* ».

« La lune prêta son *pâle flambeau* à cette veillée funèbre...
« Bientôt elle répandit dans les bois le *grand secret de la mélancolie*, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages
« antiques des mers » (1).

Les vers de Chênedollé sur le clair de lune ont inspiré Lamartine dans le Vallon (2). (Vers 59-60).

Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon (3).

Un hymne au soleil fait suite dans le *Génie de l'Homme* aux vers sur le clair de lune. Le thème n'a rien d'original. On le trouve chez Saint-Lambert (Saisons II — début), Roucher (Les mois — Chant IV), Bernardin de Saint-Pierre (Harmonies de la

(1) Cf. Chateaubriand. *Atala*. Ed. Hachette, 1870, p. 67.

(2) Les emprunts faits par Lamartine au *Génie de l'Homme* ont été déjà signalés par M. Gustave Lanson dans sa nouvelle édition des *Méditations poétiques*, publiée d'après les Manuscrits et les éditions originales. Hachette 1915. gr. in-8.

(3) *Méditations poétiques*, éd. Hachette, 1915, p. 81.

Nature — Livre V et IX), Marie Joseph Chénier (L'invocation au soleil dans la tragédie de Cyrus, Almanach des Muses pour 1806), Baour Lormian (traduction d'Ossian, p. 48, 4^e édition), etc.

Chênédollé célèbre la fécondité et la perennité du Soleil. Il est à l'abri du temps et des révolutions.

Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères,
Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
Des peuples dont tu vis s'élever les berceaux (1).

La même pensée, presque dans les mêmes termes est exprimée par Lamartine dans « l'hymne au soleil ».

« Et sous la main des temps *ton front n'a point pâli*.

Il y a dans cette apostrophe de Chênédollé au soleil quelques vers bien venus :

Qui pourrait s'égalér à ta vaste puissance?
Ta présence est le jour, la nuit est ton absence,
La nature sans toi c'est l'univers sans Dieu (2).

Le poète finit ce développement sur le soleil par une sorte d'élévation mystique :

Je crois voir de Dieu même, au sein de son ouvrage,
Partout se réfléchir la glorieuse image;
Et dans l'ombre du soir, ton globe moins ardent
Vient-il à se pencher aux bords de l'Occident,
Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblème,
De souverain Moteur, lorsqu'il fixa lui-même
A la création un terme limité,
Et rentra dans la nuit de son éternité ! (3).

Cette idée a été reprise par Lamartine dans la pièce intitulée « La Prière » (vers 71 à 76).

Chênédollé consacre quelques vers aux planètes : Il rappelle à ce propos le Satan de Milton (4).

(1) *Le Génie de l'Homme*. Œuvres complètes, p. 15.

(2) *Le Génie de l'Homme*. Œuvres complètes, p. 15.

(3) Chênédollé. *Œuvres complètes*. p. 16.

(4) Ces vers ont été imités par Lamartine dans la pièce intitulée l'Homme

« Tu portes sur ton front ta superbe origine.

« Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux

« Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux (vers 276 et suiv.).

éd. Hachette, 1915, p. 47.

Gardant sous les débris de sa forme immortelle
Dont les feux du tonnerre ont flétri la splendeur
Quelques traits effacés d'une antique grandeur (1).

Le poète a trouvé de beaux accents pour peindre l'infinité des mondes :

Oui, quand je m'armerais des ailes de l'Aurore,
Pour compter les soleils dont le ciel se décore,
Quand, de l'immensité sondant les profondeurs,
Ma pensée unirait les nombres aux grandeurs,
Dans ces gouffres sacrés égarant mon audace,
Quand j'userais le temps à mesurer l'espace,
Je verrais s'écouler les siècles réunis,
Et, pressé, sans espoir, entre deux infinis,
Je me serais toujours écarté de moi-même,
Sans jamais m'approcher de ce vaste problème (2).

« Ces vers, dit Émile Faguet, ne sont point à coup sûr d'un poète médiocre. Ils sont pâles près de *l'Infini dans les cieux* de Lamartine et de *l'Abîme* de Victor Hugo. Ils n'ont ni le vol léger facile et paisible de l'un, ni cet effroi et cette extase que l'autre nous fait partager.

O terre, où je suis né, terre où sont tes rivages?
Soleil ! Qu'il est étroit le cercle où tu voyages !
Sur des cieux infinis, des cieux multipliés,
Comme des points brillants s'amassent sous mes piés.
Et toutefois des cieux le monarque invisible,
Reculé dans lui-même, heureux, inaccessible
Près de nous, loin de nous, nœud des mondes divers,
Tourment de notre esprit, raison de l'univers,
S'étend, et règne encor par delà cet espace,
Où finissent les cieux, et que lui seul embrasse,
Tandis que les humains, dans leurs grossiers portraits,
De la divinité deshonnorent les traits.
Rempli d'une modeste et tranquille assurance,
L'homme au cœur simple et vrai vers l'Eternel s'avance
Dieu puissant, sers de guide au mortel passager,
Qui, jeté dans un coin de ce globe étranger,

(1) Chénédollé, *Œuvres complètes*, p. 20, v. 10.

[(2) Chénédollé. *Œuvres complètes*, p. 23. v. 10.

Pour en trouver l'auteur vient consulter l'ouvrage,
Que les cieux, à ta voix, me montrent ton image,
Dans leurs miroirs brillants je cherche à démêler
Tes traits, qu'à l'œil mortel je voudrais révéler.
Mais le monde à mes yeux est comme un voile immense
Qui découvre à la fois et cache ta présence.

Toutes proportions gardées, ce développement sur le Dieu caché et révélé à la fois par l'univers offre le thème de *L'espoir en Dieu* de Musset.

Dans ce voile tendu sur ton immensité
Quel céleste rayon répandra la clarté?
Quels rapports lumineux éclairciront ces ombres?
Mortels ! consolez-vous. Ces rapports sont les nombres,
Les nombres, nœud sublime, anneau mystérieux
De cette chaîne d'or qui joint la terre aux cieux, etc.

Chênedollé a su trouver le symbole expressif, cette science des nombres envisagée comme une échelle de l'homme à Dieu, c'est d'un homme infiniment distingué » (1).

L'univers apparaît au poète comme le temple du Dieu caché, le *Deus absconditus*.

Mais le monde à mes yeux est comme un voile immense
Qui découvre à la fois et cache ta présence (2).

Cette conception vient de Pope, on la retrouve chez Lamar-tine dans *l'Immortalité* :

Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple (V. 113) (3).

Le premier chant du *Génie de l'Homme* se termine par un hymne à Jéhova qui viendrait mieux en conclusion du poème qu'après un exposé de systèmes astronomiques.

*
* *

Le deuxième chant qui traite de la terre et des montagnes a comme le précédent un caractère scientifique. De la cosmographie, le poète passe à la géologie. Les contemporains lui ont reproché de ne pas avoir abordé directement l'homme et son génie.

(1) Emile Faguet. *Revue des Cours et Conférences*. Novembre 1907, p. 150.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 25.

(3) *Méditations poétiques*, éd. Hachette 1915, p. 68.

« Mais il pouvait tout aussi bien, ce me semble, dit Faguet en venir à la géologie comme il l'a fait, car lorsqu'on écrit un poème qui a, ou à peu près, pour titre « tout », on est toujours sûr de rester dans le sujet en commençant à dépeindre quelque chose (1) ».

La remarque est assez dûre, mais est-elle bien juste? Il était plus logique que Chênedollé traitât la géologie après l'Astronomie, c'est-à-dire qu'il épuisât la matière scientifique de son poème avant de parler de l'homme.

Nous aurons occasion de revenir sur cette question de plan du *Génie de l'Homme* très discutée par les contemporains et très discutable en effet.

Presque tout ce 2^e Chant est du Buffon mis en vers. Chênedollé s'est aussi documenté à l'aide des ouvrages de Ramond, du Voyage dans les Alpes de Saussure, de la géographie générale de Malte-Brun, etc. Chênedollé avait lu sans doute « Les observations de Pallas sur la formation des montagnes et le changement arrivé à notre globe (1782). Il adopte les opinions d'Abraham Werner dont les disciples Alex. de Humboldt et de Buch commençaient à être connus vers 1807.

Chênedollé s'est inspiré de Buffon, mais il n'a pu faire tenir dans ses vers toutes les belles pages des *Epoques de la Nature*. Il n'a pas la chaleur du savant qui défend son hypothèse, ni la grandiose imagination de son modèle.

« Où sont allées, les belles pages qui nous invitent pour un
« instant à nous figurer la surface actuelle du globe dépouillée
« de toutes ses mers, de toutes ses collines calcaires de toute sa
« végétation et qui nous dessinent le squelette de la terre? Rien
« qui dise toute cette création de coquillages, de plantes et d'ani-
« maux qui ont constitué les calcaires et la page où Buffon donne
« un magnifique développement au vers de Lucrèce :

« *Crescendi magnum omnis certamen habenis.*

« Cette page n'a pas inspiré le poète moderne. Rien non plus
« qui chante le heurt des vents et des flots, la terre fumante, la
« cohobation mille fois répétée et le bouillonnement continu
« des eaux tombées et rejetées alternativement. La grande ima-
« gination de Buffon n'a pu incendier celle de Chênedollé. Quelle

(1) Emile Faguet, p. 52, Article cité.

« froideur, quelle réserve chez le poète ! et chez le savant quelle « audace et quel feu ! » (1).

Le deuxième chant débute par une description du globe terrestre qui nous emporte loin de l'homme et de son génie.

« L'auteur sort entièrement de son sujet, dit le *Journal de Paris*, il met tout son talent à décrire les Alpes, le Saint-Gothard, « le Mont-Blanc, les glaciers, les fleuves. Ses descriptions sont « riches de poésie et très bien versifiées ; cependant quel rapport « peuvent-elles avoir avec le *Génie de l'Homme*? J'ai besoin de « l'y trouver et je le cherche vainement... Mais dit M. Chênédollé, par l'organe d'un vieillard que j'amène ensuite, j'explique « que dramatiquement les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des montagnes » (2).

Cette description des Alpes est pleine d'un enthousiasme qui sent Jean-Jacques Rousseau.

Magnifiques horreurs qui récréiez ma vue,
Jura ! glaciers fameux, Alpes, je vous salue !
Combien j'aime à revoir ces monts religieux,
Où l'âme s'agrandit en s'approchant des cieux ! » (3).

Chênédollé a gravi les Alpes : Il a visité le pasteur qui vit six mois loin de ses semblables, il a goûté la rustique poésie du Chalet à l'abri des grands pins et il a rêvé au bruit des torrents.

Il a bien rendu en quelques vers la sensation de l'altitude :

A mes yeux tout décroît, et le fleuve indigent
De loin ne m'offre plus qu'un long ruban d'argent,
Mais la voix de ses eaux, à des orgues pareille,
Remonte encor parfois jusques à mon oreille.
Un autre bruit s'entend. Du roc qui l'a nourri
L'aigle sort, tout à coup, en poussant un grand cri,
Et passe, en m'effleurant du long bruit de ses ailes (4).

Il a vu les pitons « dépouillés et hideux », les rocs « de forêts habillés », et au pied des monts riches de leur parure, « le pâle olivier, l'arbre aux pommes d'or et l'opulent figuier ».

(1) *La poésie scientifique de 1750 à nos jours*. Son élaboration. Sa constitution. C. A. Fusil, éd. scientifique. Paris 1918, in-8, p. 73.

(2) *Journal de Paris*, 26 Mai 1812.

(3) *Œuvres complètes*, p. 34.

(4) *Œuvres complètes*, p. 37.

A propos de l'embouchure du Rhin, Chênedollé a écrit :

Ce fleuve en expirant, n'est qu'un faible ruisseau,
De l'empire romain trop fidèle tableau (1).

On reconnaît déformée la comparaison de Montesquieu dans les considérations sur les Romains :

« L'empire romain mourait en se dispersant comme le Rhin près de la mer se perd au milieu des sables ».

Le morceau descriptif sur le Mont-Blanc dut intéresser les contemporains : c'était un sujet d'actualité. « Le 3 Août 1787, « rappelle Chênedollé, après trois jours de marche et après avoir « surmonté des difficultés et des dangers incroyables, Saussure « parvint enfin à la cime du Mont-Blanc. »

En tout ce début sur les Montagnes, Chênedollé s'est inspiré de l'homme des Champs de Delille.

L'Abbé Delille compare les rocs décharnés aux vieux ossements du monde :

Là des rocs décharnés, vieux ossements du monde (2).

Chênedollé croit voir « le squelette du monde étendu sous ses pas ».

Peindrai-je enfin ces rocs et ces pics décharnés (3).

Il y a entre les deux poètes des similitudes d'expressions frappantes.

Salut, pompeux Jura, dit Delille (4).

Et Chênedollé :

Jura... je vous salue ! (5).

Quels sublimes aspects, quels *tableaux romantiques*, dit Delille, à propos d'un vallon (6).

Tout enchante à mes yeux ce *sile romantique* répète Chênedollé (7).

(1) *Œuvres complètes*, p. 39.

(2) Delille, *L'homme des champs*. Levrault. Strasbourg au VIII^e, in-12, p. 100.

(3) *Génie de l'Homme*. *Œuvres complètes*, p. 41.

(4) Delille. *Œuvres complètes*, p. 102.

(5) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 34.

(6) Delille. *Œuvres complètes*, p. 100.

(7) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 24.

Je relève encor chez Delille :

*L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour. (1).*

Dans le *Génie de l'Homme* :

Du palais de l'hiver j'aperçois les portiques (2).

L'un et l'autre ont décrit l'avalanche en montagne.

Delille :

.... S'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abyme (3).

Chênedollé :

Tantôt le ciel, tonnant sur ces antiques cimes,
De quelques coups de foudre ébranle leurs abîmes,
Et l'avalanche au loin fatigue les échos.
D'un bruit entrecoupé de lugubres repos.
Dormant sous un rocher, le pâtre solitaire
S'éveille, et s'épouvante à ces bruits de la terre (4).

Delille et Chênedollé ont parfois même façon de sentir. La grande solitude inhospitalière des sommets leur semble également redoutable :

Malheureux cependant, dit Delille, les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires (5).

Et Chênedollé :

L'homme seul, et perdu sur ces hauteurs immenses,
Sans ombrages, sans bruit, sans herbes, sans semences,
Redemande bientôt les êtres animés (6).

(1) Delille. *Œuvres complètes*, p. 102.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 40.

(3) Delille. *Œuvres complètes*, p. 103.

(4) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 40.

(5) Delille. *œuvres complètes*, p. 102.

(6) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 41. Henri Béraldi. *Cent ans aux Pyrénées*, p. 163-164, Paris, 1898, in-8.

« La Boulinière inventeur de la Vallée d'Aure passe sur le versant Ouest, et à travers « un labyrinthe de lacs sur la glace desquels il fallut plusieurs fois patiner », arrive aux paturages tant désirés et, en homme de son temps, cite avec joie des vers de Chênedollé.

« L'homme seul, et perdu sur ces hauteurs immenses, etc.

On pourrait multiplier ces rapprochements s'ils ne risquaient de devenir fastidieux.

Ces similitudes de pensées et d'expression tiennent à l'époque où l'art et le style ont quelque chose de convenu, plus encore qu'à une similitude de talent entre les deux poètes.

Sainte-Beuve a fort bien noté cette différence.

Il y a dans Chênedollé, dit-il, plus et moins que dans Delille, c'est moins gentil, moins égayé de détail, moins agréable à lire, c'est plus grave, plus élevé, plus soutenu, aussi plus monotone. L'agrément y manque un peu, et il ne devrait jamais manquer, même dans la haute poésie, le grave n'est pas le triste, et aucun genre ne dispense le poète d'avoir de la fraîcheur et de la joie dans le style. Mais, cela dit, que de beaux vers, de riches descriptions, que de nobles essors de pensée ! (1).

Il y a dans ce II^e Chant du *Génie de l'Homme* qui donne le mieux la mesure du talent de Chênedollé des expressions créées, originales :

Parlant des aigles il dit :

Il les voyait descendre et *ramper dans la nue* (2).

Le vers est pittoresque.

... l'avalanche au loin fatigue les échos
D'un bruit entrecoupé de *lugubres repos* (3).

« Lugubre repos » est assez bien trouvé.

Avant Lamartine, Chênedollé a rêvé au bord d'un lac. Près du Léman, il a écrit ce nocturne d'un charme mélancolique et pénétrant.

Léman ! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir.
La lune, dans le ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie
De son frère éloigné la splendeur adoucie !
Et bientôt de la nuit argentant les rideaux,
De sa clarté paisible elle enchante tes eaux.
Ainsi l'illusion des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.

(1) Sainte Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 294.

(2) Chênedollé, *Œuvres complètes*, p. 40.

(3) Chênedollé, *Œuvres complètes*, p. 40.

Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Les feux qui sur les eaux flottent si mollement,
Phébé s'y réfléchit, et le zéphyr volage
Caresse tour à tour et brise son image.
Oh ! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées
Qui dans ce grand miroir se peignent renversées :
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant ! (1).

Ces vers ont déjà le vaporeux, la fluidité de la poésie Lamartinienne. Il n'y a pas de description du lac à proprement parler, mais une vision flottante et comme estompée de l'eau sous le clair de lune.

Ce passage tout en demi-teintes et en nuances douces a inspiré heureusement Lamartine.

La « splendeur adoucie » du Clair de lune devient dans la « prière ».

Ses *rayons affaiblis* dorment sur le gazon (V. 8) (2).

Dans « le Golfe de Baïa » :

Vois-tu le *volage zéphir*
Rider, d'une haleine insensible
L'onde qu'il aime à parcourir. (V. 3-5) (3).

Il y a une réminiscence de ces vers de Chênedollé :

Phébé s'y réfléchit et le *zéphir volage*
Caresse tour à tour et brise son image.

La partie la plus intéressante de ce deuxième chant c'est l'exposé des deux systèmes de Buffon et de Pallas. Le poète a réussi à mettre en vers un sujet qui ne s'y prêtait pas.

Comme par hasard, Chênedollé rencontre dans les Alpes un savant vieillard qui l'emmène au sommet des Monts de Dôle et là, en présence d'un magnifique spectacle, comme le vicaire savoyard, il lui fait part de son érudition. Deux opinions « partagent les savants » :

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 43-44.

(2) Méditations poétiques. *Ed. Hachette*, p. 154.

(3) Méditations poétiques. *Ed. Hachette*, p. 187.

Buffon attribue au feu la configuration de la terre, Pallas l'attribue à l'onde :

Le feu, nous dit Buffon, est le père du monde,
Et, si j'en crois Pallas, tout est formé par l'onde (1).

Le mérite de Chênedollé dans l'exposé de ces deux systèmes c'est la clarté. Il est aussi clair que pourrait l'être un prosateur. « Buffon, dit Faguet, par l'ampleur et la majesté de ses développements est plus poète dans sa prose que Chênedollé dans ses vers; en revanche Chênedollé a le mérite de la précision expressive et élégante » (2). « Une fois seulement le poète a pris une petite revanche sur le savant. Il s'est reporté au Mémoire intitulé *Recherches sur le refroidissement de la terre et des plantes*. Il y a lu qu'au temps où la chaleur de la terre sera devenue à $1/25$ de la température actuelle, toutes les matières fluides du globe seront gelées et que ni l'eau ni la sève ni le sang ne pourront circuler. Il nous peint alors notre terre privée de chaleur roulant dans l'espace, masse refroidie obscure et sans vie ».

Un éternel hiver, une éternelle nuit
Couvriront le tombeau du genre humain détruit
Et notre terre en deuil, planète désolée,
Roulera dans les cieux de ses ombres voilée
□ Sans que l'astre du monde, armé de tous ses feux,
Puisse un jour ranimer ces déserts ténébreux (3).

Ces vers sont presque beaux. Nous pensons à Leconte de Lisle, mais ils restent trop didactiques. Il leur manque l'accent convaincu et le frisson personnel. Elève de Rivarol, de Fontanes, de Klopstock et de Lillie, Chênedollé est encore trop littérateur et il s'accommode trop aisément d'opinions toutes faites. Herschel prétend que le soleil n'est pas chaud par lui-même, qu'il se décompose lentement à la manière des phosphores et qu'il est entouré d'une atmosphère de nuages lumineux, résultat de la décomposition de cet astre. Cette hypothèse gêne l'homme de Lettres. « Elle diminuerait bien, dit-il,

(1) Chênedollé, éd. Hachette, p. 49.

(2) Faguet. *Revue des Cours et Conférences*. 14 novembre 1907, p. 154.

(3) *Œuvres complètes*, p. 51.

les idées de puissance et de majesté que l'on a coutumé d'attacher au soleil ». Entre plusieurs hypothèses à peu près équivalentes, le poète a le droit incontestable de choisir celle qui plait le mieux à son imagination et à son cœur. Mais attaché à cette fausse noblesse qui prédominait toujours dans le goût du temps, Chênedollé n'a pas deviné la poésie de cette hypothèse qui nous porte à imaginer dans un lointain à la fois scientifique et poétique la mort du soleil (1) ».

Après avoir exposé le système de Buffon, l'ermite nous entretient de ceux de Saussure et de Pallas.

D'autres savants.
Ont dit, en s'appuyant sur des calculs profonds,
Que l'Océan fut seul l'architecte des monts
Ces dépôts, dont l'Atlas a reçu sa naissance,
Nageaient tous suspendus dans une mer immense,
Après quelques mille ans, les granits les premiers,
Se formant par degrés en cristaux réguliers,
Et dressant vers les cieux leurs hautes pyramides,
S'élancèrent d'abord de leurs berceaux humides.
Le palais de la terre alors fut dessiné (2).

Ces vers fatiguent en raison de leur précision et de leur monotonie.

Chênedollé explique la formation des volcans par l'eau de mer réduite en vapeur. La théorie était à la mode. Il termine le deuxième chant par un épisode : La mort de Pline le naturaliste « Belle imitation, dit la Gazette de France du 24 Juin 1808, de la Lettre de Pline le Jeune et où le poète a souvent surpassé son modèle ». Les journaux du temps ont été d'accord pour louer cet épisode qui était dans le goût d'alors :

Les *Annales de la littérature et des Arts* pour 1811 (3) sont des plus élogieuses :

« Un morceau généralement remarqué avec éloge dans le poème
« de M. de Chênedollé est cette belle description d'une éruption
« du Vésuve qui amène si naturellement l'épisode de la Mort de
« Pline, à la fin du II^e chant :

(1) C. A. Fusil. *Op. cit.*, p. 74.

(2) *Œuvres complètes*, p. 51.

(3) 20^e livraison, p. 258.

.... O toi dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Elysée,
Epanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve, tu rugis; etc.

« Voilà le poète ! voilà le magicien, l'homme puissant dont
« parle Horace, qui me transporte à son gré au milieu des scènes
« qu'il décrit, me fait voir tout ce qu'il a vu, éprouver tout ce
« qu'il a ressenti à l'aspect de ces grands phénomènes ! ».

Cet éloge, si enflé soit-il, est intéressant, car il donne le ton et
la nuance de l'époque.

*
* *

Le III^e chant est une étude de l'homme. C'est de la poésie philo-
sophique, un Essai de psychologie en vers.

« Je n'ai fait, dit Chênedollé, dans la Préface du *Génie de*
« *l'Homme*, que me saisir du flambeau et du fil conducteur que
« Pascal avait remis entre nos mains ». Louis Racine, dans le
poème de la Religion, avait déjà tenté, sans plus de bonheur, de
versifier Pascal et Bossuet. Après avoir dépeint l'homme en train
d'épier le monde physique, Chênedollé se propose de rechercher ce
qu'est l'homme dans son essence.

Aujourd'hui s'offre à nous un plus noble problème :
C'est l'homme qui s'observe et descend en lui-même ;
Et sondant de son cœur les plis mystérieux,
S'étudie et se donne en spectacle à ses yeux (1).

Le troisième chant s'inspire de la psychologie et de la méta-
physique du XVII^e siècle de Pascal.

La thèse des *Pensées* s'y retrouve : Misère et grandeur de
l'homme.

Quel est l'homme, en effet ? Quelle est cette chimère ?
Se connaît-il ? chaos de gloire et de misère,
Futur espoir des cieux, rebut de l'Univers (2).

L'homme n'est qu'un « roseau frêle et pensant » (3) reprend
le poète après le philosophe ; ses misères sont celles d'un « grand
seigneur » disait Pascal, d'un « roi détroné » (4) dit Chênedollé.

(1) *Œuvres complètes*, p. 67.

(2) *Œuvres complètes*, p. 69.

(3) *Œuvres complètes*, p. 69.

(4) *Œuvres complètes*, p. 70.

Comme Pascal, Chênédollé met la grandeur de l'homme dans la raison.

« Quand il les a créés, Dieu posa de sa main
« Entre la brute et l'homme une borne d'airain.
« De deux pouvoirs divers l'influence inégale
« Entre ces deux tribus met un vaste intervalle :
« L'animal a l'instinct et l'homme à la raison. (1).

Chênédollé a mis l'homme plus haut encore que Pascal. Celui-ci, comme Montaigne, ne voyait en lui qu'un animal doué de raison, mais soutenu par la grâce ; c'est en quoi il différerait de Montaigne.

Chênédollé a éliminé le côté purement chrétien de la philosophie de Pascal pour y substituer un déisme plus large.

Ce qui a frappé l'esprit du poète dans « les pensées », c'est moins la profondeur de la conception philosophique que les images et les expressions.

Chênédollé a écrit sur l'Imagination et la Mémoire des vers faciles. Il se meut dans l'abstrait avec assez d'aisance et il fait pressentir Sully Prudhomme (2) et la poésie psychologique du XIX^e siècle.

Il y a dans le poème de l'Imagination de Delille un vers appliqué à la Mémoire :

« Dans l'ombre du cerveau va graver l'Univers ».

Il ressemble singulièrement à cet autre de Chênédollé :

« Dans les plis du cerveau reproduit l'univers ».

Delille a été l'imitateur (3) car ce fragment du *Génie de l'Homme* a été publié le 15 nivose an X, dans le *Mercure*, quatre ans avant le poème de l'Imagination.

Dans tout ce passage sur les facultés de l'homme, le poète a tendance à personnifier les abstractions, à les accompagner d'épithètes qui s'appliquent à des êtres animés : c'est une manie des pseudo-classiques (4). L'imagination est la « fille des sens », la « mère des passions » la « sœur de la mémoire ».

(1) *Œuvres complètes*, p. 72.

(2) Sully Prudhomme. *La vie intérieure*. — *La Mémoire*.

(3) Chênédollé dans une Note du *Génie de l'Homme*, p. 183, se défend d'avoir copié Delille.

(4) Cf. Barrat *Le style poétique et la Révolution romantique*, in-8, 1904, Hachette, p. 7.

Faguet admire le passage sur la Mémoire : « Ce sont des vers techniques à retenir. Chênedollé a déterminé avec beaucoup de bonheur les quatre ou cinq offices principaux de la mémoire. Il est regrettable qu'il n'ait pas essayé de décrire par une analyse plus profonde le mécanisme intime de la conservation et du réveil des Souvenirs (1) ».

Je la vois, des savants éclairant les travaux,
Aux confins de l'oubli placer ses longs fanaux,
Retracer les destins d'un monde ou d'un atôme,
Des siècles décédés ranimer le fantôme,
Et redire au présent les fastes du passé (2).

Chênedollé ne manqua pas d'indiquer dans son troisième chant les preuves de l'existence de Dieu qui étaient chères aux déistes de son temps : l'ordre du monde, la nécessité d'une sanction morale (3).

Le soleil est son ombre, et c'est dans ce miroir,
Grand Dieu ! qu'à l'œil mortel tu permets de te voir (4).

La même image se retrouve chez Byron — Manfred dit au soleil :

.... Thou, matériel God
And representation of the Unknown,
Who chose thee for his shadow... (5)

Chênedollé a repris le *problème du mal* tant de fois ressassé au XVIII^e siècle par Voltaire, Mably, Diderot, etc. Cette question devait intéresser Chênedollé au même titre que ses contemporains, que Fontanes, par exemple, qui avait corrigé les épreuves du *Génie de l'Homme* et peut-être influencé l'auteur.

Le poète conclut à la nécessité du mal qui est la conséquence du libre arbitre :

« Si l'homme n'est point libre, il n'a point de vertu (6) ».

Chênedollé s'est inquiété aussi de la destinée de l'homme, de

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 12 décembre 1907, p. 195.

(2) *Œuvres complètes*, p. 72.

(3) *Œuvres complètes*, p. 76-78-80.

(4) *Œuvres complètes*, p. 77.

(5) *Paradise lost*. III, 2.

(6) *Œuvres complètes*, p. 82.

sa place dans l'Univers : Voltaire dans le poème sur le désastre de Lisbonne, Pope dans l'Essai sur l'homme, Young dans les Nuits avaient déjà touché ce problème.

A l'homme malheureux, Chênedollé offre l'espoir de l'immortalité :

Oui, c'est du sein des maux dont notre triste vie
Sur la terre d'exil, sans cesse est poursuivie,
Que naît en moi l'espoir de l'immortalité (1).

L'image de la terre d'exil pour symboliser la vie terrestre est empruntée à la bible.

Lamartine, dans « l'isolement », reprendra l'hémistiche de Chênedollé :

Sur la terre d'exil, pourquoi restai-je encore.
Oui, l'homme doit revoir sa sublime patrie
Le tombeau la lui rouvre et l'héritier du Ciel
En plongeant dans la mort se relève immortel (2) ».

(V. 47 et suivantes.)

Peut-être ces vers ont-ils inspiré à Lamartine la belle strophe de « l'Immortalité » ?

Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans ce tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'Éternité ! (3). (V. 73-76).

Après avoir tracé les devoirs de l'homme, établi ses rapports avec la Divinité, Chênedollé se trouve amené à parler du bonheur.

La mélancolie du poète l'inspire heureusement lorsqu'il retrace la misère de la condition humaine :

Le cœur le plus heureux recèle quelques peines,
Tel un insecte impur, caché dans nos fontaines,
De leurs plus belles eaux empoisonne le cours.
Nos instants sont comptés, et ces instants si courts
Sont tissus de regrets et de douleurs sans nombre.
Ah ! cette triste vie est le rêve d'une ombre ! (4).

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 83.

(2) *Méditations poétiques*, éd. Hachette, 1815. p. 16.

(3) *Méditations poétiques*, éd. Hachette, p. 64.

(4) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 86.

Ce dernier vers est une réminiscence de Platon. Peut-être Chênedollé avait-il retrouvé simplement cette image dans la lettre de Chateaubriand à Fontanes sur la Campagne romaine.

L'homme tel qu'un rocher rejeté par l'orage et tout le passage qui suit est une réadaptation du morceau de Lucrèce sur les maux de la vie :

*Tum porro puer, ut Sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitæ auxilio, etc.*

Parlant de l'homme :

Il garde un mal secret qui, depuis le berceau,
L'accompagne, et le suit, jusqu'aux bords du tombeau (2).

Lamartine dira de même dans l'Homme :

Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne (3). (V. 199-200).

Lorsqu'il parle de la passion, Chênedollé a des accents qui font penser à Musset :

Mais, au fond de mon cœur, que de fois le plaisir
A laissé le dégoût en usant le désir ! (4).

« L'enfant du Siècle » dira plus tard :

« Je ne sais si c'est peine ou plaisir ».

Le vers suivant :

Je disais au plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ? » (5)

Est une traduction du mot de l'Ecclésiaste :

« *Et gaudio dixi : Quid decepisti me ?* »

Chênedollé ne croit pas au bonheur des grandes cités. C'est à la campagne, dans les joies saines de la culture et de la vie aux champs qu'il veut se réfugier. Il a une âme virgilienne :

Viens habiter les champs, et fais-toi laboureur !
C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même,
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime,

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 86.

(2) *Méditations poétiques*. éd. Hachette, p. 43.

(3) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 87.

(4) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 87.

Le charme des moissons et des près reflouris.
Et des hautes forêts les verdoyants abris,
Et les troupeaux au loin mugissant dans les plaines,
Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes, etc. (1).

Ces deux derniers vers sont une imitation du passage des Géorgiques sur le bonheur de la vie champêtre :

Mugitusque boûm, mollesque sub arbore somni.

Chênedollé applique à l'heureux laboureur, l'image employée par Cicéron dans le *de Senectute*.

Il vieillit dans la paix; et quand son Dieu l'ordonne,
Tombe comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne (2).

Le III^e Chant du *Génie de l'Homme* s'achève par l'Episode de Léon. Là, Chênedollé nous fait ses confidences, il écrit son propre René.

Léon est un jeune homme d'une sensibilité malade qui finit par se tuer de désespoir. Cette donnée est très romantique et quelque peu Werthérienne.

Léon cherche la solitude comme René, il est sombre dans les fêtes :

Quand, aux jours du printemps, les filles du hameau
Dansaient sous un vieux chêne, au son du chalumeau,
Seul il allait s'asseoir sur la pierre écartée.
Là, pensif, il rêvait. (3).

Il aime les sites pittoresques, les émotions violentes :

Cette mer orageuse, et triste comme lui,
Est encor le seul lieu qui plaise à son ennui » (4).

Il se tue et maudit le jour de sa naissance :

Oh ! périsse à jamais cette nuit de misère,
La nuit qui me conçut dans le sein de ma mère !
Oh ! que n'ai-je en naissant expiré dans ses bras ! » (5)

Ce sont les mêmes accents que René.

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 89.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 90.

(3) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 96.

(4) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 98.

(5) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 98.

* * *

Le IV^e chant du *Génie de l'Homme* est consacré à la Sociologie. Montesquieu, Rousseau, tout le XVIII^e siècle, s'était passionné pour les questions de cet ordre : Les lois, les diverses formes de gouvernement, etc. A l'époque où parut le *Génie de l'Homme* cet intérêt avait disparu.

La plupart des idées émises par Chênedollé dans le dernier chant sont empruntées à Montesquieu, à Rousseau et à Rivarol.

La théorie de la nécessité d'une union de l'homme et de la terre pour former un corps politique vient de Rivarol qui l'avait développée dans sa *théorie du corps politique* (1).

Entre la terre et l'homme un contrat solennel
Fut dressé par les mains de l'arbitre éternel;
C'est dans cet hymne, c'est dans cette alliance
Que le corps politique enfin a pris naissance (2).

Chênedollé pense comme Rivarol que « les conquêtes du Génie
« sont l'œuvre de l'homme social, de l'homme agrégé à un corps
« politique, qui a un passé, où les efforts s'unissent et s'addition-
« nent » (3).

L'homme ainsi parcourait la terre maternelle,
Libre, et brut, et sauvage, et stérile comme elle,
La politique enfin prit pitié de ses maux (4).

Chênedollé s'éloigne de Rousseau en ce qu'il considère la société comme un bien pour l'homme. C'est elle qui fait fleurir .

« Les mœurs et le commerce, et les Arts et les lois ».

Il oppose la condition de l'homme primitif à celle de l'homme policé :

Quelques vers sont empruntés à Virgile.

Rome.
Dans le vaste Forum, si fier de sa tribune,

« N'entendait que des bœufs à l'entour mugissants » (5).

(1) Note de Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 194.

(2) *Œuvres complètes*, p. 105.

(3) A. Le Breton. *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent*. Paris 1895, p. 99.

(4) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 107.

(5) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 106.

On reconnaît le :

.... *Passimque armenta, videbant*
Romanoque foro et lautis mugire carinis (Enéide VIII).

Après Montesquieu, Chênedollé a essayé de définir la loi en s'inspirant de Rivarol (1).

Les lois, morale écrite, à tous les yeux visible,
Ame sans passions, et raison inflexible,
Qui, réprimant chacun pour le bonheur de tous,
Protègent sans amour, punissent sans courroux (2).

Il lui a aussi emprunté cette idée d'une union nécessaire entre la Religion et l'Etat :

Un contrat éternel, une antique union
Joignent la politique et la Religion (3).

Chênedollé fait l'éloge de Montesquieu. Il le compare à Hercule, et l'image choque. Le rapprochement d'un Génie plein de fine ironie avec le Dieu de la force est inattendu.

Il loue Montesquieu d'avoir terrassé l'hydre et le lion. De quoi s'agit-il? Le poète a dû mettre une note explicative : c'est le despotisme et l'anarchie. « Le vers était bien mauvais, dit malicieusement Faguet, pour avoir besoin de commentaire.

Ce portrait de Montesquieu, apporte vraiment quelque chose de nouveau. Je veux dire le critique en vers. Car, l'éloge mis à part, ce passage, est un véritable morceau de critique ou d'analyse littéraire mis en alexandrins. La chose mérite d'être notée. Sans doute aux 17^e et 18^e siècles, on avait parlé en vers des choses de la Littérature, mais c'était toujours l'Art poétique de Boileau mis à part, sous forme d'épître adressée à un écrivain. Chênedollé et déjà Voltaire par endroits, inaugurent une manière nouvelle, qui consiste à analyser et à juger des œuvres en vers, comme on le ferait en prose. Plus tard, Sainte Beuve, en qui le critique perçait déjà sous le poète, a fait de la critique de ce genre dans ses premiers vers. V. Hugo en a fait lui-même dans le Groupe des Idylles de la seconde Légende des Siècles,

(1) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 195.

(2) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 110.

(3) Chênedollé. *Œuvres complètes*, p. 111.

(4) E. Faguet. *Revue des cours de conférences*, 12 Décembre 1907, p. 200.

où il analyse les ouvrages de plusieurs poètes de valeur très inégale d'ailleurs, et Jules Lemaitre s'est livré à de véritables études Littéraires très minutieuses dans ses *Médaillons* (4).

Chênédollé a mis en vers un passage du discours Préliminaire à la théorie du Corps Poétique de Rivarol.

En voyant l'homme nu, réduit à sa faiblesse,
Qu'une voix nous eût dit : Accroissons sa vitesse,
Qu'en franchissant les mers il vole en d'autres lieux,
Qu'il soumette la foudre et désarme les cieux,
Qu'il dispose à son gré de l'étoile polaire, etc » (1).

Chênédollé croit aux progrès de l'Art et de la Science. Il apostrophe la Mémoire de J.-J. Rousseau. Il lui reproche d'avoir préconisé l'Etat de Nature au mépris de la Civilisation.

Ce IV^e chant s'achève par une sorte d'abrégé d'Histoire Universelle: l'énumération des grands hommes du siècle de Louis XIV est un peu fastidieuse.

Le tableau de la France sous la terreur est vigoureusement tracé.

Quel est ce char sanglant, mystérieux, immense,
Dont la roue en tous sens va, revient et s'élance,
Et foule les autels et les sceptres brisés,
Et la tête des rois dans sa course écrasés,
La Démence le monte, et la terreur le guide.
Voyez-vous comme au bruit de sa marche rapide
Tout est glacé d'horreur ! Tous les nœuds sont brisés,
Les parents, les amis entre eux sont divisés.
La peur isole tout ! (2).

La prosopopée du XVIII^e s. est prise mot pour mot d'un discours prononcé le 23 septembre 1800 dans le temple de Mars (Eglise des Invalides) par Lucien Bonaparte, alors ministre de l'Intérieur (3).

* * *

Plusieurs éditions du *Génie de l'Homme* parurent successivement en Mai 1807, Avril 1812, Janvier 1822 et novembre 1825.

(1) Chênédollé. *Œuvres complètes*. p. 118.

(2) Chênédollé. *Œuvres complètes*, p. 133.

(3) Bernard Jullien. *Histoire de la poésie française à l'époque Impériale*. Paris, Paulin, 1844, p. 32 (en Note).

L'auteur comptait en faire une définitive en 1833, lorsque la mort le surprit.

Ces éditions, celle de 1812 en particulier, offrent quelques variantes : additions ou corrections de peu d'intérêt.

En 1807, Chênedollé avait écrit ces vers plats :

L'homme, *dans les vieux jours*, jeté sur notre terre,
Nu, sans lois et sans arts, tristement solitaire,
Sur ce globe longtemps erra sans rien trouver,
Et ce n'est que bien tard que l'on sut observer (1).

En 1812, il a corrigé :

L'homme, *farouche et brut*, jeté sur notre terre,
Longtemps sans observer y vécu solitaire,
Et ce globe où, sans but, il errait égaré,
A ses stupides yeux était en vain livré (2).

Dans l'édition de 1807, je relève à la description du Lac de Genève au Clair de lune :

Et bientôt, de la nuit argentant les rideaux,
De ses pâles clartés peint tes tranquilles eaux (3).

Ce dernier vers devient en 1812, plein d'une douce harmonie.

De sa clarté paisible elle enchante les eaux (4).

Dans l'édition de 1822, Chênedollé ajouta quelques vers à la fin du IV^e Chant pour peindre les événements de 1814.

De Saint-Louis déjà le trône est relevé,
De cette race auguste un prince conservé,
Dans les adversités, où son exil sut lire,
Méditant avec fruit les leçons de l'Empire
Du sein de son exil noblement supporté,
Nous ramène les lois avec la liberté (5).

Il a eu soin de supprimer l'éloge de Bonaparte qui figurait dans l'édition princeps (6).

(1) Ed. 1807, p. 3, chant I.

(2) Ed. 1812, p. 6, chant I.

(3) Ed. 1807, p. 48, chant II.

(4) Ed. 1812, p. 56, chant II.

(5) Ed. 1822, p. 172, chant IV.

(6) Ed. 1807, p. 152. Chant IV.

Devant lui, tout à coup les partis ont ployé.
Son bras, qu'arme sans doute une égide divine,
A fait sortir l'état de sa vaste ruine :
Par lui, des factions le long règne est banni.
Par le fer des combats l'Empire rajeuni,
Prend un nouvel éclat sous ses formes nouvelles,
Et le Génie au loin le couvre de ses ailes.

Il a modifié ces vers selon les exigences de la politique. On lit dans l'édition de 1822 :

Tout change ! Par des mains et prudentes et sûres,
L'état ensanglanté voit fermer ses blessures,
Et du glaive orgueilleux le long règne est banni.
Par d'éclatants malheurs l'Empire rajeuni
Prend un nouvel éclat sous des formes nouvelles,
Et le Génie au loin le couvre de ses ailes (1).

Le *Génie de l'Homme* fut accueilli froidement lorsqu'il parut en 1807. Le *Journal de l'Empire* en donna le premier compte-rendu, le 20 Mai 1807. Il critiqua le plan :

« Je ne vois dans le poème de M. Chênedollé que le premier
« chant qui ait quelque rapport au titre de son ouvrage. L'au-
« teur y parle des grandes découvertes que l'homme a faites dans
« les cieux : il trace poétiquement l'histoire de l'Astronomie,
« science admirable sans doute et une de celles qui honorent le
« plus le *Génie de l'Homme*. Mais heureusement le *Génie de*
« *l'Homme* ne s'est pas borné à contempler la lune et les étoiles
« ni à déterminer le cours des astres et les révolutions des pla-
« nètes, il est descendu sur la terre. . . »

M. de Boisjolin, dans le *Mercure* du 13 Juin 1807, essaya de justifier la division choisie par le poète. Il le félicita d'avoir tiré parti de l'étude des Modernes.

« M. Chênedollé qui paraît bien connaître les anciens, aime
« aussi à tirer parti de l'étude des modernes : « *Vassal du ciel,*
« *pontif et roi de la nature* ». Ce beau vers sur l'homme a été
« inspiré par le passage de Buffon : « *ce Vassal du ciel, roi de la*
« *terre, il l'ennoblit, le peuple et l'enrichit.* » C'est encore Buffon
« qui dans son admirable description de la nature sauvage a

(1) Ed. 1822, p. 172. Chant IV.

« fourni au IV^e Chant du *Génie de l'Homme* le beau passage où
« la politique au moment de fonder la société appelle l'homme
« et lui dit : « Porte au fond de ces bois un utile ravage, anime
« cette eau morte en la faisant couler. » Ces emprunts de la
« poésie, quand le poète est digne qu'on les lui permette, sont un
« digne éloge d'une belle prose. »

Le *Journal de l'Empire* au sujet du *Génie de l'Homme*, le 25 novembre 1807, s'exprime ainsi : « On ne dissimulera pas qu'il est
« resté presque sans succès, quoiqu'il méritât d'être distingué
« de tous ces poèmes qui ne sont lus que des critiques obligés de
« les lire, et quoique dans ce Journal, souvent accusé de chercher
« plus à blamer qu'à louer, on ne lui ait refusé aucun des éloges
« dont il est digne.

Le *Moniteur* (26 Février et 2 Mars 1808), la *Gazette de France* -24 Juin 1808), critiquèrent l'abus des descriptions du II^e Chant. Le *Courrier de l'Europe* (6 novembre 1809) attaqua sévèrement les défauts de la forme et de la versification.

En 1807 avait paru, dans la *Décade Philosophique* (1), un éloge du *Génie de l'Homme*, mais l'auteur de l'article était un ami du poète : M. de la Renaudière.

Dans la préface de la troisième édition du *Génie de l'Homme* (1822) Chênedollé nous apprend que son poème obtint plus de succès en 1812.

« La réputation du *Génie de l'Homme* s'est faite lentement,
« dit-il, elle a eu à triompher de nombreux obstacles. . . Le succès
« du *Génie de l'Homme* paraît désormais assez bien établi pour
« qu'il n'ait plus besoin d'apologie (2). »

Le *Mercure de France* (3), le *Journal de Paris* (4), La *Gazette de France* (5), le *Journal de l'Empire* (6) rendirent compte du poème en termes plus favorables. A quoi faut-il attribuer ce revirement de la critique? — A la politique. Chênedollé, depuis mil huit cent dix, était fonctionnaire de l'Empire; il avait loué Bonaparte à plusieurs reprises : C'était assez pour que la presse lui

(1) *La Décade philosophique* 1807. 2^e trimestre, p. 544 à 554.

(2) Edition de 1822. Avertissement, p. 6.

(3) 23 Mai 1812.

(4) 26 Mai 1812.

(5) 28 Mai 1812.

(6) 27 Juillet 1812 et 9 Août 1812.

fût favorable. Les éloges de ses amis, Fontanes, Joubert, le servirent aussi. Ils le consolèrent de la froideur du public :

« Joubert me disait, écrit Chênedollé dans son *Journal*, (7
« Mai 1807); ce qui vous caractérise surtout c'est l'haleine. Il y a
« dans votre ouvrage une circulation qui anime tout. On voit
« la vie et le sang partout. Il y a de l'harmonie de pensée et de
« l'harmonie pour l'oreille.

« Le suffrage le plus flatteur que j'aie reçu est celui de M. de
« Langeac. Il me parla de mon ouvrage avec un enthousiasme
« qui me fut bien flatteur. Il aimait beaucoup ma division :
« L'homme lève d'abord ses regards vers le ciel, il les laisse
« ensuite tomber sur lui-même et enfin il cherche quelles sont les
« lois sous lesquelles il vit. Le chant des Montagnes est celui
« qu'il aimait le mieux. Il me dit sur cela des choses trop flat-
« teuses pour que je puisse les répéter. Il me mettait presque
« au-dessus de D... (1) et de F... (2). »

« Langeac disait à Joubert : « Esmenard ! Il le joue sous
« jambe (3). Fontanes, écrit encore le poète, n'a pas été très
« satisfait de mon chant de l'Astronomie. Il paraît qu'il le con-
« goit autrement (4).

« Fontanes me dit des vers de la Mémoire (5) : Ce sont des vers
« excellents, tout cela est neuf, tout cela est à vous ; c'est excel-
« lent on ne fait pas mieux que cela (6).

Chênedollé était satisfait de son œuvre. Il se louait lui-même avec une aimable candeur :

« Il n'y a peut-être pas de vers plus ronds, plus pleins, plus
« sphériques que ceux du *Génie de l'Homme*, ce sont des lingots
« d'or (7).

« Il est très difficile de raisonner en vers. Dans le poème dic-
« tastique il faut tour à tour raisonner et peindre. Les tours de
« force sont beaucoup moins éclatants dans le Chant de la politi-
« que que dans celui de l'Astronomie. Ce qui prouve qu'il est
« plus difficile de raisonner en vers que d'exposer les découvertes

(1) Delille.

(2) Fontanes.

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 156.

(4) *Journal* de Chênedollé, f. 304.

(5) Dans le III^e Chant du *Génie de l'Homme*.

(6) *Journal* de Chênedollé, f. 344.

(7) *Journal* de Chênedollé, f. 406.

« des sciences, et que la politique est ce qu'il y a de plus intraitable en poésie (1).

Chênedollé était satisfait de son « Clair de lune sur le lac de Genève : »

La lune dans le ciel qui commence à blanchir
Se lève et fait glisser sur ta superficie, etc.

« Il y a dans ces vers, écrit-il, une fine et mince harmonie qui peint la légèreté des rayons de la lune qui glissent sur la surface du lac. Ici superficie est beaucoup mieux que surface. Le mot est plus léger. L'harmonie glisse sur les mots comme les rayons sur l'onde. Tous les mots s'enchaînent et naissent bien les uns des autres. Ils se font mutuellement clarté (2). »

« Le chant de la Politique du *Génie de l'Homme* est une bonne fortune pour la poésie et une vraie conquête pour la langue : Ce sont les vers d'or de la politique (3). »

L'auteur du *Génie de l'Homme* fut d'autant plus sensible aux critiques qu'il espérait le succès.

Plus tard, les Jeunes romantiques de l'entourage de V. Hugo, Soumet excepté, trouveront le *Génie de l'Homme* fastidieux :

« Le poème de Chênedollé, que tous les journaux s'accordent à louer, écrit Edmond Géraud dans son Journal, risque cependant d'être un ouvrage fort ennuyeux, Qu'il soit écrit dans le genre didactique, descriptif ou expositif, peu importe ! On sent toujours bien que ce ne sont pas là des ouvrages attachants. Ce n'est pas avec de la science qu'on fait un poème, mais avec de l'imagination et de l'invention. Cet épisode de Pline que j'ai lu en entier dans le *Mercur* me paraît, je l'avoue, du véritable Gali-Thomas. Ronsard, Bribœuf, le père Lemoine n'ont... rien de plus ridiculement boursoufflé, et si l'on voulait donner de l'ouvrage une idée avantageuse, l'échantillon il faut en convenir, était assez mal choisi (4) ».

Dans ce même journal, je relève encore une note inédite de Géraud relative à Chênedollé.

(1) *Journal* de Chênedollé, f. 310 (v.).

(2) *Journal* de Chênedollé f. 362 (v.).

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 389.

(4) Edmond Géraud. *Un Homme de Lettres sous l'Empire et la Restauration*. Fragments de Journal intime publiés par Maurice Albert, Flammarion, 1893, p. 55.

Janvier 1827.

« M. de Chênedollé vient de m'adresser du fond du Calvados
« une lettre bien aimable et surtout bien indulgente. A la vérité,
« l'auteur du *Génie de l'Homme* n'est pas du tout Roman-
« tique (1) ».

Il faut le reconnaître, le *Génie de l'Homme* manque d'intérêt.
Il ressemble en cela à tous les poèmes didactiques et descriptifs
de l'époque : Navigation d'Esmenard, Printemps du Proscrit de

(1) Je dois à l'amabilité de M^{me} Buhan de Bordeaux, la communication de
cette note ainsi que celle de la *Lettre inédite de Chênedollé* dont il est ici ques-
tion.

Au Château du Coïsel par et près de Vire, Calvados.

28 Décembre 1826.

« Monsieur,

« Je vous dois depuis longtemps une lettre et des remerciements pour
« l'article très obligeant que vous avez bien voulu faire sur le *Génie de*
« *l'Homme* au commencement de cette année, pour les *Annales* de M. Trou-
« vé. Croyez, Monsieur, que mon amour propre a été singulièrement flatté
« de voir mon poème jugé avec cette indulgence par un homme de goût
« aussi délicat et aussi fin que le vôtre. Je connais vos titres, comme juge et
« comme poète: il y a longtemps que les morceaux que je rencontrais dans
« l'*Almanach des Muses* avec la signature d'Edmond Gérard, m'ont charmé
« pour la première fois, et je sais par cœur vos *rives de Provence*, votre *château*
« de Palme, vos *prestiges nocturnes*, vos *Bords de la Bèise*, et votre *golfe de*
« *Sorento*. Ces pièces charmantes qui n'ont de rivales que les *Elégies* les
« plus parfaites de Millevoie. Ainsi jugez, Monsieur, si j'ai été orgueilleux
« de votre suffrage.

« J'ai lu aussi avec transport votre *Elégie sur Marie Stuart* inspirée dans
« l'*Almanach du* * * (1) de cette année et permettez-moi de vous dire que vous
« n'avez rien fait de plus beau. C'est un morceau parfait et qui me fait vive-
« ment désirer que vous nous donniez promptement un nouveau recueil.

« J'ai une prière à vous faire, Monsieur, c'est de vouloir bien me tenir
« au courant du mouvement littéraire de votre ville. Je sais qu'on aime les
« lettres à Bordeaux, et qu'il y a dans votre grande ville plusieurs talens
« distingués. Seriez-vous assez bon pour me signaler quelquefois ce qui
« s'y fait de plus remarquable. J'aurais aussi un grand désir de m'abonner
« à un de vos journaux, mais je ne les connais que par leurs titres, et n'ai
« aucune idée de leur rédaction. Vous m'obligeriez beaucoup en m'indiquant
« celui auquel je dois donner la préférence. Mille pardons, Monsieur, d'en
« agir ainsi sans façon avec vous, mais entre *Gascons* et *Normands* il n'y a
« que la main et j'espère qu'à ce titre vous voudrez bien m'excuser, et
« aussi à charge de revanche si le *Bulletin Littéraire de notre Normandie*
« pouvait vous offrir quelque intérêt.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mon
« entier dévouement.

« De Chênedollé. »

(1) Mot illisible.

Michaud, Imagination de Delille. La monotonie en est le principal défaut. Les interrogations au début d'un nouveau développement poétique, les périphrases, les chevilles, les inversions qui rendent le vers obscur; tout cela constitue des défauts graves.

Le *Génie de l'Homme* est l'œuvre d'un pseudo-classique. Il en a les défauts et le convenu. On y retrouve la même terminologie noble. « Le palais de l'hiver, l'urne des Hyades, le royaume de flore, l'astre de Césaronte, etc.

La plupart des thèmes chers à l'époque s'y rencontrent aussi.

Eloge de la campagne sur un mode ancien :

« C'est aux champs qu'en paix on vit avec soi-même

« Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime.

éd. 1807 — Ch. III, p. 99).

Des images cherchées :

« Ce manteau de saphir d'où s'échappe un jour pur

(éd. 1807 — Ch. I, p. 16).

Des évocations enthousiastes.

« Magnifiques horreurs qui récréez ma vue.

éd. 1807 — Ch. II, p. 36).

Chênédollé néanmoins apporte deux qualités nouvelles : la gravité qui manquait à la poésie de Delille et le goût des idées.

Il a une émotion sincère devant la nature moyenne et devant les Grandes Alpes.

Lorsqu'il nous livre son moi — ce qui se produit rarement dans un poème aussi impersonnel que le *Génie de l'Homme* — le poète manifeste une nouvelle façon de sentir. Il a l'émotion grave et triste.

(épisode de Léon — Chant III).

Chênédollé a l'âme profondément religieuse. A chaque instant dans le *Génie de l'Homme*, son imagination et son cœur l'emportent dans un hymne vers le Créateur. Jamais son inspiration n'est aussi simple, ni son vers plus large. Chênédollé est alors le véritable précurseur de Lamartine. Fontanes a traité des sujets religieux : le « Jour des Morts » par exemple, mais ce n'était pour lui que des lieux communs poétiques. Il avait un tempérament d'épicurien; ses accents manquent de sincérité. Chênédollé est religieux par hérédité et par nature. Certains passages du *Génie*

de *l'Homme* pourraient passer pour des fragments de Lamartine :

D'une nuit étoilée écoutons le silence,
Chaque astre de son Dieu raconte la puissance
Ne vois-tu pas partout cette immortelle main,
Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin...
C'est ce Dieu qui du ciel tendit le vaste dais,
Alluma de la nuit les lampes éclatantes,
Et plaça le soleil sous l'azur de ses tentes.
Le soleil est son ombre, et c'est dans ce miroir,
Grand Dieu ! qu'à l'œil mortel tu permets de te voir.

Ed. 1807 — Ch. III, p. 84).

Chênedollé a inauguré dans le *Génie de l'Homme* la poésie philosophique reprise depuis par Lamartine, Vigny, Sully, Prud'homme.

Les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des montagnes sont clairement exposés au II^e Chant. Les diverses phases du rappel des souvenirs sont aussi traitées d'une façon précise au III^e Chant.

Il y a donc incontestablement dans le poème de Chênedollé un effort pour élargir le cadre de la poésie et des qualités originales.

Du *Génie de l'Homme* ont survécu quelques couplets à Phœbé (1) quelques vers philosophiques (2) quelques descriptions (3), ébauches imparfaites des *Méditations* et d'autres chefs-d'œuvres romantiques.

Un poème où l'on retrouve, même en petit nombre des accents déjà dignes des grands poètes de la génération suivante mérite quelque souvenir.

(1) Chants I et II.

(2) Chant III.

(3) Chant II.

CHAPITRE XI

L'APOGÉE. 1807-1812

SOMMAIRE : Voyage de Chênedollé à Paris. — Ses relations avec le Groupe Chateaubriand. — Conversations avec Joubert. — Molé. — Publication de l'Esprit de Rivarol. — Concours des Jeux Floraux. — L'abbé Delille. — Rencontre avec Chênedollé. — Affaire Le Chevallier. — Promenades avec Fontanes. — Première visite à Courbevoie. — L'Université Impériale. — Le poète professeur de Lettres à la Faculté de Rouen (1810-1812). — Il a peu de goût pour l'enseignement. — Les écrits qui se rattachent à ces années de professorat.

Mariage de Chênedollé avec Aimée de Banville. — Ses origines. — Sa nature. — Ses sentiments pour le poète. — Naissance d'un fils, Charles.

En Mars 1806, Chênedollé vint à Paris pour s'occuper de la publication du *Génie de l'Homme*. Ses amis le pressaient toujours. En février, Chateaubriand lui écrivait : « Venez, débarquez chez moi, vous ferez grand plaisir à M^{me} de Chateaubriand. Joubert est ici. Tout le monde sera charmé de vous voir. Le poème est-il fini, quand l'imprimons-nous ? (1) ».

Chênedollé revint au début de 1807 corriger les épreuves de son poème. Il retrouva les débris de la petite société de M^{me} de Beaumont qui se réunissait chez Joubert depuis 1803. Il reprit ses chères causeries d'antan.

« Les conversations avec Joubert et Fontanes avaient surtout pour Chênedollé le grand intérêt des matières littéraires sur lesquelles elles roulaient plus habituellement. Joubert n'y ménageait rien de ces hardiesses, de ces élévations de jugement qui n'étaient qu'à lui, et qui faisaient dire à ceux qui l'écoutaient : « Joubert a une tête haute et calme, il a la hauteur et la sérénité de l'Olympe dans sa tête. Joubert a vêtu sa pensée d'un arc-en-ciel ». Pourtant on se jugeait l'un l'autre. Quand on était avec Fontanes seul, on disait : « Joubert a le besoin et le tourment

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'Empire*, t. II, p. 228.

de la perfection ; mais ses idées sont tellement prises dans le ciel, qu'il n'y a pas de langage humain qui les rende ». — « Joubert, en métaphysique, fait des entrechats sur la pointe d'une aiguille ». Il ne faut pas trop *affiner* le style. Le style de Joubert est trop métallique ; il manque de mollesse. D'un autre côté, quand on était avec Joubert seul, on disait : « Fontanes a un style poli sans éclat. Il caresse bien la phrase, mais elle ne laisse pas de sillon ; elle ne s'imprime pas (1) ».

Le 2 février 1807 (2), Chênedollé eut avec Joubert une conversation sur quelques écrivains, notamment sur Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Il a consigné cet entretien dans ses Notes. J'en rétablis le texte original en regard de la publication que Sainte Beuve en a déjà donnée dans *Chateaubriand et son Groupe*, t. I (7^e Leçon, p. 203-204) et dans les *Causeries du Lundi*, t. I, p. 177.

TEXTE PUBLIÉ PAR SAINTE-BEUVE

« L'ouvrage de M. de Saint-Pierre ressemble à une statue de marbre blanc, celui de M. de Chateaubriand à une statue de bronze fondue par Lysippe. Le style du premier est plus poli ; celui du second plus coloré. Chateaubriand prend pour matière le ciel, la terre et les enfers ! Saint-Pierre choisit une terre bien éclairée. Le style de l'un a l'air plus frais et plus jeune ; celui de l'autre a l'air plus ancien : il a l'air d'être de tous les temps. Saint-Pierre semble choisir ce qu'il y a de plus pur et de plus riche dans la langue. Chateaubriand prend partout, même

TEXTE ORIGINAL PUBLIÉ D'APRÈS
le Manuscrit de la Collection
Spoelberch de Lovenjoul (Dossier D. 544, t. II).

« Chateaubriand a donné aux passions une innocence qu'elles n'ont pas ou qu'elles n'ont qu'une fois. Dans *Atala*, les passions sont couvertes de longs voiles blancs. Chateaubriand produit avec le feu, il fond toutes ses pensées au feu du ciel ».

(f. 301)

« Joubert dit que pour que son esprit soit à l'aise et pour qu'il ait du jet, il faut qu'il soit dans l'air tiède de l'indulgence ».

(v. 301)

« Je disais à Joubert : « Il n'y a point d'arc-en-ciel dans notre

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.* t. II, p. 280.

(2) Non le 2 Février 1802 ainsi que le dit Sainte Beuve : *op. cit.*, t. II, p. 203.

« dans les Littératures vicieuses ;
« mais il opère une vraie trans-
« mutation, et son style ressemble
« à ce fameux métal qui, dans l'in-
« cendie de Corinthe, s'était formé
« du mélange de tous les autres
« métaux. L'un a une unité variée,
« l'autre a une riche variété ».

« langue ! » C'est juste, mais le
« prisme se trouve dans le paradis
« de Delille ».
(f. 302)

« Il faut étudier Racine nuit et
« jour. Il a connu tous les artifices
« du style et tous les mystères
« du talent ».
(v. 302)

« Il y a un reproche à faire à
« tous les deux : M. de Saint-Pierre
« a donné à la matière une beauté
« qui ne lui appartient pas ; Cha-
« teaubriand a donné aux pas-
« sions une innocence qu'elles n'ont
« pas, ou qu'elles n'ont qu'une fois.
« Dans *Atala*, les passions sont
« couvertes de longs voiles blancs ».

« Chénier (Marie-Joseph) n'a
« point le souffle divin. Mais c'est
« son frère qui l'avait bien émi-
« nemment ; c'est celui-là qui
« était poète ».
(v. 302)

« Chateaubriand peint les objets
« comme il les voit, et il les voit
« comme il les aime ».
(v. 302)

« Saint-Pierre n'a qu'une ligne
« de beauté qui tourne et qui re-
« vient indéfiniment sur elle-même,
« et se perd dans les plus gracieux
« contours : Chateaubriand emploie
« toutes les lignes, même les défec-
« tueuses, dont il fait servir les
« brisures à la vérité des détails et
« à la pompe des ensembles ».

« Il y a dans les *Gaules* de Saint-
« Pierre une simplicité cherchée.
« On croit que c'est plus antique
« que Fénelon et ça l'est beaucoup
« moins ».
(f. 306)

« Chateaubriand a une variété
« cachée. Saint-Pierre a une uni-
« formité variée ».

« Chateaubriand produit avec le
« feu. Il fond toutes ses pensées au
« feu du ciel ».

« Bernardin écrit au clair de
« lune, Chateaubriand au soleil ».

« En un mot, attribuons au style
« de M. de Saint-Pierre la transpa-
« rence et le poli de l'albâtre et à
« celui de M. de Chateaubriand la
« beauté et la richesse de ce métal
« qui dans l'incendie d'une ville
« fameuse s'était formé d'un mé-
« lange de tous les autres métaux,
« je veux dire de l'airain de Co-
« rinthe ».

« Chateaubriand jette dans ses
« fourneaux les produits des litté-
« raturés les plus vicieuses et ils

« en sortent transformés en mé-
« faux précieux ». (f. 307)

« Saint-Pierre n'a qu'une ligne
« de beauté qui tourne et revient
« indéfiniment sur elle-même et se
« perd dans les plus gracieux con-
« tours. Chat... emploie toutes les
« lignes même les défectueuses dont
« il fait servir les brisures à la
« vérité des détails et à la pompe
« des ensembles ».

« Saint-Pierre ne demande qu'un
« ciel pur et une terre bien éclairée.
« Chateaubriand veut à la fois le
« ciel, la terre et les enfers ».

« Paul et Virginie est une statue
« de marbre blanc. Atala est une
« statue de bronze. C'est un ou-
« vrage de Lysippe.

« Chateaubriand a su trans-
« porter dans son style jusqu'au
« fer des Littératures du Nord ». (f. 397)

Ce petit groupe d'élite pouvait juger en toute connaissance de cause la littérature du XVIII^e siècle.

« Le style de Montesquieu est plutôt une merveille qu'un modèle (1) ».

On discutait sur Buffon.

« Joubert prétend qu'il n'y a que de fausses beautés dans « Buffon. Il prétend que son style est contagieux, parce qu'il « cache l'emphase sous un air de sagesse ». — Cela est injuste de « tout point, disait Chénedollé. Buffon n'est pas le premier des « écrivains. Sans doute Pascal et Bossuet sont au-dessus de lui « mais c'est un très grand écrivain. La pureté parfaite du style « s'allie en lui à une noblesse continue. Il a donné à la langue

(1) *Sainte-Beuve, op. cit., t. II, p. 282.*

« française cette élévation calme et majestueuse que Platon avait
« donnée à la langue grecque (1). »

Et Joubert de protester. : « N'associez point à Buffon le nom de
Platon, ce génie de la grâce (2) ».

Le nom de Rousseau était souvent prononcé. Sur les carnets
de Chênedollé, je relève un mot de Joubert altéré par Sainte
Beuve :

TEXTE DE SAINTE-BEUVE

(Chateaubriand et son Groupe)
t. II, p. 283).

« Joubert dit que le style de
« Rousseau fait sur l'âme *l'impres-*
« *sion que ferait la chair d'une*
« *belle femme en nous touchant.*
« *Il y a de la femme dans son style* ».

TEXTE ORIGINAL

(Collection Spoelberch de Loven-
joul D. 544, t. II, f. 262 8).

« Joubert dit que le style de
« Rousseau fait sur l'âme *l'effet*
« *que nous éprouvons en touchant*
« *le sein d'une belle femme. Il y a*
« *du sp...*

Joubert et Fontanes discutaient des poètes.

« Esménard est brillant, froid et sec. Il a de la vigueur mais
« jamais de naturel ni de grâce. Il n'y a rien de rêveur dans son
« talent. Ce sont des vers faits au milieu des affaires (3)

« Le Brun, disait Fontanes à Joubert, n'est qu'un poète de
« mots. — Eh ! ce n'est pas peu, répondit celui-ci (4). »

Ils s'accordaient à conclure :

« Les vers de l'Abbé Delille sont de marbre, froids et polis (5). »

Chênedollé voyait toujours Molé. Le 6 Février 1807, il eut avec
lui une conversation sur les passions. A cette époque on avait
encore le temps de se livrer à d'aimables lieux communs.

« Dans le vrai, disait-on, nous sommes entourés de beaucoup
« de charmes sur la terre : les sciences, les lettres, les arts, la
« nature, quelles sources de satisfaction si nous étions purs, si
« nous savions en jouir avec innocence ! Mais nous gâtons
« tout cela. Hélas oui, ce sont les passions qui gâtent tout. Si
« nous pouvions réaliser la définition de M. du Bucq, si nous
« avions de l'*intérêt* pour toutes ces belles choses, et si nous res-

(1) *Journal* de Chênedollé, f. 325 (v.).

(2) *Sainte-Beuve, op. cit.*, t. II, p. 282.

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 246 (v.).

(4) *Journal* de Chênedollé, f. 428 (v.).

(5) *Journal* de Chênedollé, f. 385 (v.).

« tions dans le *calme*, tout serait bien. Mais un objet trop aimable n'a qu'à se montrer, adieu toute la philosophie ! et nous voilà rejetés dans l'orage. Ne croyez-vous pas aussi que la retraite n'a tant de charmes qu'en perspective, et comme contraste avec notre inquiétude actuelle ? Avec le calme parfait, elle est beaucoup moins belle » (1).

* * *

Le 3 Mai 1808, Chênedollé obtint aux jeux Floraux de Toulouse l'amarante d'or pour l'Ode intitulée *Michel Ange ou la Renaissance des Arts* (2).

Dans cette pièce qui ne manque pas de beauté, le poète célèbre le génie qui a renouvelé les Arts.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpasses tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
A de Vitruve encore connu tous les secrets.
Sous ta touche ardente, enflammée,
Ici la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau (3).

Il y a du mouvement, quelques strophes bien venues dans cette Ode :

Lorsque par exemple, le poète décrit les ruines de Rome sous l'invasion des Barbares.

Là, sont des colonnes brisées ;
Ici des voûtes écrasées ;
Plus loin des arcs rompus, des temples démolis ;

(1) *Sainte-Beuve, op. cit.*, t. II, p. 279-280.

(2) Cette ode ayant pour épigraphe le vers de Fontanes : « Tous les arts ont brillé d'un rayon de sa gloire » fut remise au secrétaire des Jeux Floraux par J.-B. Jamme l'Aîné rue du Faubourg Saint-Etienne, Toulouse dans le courant de Février 1808.

L'ode de Chênedollé est marquée SS. N° 43; la dernière Ode reçue pour le concours de 1808 est marquée M.M.M. N° 61. Cette année-là Chênedollé a donc eu pour l'ode 61 concurrents.

(Communication de M. de Gélis, Archiviste des Jeux Floraux).

(3) Cette Ode a été publiée en 1820 dans le recueil des *Etudes Poétiques* avec des additions et quelques corrections. Cf. *Œuvres complètes*, éd. 1864. Didot, in-16, livre II. Ode IV, p. 342. |

Et perdus sous l'amas de ces vastes décombres
Dans le silence et dans les ombres
Leurs dieux dorment ensevelis (1).

Cette même année 1808, Chênedollé fit paraître un recueil des Bons mots de Rivarol (2) dont il avait tenu registre à Hambourg. L'ouvrage eut quelque succès, car le nom qu'il rappelait n'était pas encore oublié (3).

Joubert appréciait le recueil de Chênedollé. Il écrivit au poète :

« Recevez Dussault et envoyez-moi Rivarolle (4). Je gagnerai
« un million pour zéro à cet échange. Il faudrait venir dîner avec
« nous aujourd'hui parce que nous aurons M^{me} de Chateaubriand.
« briand. Apprenez-moi si vous pourrez nous faire ce plaisir. »

Joubert.

Mardi 3 Mars (1809) (5).

Chênedollé était en proie à des embarras financiers. Pendant ses voyages à Paris, il s'employait en démarches auprès de ses amis. C'est ainsi qu'il recourut à la générosité de Chateaubriand en 1808.

« Ce jeudi.

« Je n'ai pas répondu mon cher ami parce que je cherchais, je
« n'ai rien trouvé; mais j'ai quelques écus à votre service. Venez
« ce soir à 7 heures; je vous les donnerai.

« Tout à vous. Je cours à l'imprimerie.

« de Ch. (6).

René avait acheté la Vallée aux Loups. Il était lui-même quelque peu gêné.

« Mercredi 4 Novembre (1808).

« Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous obliger moi-

(1) Texte original de Toulouse communiqué par M. de Gélis.

(2) L'esprit de Rivarol par F. J. M. Fayolle et Ch. de Chênedollé, 1808. in-12, Paris, Béchet.

(3) Cf. Le Compte-rendu de cet ouvrage dans *Le Magazin Encyclopédique*, t. III, Juin 1808, p. 466-469.

(4) L'esprit de Rivarol.

(5) Lettre inédite provenant de la collection de M. la Caille et communiquée par M. André Beaunier.

(6) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

« même mais (cette) maudite maison (1) m'ôte tout le peu d'argent
« que j'ai. J'essaierai auprès de B... (2) ou de quelque autre, je
« vous avoue pourtant que je désespère de réussir, B... est trop
« en avance vis-à-vis de moi et les autres ne m'aiment pas assez.
« J'irai vous voir, en attendant je vous embrasse tendrement.

« Ch. (3). »

Chênédollé allait visiter Chateaubriand à la Vallée aux Loups.
Féminin ce billet de M^{me} de Chateaubriand.

« M. de Chateaubriand est obligé de venir samedi à Paris pour
« ramener M^{me} de Rosambo qui vient passer deux jours dans la
« vallée; voulez-vous revenir avec lui dimanche? Je remets la
« partie à ce jour là, car nous n'aurions pas de lit à vous offrir
« plus tôt.

« Mille compliments (4). »

Au mois de Juin de cette même année, le poète retenu à Paris
par quelques créanciers avait déjà sollicité Joubert.

« Je suis malheureusement dans l'impossibilité la plus absolue
« de remédier à tous vos embarras, lui avait répondu ce dernier;
« mais peut-être y auroit-il quelque tempérament à prendre,
« quelque arrangement à proposer qui suffiroit pour faciliter
« votre départ. Venez et nous en causerons. Nous étions au Val
« du Loup, nous n'avons pu revenir qu'avant hier fort tard. J'ai
« passé la journée d'hier à chercher ou à imaginer des expédients
« que je n'ai pas trouvés. Je voulais aller vous voir hier au
« soir mais je ne l'ai pas pu. Je serai chez moi jusqu'à midi ce
« matin, et depuis trois heures cette après-midi; choisissez le
« moment qui vous conviendra et venez persuadé de toute la
« peine que me cause votre situation impuissante.

« Ce dimanche 11 Juin (1808) (5). »

Il n'était pas jusqu'au jeune Guéneau de Mussy auquel Chênédollé ne recourût dans sa mauvaise fortune.

Il lui écrivait vers 1808.

(1) La Vallée aux Loups.

(2) Bertin.

(3) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(4) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(5) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

« Je vous dois trois louis depuis bien longtemps (1), mon cher
« Ami, et je ne me suis jamais trouvé en position de vous les
« rendre. Ce ne sera pas encore pour ce moment puisque je viens
« vous demander un nouveau service. Il faut que vous soyez
« assez bon pour me prêter 20 écus d'or au 1^{er} Mars. Je vous les
« rendrai à cette époque bien sûrement. Si je ne puis vous rendre
« la totalité, je vous rendrai au moins les vingt écus. Mon projet
« est irrévocablement arrêté. Si M. le Grand-Maitre ne peut rien
« faire pour nous, je retournerai chez mon patron dans les pre-
« miers jours de Mars ou j'irai peut-être me soigner à Juilly. Ce
« dernier projet plaît assez à mon imagination fatiguée et détrom-
« pée de tout. Je vous demande de garder le silence sur ma
« demande que vous puissiez ou ne puissiez pas m'obliger.

« Vous pouvez remettre l'argent au porteur

« Mille amitiés du fond de l'âme.

« Chênédollé. Ce lundi matin,

« Hôtel du Havre. Paris » (2).

Le 3 Novembre 1809, Choron lui ayant présenté une lettre de change pour se faire payer d'une dette, Chênédollé crut devoir protester contre un tel procédé (3).

Un billet de Chênédollé adressé à M^{me} de La Barthe chez Fontanes et daté du 11 Octobre 1808, confirme l'impression donnée par les précédentes lettres sur le mauvais état des finances du poète.

« Madame (4),

« J'ai appris, il y a trois jours par M. de Catellan, qu'il vous
« avait passé un billet de vingt louis, dont je lui suis redevable
« et qui tombe le 15 courant. Je reçois à l'instant des nouvelles
« qui m'annoncent que l'argent sur lequel j'ai fondé le rembour-
« sement du Billet ne peut m'être compté que le vingt. J'ose
« donc vous demander comme une grâce, Madame, de ne faire
« présenter le Billet au payement que le 21.

(1) En janvier 1804, Chênédollé avait déjà promis à Guéneau de lui rendre ses trois louis. Cf. ch. VIII, en Note.

(2) Communication de M^{me} la Comtesse de Tugny. *Archives du château Beaulieu*. (Lettre citée, ch. II, en Note).

(3) Catalogue Gabriel Charavay, N° 75, 205, l. p. in-8.

(4) *Bibliothèque Nationale*. Département des Manuscrits. Nouvelles acquisitions françaises, N° 9624. fol. 244-245. Lettre inédite.

« Je vous demande mille pardons de ce délai, mais j'ose espérer de votre obligeance, que vous voudrez bien me l'accorder.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Charles de Chênédollé.*

« Ce mardi 11 Octobre 1808 (1). »

* * *

Le 23 Janvier 1808, le poète rencontra l'Abbé Delille à Paris pour la première fois. Ils causèrent ensemble du *Génie de l'Homme* qui avait paru depuis un an. L'Abbé aimait *L'Episode de Léon* (2). Il lui trouvait de la sensibilité, de la grâce et un charme mélancolique.

Ils évoquèrent le souvenir de Rivarol qu'ils avaient connu l'un et l'autre à Hambourg.

« L'Abbé Delille disait de Rivarol que c'était le plus aimable vaurien qu'il ait jamais connu. »

Peut-être avait-il eu vent de l'appréciation de Rivarol sur son compte : « Delille est une coquette (*sic*) très aimable. Il est laid, mais d'une laideur aimable. C'était la coqueluche des femmes » (3).

Ils abordèrent ensemble les questions littéraires et ce fut un bonheur pour Chênédollé de discuter avec celui qu'il regardait comme un des meilleurs poètes de son temps.

« J'aime l'antithèse, avoua l'Abbé au poète; on me l'a reproché. — Il y a lui dis-je, deux genres d'antithèses : L'antithèse des choses et c'est le rapprochement, et l'antithèse des mots. Le rapprochement est dans les choses, l'antithèse dans les mots. Je lui citai par exemple :

« Et son char triomphal marche entre deux tombeaux. »

Et lui me cita :

« Et son casque tendu sollicite un denier. »

« Nous parlions des alliances de mots, rapporte Chênédollé. Je lui disais qu'on pouvait tout naturaliser en français, pourvu qu'on préparât et il me cita ce vers des *Jardins* :

« Abattus au printemps lorsque gros de feuillages

« Déjà leurs vers boutons. . . . »

(1) Le cachet postal marque l'année 1808.

(2) Le *Génie de l'Homme*, ch. III. *Œuvres complètes*, éd. Didot, 1864. p. 93.

(3) *Journal de Chênédollé*, f. 327 (v.).

« Je lui disais qu'on pouvait imiter les grands maîtres en ren-
« versant leurs images... en prenant le contrepied d'une idée
« et là-dessus je lui citai un vers de *l'Imagination* dont le vers
« de Boileau a été visiblement le type :

« S'assied, croise les bras, baisse la tête et pleure (1) ».

« Et il en convient de bonne grâce » (2).

Ils causèrent des anciens, de Virgile que Chênedollé avait
failli annoter. Delille avoua ses préférences.

« Le morceau qui le passionne le plus dans les *Géorgiques*,
« rapporte Chênedollé, c'est : *Felix qui potuit* et surtout ce retour
« si aimable : *Fortunatus et ille deos*, »

« Nous parlâmes des comparaisons qu'il aime beaucoup. Je
« lui parlai de la manière de les rajeunir par le retour du physique
« au moral. Le passage a d'abord été du moral au physique et
« c'est un artifice très ingénieux que de repasser du physique au
« moral. Avec propos, il nous cita ses comparaisons de la Cas-
« cade à la Bacchante.

« Il est d'une conversation charmante conclut le poète. C'est
« une coquette bien aimable (3). »

Au cours de ce voyage à Paris, le poète servit de témoin à son
compatriote A. le Chevallier au sujet d'un vol de diligence arrivé
le 7 Juin 1807 (4),

Chênedollé s'était lié depuis plusieurs années avec Fontanes
d'une grande amitié littéraire; il l'estimait comme un Maître.

« Fontanes a une présence d'esprit poétique admirable, écrit-
« il dans son *Journal*. Il est excellent pour inspirer. Comme il est
« fécondant. Avec quelle sagacité il démêle l'endroit faible. Avec
« quel bonheur et quelle promptitude il substitue. Il fait les
« coupures nécessaires et vous refait dix vers, et tout cela dans
« un instant. C'est la meilleure conversation littéraire qu'il y
« ait en France. Celle de Rivarol était plus piquante mais moins
« solide et moins vraie (5). »

(1) « Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort » dit Boileau parlant
de la Mollesse. *Luirin*.

(2) *Journal* de Chênedollé, f. 340 (v.).

(3) *Journal* de Chênedollé, f. 340 (v.).

(4) G. Lenôtre. Tournebut, 1804-1809. Paris. Perrin, 1901, in-8, p. 187.

(5) *Journal* de Chênedollé, f. 363.

Fontanes traitait Chênedollé en ami. Témoin ce billet qu'il lui adresse :

« Paris, le 29 Mars 1808.

« Le Président du Corps Législatif — Grand Maître de
« l'Université Impériale.

« Ce sera toujours un vrai plaisir de recevoir Monsieur Chênedollé. Il n'a nul besoin de demander une audience, et il sera
« reçu comme ami toutes les fois qu'il voudra venir.

« Dimanche prochain, par exemple, il pourrait choisir son
« moment entre dix et onze heures avant le départ pour Saint
« Cloud.

« Le Grand Maître lui renouvelle l'assurance de son sincère
« attachement.

« Fontanes (1). »

Ils faisaient ensemble des promenades au Bois de Vincennes au cours desquelles Fontanes donnait des conseils au poète (2).

Parfois, Chênedollé se rendait chez son ami à Courbevoie. Dans le boudoir du grand Maître, sous le regard complaisant d'une Vénus en marbre (3), ils lisaient. Heures charmantes pour ces deux esprits nourris des Muses antiques et si bien faits pour se comprendre.

Le 5 Septembre 1812, Chênedollé se rendit pour la première fois à Courbevoie : jour mémorable pour lui et dont il a noté le souvenir. « Il y a dix ans, écrit-il le 5 septembre 1822, jour pour
« jour, que je fus à Courbevoie chez Fontanes. J'y passai le jour
« et j'y couchai. Nous passâmes une journée délicieuse ».

Il me lut une Ode intitulée : « *La prophétesse Gauloise* », et celle intitulée les « *Modèles Littéraires* ». Il me lut encore une Ode sur la nécessité de la religion dans un Etat. Je lui lus le *Dante* et *Homère* (4). Il en fut très content. Nous fîmes quelques corrections à l'Ode d'Homère. Nous passâmes jusqu'à minuit à causer vers et littérature. La conversation fut ravissante (5).

(1) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(2) Fontanes revit en entier le *Génie de l'Homme* de l'aveu même de l'auteur. *Sainte-Beuve*, t. II, p. 286.

(3) Œuvres de M. de Fontanes recueillies pour la première fois précédées d'une notice par *Sainte-Beuve*, p. CIV, t. I. Hachette. Paris, 1839, in-8.

(4) Le *Dante* 1816. *Etudes poétiques*, Livre II. Ode III.

Homère, 1815. *Etudes poétiques*. Livre II. Ode II.

(5) *Journal* de Chênedollé, f. 259.

Ses entretiens avec Fontanes avaient un charme infini et toujours nouveau. « Il était revenu de ce genre de conversation à la Rivarol qui est comme une escrime perpétuelle ». « La conversation n'est point un assaut, — répétait-il après Joubert, — c'est une promenade qui se fait à droite et à gauche, en long et en large et même en serpentant (1) ».

« Quand je repasse en ma mémoire, écrivait Chênedollé en Mars 1821, les momens ravissans que nous avons passés ensemble en corrigeant les vers du *Génie de l'Homme* ou ceux des odes de *Michel Ange* et *d'Homère*, quand je songe aux promenades délicieuses que nous avons faites en 1807 au bois de Boulogne, au Bois de Vincennes et qui étaient pour moi une suite d'études poétiques où je trouvais tout ce qui pouvait me fortifier et m'enchanter : critique fine et piquante, instinct poétique admirable, goût rapide et infaillible, mémoire imperturbable, citations variées à l'infini et toujours à propos, abondance intarissable d'images, d'expressions créées et de vers improvisés faits de verve et de génie ; quand je me rappelle tous ces souvenirs et que je songe que tout cela est perdu pour toujours, et que je ne retrouverai plus rien de tant de trésors, j'ai le cœur tellement serré et angoissé que je n'ai plus de force ni de goût pour rien » (2).

Bonaparte, soucieux de tout monopoliser, même l'enseignement venait de créer l'Université Impériale. Des hommes éminents en faisaient partie ; Fontanes était grand maître, Joubert plus modestement membre du Conseil.

L'amitié de Fontanes et de Joubert obtint à Chênedollé, le 20 juillet 1809, une place de professeur à la Faculté des Lettres de Rouen (3).

Chênedollé eut souhaité le poste d'inspecteur d'Académie qu'il obtint par la suite :

« Souvenez-vous surtout, lui écrit Joubert le 11 Novembre 1809, que si la place d'inspecteur est supérieure d'un cran dans

(1) *Sainte-Beuve*, t. II, p. 279.

(2) *Sainte-Beuve*, *op. cit.*, t. II, p. 370.

(3) *Archives Nationales*. Série F¹⁷ 4831. Personnel de Faculté des Lettres Académie de Rouen (1809-1822).

Arrêté signé de Fontanes (20 Juillet 1809) nommant les professeurs de la Faculté des Lettres de Rouen.

« l'échelle de la hiérarchie, celle de professeur d'Académie est
« la première dans l'opinion.

« Le Grand Maître estime qu'avec les grades, cela pourra
« valoir 4.500 fr. Il faut en rabattre sans doute, mais il est cer-
« tain que cela vaudra plus de 3.000 fr.

« Je voudrais que vous en eussiez dix, et vous ne devez pas
« douter qu'avec du temps et de la patience, vous ne parveniez
« aux premiers degrés (1).

Chênédollé ne se laissait pas convaincre et Joubert lui écrivait
de nouveau le 23 Février 1810 :

« Mon cher Chênédollé,

« M'avez-vous cru capable de faire pour vos poulardes que
« j'ai reguës (*sic*), ce que je n'avois pas fait pour vous ?

« Si depuis près de deux mois des importuns inévitables et
« des travaux indispensables n'avoit (*sic*) pas pillé chaque jour
« à porte ouverte et consumé absolument le peu de momens que
« je puis donner en m'éveillant,

« à l'art ingénieux

« De peindre la parole et de parler aux yeux (*sic*)

« il y a longtemps que vous auriez eu de mes nouvelles, pour le
« seul plaisir de m'entretenir avec vous, car pour vos inquiétudes,
« je vous avoue que je ne les conçois pas et que je les trouve
« dignes de peu d'égards.

« Vous êtes, fûtes et serez irrévocablement jusqu'à ce qu'on
« ait pu vous donner quelque chose de mieux professeur d'aca-
« démie à Rouen. Ma parole positive, mes assertions et celles
« de vos autres amis équivaloient sur ce point à tous les diplô-
« mes et à tous les sceaux et signatures possibles.

« J'ai appris depuis peu que si vous n'avez pas reçu dans le
« temps votre brevet officiel, une inconcevable étourderie de
« M. La Lane votre recteur en a été la cause. Il vous adressa
« votre nomination chez M. Sylvestre de Sacy, que vous n'avez
« peut-être jamais vu, celui-ci rapporta la patente, la patente
« se reposa, etc.

« Guéneau que je vois plus souvent qu'autrefois et qui s'est
« fort réchauffé pour vous, conte fort au long cette histoire. Je
« lui dirai de vous l'écrire, si vous êtes curieux de cette relation.

(1) *Sainte-Beuve, op. cit., t. II, p. 370.*

« En bref, il a écrit au susdit M. de La Lane, lequel a dû se
« mettre en règle et vous envoyer le papier égaré qui est proba-
« blement entre vos mains en ce moment, possession malheureuse-
« ment inutile, car vous ne serez payé que du moment de votre
« installation et ce moment qu'on fixoit à la mi-mars pour der-
« nier délai pourroit bien être différé. Enfin, mon cher ami, vous
« êtes trop raisonnable. Vous voulez connaître d'avance les heu-
« res et les jours de toutes choses et le grand maître n'en scait
« rien. J'en scaurai (*sic*) plus que lui dans quelques jours car je
« viens de lui faire créer une commission extraordinaire, toute
« composée de ses véritables ami (*sic*) et qui je l'espère fixera
« ce qui demeurait incertain. Comptez qu'elle prendra en con-
« sidération tout ce qui pourra vous intéresser.

« M. de la Porte Lalane votre recteur, et de plus comme je le
« crois, votre correspondant, est un ancien maître des requêtes,
« frère de M. de La Porte intendant de la liste civile de Louis XVI
« homme de bien, dont vous avez connu le sort. Son frère qui
« était employé dans l'administration des hospice (*sic*) a été
« chef de bureau au palais Bourbon depuis la création de l'Uni-
« versité.

« C'est aussi un homme de bien, mais petit, pincé, embarrassé
« dans ses pensées, plus attentif que pénétrant et fort suscep-
« tible de se piquer, si on n'est pas exact avec lui en procédés, en
« attentions, etc.

« Vivez bien avec lui, vous lui êtes fort supérieur en esprit
« assurément, et par conséquent vous aurez mille moyen (*sic*) de
« contenter son amour-propre par vos prévenances et par vos
« déférences. Je désire qu'il écrive du bien de vous et il le fera
« volontiers. Si vous vous l'attachez ce qui est aisé, les attentions
« qu'il exigent (*sic*) ne doivent pas coûter (*sic*) à une âme
« fière, parce que comme je vous l'ai dit c'est au fonds (*sic*), un
« homme de bien, un homme juste, un ancien magistrat et une
« espèce de malheureux illustre. Jetez ma lettre au feu et sou-
« venez-vous de ma recommandation.

« Lassoujade est en disgrâce auprès de moi, auprès de Cha-
« teaubriand, auprès de ma femme etc. pour ses procédés avec
« vous que je n'ai pu empêcher.

« Terminez quand vous le pourrez, mais en attendant restez en
« paix, il n'osera aller plus loin.

« Nous l'avons accablé de reproches. Continuez à être poli.
« nous continuerons à être rigoureux jusqu'à la fin.

« Nous parlons de vous, nous parlons pour vous avec M^{me} de
« Chateaubriand à laquelle je scais (*sic*) gré de ses vivacités en
« votre faveur. Ecrivez à son mari qui certes ne vous a pas
« oublié.

« Vous n'avez à vous plaindre de personne ni de rien, que de
« mon silence : croyez qu'il a été forcé et soyez sûr surtout que
« cette fois-ci il n'y a de ma part aucune négligence volontaire, la
« paresse en pareil cas seroit cruauté, et je ne suis pas né cruel
« (*sic*) ; portez vous bien, soyez content s'il est possible et sca-
« chez (*sic*) que du moins vous avez lieu d'être content de vos
« amis. Bonjour.

« 23 Février 1810.

« Renvoyez-moi mon petit papier je vous en conjure et ne
« gardez aucune trace de cette pudeur. Je l'exige.

« J. (1). »

Doué d'une grande facilité d'élocution et jouissant de connaissances étendues, Chênédollé n'avait pas le goût de l'enseignement. Il était exclusivement poète. Joubert le savait. Il lui écrivit, le 6 Avril 1810, pour le réconcilier avec son nouvel état :

« ... Ne considérez dans les écoliers que de jeunes âmes et
« dans les maîtres que des pasteurs d'enfants à qui on indique
« les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons. On devient
« alors un inspecteur virgilien qui peut dire :

*Non insueta graves tentabunt pabula fœtas
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.*

« Il faut savoir aussi qu'en dépit du siècle, il n'y a rien de si
« docile et de si aisé à ramener au bien et aux anciens pâturages
« que ces troupeaux et ces bergers. De la fermeté, du bon sens,
« de la vigilance, mêlés d'aménité et de sourires, font fleurir par-
« tout où l'on passe les semences des bonnes mœurs, de la piété,
« de la politesse et du bon goût. Tout cela est encourageant, et
« en voilà peut-être plus qu'il n'en faut pour décider un honnête
« homme, un philosophe et un poète (2). »

(1) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(2) *Sainte-Beuve, op. cit.*, t. II, p. 272-73.

Chênédollé accepta le poste qui lui était offert, mais il ne se pressa pas d'aller l'occuper. Il lui en coûtait de quitter son cher Coisel. Joubert lui écrivit, le 25 Avril 1810, pour l'engager à se rendre à Rouen.

« Il faut partir pour Rouen le plutôt (*sic*) possible, vous faire
« installer et écrire de là au gr^{mtr} (1) pour lui demander la per-
« mission de revenir auprès de M. votre père, ce qui vous sera
« accordé sans difficulté.

« Il seroit bon que pendant le peu de jours que vous passerez
« à Rouen vous fissiez au moins l'ouverture de votre cours, et
« que vous donnassiez au public quelques séances par la lecture
« de quelques discours ou de quelques observations littéraires
« de votre façon.

« Que vous fissiez acte de professeur pour établir et constater
« l'existence de votre chaire, cela plairait beaucoup à M^{rs} de
« Rouen et à M. le recteur dont la grande ambition (comme l'est
« l'ambition de tous ses confrères) est de voir son académie en
« exercice.

« Voici les avantages que vous trouverez à tout ceci : 1^o Votre
« traitement comptera du moment de votre arrivée et de votre
« serment; ce qui n'est pas à négliger; 2^o Votre absence motivée
« et autorisée (*sic*) n'en diminuera pas un sol; 3^o Vous serez de
« cette manière très commodément posté pour attendre l'*Ins-*
« *pectorat* projeté (*sic*) qui exige deux ou trois déplacements
« préliminaires qu'on a grande envie de faire mais qui ont ren-
« contré quelques difficultés auxquelles on ne s'étoit pas attendu
« et qui se sont manifestées dans l'intervalle de ma lettre à votre
« réponse.

« Il faut donc du temps pour passer à Caen. Un inspecteur et
« un professeur d'académie ont le même traitement 3.000 l. ils
« ont à peu près les mêmes peines à prendre mais elles sont d'es-
« pèces différentes. L'un écrit assis et l'autre en courant, l'un
« fait des discours et l'autre des rapports. Mais l'inspecteur n'a
« pas besoin d'esprit, d'éloquence et il en faut à l'accadémicien
« (*sic*) ce qui ne doit ni vous effrayer ni vous déplaire.

« Si vous lisez quelque chose à vos auditeurs vous remplirez
« d'abord votre devoir, vous serez de plus loué par votre Recteur

(1) Le Grand-Maitre. Fontanes.

« qui écrira de vous en beaux et bons termes ce qui fera ici grand
« plaisir car on a infiniment à cœur *l'honneur des choix*. Enfin,
« mon cher grand Chêne, c'est le Roseau qui vous le dit, et il
« faut l'en croire il faut viser aux canonicats du conseil, il faut
« en avoir dans quelques années pour l'agrément et le repos du
« reste de votre vie.

« Il faut donc suivre la ligne et l'ordre qui commencent à
« s'établir et qui seront suivis, malgré qu'on en ait, il faut se
« distinguer par son exactitude à remplir ce qui est pesant à
« chaque échelon (*sic*). Vous pourrez les franchir plus vite qu'un
« autre. Mais il faut vous résoudre à observer les intervalles, le
« repos est au bout avec un peu de dignité; et vous pouvez être
« sûr qu'il n'y a point de fauteuils au monde plus mollement
« rembourrés que ceux de notre conseil.

« Allez donc en paix, agissez et laissez vous faire, vous arri-
« verez.

« M. de Lalanne est un habile homme d'être si preste. On ne
« l'en blâmera pas. On le louera même peut-être. Mais on l'aurait
« plus volontiers dispensé de *ses convocations*.

« Je prends toute la part possible à l'état de M. votre père.
« Tâchez de concilier ce que vous lui devez avec le reste. Bonjour
« et jouissez de la santé qui nous manque à tous.

« J. (1). »

Le 3 Mai 1810, eut lieu l'installation solennelle de la Faculté des Lettres dans l'ancien séminaire de Joyeuse (2). Chênedollé n'y assista point et se rendit à Rouen dans le courant du mois de Juin (3).

Le 25, il prononça un discours pour l'ouverture du Cours de littérature française dont il était chargé. Après un exposé des auteurs il termine par l'éloge de Bonaparte :

« ... L'esprit humain fatigué de ses propres excès et épouvanté de tout ce qu'il a conçu, est venu sous les auspices d'un grand

(1) Lettre inédite: *Archives du Coisel*.

(2) *Archives Nationales*, F¹ 4831. Personnel de Faculté des Lettres. Académie de Rouen. 1809-1832. Installation de la Faculté.

(3) Cf. l'*Almanach de Rouen* de 1811 (p. 123) et celui de 1812 (p. 125).
« Professeur de Littérature française : Chênedollé, Docteur ès Lettres, rue du Champ des Oiseaux. »

Son nom ne figure pas dans l'*Almanach* de 1813.

homme se remettre sous l'autorité des siècles, et sous la tutelle de l'expérience. Mais ici, pour la première fois, peut-être, c'est la politique qui a redressé la philosophie et la littérature, et les lumières sont parties du haut du trône. Secondons donc de tous nos efforts les projets d'un grand homme à qui aucun genre de renommée n'est étranger et qui peut s'entourer de toutes les gloires, et qui sait fonder dans les Belles Lettres, comme dans la politique et dans les Lois, et qui a la noble ambition d'appuyer sur les pacifiques trophées des Beaux-Arts, un trône accru de moitié par les armes (1). »

Le séjour de Chênedollé à la Faculté de Rouen fut bref : Chargé du Cours de Poésie en 1810, puis du cours d'éloquence l'année suivante, il fut en 1812, envoyé à Caen, comme inspecteur d'Académie.

* * *

Le 4 Juin 1810 (2) Chênedollé cédant aux instances de sa famille et au besoin d'avoir une tendresse qui fut toute à lui, avait épousé M^{lle} Aimée de Banville (3).

Aimée Françoise Antoinette de Banville, âgée de vingt-cinq ans, était originaire de Fresnes (Orne). Elle appartenait à une ancienne famille (4); c'était une jeune fille très distinguée. Aux

(1) Discours prononcé par M. Chênedollé professeur à la faculté des Lettres à l'Académie de Rouen, le 25 Juin 1810, pour l'ouverture du Cours de Littérature française,

N. Herment. Rouen, 1810, in-8, p. 15.

(2) Par contrat passé le 22 Mai 1810 devant Maître Dupont, notaire à Vire, M. Lioult de Saint-Martindon « voulant donner à son fils une preuve de son affection paternelle lui fait don d'une rente viagère de quinze cents francs exempte de la retenue de toutes impositions dont la première année sera payée un an après le jour de la célébration du mariage et ainsi d'un an en un an jusqu'au moment où M. de Chênedollé prendra sa succession. »

« En cas de décès du poète, cette rente serait continuée à M^{lle} de Banville durant sa vie à titre de donation. »

Cf. pièces justificatives, N° 19.

(3) Le mariage civil fut célébré à Vire le 4 Juin 1810 et le mariage religieux eut lieu le lendemain en l'Eglise Notre-Dame. Cf. pièces justificatives, Nos 20-21.

(4) La famille de Banville est des plus anciennes comme chevalerie Elle donne une suite authentique et non interrompue jusqu'en l'an 1066, où vivoit Gillain de Banville, chevalier normand, compagnon du Conquérant, dont les fils et petits fils Gauvain, Nicolas et Hugues prirent part aux différentes croisades des siècles suivants...

Les Banville ont porté : Gueule à l'espée haute d'argent accompagnée de six merlettes de *mesmes*, puis : de vair plein...

La première origine de la maison de Banville remonte à un compagnon

dons de l'esprit, elle joignait les plus exquisés qualités de cœur. Elle aima tendrement Chênédollé dont elle admirait les vers et lui voua un culte délicat. Sur l'un de ses carnets intimes, on relève ces lignes où elle rend un discret hommage au poète :

« Les dons de la nature qui constituent le Génie sont ces rares
« trésors d'un esprit échauffé par le foyer du cœur. Le Génie
« donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel
« au Génie » (1).

Les Lettres d'Aimée de Banville à l'Abbé Delarue la révèlent très cultivée (2).

Chênédollé l'aimait tendrement. Au cours de ses voyages à Paris, il correspondait avec elle et la tenait au courant de ses moindres démarches.

de Rollon c'est-à-dire à l'époque de la conquête de la Normandie (876-911). Elle paraît n'avoir qu'un tronc jusque vers l'année 1600 où se divisèrent deux branches, dont la seconde devint l'aînée par suite de l'extinction de la première. Nous voyons que les Banville prennent alliance dans les maisons de Rouvencestre, d'Ingrandes, d'Arclais, de la Bigne, Costard, de Clinchamps, Radulphe, de Billeheust, de Corday, etc.

(Communication du Commandant d'Audeteau).

Sur les de Banville cf :

Bibliothèque Nationale. Cabinet des titres.

Pièces originales : 182. Dossiers 3920-22.

Carrés d'Hozier : 56. Dossier 268.

Armorial de France (Normandie. Caen) ff. 481 et 643.

Archives du Calvados. Série E. (Fonds Tardiff de Petiville).

Bibliothèque de Vire : C, 320. C. 867, C. 949, etc.

Chaix d'Est Ange. *Dictionnaire des familles françaises*. Evreux, 1964, t. II, Hérissé, in-8, p. 264-65.

Cantrel. Catalogue des gentilshommes du Baillage de Vire qui ont pris part à l'Assemblée de la Noblesse du Grand Baillage de Caen pour l'élection des députés aux Etats généraux de 1789, suivi de nombreux documents historiques et généalogiques. Barbot. Vire, 1862, in-8, p. 63-78.

Commandant D'Audeteau. Généalogie de la Maison d'Arclais de Montboscq, de Montamys. Caen, Jouan, 1912, in-4, p. 275.

Recherche de Montfaut, 1463, publ. par Lubley de La Roque, p. 59.

Recherche de Roissy, 1598. M^s de la Bibl. du Chapitre de Bayeux. N° 18, p. 135.

Recherche d'Aligre, 1634. *Archives du Calvados*, élection de Vire, N°s 50 et 60.

Recherche de Chamillard, 1666.

Roolles des Nobles de Normandie, l'an 1639 et 1640.

Baillage de Caen. *Bibliothèque Nationale*, 18942, ff. 15. 97 v°. 163 v°.

(1) Communication de M^{lle} Marie de Bigault de Fouchères, arrière petite fille du poète de Chênédollé.

(2) Collection Mancel. Caen, N° 112. Bibliothèque de la Rue I. Lettre C. ff. 214-215. Lettres inédites.

Un jour, il lui adressa les vers de Delille sur la *Mélancolie* (1).

« Chère Aimée ! Je ne puis être un moment sans m'occuper de
« toi, et puisque les vers sur la *Mélancolie* ont paru te faire plai-
« sir, je veux que tu les aies, copiés de ma main. Je souffre, mais
« ce sera un moyen de calmer mes douleurs... »

« Voilà sans doute des vers charmants, ajoute le poète, et
« celui qui les a faits serait bien heureux s'il savait qu'ils t'ont
« fait tant de plaisir. Si j'ai jamais senti le désir d'avoir du talent,
« c'est dans ce momen-ci qu'il me serait doux de pouvoir faire
« quelque chose qui pût te charmer autant que ces beaux vers
« de Delille ! Que je désirerais avoir de la gloire et un nom ! Je te
« serais encore plus cher et l'amour à tes yeux s'embellirait des
« traits de la gloire. Adieu chère et douce Aimée. J'espère que je
« te verrai un moment ce soir. Je te le demande comme une
« grâce et je me flatte que tu ne refuseras pas ce bonheur à un
« pauvre malade.

« Adieu, mille baisers bien tendres.

« 10 heures du matin (2). »

Aimée de Banville fut une compagne parfaite pendant vingt-trois ans. Elle eut jusqu'à la fin de sa vie (3) le culte du poète. C'est elle qui livra à Sainte Beuve (4) les documents à l'aide desquels il composa sa jolie étude.

Aimée de Banville fut une femme de foyer, une mère tendre. Elle réalisa le rêve exprimé par le poète dans le *Génie de l'Homme*.

Mais trop heureux aussi, mille fois trop heureux
Qui d'un pudique hymen ayant serré les nœuds

- (1) O penchant plus flatteur plus doux que la folie
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie,
Trouverai-je pour toi d'assez douces couleurs ?
Que ton souris me plaît, et que j'aime tes pleurs !
Que sous tes traits touchants la douleur a de charmes. etc.

(2) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(3) Aimée de Banville mourut à Burcy, le 24 Novembre 1869. Cf. pièces justificatives, N° 31.

Articles nécrologiques sur M^{me} de Chênedollé : Le Virois, 29 Novembre 1860 et 6 Décembre 1860.

(4) Collection Spoëlberch de Lovenjoul. M^s D. 599. fol. 261-294.

Lettres inédites de M^{me} de Chênedollé à Sainte Beuve.

Voit ses jeunes enfants, troupe aimable et légère
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère
Et dans ces rejetons qui croissent près de lui
Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui (1).

Le 4 Août 1811, Chênedollé eut un fils, Charles-Anaïs (2). Il voua à cet enfant la plus vive affection :

« Anaïs m'a fait connaître toutes les délices attachées au nom
« de père, écrivait-il le 8 Octobre 1822. Il m'a causé plus de
« sentimens délicieux que tous ceux que les passions les plus
« tendres m'ont fait éprouver. Il me passe avec sa mère bien près
« du cœur. Quand je le vois, courir, sauter, bondir, chanter,
« crier de joie, si heureux d'être et de sentir, il me prend de tels
« épanouissements de cœur, de tels attendrissements, que les
« larmes m'en viennent aux yeux (3). »

Cinq autres enfants naquirent de cette union : Le poète aimait à les grouper en un charmant bouquet de famille.

Coisel, 31 Mai 1822 (4).

Charles Anaïs, mes premières amours (4 Août 1811).

Corinne ma grasse mignonne (16 Avril 1814).

Zénaïde ma gazelle (23 Décembre 1815).

Aurélié la petite gentille (8 Avril 1817).

Léon le petit petit (7 Septembre 1819).

Et le pauvre Ange Théonie (5).

(1) *Le Génie de l'Homme, Œuvres complètes*, éd. Didot. Paris, 1864. Chant III, p. 90.

(2) Le fils aîné du poète, Charles reçut le même prénom que l'enfant né à Hambourg, le 26 Novembre 1797, afin, semble-t-il, que la confusion des noms amenât plus aisément celle des personnes.

(3) *Journal de Chênedollé*, f. 279 (v.).

(4) Cette note de la main du poète se trouve à la Bibliothèque de Vire, Ms A. 327, f. 2.

(5) Née le 6 janvier 1823, elle mourut le 10 Septembre de la même année.

CHAPITRE XII

LA CARRIÈRE UNIVERSITAIRE (1813-1819)

SOMMAIRE : Nomination à Caen. — Les inspections. — Chênedollé et Joubert. — Lettres au Recteur de Caen. — Négligence du poète dans l'exercice de ses fonctions. — Le Culte d'André Chénier. — Relations avec Daunou. — Les Jeux Floraux. — L'acte additionnel. — Chênedollé Inspecteur Général de l'Université. — Le duc de Broglie et le souvenir de M^{me} de Staël. — Lettre à Villemain. — La mise à la retraite.

Le 18 Février 1812, Chênedollé fut nommé inspecteur provisoire de l'Académie de Caen (1).

« Paris le 18 Avril 1812

» Le Sénateur Grand Maître de l'Université Impériale
« à Monsieur le Recteur de l'Académie de Caën (*sic*).

« Monsieur le Recteur, je vous adresse une ampliation de mon
« arrêté du 18 Février 1812, portant que M. Chênedollé, profes-
« seur de Littérature française à la Faculté des Lettres de Rouen,
« remplira jusqu'à nouvelle disposition, les fonctions d'Inspec-
« teur de votre Académie. Vous voudrez bien lui donner une com-
« munication officielle de cette mesure et m'informer du jour où
« il aura été installé dans ses nouvelles fonctions.

« Recevez, Monsieur le Recteur, l'assurance de ma considé-
« ration distinguée.

« Fontanes (2). »

C'est seulement le 9 Octobre 1813 que le poète exerça définitivement ses fonctions en vertu d'un nouvel arrêté de Fontanes.

(1) Il en exerça les fonctions jusqu'au 4 avril 1830, époque à laquelle il fut nommé inspecteur général des Etudes.

(Rapport au Conseil royal du 28 mai 1832).

(2) Rectorat de Caen. Dossier Chênedollé. N° 583

« Paris, le 9 Octobre 1813. »

« Le Sénateur Grand Maître de l'Université Impériale
« à Monsieur le Recteur de l'Académie de Caen.

« Monsieur le Recteur, je vous adresse une ampliation de mon
« arrêté du 9 Octobre courant, par lequel je nomme définitive-
« ment M. Chênedollé à la place d'Inspecteur de l'Académie de
« Caen.

« Veuillez bien ordonner la transcription de cet acte sur vos
« registres et en communiquer officiellement les dispositions à
« M. Chênedollé.

« Recevez l'assurance de ma considération toute distinguée.
« Fontanes » (1). »

Le nouvel Inspecteur prit possession de sa place sans entrain et s'acquitta de ses fonctions avec négligence. Les lettres qu'il adressa au Recteur contiennent toutes des excuses pour ses retards et sont dans le ton de celle qui suit :

« Vire, le 20 Février 1814. »

« Monsieur le Recteur,

« Je sens que je suis fort en retard, et je vous en demande
« pardon. Des affaires de famille très compliquées et qui se renou-
« vellent sans fin m'ont fait négliger les affaires de l'Université.
« J'arrive encore de la campagne et je ne puis répondre à votre
« dernière lettre. Mais dans le courant de la semaine qui va s'ou-
« vrir vous recevrez la réponse à vos différentes demandes. Vous
« recevrez le rapport sur les deux immeubles de Vire avec le plan
« qui doit l'accompagner. Vous recevrez aussi les divers rapports
« sur les élèves qui demandent l'exemption de la rétribution
« universitaire. Toutes les pièces que je puis avoir encore à
« vous et notamment celles sur les deux immeubles que l'Uni-
« versité possède dans notre ville vous parviendront par le même
« courrier.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur le
« Recteur, votre très humble serviteur.

« Chênedollé (2). »

Chênedollé s'inquiétait peu de l'Académie et de ses inspec-

(1) Archives du Rectorat de Caen. Dossier Chênedollé, N° 1621.

(2) Archives du Rectorat de Caen. Dossier Chênedollé, N° 201.

tions. Il comptait sur la protection du Grand-Maitre Fontanes, toujours si bienveillant pour lui, sur l'attachement de Joubert et il se livrait tout entier à l'amitié et à la poésie.

Les événements de 1814 n'étaient pas étrangers au ralentissement de son zèle pour l'Université impériale. Il n'était pas d'une bonne politique de manifester pour l'Empereur et ses institutions, alors qu'on pressentait le retour des Bourbons.

Tous ceux qui avaient accepté des charges de Bonaparte ou s'étaient ralliés à son pouvoir craignaient le changement de régime.

La lettre suivante inédite, adressée par Joubert à Chênedollé montre clairement cet état d'esprit. On y sent, dans mille curieux détails, toute la pusillanimité de ce charmant esprit qui se meut à l'aise dans la métaphysique et se trouve désorienté devant l'action.

Université Impériale (1).

« Il y a des temps où les précautions inutiles sont des précautions nécessaires. Dites-moi donc si dans la supposition où ma
« famille et moi croirions devoir quitter Paris pour notre sureté
« (*sic*) — ce qui n'est gueres (*sic*) présumable, mais ce qui n'est
« pas impossible — il y auroit quelque avantage pour nous à
« diriger nos pas vers vos contrées. Connaissez-vous un lieu, un
« bourg, un village, un hameau, une ville à votre portée où nous
« puissions trouver un logement un peu commode, de bonnes gens,
« de la tranquillité, la facilité de pourvoir aux premiers besoins
« de la vie à peu de frais, car nous risquons d'être ruinés; enfin
« un abri sûr où l'on pût vivre ou mourir avec quelque patience,
« en attendant de meilleurs tems? Les chemins de notre Bourgogne nous sont fermés et notre villeneuve est d'ailleurs un
« pays ouvert et ravagé. Ma Provence est trop loin. Mon périgord
« est misérable, les longs voyages sont périlleux, toutes les routes,
« excepté celles de l'ouest sont inondées ou risquent de le devenir,
« il n'y a d'économie et de commodité qu'à rester chez soi a (*sic*)
« Paris quand on y est, ma paresse est de cet avis, mais on me dit
« de toutes parts que ce parti n'est pas trop sage ou ne le sera
« pas toujours. Si donc les événemens m'ordonnaient de renoncer
« à mon repos pourrions [nous] du moins trouver de la sécurité
« auprès de vous?

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel.*

« Nous sommes quatre, ma femme, mon fils, ma domestique
« et moi. Nous avons une grande voiture à 4 roues propre à nous
« transporter commodément nous et notre bagage. Nous conseil-
« leriez-vous de l'emmener cette voiture? Ne deviendrait-elle
« pas un embarras par la difficulté de la loger? Quelles provi-
« sions faudroit-il emballer avec nous pour ne manquer de rien
« dans la retraite que vous pourriez nous procurer? Quels risques
« pourroient survenir sur les chemins que nous suivrions? Pen-
« sez-vous qu'il y aura toujours ou qu'il y aura du moins long-
« temps entière sureté pour les gens et leurs paquets sur les
« routes du Calvados? Y auroit-il quelque imprudence à embar-
« quer avec soi du linge, de l'argenterie? En auroit-on besoin
« au gîte ou (*sic*) vous nous logeriez? Que craint-on, que prévoit-
« on et qu'augurez-vous vous-même dans la partie de la France
« (*sic*) que vous habitez?

« On dit que tout notre monde tend à se réfugier en Normandie
« ce qui suffirait pour m'en éloigner; j'ai d'ailleurs de l'aversion
« pour les pays humides, et une grande répugnance à choisir pour
« azile (*sic*) les lieux où je n'ai pas d'amis. Je n'avois donc voulu
« tourner ni mes yeux ni mon attention de ce côté, mais je viens
« de songer que vous y êtes, que Caën (*sic*) n'est presque pas
« Normand, que Vire est près de là, que vous connaissez le ter-
« rain, que votre présence ou votre voisinage me dédommageroit
« de beaucoup d'autres privations et qu'enfin vous nous verriez
« avec plaisir. Je me suis donc déterminé à vous donner la pré-
« férence, s'il faut choisir. Tout ceci n'est encore qu'un projet en
« l'air et en perspective mais je m'y tiendrai attaché jusqu'à ce que
« vous m'ayez répondu.

« Quoique vous soyez, même en me comptant l'homme du
« monde qui se néglige le plus lui-même, je sais (*sic*) que vous
« entendez fort bien toutes les choses de la vie; et je suis sur (*sic*)
« que vous répondrez à (*sic*) mes questions avec une habileté si
« lumineuse que nous serons forcés de vous admirer, non seulement
« moi, mais ma femme aussi qui comme vous savez (*sic*) est
« une ménagère incomparable.

« Je n'ajouterai rien à cette lettre qui exige une prompte
« réponse et dont le sujet vous dit assez que je ne vous ai pas
« oublié.

« J. »

« Paris, ce samedi 12 Mars 1814.

« rue *St-Honoré*, N° 285.

Ne l'oubliez pas (1).

« A M. Chênedollé, inspecteur de l'Académie à Caen (Calvados).

Le Recteur surpris de la négligence du poète dans l'exercice de ses fonctions, lui écrivait lettres sur lettres.

« Caen, 8 Août 1814.

« Monsieur l'Inspecteur,

« Quoique privé depuis longtemps de l'avantage de vous voir
« au chef-lieu de l'Académie et du plaisir de recevoir directe-
« ment de vos nouvelles, je suppose que vous êtes toujours dis-
« posé à remplir les missions dont les instructions de son Excel-
« lence Le Grand Maître me mettent dans le cas de vous char-
« ger... (2). »

En conséquence, il demande à Chênedollé de vouloir bien se rendre à St-Lô et à Bayeux.

Silence du poète. Le 15 Août 1814, nouvelle lettre du Recteur :

« Monsieur l'Inspecteur,

« J'espérais que vous m'auriez fait l'honneur de répondre à la
« lettre que je vous ai adressée, le 8 de ce mois. Votre silence me
« laisse dans une incertitude d'autant plus embarrassante que
« M. Chantepie (3) est attendu sur un autre point de l'Académie.
« Je vous réitère mon invitation de faire vos dispositions pour
« remplir la mission dont je vous ai chargé....

« Vous savez, Monsieur l'Inspecteur, qui si vous ne vous ren-
« diez à mon invitation réitérée, vous seriez seul responsable de
« l'exécution des ordres de son excellence.... » (4).

Enfin, le 20 Août 1814 Chênedollé répondit. Il alléguait un séjour à Paris où des affaires pressantes l'appelaient et se fit remplacer par M. Chantepie (5).

Le 21 Novembre 1814, le poète fut rappelé à Caen, Il trouva de nouveaux prétextes pour ne point s'y rendre.

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(2) Rectorat de Caen. Dossier Chênedollé, N° 637.

(3) Autre inspecteur d'académie.

(4) Rectorat de Caen. Dossier Chênedollé, N° 654.

(5) Son collègue.

Université Impériale
de

l'Académie de Caen

Vire, le 25 *Novembre* 1814.

« A Monsieur le Recteur,

« Je reçois votre lettre en date du 21 de ce mois et je m'em-
« presse d'y répondre. Je ne puis me rendre sur le champ à Caen,
« deux motifs très graves m'en empêchant. Ma grand-mère et
« ma belle-mère sont dans ce moment très dangereusement
« malades toutes les deux. Ma grand-mère surtout est à toute
« extrémité. Il m'est impossible de m'absenter. Je vous supplie
« donc, M. le Recteur, de vouloir bien retarder de quelques jours
« les travaux relatifs à la reddition des comptes de l'ancien éco-
« nome, ou si la chose est urgente, de prier M. Marc de vouloir
« bien commencer une partie de la besogne. Vous pouvez être
« assuré que je ne mettrai aucun retard à me rendre à Caen aussi-
« tôt que la chose me sera possible.

« Je présume que M. Chantepie n'est pas encore de retour,
« puisque vous ne le chargez pas de cette opération dont il s'ac-
« quitterait beaucoup mieux que moi. S'il arrivait pour quelques
« jours, ayez la bonté, je vous prie, de m'en faire part.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, M. le
« Recteur, votre très humble serviteur.

« Chênédollé (1) ».

Les deuils prévus par le poète vinrent le frapper et il ne put cette fois encore s'acquitter de ses fonctions.

Cette négligence ne s'explique que par le dégoût d'un poète et le mépris d'un gentilhomme pour un état qui ne flattait ni son imagination, ni son amour propre.

Chênédollé gardait tout son zèle pour les lettres. Il songeait à publier une édition des œuvres d'André Chénier.

Depuis 1811, Daunou était dépositaire des manuscrits d'André Chénier. Exécuteur testamentaire de Marie Joseph Chénier, il avait reçu en dépôt les manuscrits du poète son frère.

Chênédollé ne connaissait pas Daunou, ex-oratorien ; il en avait entendu parler par Fouché, son ancien collègue. Il désirait très vivement connaître et même publier les poésies inédites d'A. Chénier. A Hambourg, il partageait la sympathie admirative de Rivarol pour cet infortuné jeune homme.

(1) Archives du Rectorat. Dossier Chênédollé, N° 1177.

M^{me} de Beaumont avait connu André Chénier chez la belle Madame Hocquart. Elle entretenait en Chênédollé l'intérêt qu'il portait déjà au poète; elle lui fit lire, ainsi qu'à Chateaubriand, la *jeune Captive* qui avait paru dans le *Mercur* du 1^{er} Germinal an IX.

Fontanes et Joubert avaient vu les Manuscrits d'André Chénier, son nom revient souvent dans leurs entretiens.

Excepté dans ce groupe d'élite, André Chénier était encore peu connu. A part la jeune captive, on n'avait publié de lui que la jeune Tarentine dans le *Mercur* du 1^{er} germinal an IX.

Chateaubriand cita quelques passages d'André Chénier dans le *Génie du Christianisme* (1) en 1802. Enfin, Millevoeye publia des fragments encore inédits de *l'aveugle*.

C'était tout ce qui avait paru d'André Chénier avant 1813 (2), lorsque Chênédollé s'avisa d'écrire à Daunou au sujet de ses précieux manuscrits :

« Caen, le 14 Juillet 1813.

« Monsieur,

« Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je
« prends la liberté de vous écrire pour vous demander si votre
« *dissertation sur le destin* a été imprimée et publiée à part, et s'il
« est possible de se la procurer. D'après ce que j'en ai entendu
« dire à des personnes capables d'en juger, j'ai le plus grand
« désir de la lire.

« Je crois savoir que les papiers de M. Chénier vous ont été
« confiés après sa mort : pourrais-je vous demander si on peut
« espérer que ces ouvrages seront bientôt publiés. Je désirerais
« bien savoir surtout si son *Dom Carlos* et sa belle traduction de
« *l'Œdipe de Sophocle* ne sont point égarés et si les parties de son
« cours de littérature, auquel il n'a pu mettre la dernière main,
« sont susceptibles d'être publiées? Vous m'obligerez beaucoup,
« Monsieur, en me donnant ces renseignements et j'en aurais une
« bien vive reconnaissance.

(1) 2^e partie, chap. VII, liv. II.

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle, etc.

(2) Cf. l'histoire des Manuscrits d'André Chénier : éd. Becq de Fouquières. Paris. Charpentier 1862, introduction, p. LVI et suivantes.

Ed. Paul Dimoff. *Œuvres complètes*. Delagrave. Préface p. VIII et suivantes, in-16.

« J'ai l'honneur d'être Monsieur, avec la plus haute considération, votre très humble serviteur.

« Chênedollé (1).

« Inspecteur de l'Académie de Caen,
« rue de l'Académie à Caen. »

Daunou comprit le désir du poète. Il le pria de venir prendre connaissance des Manuscrits. Chênedollé accepta. Au cours d'un voyage à Paris, en 1814, il se rendit à la Bibliothèque Nationale et passa des heures exquises à la lecture des élégies et des poèmes de Chénier.

Tout frémissant encore d'une ivresse poétique, il rendit compte de cette visite à sa femme :

« Dimanche au matin 7 heures (1814).

« Tu me dis toujours de te donner des nouvelles plus précises sur la place que je demande. (2) C'est que cela n'est pas très facile. Cela dépend donc en très grande partie de M. de Montesquiou, Ministre de l'Intérieur, J'ai fait auprès de lui les démarches nécessaires. Je me suis fait appuyer par Chateaubriand et M. d'Ambray. On m'a donné des promesses; mais cela est éloigné, car il n'y a point de places vacantes pour le moment et comme on va vendre à peu près un quart des forêts royales, les places à donner deviendront encore plus rares. Toutefois on m'a donné de très belles espérances.

« Je n'ai point pu voir M. de La Trémouille pour ma croix; il a la goutte de l'estomach (*sic*) et il est très souffrant, et on ne le voit point, mais M. de Pontbellanger et M. de St Aulaire m'annoncent que la chose va bien.

« Jeudy, j'ai été aux archives voir M. Daunou que je savais dépositaire des Manuscrits d'A. Chénier, auteur de l'ode à la Jeune Captive que tu aimes tant. Je lui ai demandé s'il n'y aurait point d'indiscrétion à lui demander la communication de quelques poésies d'André Chénier. Il m'a livré tout le carton qui renferme ses œuvres avec une politesse et une grâce

(1) Arthur Chuquet. Feuillet d'histoire du 17^e au 20^e siècle. Janvier 1914, p. 31-32.

Revue sur l'original. *Bibliothèque Nationale*, n. a. fr., t. II, N° 20, 881. ff. 172-174.

(2) Inspecteur des Eaux et forêts.

« infinies. Il y a longtemps que je n'avais éprouvé un plaisir poéti-
« que aussi vif. Il y a dans ses élégies surtout des choses déli-
« cieuses, des choses ravissantes; c'est beau comme les Grecs. J'y
« ai trouvé ces deux vers dont il m'est bien facile de faire l'appli-
« cation :

« Camille est un besoin dont rien ne me soulage

« Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.

On dirait qu'André Chénier pensait à toi quand il dit ces deux vers et qu'il s'était chargé d'exprimer ma pensée.

Voici quatre vers sur la campagne qui me paraissent charmans :

« Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraits

« L'astre qui fait aimer est l'astre des forêts;

« Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,

« Le génie et les vers se plaisent avec vous.

« C'est ravissant » (1).

De retour au Coisel, Chênédollé remercia Daunou de sa complaisance :

« *Lè 5 Octobre 1814.*

» Monsieur,

« Je vous écris d'abord pour vous remercier de l'extrême bien-
« veillance avec laquelle vous m'avez reçu, et de la grâce parfaite
« que vous avez mise à me communiquer les intéressants manus-
« crits d'André Chénier, et, en second lieu, pour savoir si l'Ode
« sur le Jeu de paume, que vous aviez eu la bonté de me prêter,
« et que je n'ai pu vous reporter moi-même, vous a été remise
« exactement. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire pour
« m'en assurer; car jusque là j'en aurai toujours de l'inquiétude,
« quoique j'aie confié la pièce de Chénier à une personne sûre.

« En me communiquant les manuscrits d'André Chénier, vous
« m'avez procuré, Monsieur, un des plaisirs poétiques les plus
« vifs que j'aie éprouvés depuis longtemps. Il y a dans ses *Elégies*
« surtout des choses du plus grand talent, des choses vraiment
« admirables. Il ne faut pas qu'un tel trésor reste enfoui. Je vous
« conjure, au nom de tous les gens de goût, de vous occuper d'une
« édition des poésies de cet infortuné jeune homme, plein d'un
« talent si beau et si vrai.

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel.*

« C'est un monument à élever à ses mânes, et pour lequel,
« comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je vous offre tous mes
« soins. Ayez la bonté de m'écrire, et nous nous concerterons
« pour cela. Je croyais voir annoncer chaque jour la traduction
« de l'art poétique par Joseph Chénier, mais il paraît qu'elle n'est
« pas encore publiée.

« Ayez la bonté de me dire, je vous prie, quand elle paraîtra.
« J'ai un bien grand désir de la lire : ce que j'en avais vu chez
« vous me donne l'idée que c'est un petit chef-d'œuvre.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon profond
« respect.

(1) « Chênédollé,
« Inspecteur de l'Académie de Caen,
« Rue Notre-Dame, à Vire ».

Le généreux désir émis par le poète en faveur des poésies
d'André Chénier ne fut exaucé qu'en 1819 : Henri de Latouche
édita chez Baudouin les œuvres complètes d'André Chénier.

En 1814, Chênédollé remporta de nouveau le prix de l'Ode aux
Jeux Floraux. La pièce couronnée, intitulée le Dante (2) a paru
depuis dans les *Etudes poétiques* (3) avec quelques corrections :

(1) Documents biographiques sur M. Daunou, par M. Taillandier (2^e éd.
p. 221), 1841.

Citée par Sainte Beuve, *op. cit.*, p. 320, t. II

Citée par Arthur Chuquet. *Feuilletts d'histoire du 17^e au 19^e siècle*. Janvier
1914 (p. 32-33).

Revue sur l'original. *Bibliothèque Nationale*, n. a. fr., t. II. N^o 20.881.
ff. 171-172.

(2) La pièce fut remise par M. Dessolles, rue Nazarette avec cette épi-
graphe de Delille :

« Plein d'affreuses beautés, son style étincelant
« Est, comme son enfer, profond, sombre et brûlant ».

(24 concurrents).

Recueil des prix pour 1814-1815-1816.

Le premier prix de poésie, qui est une amarante d'or, a été donné à une
ode de M. Chênédollé, intitulée : Le Dante.

Le 3^e prix, qui est un souci d'argent a été décerné à une Elégie, intitulée :
Au bord de la Bèlse, auteur, M. Edmond Géraud.

Il a été décerné un lys à un hymne à la vierge intitulé : La mère mourante,
auteur : Edmond Géraud.

Parmi les ouvrages imprimés : Elégie (Marie Stuart) d'Alexandre Guiraud

Parmi les ouvrages imprimés : Ode (Milton) par Alexandre Soumet.
(Communication de M. de Gélis).

(3) *Œuvres complètes : Etudes poétiques* : livre II, p. 334. Ode III.

« mêmes formes par Monsieur le Maire de Caen, car on pousse la
« chose jusqu'à prétendre que par excès de zèle, j'ai étésigner l'*acte*
« *additionnel* sur les registres ouverts à la Mairie de votre ville.
« J'ose me flatter, M. le Recteur, que vous voudrez bien me ren-
« dre ce double service. Vous sentez fort bien combien le cas est
« grave : les noires inculpations dont je suis aujourd'hui l'objet
« ne tendent à rien moins qu'à me perdre dans l'esprit de tous
« les honnêtes gens et à me priver de mon honneur et de ma place.
« Il m'importe donc extrêmement de détruire des bruits aussi
« odieux, et de donner le plus prompt et le plus éclatant démenti
« à de si horribles imputations. En conséquence, je vous conjure
« de ne mettre aucun retard dans l'envoi des deux pièces justi-
« ficatives que je vous demande. C'est un service que je réclame
« et que j'attends de votre obligeance et de votre amitié qui me
« sont bien connues, et dont vous m'avez donné mille preuves
« dans des circonstances beaucoup moins graves que celles-ci.
« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur le
« Recteur, votre très humble serviteur.

« Chênédollé.

« P.-S. — Je vous serai très obligé aussi, M. le Recteur, de me
« dire si les bruits calomnieux que l'on fait circuler ici sur mon
« compte se sont également répandus à Caen. Dans ce cas, j'en-
« verrais à la commission d'instruction publique un double des
« attestations que je vous demande afin de détruire auprès d'elle
« l'effet des dénonciations qui pourraient avoir lieu contre
« moi » (1).

On sent toute l'inquiétude et l'indignation de Chênédollé dans cette lettre.

Il continuait à partager son temps entre la littérature et le soin de sa famille, loin de la politique et de l'Académie.

En 1817, le poète adressa aux Jeux Floraux une ode *Le Génie de Buffon* qu'il avait composée à Hambourg (2).

La facture de cette pièce et le sujet lui-même sont très classiques et tout indique que cette Ode est de beaucoup antérieure à

(1) Rectorat de Caen. Dossier Chênédollé.

(2) D'après Sainte Beuve, l'Ode intitulée « *Le Génie de Buffon* » fut même imprimée à Hambourg dans le courant de 1795 (*op. cit.*, t. II, p. 184). Cette ode a été publiée avec de nombreuses variantes dans les *Etudes Poétiques*. Livre II. Ode VIII, p. 370.

la date de 1816 que l'auteur indique dans les *Etudes poétiques*. Elle se rapproche de la manière du *Génie de l'Homme*, témoin cette strophe que l'on croirait extraite du 1^{er} Chant de l'Astronomie :

« La comète elle-même, ardente et déréglée,
« Qui se livre, en fuyant, aux plus lointains écarts,
« Ne peut te dérober sa tête échelée;
« Docile, elle obéit à tes perçans regards.
« Dans les longs déserts de l'espace,
« Ton hardi cristal suit la trace
« De ces grands corps, perdus jusques au fond des cieux;
« Et, ramenés par toi près de l'astre de flamme
« Dont le sceptre ardent les réclame,
« Ils se parent de nouveaux feux.

(Archives des Jeux Floraux).

Chênédollé fut couronné pour la troisième fois (1). C'est seulement dix ans après qu'il songea à réclamer le titre de *Maître ès Jeux* » auquel il avait droit (2).

Avec les années, Chênédollé ne prit pas plus de goût à ses fonctions académiques. Nous le retrouvons toujours aussi négligent et prêt à s'y dérober.

En 1818, il écrit au Recteur (3) pour lui demander de ne le char-

(1) Reçu de M. Marignac (pas d'adresse) une ode intitulée « *Le Génie de Buffon* » avec cette devise de Lucrèce « *Majestate naturæ par ingenium* », 23 concurrents.

Recueil de 1817. Le Génie de Buffon. Ode de M. de Chênédollé. Amarante d'or. L'Ermite du Vieux Chêne. Poème. M. Ed. Géraud. Violette d'argent.

Ouvrages imprimés. *Les regrets d'un jeune guerrier* par Jules de Rességuier. (Communication de M. de Gélis).

(2) Séance du Vendredi 18 Mai 1827,

« ... M. le Secrétaire perpétuel expose que M. de Chênédollé couronné plusieurs fois par l'Académie, demande des Lettres de Maître ès Jeux Floraux. L'Académie prenant cette demande en considération, décide qu'il y sera statué dans la prochaine séance.

Séance du Vendredi 25 Mai 1827.

« ... L'Académie délibérant sur la demande de M. de Chênédollé et après avoir vérifié qu'il a remporté trois fois le prix de l'ode, a passé au scrutin. Le scrutin ayant été favorable, M. de Chênédollé est proclamé Maître ès Jeux floraux.

« Registre des procès verbaux de l'Académie des
« Jeux floraux ».

(Communication de M. de Gélis).

(3) Toujours M. Robert Alexandre Cf. Documents pour servir à l'histoire

ger d'aucune mission pendant tout le temps qu'il s'occupera de la pêche de l'Étang de Chênedollé.

« Chênedollé, le 12 Février 1818.

« Monsieur le Recteur,

« ... Je suis depuis plusieurs jours dans les apprêts de la pêche
« de l'étang de Chênedollé, ce qui ne me donne pas un instant de
« liberté et de repos. S'il se trouvait dans ce moment-ci quelque
« chose à faire pour l'utilité et le service de l'Académie, je vous
« prierais de vouloir bien retarder d'une quinzaine de jours, car
« avant cette époque il m'est impossible de quitter un instant
« la pêche très embarrassante que je suis obligé de surveiller :
« autrement, ce serait vouloir tout perdre; et ce serait pour moi
« un objet de deux mille écus.

« Je compte donc sur votre extrême obligeance, pour le service
« que je réclame de vous et je vous prie d'accepter d'avance l'ex-
« pression de ma reconnaissance.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur le
« Recteur, votre très humble serviteur.

« Charles Chênedollé » (1).

En 1822, Chênedollé met trois jours à inspecter le petit collège de Mortain.

« Mortain, le 27 Juin 1822.

« Monsieur le Recteur,

« Je suis à Mortain depuis le 24 du courant. Si je n'y suis pas
« arrivé plutôt (*sic*) c'est que cela m'a été impossible. Depuis la
« dernière lettre que je vous ai écrite, je suis retombé deux ou
« trois fois malade, et dans ce moment-ci, même, je suis extrême-
« ment souffrant d'un catarre qui ne me laisse pas de repos. J'ai
« déjà fort avancé l'inspection du collège de Mortain et j'espère
« la finir aujourd'hui... Je vais poursuivre sans interruption le
« cours de mes inspections, et, à moins que ma santé ne se dé-
« range encore tout à fait de nouveau par le travail et la fatigue
« des examens, j'espère que pour le 20 Juillet vous aurez reçu
« tout le travail que je dois faire sur les collèges de : Mortain,

de l'Instruction publique du XIX^e siècle. « *Le premier Recteur de l'Académie de Caen. Pierre Robert Alexandre 1809-1819*, par E. Zévort, recteur de l'Académie de Caen ». Caen, Delesques, 1891, in-8.

(1) *Archives du Rectorat de Caen*. Dossier Chênedollé. N° 198.

« St-Hilaire, Avranches, Coutances, Domfront, Tinchebray,
« Condé et Vire. Il ne me restera plus que Lisieux. Vous verrez
« par le tableau qui va partir aujourd'hui que le collège de Mor-
« lain a pris cette année un accroissement qu'il n'avait pas connu
« jusqu'ici. L'état des Etudes m'a paru aussi, en général, fort
« satisfaisant.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Monsieur le
« Recteur, votre très humble serviteur.

« Chênedollé » (1).

Cette même année 1822, Chênedollé, prétextant toujours son état de santé n'assista pas à la rentrée de l'Académie.

« Monsieur le Recteur,

« Mon projet était bien de me rendre à Caen pour la rentrée de
« l'Académie, mais depuis quelques jours, je me suis trouvé plus
« souffrant, et je ne pourrai y assister. Aussitôt que je me trou-
« verai un peu mieux, je ne manquerai pas de faire un voyage à
« Caen pour avoir l'honneur de vous voir et pour m'entretenir
« avec vous des affaires de l'Académie... (2).

« (Ce samedi 2 Novembre 1822) ».

Le 31 Mars 1830, Chênedollé fut proposé comme inspecteur général des Etudes, et nommé le 6 Avril de la même année (3).

Il n'apporta pas plus de zèle dans ses nouvelles fonctions. Sa santé affaiblie et surtout les inquiétudes que lui causaient le fils issu de son premier mariage (4) ne lui laissaient aucune liberté d'esprit.

Le duc de Broglie, alors ministre de l'Instruction publique, lui adressa des reproches.

« 21 Août 1830.

« Monsieur l'Inspecteur général,

« Depuis le jour que vous avez prêté serment devant le Conseil
« royal de l'Instruction publique (le 15 Mai dernier) il ne paraît
« pas que vous ayez commencé, en qualité d'inspecteur général
« des Etudes, l'exercice de vos nouvelles fonctions. Vous n'avez

(1) *Archives du Rectorat*. Dossier Chênedollé, N° 863

(2) *Archives du Rectorat*. Dossier Chênedollé. N° 1444.

(3) *Archives Nationales*. Série F¹⁷, C. 79. Cf. pièces justificatives, N° 18.
Cf. Bulletin Universitaire, Année 1830-1831, t. II, p. 99.

(4) Cf. ch. XIII et XIV.

« pas non plus fait connaître si vous étiez dans l'intention de fixer
« votre résidence à Paris et de remplir par là une condition indis-
« pensable. Je vous prie de vouloir bien m'instruire de votre
« résolution à cet égard. C'est un renseignement essentiel que j'at-
« tends de vous dans le plus bref délai (1).»

Chênédollé se hâta de répondre au duc de Broglie. Il eut soin de rappeler au Ministre le souvenir de sa protectrice M^{me} de Staël (2).

« A Chênédollé près et par Vire, 25 Août 1830.

« Monsieur le Duc,

« A l'époque où j'ai prêté serment, j'étais encore fort souffrant
« des suites d'une grave et longue maladie que je venais d'éprou-
« ver. J'obtins de votre prédécesseur, la permission de retourner
« à ma campagne pour achever d'y rétablir ma santé. Seulement
« il fut convenu avec M. de Guernon-Ranville, que vers la mi-
« Juillet je recevrais des instructions pour faire les inspections
« des collèges royaux d'Angers et d'Orléans. J'attendais de jour
« en jour ces instructions, lorsque les graves événements du mois
« de Juillet sont arrivés et ont tout arrêté.

« Mon projet, M. le Duc, est de fixer ma résidence à Paris,
« mais, je vous demande la permission de passer chez moi les deux
« mois de vacances où nous allons entrer, pour achever de rétablir
« ma santé qui est fort chancelante, et pour faire quelques arran-
« gemens que nécessite mon déplacement. Je serai *fixé* à Paris
« pour la rentrée de l'Université.

« J'aurais fort désiré pouvoir me rendre à Paris pour assister
« à la distribution des prix qui doit avoir lieu à la fin du mois.
« Mais, j'ose espérer, M. le Duc, que vous voudrez bien prendre
« en considération le faible état de ma santé et me dispenser d'un
« voyage qui me serait fort pénible en ce moment. J'ose attendre
« cette faveur du gendre de M^{me} de Staël, que j'avais l'honneur de
« connaître, et qui m'avait toujours témoigné une extrême
« bonté; et j'avoue que je compte un peu aussi sur la bienveil-
« lance de M. le Duc de Broglie. J'ai l'honneur d'être, avec un

(1) *Archives Nationales*. Série F₁₇, C. 79.

(2) Le duc de Broglie avait épousé la fille de M^{me} de Staël.

« profond respect, M. le Duc, votre très humble et très obéissant
« serviteur.

« *De Chênedollé (1).*»

Le poète ne vint jamais se fixer à Paris. Le 23 Avril 1832, il regut du Ministre un avis de mise à la retraite.

« . . . Je suis obligé, Monsieur, de voir dans ces différents actes
« une sorte de renonciation volontaire à vos fonctions. Il est pro-
« bable qu'elle est déterminée par le désir de donner à votre santé
« tous les soins qu'elle réclame.

« D'un autre côté, d'après les fortes réductions qu'a éprouvées
« le budget de l'instruction publique, il y a nécessité impérieuse
« de ne rétribuer que les fonctions qui sont rigoureusement rem-
« plies. Ces considérations m'ont obligé de prendre l'arrêté dont
« l'ampliation est ci-jointe et qui prononce votre admission à la
« retraite (2).»

Chênedollé répondit à Villemain, alors vice-président du Conseil royal de l'Instruction publique et qui faisait l'intérim.

« A Chênedollé, le 1^{er} Mai 1832.

« Monsieur,

« J'ai reçu une lettre de Monsieur le Ministre de l'Instruction
« publique en date du 23 Avril, par laquelle il m'annonce que j'ai
« cessé de faire partie des Inspecteurs généraux des Etudes, et
« que je suis admis à faire valoir mes droits à la retraite. J'ai eu
« l'honneur de répondre aussitôt à Monsieur le Ministre et je lui
« ai annoncé que j'allais lui faire passer incessamment l'état de
« mes services dans l'Université. Comme Monsieur de Montalivet
« a changé de Ministère, je prends le parti de vous adres-
« ser mon état de services, en vous priant de défendre mes inté-
« rêts auprès de M. Barthe, chargé par intérim du portefeuille,
« et auprès de Mrs les Membres du Conseil de l'Instruction pu-
« blique. J'ose vous prier de remettre vous-même cet état à M.
« Barthe en l'appuyant de tout votre crédit. Vous verrez qu'ayant
« été nommé professeur de Littérature française à la Faculté des
« lettres de l'Académie de Rouen, le 20 Juillet 1809, inspecteur
« de l'Académie de Caen le 18 Février 1812, et enfin inspecteur

(1) *Archives Nationales.* F¹⁷, C. 79.

(2) *Archives Nationales.* F¹⁷, C. 79.

« général des Etudes en Avril 1830 et admis à faire valoir mes
« droits à la retraite par arrêté du 23 Avril 1832, je compte 23 ans
« de service sans aucune interruption; sur quoi deux années
« d'Inspection Générale. Je vous prie donc, au nom de la bien-
« veillance, et j'ose même dire de l'amitié dont vous m'avez sou-
« vent donné des preuves, de plaider mes intérêts auprès du
« Ministre et du Conseil, afin que ma pension de retraite soit
« liquidée sur le pied le plus favorable; *favoris ampliandi*.

« Je vous ferai sur cela deux observations qui auront peut
« être quelque poids auprès de vous. La première c'est que je n'ai
« jamais cherché à attirer sur moi des faveurs auxquelles ma
« place semblait me donner quelques droits. Ainsi je n'ai sollicité
« pour aucun de mes fils de bourse ni demi-bourse dans aucun
« collège. Ainsi aucune de mes filles, bien que j'en aie trois, n'a
« été placée dans la Maison de St-Denis ou dans une des succur-
« sales de cet établissement. La seconde observation que je veux
« vous faire, c'est qu'à aucune époque, je n'ai joui d'aucune pen-
« sion comme homme de Lettres et que je suis peut-être le seul
« homme de lettres, un peu connu, qui parvenu à 60 ans, se trouve
« dans ce cas là. Je livre ces faits aux réflexions de votre obligeance
« qui m'est bien connue.

« Agréez, je vous prie, Monsieur et ami, la nouvelle assurance
« de mon inviolable attachement.

« De Chênédollé (1). »

Le poète obtint une pension viagère de 2.020 fr.

A sa mort (2 Décembre 1833) il laissa un passif de 190.000 fr.
Sa veuve obtint du Conseil royal de l'Instruction publique une
légère pension (2) pour élever ses cinq enfants, en souvenir de la
longue carrière remplie par son mari dans l'Instruction publique.

(1) Série F¹⁷, C. 79.

(2) Cf. pièces justificatives. N^{os} 28 et 29.

QUATRIÈME PARTIE

DERNIÈRES ANNÉES

La conversion.

Dernier effort vers la nature - Pessimisme.

L'acte de foi au Romantisme.

CHAPITRE XIII

LE FILS DE L'EXIL (1819-1822)

REVENDIGATIONS DU PASSÉ

SOMMAIRE : — Premières lettres du fils. — Réponse du père. — Nouvelles lettres de Liège. — Les demoiselles d'Acosta. — Le rendez-vous à Versailles. — Les engagements du poète. — Heureux retour. — Nouveaux Espoirs.

Après son deuxième mariage, avec M^{lle} Aimée de Banville, qui eut lieu à Vire, le 4 Juin 1810 (1), l'auteur du *Génie de l'Homme*, suspendit toute correspondance avec sa première femme, Victoire Bourguignon, qu'il avait épousée lors de son exil au cours de l'émigration, et dont il avait eu un fils, (Joseph, Louis, Charles, Auguste, Lioult de Chênédollé, né à Hambourg, le 26 Novembre 1797) (2).

Le fils de l'exil, n'avait que vingt ans et venait à peine d'être licencié ès lettres quand M. Repelaer Van Driel, Commissaire général de l'Instruction publique de la Belgique, le nomma le 21 Novembre 1817, régent de 5^e latine au collège de Liège. Il est à présumer, qu'il attendait d'être majeur et en possession d'une situation pour revendiquer auprès de son père sa double protection matérielle et morale.

A la fin de l'année 1819, le fils de l'exil écrit au poète et lui rappelle le passé (3).

(1) Cf. Chapitre XII.

(2) Cf. Chapitre V.

(3) Cette correspondance inédite entre le poète Chênédollé et son fils a été léguée à l'Université de Liège (Cf. Chapitre XVIII). J'en dois la communication à l'amabilité du Bibliothécaire, M. J. Brassine.

« Liège, le 26 Décembre 1819 (2).

« Mon père,

« Depuis bien des années nous ne recevons aucune nouvelle de
« votre part : vous paraissez nous avoir entièrement oubliés.
« Je sais seulement par l'Almanach royal de France que vous
« êtes inspecteur de l'Académie de Caën. Je ne veux pas mettre le
« public dans notre confidence, ni lui faire connaître la situation
« pénible dans laquelle vous nous délaissez. Un de mes honora-
« bles amis, *le Comte Levaillant de la Ferrière, parent du Comte*
« *Lecoutreux-le-Canteleu, demeure à Liège*, et toute sa famille est
« à Caën et dans les environs : je n'ai qu'à le prier de demander
« de vos nouvelles, puisque vous ne voulez pas nous en donner.
« Mais je ne veux recourir à ce moyen qu'à la dernière extrémité.
« Je ne sais si mon grand-père (3) vit encore ou s'il a terminé son
« existence : je ne sais si je puis espérer de me rapprocher un
« jour de vous ; je ne sais si je puis espérer de trouver dans les
« conseils et dans les exemples d'un père les moyens de continuer
« l'illustration littéraire d'un nom que vous avez rendu célèbre
« et difficile à porter. Votre épouse que votre conduite tue et
« mine insensiblement, ne sait à quoi attribuer votre long et
« inexplicable silence. Il est impossible de croire que le poète
« inspiré qui a chanté en vers harmonieux *le Génie de l'homme*
« méconnaisse les douces sensations de la nature et les devoirs
« impérieux qu'elle prescrit à un père, à un époux.

« Je me trouve ici dans une fausse position : quand on me
« parle du beau nom que je porte, de vos talents, quand on me
« demande de vos nouvelles, on s'informe en même temps de
« l'époque à laquelle vous viendrez nous voir, ou du moment
« que nous choisirons pour aller retrouver un époux et un père
« dont nous sommes séparés depuis si longtemps. Quelle réponse
« voulez-vous que je fasse à ces questions presque toujours dic-
« tées par l'amitié, souvent aussi par la curiosité quelquefois
« même par la malignité : elles me percent le cœur ? Cependant
« ce n'est qu'à l'aide de votre nom si célèbre dans les fastes de la
« littérature que le gouvernement de ce pays m'a accueilli et

(1) Dans cette lettre et toutes celles qui vont suivre, l'orthographe et la ponctuation ont été fidèlement respectées.

(2) M. de Saint-Martindon.

« m'a placé comme professeur de 5^e au Collège royal de Liège.
« Vous voyez, mon père, que vous me faites du bien même sans
« vous en douter. Il ne tient qu'à vous de nous en faire de plus
« réel. Comment voulez-vous qu'avez les modiques appointe-
« ments de ma place, dans une grande ville, je puisse honora-
« blement me soutenir avec ma mère? Sans la généreuse solli-
« citude de ma tante Bourguignon, nous aurions bien souvent
« manqué de pain, avant que je fusse placé. Vous devez quelque-
« fois, je me l'imagine, penser à notre situation : nous nous éton-
« nons que vous ne cherchiez pas à l'adoucir. Votre père, si je ne
« me trompe, a sauvé une partie de sa fortune : peut-être est-il
« mort; peut-être en jouissez-vous maintenant? Si je ne reçois
« pas de nouvelles satisfaisantes d'un père, que malgré sa sévé-
« rité, je respecte et honore, je me verrai forcé d'écrire aux auto-
« rités locales afin d'obtenir par leur moyen des renseignemens
« qu'il me serait si doux de tenir de l'auteur de mes jours.

« Si vous n'avez pas encore déclaré votre mariage à mon grand-
« père, je crois que vous pouvez le faire sans déshonneur. Sans
« être ce qu'on appelle *noble*, ma mère appartient à une bonne
« famille du pays, qui compte une suite d'aïeux respectables par
« leurs vertus et leurs qualités. Ces riches, aux yeux des hommes
« sensés en valent bien d'autres. D'ailleurs, vous pouvez vous
« informer ici de la conduite de ma mère et de la mienne; vous
« la trouverez conforme à ce que prescrit l'honneur. Malgré ma
« jeunesse, je me suis procuré des amis distingués qui veulent
« bien m'estimer et m'encourager dans la carrière des lettres :
« j'ai déjà fait paraître plusieurs opuscules que le public a accueil-
« lis avec indulgence : je coopère à la rédaction d'un journal
« littéraire imprimé à Bruxelles, et qui s'enorgueillit de compter
« parmi ses soutiens, l'illustre et malheureux auteur de *Marius*
« et de *Germanicus*.

« Vous voyez par ces détails que je vous devais, que je n'ai
« rien négligé pour marcher sur vos traces, et pour suivre au
« moins de loin le chemin glorieux que vous parcourez à grands
« pas.

« Consentez-vous à faire une pension à ma mère pour nous
« aider à vivre : vous lui aviez promis des secours; depuis six
« ans au moins nous n'avons rien reçu, ni lettres, ni argent. Pou-
« vez-vous nous aider : dites-le moi franchement. Si vous ne vou-

« lez pas nous envoyer de l'argent, je me verrai forcé à épargner
« cette année tout ce que je pourrai sur mon traitement, afin de
« me rendre aux vacances à Paris et de là en Normandie, pour
« y embrasser un père que je n'ai pas encore le bonheur de con-
« naître et me présenter à ma famille. Mon cœur soupire après
« cette belle France dont mes autres pensées ne peuvent me deta-
« cher. Veuillez, mon père, nous tirer de l'état d'anxiété dan-
« lequel nous trainons notre triste existence : dites-moi si mon
« projet obtient votre approbation, et soyez persuadé que vous
« n'aurez pas à rougir d'un fils qui a toujours eu devant les yeux
« l'image d'un père *qu'il désire de serrer dans ses bras*, et dont
« les exemples ont été pour lui les meilleures leçons. Quel bon-
« heur si je pouvais y joindre les conseils éclairés donnés par la
« bouche paternelle ! Il ne tient qu'à vous, mon père, de nous
« réunir, de nous rendre une félicité dont vous goûteriez les
« charmes par le tribut d'amour et de respect que nous vous
« paierions de si bon cœur.

« J'ose espérer que votre réponse sera prompte et favorable :
« excusez le désordre de ma lettre, et la négligence de mon style.
« Je n'ai voulu faire parler que mes sentimens et laisser de côté
« tout ce qui est étranger à la cause du cœur.

« Nous connaissons par votre lettre que nous attendons avec
« tant d'impatience si votre femme peut encore compter sur un
« époux et votre fils sur un père.

« Recevez l'hommage de notre respect et de nos vœux au com-
« mencement de cette année qui sera peut-être plus heureuse
« pour nous que les précédentes, et croyez-moi pour la vie, votre
« respectueux fils.

« Ch. de Chênedollé. »

Cette lettre toute de respectueuse tendresse filiale émane d'un fils qui dans l'élan de sa jeunesse souhaite ardemment de pouvoir serrer son père dans ses bras.

Il sollicite pour lui, la direction intellectuelle du poète qu'il admire, et pour sa mère quelques secours, alors qu'il débute dans la vie, et que ses modestes appointements ne suffisent pas aux nécessités de leur vie matérielle.

Son rêve serait de le rejoindre, de vivre sous son égide, sous son heureuse influence intellectuelle et morale, tout près de lui. Mais il n'ose de lui-même se rendre à Caen, près de ce père qui

les a, lui et sa mère abandonnés deux fois, matériellement et moralement.

Quelles réticences dans ses conversations avec sa mère ont pu amener le fils de l'exil, à pressentir l'hostilité de ce grand-père qui se refuse peut-être à le reconnaître, pour son petit-fils? Ne justifierait-elle pas la question qu'il pose à son père dans sa lettre :

« Si vous n'avez pas encore déclaré votre mariage à mon grand-père, je crois que vous pouvez le faire sans déshonneur. »

Et n'est-ce pas encore le droit d'un fils, qui à l'heure de ses vingt ans, sollicite d'une manière aussi déférente et pressante, l'autorisation d'aller se jeter dans les bras d'un père qu'il ne connaît pas encore ?

Le fils de l'exil attendit toute l'année 1820 et ne reçut aucune réponse. Peut-être espérait-il encore, que les premiers jours de janvier 1821 lui apporteraient, à l'occasion du nouvel an, les vœux du poète et surtout la décision d'un rapprochement possible. Il n'en fut rien. Inquiet de ce silence, que la mauvaise foi pouvait seule expliquer, il écrivit de nouveau à ce père oublieux :

« Liège, 23 Janvier 1821.

« Mon père,

« Je suppose que, par *une de ces déplorables fatalités* dont *ma mère et moi nous n'avons que trop été victimes*, vous n'avez pas reçu ma lettre du 26 Décembre 1819. Je m'imagine, en effet, que si elle vous était parvenue, vous n'auriez pu rester insensible à notre position, ni témoigner une indifférence si prolongée à des personnes qui vous touchent de si près.

« Ma situation financière ne m'a pas permis de me rendre au mois de Septembre 1820 à Paris et en Normandie, comme je vous l'annonçais dans ma lettre : mais la stricte économie avec laquelle nous vivons ici me mettra à même, cette année, de faire ce voyage tant désiré. Je braverai tous les obstacles, et j'irai, puisqu'il le faut, *conquérir un père* qui me méconnaît et qui laisse sa vertueuse épouse dans le dénuelement, dans l'*abandon* le plus absolu. J'emploierai, aussi long-tems que je le pourrai, les moyens de douceur et de persuasion pour vous ramener à nous et vous forcer à avouer votre sang ; mais si vous persistez inhumainement à garder un coupable silence, mon cœur

« ulcéré devra se décharger du poids qui l'opprime, et déclarer à
« la face de la France, et avec des pièces authentiques, que le
« grand poète si bien inspiré dans le *génie de l'homme* et les *études*
« *poétiques* est un père dénaturé ! un époux indigne de ce nom
« sacré, qui laisse en proie au malheur et à l'opprobre une famille
« qui n'a rien fait pour mériter le mépris.

« Je me félicite d'avoir reçu de la nature et de vous une âme
« à la fois sensible et ardente, qui aura le courage de poursuivre
« son plan à travers tous les obstacles : je veux forcer mon père à
« regagner sa propre estime qu'il doit avoir perdue à ses yeux
« lorsqu'il descend au fond de son cœur.

« Vos *études poétiques*, dont je n'ai appris l'existence que par les
« journaux, vous font autant d'honneur en ce pays qu'en France
« même : *pour sauver votre gloire, et ne pas faire parl à mes nom-*
« *breux amis de l'oubli complet d'un père*, je me suis empressé d'en
« faire venir quelques ex. de Paris, et de les leur donner à lire.
« Ils s'imaginent que je les tiens de vous, et adressent force com-
« plimens au fils *heureux* d'un de nos meilleurs poètes vivans,
« Que leur erreur est grande et que je suis loin du bonheur, tant
« que je ne suis pas le fils chéri d'un père. que je brûlais, dès mon
« enfance, de connaître et d'embrasser !

« Si vous continuez, mon père, à garder ce silence affligeant
« qui conduit votre épouse au tombeau, et empoisonne la vie dans
« laquelle je ne fais que d'entrer, je me verrai forcé de m'adresser
« aux autorités compétentes, pour obtenir les renseignemens que
« vous persistez à nous refuser. J'écrirai au Maire de Caën, à
« celui de Vire, au Préfet, M. Mounier, s'il le faut : je leur enver-
« rai des copies légalisées de votre acte de mariage, de mon acte
« de naissance, que nous conservons en bonne et due forme : je
« mettrai en œuvre quelques amis puissans que je me suis pro-
« curés en France : par le moyen d'un de mes amis, ancien garde
« du corps du roi, et proche parent du Duc d'Havré de Croi, je
« ferai, au besoin, agir ce Seigneur, qui emploiera tout son crédit,
« pour me remettre en possession de mes droits de fils soumis et
« respectueux. Mon père, revenez donc à nous : traitez-nous
« comme nous le méritons, et ne me forcez pas à recourir aux
« moyens d'éclats, qui répugnent à mon cœur, mais que l'hon-
« neur me dicte impérieusement. Je le sens : je ne puis rester plus
« long-tems dans cette position équivoque. Il faut que mon père

« se déclare : il faut que je sache si je suis encore son fils, ou s'il
« me repousse sans pitié du sein paternel qu'il ne m'a pas encore
« laissé embrasser : *Il faut que j'aie ou non un état civil dans la*
« *société.*

« Daignez, mon père, nous adresser bientôt une réponse pour
« calmer toutes nos alarmes, et qui soit digne de vous et de nous.

« J'ai écrit cette lettre dans l'amertume de mon cœur : excusez
« les expressions déplacées qui peuvent s'y rencontrer ; songez
« que

« L'injustice à la fin produit l'indépendance.

« Recevez les vœux sincères que je forme pour votre bonheur,
« et croyez-moi pour la vie, malgré votre dédaigneux oubli.

« Votre respectueux fils

« Ch. de Chênedollé.

« P. S. — J'ai vu préparer ici une petite comédie de Désaugier
« et Gentil intitulée : *l'hôtel garni* ; elle m'a fait pleurer amère-
« ment, en songeant à notre position. »

Le fils de l'exil voudrait pouvoir s'abuser encore, et croire que son père n'a pas reçu sa première lettre.

Puis rejetant cette hypothèse, et mesurant l'abandon dont il est l'objet, qu'il ne veut accepter cependant comme définitif, son ironie douloureuse devient agressive, menaçante, mais demeure déférente selon son cœur.

Son admiration littéraire et cérébrale pour le poète n'est pas un instant entamée, et malgré son amertume, avec quelle délicatesse sa sentimentalité toute neuve, blessée, froissée au plus vif d'elle-même, s'épanche et s'exprime au sujet des ouvrages qu'il a fait venir pour ses amis :

« Pour sauver votre gloire, et ne pas faire part à mes nom-
« breux amis de l'oubli complet d'un père, je me suis empressé
« d'en faire venir quelques ex. de Paris, et de les leur donner à
« lire... »

Mais sa tendresse déférente rebondit à nouveau et redevient menaçante. Il écrira dit-il, aux autorités de Caen, et mettra en œuvre quelques amis puissants, qu'il s'est procurés en France, pour entrer en possession de ses droits de fils *soumis et respectueux*. Et ce cri d'une âme en révolte, de ne pouvoir affirmer son origine :

« Il faut que j'aie ou non, un état-civil dans la société. »

Cette lettre s'achève, encore et toujours déferente, avec les vœux d'un fils à l'occasion du nouvel an ; elle s'excuse de ses sommets, dûs à l'exaltation d'un cœur qui ne peut se contenir. Quelle pitié que ce P. S. au sujet de la comédie : *L'Hôtel garni* ? Quel titre, et quel rappel de la vie passée ?

L'auteur du *Génie de l'Homme*, devait être sans aucun doute quelque peu remué par ces lettres, d'une sentimentalité trop exubérante à son gré. Il devait certainement plus redouter les complications que lui amèneraient dans sa vie nouvelle, ce revenant inattendu, qu'il ne pouvait être heureux de l'amour de ce fils, qui était la preuve vivante de sa faute et demandait une juste réparation.

L'annonce en janvier d'un voyage qui devait avoir lieu aux vacances d'août, la distance de Liège à Paris et jusqu'en Normandie, les minces ressources du professeur, les obstacles imprévus de la dernière heure, toutes raisons qui pouvaient encore empêcher cette randonnée, ou tout au moins la retarder. Cette deuxième lettre était au fond trop respectueuse et affectueuse, pour alarmer l'auteur du *Génie de l'Homme* d'une façon très immédiate.

Ce dernier resta sourd aux appels de son fils, espérant peut-être annihiler cette tendresse naissante, par le plus dédaigneux oubli.

Le fils de l'exil en décida tout autrement ; avant d'entreprendre son voyage pour la France, il écrivit au poète sa 3^e lettre :

« Liège, le 30 Mai 1821.

« Mon père,

« Il est impossible que vous n'ayez pas reçu mes deux lettres
« du 26 Décembre 1819 et 21 Janvier 1821, qui vous peignaient
« sans exagération l'état dans lequel nous nous trouvons, ma
« mère et moi. *Je n'ai pas besoin de retracer ici ce tableau qui est*
« *inutile si vous êtes sensible, et qui ne pourrait vous émouvoir, si*
« *les justes plaintes d'une épouse et d'un fils ne font pas d'impres-*
« *sion sur votre cœur. Je ne veux d'ailleurs pas gâter notre douleur*
« *en la renouvelant dans chacune de mes lettres ; vous croiriez peut-*
« *être que je veux l'étaler fastueusement, et faire une scène de mélo-*
« *drame. C'est au fond de votre cœur, c'est en descendant dans*
« les replis de votre conscience que vous devez trouver si nos

« réclamations sont fondées, si nos plaintes sont légitimes. Dai-
« gnez donc, mon père, vous faire subir cet interrogatoire que
« réclament l'humanité et la justice; faites-nous part des répon-
« ses que vous suggérera votre cœur, et ne nous laissez pas dans
« cette cruelle indécision : nous ressemblons aux malheureux
« qui vont consulter la Sibylle, et qui ne peuvent obtenir de ré-
« ponse de cette prêtresse inexorable : « *inconsultæ abeant sedem-
« que odore Sibyllæ* ». Montrez-vous plus humain; à travers vos
« injustes mépris, honorez-nous au moins d'un mot de réponse
« décisive : dites franchement si c'est la paix ou la guerre que
« nous devons attendre de vous : dite franchement si vous voulez
« marcher sur les traces du père de Mirabeau, qui après avoir
« tracé un grand luxe de sentimens d'humanité dans son *Ami
« des hommes*, fut le tyran et le persécuteur de sa famille.

« J'augure encore trop bien de votre cœur pour croire que vous
« preniez ce dernier parti, et si l'homme de lettres distingué
« comme vous est vraiment, d'après la définition de l'orateur
« romain *vir bonus dicendi peritus* (homme honnête habile à
« parler), votre réponse ne peut être douteuse.

« Les journaux, c'est là le seul moyen de correspondance que
« vous me laissez, m'ont appris que vous venez d'obtenir la
« Légion d'honneur. Cette distinction doit vous rappeler qu'il
« est des devoirs sacrés que l'honneur impose encore plus particu-
« lièrement à ceux qui sont décorés de l'étoile du mérite, et aux-
« quels il fait une loi impérieuse de ne jamais les violer. Vous
« devez bien comprendre ce mot, mon père; il a été si bien défini
« par M. de Chateaubriand : *L'honneur n'est pas une loi écrite,
« mais c'est le droit coutumier des Français; l'honneur, partout où
« on le place, il oblige* ».

« Cet honneur m'oblige également : il me crie chaque jour :
« Si ton père ne veut pas s'avouer, va le trouver, et désarme son
« injuste courroux que je te fais un devoir de respecter ». Je ne
« serai pas sourd à sa voix, et dans le mois d'*Août prochain*, avec
« mes faibles économies, je me mettrai en route pour Paris et la
« Normandie, et je parviendrai à vous trouver; je serai peut-être
« assez heureux pour triompher de vos injustes préventions et
« vous ramener à une famille qui vous aime, vous admire et vous
« respecte, malgré le cruel oubli dans lequel vous la laissez. Si
« je ne reçois pas de réponse à cette lettre, avant mon départ pour

« la France, j'écirai au préfet du Calvados aux Maires de Caën
« et de Vire afin de leur demander les renseignements nécessaires,
« et de réclamer leur protection, pour revendiquer, s'il le faut
« devant les tribunaux, des droits sacrés qui ne peuvent m'être
« déniés sous l'empire de la Charte et sous le règne du Prince
« qui l'a donnée à ses sujets.

« En attendant votre réponse, mon père, je suis comme je serai
« toujours,

« Votre respectueux fils
« Ch. de Chênédollé ».

Dans cette nouvelle lettre, le fils de l'exil donne plus de hauteur à l'expression de ses sentiments.

C'est une réponse décisive, qu'il sollicite de son père, alors qu'il lui écrit :

« Dites franchement si c'est la paix ou la guerre, que nous
« devons attendre de vous. »

Et présumant que l'auteur du *Génie de l'Homme*, restera sourd à l'appel de son cœur, il engage parfois le débat non plus comme une plainte qui émane de lui, mais comme s'il s'agissait d'un cas de conscience qu'il voudrait pouvoir juger objectivement, et dont il serait l'arbitre.

Et c'est au fond de l'âme du poète qu'il cherche à pénétrer; il l'atteint dans son orgueil même, alors qu'il lui écrit : *que la réponse de l'homme de lettres ne peut être douloureuse.*

Il continue son réquisitoire, tout en montrant à son père, qu'il n'ignore rien de sa vie publique, qu'il le suit partout, tout au moins par la voie des journaux, qui lui ont appris sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur : nouvelle manifestation de son affectueuse tendresse.

Quel spectacle touchant donne ce fils, qui économise durant de longs mois, sur son modeste traitement, pour aller aux vacances serrer son père dans ses bras, et essayer de le reconquérir.

L'auteur du *Génie de l'Homme* devait envisager avec déplaisir le contenu de cette 3^e lettre.

Le nom de M. de Chateaubriand, ne devait pas manquer d'inquiéter le poète, qui n'était pas sans se demander, jusqu'à quel point son fils pouvait être renseigné, sur ses relations amicales avec cet homme influent, qui était en outre son protecteur.

De plus, l'annonce de la venue toute prochaine de son fils en

Normandie décida l'auteur du *Génie de l'Homme*, non pas à remplir tout simplement ses devoirs de père, mais à retarder par une ruse habile, l'entrevue qu'il semblerait souhaiter dans la lettre qu'il lui écrit de Caen. :

« Caen, 15 Juin (1821).

« Lorsque votre lettre est arrivée chez moi, mon cher Charles, « j'étais en tournée pour mon *Inspection*. Sans cela, j'y aurais « répondu plutôt. Je ne puis, dans ce moment, vous faire part de « toutes mes intentions à votre égard ; il faut pour cela que nous « ayons une entrevue vous et moi, dans laquelle nous arrange- « rons tout pour le mieux. Cette entrevue aura lieu, je l'espère « dans le courant d'octobre prochain, à Paris, ou dans un autre « endroit que je vous indiquerai par une lettre. J'aurais désiré « que cette entrevue eut eu lieu plutôt ; mais cela n'est pas pos- « sible. Je repars dans deux ou trois jours pour terminer mes ins- « pections qui dureront jusqu'aux premiers jours d'Août. Après « cela il faudra faire mes *rapports* qui me demandent un mois de « travail. D'ici là, je m'occuperai de vous. Vous allez d'abord « recevoir de l'argent très incessamment. J'ai pris des mesures « pour vous en faire parvenir par une voie sûre. Vous pouvez « compter sur mon intérêt le plus vif, et sur l'amitié la plus tendre « de ma part. Mais de votre côté, j'exige de la prudence et de « la discrétion.

« Je vous le répète, il faut que nous ayons une entrevue ensem- « ble, et c'est dans cette entrevue que tout s'aplanira. Adieu, « mon cher Charles, comptez ainsi que tout ce que vous avez de « plus cher sur mon amitié bien réelle.

« Votre bien Bon Ami

« Charles. »

« Ne me répondez pas avant le milieu d'Août, car d'ici là je « ne serai pas chez moi. Je désire que vos lettres soient jettées à « Paris, *ou* dans une ville de France (1) ».

C'est donc dix-huit mois après avoir reçu la première lettre de son fils, que le poète se décide à lui répondre. On ne peut concevoir, en une telle occasion, une lettre plus courte et aussi exempte de sincérité.

(1) Sur le 2^{me} verso de cette lettre on lit :

Reçu le 1^{er} Août 1821, dans une lettre de Mlle Céleste d'Acosta.

L'auteur du *Génie de l'Homme*, semble ignorer les deux premières lettres à lui adressées, mais qu'il a dû recevoir vraisemblablement.

Son but réel, tout en proposant à son fils une entrevue, est de la retarder le plus possible, voir même de l'empêcher en dernière heure, sous le plus fallacieux prétexte.

Il situe son projet de rencontre, dans le courant d'Octobre, à Paris, et il excipe que, devant partir dans deux ou trois jours pour terminer ses inspections qui dureront jusqu'aux premiers jours d'août, il lui faudra ensuite faire ses rapports qui lui demanderont un mois de travail.

Il sait d'ores et déjà que les vacances universitaires ont lieu durant les mois d'août et de septembre, et il fixe son entrevue dans le courant d'octobre? Mais il promet dans sa lettre, de lui envoyer, *incessamment*, de l'argent.

Ainsi par cette alléchante promesse d'envoi de fonds, il espère retenir son fils à Liège, jusqu'à la fin septembre et renvoyer ainsi aux vacances suivantes, avec une lettre d'excuse pour un aussi fâcheux contretemps, une entrevue qu'il est très loin de souhaiter. Promettre et gagner du temps, voilà toute sa tactique.

Il termine sa lettre en assurant son fils de son intérêt le plus vif et de son amitié la plus tendre, mais il exige de sa part de la prudence et de la discrétion.

Sa dernière phrase implique bien qu'il ne veut pas se compromettre. Il a l'air d'écrire non à un fils, ni à la mère de ce fils, mais plutôt à de bons amis qu'il protégerait :

« Adieu, mon cher Charles, comptez ainsi que tout ce que vous avez de plus cher sur mon amitié bien réelle ».

On comprendra la difficulté qu'aurait eue le poète à remettre à la poste de Caen ou de Vire, une lettre à l'adresse de M. de Chênedollé à Liège, sans éveiller les justes soupçons de son entourage. Un intermédiaire sûr, devenait nécessaire pour recevoir sous double enveloppe et transmettre au destinataire ses lettres et celles de son fils; il chargea les demoiselles Céleste et Berthe d'Acosta, cousines de M. de Chateaubriand qui habitaient Paris, d'être leurs utiles intermédiaires et c'est ainsi que M^{lle} Céleste adressa au fils de l'exil la première réponse du poète.

A quel minutieux examen cette lettre fut-elle soumise? et de quelles causeries entre la mère et le fils fut-elle l'objet? pour

motiver de ce dernier, ces lignes toutes de tendresse contenue, dont il ne peut se défendre, mais si pleines d'inquiétude de ce qu'il n'ose pressentir :

« Liège, 15 Août 1821.

« Mon père,

« Votre lettre du 15 Juin que j'ai reçue le 1^{er} Août dans une
« lettre de la bonne et intéressante M^{lle} Céleste d'Acosta, nous a
« fait à tous bien du plaisir. Si elle n'a pas dissipé toutes nos
« inquiétudes, si le ton mystérieux avec lequel elle est écrite ne
« nous a pas entièrement rassurés, au moins nous a-t-elle prouvé
« que vous ne nous avez pas entièrement oubliés, et que le silence
« que vous venez de rompre pèse à votre cœur sensible. Toutes
« mes craintes s'évanouiront, j'ose le croire, lorsque je vous
« aurai vu, lorsque je vous aurai pressé contre mon sein. Qu'il
« me tarde de vous voir, de vous embrasser, de m'entretenir avec
« un père que je n'ai jamais eu le bonheur de connaître et qui
« vient de m'écrire pour la première fois ! Je serai à Paris au plus
« tard dans les 1^{ers} jours de Septembre : Je m'empresserai alors
« de vous donner mon adresse et de m'informer de vos intentions.
« Je vous attendrai si vous le désirez à Paris, ou bien, j'irai vous
« joindre en Normandie, pour calmer mon impatience. Je n'ai
« pas encore de nouvelles de l'argent que vous m'annoncez comme
« devant me parvenir très incessamment : s'il n'est pas encore
« expédié, mettez-le à ma disposition dans une bonne maison
« de Paris, dont vous pourrez m'envoyer l'adresse aussitôt que je
« vous aurai appris mon arrivée.

« Il est bon que je sois sûr de trouver de l'argent à Paris,
« car j'aurai à peine le strict nécessaire pour faire le voyage, et
« rester quelques jours dans cette ville. Cet obstacle m'arrête
« peu ; et je veux surmonter toutes les difficultés pour voir et
« embrasser mon père. Votre femme vous embrasse tendrement,
« et moi je suis, comme toujours,

« Votre respectueux fils

« Ch. de Chênedollé. »

Le fils de l'exil se rendit à Paris, où il arriva le 2 Septembre. Dès le lendemain il fit part à son père de son arrivée dans la capitale et lui demanda ses instructions :

« Paris, 3 Septembre 1821.

« Mon père,

« Me voici enfin arrivé d'hier soir dans la capitale de la France
« et de la civilisation européenne. J'attends vos ordres pour
« savoir si je dois aller en Normandie ou vous attendre ici; il
« faut absolument que je vous voie et le plutôt possible. Veuil-
« lez donc m'écrire promptement vos intentions, car je ne puis
« rester que jusqu'au 25 Septembre et l'impatience que j'ai de
« vous voir est telle que si je ne reçois pas de lettre d'ici à quelques
« jours, je serai forcé de partir pour la Normandie, afin d'aller
« vous y chercher. Calmez donc, mon père, cette juste impatience
« et hâtez mon bonheur. Dans ma dernière lettre du 15 Août,
« vous savez ce que je vous ai mandé pour l'argent que vous
« m'annonciez et dont nous avons grand besoin : veuillez me
« répondre à cet égard, et m'envoyer une lettre de change sur
« une maison de Paris, à moins que vous n'arriviez un de ces
« jours, ce qui serait beaucoup plus aimable et plus doux pour
« moi.

« Je commence aujourd'hui même à faire mes courses dans
« Paris : je désire pouvoir bientôt me présenter sous vos auspices :
« je serai sûr alors d'être parfaitement accueilli.

« En attendant cet instant si désiré, je distribue les lettres de
« recommandation que l'on a bien voulu me donner : j'en ai
« même pour quelques hommes très distingués.

« J'attends avec la plus vive impatience de vos nouvelles ;
« je vous embrasse sur le papier, en attendant que je puisse vous
« serrer contre mon cœur.

« Adieu mon père ; venez bientôt rendre la paix et le bonheur à
« votre bon et affectionné fils.

« Ch. de Chénedollé. »

La lettre du poète en date du 8 Septembre 1821 manque au dossier. Sous le coup de l'émotion douloureuse qu'elle dut provoquer en lui, le fils de l'exil la fit probablement disparaître.

Malgré la promesse du poète de se trouver à Paris du 18 au 20, le 24 du même mois, le fils de l'exil n'avait pas encore vu son père, ni reçu un mot de lui, justifiant son retard.

Ayant épuisé durant un mois de séjour à Paris, ses modestes économies, découragé, rempli d'amertume, il annonce à son père son prochain départ pour Liège qu'il fixe au 26 Septembre :

« Paris, 24 Septembre 1821.

« Votre lettre du 8 que j'ai reçue le 11 m'avait comblé de joie :
« elle m'avait donné des espérances que je commençai à regarder
« comme trompeuses. Vous deviez être ici du 18 au 20 : c'est
« aujourd'hui le 24, et vous n'êtes pas arrivé : je n'ai pas même
« de lettre qui me rende raison de cet inexplicable retard. Je
« crains que vous ne vous soyez joué de ma crédulité, que vous
« n'ayez redouté ma présence à Caën, et que, pour l'éviter, vous
« n'ayez prolongé mon séjour à Paris jusqu'au jour où je dois
« partir pour retourner à mon poste. L'année prochaine, je ne
« serai plus si confiant, et j'irai vous trouver au fond même de la
« Normandie, pour vous forcer à reconnaître votre épouse et
« votre fils ; votre acte de mariage et mon extrait de naissance
« sont en nos mains en bonne et due forme et ont déjà été admis
« en justice comme très valables et très légaux.

« D'ailleurs, je ne quitterai pas Paris sans prendre des rensei-
« gnemens : je connais ici le frère d'un des professeurs les plus
« distingués de la Faculté des Sciences de Caen : je m'adresserai
« à lui, et, par son intermédiaire, je saurai à quoi m'en tenir.
« J'écrirai aussi à M. le Préfet du Calvados et à MM. les Maires
« de Caen et de Vire. J'écris par le même courrier à M^{lle} Céleste
« d'Acosta, qui nous a toujours témoigné tant d'amitié ; je la
« prie de ne me rien déguiser et de m'éclaircir ce mystère qu'il
« faut à la fin pénétrer.

« Vous êtes bien à plaindre si vous avez fait l'impardonnable
« faute de vous marier une seconde fois, comme une personne l'a
« assuré à ma mère, il y a déjà plusieurs années. Si la chose est
« vraie, l'honneur me force à revendiquer votre nom. et à vous
« déshonorer plutôt que de perdre mes droits civils aux yeux de
« la Société.

« Je partirai samedi 29 à 6 heures du matin : voyez ce que
« vous voulez et ce que vous pouvez faire. Je ne vous parle plus
« de l'argent que vous m'annonciez : je m'aperçois que je ne dois
« pas plus compter sur lui que sur votre présence. La fortune
« cessera peut-être un jour de nous persécuter : je me suis accou-
« tumé de bonne heure à savoir souffrir : je suis peut-être plus
« heureux que vous : j'ai une conscience pure, qui ne me reproche
« rien.

« Je veux être assuré que cette lettre vous parvienne : j'en

« expédie une copie à l'endroit d'où était timbrée la lettre qui m'a
« si cruellement troublé.

« Je suis pour la vie,

« Votre fils

« Ch. de Chênedollé. »

Le 26 Septembre, le fils du poète, écrivait à M^{lle} d'Acosta
qu'il quitterait Paris le 29 du même mois :

Paris, 26 Septembre 1821.

« Mademoiselle,

« Les bontés dont vous avez toujours honoré ma famille m'en-
« hardissent à vous écrire. Je suis ici depuis près d'un mois ; mais
« la crainte de vous importuner, de vous fatiguer par le récit de
« notre position équivoque, m'a empêché d'aller vous présenter
« mes hommages, et de vous renouveler l'assurance des senti-
« mens d'estime et d'amitié que vous avez inspirés à ma famille.
« D'ailleurs, j'attendais pour aller vous voir la société de mon
« père : je lui avais écrit dès mon arrivée à Paris : il s'était em-
« pressé de me répondre qu'il serait ici au plus tard du 18 au 20.
« Je l'ai attendu avec impatience ; mais je crains aujourd'hui
« qu'il ne se soit joué de ma crédulité, et qu'il n'ait nullement
« l'intention de venir pour me voir et m'embrasser. Il m'avait
« aussi promis de l'argent qui ne m'est pas venu. Le tems de
« retourner à mon poste est arrivé, et je ne puis m'exposer à per-
« dre ma place de Prof. au Collège royal de Liège, pour attendre
« ici un père dénaturé qui paraît nous avoir entièrement délaissés.
« Je pars samedi à 6 heures du matin ; mais avant de quitter
« Paris, j'écirai aux autorités pour avoir les renseignemens
« nécessaires, et pour réclamer devant les tribunaux des droits
« qui me sont plus précieux que les biens de la fortune.

« Veuillez, Mademoiselle, ne me rien cacher ; il faut enfin
« sonder toute la profondeur d'un mystère qu'on s'est toujours
« plu à nous dérober. Est-il vrai que mon père se soit marié une
« seconde fois ? Dites-moi la vérité tout entière ; quelque affreuse
« qu'elle soit, je dois la connaître, afin de me faire rendre justice
« devant les tribunaux, de faire casser le second mariage et de
« recouvrer nos justes droits. J'ai l'acte de mariage et mon
« extrait de naissance en bonne forme, et légalisé par le Ministre
« de France.

« Excusez, Mademoiselle, mon importunité, et daignez me

« répondre le plutôt possible, pour calmer mon inquiétude. Vous
« êtes honne et sensible; je m'adresse à vous avec confiance.
« D'ailleurs,

« Qui connut le malheur, secourt les malheureux.

« Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir l'hommage
« du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie

« Votre reconnaissant serviteur

« Ch. de Chênédollé.

« Mon grand père existe-t-il encore? »

Le poète était arrivé le 23 Septembre à Paris. Désirant rencontrer son fils chez Mademoiselle d'Acosta, il écrit à cette dernière pour lui faire part de ses intentions et lui demander son agrément :

« Paris, 25 Septembre 1821.

« 9 heures du matin (1)

« Mademoiselle,

« Je suis à Paris depuis avant hier. Je n'ai point encore vu
« M. Charles, parce qu'avant tout je voulais avoir un entretien
« avec vous. Je sais tout l'intérêt que vous prenez à lui, et j'avais
« absolument le désir de vous parler, avant mon entrevue avec
« Charles. Comme j'ignore votre adresse, je n'ai pu vous écrire
« ni hier, ni avant hier. Ce n'est que ce matin, après des recherches infinies, que je l'ai enfin découverte. Je désire faire pour
« Charles tout ce qui sera en mon pouvoir. Mais il ne faut pour-
« tant pas que ses prétentions soient exagérées. Soyez assez
« bonne, Mademoiselle, pour m'indiquer l'heure à laquelle je
« pourrais vous trouver chez vous, pour y avoir une conférence
« particulière. Je désire que ce soit dès ce matin. Ensuite, je
« vous prierai de permettre que mon entrevue avec Charles ait
« lieu devant vous. Vous voudrez bien, s'il vous plaît, remettre
« votre réponse au commissionnaire chargé de vous porter ce
« Billet. Si, pour le moment vous étiez sortie, je renverrais chez
« vous à *midi*.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Mademoiselle,
« votre très humble et très obéissant serviteur,

« Chênédollé.- »

(1) A Mademoiselle d'Acosta, rue du Petit-Bourbon, n° 3, Maison du Curé, à Paris.

M^{lle} Berthe d'Acosta reçut le billet du poète qu'il adressait à sa sœur; elle répondit que M^{lle} Céleste était partie pour Versailles, tout en indiquant son adresse.

Le lendemain, le père écrivit au fils, qu'il voulut bien se rendre à Versailles et l'aviser de son départ :

« Depuis trois jours je suis à Paris, mon cher Charles. Si je
« ne vous ai point mandé, c'est que je désirais que notre entrevue
« eût lieu devant M^{lle} *Céleste d'Acosta*, votre Amie. Ce n'est que
« dans l'instant que j'apprends qu'elle est à *Versailles*. Je vous
« prie donc de vous y transporter demain matin sur les 10 heures.
« elle demeure sur les *réservoirs* N^o 15. Je désire aussi bien vive-
« ment que vous voyiez dans la soirée les sœurs de M^{lle} Céleste
« d'Acosta qui demeurent à *paris*, rue du *petit Bourbon*, N^o 3.
« Vous leur laisserez un petit mot de réponse pour moi, en m'indi-
« quant l'heure à laquelle vous pourrez être demain matin à
« Versailles.

« Votre Ami

« *Charles* »

« Paris, le 26 Sept. à 3 heures après-midi (1). »

Au reçu de la lettre du poète, Mademoiselle Berthe d'Acosta convoqua chez elle le fils de l'exil :

« 26 Septembre 1821.

« Melle d'Acosta rue du petit bourbon, N^o 3, prie M. Charles de
« vouloir bien passer chez elle aujourd'hui *avant huit heures*
« ayant à lui parler de choses qui l'intéressent (2)

Rentré trop tard à l'hôtel pour se rendre à l'aimable convocation de M^{lle} Berthe d'Acosta, le fils du poète lui adressa la lettre suivante :

« Mademoiselle,

« Je n'étais pas à l'hôtel lorsque l'on m'a apporté le billet
« que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis rentré après
« l'heure que vous m'indiquiez pour me présenter chez vous. Je
« crains d'aller vous déranger ce matin de trop bonne heure :
« d'ailleurs, je pars à l'instant pour Versailles, afin d'obéir aux
« ordres de mon père. La lecture de son billet m'a fait une im-

(1) Adresse de ce billet : A M. Charles de Chénedollé, Hôtel de Nîmes, rue de Grenelle-St-Honoré, n^o 21 à Paris.

(2) *idem*.

« pression pénible, que je ne puis vous cacher. Il me paraît bien
« peu désireux de voir son fils puisqu'il est déjà depuis 3 jours à
« Paris, sans lui donner de ses nouvelles et le laissant plongé dans
« une cruelle anxiété.

« A mon retour de Versailles, j'aurai l'honneur d'aller vous
« présenter mes hommages respectueux et ceux de mes parents.
« Si je ne me suis pas acquitté plutôt de ce devoir, c'est que
« j'ignorais votre adresse, et que j'attendais de jour en jour mon
« père pour vous être présenté par lui.

« J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, avec les sentiments de
« respect et d'estime que vous m'avez inspirés

« Votre très-dévoué

« Ch. de Chênédollé.

« Paris, 27 Septemb. 1821. »

Le fils du poète, avant de se rendre à Versailles, adressa ces quelques lignes à son père, par l'intermédiaire de M^{lle} Berthe d'Acosta : (1)

« Mon père,

« Je vais me mettre à l'instant dans la gondole de Versailles,
« afin d'obéir à vos ordres. Puisse cette entrevue être aussi heu-
« reuse que je le désire : puisse-t-elle rapprocher des cœurs qui
« sont faits pour s'entendre ! Qu'il me tarde de vous voir et de
« vous embrasser ! Combien il eût été plus doux pour moi de
« vous voir depuis trois jours que vous êtes ici, et de faire avec
« vous le voyage de Versailles ! Mais je ne vous gronde plus, puis-
« que je vais enfin vous voir et vous assurer que je suis pour la
« vie.

« Votre affectionné fils

« Ch. de Chênédollé.

« Paris, 27 Sept. 1821. »

Avec quelle impatience fébrile le fils du poète se rendit à Versailles ? Quelle joie il escomptait de cette rencontre avec son père.

M^{lle} Berthe d'Acosta lui adressa, avant son départ pour Versailles, le billet suivant :

« Paris 27 Septembre 1821.

« Je vais envoyer votre petit mot à M. votre père Monsieur.

(1) Le texte de cette Lettre se trouve sur le 2^e recto de la précédente.

« Si M. votre père n'est pas encore chez ma sœur lorsque vous
« arriverez à Versailles, je vous engage à l'attendre; il ira sûre-
« ment dans la journée, il me paraît très bien disposé en votre
« faveur et j'ai tout lieu d'espérer que vous en serez satisfait.

« B. d'Acosta (1). »

Le poète avait rendu visite avant son départ pour Versailles, à M^{lle} Berthe d'Acosta. Il avait dû l'entretenir de ses intentions à l'égard de son fils. Ces demoiselles, qui étaient la bonté même, crurent aux bienveillantes dispositions du poète et à ses justes et prochaines réparations.

Le 27 Septembre au matin, le fils de l'exil se rendit à Versailles. Il attendit son père toute la matinée, mais en vain, chez M^{lle} Céleste d'Acosta. Croyant à une nouvelle mystification, il revint dans la journée à Paris.

Le poète n'arriva chez M^{lle} Céleste d'Acosta à Versailles que dans l'après-midi vers trois heures le même jour; cette dernière écrivit au fils de revenir dès le lendemain :

« Il est fâcheux Charles que vous soyez parti aussi vite. M. de
« Chênédollé est arrivé à 3 h. il veut bien revenir demain matin,
« trouvez vous donc ici à 10 h. et vous l'y verrez; ayez confiance
« tout s'arrangera pour le mieux, et surtout continuez à être dis-
« cret, apportez votre acte de naissance.

« Céleste d'Acosta

« Ce jeudi 27.

« P.-S. — Surtout soyez exact à être ici à 10 h. (2) »

Le fils de l'exil n'a laissé dans son dossier posthume, aucune relation écrite de l'entrevue qu'il eut avec son père à Versailles, chez M^{lle} Céleste d'Acosta, le 28 Septembre 1821.

Le seul document qui existe à ce sujet est la reconnaissance de la pension que le poète voulut faire à son fils.

« Je soussigné reconnais vouloir donner à Charles de Chêne-
« dollé mon fils aîné, des preuves de mon affection paternelle et

(1) Adresse au 2^e verso :

A Monsieur Charles de Chênédollé
Paris.

(2) Adresse au 2^e verso :

A Monsieur Charles de Chênédollé
Hôtel de Nîmes, rue de Grenelle-St-Honoré
à Paris.

« l'aider autant qu'il sera en mon pouvoir. En conséquence, je
« promets et m'engage à lui faire annuellement une pension de
« la somme de mille francs, qui sera payée en deux termes égaux,
« de six mois en six mois, le premier terme échéant au premier
« mai prochain, et ainsi de suite d'année en année, laquelle somme
« sera payée à Paris chez M. Jalheau rue de Bellefond N° 33 bis.
« Je promets en outre de déposer le présent devant Notaire, et
« de le revêtir des formes légales dans *le courant de l'année*.

« Fait double à Versailles, ce 28 Septembre 1821.

« Signé : Charles Julien de Chênédollé.

Il est à présumer, d'après les lettres échangées postérieurement à cette date, que leur entrevue fut empreinte de la plus tendre intimité, et qu'elle amena une ère nouvelle de détente heureuse, entre l'auteur du *Génie de l'Homme* et son fils.

On peut supposer cependant que le poète ait cherché au cours de cette rencontre à justifier son deuxième mariage aux yeux de son fils issu d'une union sinon irrégulière, du moins contractée dans le plus grand état de dépression psychique, puisqu'elle fut conclue *in extremis*. Et que s'étant remis de sa grave maladie, il n'avait pu malgré ses liens subsistant et la naissance de son fils, persister à vivre avec sa femme en raison de la plus flagrante incompatibilité d'humeur. Que de plus, à son retour en France, le père du poète refusa de reconnaître son mariage, pour lequel il n'avait pas été consulté, comme l'indique le témoignage suivant de Ferdinand de la Renaudière, fils de Philippe de la Renaudière ami intime du poète. :

« Charles de Chênédollé émigra d'abord en Belgique. C'est là
« qu'il se maria une première fois avec une jeune Belge dont il
« eut un fils. Le poète étant revenu en France, son père refusa
« de reconnaître un mariage pour lequel il n'avait pas été con-
« sulté.

« Comment se dénoua ce premier mariage du poète contracté
« en Belgique??? Ce qui est certain, c'est que Charles de Chêne-
« dollé épousa en France (sa première femme vivait-elle encore?)
« M^{lle} de Banville. Le fils du premier mariage serait venu un
« jour en France voir (après la mort de l'auteur du *Génie de*
« *l'homme*) les fils et filles de son père et leur aurait déclaré nette-
« ment, qu'il ne prétendait en rien à la succession de son père,

« mais que, en qualité de fils légitime, né d'un mariage régulière-
« ment contracté, il entendait porter le nom de Charles de Chêne-
« dollé (1).

Dans son journal intime, le poète fait souvent allusion pour s'en plaindre à un caractère de femme violent et intrigant, qui lui serait insupportable. Il semble, alors qu'il parle du printemps de sa vie et qu'il ne peut en rester là, qu'une femme, celle abandonnée à Liège sans aucun doute, est un obstacle, tout au moins moral, au recommencement de sa vie.

Devant toutes ces difficultés réunies, le temps aidant, sa première femme comprenant que leur séparation était une chose nécessaire et définitive, il avait cru pouvoir refaire son existence.

Avec quelle émotion, le fils de l'exil, dut-il écouter toute cette justification émanant d'un père qu'il voyait pour la première fois, sous un masque aussi douloureux. Il avait voué une trop grande affection admirative à l'auteur du *Génie de l'homme*, pour oser l'accuser, voir même le juger.

Le poète accordait au fils de l'exil et à sa mère, son appui matériel, par la reconnaissance d'une pension.

Sa première femme, s'étant résignée depuis plusieurs années à son abandon, pouvait-elle exiger davantage?

Il offrit à son fils d'être son directeur littéraire, de passer tous les ans, un mois de vacances en sa compagnie. Quelles promesses pour ce jeune cerveau, tout frais éclos à cette carrière littéraire qu'il aimait, et qu'il pouvait pressentir merveilleuse, sous l'égide d'un père, dont la France proclamait le talent?

Le poète rejoignit la Normandie, rassuré désormais sur les vellétés d'un fils, qui n'avait d'autre but que de l'aimer. Il ne put cependant se défendre de l'émotion dont il devait toujours garder un souvenir troublant, à savoir qu'il avait un fils plein d'esprit, de bon sens, d'instruction et d'une érudition étonnante, rare chez un jeune homme de son âge, prolongement merveilleux de tout son être, de toutes ses dispositions, qu'il devait, à la face du monde, répudier ou tout au moins cacher.

Le fils de l'exil s'en revint à Liège, le cœur et le cerveau imprégnés des plus subtiles émotions.

(1) Notes recueillies par A. Gasté, au cours d'une conversation avec Ferdinand de la Renaudière, le 25 janvier 1885. — cf. — Chapitre VII.

Dès son retour en Belgique, il adresse au poète une lettre très affectueuse, pleine de son souvenir.

« Mon père,

« Je profite de l'occasion de quelqu'un qui part ce soir, pour
« vous écrire quelques mots qui seront mis à la poste à Paris.
« Je suis arrivé à bon port, tout plein de votre vue et de votre
« conversation. J'espère bien que l'année prochaine, je jouirai
« tout le mois de Septembre de l'une et de l'autre, que je n'ai pu,
« pour ainsi dire, qu'entrevoir cette année. Il faut me tenir parole,
« et passer avec moi toutes les vacances à Paris, si vous voulez
« me rendre heureux. Je suppose que votre voyage se sera égale-
« ment bien passé, et que vous vous serez trouvé à Bayeux
« le 1^{er} Octobre pour aider à faire un bon choix.

« Quand les *Etudes Poétiques*, 2^e édition, auront paru, ayez
« la bonté d'en faire remettre quelques exemplaires dont un en
« papier vélin, chez M. Jalheau, rue de Bellefonds, N^o 33 bis :
« vous seriez bien aimable si vous m'annonciez dans une de vos
« prochaines lettres, un petit billet d'encouragement pour le
« jeune homme dont je vous ai remis les vers : je le lui ferai passer
« avec un ex. de la 2^e édition des *études poétiques*. Cela l'électrise-
« rait et doublerait son talent.

« Vous devriez bien aussi dans vos lettres me transcrire quel-
« ques fragmens de votre *Tilus*, pour m'en faire jouir avant le
« public : je crois que je dois passer avant lui.

« Lorsque je rencontrerai le Constantin de Mambrun et les
« psaumes grecs du père Pétiau, je ne les laisserai pas échapper,
« et je vous les enverrai par la première occasion.

« Vous m'obligerez, lorsque vous m'adresserez des lettres
« chez mon ami Jalheau, de vouloir bien les affranchir jusqu'à
« Paris, comme je fais pour les miennes, quand je n'ai pas d'occa-
« sion. C'est assez de lui causer de l'embarras; il ne faut pas lui
« occasionner de la dépense. A propos de dépense, mon séjour à
« Paris pendant un mois m'a singulièrement obéré; il me faut
« encore quelque tems pour me trouver au niveau dans mes
« affaires. Si vous le pouvez sans vous gêner, lorsque vous aurez
« fait vos rentrées, vous m'obligeriez en m'envoyant de l'argent.
« Les acquisitions de livres et de mobilier que j'ai dû faire jusqu'à
« présent pour me tenir dans un état honorable, et augmenter

« mon instruction, m'ont forcé à emprunter cette année pour
« venir à Paris.

« Si vous ne m'envoyez rien maintenant, je devrai vivre
« jusqu'au mois de Mai avec la plus sévère économie, afin de
« tenir mes engagements. Ce n'est que dans un an que je me trou-
« verai entièrement à mon aise : je ne devrai plus rien d'aucun
« chef, et j'aurai de quoi vivre dans une honorable aisance, avec
« la pension que vous m'avez accordée et mon traitement. Obser-
« vez au surplus, je vous prie, que je ne veux vous gêner en rien,
« et qu'il faut regarder ma demande comme non-avenue, si elle
« doit vous causer quelque embarras. J'aime mieux être gêné
« que de savoir mon père se mettant à la gêne pour moi. Dois-je
« à l'avenir vous adresser mes lettres à Caen, ou à Condé-sur-
« Noireau? Le tems me presse : il faut absolument que je ferme
« ma lettre. Je n'ai plus que le tems de vous embrasser, et de
« me dire pour la vie.

« Votre affectionné fils.

« Liège, 11 Octobre 1821. »

Dans cette lettre, le fils de l'exil semble avoir été revivifié au contact de son père. L'amertume a désormais disparu, pour faire place à des espoirs littéraires.

Avec l'ardeur et l'exclusivisme de sa jeune affection, il espère passer toutes ses vacances à Paris avec son père. Même si la chose était possible, s'il obtenait satisfaction sur ce point, il demanderait bientôt davantage. L'amour exige la présence continue de l'être aimé, son contact constant. Il aurait dû songer, s'il avait eu plus d'expérience, aux obstacles nombreux que ne manqueraient pas de soulever, les mille difficultés que rencontrerait son père, pour mener cette nouvelle vie en partie double, et dont les exigences immédiates le sollicitaient, le tiraillaient impérieusement. Il ignorait aussi combien la distance et le temps facteurs destructifs s'il en fût, estompent, émoussent même les affections les plus vives.

Le poète reçut la lettre de son fils, telle qu'il l'espérait. La séparation n'avait modifié en rien l'état d'âme dans lequel il l'avait laissé.

Heureux de cette constatation il lui écrit sur un ton amical

« Caen, 2 novembre 1821) (1)

« Je n'ai reçu, mon cher Charles, votre lettre que le 25 Octobre et j'avoue que je commençais à vous en vouloir un peu d'avoir tant tardé à m'écrire. Mais votre lettre a tout réparé, elle est amicale, et bonne, telle que je l'attendais de vous. Si vous avez été content de moi, dans notre trop courte entrevue, je ne l'ai pas moins été de vous. Je m'attendais à ne trouver qu'un enfant, et j'ai trouvé un homme, et un homme plein d'esprit, de bon sens et d'instruction, et j'ai regretté bien vivement de ne pas vous avoir connu plus tôt. J'espère bien m'en dédommager dans la suite et je vous promets que nous passerons ensemble une grande partie des vacances de l'année prochaine. J'y suis trop intéressé, pour oublier ce que je vous ai promis. Je vous promets de vous envoyer un petit mot, dans une de mes lettres, pour votre ami de Bruxelles. Je ne le puis dans ce moment, car je suis ici pour la rentrée et les affaires de l'Académie, ce qui m'occupe beaucoup, mais je ne perdrai pas cela de vue. Vous aurez aussi des exemplaires des *Etudes poétiques* et du *Génie de l'Homme* qui se réimpriment tous les deux de votre côté, n'oubliez pas que vous m'avez promis de me tenir au courant de tout ce qui paraîtra dans votre Belgique, et en Allemagne. Je vous prends pour mon premier courtier en littérature, et certes je ne puis mieux choisir; car soit dit entre nous, votre érudition m'a étonné, elle est rare chez un jeune homme de votre âge. Il y a une chose à laquelle je tiens beaucoup; c'est une analyse étendue de ce poème hollandais dont vous m'avez parlé, où l'auteur a refait à sa manière le *Paradis perdu*, avec assez de talent, dites-vous, pour balancer Milton. Cela m'a paru si prodigieux que je serais bien aise d'avoir un extrait très détaillé de ce poème : ainsi je compte sur votre complaisance, puisque vous savez déjà le hollandais, apprenez-le à fonds : cette littérature hollandaise est une mine de richesses tout à fait inconnues et dont vous me ferez part. Je suis sûr qu'il y aurait beaucoup à gagner à la connaître.

« Je ne puis vous faire passer de l'argent tout de suite, parce que nos fermiers n'ont point vendu ou mal vendu leurs bes-

(1) Reçue le 13 novembre 1821.

« tiaux dans les grandes foires d'octobre, et qu'ils nous ont de-
« mandé le temps de Noël. A cette date je vous en enverrai.
« Ecrivez-moi souvent, je recevrai toujours vos lettres avec un
« extrême plaisir. Adieu mon cher Charles, je vous embrasse du
« fonds du cœur, et comptez sur toute mon affection.

« Votre ami Charles.

« Ne m'oubliez pas auprès de vos parens, continuez à m'a-
« dresser vos lettres à Caen, j'aurai soin d'affranchir jusqu'à
« Paris (1). »

Le poète a été frappé de l'érudition de son fils. Il a entrevu la portion possible à exploiter chez son enfant, qui lui est dévoué corps et cerveau. Il l'investit du titre de : *son premier courtier en littérature*, afin d'être mis au courant par lui, de tout ce qui paraîtra dans ce sens en Belgique et en Allemagne. Il lui conseille d'apprendre à fond le hollandais, pour en tirer lui aussi parti.

Et voilà son pur égoïsme qui s'étale, égoïsme littéraire pour-rait-on dire, donc élevé? égoïsme sans plus répondra-t-on, alors qu'il élude si élégamment, la première demande d'argent à lui faite par son fils, pour le défrayer de ses dépenses, à l'occasion de son voyage à Paris.

Le poète est tout plein de promesses, tant au point de vue des vacances qu'ils passeront ensemble désormais, qu'au sujet des envois de fonds ultérieurs.

Le fils de l'exil n'avait pas à douter de la parole d'un père, à suspecter sa bonne foi. Sa jeunesse voulait qu'il considérât le talent de l'auteur du *Génie de l'Homme*, comme la garantie d'une haute moralité

A l'occasion du 1^{er} Janvier 1822, il adresse au poète ses félicitations et ses vœux :

« Mon père,

« Je profite du départ d'un de mes anciens condisciples pour
« faire jeter cette lettre à Paris : des occupations *collégiales* très
« nombreuses, surtout le travail ennuyeux des rapports trimes-
« triels à envoyer aux parents ne m'ont pas permis de vous écrire
« plutôt. D'ailleurs, je voulais attendre le renouvellement de

(1) Monsieur Charles de Chênedollé, professeur près de l'Eglise St-Denis à Liège. — Pays-Bas.

« l'année pour vous offrir mes félicitations et mes vœux : quant
« aux miens, ils sont moins ardents que ceux que je formais l'an-
« née dernière à cette époque : le rapprochement qui s'est opéré
« le 28 Sept. *albo notanda lapillo* m'a tranquilisé en partie, et a
« ouvert mon âme à des espérances plus douces, que les vacances
« prochaines verront se réaliser.

« Je comptais que la réimpression du *Génie* et des *Etudes* paraî-
« trait plutôt ; je l'ai seulement vue annoncée, il y a 4 jours, dans
« les *Débats*. — J'attends avec la plus vive impatience les ex. que
« vous me promettez dans votre dernière lettre. Il me tarde de
« relire ces ouvrages et de vous écrire aussitôt après : je crains
« seulement de concevoir trop d'orgueil en les relisant : il est si
« beau d'être le fils d'un grand poète. Mais une réflexion qui con-
« tribuera à rabaisser cet orgueil, c'est que je suis ignoré, *moi*,
« dans le monde littéraire, et que je n'ai guère d'espérance de
« m'y distinguer quelque jour.

« Vous voulez bien me prendre pour votre courtier littéraire :
« mais je crains de vous fournir souvent de la contrebande.
« Aujourd'hui je ne puis que vous annoncer deux ouvrages qui
« font ici quelque sensation : c'est 1^o une Comédie ; la *Politique* de
« Salon de M. de Reiffenberg, celui-là même dont je vous ai
« donné des vers, et pour lequel vous m'avez promis quelques
« mots. Elle étincelle d'esprit et de verve comique. 2^o L'autre
« ouvrage est un recueil de *Fables* d'un de mes honorables amis,
« M. Rouveroy, Maire de Liège, homme de talent et fort mo-
« deste : son recueil fera plaisir, quoique ce genre soit si rebattu ;
« il a su quelquefois, comme Arnault, faire des fables en manière
« d'épigramme ; quand j'aurai quelque occasion favorable, je
« vous enverrai un échantillon de la littér. fr. en Belgique. Quant
« à la littér. holl. c'est pour moi un ouvrage de longue haleine
« que de vous présenter une analyse passable de ce poème *mil-*
« *lonien* dont je vous ai parlé : je réserve cet objet pour la suite,
« lorsque j'aurai fait des progrès dans l'étude de cette langue.

« Si vous pouvez, comme vous me l'annoncez, m'envoyer de
« l'argent en ce moment, vous m'obligeriez beaucoup : je ne suis
« placé que depuis 4 ans, et les 2 premières années mes appointe-
« mens étaient faibles : depuis 22 ans, nous étions à charge à ma
« tante qui est loin d'être à son aise, et qui a fait tant de sacri-
« fices pour nous soutenir et soigner mon éducation. Combien

« n'ai-je pas dû faire de dépenses depuis 4 ans pour tenir sans
« ostention un rang honorable, pour acheter des livres dont
« j'avais besoin, afin d'acquérir une instruction plus étendue et
« plus philosophique que celle que j'avais puisée au Lycée !
« Tout est cher en ce pays, et les contributions y sont très-élevées.
« Si vous le pouvez, vous me rendrez un grand service, et vous
« me mettrez à même de rembourser de l'argent que j'ai dû em-
« prunter pour aller à Paris. On est forcé ici à beaucoup de dépen-
« ses, pour y jouir de quelque considération, il ne faut pas seu-
« lement *être*, il faut *paraître*.

« J'attends, je vous le répète, avec impatience, les *Etudes* et
« le *Génie* dont j'ai déjà promis ici des ex. à quelques personnes
« en état de les lire, de les goûter et de les bien juger. Je vous
« écrirai aussitôt que je les aurai reçus : en attendant, je vous
« embrasse tendrement, et me dis pour la vie,

« Votre dévoué fils.

« Liège 1^{er} Janv. 1822. »

« Noubliez pas d'envoyer un ex. des 2 ouv. au rédacteur en
« chef de la revue encyclop. l'un des journaux les plus répandus
« de l'Europe : C'est M. N. A. Jullien, rue d'Enf. St-Michel N° 18,
« qui m'a parlé de vous très-avantageusement. »

Dans cette lettre le fils de l'exil demande à nouveau au poète
de bien vouloir lui adresser des fonds.

CHAPITRE XIV

LE FILS DE L'EXIL 1822-1833 (*Suite*)

CONSÉQUENCES D'UNE DOUBLE VIE

SOMMAIRE : Promesses dilatoires. — Nouvelles inquiétudes. — Mauvaise foi du poète. — Vifs reproches du fils, — Nouvelles promesses du père. — Le fils de l'exil prend conscience de son abandon. — Le poète ne daigne plus écrire. — La mort de la première femme du poète. — Amères désillusions du fils de l'exil.

Vers le milieu de février, inquiet, ne recevant de son père aucune réponse, le fils de l'exil lui adresse le billet suivant :

Cette lettre sera mise à la poste en France, je profite d'une occasion.

« Mon père,

« J'ai reçu le 13 Nov. votre lettre du 2 Nov. je vous ai écrit
« longuement le 1^{er} janvier, et depuis ce tems, je n'ai rien reçu
« de votre part, ni lettre, ni argent, ni les ex. du *Génie* et ces
« *Etudes* qui paraissent depuis Décembre.

« Seriez-vous malade ainsi que je l'ai été une quinzaine de
« jours, dans le commencement de Février, ou bien, mais j'aime
« à croire le contraire, auriez-vous déjà oublié le 28 Sept? Par
« pitié, éclairez mes doutes, soulagez-moi dans mon embarras,
« et écrivez quelques mots d'amitié, à votre respectueux fils.

« Liège, 15 Février 1822.

« N'oubliez pas d'envoyer vos ouvrages à M. Jullien, Direc-
« teur de la Revue enc. (1) »

La période des inquiétudes recommence pour le fils. Le poète ne tient pas ses engagements.

(1) *La Revue encyclopédique.*

Toute la correspondance se ressentira désormais de ces nombreux tiraillements d'argent.

La lettre suivante du père, s'était croisée avec celle que lui avait adressée son fils, en date du 15 février :

« Mon Cher Charles, j'ai reçu votre lettre il y a quinze jours
« votre silence commençait à m'inquiéter, et dans le doute si ma
« lettre du mois de novembre vous était parvenue, j'avais écrit
« vers la mi-Décembre à Mr Jalheau pour lui demander s'il
« vous avait fait passer ma lettre, et pour lui demander en même
« temps quelle était la voie la plus sûre et la moins coûteuse
« pour lui faire parvenir l'argent que je vous destinais. J'attendis
« sa réponse jusqu'au six janvier. Alors voyant que je n'en rece-
« vais aucune, je pris le parti d'écrire à M^{me} Berruyer qui ne m'a
« pas répondu davantage. Je vous avoue que je ne connais pas
« le silence, et comme il me ferait croire que M. Jalheau n'est
« plus à Paris, je ne sais à qui adresser l'argent que j'ai le désir de
« vous envoyer. J'adresse cette lettre-ci à Paris à ces demoiselles
« d'Acosta qui restent dans la rue du petit Bourbon, avec prière
« de la jeter à la poste et je vous prie aussitôt que vous l'aurez
« reçue de me faire réponse, et de me dire à qui il faut adresser, à
« Paris, et l'argent que je vous destine, et les exemplaires des
« *Eludes* et du *Génie*, que je n'ai pu vous envoyer jusqu'ici, faute
« de savoir à qui les adresser à Paris. Dans cette lettre dont
« l'unique but est de rétablir notre correspondance d'une manière
« plus sûre et plus active, je ne vous parle point de littérature. Je
« me borne à vous assurer que mes sentimens pour vous sont inva-
« riables, et que vous pouvez compter entièrement sur ma ten-
« dresse.

« Votre ami

« Charles.

« 3 février 1822 (1). »

Le poète invoque le silence des personnes auxquelles il aurait écrit à Paris, afin de leur adresser des fonds à destination de son fils, pour s'excuser de ne pas les avoir envoyés. Il dissimule mal sous la minutie du détail, sa mauvaise foi. Sa lettre n'a d'autre but, dit-il, que de rétablir d'une manière *plus sûre et plus active*, leur correspondance.

(1) A M. Charles de Chénedollé, Professeur de Quatrième au Collège de Liège — à Liège. — Reçue le 20 Février 1822.

Il pousse même la ruse, pour gagner du temps, jusqu'à demander à son fils, à quel intermédiaire il faut qu'il adresse à Paris et l'argent et les livres qu'il lui destine.

Ce dernier lui répond :

« Mon père,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre du 3 février que je
« reçois seulement à l'instant. Elle se sera sans doute croisée
« avec celle que j'ai eu le plaisir de vous écrire le 15 de ce mois,
« et que vous devez avoir reçue maintenant. Je vois que tout
« s'explique, et que c'est à la seule négligence de mon ami Jalheau
« que je dois attribuer cette interruption dans notre correspon-
« dance. Il est parfois paresseux avec délices, comme dit Figaro.
« Je lui écris, en lui envoyant cette lettre, et je le tance verte-
« ment. Je lui dis de vous mander sans délai la voie la plus
« économique. J'espère que ces retards ne se renouvelleront
« plus et qu'il montrera à l'avenir plus d'empressement pour
« me servir. C'est un excellent jeune homme, mais qui aime
« trop le *far niente*.

« Vous ne savez pas encore, je suppose, qu'un corsaire de Bru-
« xelles, nommé Wahlen, a fait une contrefaçon in-18 des *Etudes*,
« qu'il vend 30 sous. Si nous avions pu nous attendre à cette
« piraterie, qui commence à devenir ici très commune, nous
« aurions pris des précautions. J'aurais pu faire réimprimer ici
« les deux ouvrages, en y joignant quelque petite chose de plus
« que dans l'édition de Paris, et ainsi en acquérir la propriété, et
« déguster les contrefacteurs du métier. Si vous vous proposez
« de publier quelque chose de nouveau, vous userez de ce moyen,
« afin de nous mettre en garde contre cette branche de commerce
« belge, qui ne laisse pas que de devenir très productive. Entre-
« tenez-moi donc un peu de vos travaux littéraires. Que devient
« *Titus*? Je suppose que quand vous restez un jour sans y mettre
« la main, vous dites comme lui : « J'ai perdu ma journée ».
« Envoyez moi quelques extraits de ce poème, ou au moins une
« analyse, afin que je puisse en prendre une idée générale avant
« sa publication que le succès toujours croissant du *Génie* et des
« *Etudes* devra nécessairement hâter. Il me tarde d'être à la fin
« d'Août, afin de vous entendre lire ou réciter des passages de
« cette épopée : quoiqu'elle n'ait pas besoin, j'en suis sûr, d'au-
« cun prestige étranger, on aime toujours à entendre lire les bons

« vers par un bon lecteur, par un dupeur d'oreilles. On aime
« surtout à les entendre lire par un père que l'on chérit et que
« l'on respecte.

« Je suis entièrement rétabli : continuez à vous bien porter
« écrivez-moi, et agréez les sentimens éternels de respect et d'ami-
« tié de votre dévoué fils.

« Liège, 21 Février 1822.

« Vive le 28 Septembre, c'est notre 5 septembre à nous ! »

Le fils de l'exil continuait sans méfiance aucune, sa tendresse au poète. Il s'exaltait encore au souvenir de leur rencontre du 28 septembre.

Sur ces entrefaites, Arnould et Norvins éditaient une Biographie littéraire, et dans leur 4^e volume, faisaient mention du fils de l'exil. Inquiet de cette publicité, qu'il était loin de désirer, le poète écrivit immédiatement à son fils.

« 20 Mars 1822.

« Mon cher Charles,

« D'après votre lettre du 21 février que j'ai reçue le 3 Mars
« j'attendais chaque jour une lettre de votre ami mr Jalheau
« qui m'indiquât les moyens les plus économiques de vous faire
« passer l'argent que je vous destine. Nous voilà au 20 Mars, je
« n'ai pas reçu un mot de votre ami. Je prends donc encore le
« parti de faire parvenir cette lettre aux demoiselles d'Acosta
« qui auront la complaisance de la *jeter* à Paris, pour sa destina-
« tion. Je désire, si la chose est possible, que vous choisissiez un
« autre correspondant que *Mr Jalheau*, car il me paraît à peu
« près démontré que la paresse, chez lui, fait tout à fait échec à sa
« bonne volonté. Je ne vous ai point envoyé les exemplaires du
« *Génie* et des *Eludes* qui vous sont destinés, par la raison que j'ai
« craint qu'en les adressant à Mr Jalheau, ils ne fassent des si-
« cles à vous parvenir. Je voudrais avoir un moyen sûr de vous
« les faire parvenir promptement. Répondez-moi le plus vite
« que vous pourrez, et faites cesser les incertitudes qui m'em-
« pêchent de correspondre avec vous comme je le désirerais.

« Vous pouvez toujours compter, mon cher Charles, sur ma
« tendresse la plus vive et sur mon désir de vous être agréable en
« tout.

« Votre bon Ami :

« Charles.

« Répondez-moi à *Vire*, où je serai jusqu'après Pâques. »

Dans la précédente lettre on lit ce billet :

Un mot que Charles *seul doit* lire.

« J'ai vu avec *douleur*, dans le 4^e volume de la Biographie
« d'Arnauld et de Norvins (1), que dans l'art. qui me concerne,
« on y fait mention de vous, mon cher Charles, cela donne à votre
« existence une publicité que j'aurais bien désiré qui n'eût pas
« lieu, pour les raisons que vous connaissez parfaitement, et dont
« les ennemis, (dont on ne manque jamais) tireront sûrement
« parti pour me nuire, et peut-être pour affliger des personnes
« qui me sont bien chères. Si les choses allaient jusqu'à prendre
« des informations à Liège, j'ose espérer de votre amitié, mon
« cher Charles, que vous répondrez de manière à ménager les
« intérêts et la délicatesse des personnes qui me tiennent par de
« nouveaux liens. Je l'attends de votre Bon cœur.

« Répondez-moi à lui sur un petit papier à part.

« Regu le 31 Mars 1822. »

Le poète ne recevait pas de nouvelles du sieur Jalheau de Paris et se trouvait, disait-il, dans l'impossibilité de faire parvenir les fonds qu'il destinait à son fils. Puisqu'il utilisait la voie des demoiselles d'Acosta pour l'envoi de sa lettre, il pouvait tout aussi bien leur adresser cet argent, en leur demandant de le faire suivre sur Liège. La première partie de la lettre du poète, est encore toute consacrée aux incertitudes qui empêchent ce dernier de correspondre avec son fils : beau sujet d'exaltation pour sa tendresse paternelle !

Sur une feuille séparée, et que seul son fils devait lire, il lui fait

(1) *Note sur M. de Chênedollé* : Chênedollé (Ch. de), né à Vire, département du Calvados, le 4 Novembre 1769, élève du Collège de Juilly. Il émigra au commencement de la Révolution, on ignore dans quel intérêt. Depuis sa rentrée en France, qui eut lieu après le 18 Brumaire an VIII, la carrière politique fut étrangère à ses travaux. Il les consacra à la poésie ou à l'instruction publique, en qualité de professeur de Belles-Lettres du Lycée de Caen. (Sic) M. de Chênedollé a remporté plusieurs palmes à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse en 1808 et en 1816. Mais ce qui lui a fait prendre un rang honorable parmi les poètes du XIX^e siècle, ce sont : 1^o *Le Génie de l'Homme*, poème in-8 (1807), 2^e éd. in-18 (1812); 2^o *Etudes poétiques*, in-8 (1821). Il a donné avec M. Fayolle une édition des œuvres complètes de Rivarol, 5 volumes in-8 (1808).

Le fils de M. de Chênedollé est professeur à l'Athénée de Liège et coopère à la rédaction de *Journaux étrangers*, particulièrement à celle du *Mercur Belge* (Ex. de la Biographie nouvelle des Contemporains, t. 4, p. 374).

part de ses inquiétudes, quant à la publicité donnée à son existence. Il fallait à tout prix ménager les intérêts et la délicatesse des personnes qui le tenaient par de nouveaux liens. Et il ajoutait: *je l'attends de votre bon cœur*. Ainsi, au cas où les informations auraient été prises à Liège, le fils de l'exil devait renier son nom, se sacrifier? Apeuré, le poète, termine son mot, en demandant à son fils une réponse, à *lui*, sur un petit papier à part, voulant ainsi éviter par cette adresse impersonnelle, toute complication, au cas où cette note tomberait sous les yeux de sa famille.

Le fils de l'exil répondit au poète, dès réception de sa lettre

« Mon Père,

« Je reçois à l'instant votre lettre du 20 Mars, et je profite d'une occasion pour y répondre quelques mots.

« Je ne puis rien concevoir de Jalheau : je ne sais à quoi rime ce silence. Comme il est urgent, pour nos affaires que je reçoive l'argent que vous me destinez, et qui sera prélevé sur la pension convenue je vous engage à l'adresser aux demoiselles d'Acosta, qui voudront bien, j'en suis sûr, me le faire parvenir.

« Elles n'ont qu'à le faire suivre à la messagerie de la rue Notre Dame des Victoires, et le mettre à mon adresse à Liège, avec les ex. des deux ouvrages : les ports ne sont pas exorbitants. L'occasion dont je vais profiter va partir, et je ne puis vous en dire davantage. Après les vacances de Pâques, époque à laquelle j'espère recevoir de vos nouvelles je vous écrirai plus longuement. En attendant je me dis toujours pour la vie

« Votre...

« Liège, 31 Mars 1822.

« (Note) Je n'ai aucune part à l'art. en question; je ne connais aucun des rédacteurs de cette Biographie. Ils ont copié cet article de celle de Bruxelles, où l'on m'a fourré sans que je m'en doutasse. J'espère que les recherches ne se feront pas, et que dans tous les cas, je pourrai tout à la fois ménager votre honneur et ce que je me dois à moi-même. Surtout (ne) me faites pas mettre d'errata, cela serait d'un plus mauvais effet encore, et je ne saurais comment expliquer la chose, ici où l'on ne soupçonne rien.

« Au reste, les biographies ne sont guère crues.

Le fils de l'exil indique au poète, les demoiselles d'Acosta

comme devant être leurs utiles intermédiaires à Paris, pour lui transmettre argent et courrier.

On verra avec quelle mauvaise volonté manifeste, il usera peu des bonnes dispositions de ces demoiselles, pour s'acquitter vis à vis de son fils.

Dans sa note, au sujet de la biographie d'Arnauld, le fils de l'exil affirme être étranger à cette publication, où on l'a fourré, dit-il, sans qu'il s'en doutât. Il souhaite cependant que les recherches ne se fassent pas et il se demande vraiment, comment sans déshonneur il pourrait expliquer, ce qui lui paraît inexplicable.

Au reçu de cette lettre, le poète dut être tranquilisé d'apprendre, que son fils n'avait pas participé à la rédaction de cette biographie, et que de plus, il ne cherchait à tirer aucune notoriété de sa filiation.

Au 1^{er} mai, le premier terme de la pension devait être versé par le poète à son fils. Ce dernier inquiet de ne recevoir aucune réponse à sa précédente lettre écrit à son père :

« Mon Père,

« Je commence à craindre que vous n'ayez pas reçu ma lettre
« du 31 Mars, en réponse à la vôtre du 20 du même mois, par
« laquelle je vous indiquais le moyen le plus simple de me faire
« passer l'argent de ma pension, qui nous est fort nécessaire.
« C'est de l'envoyer aux dames d'Acosta, qui veulent bien se
« charger de me l'adresser, ainsi que les livres que j'attends
« toujours avec impatience. Veuillez me tirer d'inquiétude et
« m'écrire le plutôt possible, afin que je ne sois plus tourmenté
« de ce côté là. Ma lettre était adressée à Vire, ainsi que vous me
« le mandiez et elle a dû être jetée à Paris le 3 ou le 4 avril au
« plus tard. Je n'y conçois rien. Tirez-moi d'embarras, je vous le
« répète, en m'écrivant bientôt, et croyez moi pour la vie

« Votre dévoué fils

« Charles de Chênédollé

« Liège 1^{er} Mai 1822. »

« Je n'ai pas la tête à parler aujourd'hui de littérature :

« *Carmina secessunt scribentis* »

Cette lettre ne fut pas envoyée, elle porte la souscription suivante, de la main même du fils de l'exil :

« Je n'ai pas fait partir cette lettre, ayant reçu le 23 mai celle
« qui m'en a dispensé. »

Quoiqu'il en soit elle méritait d'être publiée en raison de l'inquiétude qui s'y manifeste.

L'auteur du *Génie de l'Homme* écrivait à son fils :

« Vire, 6 Mai 1822.

« Je vous aurais répondu beaucoup plutôt, mon cher Charles,
« mais voilà plus d'un mois que je suis très souffrant. J'ai eu un
« catharre affreux, que j'ai craint de voir dégénérer en fluxion
« de poitrine, et qui m'a forcé de garder la chambre et même le
« lit, de sorte que je n'ai pu m'occuper de rien. Je commence à
« aller un peu mieux, et je vais m'occuper de faire passer à Mes-
« demoiselles d'Acosta des exemplaires des *Etudes* et du *Génie*, et
« de l'argent. Une personne de confiance doit partir dans quel-
« ques jours pour Paris, et se charge de remettre elle même les
« objets à l'adresse de ces *demoiselles*.

« Décidément, il ne faut pas compter sur *Mr Jalheau*, car je
« n'ai reçu aucune nouvelle de lui, malgré tout ce que vous avez
« pu lui écrire.

« Sitôt que je serai un peu mieux je vais commencer mes ins-
« pections pour lesquelles même, je me trouve en retard à cause
« de mon indisposition. D'ici à un mois écrivez Moi à Vire, parce
« que c'est le point Central autour duquel je vais tourner d'ici
« au 15 Juin, et où je reviendrai avant d'aller à Caen. Je vous
« prie de m'écrire sous un plus grand *format* que vous ne l'avez
« fait les dernières fois, de crainte que vos lettres ne s'égarant.

« Si vous avez quelques nouveautés littéraires dans votre
« Belgique, faites m'en part. Quant à moi, je suis encore trop
« souffrant pour pouvoir vous parler *Arts* ou *Poésie*, ce sera pour
« ma première dépêche.

« Tout à vous, votre Bien Bon Ami.

« Charles. »

« Reçue le 23 Mai 1822. »

Avec quelle habileté le poète se joue de son fils. Il prétend avoir été très souffrant. Cette maladie à deux fins, lui permet d'abord de s'excuser du retard qu'il apporte à lui envoyer les 500 fr. montant du premier terme de la pension qu'il lui doit. Ensuite, il allègue son mauvais état de santé, pour éluder la deuxième promesse qu'il a faite à son fils : de passer le mois de septembre avec lui à Paris.

Le fils de l'exil toujours confiant, lui répond sur le ton le plus affectueux :

« Mon Père,

« Votre lettre du 6 Mai, qui m'est parvenue le 23, à ramené le
« calme dans mon esprit. Tous les jours, je voulais vous écrire,
« tous les jours je différerais parce que j'espérais recevoir de vos
« nouvelles. Je ne savais à quoi attribuer ce long silence, je com-
« mençais à craindre que vous n'eussiez pas reçu ma lettre du
« 31 Mars, en réponse à la vôtre du 20 du même mois. Je vois
« aujourd'hui que tout s'explique et que c'est à votre seule indis-
« position physique, bien entendu, qu'il faut imputer ce retard.
« J'espère qu'au moment où vous recevrez ma lettre, vous serez
« entièrement rétabli, et que le beau tems aura dissipé tous ces
« symptômes d'incommodités.

« J'espère surtout que vous vous porterez assez bien au mois
« de septembre pour venir à Paris m'embrasser et m'aider de
« vos conseils. Vous pensez que je ne ferai pas ce voyage coû-
« teux si je ne suis pas sûr de vous y trouver, je ne puis l'entre-
« prendre sans ce dédommagement.

« Est-il vrai que vous soyez sur les rangs pour l'Académie,
« ainsi qu'un journal l'annonce? Je ne sais si je dois vous en
« féliciter. N'est-on pas obligé de résider à Paris, lorsqu'on est
« un des 40 immortels? Ce séjour dans la Capitale serait-il dans
« votre intérêt et, si j'ose le dire, dans le mien? Ne serions-nous
« pas exposés à de sévères investigations plus sévères parce
« qu'elles seraient plus faciles? La politique s'occupe des nou-
« velles lois financières qu'on lui impose, elle n'a guère le tems de
« songer à la littérature :

« *Carmina secessunt scribentis*

« J'attends avec impatience une lettre de vous, les exemplaires
« et l'argent dont j'ai besoin pour ne pas manquer à des engage-
« ments sacrés.

« Je suis, comme je serai toujours

« Votre dévoué.

« Liège, 30 Mai 1822. »

Le fils de l'exil souhaite qu'en septembre prochain, son père soit complètement rétabli, et qu'ils puissent se rencontrer à Paris. Quels espoirs il forme pour cette date, quant à leurs échanges

littéraires, et quelles directives il attend de ce séjour dans la capitale, en compagnie du poète?

Relativement à la nouvelle parue dans un journal au sujet de l'entrée plausible de l'auteur du *Génie de l'homme* à l'Académie, il interroge son père sur les possibilités qu'ils auraient au cas où le poète devrait habiter Paris, d'y vivre lui aussi et de le voir plus souvent. Tout changement dans la vie du père est interprété par le fils en vue d'un rapprochement possible. Ce dernier semble voir partout ce qu'il souhaite. N'est-ce pas là, le signe caractéristique de son affection pour son père?

Les demoiselles d'Acosta regurent une lettre du poète qu'elles transmirent au fils à Liège :

« Samedi 26 Août.

« J'ai reçu Monsieur une lettre de Mr votre père du 30 Juillet
« en m'envoyant les 4 volumes que vous attendez il m'annonçait
« aussi de l'argent sous trois ou quatre jours, je n'ai encore rien
« reçu ce qui me décide à vous *envoyés* toujours les livres le port en
« sera payé ici, je les ferai partir Lundy, et lorsque l'argent vien-
« dra je l'enverrai de suite. Voilà toujours la lettre que M. votre
« Père vous écrit je suis fachée de l'avoir *garder* aussi long-tems
« je viens de faire une petite absence et ma sœur *élan* toujours
« malade nous prend tous nos moments, je suis bien fachée que
« vous *nayés* pas *voulue* me dire ce que vous avez déboursé pour
« nous, grâce à vos bons soins et votre zèle nous avons entière-
« ment *terminer* nos affaires, je vous réitère tous mes remercie-
« ments, mes sœurs se rappellent aussi à votre souvenir, et celui
« de votre famille et moi je vous prie Monsieur d'agréer l'assu-
« rance de mes sentimens sincères.

« F. d'Acosta (1).

« Reçue le 28 Août 1822. »

Suit la lettre du poète qui y était jointe

(30 Juillet 1822).

« Mon cher Charles,

« J'arrive de ma tournée d'Inspection, où je suis près de deux
« mois, elle n'aurait pas été si longue, si je n'avais pas été ma-

(1) Royaume des Pays-Bas. A M. Charles de Chênedollé, près le pont du torrent, vis-à-vis l'Eglise Saint-Denis, à Liège.

« lade et fort souffrant en route, ce qui m'a forcé de m'arrêter
« dans plusieurs villes, et ce qui m'a empêché de vous écrire
« plutôt. Je vous fais passer aujourd'hui deux exemplaires du
« *Génie de l'homme*, et deux des *Etudes*, dont un velin de chaque
« ouvrage. Je ne puis vous envoyer que cela, parce que le libraire
« ne m'a donné qu'un très petit nombre d'exemplaires des deux
« ouvrages. Quant à l'argent *je le confie à une personne sûre qui*
« *parl dans quatre à cinq jours pour Paris*, et qui le remettra chez
« les demoiselles d'Acosta, auxquelles j'écris pour vous le faire
« parvenir sur le champ. *Je suis désespéré de tous ces retards,*
« *mais ce n'est pas ma faute et je comptais, si je n'avais pas été*
« *arrêté en route vous le faire passer beaucoup plutôt. Du 4 au*
« *20 Aout* je vous écrirai pour notre voyage à Paris. Si j'étais
« aussi souffrant que je le suis dans ce moment-ci, je ne pourrais
« peut-être pas l'entreprendre au commencement de septembre,
« car je voudrais faire d'une pierre deux coups, et partir de Paris
« pour *Londres*, où je voudrais aller passer dix à douze jours et où
« je compte vous emmener avec moi. Ce qui me détermine à
« entreprendre ce voyage, c'est la présence de *Mr de Chateau-*
« *briand à Londres* vous sentez que c'est une occasion que je ne
« retrouverai pas pour voir Londres aussi agréablement. Mais
« cela est subordonné à ma santé. Au reste, si le voyage ne peut
« se faire au mois de Septembre, il faudra le remettre à Pasque
« prochain, et j'espère que vous obtiendriez facilement à cette
« époque, un congé de 15 à 20 jours, qui seraient suffisants pour
« le voyage. Au reste, je vous écrirai vers la mi-août d'une ma-
« nière plus positive. Adieu mon Cher Charles, je vous aime et
« vous embrasse du fond du cœur. Ecrivez-moi à Vire, car je
« vais passer une partie du mois d'Août à la campagne pour
« tâcher de rétablir ma santé.

« Tout à vous, votre Bon Ami

« Charles. »

Le poète annonce qu'il doit expédier l'argent dans quatre ou cinq jours.

Il prévoit en outre, qu'il sera peut-être malade en septembre mais il le regrette très vivement. Il aurait tant désiré, non seulement faire ce voyage à Paris, mais encore emmener son fils avec lui à Londres. Ainsi, ne pouvant réaliser sa promesse, de passer avec lui le mois de Septembre à Paris, habile, imaginatif, le poète

le promène par la pensée, via Paris et Londres, et ce voyage sera d'autant plus intéressant qu'ils rencontreront dans cette dernière ville, M. de Chateaubriand.

Quelles émotions devait éprouver par anticipation le fils de l'exil, à la pensée de visiter Londres en compagnie de deux êtres d'élite?

Si le poète ne réalisait pas les engagements pris, du moins s'entendait-il merveilleusement, à émouvoir son fils par les plus alléchantes promesses. Si le voyage ne peut se faire au mois de septembre lui écrivait-il, il faudra le remettre à Pâques prochain... Par des attermoiements successifs et qu'il justifiait très habilement, le poète finissait par ne tenir aucun engagement, c'était là toute sa ruse.

Avec quelle candeur le fils de l'exil, acceptant toutes ses raisons, lui répond dès le lendemain :

« Mon Père,

« Votre lettre du 30 Juillet, que je n'ai reçue que le 28 Août
« m'a fait le plus grand plaisir. J'étais bien inquiet de ne pas
« recevoir de vos nouvelles, et je ne savais à quoi attribuer ce
« long silence. Pour ne pas être importun, je n'osais vous acca-
« bler de lettres. Je vois que vous expliquez la chose, qu'il n'y a
« rien là que de naturel, et qu'il faut rejeter toute la faute sur
« votre santé.

« J'espère qu'elle est maintenant rétablie, et quelle vous per-
« mettra de faire le voyage que vous vous proposez. Je craignais,
« ne recevant pas de vos nouvelles, que vous ne fussiez pas d'in-
« tention de venir à Paris cette année, pour y voir un fils qui
« vous aime autant qu'il vous respecte. *C'est avec reconnaissance*
« *que j'apprends vos projets : que je serais heureux de voir Londres*
« *sous vos auspices ! Que je serais fier de faire la connaissance d'un*
« *homme comme Mr de Chateaubriand ! Si je pouvais au moins*
« *dire : Virgilium tantum vidi. Mais pour que tous ces beaux*
« *projets se réalisent*, il faut que votre santé soit entièrement raf-
« fermie, et que vous puissiez supporter les fatigues d'un voyage
« d'Outre-mer. Je souhaite, sous tous les rapports qu'il en soit
« ainsi, d'autant plus qu'à Pâques, ce ne serait pas sans quelque
« difficulté que j'obtiendrais un congé, que la saison n'est guère
« alors favorable pour un semblable voyage, et qu'enfin les oscil-
« lations constantes de la politique ne doivent pas nous faire

« croire plus à la perpétuité des ambassadeurs qu'à celle des
« ministres. Si donc vous vous sentez en état de faire le trajet,
« veuillez m'en informer *courrier par courrier*, afin que je parte
« sans délai, nous n'avons pas trop de tems pour cette course. Il
« faut que je sois à Liège le 3 Octobre au soir. Je vous le répète,
« ayez la bonté de me répondre tout de suite, afin que je sache
« comment j'emploierai mes vacances, si ce sera, de la manière
« la plus agréable pour moi, en allant vous embrasser, ou bien si
« je resterai dans ce pays. Car vous pensez que si vous ne devez
« pas venir à Paris, il est inutile que je fasse ce voyage très coûteux, qui n'a pour moi aucun attrait, à moins que je ne sois sûr
« de vous y rencontrer. Si, contre mon attente, vous ne pouvez
« vous y rendre j'irai me distraire à la campagne chez quelques
« amis, et prendre, comme disait M^{me} de Staël de spirituelle
« mémoire, *mon plaisir en patience* : M^{lle} d'Acosta n'a différé
« aussi longtems de me faire passer votre lettre du 30 Juillet,
« que parce qu'elle croyait pouvoir l'accompagner de l'argent
« que vous lui annonciez alors pour *quatre ou cinq jours*. Elle me
« mande sous la date du 24 Août qu'elle n'a encore rien reçu, et
« qu'elle se détermine à m'envoyer toujours votre lettre et les
« livres, dont je vous remercie et que je recevrai demain par la
« diligence.

« Veuillez me mander positivement si vous pouvez m'envoyer
« cette somme, prélevée sur la pension que vous avez bien voulu
« m'accorder et que j'ai dû faire entrer *dans mon budget*. J'ai
« des engagements sacrés que je dois remplir, et qui ne vous sur-
« prendront pas, si vous réfléchissez que je ne suis placé que
« depuis 4 ans, que tout est cher dans ce pays, que je dois *soutenir deux personnes*, et liquider petit à petit les dettes qu'on a
« forcément *contractées avant que je fusse à même de faire face*
« *à la dépense*. Ces motifs sont plus que sufflsans pour vous engager à me faire tenir sans retard le premier quartier de ma pension, échu le 1^{er} Mai dernier. D'ailleurs, pour cette somme, il
« m'est presque impossible d'aller vous joindre à Paris où j'espère
« que votre santé vous permettra de venir, quand même vous ne
« vous détermineriez pas à aller à Londres.

« J'attends avec la plus vive impatience une lettre qui me
« trace le plan que je dois suivre pendant les vacances, je souhaite qu'elle m'autorise à aller embrasser un père chéri, auquel

« je renouvelle, en attendant cet instant désiré, l'assurance de
« mon inviolable et respectueux attachement.

« Liège, 29 Août 1822. »

Les promesses du poète avaient produit sur le fils, l'effet qu'il en attendait. Tout s'expliquait, tout était naturel, et il fallait en rejeter la faute sur son état de santé. Que je serais fier de faire la connaissance d'un homme comme M. de Chateaubriand, lui répondait-il.

Il termine en décrivant à son père l'état de sa situation matérielle, pénible, obérée, et lui réclame le montant de sa pension, sur laquelle il compte pour faire face à ses engagements, et qu'il a dû faire entrer dans son budget.

Le poète ayant adressé de l'argent et une lettre pour son fils aux demoiselles d'Acosta, celles-ci expédièrent le tout au fils de l'exil :

« Paris, 25 Septembre 1822.

« Je m'empresse de vous annoncer Monsieur, que je viens de
« recevoir 400 fr. pour vous de Monsieur Votre Père, je les char-
« gerai aujourd'hui ou demain à la diligence il me mande qu'il va
« vous écrire. Voici une petite lettre de lui, que j'ai depuis quel-
« ques tems, une petite absence que je viens de faire à la cam-
« pagne m'a empêché de vous l'envoyés plutot.

« Vous devez avoir reçu vos livres Monsieur, il y a déjà du
« tems, c'est moi même qui les ai chargés à la diligence, je suis
« bien aise Monsieur d'avoir pu faire quelque chose qui vous soit
« agréable.

« Croyés le bien ainsi qu'au sentimens avec lesquels je suis
« votre très humble servante.

« F. D'Acosta.

« Reçu le 29 Septembre 1822. »

Suit la lettre du poète que transmettait au fils M^{lle} F. d'Acosta:

« Vire, 1^{er} Septembre 1822.

« Mon Cher Charles,

« Je ne vous ai pas écrit plutôt, parce que depuis ma dernière
« lettre, j'ai été fort malade. J'ai eu une de ces fièvres gastriques
« qui sont épidémiques dans ce pays, et qui y ont régné depuis
« 7 mois. Sans avoir été dangereusement malade, j'ai été trop
« souffrant pour m'occuper de quoi que ce soit; mon premier

« instant de convalescence est employé à vous écrire. J'aurais
« bien voulu pouvoir vous dire que je partais pour Paris, afin
« de vous embrasser, quel Bonheur d'y passer quelques jours avec
« vous, et puis de là de partir ensemble pour Londres ! . . . Mais
« deux grandes raisons s'y opposent, d'abord mon état de fai-
« blesse, et de plus le départ de Mr de Chateaubriand pour
« Vienne car je tiens singulièrement à ne visiter Londres, que
« sous les auspices de Mr de Chateaubriand. Il faut donc remettre
« ce voyage à une époque plus éloignée, et attendre que ma santé
« soit tout à la fois rétablie, et que Mr de Chateaubriand soit de re-
« tour à Londres ; Pasques prochain serait une époque fort conve-
« nable. Ayant été malade, je n'ai pu charger la personne dont
« je vous parlais dans ma dernière lettre de remettre l'argent
« chez Mesdemoiselles d'Acosta. Je prends le parti de lui faire
« donner une lettre de change payable à vue à Paris, et dont ces
« demoiselles pourront toucher le montant pour le 8 ou le 10 sep-
« tembre au plus tard. Je leur écris pour les prier de vous expé-
« dier cet argent aussitôt qu'elles l'auront touché. La lettre de
« change est de 500 fr.

« Maintenant que vous voilà en vacances écrivez moi mon
« cher Charles, faites moi part de vos projets littéraires, envoyez-
« moi les ouvrages de votre jeune ami de Bruxelles, donnez-moi
« un aperçu de votre littérature Belge, et même hollandaise.
« J'aurai un grand plaisir à tenir tous ces détails de vous, quant
« à moi je ne fais et ne puis rien dans ce moment et je me borne
« à vous dire que je vous aime et vous embrasse du fond du cœur.

« Votre bon Ami

« Charles.

« Ecrivez-moi à Vire. »

« Reçue le 29 Septembre 1822. »

Le poète toujours malade, avisait son fils, qu'en raison de son état de santé, il ne pourrait entreprendre en septembre aucun voyage.

Il lui écrit en outre, qu'il adresse aux demoiselles d'Acosta 500 fr. à son intention, ce n'est que 400 fr. qu'il leur envoie réellement. C'est donc avec un retard de quatre mois, que le fils reçoit le premier terme de sa pension, encore réduite de 100 fr.

Il termine sa lettre en lui faisant part de sa lassitude et en l'assurant de son affection.

Le fils de l'exil lui répond :

« Mon Père,

« Je commence par vous demander pardon de n'avoir pas
« répondu plutôt à votre lettre du 1^{er} Septembre dernier. Elle ne
« m'est parvenue que le 29, parce que M^{lle} d'Acosta, à ce qu'elle
« m'écrivait, était absente de Paris, lorsque votre lettre y est arrivée.

« J'avais reçu précédemment (le 14) les deux ex. de chacun de
« vos ouvrages, je les ai emportés avec moi à la campagne et je les
« ai relus avec avidité. Vous avez donné à votre beau talent un
« nouvel essor dans les *Eludes poétiques*, vous savez y prendre
« tous les tons, y employer savamment tous les styles, *y passer*
« *du grave au doux, du plaisant au sévère*. Mais qu'ai-je besoin de
« faire votre éloge? Vous devez être rassasié de ceux que l'on
« vous a adressés depuis la publication de votre ouvrage, et
« quoique le siècle ne soit pas poétique, toujours est-il que les
« poètes comme vous sont distingués par les gens de goût de la
« tourbe nombreuse des versificateurs.

« J'ai aussi reçu les 400 fr. (et non 500, comme vous me l'an-
« nonciez dans votre lettre) ils sont venus très à propos, et m'ont
« servi à acquitter des dettes urgentes, dont je ne pouvais diffé-
« rer plus longtemps le paiement. Nos affaires commencent ici
« à s'éclaircir; d'ici à une couple d'années, grâce à la pension que
« vous me faites, j'espère avoir terminé les choses qui remontent
« à une époque déjà éloignée, où nous étions absolument sans
« ressources, ne recevant rien de vous, et ne me trouvant pas
« encore en état de me suffire à moi-même par mon travail. Vous
« ne pouvez vous faire une idée des pénibles circonstances dans
« lesquelles nous nous sommes trouvés; heureusement elles s'éloi-
« gnent insensiblement, et j'ai la confiance que mes affaires se
« trouveront enfin dans un état prospère, convenable à mon
« humble fortune. Tout ce que je possède aujourd'hui, je l'ai
« laborieusement gagné, je dois de plus soutenir deux personnes
« qui ont tout fait pour me donner l'éducation, qui m'a mis à
« même de remplir un poste honorable. Je chercherai à ne jamais
« perdre la *Grande mémoire du Cœur* comme dit si bien M. . . (1).

« Mes cours sont donc recommencés sans que j'aie pu vous voir,
« vous embrasser. Ce n'étaient pas là les promesses que nous

(1) Mot illisible.

« nous étions faites à Paris l'an passé. J'espère qu'à l'avenir
« votre santé vous permettra de me tenir parole, et que nous ne
« resterons plus aussi long-tems sans nous voir. C'est un besoin
« pour mon cœur.

« La littérature belge est assez stérile en ce moment, d'ail-
« leurs, je ne puis guère vous en parler aujourd'hui je suis très
« occupé, et je souffre un peu. Je deviens trop gros, le sang me
« porte quelquefois à la tête, et me donne, comme disent nos
« modernes Hippocrates, d'assez fortes *Céphalalgies*.

« J'espère recevoir bientôt de vos nouvelles qui me rassure-
« ront entièrement sur le rétablissement de votre santé, songez
« quelquefois à celui qui se dit pour la vie...

« Votre dévoué fils.

« Liège le 20 Octobre 1822.

« Que devient *Tilus* : dites-vous quelquefois comme lui :
« *Amici diem perdidit*? »

Le fils de l'exil commence à ressentir son abandon. Il n'ose encore s'avouer à lui-même, la duperie dont il est l'objet. Sa lettre, assez longue, est comme un effort pour ne pas briser le lien, qu'il a voulu nouer entre son père et lui. Mais il se rend compte que le poète s'étant constitué un deuxième foyer, sa relation avec lui n'existe, que parce qu'il l'a sollicitée voir même exigée.

Il sent que seul il se livre, et le : à quoi bon ! des heures de spleen, poursuit sa jeune intelligence, qui ne demandait qu'à rayonner de tous ses dons.

Aimer, alors qu'on n'est pas aimé, ou qu'on l'est par surcroît, quelle émotion destructive, pour une jeune âme toute vibrante d'amour.

Durant six mois, il n'y eut plus d'échanges entre le poète et son fils. L'année 1823 s'ouvrit pour eux, sans vœux, morne et silencieuse. On eût dit que durant l'hiver rigoureux, il avait neigé sur leur tendresse.

Inquiet cependant de ce silence qu'il devait craindre, le poète adresse à son fils ces quelques lignes :

« Mon cher Charles,

« Je ne vous ai pas écrit depuis long-tems, j'ai été fort souffrant
« tout l'hiver qui a été tellement froid que ma santé en a été
« toute dérangée. Voilà mon excuse mais vous, pourquoi ne
« m'avez vous pas écrit un petit mot? Voilà plus de quatre mois

« que je n'ai eu aucune nouvelle de vous. Je suis aussi inquiet de
« votre santé, car je ne puis croire, que s'il n'y avait pas eu d'em-
« pêchements vous eussiez été si long temps sans me donner un
« petit signe de vie. Réparez donc vos torts, et écrivez-moi. Tous
« mes projets d'Angleterre sont évanouis; l'entrée de Mr de Chat.
« au ministère en a fait justice. Mais il peut se retrouver une autre
« occasion. J'ai peu, très peu travaillé cet hiver, il a fait trop
« froid, et j'ai été trop souffrant. Et votre littérature Belge, que
« devient-elle? parlez-m'en donc, comme vous me l'aviez promis.
« Votre ami de Bruxelles a fait paraître un recueil de poésies.
« Dites m'en votre avis. J'en ai vu quelques vers cités dans un
« journal, et ils m'ont paru bien. Vous recevrez de l'argent pour
« la fin d'avril ou le commencement de mai. Nous avons beau-
« coup de peine à tirer un peu d'argent de nos financiers, la guerre
« a tué le commerce et rien ne se vend. Adieu mon Cher Charles,
« rappelez-moi aux personnes qui vous sont chères et croyez à
« toute l'étendue de mon affection pour vous.

« Votre Ami,

« Charles.

« 16 Mars 1823. »

Cette lettre est comme un coup de sonde dans l'âme de son enfant. Sous son apparente affection, le poète dissimule mal le vœu qu'intérieurement il forme. Il souhaiterait que son fils, le temps aidant, arrive à comprendre qu'aucune relation ne peut subsister entre eux, mais il voudrait que cet état de lassitude se produise chez lui, sans heurt, afin de s'éviter, un de ces retours agressifs et impulsifs, où l'âme meurtrie, désemparée, rebondit et brise le cercle qui l'étreint.

Malgré l'abandon dont il est l'objet, le fils de l'exil lui répond :

« (10 Avril 1823).

« Mon Père.

« Votre lettre du 16 Mars m'a fait beaucoup de bien elle m'a
« tiré de la cruelle incertitude dans laquelle me plongeait votre
« long silence, que je me faisais un devoir de respecter. Cepen-
« dant, j'avais écrit depuis long-tems une lettre que je différais
« toujours d'envoyer espérant recevoir enfin de vos nouvelles
« dont j'étais privé depuis votre dernière lettre du 1^{er} septembre,
« à laquelle j'ai répondu le 20 Octobre. Je suis maintenant sou-
« lagé et je vois que ce n'est qu'à votre état de souffrance qu'il

« faut attribuer ce silence qui pesait à mon cœur. Je suis bien
« charmé d'apprendre tout à la fois le rétablissement de votre
« santé, que le printems va entièrement raffermir. De mon côté,
« j'ai été fort accablé dans le mois de Janvier, par une angine
« gutturale qui m'a empêché pendant près d'un mois de faire ma
« leçon. C'est une espèce d'incommodité périodique qui, de-
« puis plusieurs années me revient presque toujours à la même
« époque, avec les mêmes symptômes.

« Vous ne me parlez pas du tout de vos projets pour les pro-
« chaines vacances. Serais-je encore privé cette année du plaisir
« de vous voir, de vous embrasser, de profiter de vos entretiens?

« Jusqu'à présent je ne puis que dire comme Ovide :

« *Virgilium tantum vidi.*

« La littérature belge est ce que nous avons été cet hiver, elle
« est assez souffrante en ce moment; on a représenté à Bruxelles
« une tragédie intitulée : *Marie de Bourgogne* par un jeune belge
« nommé Farits. Cette pièce dont l'intrigue est assez bien soute-
« nue, est écrite d'un style naturel, mais qui n'est pas toujours
« assez élevé, assez tragique. Le Barron de Reiffenberg (1) s'oc-
« cupe toujours beaucoup : outre son recueil des *Harpes* que vous
« avez vu annoncé dans le *Miroir*, il a fait une tragédie non-
« encore représentée, et qui a pour titre : *le Comte d'Edmond*.
« Elle est pleine de grandes beautés, et je crois qu'elle réussira.
« Quant à moi chétif, je ne fais rien ou presque rien, il faudrait
« que je fusse dirigé par vos Conseils pour entreprendre quelque
« chose de passable. Quand pourrai-je, en profiter, quand me
« sera-t-il permis de les solliciter tous les jours? !.. ;

« Je vous disais il n'y a qu'un instant que la littérature belge
« est assez malade par le tems qui court, mes affaires financières
« ont avec elle ce malheureux trait de ressemblance. Je suis
« arriéré de plus de 1500 francs, j'avais compté sur la pension de
« 1.000 fr. dont je n'ai encore touché que 400 fr. pour
« combler ce déficit qui remonte à une époque déjà fort éloignée,
« lorsque je n'étais pas encore à même de suffire à mes besoins,
« et à ceux des deux personnes que je dois soutenir aujourd'hui.
« Mon traitement n'augmente pas, quoique tout augmente dans
« ce pays d'une manière exorbitante, et que nous soyons toujours

(1) Auquel le fils de l'Exil succéda en 1850. — Cf. *Ulysse Capitaine*,
Chapitre XVIII.

« écrasés de mille contributions nouvelles, dues à la futile imagination du fisc hollandais. Veuillez donc, je vous prie, chercher à m'envoyer de l'argent le *plutôt possible* afin que je puisse enfin tenir les engagements que l'honneur m'a fait souscrire? Sans la ressource que vous m'avez généreusement offerte, et sur laquelle je compte depuis près de 2 ans, je ne sais comment je pourrais jamais sortir de mon état, non mérité, de gêne et de malaise. Le courrier va partir il ne me reste que le tems de me rappeler à votre bon souvenir, et de vous prier de me continuer votre bienveillance et votre amitié.

« Je vous embrasse et suis pour la vie

« Votre dévoué et respectueux... »

« Liège, 10 Avril 1823. »

Cette lettre avait dû rassurer complètement le poète. Son fils s'y montrait toujours, plein de son souvenir, soumis et respectueux.

Espérant que le temps se chargerait d'émousser cette affection trop ardente, le poète ne répond plus aux lettres de son fils.

Ce dernier ne recevant aucune réponse écrit à nouveau :

« Mon Père,

« Dans votre lettre du 16 Mars, à laquelle j'ai répondu le 10 Avril, vous avez la bonté de vous plaindre de mon silence, et d'en demander avec intérêt le motif. A mon tour, ne suis-je pas aujourd'hui en droit de m'informer du vôtre et de faire des conjectures plus ou moins fondées les unes que les autres sur cette longue interruption d'une correspondance qui m'est si chère? Je ne puis croire que votre santé soit encore chancelante, le beau temps doit l'avoir raffermie. Vos occupations sont, je le sais, pénibles et multipliées, mais ne peut-on pas trouver un quart d'heure pour répondre à un fils qui vous aime, vous honore et vous respecte. Enfin, dois-je penser que vous m'avez oublié?... Vous me laissez dans une bien cruelle incertitude, à laquelle le travail seul m'arrache par moment, mais où je retombe ensuite avec plus d'abattement. Empressez-vous de m'expliquer ce long silence, et écrivez-moi si vous voulez me rafraîchir le sang, et empêcher qu'il ne se porte avec violence à la tête, comme cela m'arrive quelquefois, surtout lorsque je suis travaillé par quelque peine secrète.

« Vous me laissez aussi dans l'ignorance la plus complète et la
« plus désolante sur deux points qui m'intéressent vivement.
« Recevrai-je bientôt de l'argent, qui me mette à même de sou-
« tenir des personnes qui me sont chères, et d'acquitter des
« dettes sacrées. Aurai-je le bonheur de vous voir pendant les
« vacances, et les laisserez-vous encore s'écouler comme celles
« de 1822? Calmez, je vous en supplie, ma juste impatience, et
« recevez la nouvelle assurance de l'inviolable et respectueux
« attachement de votre dévoué fils.

« Liège, 30 Juin 1823.

« Ma tête ne me permet pas de vous parler aujourd'hui de
« littérature. »

Le poète resta sourd à ce nouvel appel douloureux de son fils.
Ce dernier lui écrit encore :

« Je suis bien forcé de vous écrire directement, puisque je ne
« reçois aucune réponse à mes lettres des 10 avril et 30 Juin, que
« je vous ai adressées sous le couvert des dames d'Acosta. Dans
« ma juste inquiétude, je ne sais si vous les avez reçues, ou si
« vous les avez dédaignées, je ne sais, en un mot que penser. Les
« dames d'Acosta auraient-elles quitté Paris, sans nous en pré-
« venir? Tirez-moi donc de peine, et répondez-moi sans délai.
« Serai-je encore privé cette année de votre société, vous que je
« n'ai encore vu que fugitivement et comme une ombre? Les
« vacances vont commencer, et j'attends un ordre avec impa-
« tience, avec anxiété.

« Veuillez donc m'écrire, et m'envoyer cet argent qui m'est
« promis depuis si long-tems et qui doit faire un si court séjour
« en mes mains. Son emploi sera sacré. Que j'aspire au moment
« de vous embrasser et de jouir enfin de la plénitude de votre
« entretien.

« Adieu, pour la vie, mille fois Adieu, écrivez moi donc enfin.

« Liège 12 Août 1823 ».

Le fils de l'exil ne recevant plus de nouvelles de son père avait
dû charger la sœur de sa mère, M^{lle} Bourguignon sa tante, qui
vivait avec eux à Liège, d'écrire aux demoiselles d'Acosta à
Paris, afin de se renseigner exactement sur les dispositions du
poète à son égard.

Mademoiselle d'Acosta (Céleste) lui répondit :

« Paris le 2 Juillet 1823.

« Je suis fâchée Mademoiselle que mon silence vous est donné
« de l'inquiétude, car il n'a été occasionné par aucune cause
« désagréable je suis souvent souffrante mais cependant pas plus
« malade que de coutume. Je ne vous ai pas écrit parce que je
« voulais attendre à avoir quelques bonnes nouvelles à vous dire
« et vous annoncer de l'argent mais malheureusement je n'en ai
« point encore reçu quoi que depuis fort long-temps Mr de Chê-
« nedollé m'en annonce, mais il n'arrive toujours pas ce qui me
« contrarie parce que je sais tout le besoin que sa femme en a, il
« me dit toujours qu'il est mal payé, je ne sais s'il dit vrai mais
« il agit comme si cela était. Il m'a envoyé une lettre pour Charles
« que je joins à celle-ci, il me mandait par le même courrier qu'a-
« vant la fin du mois je recevrais une somme. Je vous avoue
« Mademoiselle que j'attendais l'effet de ses promesses avant de
« vous écrire pour ne pas multiplier les ports de lettre, mais il ne
« les a pas encore réalisés ce qui me désole, croyez que je ne
« néglige pas de lui écrire et que j'emploie tous les moyens que
« je connais les plus propres pour le déterminer à faire ce qu'il
« doit pour sa femme et son fils, je prends à ce qui les concerne un
« intérêt trop tendre pour ne pas agir avec zèle, mais malheureu-
« sement je ne réussie pas comme je le voudrais. C'est mon cha-
« grin, je lui rappelle sans cesse qu'il m'avait promis 80 fr. je lui
« ai fait aussi dans ma dernière lettre le compte que vous me
« faites mademoiselle de ce qu'il doit d'arriéré, il me répond à
« cela, qu'il est désolé mais que comme il n'est pas payé exacte-
« ment il est forcé d'en faire autant. Soyez assurée que je ne lui
« laisserai pas de repos et que j'en tirerai le plus possible, j'ai
« cru que je pouvais vous indiquer un moyen pour obtenir
« davantage de lui, mais je me suis convaincue qu'il n'étoit pas
« bon et qu'il nuirait plutôt à Charles qu'il ne lui seroit utile.
« Comptez toujours mademoiselle, votre bonne nièce, et son aima-
« ble enfant sur mon attachement et soyez bien persuadées tous
« les trois que je ne négligerai rien pour vous être utile et vous
« rendre service, vous ne me devrez jamais de remerciemens pour
« ce que je fais pour vous. C'est un plaisir que je me procure et il
« seroit plus grand si vous vouliez ne jamais m'en parler. Si
« j'avais les moyens de vous écrire sans qu'il vous en coûtât rien
« vous auriez surement plus souvent de mes nouvelles, mais c'est

« une peine pour moi de penser que les ports sont si chers, adieu
« Mademoiselle mille choses tendres à M^{me} de Chênédollé. J'em-
« brasse Charles de tout mon cœur, ne doutez jamais du sincère
« et véritable attachement que je vous ai voué pour la vie.

« Céleste d'Acosta.

« M^{me} de Berruyer est bien revenue mais elle n'a passé ici que
« 3 semaines et est retournée à la campagne. Je l'attend incessam-
« ment. J'ai reçu l'adresse que vous m'envoyez de nouveau et
« j'ai le plus grand désir d'en faire bientôt usage. (1)

Quelle jolie mentalité que celle des demoiselles d'Acosta. Quel concours aimable et dévoué elles apportent au fils de l'exil?

L'envoi d'argent que leur avait annoncé le poète n'arrivant pas, elles expédièrent au fils la lettre qu'elles avaient reçue :

« Je vois avec plaisir, mon cher Charles, que vous vous appli-
« quez toujours et que vous réussissez. Continuez, ce sera le mo-
« yen de me causer beaucoup de satisfaction, cependant je vous
« engage à ménager votre santé et à ne pas prendre de travail au
« dessus de vos forces. Je vous fais passer quelque argent par
« M^{lle} Céleste qui a la bonté de vous le faire parvenir. Vous pou-
« vez compter sur mon exactitude à vous faire parvenir désor-
« mais des secours. Soyez toujours bien soumis à votre mère, et
« bien attentif à faire tout ce qui peut lui être agréable. Ce sera
« un moyen de mériter de plus en plus mon amitié. Dites à votre
« Mère que je lui conserve toujours un attachement bien réel et
« que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui être utile.

« Votre ami bien sincère

« Charles ».

« Rouen, 22 Juin (1823). »

Au cours de sa tournée d'inspection, le poète adresse à son fils, de Rouen, ce billet, toujours plein de sa promesse, d'un envoi immédiat d'argent.

Il proteste en outre de son attachement bien réel pour la mère de son fils.

On peut se demander, si dans cette fin de lettre, le poète se joue de la douleur de ceux qu'il a cruellement abandonnés, ou s'il

(1) A M^{lle} Bourguignon, vis-à-vis Saint-Denis, rue du Dragon, près le pont du torrent, n° 684, à Liège.

est le jouet d'une manifestation destructive inconsciente de son moi?

Rentré à Vire, il écrit à son fils :

« Vire le 13 Août 1823.

« J'arrive, mon cher Charles, de ma tournée qui dure depuis
« les premiers jours de Juin et qui m'a tellement occupé que je
« n'ai pu trouver un moment pour vous écrire. Dans cet inter-
« valle (vers le 20 Juin) j'ai fait une apparition à *Paris*, où m'ap-
« pelait le désir et l'espoir d'obtenir dans l'instruction une place
« plus avantageuse, mes démarches n'ont pas été sans succès et
« peut-être obtiendrai-je avant peu une place d'inspecteur géné-
« ral. Cela me ferait d'autant plus de plaisir, que cette place me
« mettrait dans le cas de vous payer votre pension avec une
« exactitude que je n'ai pu y mettre jusqu'ici, car nous sommes
« très mal payés de nos fermiers, attendu que le commerce des
« bestiaux qui faisait la richesse de notre pays est tout à fait
« tombé par l'Introduction des bestiaux étrangers, et que nos
« fermiers sont ruinés. Cependant je vous annonce que du 25 au
« 30 de ce mois, vous recevrez de l'argent par la voie ordinaire
« de M^{lles} d'Acosta. Malgré tout le désir que j'aurais de vous voir
« à Paris cette automne je ne le pourrai, le voyage que j'y ai fait
« au mois de Juin, et qui pour plusieurs causes, a été dispendieux,
« me met dans la nécessité d'y renoncer. Il faut donc mon cher
« Charles remettre, malgré tous mes regrets, notre entrevue à
« une autre époque.

« Soyez sûr mon cher Charles que j'en éprouve autant de peine
« que vous, mais je suis dans l'impossibilité de le faire. Adieu
« mon bien cher Charles répondez moi le plutôt possible. Vos
« lettres vous le savez me font toujours le plus grand plaisir.
« Rappelez moi aux souvenirs des personnes qui vous sont chères.

« Votre Bien Bon Ami.

« Charles ».

« Reçu le 25 Août 1823.

Le poète semble avoir adopté vis à vis de son fils, la tactique suivante :

Tous les ans au mois d'Août, il lui annonce simultanément, un envoi d'argent et l'impossibilité qu'il éprouve de le voir aux vacances à Paris. La première proposition faisant accepter la seconde.

Cette promesse de fonds, lui permet de retenir son fils à Liège, durant les vacances de septembre, et empêche ce dernier de venir à Paris, voir même en Normandie, à la recherche d'un père qui ne tient aucun engagement.

Il termine sa lettre en priant son fils de lui répondre le plus tôt possible. Cette demande de réponse immédiate, n'a d'autre but que celui d'être renseigné sur l'état d'âme de son fils et sur ses dispositions, et afin de pouvoir parer à toute éventualité. Cette inquiétude du poète, implique bien la crainte de représailles quant à sa mauvaise foi.

Le fils de l'exil acceptant encore toutes les raisons qui lui étaient données, lui répondit :

« Mon Père,

« Votre lettre du 13 Août, qui s'est bien certainement croisée
« avec la mienne du 12, m'est parvenue le 25 courant. Elle m'a
« fait tout à la fois plaisir et peine. D'abord, elle m'a rassuré sur
« votre santé, pour laquelle votre long silence me faisait trembler,
« ensuite elle m'a appris une nouvelle qui ne peut que m'être
« infiniment agréable, puisqu'elle concerne votre avancement.
« J'espère bien que lorsque vous saurez quelque chose de positif,
« vous voudrez bien m'en faire part, afin que je ne sois pas encore
« cette fois informé de votre nomination par les *gazettes*. Enfin
« l'annonce que vous me faites d'une somme d'argent m'a tiré de
« peine, et a rendu quelque calme à mon esprit ; en effet, cet
« argent, que j'attends avec impatience, servira à éteindre des
« dettes bien légitimes et bien urgentes. Veuillez donc ne pas
« différer l'envoi, car chaque jour de retard qui s'écoulerait au
« delà du terme que vous me fixez, redoublerait mes inquiétudes,
« et empoissonnerait mes vacances qui sont déjà si amères, puis-
« que vous me privez du plaisir de vous voir.

« Voilà, ce qui m'a affligé dans votre lettre, et qui est venu
« par une triste compensation tempérer la joie que me causaient
« les autres détails qu'elle renferme. Je devrai donc encore pas-
« ser un an sans vous voir, sans vous embrasser ! Songez qu'il y
« a déjà deux ans que je suis privé de ce bonheur, et que d'ailleurs
« je vous ai si peu vu alors ! Promettez moi que vous saisirez la
« première occasion favorable pour tenir votre engagement, et
« que vous m'accorderez cette grâce que je sollicite avec obstina-
« tion.

« Lorsque vous serez inspecteur général, vous serez sans doute
« forcé de résider à Paris une grande partie de l'année, alors les
« moyens de communications seront plus faciles.

« J'attends avec impatience de vos nouvelles et l'annonce de
« votre nomination. Je suis comme je serai-toujours.

« Votre respectueux fils.

« Liège, 26 Août 1823. »

« J'ai vu dans les *débats* que vous allez coopérer à un Journal
« que l'on appelle, je crois *la muse française*. Dites-moi, donc un
« mot de ce recueil et de ses auteurs.

Le fils de l'exil voyait dans la nomination de son père au grade
d'Inspecteur Général, le moyen et la possibilité de le rencontrer
plus souvent à Paris.

La plus grande déception qu'il éprouvait, était causée par les
empêchements successifs, qui depuis plusieurs années ne lui per-
mettaient pas de voir son père.

A la fin août le poète lui répondit :

« 29 Août 1823.

« Mon Cher Charles,

« J'ai reçu il y a quelques jours votre lettre du 12 Août dans
« laquelle vous me dites m'avoir écrit au Mois de Juin. Je n'ai
« point reçu cette lettre. Si je l'avais reçue en son temps, j'y
« aurais répondu. Je vous ai écrit aussitôt mes inspections finies
« une lettre le 13 août, que vous avez reçue maintenant, du moins
« je le présume, au reste comme elle était adressée à ces demoi-
« selles d'Acosta, je ne sais si effectivement elle vous est parve-
« nue, car je commence à croire moi-même que les demoiselles
« ne sont plus à Paris. Voici sur quoi je me fonde. Je les avais
« priées instamment de me répondre un mot lorsque je leur ai
« écrit pour vous, en leur disant que j'avais de l'argent à vous
« faire passer et elles ne m'ont pas encore répondu. Je prends
« donc le parti d'adresser cette lettre-ci à Madame Berruyer à
« Versailles, avec prière de vous la faire parvenir sur le champ.
« Je la prie aussi de me dire positivement, si les demoiselles d'A-
« costa ont quitté Paris, auquel cas je lui enverrais (à elle Madame
« Berruyer) l'argent que je vous destine, et que je voulais d'abord
« vous faire passer par la voie accoutumée des demoiselles d'Acos-
« ta. Dans la lettre que je vous ai écrite le 13 Août, je vous disais

« que je ne pourrais encore vous voir à Paris cette année, parce
« que j'ai été forcé au moins de Juin de faire un voyage dans
« cette ville, pour y solliciter une place d'*Inspecteur Général*,
« que j'ai l'espoir d'obtenir. Ce voyage du Mois de Juin qui m'a
« beaucoup coûté quoique très court, me met dans l'impossibilité
« d'en entreprendre un second et j'aime beaucoup mieux vous
« envoyer l'argent que je dépenserais dans mon voyage, pensant
« qu'il vous sera plus utile. Ainsi mon Cher Charles, quoiqu'il
« puisse vous en coûter, il faut remettre notre entrevue à l'an-
« née prochaine. Alors, il n'y aura aucun obstacle qui puisse
« s'opposer au désir bien réel et bien vif que j'ai de passer mes
« vacances tout entières avec vous. Aussitôt que j'aurai reçu une
« réponse de Madame Berruyer, je ferai passer l'argent que je
« vous destine, ou à cette dame, si mesdemoiselles d'Acosta ont
« quitté Paris, ou à ces demoiselles si elles y sont encore.

« Croyez Mon Cher Charles à une amitié, et une tendresse que
« rien ne pourra jamais altérer. Si vous m'écrivez et qu'il soit
« avéré que ces demoiselles d'Acosta ne sont plus à Paris, écri-
« vez moi sous le couvert de Mad. Berruyer qui me fera passer
« vos lettres.

« Votre Bon Ami,

« Charles.

« Versailles ».

Reçue le 9 Septembre 1823.

Le poète prenait l'excuse de l'absence des demoiselles d'Acosta de Paris, pour prolonger, retarder et oublier ensuite, les vacances écoulées, ses envois de fonds.

Mademoiselle Françoise d'Acosta écrit au fils de l'exil :

« Paris 10 Septembre 1823 (1).

« J'ai fait passer votre lettre de M. votre Père Monsieur, aus-
« sitôt que je l'ai reçu il me mande aussi qu'il vat vous envoyés
« de l'argent je lui ait écrit et l'engage beaucoup à le faire. Soyez
« sure Monsieur que je mettrai le plus grand zèle et intérêt pour
« toute vos petites affaires, j'ai cru nécessaire de vous en assurer
« pour vous oter toute inquiétudes quoique jeusse voulue vous
« éviter le port de lettres, je suis obligée de l'abrégé étant fort

(1). 1823 est une ajoute de Chênédollé fils.

« occupée auprès de ma sœur qui est toujours dans un état de
« santé a nous donner les plus vives inquiétudes.

« Agrée, je vous prie Monsieur, l'assurance de mon dévoue-
« ment

« Françoise d'Acosta ».

Le fils de l'exil lui répondit :

« Mademoiselle,

« Vous avez bien voulu prendre la peine le 10 Septembre der-
« nier de m'écrire, pour m'annoncer que j'allais incessamment
« recevoir de l'argent de mon père. Il paraît que jusqu'ici il a
« oublié de tenir ses engagements, malgré ses promesses solennel-
« les faites à Versailles chez M^{me} de Berruyer, en présence de
« Mademoiselle votre sœur. Seriez vous assez bonne, Mademoi-
« selle, pour les lui rappeler, en lui envoyant la lettre que je
« prends la liberté de vous adresser dans celle-ci? Vous avez telle-
« ment contracté l'habitude de nous obliger que je ne crains pas
« de vous importuner, en réclamant de votre bon cœur ce nou-
« veau service.

« J'espère, Mademoiselle, que la santé de Mademoiselle votre
« sœur est maintenant raffermie, et que vous jouissez toutes du
« bonheur que vous êtes si dignes de goûter.

« Veuillez, Mademoiselle, recevoir les amitiés de mes parents
« et la nouvelle assurance des sentimens éternels de respect et
« de reconnaissance avec lesquels...

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Liège, 19 Novembre 1823 (1) ».

La lettre suivante à l'adresse de son père, était jointe à celle
de Mademoiselle d'Acosta.

« Mon Père,

« Je n'ai pas répondu plutôt à votre lettre du 29 Août parce
« que j'attendais l'arrivée de l'argent que vous m'y annonciez,
« pour vous en accuser en même temps réception. Mais ne rece-
« vant rien, et notre position devenant tous les jours plus gênée,
« par la nature des engagements que j'ai dû contracter, je me vois
« forcé de vous écrire aujourd'hui pour savoir définitivement

(1) Cette lettre est écrite sur le 1^{er} verso et sur le 2^{me} recto de la précé-
dente.

« à quoi s'en tenir. Quelque pénible que doive être toute la vérité,
« j'aime mieux le savoir que de flotter dans l'incertitude, que
« d'attendre toujours vainement un argent qui a d'avance une
« destination sacrée. Dites-moi donc franchement si vous tien-
« drez ou non les promesses que vous m'avez faites de vous même,
« et sans y être contraint par aucune influence étrangère. Vous
« m'avez offert chez M^{me} de Berruyer, en présence de Made-
« moiselle d'Acosta, une pension annuelle de 1.000 fr. vous m'en
« avez même fait une reconnaissance. Et bien ! depuis le mois
« de Janvier 1822, j'ai touché 400 fr. sur 3.000 que je devais
« avoir reçus depuis cette époque jusqu'au 1^{er} janvier 1824. Je
« désire aujourd'hui savoir si vous mettez plus de régularité dans
« les envois, ou si je dois absolument renoncer à ce subsidie qui
« m'avait été si doux, venant d'un père. Si je ne dois plus y
« compter, je ranimerai tout mon ancien courage, je me mettrai,
« comme je l'ai déjà dû faire il y a quelques années, à la solde et
« à la merci des libraires, pour faire des compilations et pour
« corriger des épreuves, etc..., car je n'ai pas l'esprit assez
« libre pour pouvoir m'occuper de quelque ouvrage digne de
« vous et, j'ose le dire, de moi ; Au lieu de travailler 8 ou 10 heu-
« res par jour, comme je le fais maintenant, j'en déroberai quel-
« ques-unes au sommeil et à la promenade, et je m'occuperai 12
« à 15 heures à donner des répétitions, à me charger de détails
« fastidieux de typographie pour pouvoir aider des personnes
« qui doivent vous être chères. Rien ne me coûtera pour leur
« tenir lieu de vous même, et je travaillerai ainsi sans me plaindre,
« et surtout sans vous accuser, ni vous adresser des reproches. Je
« vous demande seulement de me faire un mot de réponse. En
« attendant, recevez la nouvelle assurance des sentimens de
« respect et d'affection.

« De votre dévoué fils. »

Liège, 19 Novembre 1823.

Le poète, informé des intentions peu belliqueuses de son fils à savoir qu'il allait s'adonner à un travail intensif pour subvenir aux besoins de sa famille, oublia jusqu'aux vacances suivantes ses engagements et son enfant.

Au mois d'Août 1824, reprenant la tactique qui lui avait réussi jusque là, il écrit au fils de l'exil :

« Caen, 15 Août 1824.

« Mon Cher Charles,

« Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, mais j'ai été si souffrant toute l'année que je n'ai eu le courage à rien. J'ai été d'abord très malade aux approches du premier de l'an, et je suis retombé trois fois. Je fus repris surtout le lendemain du jour des Rameaux et pendant les fêtes de pasques. J'ai failli périr. Je suis resté si languissant que sur dix collèges que je devais visiter cette année, je n'ai pu en visiter que six, et M. le Recteur a été obligé de visiter les 4 autres Collèges à ma place. Je ne puis donc vous engager encore à venir à Paris ces vacances, quelque désir que je puisse en avoir. Je suis si faible et si souffrant que j'ai absolument besoin de prendre du repos. Si pourtant vers le milieu des vacances, je me trouvais un peu mieux, je vous l'écrirais aussitôt et je me regarderais comme heureux si je pouvais passer huit jours avec vous. Ce qui empêche aussi mon rétablissement c'est que rien de ce que je désirais ne réussit. J'avais espéré comme je vous l'avais marqué, que je pourrais obtenir une Inspection Générale, mais la chute de Mr de Chateaubriand qui était mon grand apuy auprès de M. Fraissinous remet la chose bien loin. Joignez à cela que nous sommes ruinés en Normandie, et que nos terres sont tombées à rien. Voilà ce qui m'empêche de faire pour vous ce que j'aurais désiré. Je vous annonce pourtant 500 fr. que vous toucherez à Liège du 20 au 25 Août. Je ferai en sorte de vous en envoyer d'autres dans un court délai, mais je vous le répète, nous sommes malheureux, et moi surtout qui ai éprouvé des pertes énormes, et qui ai été obligé dans le moment des grandes calamités de contracter des *engagemens* que j'ai bien de la peine à remplir. Mais soyez sûr mon cher Charles que je ne vous oublierai pas. Adieu je vous embrasse du fond de l'âme et vous prie de ne pas m'oublier auprès des personnes qui vous sont chères.

« Votre Bon Ami.

« Ecrivez moi à Vire plutôt qu'à Caen. Je repars aujourd'hui même pour la campagne où j'espère que le repos va me faire du bien.

Le fils de l'exil attendit jusqu'en Octobre, pour écrire au poète.

Comme à l'ordinaire, l'argent n'arriva point, mais cette fois le stratagème était éventé.

La lettre qu'il lui répond est pleine d'une ironie amère :

« Mon Père,

« J'ai laissé jusqu'ici sans réponse votre lettre du 15 Août
« dernier. J'ai attendu vainement les 500 fr. que vous m'annon-
« cie. Je vois maintenant avec peine que cette dernière lettre
« n'est que la contre-épreuve de celle que vous m'avez écrite le
« 29 Août 1823, et dans laquelle vous me faisiez également part
« d'un envoi d'argent, que je n'ai pas plus reçu que celui-ci. De
« compte fait, je n'ai touché que 400 fr. (en Octobre 1822) sur
« les 3.000 fr. que j'aurais dû recevoir pour les trois années 1822,
« 23 et 24, d'après l'engagement écrit, libre et spontané que vous
« avez contracté à Versailles, en présence de Madame Berruyer et
« de Mademoiselle Céleste d'Acosta.

« Si je n'avais pas toujours compté sur la foi de vos promesses
« je ne me trouverais pas, avec les personnes que vous connaissez,
« dans l'état de gêne où je suis réduit, et je n'aurais pas dû m'en-
« gager dans des emprunts ruineux. Je vous supplie donc de ne
« plus me bercer de ces illusions qui ne conviennent qu'à la poésie,
« et de me dire avec sincérité si vous pouvez ou si vous voulez
« faire quelque chose pour nous. Je n'aime pas les jugements
« dilatoires, et je préfère connaître mon tort tout de suite. J'ai
« déjà tant éprouvé d'infortunes depuis que je suis jeté sur cette
« terre, qu'une de plus jointe à la somme des précédentes n'ajou-
« tera guère à mon malheur. J'ai déjà reçu assez de leçons de phi-
« losophie pratique, pour savoir me résigner à tout. J'ai eu un
« précepteur qui vaut mieux que Locke, Kant et Condilac.
« C'est aussi avec un vif sentiment de peine que j'ai découvert le
« système adroitement combiné que vous suivez tous les ans à
« mon égard, à l'approche des vacances. Vous m'apprenez tou-
« jours que l'état de votre santé vous empêche de venir à Paris,
« et vous m'annoncez de l'argent, pour me retenir ici par cette
« espèce d'appât. Il faut cependant que je vous voie et que je
« m'entretienne avec vous de nos affaires. Aux vacances pro-
« chaines, je ferai s'il le faut à pied le voyage de Paris, et même
« celui de la Normandie, si vous vous obstinez à ne pas venir
« dans la Capitale. J'espère recevoir bientôt de vos nouvelles, si
« vous me privez de ce dernier bonheur qui me reste, je prendrai

« la liberté de m'adresser à M. de Chateaubriand pour en obtenir
« par son entremise. Le défenseur chevaleresque des libertés
« nationales ne dédaignera pas d'être l'appui d'un fils respec-
« tueux et soumis, qui vous renouvelle l'assurance de son éter-
« nel attachement.

« Liège, 17 Ooctobre 1824. »

Humilié d'être le jouet de la mauvaise foi de son père, le fils de l'exil annonce à ce dernier qu'aux vacances prochaines, il ira le trouver s'il le faut à pied en Normandie.

Il l'avise en outre, que s'il ne reçoit pas bientôt de ses nouvelles, il fera intervenir M. de Chateaubriand.

Le poète ne donnait signe de vie, que sous le coup de la menace ; en l'occurrence elle était double.

Il répondit le mot suivant :

« Vire le 29 Ncvembre 1824.

« Mon Cher Charles,

« J'ai reçu votre lettre du 17 Octobre à laquelle je n'ai pas
« répondu jusqu'à présent, parce que je ne voulais pas vous
« écrire sans en même temps vous faire passer des fonds. Je vous
« dirai la vérité ; depuis plusieurs années je suis excessivement
« gêné, mais j'entrevois un avenir meilleur, et alors je pourrai
« faire pour vous ce que je n'ai pu faire jusqu'à présent. Mais
« soyez sûr que ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Je
« vous fais passer par la voie de Mademoiselle d'Acosta 400 fr.
« que j'avais l'intention de vous faire passer beaucoup plutôt,
« sans avoir pu le réaliser jusqu'ici. D'ici au mois d'Avril pro-
« chain vous toucherez deux sommes pareilles. Je vous en donne
« l'assurance. Je vous engage à user toujours de la plus grande
« discrétion ; le contraire ne vous servirait à rien, et me nuirait
« beaucoup. Je vous le répète, un avenir meilleur se présente à
« moi. La loi des indemnités me redonnera une aisance que je suis
« loin d'avoir, et j'en profiterai pour vous être utile. Adieu mon
« Cher Charles, répondez moi aussitôt que l'argent vous sera
« parvenu, et cachez votre lettre plus solidement que la der-
« nière. Je désirerais qu'elle fût jetée à Paris comme vous fai-
« siez autrefois. Il suffit de l'envoyer à Mesdemoiselles d'Acosta.

« Votre Bon Ami

« Charles ».

Le 29 Janvier 1825.

Sous le coup de la menace de la dernière lettre de son fils, et se sentant démasqué, le poète lui adresse enfin 400 fr.

Quelques jours après, à l'occasion d'un article paru dans un Journal, il lui écrit à nouveau :

« Vire 5 décembre 1824.

« Ce n'est pas sans la plus vive et la plus pénible surprise,
« mon Cher Charles, que j'ai vu dans le n° du 1^{er} Décembre de la
« Quotidienne que vous vous disposiez à faire paraître quelques
« fragments de Lucain jusqu'à présent inédits, sous un nom que
« d'après nos conventions les plus expresses vous ne deviez
« jamais prendre d'une manière aussi publique. C'est absolu-
« ment déchirer le voile, et mettre le public dans la confidence
« de nos secrets et vous sentez quels résultats désagréables cela
« peut avoir pour moi. Lorsque j'eus le plaisir de vous voir à Paris,
« vous en parûtes sentir vous même l'importance et vous entrâ-
« tes entièrement dans mes vues à cet égard. J'avoue que dans
« l'annonce bien indiscrete de la Quotidienne, je ne reconnais
« pas votre prudence et votre délicatesse ordinaires. Je ne conçois
« pas comment vous n'avez pas laissé céder un vain mouvement
« d'amour propre à des considérations de la plus haute impor-
« tance? Toutefois le mal n'est qu'à demi fait et l'on peut peut-
« être donner un biais à l'annonce, si vous rejetez votre publi-
« cation à un temps plus éloigné. Je vous engage donc et vous
« prie même de la manière la plus pressante de différer à publier
« les fragments, jusqu'à ce que nous nous soyons vus aux va-
« cances prochaines, ou du moins à ne pas les publier sous le nom
« que porte l'annonce de la Quotidienne. S'il en était autrement
« vous me désobligeriez de la manière la plus grave et je ne pour-
« rais m'empêcher d'en conserver un ressentiment. D'après tous
« ces motifs j'ose donc espérer que vous différerez à publier les
« fragemens en question jusqu'à ce que nous nous soyons con-
« sultés. J'attends avec la plus vive impatience une réponse à
« cette lettre, ainsi qu'à celle que je vous ai écrite le 29 Novembre
« dernier dans laquelle je vous annonçais un envoi de 400 fr.
« (mettez sur un morceau de papier à part, tout ce qui concerne
« l'affaire des fragmens de Lucain) en me donnant cette nouvelle
« marque de bonne volonté vous acquerrez de nouveaux droits à
« ma tendresse bien vive et bien sincère.

« Votre Bon Ami,

« Charles ».

Quelle crainte animait le poète dans cette lettre; comme on l'y sent inquiet !

Mademoiselle Françoise d'Acosta écrivait à M^{lle} Bourguignon tante du fils de l'exil, en décembre 1824 :

« Pacy le 18 Décembre (1824).

« Combien vous me jugeriez mal Mademoiselle si vous pouviez
« croire que j'ai négligé les intérêts de M^{me} de Chênédollé, depuis
« que je n'ai eu le plaisir de vous écrire. Sans cesse j'ai tourmenté
« son mari pour obtenir l'exécution des promesses qu'il m'a
« faites mais inutilement, je n'ai pas eu de réponses à mes lettres.
« Je lui avais dit que vous me demandiez son adresse et que j'é-
« tois déterminée à vous l'envoyer imaginant qu'il aurait plus
« d'égard aux lettres que vous lui écririez, je n'ai rien négligé
« pour tacher de toucher son cœur. Je suis trop sensible à votre
« position pour ne la lui avoir pas dépeinte d'une manière atten-
« drissante, mais j'ai été assez malheureuse pour n'avoir pu
« l'émouvoir. Je lui ai cependant parlé avec bien de la fermeté,
« sans l'avoir jamais vu je me suis permis de lui donner des con-
« seils et lui ai souvent représenté ses devoirs, pour le faire ren-
« trer en lui-même. Mais il n'en a tenu aucun compte, soyez bien
« convaincu Mademoiselle ainsi que Madame de Chênédollé, qu'il
« n'a pas tenu à moi s'il ne s'est pas conduit en honête homme,
« je ne pouvais avoir d'empire sur son esprit, et étant fort éloigné
« de lui il ne m'a pas été possible de régler ses actions que je n'ai
« pas toujours connues. J'espère que vous connaissez assez mon
« attachement pour vous, et M^{me} votre sœur et le tendre intérêt
« que je prends à elle et au cher Charles pour être toujours tous
« persuadés que je n'ai cessé de déplorer vos malheurs et que j'ai
« fait tout ce que j'ai pu pour les empêcher et les adoucir et s'il
« vous en arrivait de plus grands, ne m'en voulez donc
« jamais si j'ai cherché à vous les cacher. Je vous envoie son
« adresse, je vous engage à lui écrire mademoiselle si vous chargez
« quelqu'un de lui porter votre lettre que ce soit une personne
« prudente et de la discrétion de laquelle vous soyez sûre, je
« vous engage encore à lui remettre une copie des actes de célé-
« bration de mariage et de la naissance de Charles, ou m'indiquer
« a qui adresser ceux que j'ai afin de vous éviter d'en faire faire
« une nouvelle copie, je désire aussi que vous consultiez à Liège
« s'il ne seroit pas nécessaire de les faire transcrire sur les regis-

« tres de l'Etat civil; je crois que cela leur donnera plus de validé.

« En Vérité plus je réfléchie à la triste position de M^{me} de Chênedollé plus elle me paroît pénible et embarrassante, *ayant affaire a un homme aussi déloyale*. Il n'a cessé de me tromper en tout, malgré son esprit il a eu bien peu de prévoyance, et étant si peu exact a envoyer la pension qu'il avait promis et devant prévoir que sa femme finirait par éclater et lui demander d'accorder à son fils l'existence qu'il a droit d'attendre de lui; enfin Mademoiselle, je ne puis que vous réitérer la sincérité des vœux que je fais pour vous trois et vous assurer que vous avez en moi une véritable amie; malheureusement mon amitié a été bien stérile puisque je n'ai pu éviter aux deux individus si intéressants les maux qui les accablent. Je crois qu'il vaudroit mieux lui faire remettre tout de suite votre lettre par quelqu'un de sûr, car je vous prédit que je pense qu'il ne vous répondra pas, si vous lui écrivez seulement par la poste; enfin essayez en si vous voulez. Le moyen dont je vous avais parlé, Mademoiselle, ne convenait pas, je l'ai consulté, et c'est après qu'on m'a dit qu'il ferait plus de mal que de bien, que j'ai renoncé à vous le faire connaître. Seroit-ce indiscret de vous prier de me faire part du résultat des démarches que vous allez faire. Si vous connaissez bien mon cœur vous devez croire qu'elles m'intéressent et que je ne serez jamais étrangère ny indifférente à tout ce qu'il pourra vous arriver.

« Françoise d'Acosta. »

Malgré les interventions réitérées des demoiselles d'Acosta, le poète restait sourd aux appels qu'elles lui faisaient, quant à l'exécution de toutes ses promesses.

Avec quelle grâce touchante, elle fait part à la tante du fils de l'exil, de ses insuccès. Avec quelle pureté de sentiment elle flétrit la conduite du poète quand elle écrit :

« En vérité, plus je réfléchis à la triste position de M^{me} de Chênedollé, plus elle me paroît pénible et embarrassante, ayant affaire à un homme aussi déloyal; il n'a cessé de me tromper en tout... »

Quelques jours plus tard Mademoiselle Céleste d'Acosta écrivait au fils de l'exil :

« Vendredy 24 Décembre 1824 (1).

« Il y a quelques jours monsieur qu'une personne ma remis une
« somme de 94 fr. plus 6 fr. pour en payer le port, pour vous la
« faire passer, elle m'a dit quelle vous devoit cela depuis 12 ans,
« quelle vous demande beaucoup de pardon de vous l'avoir gardé
« si longtemps, que si vous l'exigez, quelle vous en payera les
« intérêts, qu'aussitôt qu'elle le pourra elle vous les fera passer,
« je ne sais vous dire précisément d'où cela vient mais il me
« parait que c'est une restitution, je m'empresse de vous l'envo-
« yer par la diligence: si j'avais été ici l'orsque ma sœur vous a
« fait passer l'argent de Mr votre père, j'y aurais joint celui-ci
« mais comme on a ajouté 6 fr. pour le port, je ne me fait aucun
« scrupule de vous l'envoyer exprès je le ferai partir aujourd'hui
« ou lundi parce que je crois que le jour de Noël et le lendemain,
« les voitures ne partent pas. Adieu, Monsieur, veuillez me rap-
« peller au souvenir de M^{me} de Chênedollé et de M^{lle} votre tante
« et assurez lès que je ne les oublie pas et que je leur suis toujours
« tendrement attachée. Croyez aussi Monsieur à mon bien sin-
« cère attachement.

« Céleste d'Acosta. »

Quelle contribution d'amitié dévouée, les demoiselles d'Acosta payèrent au fils de l'exil et à sa famille. Cette lettre n'en est-elle pas une nouvelle manifestation?

Le fils de l'exil répondit à M^{lle} Céleste d'Acosta :

« Mademoiselle,

« Je prends la liberté de vous envoyer une lettre pour mon
« père avec prière de la faire mettre à la poste. Je ne l'affranchis
« pas parce que j'ai remarqué plusieurs fois que grâce à l'infidé-
« lité du bureau de Liège, les lettres ne parvenaient guère lorsque
« je prenais cette précaution. Je vous prie, Mademoiselle, d'avoir
« la bonté de retenir ces déboursés sur le premier argent que vous
« recevrez pour me le faire passer, à l'adresse suivante, car nous
« avons changé de logement, *Rue derrière St-Jacques N^o 487.*

« J'ai reçu, M^{lle}, les deux envois d'argent que vous m'avez
« faits consécutivement: je vous en adresse mes remerciemens.
« Le second m'a surtout surpris; je ne l'ai accepté que parce que

(1) 1824 est une ajoute de Chênedollé.

« vous me l'annonciez comme une restitution, mais je n'ai garde
« d'en vouloir toucher les intérêts.

« Je vous aurais depuis long-tems répondu, ainsi qu'à mon père
« si je n'avais été très malade tout l'hiver.

« Je vous prie, Mademoiselle, de me continuer vos bontés, et
« de vous intéresser toujours à mon sort, qui est loin d'être heu-
« reux. S'il arrivait quelque accident fâcheux à mon père, cher-
« chez à en être informée, pour m'en prévenir, et aussi pour le
« disposer favorablement pour moi, qu'il ne néglige pas au moins
« cette dernière ressource pour réparer une grande injustice.
« Ma mère et ma tante se rappellent à votre bienveillant souve-
« nir, quant à moi, Mademoiselle, je vous présente, de nouveau,
« ainsi qu'à Mademoiselle Céleste et à Madame de Berruyer, la
« nouvelle assurance de mon respectueux et inviolable attache-
« ment. »

25 Mars 1825.

En terminant sa lettre, le fils de l'exil invite Mademoiselle d'Acosta, à le prévenir, au cas où il arriverait un accident fâcheux à son père. L'état de santé de ce dernier, inspirait au fils des inquiétudes, sur sa longévité.

Il adresse en outre à Mademoiselle d'Acosta, une lettre pour son père, qu'il lui demande de faire mettre à la poste, à Paris.

« Mon Père;

« Je profite des premiers moments de repos que me donnent
« mes nombreuses occupations et que me laisse ma santé encore
« chancelante, pour répondre à vos deux dernières lettres. J'ai
« été très souffrant tout l'hiver, et retenu chez moi pendant les
« mois de Décembre et de Janvier par une violente fièvre gas-
« trique, qui m'a bien affaibli. Dans ma convalescence, j'ai
« encore un redoublement d'occupations. Le Professeur de rhéto-
« rique à son tour est malade, et pour long-tems, et c'est moi
« qu'il a chargé de le suppléer. Cette marque honorable de con-
« fiance me laisse à peine un instant de liberté et contribue à me
« maintenir dans un état de santé assez précaire. Je n'ai regu
« que le 17 Décembre votre lettre du 5. Quant à ce qui concerne
« les fragmens, je vous dirai que je ne puis être en rien respon-
« sable des annonces d'un journal que je ne lis jamais, dont je
« n'ai même pu me procurer le N^o en question, et avec lequel je

« n'ai jamais eu la moindre relation. Si j'avais pu voir ce N^o, je
« saurais à quoi m'en tenir. Je suppose que cette annonce n'est
« que la répétition d'un article que le zèle trop empressé d'un
« ami a fait, à mon grand déplaisir, insérer dans le *Journal de*
« *Bruxelles*. Je lui avais écrit dans l'épanchement de l'amitié
« que j'allais bientôt publier (pour obtenir le titre de Docteur en
« lettres), une dissertation critique sur Lucain, et comme *spé-*
« *cimen* d'une nouvelle édition de ce poète, le 1^{er} livre conféré
« sur 3ms. non explorés jusqu'ici. Cet ami, sans ma participa-
« tion, et sans m'en prévenir, a donné cette nouvelle dans le
« *Journal de Bruxelles*, qui est la feuille officielle. J'en ai été dou-
« blement fâché, parce que je suis ennemi de tout charlatanisme
« littéraire, et que je n'aime les louanges qu'après les avoir méri-
« tées; en outre, parce que je n'ai pas beaucoup d'estime pour
« une feuille vénale, dont je regarde les éloges presque comme
« une calamité. Au reste, ce travail ingrat et difficile n'est pas
« encore terminé, et j'aurai soin d'ailleurs de n'en pas envoyer
« d'exemplaires à mes amis de Paris, puisque pour vous plaire,
« *je dois me condamner à une nullité absolue*. Quant à votre lettre
« du 29 Novembre, je ne sais à quoi attribuer le retard qu'elle a
« éprouvé, je ne l'ai reçue que le 29 Janvier, tandis que l'argent
« que vous m'y annonciez m'était parvenu dès le 17 Décembre,
« époque à laquelle il m'a été bien utile, dans les dépenses for-
« cées que me causait ma maladie. Je souhaite beaucoup que vous
« puissiez tenir la promesse que vous me faites de m'envoyer
« huit cents francs d'ici au mois d'Avril prochain. Cette somme
« me tirerait en partie d'embarras, et m'aiderait à payer des
« dettes que la situation des personnes qui doivent vous être
« chères m'ont forcé de contracter.

« Ma santé a reçu de si vives atteintes que je me sens encore
« incapable de tout travail sérieux. Je ne suis bon tout au plus
« que pour faire ma classe. Et vous, Que faites-vous? Que com-
« posez-vous en ce moment? Votre *Tilus* paraîtra-t-il bientôt?
« Ne m'en transcrirez-vous jamais quelques fragmens? J'ai vu
« dans un journal que vous devez faire des lectures à la société
« des bonnes lettres. Vous venez donc bien souvent à Paris, et
« nous sommes parfois rapprochés par une route que l'on fait
« en deux jours et demi. Quand pourai-je vous voir, vous embras-
« ser, et vous dire mille choses que l'on ne peut confier au papier?

« Répondez moi à ce sujet, et recevez la nouvelle assurance de
« mes sentimens d'affection tendre et respectueux.

« 25 Mars 1825.

« Vous devriez dans chaque lettre me marquer où je dois vous
« adresser ma réponse, afin que je sache si c'est à Vire ou à Caen.

Avec quelle tristesse le fils de l'exil s'exprime dans cette lettre.
Comme une plainte qui s'exhale de son âme, il écrit :

« Et j'aurai soin d'ailleurs de n'en pas envoyer d'exemplaires
« à mes amis de Paris, puisque pour vous plaire, je dois me con-
« damner à une nullité absolue ».

Par quel abus d'autoritarisme et que rien ne pourrait justifier,
l'auteur du *Génie de l'Homme* exigeait-il de son propre enfant,
l'annihilation complète de sa personnalité littéraire, de son moi
dis-je, puisque telle était l'orientation de son esprit, le rêve de sa
vie.

Et malgré ce sacrifice de toute sa raison d'être, de ses espoirs,
de suivre son père dans la voie des lettres, le fils termine déferent
et affectueux.

En dépit de ses promesses dernières, le poète n'a pas adressé
d'argent, Il écrit à son fils une lettre misérable, tant il s'accuse
de ne pas être heureux :

« à Vire, le 4 août 1825.

« Mon Cher Charles,

« Je profite du premier moment libre que me laissent mes
« inspections qui viennent de Paris, pour m'entretenir un mo-
« ment avec vous. Je n'ai pu vous envoyer d'argent comme je
« vous l'avais annoncé pour le mois d'avril. Toutes les ressources
« sur lesquelles je comptais m'ont manqué à la fois. J'avais
« espéré que les *Indemnités* me mettraient à même de vous
« envoyer une somme assez considérable, et vous avez vu vous
« même la manière dont cette loi, annoncée avec tant de fracas
« a tourné. Après avoir statué l'indemnité d'après une estimation
« infiniment faible, on nous accorde un cinquième par an, et le
« cinquième que nous devons toucher dès le mois de Juin, ne
« sera peut-être pas touché dans trois mois d'ici, on nous fait
« cent mille difficultés dans les préfectures, et au ministère des
« finances pour nous payer le plus tard possible les misérables
« débris de notre fortune. D'un autre côté la sécheresse vient de

« porter la désolation dans notre pays. Tout est brûlé dans les
« campagnes, il n'y a plus de paturages, les bestiaux qui font la
« richesse de notre *Bocage* sont tombés à rien, il est impossible
« d'avoir de l'argent des fermiers qui se trouvent presque rui-
« nés. Je suis donc, à peu près réduit pour vivre aux émolumens
« de ma place, et vous savez combien cette ressource est faible
« pour toutes mes charges. Ne me sachez donc pas mauvais gré,
« mon Cher Charles, si je ne vous ai pas encore envoyé l'argent :
« vous devez être persuadé, si je ne l'ai pas fait, qu'il y a une
« impossibilité de ma part; mais actuellement que la fin de mes
« inspections me laisse un peu de calme, je vais m'occuper de
« vous en trouver, dussé-je en emprunter, et d'ici au 10 septem-
« bre vous en recevrez. Vous me parlez dans votre dernière lettre
« de mon poëme de *Titus* et vous demandez si je compte le publier
« mon Cher Charles, je suis si malheureux si tourmenté par ma
« position, que je n'ai plus le courage de m'occuper de poésie.
« J'ai tout laissé là. Vous me dites que vous présumez que, d'a-
« près les annonces de la société des Bonnes lettres, où j'ai du
« souvent lire des morceaux de poésie, je fais de fréquens voyages
« à Paris. Le fait est que depuis le mois de Juin 1823, je n'y ai
« pas mis les pieds. Il est vrai qu'on a annoncé dans les journaux
« qu'on devait lire à la Société des *Bonnes lettres* quelques pièces
« de vers de Moi, on y en a lu en effet deux, *une ode à Racine*, et
« *une ode sur la guerre d'Espagne*. Mais c'est un de mes amis,
« M. Roger de l'académie Française auquel je les ai envoyées de
« Vire qui les a lues pour moi, je n'y ai pas paru. Mon cher Char-
« les, je suis absolument découragé, rien ne me réussit. On m'a-
« vait promis une Inspection Générale, et je n'ai rien obtenu;
« il y a trois ans que je sollicite une pension comme homme de
« lettres, et je n'ai rien; il y a dix ans que j'aurais dû être de
« l'académie, les hommes les plus obscurs me passent sur le ventre.
« Vous voyez mon Cher Charles, que je ne suis pas heureux. Si
« je l'étais davantage, vous vous en apercevriez, et un de mes
« chagrins est de ne pouvoir vous faire tout le bien qu'il serait
« dans mon cœur de vous faire.

« Tout à vous, votre ami

« Charles. »

Reçu le 18 Août 1825.

(Royaume des Pays-Bas).

« Ecrivez moi à Vire, et non à Caen. Je serai à ma campagne
« près Vire d'ici au mois de Novembre. »

Quel tableau lamentable de sa vie le poète trace à son fils. Il est possible que ses ressources n'aient pas été brillantes, mais la mauvaise foi manifeste de ses promesses, permet d'affirmer qu'il a exagéré cette peinture de son existence, pour attendrir son fils sur son propre cas et s'éviter son juste ressentiment.

Mademoiselle François d'Acosta écrit au fils de l'exil :

« Paris 22 Juillet 1826.

« Je vais encore avoir recours Monsieur a votre complaisance,
« pour vous prier de nous rendre un nouveau service. Ayant à
« reclamer des indemnités, il est nécessaire que nous produisions
« l'extrait mortuaire de mon Père, que nous n'avons pas. Vous
« seroit-il possible de prendre la peine de le retirer et nous l'en-
« voyer, nous vous en aurons une véritable obligation ; cela cou-
« tera sans doute quelque chose. Vous voudrez bien me le dire
« et je vous le ferai passer par la poste ou le joindrai au premier
« argent que M. votre Père m'enverra pour vous faire passer.

« Mille pardons Monsieur, de vous donner cet embarras, vous
« avez mis tant d'obligeance dans toutes les circonstances a nous
« rendre service que j'ose espérer encore, que vous le voudrez
« bien dans celle ci.

« J'ai l'honneur d'être Monsieur votre très humble servante.

« François d'Acosta ».

Le fils de l'exil répond à Mademoiselle François d'Acosta :

« Mademoiselle,

« Sans une grave maladie dont je relève à peine, j'aurais
« répondu depuis long-tems à la lettre que vous m'avez fait l'hon-
« neur de m'écrire le 22 Juillet dernier. Vous verrez par la date
« de la pièce que je vous envoie que je n'ai pas perdu de tems
« pour me la procurer ce n'est donc qu'à mon état de souffrance
« qu'il faut attribuer la tardive expédition de cet extrait mor-
« tuaire. N'oubliez pas, Mademoiselle, de faire légaliser la signa-
« ture du gouverneur de la province de Liège par le Ministre
« Belge à Paris, il demeure, je crois, Rue Taibout.

« Je suis bien charmé, Mademoiselle, que cette circonstance
« m'ait mis à même de vous donner une nouvelle preuve, bien
« faible, sans doute, de la respectueuse reconnaissance que je

« conserve de toutes les bontés de votre famille pour la mienne.
« Vous pourriez y mettre le comble en faisant vous même ou
« *en faisant faire par votre honorable parent M. de Chateaubriand*
« *une démarche près de mon père*, qui nous laisse dans le plus
« déplorable abandon. Depuis 3 ans, je n'ai rien reçu de lui, et
« depuis plus d'un an il ne m'a pas écrit. Ma mère est toujours
« souffrante, et ma Tante, qui a 76 ans, est dans une position
« très fâcheuse. Les appointemens de ma place sont loin d'être
« suffisants pour subvenir à nos besoins et à ma propre existence.
« J'ai dû recourir à des emprunts onéreux, et auxquels je me vois
« dans l'impossibilité de faire honneur. Si mon père avait tenu
« les engagemens qu'il avait pris par écrit avec moi chez Madame
« Berruyer, à Versailles, en présence de Mademoiselle Céleste
« votre sœur, je ne serais pas réduit à l'état affreux de gêne où
« je me trouve aujourd'hui, ainsi que les personnes qui me sont
« chères, et pour lesquelles je dois tout sacrifier. Depuis 1821,
« j'aurais dû toucher 5.000 fr. (1.000 fr. par an), sur lesquels
« j'ai à peine reçu en tout 800 fr. Il serait digne de vous, Made-
« moiselle, de rappeler mon père à d'autres sentimens et de lui
« faire voir qu'il ne doit pas ajouter aux maux qu'il m'a déjà
« faits de nouvelles infortunes, qu'il doit, au contraire, autant
« qu'il le peut, chercher à diminuer mes trop justes sujets de
« plaintes à son égard. Ne serais-je pas en droit de réclamer de
« lui un nom, un état, qui n'ait rien de précaire?

« Pardon, Mademoiselle, pour tous les détails dans lesquels je
« viens d'entrer, j'ai cru qu'ils vous étaient nécessaires pour pou-
« voir agir efficacement; votre bon cœur fera le reste.

« Veuillez, Mademoiselle, recevoir, ainsi que Mademoiselle
« Céleste la nouvelle assurance des sentimens respectueux et
« dévoués avec lesquels...

« J'ai l'honneur d'être pour la vie votre très humble serviteur.

« 25 Août 1826. »

Le fils de l'exil sollicitait de Mademoiselle d'Acosta, l'interven-
tion de son cousin M. de Chateaubriand auprès de son père.

Sur les 5.000 fr. de pension que le poète aurait dû, à cette
date, avoir versé, il n'avait envoyé que 800 fr. C'était effective-
ment peu.

Le fils adresse à son père une nouvelle lettre de reproches :

« Puisque vous vous complaisez à garder avec moi un silence
« désolant, je me vois forcé de le rompre, je ne puis supporter
« plus longtems l'état d'inquiétude dans lequel vous me plongez.
« Je n'ai pas de nouvelles de votre santé depuis un an, et ce n'est
« que par les journaux que je suis informé de ce que vous faites.
« Ce sont eux qui m'ont appris que vous avez publié une 4^e édit.
« du *Génie de l'Homme*, et que vous avez revu la trad. de Shaks-
« peare, par M. Bruguière de Sorsum. N'est-il pas affligeant
« pour moi de n'être instruit de tous ces détails qui m'intéressent,
« que par des journaux que le hasard me fait parcourir? Ne de-
« vrai-je pas recevoir ces livres d'une main qui m'est chère?
« Mais pourquoi vous abaisseriez-vous à me faire part de toutes
« ces choses, puisque vous ne craignez pas de nous laisser ici dans
« le dénuement le plus absolu? Toutes vos promesses restent
« sans effet, et me font manquer aux engagements les plus sacrés.
« Depuis 3 ans, vous ne m'avez rien envoyé, et des 5.000 fr. que,
« d'après votre offre libre, spontanée et écrite, j'aurais dû rece-
« voir depuis 1821, j'ai à peine touché 800 fr. Et cependant, j'ai
« à soutenir ici, avec les chétifs émolumens de ma place deux
« personnes constamment malades; je dois en outre faire face à
« des engagemens, contractés à des époques difficiles.

« Moi-même, j'ai été depuis un an 2 fois très dangereusement
« malade, je suis même à peine convalescent aujourd'hui. Le
« chagrin que vous me causez et l'exès de travail ruinent ma
« santé qui est loin d'être bonne telle qu'en 1821. Vous vous plai-
« gnez dans votre dernière lettre du 4 Août 1825 d'injustices et
« de passe-droits qu'on vous a faits. Je puis vous en dire tout
« autant. J'ai rempli l'an passé, sans indemnité, l'intérim de la
« rhét. pendant 8 mois; malgré ce titre, et malgré des recomman-
« dations pressantes, j'ai été sacrifié, et la chaire a été donnée à
« un homme favorisé, à un ancien élève de l'école polytechnique,
« que l'on a tiré d'un petit collège où il se déplaçait. Mes collè-
« gues et moi avons tous échoué. Je suis aussi découragé et je
« voudrais être à même de pouvoir quitter un établissement dans
« lequel je me vois la victime d'une criante injustice.

« Veuillez me dire franchement si vous viendrez à mon secours,
« si vous m'enverrez de l'argent; sur tout fixez-moi sans détour
« l'époque précise et la somme exacte, j'ai besoin de la savoir,
« à cause des engagemens onéreux que j'ai contractés et auxquels

« je ne sais comment satisfaire. La liquidation et le produit de
« vos deux dernières publications, vous mettent sans doute à
« même de m'être utile, et de me tirer de l'affreux labyrinthe
« dans lequel je suis engagé. Si vous aviez tenu vos promesses,
« je serais aujourd'hui sans dettes, et surtout sans soucis, au
« moins de ce côté. Vous pouvez encore réparer ce mal, si vous
« voulez. Ecrivez-moi, et rendez-moi l'espérance, ou plongez-
« moi tout à fait dans le désespoir.

« Malgré l'indifférence que vous me témoignez, je suis, comme
« je serai toujours

« Votre dévoué fils ».

25 Août 1826.

« P. S. Je dois donc entièrement renoncer au bonheur de vous
« voir, de vous serrez dans mes bras et de m'entretenir avec
« vous ».

De quel spectacle lamentable le poète et son fils sont l'objet
dans les lettres qu'ils échangent, et dans lesquelles ils se peignent
leur existence réciproque, sous les plus sombres couleurs : l'un
pour réclamer de l'argent, l'autre pour ne pas en envoyer.

Le poète répond à son fils :

« Vire, 31 Août 1826.

« Je vous envoie, mon cher Charles, une somme de quatre cents
« francs par la voie de Mademoiselle d'Acosta. C'est tout ce que
« je puis faire pour le moment. Il y a bien longtemps que j'avais
« le désir de vous faire passer cette somme, mais mes moyens sont
« si médiocres, que jusqu'ici je n'avais pu la ressembler. *Je vous*
« *ai déjà peint l'année dernière la détresse dans laquelle je me*
« *trouvais.* A la mort de mon père j'ai trouvé un bien tellement
« obéré que les *charges* sont presque aussi fortes que les *revenus*,
« et que pour vivre je suis presque réduit aux émolumens de ma
« place. J'avais fondé des espérances assez grandes sur les *Indem-*
« *nités*, mais vous avez vu à quoi les indemnités se sont réduites.
« Moi, par exemple, j'ai été privé par le fait de l'Emigration de
« deux propriétés qui s'élevaient à un capital de 70.000 fr. Eh !
« bien ! j'ai été *liquidé* à une somme de 15.200 fr. qui réduits à
« 3 pour cent, et payables par *cinquièmes* donnent à peu près
« cent francs par an d'ici à cinq ans. Vous voyez que c'est une
« dérision ! Je me verrai sans doute dans la nécessité de vendre
« cette créance sur l'état, et j'en trouverai à peine un capital de

« 9.000 fr. Cependant, j'ai le projet de le faire ne fût-ce que pour
« m'acquitter de mon *arriéré* avec vous.

« Ajoutez à cet état pitoyable de ma fortune, les infirmités
« qui viennent fondre sur moi. J'en ai surtout une très grave,
« c'est une descente occasionnée par une *course forcée* que je fus
« obligé de faire l'an dernier à cheval et dans des chemins exé-
« crables, pour mes *inspections*. Cet accident que je regardais
« d'abord comme peu de chose, s'est aggravé au point que je ne
« sais presque plus monter à cheval, ni voyager en voiture, sans
« les plus vives douleurs.

« Vous voyez, mon Cher Charles, que votre ami n'est pas heu-
« reux et ne lui en voulez pas, si jusqu'ici il n'a pas fait pour vous
« tout ce qu'il a le désir de faire. Mais comme je vous l'ai déjà dit,
« je vais m'occuper de vendre ma créance sur l'Etat, et alors je
« vous ferai passer dans le plus court délai ma partie des sommes
« arriérées, et je ferai en sorte par la suite de vous payer plus
« régulièrement, mais je vous le répète, si depuis trois ans, je n'ai
« pas rempli exactement mes engagemens envers vous, ce n'est
« pas ma faute, vous ne pouvez vous faire une idée des embarras
« où j'ai été réduit, par les charges qui ont pesé sur moi, et par
« le défaut de paiement des fermiers, occasionné par la cessation
« totale du commerce dans notre pays.

« Tout à vous votre Bon Ami »

Reçue le 8 septembre 1826.

Dans sa lettre, le poète dépeint à son fils. l'état de sa situation financière. Ses moyens sont médiocres dit-il, alors qu'il a trouvé à la mort de son père, un bien obéré.

Et les promesses de lui envoyer, plus tard, de l'argent, réapparaissent, avec le luxe habituel des démonstrations captieuses.

Il termine, en lui faisant part de l'infirmité dont l'année précédente il fut l'objet; une hernie, survenue à la suite d'une course forcée à cheval, pour ses inspections.

Mademoiselle d'Acosta écrit au fils de l'exil :

« 11 Septembre 1826.

« J'ai reçu votre lettre Monsieur et l'extrait mortuaire de mon
« père, je vous remercie de votre obligeance, et de toute la peine
« que vous avez bien voulu prendre, je crains beaucoup d'être
« encore obligé d'avoir recours à vous, car cet extrait est fautif;

« mon père s'appelait Jacques et on a mis Jean, il est né à Rennes
« et on a mis né à Paris. Je ne sais pas encore si cela fera quel-
« ques difficultés. Ce que je désire beaucoup savoir aussi Monsieur
« c'est le prix de ce que cela vous a coûté; M. votre père m'a
« écrit et m'annonce de l'argent pour vous, j'y joindrai cette
« petite somme, il vous a écrit aussi j'ai fait mettre la lettre à la
« poste je crains qu'elle ne vous soit pas parvenue parce que j'ai
« oublié de l'affranchir; ma sœur Céleste est ici, vous savez
« qu'elle vous porte un vif intérêt, je lui ai communiqué votre
« lettre, elle va de suite écrire à M. votre père, pour lui faire les
« plus vifs reproches du retard qu'il met à vous faire passer la
« somme qu'il vous doit; ce qu'il m'annonce est très peu de chose.
« Ma sœur me prie aussi Monsieur de vous demander si vous avez
« reçu la somme de 100 fr. qu'elle vous a fait passer par la dili-
« gence; c'était une restitution qu'on vous faisait; elle vous a
« écrit à cette époque et n'a point reçu de réponse. elle désire
« savoir si cet argent vous est parvenu.

« Je désire beaucoup Monsieur que votre santé se rétablisse
« et que vos petites affaires puissent s'améliorer; soyez sur que je
« ne négligerai rien de ce que je pourrai faire pour y contribuer,
« M. de Chateaubriand n'a aucun pouvoir ni aucune relation
« à présent avec M. votre père, mais je crois qu'il craint davan-
« tage M^{me} de Berruyer qui a été témoin de tous les arrangements
« faits avec vous, et d'ailleurs il sait bien toutes les relations
« qu'elle a dans son pays et craint sa réputation.

« J'ai l'honneur d'être Monsieur votre très humble servante :

« Françoise d'Acosta.

« Rue Garençière N^o 12, F. b. St-Germain. »

Il ressort de la lettre de M^{lle} d'Acosta, que M. de Chateaubriand pressenti par sa cousine, au sujet d'une intervention de sa part auprès du poète, en faveur du fils de l'exil, se serait récusé quant à l'accomplissement d'une pareille démarche. La réponse qu'elle fait à ce sujet, alors qu'elle écrit : « M. de Chateaubriand n'a aucun pouvoir ni aucune relation à présent avec M. votre père. . . » semble indiquer que l'excuse donnée soit pour motiver ce refus.

Le fils de l'exil répondit à M^{lle} d'Acosta :

« Mademoiselle,

« Voici les observations que vous pouvez faire valoir à Paris

« au sujet de l'extrait mortuaire, qui ne peut-être rectifié ici,
 « puisque les officiers de l'état civil de Liège doivent se borner
 « à transcrire ce qui est inscrit sur leurs registres. Ils s'expose-
 « raient à une accusation de faux, s'ils se permettaient d'y chan-
 « ger la moindre chose. Vous ferez remarquer que M. votre père
 « étant mort ici sans être entouré de parens ou d'amis, qui con-
 « nussent à fonds les détails de la vie privée, c'est par une erreur
 « bien entendu que les témoins ont déclaré Jacques au lieu de
 « Jean, ces deux prénoms qu'on écrit ordinairement en abrégé,
 « commencent par la même lettre. Comme les filles de M. d'A-
 « costa résidaient à Paris, les témoins ont cru que M. votre Père
 « était aussi natif de cette ville. Le point important à constater
 « c'est *l'identité*, et elle est prouvée puisque la qualité d'inspec-
 « teur de l'hôpital militaire de Liège est donnée à M. votre père
 « dans l'acte de décès, et qu'il est facile de la vérifier dans les
 « bureaux du ministère de la guerre. Je crois donc, Mademoiselle,
 « qu'on ne peut vous faire aucune chicane à cet égard. Vous
 « ferez bien de communiquer les observations précédentes à votre
 « Avocat, pour qu'il voie si elles sont fondées. Si vous avez besoin
 « ici de quelque autre document, je ne négligerai rien pour vous
 « les procurer sans délai. Quant au prix de l'acte de décès, il est
 « si modique qu'il ne vaut pas la peine de parler de cette baga-
 « telle. Je vous suis fort reconnaissant, Mademoiselle, des peines
 « que vous et M^{lle} votre sœur voulez bien vous donner pour moi.
 « J'avais eu l'honneur d'écrire à M^{lle} Cèleste après la réception
 « des 100 fr. qu'elle m'a fait tenir. Il faut que ma lettre se soit
 « égarée en quelque bureau de poste. J'ai reçu dernièrement celle
 « de mon père que vous avez eu la bonté de m'expédier. J'espère
 « tout, Mademoiselle, de votre bienveillante intervention, je
 « souhaite seulement que l'envoi d'argent qu'il m'annonce me
 « parvienne bientôt; jamais il ne m'en sera venu plus à propos.
 « Mais ce secours est bien faible après 3 ans de retard !

« Veuillez, Mademoiselle, continuer, vous et Mademoiselle
 « votre sœur, à m'honorer de votre précieuse estime, et daignez
 « agréer toutes deux l'hommage de mon profond respect et de ma
 « vive reconnaissance.

« 20 Septembre 1826 ».

Un an après, toujours à la veille des vacances, persistant à
 utiliser à cette date, le moyen qui lui avait jusqu'à présent réussi,
 le poète écrit à son fils :

« Vire, 12 Août 1827.

« Je vous donne avis, mon Cher Charles, que je vous fais passer
« par la voie de ces demoiselles d'Acosta, une somme de 500 fr.
« qui vous sera parvenue à Liège avant le 25 Août. Elle provient,
« cette somme, de mes *Indemnités*, sur lesquelles je viens de tou-
« cher une légère somme; ce n'est que depuis fort peu de temps
« que je suis *liquidé*. C'est le premier argent que j'en touche, et
« je m'empresse de vous en faire part. Mon projet est toujours
« de *vendre* mes indemnités, et une fois vendue, je vous ferai
« parvenir une plus forte somme.

« Au mois d'Octobre, je vous fis parvenir, toujours par la voie
« de Mesdemoiselles d'Acosta, une somme de trois cents francs.
« Comme vous ne m'en avez pas accusé réception, je serais bien
« aise de savoir si cette somme vous est parvenue exactement;
« écrivez m'en donc un mot.

« Ma santé n'a pas été bonne pendant tout l'hiver, et pendant
« tout le printemps. J'ai été un peu mieux cet été, mais je suis
« redevenu souffrant depuis quelques jours, et j'attribue cette
« indispositions aux grandes variations que l'atmosphère a éprou-
« vées ici. J'espère que votre santé est bonne à vous ! Adieu mon
« Cher Charles, comptez sur la constante affection de votre Ami.

« De Chênedollé ».

Reçu le 2 Septembre 1827.

Le poète prévenait à nouveau son fils, qu'il allait lui adresser des fonds, et pour mieux le faire patienter il lui en indiquait la provenance.

Le fils répondit à son père, probablement dans le courant de l'année 1827 :

(1827).

« Mon Père,

« Je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre du 12 Août dernier
« parce que j'attendais les 500 fr. que vous m'y annoncez, pour
« vous en accuser en même temps réception. Mais comme cette
« somme ne m'est pas parvenue, et que je crains, d'après le peu
« de régularité des envois précédens, qu'elle n'arrive pas de sitôt,
« je vous écris aujourd'hui. Je ne vous ferai pas le tableau de
« notre détresse, ni des obligations sacrées que j'ai à remplir, je
« vous l'ai tant de fois mis sous les yeux, que je crains de vous
« fatiguer par une répétition inutile. Je me borne aux détails sui-

« vans. Mon traitement a diminué loin d'augmenter. On a nommé
« des régens supplémentaires de mathématiques et de hollandais
« qui viennent nous enlever une portion considérable d'un miner-
« val qui était déjà fort modique. La chaire de rhétorique a été
« vacante; je n'ai pu l'obtenir, quoique j'en eusse fait l'intérim
« pendant 8 mois sans indemnité, et que je fusse appuyé par des
« personnes recommandables. J'ai été supplanté par un ancien
« élève de l'école polytechnique qui avait une petite place dans
« un petit collège, mais il a été chaudement porté par ses cama-
« rades qui jouissent dans ce royaume d'un grand crédit et qui se
« soutiennent tous par un esprit de corps ou par une espèce de
« confraternité maçonnique.

Le poète s'était joué une fois de plus de son fils. Quelle corres-
pondance affectueuse pouvait se poursuivre sous le couvert d'une
telle mauvaise foi? Il ne répondit plus à son enfant et ce dernier,
lassé, renonça pour un temps à poursuivre de ses revendications
ce père qui n'en avait que le nom.

Trois années passèrent ainsi sans qu'ils échangeassent le moindre mot.

En 1830 cependant, aux vacances, le fils de l'exil se rendit à
Paris. Dès son arrivée dans la capitale, il adressa, au poète ce
court billet :

« Mon Père,

« Je suis depuis deux jours à Paris, mais je n'ai pu me procurer
« votre adresse. Malgré votre indifférence injuste pour un fils
« qui vous respecte autant qu'il vous aime; je brûle du désir de
« vous voir, de vous embrasser, de vous parler.

« J'attends vos ordres. Je suis logé rue d'Orléans, St-Honoré,
« Hôtel d'Orléans.

« Paris, 27 Août 1830.

« Si vous ne répondez pas à cette lettre, je me verrai forcé
« de recourir aux bureaux de l'Université pour avoir votre
« adresse. »

Le fils de l'exil ne recevant aucune réponse écrivit de nouveau
à son père.

« Mon Père,

« Il est impossible que vous n'ayez pas reçu ma lettre du 27
« Août dernier. J'ai appris à l'hôtel du Danube, rue Richepanse,

« que l'on vous renvoie à Vire les lettres qui viennent à votre
« adresse. Il faut absolument que vous ayons ensemble une confé-
« rence pour sortir de l'état cruel dans lequel votre silence pro-
« longé me laisse depuis plus de trois ans. Deux partis se présen-
« tent : j'irai à Vire, ou bien vous viendrez à Paris. Si votre arri-
« vée ne doit pas être très prochaine adressez-moi ici de l'argent,
« ou un billet à vue, car je suis dans une position très fâcheuse.
« Les communications avec la Belgique sont plus ou moins inter-
« ceptées, les collèges ne se rouvriront pas, je crois, au mois d'oc-
« tobre, et dans cet état de combustion, je ne toucherai pas même
« mon faible traitement. Si contre mon attente, je ne recevais
« pas de réponse ni d'argent d'ici à 8 jours, je me verais forcé de
« partir pour Vire ou Caen avec l'argent que j'emprunterais ici
« à d'anciens amis.

« En attendant votre réponse, je suis, comme je serai toujours.

« Votre respectueux fils

Ch. de Chênedollé ».

Paris, 13 Septembre 1830.

Sous le coup de la menace de voir son fils arriver à Caen ou à Vire, le poète lui répond immédiatement :

A Chênedollé, par et près Vire 17 Septembre 1830.

« Mon Cher Charles, je m'empresse de répondre à votre lettre
« du 13 courant, et de vous dire que dans ce moment, il m'est
« de toute impossibilité de me rendre à Paris. Je suis encore très
« souffrant d'une longue maladie que j'ai éprouvée au Printemps
« dernier, et dont je viens d'éprouver une rechute, il y a trois
« semaines. Cette maladie dont j'ai ressenti les premiers coups
« au mois de Mars dernier, m'empêcha de pouvoir me rendre à
« Paris au moment de ma nomination à la place d'Inspecteur
« Général. Je n'ai pu m'y rendre qu'à la mi-mai, et j'étais encore
« tellement souffrant que j'obtins de M. de Guernon-Ranville
« la permission de ne point faire d'inspection cette année et de
« retourner chez moi à la campagne pour y soigner ma santé. Ma
« santé depuis ce temps à toujours été fort chancelante, et der-
« nièrement, j'ai éprouvé une rechute qui m'a empêché de répon-
« dre à votre 1^{re} lettre, étant trop souffrant pour le faire.

« Je compte aller dans deux ou trois jours à Vire pour prendre
« moi-même des arrangements avec un banquier qui me remettra

« un billet à votre ordre, payable à vue le 23 du courant au plus
« tard.

« Quant à notre entrevue, je la désire comme vous, mais je
« présume qu'elle ne pourra guère avoir lieu que vers *la mi-octo-*
« *bre*, époque à laquelle je dois aller à Paris, pour y conférer avec
« les nouvelles autorités qui se trouvent à la tête de l'instruction
« publique. Tachez donc d'obtenir de *vos chefs* une prolongation
« de séjour en *France* jusqu'à cette époque là. Si la chose n'était
« pas possible, écrivez-le moi, et alors nous aurons une entrevue
« non à *Vire*, ou à *Caen*, cela ne se peut pas, mais à Lisieux, ville
« située à dix lieues de Caen sur la route de Paris. C'est là que
« d'après une lettre d'avis j'irai vous trouver.

« Je vous prie dans votre réponse, de m'indiquer une personne
« soit Mesdemoiselles *d'Acosta* ou d'autres, sous le couvert des-
« quelles je puisse vous adresser vos lettres; vous savez que *d'ici*
« je ne puis guère sans de graves inconvénients vous les adresser
« directement. Aussi, celle-ci vous arrivera par la petite poste,
« car je prend le parti de l'adresser à quelqu'un de ma connais-
« sance à Paris.

« Je vous recommande au reste la plus grande prudence. Vous
« devez sentir, voir même que des indiscretions pourraient me
« nuire grandement, dans ma nouvelle position, et vous êtes
« défavorable à vous même en me nuisant puisqu'elles me feraient
« perdre la possibilité de faire pour vous, ce qu'une position un
« peu plus heureuse pourra par la suite me permettre de faire; ce
« dont j'ai, je vous assure un bien vif désir.

« Je vous embrasse tendrement. Votre ami Charles.

« Je vous prie de ne pas vous impatienter pour l'effet à vue
« que je dois vous faire passer. Il est probable que vous le rece-
« vrez le 22 du courant. Cependant, comme je n'ai pas encore vu
« le banquier qui me remettra *cel effet* en échange de l'argent
« que je lui compterais. Je ne puis vous dire à un ou deux jours
« près *le jour précis* où il vous arrivera. Mais cela ne passera pas
« le 23 courant ».

Le père répond dans sa lettre qu'il ne pourra se rendre à Paris avant la mi-octobre. Comme il sait que son fils est obligé de rejoindre Liège au début d'octobre pour reprendre ses cours, il escompte que son enfant ne pourra rester à Paris jusqu'à cette

date. Il lui promet de lui envoyer incessamment de l'argent pour lui permettre d'attendre sa venue.

Comme il craignait l'arrivée inopinée de son fils à Vire ou à Caen, il lui écrit à nouveau dès le lendemain, de peur que sa lettre de la veille ne lui parvienne pas :

« A Chênedollé, par et près Vire.

« Je vous ai écrit, mon cher Charles, sous le couvert d'un ami
« une lettre fort détaillée dans laquelle je vous dis que je vais vous
« faire passer une lettre de change payable à vue; mais comme cet
« ami pourrait être à la campagne et que vous pourriez être deux
« ou trois jours, sans recevoir ma lettre, j'envoie ce billet à une
« autre personne de ma connaissance et je la charge de jeter ce
« petit mot à un des Bureaux de Poste à Paris. Ne vous impatientez
« donc pas si vous êtes deux ou trois jours sans recevoir ma
« lettre. Vous aurez votre effet payable à vue pour *le 24 courant*
« au plus tard. Je vous embrasse tendrement.

« Votre Ami

« Charles».

18 Septembre (1821).

Trois jours après, le poète écrivait à nouveau à son fils et lui adressait 250 francs.

« 21 Septembre 1830.

« Je vous fais passer, mon Cher Charles, ainsi que je vous l'ai
« annoncé par ma lettre du 17, un effet payable, à présentation
« de la valeur de 250 fr. et qui tombe le 25 courant. C'est tout ce
« que j'ai pû pour le moment. Je suis horriblement gêné, et les
« événemens de Juillet en mettant des embarras dans toutes
« les affaires, n'ont fait qu'accroître *énormement* les miens. Un
« peu plus tard, je ferai en sorte de vous envoyer une somme un
« peu plus forte. Je vous disais dans ma lettre du 17 qu'il m'était
« impossible de me rendre dans ce moment à Paris. Je vous en
« donnais plusieurs raisons. J'ajoutais que je ne pourrais guère
« m'y rendre avant le 15 ou le 20 octobre, et je vous engageais
« fort à tâcher d'obtenir de vos chefs une prolongation de séjour
« en France jusqu'à cette époque. Si la chose n'était pas possible,
« je vous priais de vous rendre à *Lisieux*, et non à Caen. et encore
« moins à Vire, où il faut bien vous garder de paraître. *Lisieux*
« qui est à dix lieux de Caen serait un endroit convenable pour

« notre entrevue, elle ne pourrait guères avoir lieu avant le 12
« Octobre. Vous m'écrirez en conséquence.

« N'oubliez pas dans votre première lettre de m'indiquer le
« nom d'un de vos Amis sous le couvert duquel je puisse vous
« écrire. Cela est essentiel

« Adieu, mon cher Charles, comptez sur mon amitié bien
« réelle.

« Votre ami Charles.

« Le Mandat est payable chez M. Thuret. L'adresse n'est pas
« sur le mandat, il faut la chercher dans le grand almanach du
« Commerce à l'art. des banquiers. Si Messieurs *Thuret* ne
« payaient pas, il faudrait présenter le billet à MM. *Delamarre*,
« *Charlin*, *Didier*, Banquiers qui payeraient sur le champ. »

Le poète indiquait qu'il ne pourrait être à Paris avant le 15
ou le 20 Octobre, ou à Lisieux avant le 12 du même mois.

Il savait très bien, alors qu'il écrivait cette lettre et qu'il enga-
geait son fils à demander un congé jusqu'à la fin octobre,
qu'il ne se rendrait pas à Paris à la date indiquée, exci-
pant au dernier moment un malaise subit, et qu'à la limite de son
congé, son fils dans la crainte de perdre sa place et manquant de
temps pour l'aller rejoindre à Caen, rentrerait à Liège, une fois
de plus victime de la mauvaise foi de son père.

Le fils de l'exil remis en confiance par l'envoi d'argent et les
trois lettres successives du poète, malgré les expériences anté-
rieures, lui répondit de la manière la plus affectueuse :

« Je n'ai pas répondu plus tôt à vos bonnes lettres des 17, 18
« et 21 septembre, parce que j'étais alors très souffrant, et en
« même temps très affligé des affaires de la Belgique. Je vois par
« les journaux que les intrigans y ont en général le dessus, et que
« la position des libéraux modérés comme moi n'y est plus guère
« tenable. C'est comme vous le savez, le propre des révolutions :
« les hommes sages, qui sont franchement attachés aux principes,
« se trouvent souvent en butte des deux côtés : *intra muros*
« *peccatur et extra*.

« Je vous expliquerai plus longuement la position toute parti-
« culière de la Belgique, si mal connue et pourtant si mal jugée
« en France, lorsque je serai assez heureux pour vous serrer con-
« tre mon cœur à Paris. Vous pensez bien que dans le bouleverse-

« ment actuel je n'ai pas songé à retourner en Belgique, où je
« voudrais ne devoir jamais remettre le pied. J'ai écrit à mon
« chef que j'étais retenu à Paris par des affaires de famille. Je
« vous attends donc avec la plus vive impatience; veuillez hâter
« le plus que vous pourrez votre arrivée, et me l'écrire d'avance.
« Je tiens à passer quelques jours avec vous avant de retourner à
« Liège, si toutefois j'y retourne. Cela dépendra de notre confé-
« rence qui, d'après cela, doit avoir lieu le plus tôt possible afin
« que je puisse prendre un parti, sans m'exposer à perdre ma
« place, dans le cas où je n'aurais pas la chance d'obtenir ici un
« équivalent.

« Votre billet de 250 fr. 75 c. dont je vous remercie, m'est venu
« bien à propos. Mon séjour prolongé à Paris m'entraîne, malgré
« ma sévère économie, à une dépense au dessus de mes moyens.
« Ma garde-robe était dans un état de délabrement, et j'ai été
« forcé de la remonter un peu. Je n'éprouve qu'un regret, c'est de
« n'avoir pu rien envoyer sur cet argent aux personnes que j'ai
« laissées à Liège, et qui doivent s'y trouver gênées, outre les
« inquiétudes qu'elles éprouvent actuellement au milieu des
« armes et de l'anarchie. Ce qui les console dans leurs peines,
« c'est qu'elles me savent à l'abri des réunions, exempt que je
« suis, par suite de mon voyage, de prendre en ce moment une
« couleur politique.

« J'ai dû faire protester le billet, MM. Thuret n'ayant pas
« voulu le payer. M. Delamarre a fait honneur à la signature de
« Mrs. Thuret, sans cela, j'aurais éprouvé un bien cruel désap-
« pointement.

« J'attends une lettre qui me précisera l'époque de votre
« arrivée, je désire qu'elle soit très rapprochée. Je vous embrasse
« du fond du cœur, et je vous offre la nouvelle assurance de mon
« tendre et respectueux attachement. »

5 Octobre 1830.

« Vous pouvez mettre sur votre lettre, lorsqu'elle sera cache-
« tée et adressée à mon nom, une enveloppe avec cette suscrip-
« tion : à *M. Cœuille, propriétaire de l'Hôtel d'Orléans, Rue*
« *d'Orléans, St-Honoré à Paris.* C'est, si je ne me trompe, le parti
« le plus simple à prendre. »

C'est le 5 Octobre que le fils de l'exil écrit à son père, lui deman-
dant de hâter sa venue à Paris.

Gagner du temps, telle était la tactique du poète, il ne répondit qu'à la mi-Octobre.

« J'étais absent de chez moi, quand votre lettre est arrivée.
« Voilà pourquoi je n'y ai pas répondu sur le champ. Je vous
« écris surtout pour vous dire qu'il m'est impossible d'être à
« Paris avant le 1^{er} Novembre. Tachez de prolonger votre séjour
« jusqu'à cette époque ou si la chose ne vous est pas possible, je
« ferai en sorte, une fois rendu à Paris, d'aller vous voir à Liège
« ou à Bruxelles aussitôt que la Belgique sera plus tranquille.
« Vous pouvez être sûr que je ne négligerai ni vous, ni vos inté-
« rêts. J'ai le plus grand désir de vous être utile, surtout si je
« reste en position de le faire d'une manière plus spéciale. Mille
« tendresses du fond du cœur. »

A flers, le 15 Octobre 1830.

Quelle trahison qu'une telle lettre ! Avoir fait patienter son fils à Paris jusqu'au 15 Octobre, pour lui mander ensuite, qu'il ne pourra se rendre dans la capitale avant le 1^{er} Novembre. Et ce mensonge nouveau, ajouté à tous les autres, qui consiste à lui promettre d'aller le voir à Liège, dès qu'il aura quitté Paris.

En rejoignant la Belgique, le fils de l'exil adresse à son père, son plus affectueux souvenir, dans l'espoir de le revoir bientôt.

« Les lettres que j'ai reçues me forcent à repartir aujourd'hui
« même pour ne pas m'exposer à perdre ma place. Ainsi donc,
« après être resté deux mois à Paris, après avoir fait d'immenses
« sacrifices pour m'y soutenir pendant ce long temps, je n'ai pu
« vous embrasser ! Je ne vous ai vu qu'une fois dans ma vie, et
« il y a de cela 9 ans. Tenez donc vos promesses, et écrivez-moi de
« Paris pour que j'aie vous rejoindre à Bruxelles ou ailleurs, peu
« m'importe le lieu. Mais ce qui ne m'est pas indifférent, c'est de
« vous voir, de vous embrasser. Faites aussi vos efforts, je vous
« prie, pour m'envoyer bientôt à Liège un effet, (l'argent coûte
« trop cher par la diligence). D'après ce qu'on me mande, le
« paiement de nos traitemens est suspendu on ne sait jusqu'à
« quelle époque. Jugez vous même tout ce que ma position à de
« cruel :

« Ne tardez pas trop dans vos propres intérêts à venir à Paris ;
« votre présence ne peut qu'être utile à votre conservation.
« Malgré l'attaque du *Constitutionnel*, vous êtes généralement

« bien vu, et d'après ce que j'ai entendu dire à des puissances
« du moment vous n'êtes pas considéré comme un homme poli-
« tique, mais comme un poète, un littérateur que l'on tient à
« honneur de maintenir en place. Votre seul tort est d'avoir été
« nommé par *M. Guernon-Ranville*; mais comme ce choix n'a
« pas été dû uniquement à la faveur, vous avez tout espoir d'être
« conservé.

« J'attends bientôt de vos nouvelles, j'ai grand besoin sous
« tous les rapports d'en recevoir.

« Je vous embrasse respectueusement et tendrement du plus
« profond de mon cœur. »

Paris, 26 Octobre 1830.

Malgré les quelques reproches du début de sa lettre, le fils de l'exil oublie sa propre détresse, pour rapporter à son père, ce qu'il a entendu dire de lui, à des puissances du moment.

Comment pourrait-il juger son père? La nomination du poète au poste d'inspecteur Général lui fait espérer, — suivant ses promesses, maintes fois renouvelées, — l'appui attendu.

Une année se passe cependant, et ne recevant rien il écrit au poète :

« Puisque malgré les promesses les plus solennelles, vous vous
« obstinez à garder le silence, il faut que je le rompe, pour vous
« demander une explication positive. D'après vos ordres, je suis
« resté deux mois à Paris en vous y attendant de jour en jour.
« Vous m'annonciez que, si vous ne me trouviez plus à Paris, vous
« viendriez me rejoindre en Belgique, ou que vous m'indiqueriez
« un rendez-vous dans une ville française. Vous n'avez fait ni
« l'un ni l'autre, vous ne m'avez pas même écrit depuis dix mois.
« Cet état d'angoisse et de souffrance ne peut durer plus long-
« temps. Mon séjour prolongé à Paris par votre volonté m'a sin-
« gulièrement obéré, j'y ai acheté par spéculations des livres
« que j'aurais pu revendre ici avec avantage, mais les événemens
« successifs de la révolution belge m'empêcheront de pouvoir
« réaliser ce capital. D'un autre côté, à mon retour ici, j'ai éprouvé
« une très grande diminution dans mon traitement. Nos rétribu-
« tions des externes sont devenues presque nulles, par suite des
« événemens politiques; les parens ne font presque plus étudier
« leurs enfants. La ville, dont les revenus sont diminués par les

« mêmes causes, a beaucoup de peine à nous payer nos modiques
 « appointemens fixes toujours en retard. Vous savez cependant
 « que j'ai à soutenir deux personnes âgées, dont les besoins aug-
 « mentent avec l'âge. Si vous aviez tenu l'engagement formel et
 « écrit que vous avez librement pris en 1821, de me faire une pen-
 « sion annuelle de 1.000 fr., je ne me trouverais pas dans ces
 « embarras toujours croissant, je ne serais pas obligé de recourir
 « à des emprunts onéreux, pour faire face en ce moment à des
 « dettes sacrées. Nous sommes accablés d'impositions, il faut
 « payer à la fois toutes les contributions de 1831, et la part dans
 « l'emprunt de 12 millions de florins, supporter les logemens
 « militaires etc., etc. Vous jugerez par ce tableau non chargé
 « de la gêne dans laquelle je me trouve. Il faut absolument que
 « vous veniez à mon secours. Sans cela, je ne puis plus garder les
 « ménagemens que vous m'avez commandés jusqu'à présent.
 « Je puis dire avec le vieux *Lear* « *to be* » : Si dans les premiers
 « jours de septembre, vous ne m'envoyez pas un millier de frs.
 « dont j'ai le plus pressant besoin, je me verrai forcé de m'adres-
 « ser aux tribunaux pour obtenir de leur justice une pension
 « nécessaire que je ne voudrais devoir qu'à votre équité et à vos
 « bons sentimens pour moi. J'espère encore que vous ne me
 « réduirez pas à cette cruelle extrémité, et que vous ne resterez
 « pas sourd à l'appel que je fais à votre humanité. Comme l'ar-
 « gent que l'on envoie par la diligence coûte énormément, vous
 « pouvez prendre la voie d'un banquier. Si vous n'en connaissez
 « pas à Paris, faites remettre les fonds chez M Volck marchand
 « d'armes, rue Mandar, N° 7, en ayant soin de m'en donner avis
 « afin que je puisse toucher, sans délai, le montant de l'effet chez
 « M. Lesoinne, correspondant de M. Volck. Si je ne reçois pas en
 « temps utile une réponse satisfaisante, je saurai bien que vous ne
 « voulez rien faire pour moi et que votre intention est de me pous-
 « ser au désespoir et à un coup d'éclat.

« Venez enfin à mon secours, car je n'en ai jamais eu si besoin
 « aimez moi comme je vous aime, et comme j'ose dire que je
 « mérite d'être aimé, si vous me connaissiez mieux, et soyez
 « convaincu que personne ne vous est plus fidèlement et plus
 « respectueusement dévoué que

« Votre fils Ch. »

19 Août 1831.

Après avoir décrit sa persistante détresse, le fils de l'exil accuse son père d'en être l'auteur. Il l'assure que, si dans les premiers jours de septembre, il ne reçoit aucun secours de lui, il s'adressera aux tribunaux, pour en obtenir une pension.

Sa lettre se termine par un appel à son cœur, et une protestation d'affection, qui devait bien certainement, ne pas le laisser insensible.

Le poète lui répond aussitôt :

« Vire, 10 Septembre 1831.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher Charles, il y a quelques
« jours, et si j'ai tardé un peu à vous répondre c'est que je désirais
« avoir une réponse positive à vous donner relativement aux
« fonds que vous me demandez. Mais malgré mes efforts, je ne
« puis dans ce *moment même* vous faire passer de l'argent. Je
« viens de faire ma tournée d'Inspecteur général qui a duré près
« de trois mois, et qui m'a coûté une somme énorme. Je ne puis
« être remboursé de mes frais de tournées que dans le mois de
« Novembre, et je me trouve réellement dans ce moment sans
« aucun argent. Je ne puis même obtenir des fermiers le peu
« d'argent qui m'est dû, la révolution de juillet a suspendu toutes
« les affaires, les bestiaux sont tombés à vil prix et malgré cela
« rien ne se vend. Il m'est Impossible de pouvoir vous faire passer
« aucun argent avant la St Michel (29 sept.) époque à laquelle les
« fermiers m'ont promis de m'en donner. Je ferai en sorte de faire
« remettre l'argent chez M. Wolck, rue Mandar N^o 7 ainsi que
« vous me l'indiquez. Soyez assuré, mon cher Charles, que si je
« ne viens pas à votre secours d'une manière plus effective, c'est
« que je suis dans l'Impossible de le faire. La révolution de
« juillet m'a absolument ruiné *pour le moment*. Je payais Beau-
« coup de rentes à différentes personnes qui, elles mêmes frap-
« pées par cette révolution, ont exigé remboursement de ces
« rentes, et cela m'a mis dans une gêne affreuse. J'espère pouvoir
« en sortir; mais il faut, malgré vos besoins, que je sens et par-
« tage vivement, m'accorder un peu de temps. Soyez sûr mon
« Cher Charles, qu'aussitôt que mes affaires seront un peu réta-
« blies, je ne vous oublierai pas. Mais dans ce moment je suis
« aussi malheureux que vous. C'est l'exacte vérité, et j'espère
« que vous n'employerez vis à vis de moi aucun acte de rigueur,
« qui me perdrait tout à fait, sans vous être profitable pour le

« moment. Aussitôt que mes fonds seront disponibles et envoyés
« à Paris, je vous en donnerai avis. Adieu, Mon Cher Charles,
« croyez que je suis sensible à l'expression de vos sentimens de
« tendresse que j'apprécie vivement et soyez persuadé que moi
« même je vous porte au fond du cœur, quoique jusqu'ici je n'aie
« pû faire que bien peu de chose pour vous.

« Votre Bon Ami
« Charles ».

Reçue le 21 Septembre 1831.

Sous la menace de voir traîner leurs débats domestiques devant les tribunaux, le poète promet d'adresser à la fin septembre des fonds à son fils. Mais ce dernier est impatient de recevoir une réponse de son père, et il lui écrit à nouveau, avant d'avoir reçu la lettre précédente, qui s'est croisée avec la sienne :

« Il est impossible que vous n'ayez pas reçu ma lettre du 19
« Août, dans laquelle je vous traçais d'une manière bien impar-
« faite le tableau trop véridique de ma pénible situation. Cepen-
« dant vous n'avez pas daigné me répondre : ni lettre, ni argent,
« voilà, sauf l'exception de l'an dernier à pareille époque, la con-
« duite que vous tenez envers moi depuis bien des années. Si je ne
« reçois pas d'ici à la fin de ce mois, ou au plus tard dans les pre-
« miers jours d'Octobre, les mille francs que je vous ai demandés,
« je suis *déshonoré* ici à jamais. Alors je ne pourrai plus garder
« de ménagement, et je devrais faire retentir les tribunaux fran-
« çais de mes plaintes trop bien fondées, je serai forcé de les cons-
« tituer juges de nos tristes débats domestiques. Le malheur,
« surtout le malheur non mérité, mène au désespoir, et
« à ce dernier période, on est réduit à employer toutes les mesures,
« même les plus meurtrières, même celles dont par pudeur on
« répugne à se servir.

« Pour vous ôter tout prétexte de non réception de ma lettre
« je vous en adresse une copie à Vire et l'autre à Paris, afin
« qu'elle vous parvienne dans l'une ou l'autre de ces résidences,
« et que je puisse recevoir à temps votre ultimatum. Puisse-t-il
« être tel que mon cœur le souhaite ! »

Liège, le 17 Septembre 1831.

Cette nouvelle lettre est un ultimatum. le fils est décidé à agir désormais.

Le poète lui répond immédiatement :

« Vire, 25 septembre 1831.

« Je vous ai écrit, mon Cher Charles, une lettre très détaillée
« qui a du vous être adressée de Paris, par l'entremise de M. Ha-
« chette libraire, qui vous connaît, et auquel je l'avais envoyée
« pour la mettre à la Poste de Paris avec prière de l'affranchir
« jusqu'à la frontière. Vous savez que je suis forcé d'en agir ainsi
« ne pouvant jeter vos lettres au Bureau de Vire ou des envi-
« rons. Dans cette lettre que vous auriez dû recevoir le 18 ou
« 19 Septembre, je vous faisais part de l'impossibilité où j'étais
« de vous envoyer de l'argent avant la St-Michel, étant moi
« même par suite de ma tournée de trois mois, et de beaucoup
« d'autres raisons dans la gêne la plus affreuse. Je ne pourrai
« donc vous envoyer des fonds qu'après la St-Michel, époque où
« j'espère toucher quelques fermages qui me sont dûs depuis
« long temps. Les premiers que je toucherai seront pour vous, et
« je les adresserai à Paris, à la maison que vous m'Indiquez
« dans votre lettre du mois d'Août. Soyez sûr, mon Cher Charles,
« que je ne négligerai rien pour venir à votre aide. Mais je vous
« le répète (et c'est l'exacte vérité) je suis moi même dans une
« cruelle position, ainsi que je vous l'ai fait connaître dans ma
« 1^{re} Lettre. Je suis né vraiment malheureux et cela retombe
« involontairement sur vous. Je ne vous écris que quelques mots
« aujourd'hui; en vous faisant passer des fonds je vous écrirai
« plus en détail.

« Votre Bon Ami,

« Charles. »

« Je vous envoie cette Lettre par le canal de Mrs Treuttel et
« Wurtz (1). »

Reçue le 10 Octobre 1831.

Dans cette lettre le poète ne fait que confirmer à son fils sa lettre précédente, où il l'avise qu'il lui adressera des fonds après la St-Michel (29 septembre).

A la fin d'octobre, ne recevant rien, le fils de l'exil écrit à nouveau :

« Je vous ai écrit une grande lettre le 19 Août, voyant qu'elle

(1) Libraires de Chénédollé.

« restait sans réponse, je vous ai adressé une autre en duplicata
« le 17 Septembre. J'en ai reçu une de vous le 21 septembre,
« datée du 10 du même mois, et il m'en est encore parvenu une
« par occasion, mais seulement le 10 Octobre, quoiqu'elle porte la
« date du 25 Septembre. Dans l'une et l'autre de ces lettres qui
« m'avaient rendu la vie, vous paraissiez compatir à mon affreuse
« situation, et vous m'annonciez qu'immédiatement après la
« St-Michel, je recevrais les mille francs dont j'ai un si urgent
« besoin. Confiant en cette promesse j'ai, à force de supplica-
« tions, obtenu de nouveaux délais très rapprochés de mes
« créanciers, mais l'épée de Damoclès n'en reste pas moins sus-
« pendue sur ma tête, et elle me percera bientôt, si vous continuez
« à rester aussi froid, aussi insensible à ma situation. Dans votre
« position sociale, on peut facilement emprunter quand on n'a
« pas d'argent comptant. Vous enrichissez sans cesse votre
« bibliothèque d'ouvrages rares précieux et chers, et depuis plus
« de six ans vous n'avez rien fait ni pour moi, ni pour les person-
« nes que je dois soutenir !! Répondez-moi pour l'amour de Dieu,
« d'une manière catégorique, afin que je ne sois pas berné plus
« long-temps par de chimériques espérances et que je prenne un
« parti décisif.

« C'est le 4 Novembre votre fête et la mienne. Je vous la sou-
« haite plus heureuse qu'à moi. Ma plus belle fête serait de mou-
« rir, si j'étais seul, ou plutôt de n'être jamais venu dans ce
« monde où je méritais, je crois, un meilleur traitement, où je
« devais surtout en attendre de vous, un plus doux, plus humain,
« en un mot, un plus paternel.

« Je vous embrasse respectueusement. »

31 Octobre 1831.

Le ton des lettres du fils de l'exil, sous l'empire de la détresse matérielle et morale qui l'obsédait, devenait de plus en plus véhément. Quels coups ces lettres devaient porter dans l'âme du poète, qui malgré tout se refusait à tenir ses promesses, ses engagements.

En Novembre ce dernier lui écrit :

« Vire, 14 Novembre 1831.

« Malgré toutes mes diligences, mon Cher Charles, il m'est
« impossible de faire partir la somme que je vous destine avant le

« 20 du courant. Vous dire à quel excès de détresse nous sommes
« réduits par la cessation totale des affaires, ce serait répéter ce
« que je vous ai dit dans mes autres lettres, je me borne à vous
« dire que voilà la cause du retard qu'à éprouvé l'envoi de l'ar-
« gent. Je ne sais trop encore par quelle voie cet argent partira,
« mais je vous en donnerai avis d'une manière sûre; seulement
« j'ai voulu vous prévenir du moment où l'argent partira. Je
« vous fais toujours passer cette lettre par la voie de *M. Treuttel*
« qui est la plus sûre que j'aie pu trouver pour correspondre.
« L'argent, comme je vous dis, doit partir le 20 courant. Ainsi
« vous le recevrez comme le 24 ou le 25. Je vous écrirai plus en
« détail en vous indiquant la voie par laquelle l'argent vous par-
« viendra.

« Tout à vous de cœur.

« Votre ami,

« Charles ».

Ainsi cet argent promis par le poète pour la fin septembre, ne pourrait partir qu'à la fin Novembre?

Le fils de l'exil attendit en vain ces fonds jusqu'en Janvier. Ne recevant rien, il adressa, par l'entremise de MM. Treuttel et Wurtz de Paris, une lettre à son père :

« MM. Treuttel et Wurtz sont priés de vouloir bien expédier
« le plus tôt possible la lettre ci-jointe à M. de Chénedollé, à
« Paris, ou à Vire, s'il s'y trouve maintenant. Ils auront aussi la
« bonté de lui porter le port en compte. Par cet acte de complai-
« sance, dont ces MM. sont priés de recevoir d'avance les remer-
« cements, ils obligeront leur dévoué et reconnaissant serviteur.

27 Janvier 1832.

« CH. »

Suit la lettre du fils de l'exil :

« Cette lettre ne sera pas bien longue, car je crois avoir acquis
« la pénible conviction que ma correspondance est pour vous un
« fardeau. Je me borne à remplir un devoir en vous offrant, au
« renouvellement de l'année, les vœux sincères que j'adresse tous
« les jours au ciel pour votre bonheur. Quant à moi, je n'ai jamais
« l'espoir d'être heureux, puisque vous me traitez avec une telle
« barbarie. Je sentirais moins toute l'horreur de mon état social,
« si j'étais privé d'éducation et d'instruction. Si, au lieu de forti-
« fier dès mes jeunes ans le penchant que j'ai toujours eu pour

« l'étude, on avait fait de moi un grossier ouvrier, je m'étourdis
« rais sur mon sort, que je ne pourrais connaître qu'imparfaite-
« ment, et j'aurais au moins des jours tranquilles et sereins. Mais
« vous m'avez, pour ainsi dire, forcé à détester l'instruction qui
« m'a élevé l'esprit, et à laquelle cependant je dois mes seules
« consolations dans toutes mes peines.

« Je vous demande pour la dernière fois, avec tout le respect
« que je vous dois, une réponse catégorique à mes lettres. Celle
« du 31 Octobre, la dernière que je vous ai écrite, vous peignait
« à nu ma triste position, qui s'est encore empirée depuis, je suis
« tous les jours aux abois, et c'est vous qui m'y réduisez, surtout
« par des promesses qui ne sont jamais suivies d'effet. Votre der-
« nière lettre du 14 Novembre, que j'ai reçue le 22, m'a encore
« leurré de l'espoir d'un secours qui ne m'est pas plus parvenu
« que les précédens. Si vous ne voulez rien faire pour moi, je ne
« réclame plus qu'une chose de votre humanité, c'est de me faire
« connaître dans le plus bref délai possible votre résolution finale.
« Elle me dictera ce qu'il me restera à faire. Je commencerai par
« un sacrifice qui me coûtera beaucoup, je vendrai les livres que
« j'ai amassés petit à petit à force de soins, d'économie, et de
« persévérance, et je trouverai dans cette ressource extrême de
« quoi satisfaire quelques uns de mes créanciers, Dieu, moins
« dur que les hommes, pourvoira au reste, car, si vous me délais-
« sez, ce ne sera plus que de lui que j'attendrai du secours.

« Je vous adresse cette lettre par l'entremise de MM. Treuttel
« et Wurtz; employez la même voie pour que votre réponse me
« parvienne promptement, et mette un terme quelconque à la
« douloureuse incertitude dans laquelle je languis depuis si long-
« temps.

« Je vous offre l'assurance de tout mon respect. 27 janvier
1832 ».

Le fils de l'exil a acquis la pénible conviction, que sa corres-
pondance est pour son père un fardeau.

Vendre sa bibliothèque, à lui un érudit, pour payer ses créan-
ciers, ce devait être un sacrifice que le poète était à même d'appré-
cier.

Ne recevant aucune réponse, il écrit à MM. Treuttel et Wurtz
à Paris, pour leur demander des nouvelles de M. de Chénedollé de
Vire :

« Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de vous adresser le 27 Janvier dernier une
« lettre pour M. de Chênedollé, insp. gén. de l'Univ., avec prière
« de la lui faire parvenir le plus tôt possible à Paris, ou à Vire.

« Comme je n'ai pas encore reçu de réponse, et que j'en attends
« une avec impatience, je suis rempli d'inquiétude: Je crains
« surtout que M. de Chênedollé ne soit tombé malade à Paris, où
« l'on m'a dit l'avoir vu, il y a une quinzaine de jours, à une vente
« de livres rares et de manuscrits précieux. Ayez la bonté, Mon-
« sieur, de me tirer de peine, en m'indiquant l'endroit où se
« trouve actuellement M. de Chênedollé, et en lui communiquant
« la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. Je suis en vérité
« confus, Monsieur, de vous causer tant d'embarras, sans avoir
« l'avantage de vous être connu. Si je pouvais de mon côté vous
« être de quelque utilité en ce pays, je vous prie de disposer sans
« retard de celui qui à l'honneur de se dire, avec respect, Monsieur

« Votre très humble serviteur.

« 21 Février 1832. »

« Ayez la bonté, Monsieur, de porter en compte à Monsieur
« de Chênedollé le port de cette lettre et de la précédente.

« Lorsqu'il vient à Paris, descend-il toujours à l'Hôtel du
« Danube, rue Richempanse? »

MM. Treuttel et Wurtz répondaient au fils de l'exil :

« Monsieur de Chênedollé à Liège.

« Paris 13 Mars 1832.

« Monsieur,

« La lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser
« dernièrement à été transmise en original, courier par courier,
« à M. de Chênedollé à Vire; qu'elle concernait.

« Il vient de nous écrire ce qu'il suit :

« Qu'il va vous faire passer incessamment des fonds par
« notre canal — qu'il s'occupe de trouver du papier sur Paris
« pour la somme qu'il a le projet de vous envoyer, mais que cela
« est difficile dans la petite ville de Vire où toute espèce de com-
« merce est morte. Qu'il espère cependant nous envoyer sous très
« peu de jours un mandat payable à Paris.

« Aussitôt que nous aurons reçu ces fonds, nous nous empresser-

« rons de vous en faire la remise et vous prions d'agréer nos
« salutions empressées.

« Treuttel et Wurtz
« Rue de Lille N° 17 ».

Ainsi le poète ne daignait même plus écrire directement à son fils.

Il devait se rendre à Paris dans les premiers jours d'Avril, et il en avisait un libraire :

« Monsieur,

« Je compte être à Paris du 8 au 10 Avril et mon premier soin
« sera d'entrer chez vous pour régler notre petit compte.

« Je comptais être beaucoup plutôt à Paris mais j'ai été retenu
« ici par de nombreuses affaires. Je vous prie d'excuser ce retard.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« de Chênédollé ».

à Chênédollé 25 Mars 1832. (1)

Mais à la suite d'une épidémie qui sévit à Paris, il diffère son voyage et en avise MM. Treuttel et Wurtz. Ceux-ci font part au fils de l'exil de ces détails, qui leur sont communiqués par le poète à son intention.

« Monsieur de Chênédollé à Liège.
« Paris 17 Avril 1832.

« Monsieur,

« Nous venons de recevoir une lettre de M. de Chênédollé à
« Vire, par laquelle il nous charge de vous écrire : qu'arrivé der-
« nièrement à Caen pour se rendre à Paris, il y apprit les affreux
« ravages qu'y faisait le choléra Morbus et que cela le fit rétro-
« grader pour attendre que l'épidémie ait perdu de son intensité.

« Cet heureux moment paraît assez proche, le nombre des
décès ayant diminué depuis quelques jours.

« En vous faisant part de ces détails nous avons l'honneur de
« vous offrir nos très humbles salutations.

« Treuttel et Wurtz »

La correspondance était désormais suspendue entre le poète et son fils.

(1) Monsieur Labite fils (Libraire) quai Voltaire à Paris.

A l'automne de l'année 1832, le 6 Octobre, la mère du fils de l'exil (1) mourait à Liège, âgée de 64 ans.

Le fils écrivit au poète, pour lui annoncer la fatale nouvelle. Ce dernier ne lui répondit rien. On peut se demander avec angoisse de quels éléments disparates, était bâtie cette âme, qui s'était complue à chanter la nature en vers harmonieux, et qui ne trouvait pas en une telle circonstance, un mot de consolation pour son fils, à l'occasion de la mort, disons-le, de sa femme à lui.

Le fils de l'exil avait adressé au poète, sa lettre du 6 octobre, par l'intermédiaire du propriétaire de l'Hôtel du Danube à Paris. Son père avait coutume d'y descendre, lors de ses séjours dans la capitale.

N'ayant reçu aucune réponse, le fils s'adresse encore au propriétaire de l'Hôtel du Danube :

« Monsieur,

« J'ai pris la liberté de vous adresser, le 6 octobre, une lettre
« pour M. de Chênedollé, avec prière de la lui faire passer le plus
« tôt possible. Comme jusqu'à présent, je n'ai reçu aucune lettre,
« je viens, au risque de passer à vos yeux pour un importun, vous
« prier de rappeler cette lettre, qui exigeait une prompte réponse,
« au souvenir de M. de Chênedollé, en lui donnant connaissance
« du billet que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui.

« Mille pardons, Monsieur, de tant d'embarras que je vous
« cause sans avoir l'honneur de vous connaître personnellement.
« Mais tout ce qu'on m'a dit de vous et de votre maison, et ce
« que j'en ai lu dans le touriste Dibdin, juste au moins et impartial
« cette fois-là, m'enhardit et me rassure.

« Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et recon-
« naissant serviteur.

« Liège, le 9 Novembre 1832.

« Ch. de Ch. »

Avec quelle délicatesse infinie, ce fils, demande à des tiers des nouvelles de son père.

Un an après, le poète écrivit enfin à son fils par l'entremise de MM. Treuttel et Wurtz.

« Mon cher Charles, je n'entrerais ici dans aucun détail, sur la

(1) Mlle Victoire Bourguignon.

« position tout à fait pénible où je me suis trouvé depuis la perte
« de ma place. Mes affaires qui étaient déjà fort embarrassées
« sont devenues depuis ce temps-là tout à fait mauvaises. Voilà
« la raison pour laquelle je ne suis pas venu à votre secours comme
« je le désirais vivement. Il m'a donc fallu prendre un parti :
« c'est celui de vendre une terre pour laquelle je suis en marché.
« Mais ce n'est pas chose aisée, et il y a bien des formalités à
« remplir; toutefois j'espère que cette affaire ne tardera pas à se
« conclure et mon premier soin aussitôt qu'elle sera terminée
« sera de Vous faire passer des fonds.

« Quant à ma santé, elle est tout à fait détruite : j'ai une dou-
« ble hernie qui me fait cruellement souffrir, et qui me permet à
« peine de me déplacer. J'ai fait un dernier effort pour me rendre
« au *Congrès de Gaen*; ce voyage m'a horriblement fatigué et j'en
« suis revenu beaucoup plus souffrant qu'auparavant, de sorte
« que je puis à peine sortir de ma chambre. Voilà à quel état de
« délabrement je suis réduit; toutefois je ne vous perds pas de
« vue; j'espère pouvoir terminer dans le courant de septembre la
« vente de ma terre, et vous pouvez être assuré que les premiers
« fonds que je toucherai seront pour vous. Adieu, mon cher
« Charles, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous écrirai
« plus avec détail sous peu. Je me sers toujours de la voie de
« MM. Treuttel et Wurtz. Je m'en servirai également pour vous
« faire passer des fonds.

« Votre bon Ami

« Ch. de Ch.

« Vire 2 Septembre 1833. »

CHAPITRE XV

LE ROMANTISME D'UN CLASSIQUE (1820-1822)

SOMMAIRE. I Les Etudes poétiques. — Composition du recueil — Pièces antérieures à 1820 (1^{re} édition) pièces postérieures à 1820 (2^e édition). — Nature des Etudes 1^o Pièces du genre classique — Les principales variantes. — L'Ode à Klopstock. — Le Dante. — Michel Ange. — 2^o Imitations étrangères (Byron. — Goethe. — Espagne. — Les Scaldes. — 3^o Pièces d'Inspiration personnelle : Thèmes romantiques (Nature. — Amour. — Mort. — Ruines. — Mélancolie. — Sentiment religieux) Accueil fait aux Etudes Poétiques. — Chênedollé comparé avec Lamartine par ses contemporains.

En 1807, Chênedollé avait publié *le Génie de l'Homme*. On se rappelle la déception du poète devant l'accueil froid du public. Après avoir gardé le silence pendant treize ans, il se décida enfin à publier un recueil de poésies détachées qu'il gardait dans ses cartons. Quelques-unes de ces pièces étaient de composition récente, d'autres dataient de l'Emigration, c'est-à-dire qu'elles avaient été composées à vingt-cinq ans d'intervalle. L'inspiration, la facture de ces poésies différait sensiblement et leur diversité justifiait le titre du recueil : *Etudes poétiques*.

L'ouvrage parut au début de Décembre 1820, deux mois après les *Méditations* de Lamartine. Ces poésies d'un caractère grave, religieux, et mélancolique étaient bien dans le goût de l'époque. Elles reçurent assez bon accueil. *Le Journal des Débats* annonça le recueil de Chênedollé, à la suite des *Méditations*, en termes élogieux.

« Lundi 25 Décembre 1820.

« Quoiqu'en disent certains faiseurs de vers intéressés à se
« faire illusion sur les véritables causes de discrédit de leurs
« ouvrages, le goût de la poésie n'est pas perdu en France et
« c'est très mal raisonner que de conclure de la chute de telle ou
« telle composition, de telle ou telle traduction poétique, que
« nous sommes devenus insensibles à l'harmonie des beaux vers ;

« la conséquence opposée serait plus juste et plus naturelle.
 « Rien ne le prouve mieux que le succès rapide qu'ont obtenu et
 « qu'obtiennent encore les *Méditations poétiques* de M. de La Mar-
 « tine, et les six éditions consécutives qui ont été faites de son
 « ouvrage, et qui vont être suivies d'une septième; ce qui le
 « démontre encore, c'est l'empressement avec lequel on recherche
 « déjà un autre recueil de poésies que vient de publier M. de
 « Chênédollé, sous le titre modeste d'*Etudes poétiques*, et qui sur-
 « passe de bien loin les espérances qu'avait fait concevoir l'apparition du *Génie de l'Homme*, premier ouvrage de ce poète. La
 « Muse de M. de Chênédollé paraît pencher vers les sujets graves,
 « religieux et mélancoliques. Elle se plaît dans les ruines, au
 « milieu des tombeaux; elle s'arrête devant les volcans, elle
 « retrace les traits des grands hommes de tous les siècles; toujours
 « pur, élégant, harmonieux, son style se plie à tous les tons, et,
 « redescend sans effort des hauteurs de l'ode à la simplicité de
 « l'élégie. Nous croyons pouvoir prédire que le succès de ce nou-
 « veau recueil de poésies ne se bornera pas à une vogue éphé-
 « mère et qu'il rivalisera avec celui de M. de La Martine. »

Les vœux du critique ne se réalisèrent pas. Le succès des *Etudes poétiques* fut éclipsé par celui des *Méditations*. Cette fois encore Chênédollé avait laissé passer l'heure. Il n'avait pas eu l'audace de devancer Lamartine. Ses études dans le ton des *Méditations* parurent dénuées d'originalité. Quelques mois plus tôt, elles auraient inauguré un nouveau genre. Avec Lamartine, un grand poète de la nature s'était révélé, et son timide précurseur fut oublié.

Deux éditions des *Etudes poétiques* parurent seulement. L'une en Décembre 1820, l'autre en Janvier 1822. Le poète fit peu de corrections aux pièces publiées en 1820. En 1822, il ajouta quelques odes (1) au 1^{er} livre (2) de son recueil. Ces poésies sont inspirées d'auteurs étrangers (La Défaite de Sennachérib, imitée de Lord Byron); rarement elles expriment des sentiments personnels

(1) Voici la liste de ces poésies : Le Tombeau de la Jeune Vierge. — A une Fontaine. — Tout est Vanité, imité de l'*Ecclesiaste*. — La Défaite de Sennachérib, imitée de Lord Byron. — Le Solitaire à la Rose ou le Souvenir. — Le Vaisseau. — La Chûte du Chêne. — Le Cheval de Bataille, imitée de Job. — L'indifférence de la Nature ou la Mort de la Jeune Femme.

(2) Les *Etudes poétiques* sont divisées en trois livres.

(Le solitaire à la rose ou le souvenir); le plus souvent elles développent des thèmes classiques. (Le tombeau de la jeune vierge. Le vaisseau). Ces poésies sont dans le ton de celles qui furent publiées en 1820 dans le 1^{er} livre des *Etudes Poétiques*. Il n'est donc pas nécessaire de les étudier à part.

Le Chênédollé de 1820 est assez différent de celui de 1807. Il a renoncé au poème descriptif pour la poésie lyrique. Il s'est appliqué à regarder la nature et ses vers sont l'expression sincère de sa vision des choses. Il ne faudrait pas chercher en lui l'individualisme outrancier d'un Musset, d'un Hugo. Il n'étale pas son moi; il le laisse entrevoir dans une émotion discrète. C'est un pâle romantique à peine échappé à l'empreinte classique. Les *Etudes poétiques* justifient surtout ce jugement de M. Charlier sur Chênédollé : « Il apparaît singulièrement représentatif
« de cette poésie de transition surtout par la forme que revêt
« chez lui le sentiment de la nature. C'est que sa personna-
« lité n'est pas assez fortement accusée pour résister aux influ-
« ences multiples et divergentes qui l'atteignent. Son œuvre est
« comme une cire molle, docile aux empreintes les plus diverses.
« Mais en même temps, il s'y marque des tendances nouvelles, et
« elle nous laisse prévoir l'orientation prochaine de la Littéra-
« ture (1) ».

Le recueil des *Etudes Poétiques* se compose de deux livres d'odes et d'un 3^e livre de mélanges poétiques. On y trouve : 1^o des pièces purement classiques : *Essais de critique* en vers sous forme d'Odes (livre II) ce sont les pièces les plus anciennes; 2^o des *poésies imitées d'auteurs étrangers* (livre I). 3^o des *pièces d'inspiration personnelle* où l'on trouve des allusions à la vie du poète : Une promenade, une mort, un souvenir (livres I et III).

Les *Essais de critique* en vers justifient le titre du recueil. Ce sont en effet des études sur Homère, Dante, Milton et autres poètes, mais études sans nuances de caractère, sans physionomie individuelle. « Leur forme rappelle en général le 1^{er} procédé rythmique de V. Hugo dans les Odes » (2). Déjà dans le *Génie de l'Homme*, nous avons vu Chênédollé s'essayer dans ce genre (3).

(1) Gustave Charlier. *Le sentiment de la nature chez les romantiques français* (1760-1830) Paris, Fontemoing 1912, in-8, p. 274.

(2) A. Desplaces. *Revue de Paris*. Mai 1840, p. 144.

(3) Cf. Chênédollé. Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, ch. IV, p. 112, éloge de Montesquieu.

Il s'y exerça pour la première fois dans l'*Invention*, Ode dédiée à Klopstock en 1795. Cette pièce est la plus ancienne du recueil. Composée et publiée à Hambourg elle fut rééditée par Chénedollé dans les *Etudes poétiques*.

Le texte original que je publie en regard de celui de 1820 permet d'apprécier les corrections du poète :

TEXTE DE 1795

L'invention

Ode à Klopstock

(II^e strophe)

*Mais quel est le Mortel, confident
de la gloire*

*Qui pourra déployer ces talents
créateurs,*

*Et, versant ces trésors de son
char de victoire,*

*Promènera partout ses pas triom-
phateurs ?*

*Quel est l'homme dont le génie
En secouant la tyrannie*

*Qui voudrait enchanter son vol
audacieux,*

*Saura, toujours hardi, toujours
loin de la terre,*

*Planer sur l'aile du Tonnerre,
Et se reposer dans les cieux ?*

(III^e strophe)

*.....
Auteur, qui que tu sois, dans ton
élan rapide,*

Prétends-tu t'élever à l'immortalité

(V^e strophe)

*S'il était un mortel dont le su-
blime ouvrage*

*Profondément empreint du sceau
de la grandeur,*

*De la destruction bravât ainsi
l'outrage,*

*Et du génie entier dévoilât la
splendeur !*

TEXTE DE 1820

L'invention

à Klopstock

(II^e strophe)

*Mais quel mortel, des Arts pénétrant
les mystères,*

*Pourra s'ouvrir la route au trône
des talents*

*Et rendant de son nom les siècles
tributaires,*

*Sillonner l'avenir de feux étince-
lants ?*

*Quel est l'homme dont le génie
En secouant la tyrannie,*

*Qui voudrait enchaîner son vol
audacieux,*

*Saura, toujours hardi, toujours
loin de la terre,*

*Planer sur l'aile du Tonnerre,
Et se reposer dans les cieux ?*

(III^e strophe)

*.....
Auteur, qui que tu sois, dans ton
élan rapide,*

Brûles-tu de voler à l'immortalité ?

(V^e strophe)

*S'il était un mortel dont le sublime
ouvrage*

*Profondément empreint du sceau
de la grandeur,*

*De la destruction bravât ainsi
l'outrage*

*Et du Génie entier dévoilât la
splendeur.*

*Ah ! oui ! mon zèle légitime
Lui payant un tribut d'estime,
Irait dans son délire à ses piés
s'incliner ;
Et, de mille lauriers, ma main
respectueuse,
De son noble office orgueilleuse
Voudrait encore le couronner.*

(VI^e strophe)

C'est ainsi que mon âme, au gré de
son caprice,
D'une brillante erreur goûtait la
volupté,
Je ne prévoyais pas qu'une main
protectrice
Vint m'offrir les attrails de la
réalité.

(X^e strophe)

.....
Le fils de Dieu meurt et succombe

(XIII^e strophe)

Sublime Homère ! ô toi, l'ornement
de la Grèce
Sage Virgile ! ô toi, l'orgueil du nom
romain !
Et vous, Tasse et Milton ! peintres
de la tendresse,
Le temps vous courbera sous son
sceptre d'airain.
Les soins laborieux du Sage
Ne pourront sauver du ravage
Vos chants où la grandeur brille
en traits éclatans
Un jour, hélas ! un jour, l'igno-
rance et les crimes
Plongeront vos fastes sublimes
Dans la tombe obscure du temps (1).

*Ah ! j'en jure Homère et Virgile !
Mon art ne serait point stérile
Par quelque chant hardi, je vou-
drais m'honorer ;
A ce rival sacré des poètes antiques
Je voudrais les nobles cantiques
Que ses vers sauraient m'inspirer.*

(VI^e strophe)

C'est ainsi que mon âme, au gré
de son caprice,
D'une brillante erreur goûtait la
volupté,
Sans prévoir qu'une main, à mes
désirs propices
Viendrait m'offrir l'attrait de la
réalité.

(X^e strophe)

.....
Le fils du Dieu vivant succombe.

(XIII^e strophe)

Vieux et sublime Homère, astre de
tous les âges !
Harmonieux Virgile, orgueil du
nom romain
Et vous, Tasse et Milton ! leurs vi-
vantes images,
Les ans vous courberont sous leur
sceptre d'airain.
Les soins laborieux du Sage
Ne pourront sauver du ravage
Vos chants où la grandeur brille
en traits éclatans.
Un jour, hélas ! un jour l'igno-
rance et les crimes
Plongeront vos fastes sublimes
Dans les gouffres muets du temps ! (2)

(1) Le texte de 1795 m'a été communiqué par M. F. Baldensperger qui l'avait vu à la Bibliothèque de Hambourg. Qu'il trouve ici l'expression de toute ma gratitude.

(2) *Etudes poétiques*, livre II, Ode IX, p. 115.

Les corrections de Chênédollé tendent à supprimer les chevilles (strophe X) à préciser la pensée (strophe II, vers 7) à lui donner une forme plus imagée (strophe XIII, vers 10).

Après l'ode à Klopstock, la plus ancienne pièce est *Michel Ange* ou la *renaissance des Arts*, couronnée aux Jeux Floraux en 1808.

Elle offre plusieurs corrections intéressantes.

TEXTE DE 1808	TEXTE DE 1820
(II ^e strophe)	(II ^e strophe)
Rome ! que de fléaux s'unissent Pour t'accabler de toutes part ! Dans des fleuves de sang les na- tions périssent, Et la flamme a déjà dévoré tes ramparts !	Rome ! que de fléaux s'unissent Pour t'accabler de toutes parts ! Dans des fleuves de sang les na- tions périssent, Et la flamme a déjà dévoré tes ramparts !
Ici, des voutes écrasées, <i>Plus loin, des arcs rompus, des</i> <i>temples démolis,</i> <i>Et perdus sous l'amas de ces vastes</i> <i>décombres,</i> <i>Dans le silence et dans les ombres</i> <i>Leurs dieux dorment ensevelis.</i>	Ici, des voûtes écrasées, <i>Là, les débris fumants des temples</i> <i>immortels ;</i> <i>Et tous leurs dieux perdus sous ces</i> <i>vastes décombres,</i> <i>Dans le silence et dans les ombres,</i> <i>Gisant aux pieds de leurs autels.</i>
(III ^e strophe)	(III ^e strophe)
<i>La ronce importune et stérile</i> <i>Des arts couvre les monuments ;</i> <i>Et le sein de la terre autrefois si</i> <i>fertile,</i> <i>N'étale pour moisson que d'affreux</i> <i>ossements.</i>	<i>La ronce de ses bras stériles,</i> <i>Entoure les hauts monuments ;</i> <i>Et les flancs de la terre autrefois si</i> <i>fertile,</i> <i>N'étaient pour moisson que d'aff-</i> <i>freux ossements.</i>

La 4^e strophe a été rajoutée par le poète en 1820 (1). Elle est tout à fait classique. « La peinture et sa sœur », « le glaive oppresseur », « un bras impie » ; nous avons rencontré ces expressions chez tous les poètes descriptifs de l'école de Delille.

Le Dante fut couronné en 1813 aux Jeux Floraux. Les corrections faites par le poète à cette pièce en 1820 ne sont pas toujours heureuses.

(1) *Etudes poétiques*, Livre II, Ode IV, p. 79.

« Pleurant le sort qui les sépare,

« Alors la peinture et sa sœur etc.

TEXTE DE 1813

(I^{re} strophe)

Il était nuit ; *en proie à sa noire*
amertume,
 Au *fier ressentiment* dont son cœur
 se consume.

TEXTE DE 1820

(I^{re} strophe)

Il était nuit ; *en proie à sa sombre*
amertume,
 Aux *douloureux pensers* dont son
 cœur se consume,

La première correction est préférable ; on n'en peut dire autant de la deuxième.

(III^e strophe)

Là, bien loin des humains, l'infor-
 tuné s'arrête,
 S'assied, et sur un roc, laissant
 tomber sa tête
Demeure ainsi longtemps perdu dans
ses douleurs ;
 Son cœur tumultueux, plein de
 ses rêveries,
 Flotte en proie aux Furies,
 Mais son œil *toujours sec*, ne verse
point de pleurs.

(III^e strophe)

Là, bien loin des humains, l'infor-
 tuné s'arrête,
 S'assied, et sur un roc laissant
 tomber sa tête,
Longtemps reste abîmé dans ses
noires douleurs.
 Son cœur tumultueux, plein de ses
 rêveries,
 Flotte en proie aux Furies,
 Mais son œil *desséché* ne verse *plus*
 de pleurs.

(IV^e strophe)

Il repasse en son cœur mille ta-
bleaux funèbres ;
Et ce départ furtif, hâté dans les
ténèbres ;
Et ce toit paternel, maintenant
ennemi !
 Et le trop court baiser qu'un dé-
 sespoir farouche
 Déposa sur la couche
 Ou son fils, *jeune encor*, reposait
 endormi (1).

(IV^e strophe)

Il repasse en son cœur les tableaux
les plus sombres
Et le départ furtif, et hâté dans les
ombres ;
Le doux toit des aïeux, maintenant
ennemi !
 Et le trop court baiser qu'un dé-
 sespoir farouche
 Déposa sur la couche
 Ou son fils, *tendre enfant* ! reposait
 endormi (2).

La correction du 2^e vers n'est pas adroite ; mais le 6^e vers de cette strophe est tout à fait joli dans la version de 1820.

Le Génie de Buffon, esquissé à Hambourg, d'après Sainte

(1) Je dois le texte de 1813 et celui de la pièce précédente (1808) à l'amabilité de M. de Gélis, archiviste aux Jeux Floraux, qui a bien voulu me les transcrire sur les registres des concours.

(2) *Etudes poétiques*, Livre II, Ode VIII, p. 370.

Beuve (1) fut couronné aux Jeux Floraux en 1816. La facture de cette pièce lui assigne une date plus ancienne. On y trouve des inversions un peu hardies.

« D'amis une troupe fidèle » (1^{re} strophe).
de pâles métaphores :

De quels traits vigoureux et brillants d'harmonie
Tu peignis *ces volcans aux mille soupiraux* !
Fléau de la belle Italie
Le Vésuve à l'Etna s'allie,
Et porte la terreur dans Naples désolé ! (3^e strophe)

toute la terminologie pseudo-classique : « Vesper », « noble fils d'Uranie », « Astre de flamme », des épithètes plates : « La génisse féconde », « les regards éclatants », etc.

Il faut signaler dans cette Ode deux images originales :

Le condor, de ses ailes altières
Le chameau, navire du désert.

Chênedollé n'a fait aucune correction à cette Ode en 1820 (2).

A côté de pièces très classiques comme celles que nous venons d'étudier, on ne doit pas être surpris de trouver des imitations d'auteur étrangers : C'est d'un goût tout à fait romantique. Larmatine ossianise, E. Deschamps se passionne pour la poésie allemande. Plus tard Hugo et Musset chercheront à colorer leurs vers des nuances vives de l'Espagne ou de l'Italie. Chênedollé goûte peu Ossian vers 1820. Il subit sans doute en cela l'influence de Fontanes. On ne trouve dans les *Etudes poétiques* que « Le chant de mort d'un roi Scandinave, imité de la poésie des Scal-des » (3). Ses goûts, sa formation l'orientent vers les poètes anglais et allemands. Il a fait dans son *Journal* cet humble aveu : « C'est quand je lis des hommes comme Goethe, Schiller, Klopstock, Byron... que je sens combien je suis mince et petit » (1).

« Son admiration agissait et se traduisait par une demi douzaine d'emprunts au Corsaire, à Manfred, à Childe-Harold, « qui venaient avec quelques traductions de Goethe enrichir et « composer presque en entier le premier livre de ses *Etudes*

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 184.

(2) L'analyse de cette pièce et des précédentes a été faite plus haut (ch. V et XII), il est donc inutile d'y revenir.

(3) *Etudes poétiques*, éd. 1820, livre I, pièce XVIII., p. 49.

« *poétiques*. Bien que traduits par Chênedollé dans une langue
« pâle et surannée, ces morceaux retenaient quelque chose de
« l'éclat de l'original et faisaient la fortune de l'ouvrage. Népo-
« mucène Lemercier, à qui il avait envoyé son livre, lui écrivait :
« Parmi la quantité de beaux morceaux que j'ai remarqués dans
« vos *études lyriques*, je ne saurais trop hautement distinguer
« celui que vous intitulez le Gladiateur mourant; verve, éléva-
« tion, originalité, il réunit tout. Or ce Gladiateur mourant n'é-
« tait pas autre chose qu'une paraphrase des strophes CXL et
« CXLI du IV^e chant de *Childe Harold* (2). »

Dans le 1^{er} livre des *Etudes poétiques*, on compte cinq imitations de Byron : Le *Gladiateur mourant* (Cf. *Childe Harold* IV, strophes 140-141); Le Mont Blanc (Cf. *Childe Harold* II. 62 et *Manfred* I. 1 et 2); Le chant du Chasseur des Alpes (Cf. *Manfred*); Le chant des Corsaires (Cf. *Corsaire* I. 1); La Mer (Cf. *Apostrophe du Génie à l'Océan*. IV^e chant de *Childe Harold*).

L'Ode au *Gladiateur mourant* obtint des éloges d'Urbain Guilbert, dans les débats du 2 Septembre 1821. « Voilà de l'élan, de la force, de la poésie » s'exclame le critique après avoir cité l'Ode in-extenso.

Le Mont-Blanc rappelle le 2^e chant du *Génie de l'Homme*. Dans la préface de la 2^e édition des *Etudes poétiques*, Chênedollé dit qu'il s'est inspiré de Lord Byron dans *la mer*.

Il y a des strophes qui rappellent Le Brun par l'allure un peu hautaine et le ton solennel.

Redoutable Océan ! rends-moi tous tes rivages !
Livre à mes yeux tes flots, empire des orages.
Ton sein s'ouvre sans cesse à nos mille vaisseaux ;
Mais nos flottes, s'armant d'une impuissante audace,
Comme un trait fugitif, sans y laisser de trace,
Effleurent ton domaine et sillonnent tes eaux (3).

Cette Ode rappelle aussi la XXI^e Méditation de Lamartine où le poète fait ses adieux à la mer. Il y a dans les deux pièces le sentiment de l'infini :

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 186.

(2) Ed. Estève. *Byron et le romantisme français*. Hachette 1912, in-8, p. 95-96.

(3) *Etudes poétiques*, Livre II, Ode XXIV, p. 41.

Tu sèmes rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur

écrit Lamartine.

Oh Mer ! de la toute puissance
Miroir immense et glorieux,
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux ! (1)

écrit Chênedollé.

« Une poésie mystérieuse, idéale à souhait se trouvait enclose
« dans certaines ballades de Goethe. C'est d'elles que s'avisa
« le romantisme balbutiant (2). Trois Odes de Chênedollé : Le
« pêcheur, la Jeune Femme parmi les ruines de Rome et la
« Violette sont imitées de Goethe.

« On se rappelle que Chênedollé pendant son séjour en Alle-
« magne s'était passionné pour la littérature de ce pays. Il avait
« chanté la Muse religieuse de Klopstock. Goethe l'avait séduit
« par sa grande tristesse beaucoup plus que par son inquiétude
« philosophique. Chênedollé était plus sensible au mal de Wer-
« ther qu'au génie de Faust. Chênedollé n'eut pas l'occasion
« d'aller à Weimar. Il ne vit pas Goethe. C'est en Suisse, près de
« M^{me} de Staël, qu'il connut les œuvres du grand poète allemand
« et qu'il eut l'occasion de les entendre commenter. Le livre de
« l'Allemagne vint révéler à Chênedollé toute la poésie d'Outre-
« Rhin. Il dit dans une note des *Etudes poétiques* qu'il ne con-
« naissait, ni en traduction, ni en original, les trois pièces de
« Goethe qui ont fourni le thème de ses Odes ; mais seulement par
« l'analyse qu'en donne M^{me} de Staël dans son ouvrage (4) ».

Dès 1800, celle-ci avait traduit le Pêcheur en vers gauches
mais assez fidèles. Ce qui le charmait dans cette romance de
Goethe « c'est l'art de faire sentir le pouvoir mystérieux que
« peuvent exercer les phénomènes de la nature (3) ». Chênedollé
ignorait la traduction, mais le commentaire l'avait séduit.

Dans l'Ode de Chênedollé, la pensée de Goethe est reproduite

(1) *Etudes poétiques*. Livre II, Ode XXIV, p. 43.

(2) F. Baldensperger. *Goethe en France. Etude de Littérature comparée*. Hachette 1904, in-8, p. 112.

(3) *Etudes poétiques*, éd. 1820, Livre I, Ode III, p. 5.

(4) M^{me} de Staël. *L'Allemagne. De la poésie allemande* ch. 13 p., 72.

intégralement; mais l'expression manque de force; c'est un pêcheur qu'une nymphe d'un fleuve séduit par le cristal de ses eaux; symbole de l'attirance exercée par l'eau.

On trouve dans cette Ode des vers pleins d'une mollesse qui n'est pas sans charme :

Et quand des souffles invisibles
Enchantent l'ombre de la nuit,
De Phébé les rayons paisibles
Au sein des flots dorment sans bruit.
.
.
.
.
.
.
.
.
A son erreur il s'abandonne;
Et vaincu par ce fol amour,
Aux bras de la nymphe, il se donne,
Glisse, et disparaît sans retour (1).

Ce dernier vers, par la coupe et les assonnances est très imitatif.

Dans l'Ode sur la Violette, Chênedollé a été surpassé par Charles Nodier qui traduisit délicatement la plainte de la violette.

La violette ingénue
Au fond d'un vallon obscur,
Déployait sous l'herbe émue
Son frais pavillon d'azur.
De sa vapeur fugitive
Les airs étaient parfumés;
Elle reposait craintive
Sous ses voiles embaumés (2)

Ces rapides octosyllabes conviennent mieux au sujet que les vers grandiloquents de Chênedollé :

Pourquoi faut-il qu'à tous les yeux
Le destin m'ait cachée au sein touffu de l'herbe,
Et qu'il m'ait refusé, de ma gloire envieux,
La majesté du lis superbe? (3).

La strophe qui suit est mieux inspirée : Chênedollé pourrait être compté parmi les poètes de la rose.

(1) *Etudes poétiques*, éd. 1820, Livre I, ode III, p. 7.

(2) Charles Nodier. *Essai d'un jeune barde*. Paris et Besançon, an XII, p. 57. Traduction littérale suivie d'une traduction en vers.

(3) *Etudes Poétiques*, éd. 1820. Livre I, Ode X, p. 20.

... Que n'ai-je l'éclat vermeil
Que donne le printemps à la rose naissante,
Quand, dans un frais matin, les rayons du soleil
Ouvrent sa robe éblouissante? (1) »

A ces imitations de Byron et de Goethe il faut en ajouter d'autres :

1^o Des emprunts faits aux livres saints :

Tout est vanité, imité de l'Ecclésiaste (Ode XIV). — Le Cheval de Bataille, imité de Job (Ode XXVII).

2^o Un emprunt à la littérature arabe :

Sur le glaive d'Amurat (Ode VIII).

3^o Un emprunt aux Scaldes :

Chant de Mort d'un roi scandinave (Ode XXVIII).

4^o Emprunts aux littératures anglaises et allemandes :

Chant d'une jeune odalisque imité de l'Anglais (Ode XXII).
Les harmonies de la vie, ou l'aigle et le cygne imité de l'allemand (Ode XXV).

Ces nombreuses imitations montrent à quel point Chênedollé était curieux des littératures étrangères. Il y a là une tendance romantique.

Les pièces d'inspiration personnelle sont celles où se révèle vraiment la nature poétique de Chênedollé.

Né à la campagne, élevé parmi les paysans, le poète a le sens des choses rustiques. Il excelle dans les peintures de la vie rurale. *Le dernier jour de la Moisson, la Gelée d'Avril, le tombeau du jeune laboureur* sont des inspirations nées de la vie des champs, et qui gardent en elles comme une douce senteur des prairies normandes (2).

Dans « le dernier jour de la moisson », Chênedollé a su mettre la grâce robuste et saine des travaux champêtres. Qu'on relise la première strophe :

J'ai vu de la moisson superbe
Le soleil couronner la fin;
Joyeuse, à la dernière gerbe
La grange vient d'ouvrir son sein (3).

(1) Sur les nombreuses imitations de la Violette et du pêcheur faites par les poètes romantiques. Cf. *Bibliographie critique de Goethe en France* par F. Baldensperger, Hachette, in-8, 1907.

(2) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 306.

(3) *Etudes poétiques*. Livre I. Ode VIII, p. 16.

Le lyrisme de cette poésie n'exclut pas la précision réaliste. Il y a en plus d'une observation attentive et sympathique de la nature, des tableaux riants aux fraîches couleurs. Témoin ce gracieux paysage de printemps dans la Gelée d'Avril (1).

Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs par Avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis (2).

Sérénité trompeuse ! Une nuit suffit pour détruire l'espoir de toute une année :

Soudain l'âpre gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit dans les bosquets le printemps éploré
C'en est fait ! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché, dans sa fleur, tout l'espoir de l'année (3).

C'est dans le *Tombeau du Jeune Laboureur* que le poète a mis le plus d'émotion. Le Chênédollé de Burcy, l'ami des rudes travailleurs apparaît ici. En des vers vigoureux et touchants il plaint la triste destinée de l'un de ses jeunes paysans mort à la fleur de l'âge.

Il n'est plus ce robuste et jeune laboureur
Qui, doté d'une force antique,
Des plus ardents chevaux maîtrisait la fureur,
En dirigeant le char rustique (4).

Dans cette ode, le poète a pris naturellement le ton de l'élégie :

Plus d'amours ! désormais ses yeux ne verront pas
Briller au ciel ces jours de fête
Ou la vierge des champs pour orner ses appas,
De bluets couronnait sa tête (5).

(1) Chênédollé a daté cette pièce de 1820 ; le Manuscrit porte l'année 1818

(2) *Etudes Poétiques*. Livre III, Pièce 2^e, p. 131.

(3) *Etudes Poétiques*. Livre III, Pièce 2^e, p. 134.

(4) *Etudes Poétiques*. Livre I, Ode XI, p. 22

(5) *Etudes Poétiques*. Livre I, Ode XI, p. 23.

Suit un petit tableau à la Millet. Toute la mélancolie du poète s'exhale dans la strophe finale où il livre sa pensée personnelle.

Ah ! quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil,
Où tout court, et s'éclipse et tombe,
Il n'a plus pour ami que les feux du soleil
Qui, le soir brillent sur sa tombe ! (2)

Le Clair de la Lune de Mai est l'ode préférée de Sainte Beuve.

« De toutes les pièces des *Etudes*, dit-il, le Clair de Lune de « Mai me semble la plus heureusement touchée, la plus revêtue « de mollesse et de rêverie » (3).

C'est le songe d'une nuit d'été, celui d'un poète qui veut jouir voluptueusement des douceurs d'un beau soir.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs,
Et le soir aux pieds de rosée
S'avance en ranimant les fleurs (4).

Le soir aux pieds de rosée, belle expression, dit Faguet, à rapprocher de celle de Shakespeare. « Le matin aux yeux gris descend des collines. » (5).

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant ! (6)

Il faut rapprocher ces deux strophes des clairs de lune du *Génie de l'Homme* si l'on veut apprécier le progrès accompli dans l'imagination du poète, entre 1807 et 1820, vers la rêverie mélancolique.

A la lecture de ces strophes, « on songe, dit M. G. Charlier, à

(1) *Etudes Poétiques*. Livre I, Ode XI, p. 24.

(2) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 308.

(3) *Etudes Poétiques*. Livre I. Ode XIII, p. 27.

(4) *Revue des Cours et Conférences*, 19 Décembre 1907, p. 248.

(5) *Etudes Poétiques*. Livre I, Ode XIII, p. 28.

« quelque fine gravure sur acier des albums romantiques ou « même à certaines pièces des « Emaux et Camées », car c'est « déjà, en noir et blanc, il est vrai, la manière pleine et le dessin « précis de Théophile Gautier » (1).

L'Ode s'achève dans une note légèrement épicurienne. C'est une sorte de *carpe noctem* qui rappelle le *carpe diem* d'Horace.

L'Ode à une fontaine publiée seulement dans l'édition de 1822 rappelle la source dans les Bois de Lamartine et, par endroits, le vallon : « La mélodie est la même chez les deux poètes; mais l'orchestration est incomparablement plus puissante chez le poète des *Méditations* » (2).

L'indifférence de la nature ou la mort de la Jeune femme est intéressante par l'idée philosophique qu'elle contient :

Quoi ! d'une jeune et tendre mère
Le sort si vite est abrégé;
Et d'une tête, à tous si chère,
La perte à la Nature a semblé si légère,
Qu'autour d'elle rien n'est changé ! (3)

Le thème de « la Maison du Berger » est déjà dans cette Ode. Vigny a pu le prendre à Chénedollé :

Ainsi la nature insensible
Est sans pitié pour nos douleurs,
Et, dans sa rigueur inflexible,
Nous est cruelle et sourde; et se montre impassible
A notre mort comme à nos pleurs (4).

Dans cette strophe de Chénedollé on a comme une ébauche des vers immortels de Vigny :

Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine...
On me dit une mère, et je suis une tombe (5).

Chénedollé a donc en commun avec les romantiques certaines façons de voir et de sentir; il a déjà comme eux ce besoin d'épan-

(1) G. Charlier. *Le sentiment de la nature chez les Romantiques français*, op. cit., p. 274.

(2) Faguet. *Revue des Cours et Conférences*, 19 Décembre 1907, p. 245.

(3) *Etudes poétiques*. Œuv. compl., Ode XXIX, livre I, p. 309.

(4) *Etudes Poétiques*. Œuv. compl., Ode XXIX, livre I, p. 311.

(5) Les Destinées. La Maison du Berger.

chement dont se défendaient les classiques : Dans le Solitaire à la rose (Livre I. Ode XVII), les regrets (livre I. Ode XXX), Le Val de Vire (livre III) il nous livre ses propres émotions. Le souvenir troublant d'une passion (le solitaire à la rose).

Eloigne-toi de mes regards,
O Rose, si fraîche et si belle !
Ta vue à mon esprit rappelle
Les longs et douloureux écarts
D'une volupté criminelle (1).

Le regret de la jeunesse à l'approche de l'âge mûr (Les Regrets).

Où sont les jours de ma jeunesse,
Ces jours d'enchantement, de vie et de bonheur
Où l'Inspiration de sa brûlante ivresse,
Sans relâche embrasait mon cœur (2).

Les émotions du retour après un exil de dix ans (le Val de Vire 1817).

Vallon délicieux, fraîche et riante verdure,
Bondissante cascade à l'éternel murmure,
Doux prés, rians coteaux, magnifiques vergers,
Parés d'arbres en fleurs, rivaux des orangers,
Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
Et vous, dont si souvent je gravissais les cîmes
Vieux rochers au front chauve, ou couronné de bois
Après dix ans d'absence, enfin je vous revois ! (3)

Cette pièce, par l'aisance de la forme, le charme du site qu'elle évoque est une des plus connues du poète. C'est un morceau d'anthologie ; qui ne se rappelle avoir lu ces vers ?

Il est à l'air natal une douceur secrète
Qui peut, des maux cruels dissipant la langueur,
Rendre au génie éteint sa flamme et sa vigueur ;
Par toi tout s'embellit, ô terre maternelle !
Tes fleurs ont plus d'éclat, ta verdure est plus belle,
Ton soleil est plus pur, ton ciel plus enchanté,
Aussi rien à mes yeux n'égale ta beauté (4).

(1) *Etudes Poétiques*. Œuv. compl., Livre I, Ode XVII, p. 267.

(2) *Etudes Poétiques*. Livre I. Ode XXX, p. 53.

(3) *Etudes Poétiques*. Livre III, p. 145.

(4) *Etudes Poétiques*. Livre III, p. 151.

Dans les *Etudes poétiques*, on trouve la plupart des thèmes romantiques : *La nature* (A une fontaine, Le dernier jour de la moisson, Le clair de lune de Mai, Boulade en faveur de l'hiver, La gelée d'Avril, le Val de Vire).

L'amour (Le solitaire à la rose ou le souvenir).

La mort (Le tombeau de la Jeune Vierge, Le tombeau du Jeune laboureur, l'indifférence de la nature, ou la mort de la Jeune femme).

Les ruines (Rome ensevelie dans ses ruines, La jeune femme parmi les ruines de Rome, Le donjon de Vire).

La mélancolie (Le Val de Vire, Les regrets).

Le sentiment religieux (Tout est vanité, imité de l'ecclésiaste, Dans le donjon de Vire, la description de la fête Dieu)

Ces sujets n'étaient pas nouveaux lorsque parurent les *études poétiques*. Lamartine, dans ses *Méditations*, venait d'en tirer le maximum d'effet. Avant lui, d'autres poètes avaient chanté la nature : Delille, Lemierre; Young, Werther, René avaient dit leur désespérance ; Mac-Pherson, dans ses traductions avait révélé toute la tristesse d'Ossian; Volney puis Chateaubriand avaient mis les ruines à la mode. Depuis Louis Racine, Fontanes avait écrit des vers religieux. Mais cet élan mystique venu de Klopstock et de Chateaubriand, Chénedollé seul depuis l'avait eu sincère. Là aurait été son originalité s'il avait su devancer Lamartine. D'ailleurs dès 1807, en maints endroits du *Génie de l'Homme*, on trouve ce lyrisme religieux. Il ne restait plus à Chénedollé qu'à se parfaire en ce genre. Il se laissa devancer par l'auteur des *Méditations*.

Malgré tout, les *Etudes poétiques* eurent quelque succès. Elles plurent à la jeune école et ouvrirent à l'auteur les portes du premier cénacle : celui de la Muse française.

Chénedollé prit rang parmi les principaux poètes.

Dans les dialogues insérés dans une lettre à Romain Colomb, datée du 29 Décembre 1821, on relève ce colloque entre l'Américain et le Français :

L'Américain... Et les poètes? Après M. Béranger qui avez-vous?

Moi — Je suis bien en peine de vous répondre... mais en y réfléchissant je trouve M. Baour-Lomrian... nous avons M. de Lamartine.

L'Américain — ... Après?

Moi — Nous avons MM. Chênedollé, Ed. Géraud, Alfred de Vigny... Je vous assure que je ne les ai jamais lus (1).

Charles Nodier fit, dans le *Défenseur* du 30 Décembre 1820, un commentaire original des *Etudes poétiques*. Il reconnaît aux Odes un caractère romantique. Il préfère les deux derniers livres au premier à cause des emprunts aux littératures étrangères qu'il juge « fort inférieurs au talent de l'auteur ». Il préfère les Odes du second livre « où les plus grands hommes de tous les siècles sont loués dans un style digne d'eux ». Il loue vivement l'Ode au Dante. La 4^e strophe a, dit-il, « toute la mélancolie, toute la grâce de Virgile ».

Il aime ce début de la pièce intitulée la Gelée d'Avril.

Avril avait repris le sceptre de l'année,

« « « « « « « « « « « « « «

Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,

Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,

Embellissaient déjà la robe du printemps.

« De pareils vers, dit-il, devaient naître à la vue de ces délicieux coteaux de Vire, si favorables au botaniste et au poète » (2)

Le Comte O'Mahony, dans le *Drapeau Blanc* du 15 Janvier 1821, critique les Odes imitées des Littératures étrangères. Il loue celles du II^e livre : Klopstock, Bossuet et surtout Isaïe, « la plus remarquable de tout le recueil ».

Le Constitutionnel (1^{er} Janvier 1821), *la Quotidienne* (7 Mars 1821), *Les Annales de la Littérature et des Arts* (Mars 1821), *les Débats* (2 Septembre et 22 Novembre 1821) rendirent compte des *Etudes poétiques*.

Amar, dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (3), critique durement l'œuvre de Chênedollé. Le poète affligé de cet article écrivit dans son *Journal* une note où perçoit tout son dépit.

« J'ai été si révolté de l'injustice et de la bêtise des journalistes « envers mon dernier ouvrage que je ne veux plus faire rien

(1) Correspondance de Stendhal, éd. A. Paupe et P. A. Chéramy, t. II, p. 239.

(2) *Le Défenseur*, t. III, p. 603-611.

(3) *Annales de la Littérature et des Arts*, Tome second, 1821, 20^e livraison, p. 252-259.

« paraître pour un public aussi sot, aussi stupide que ce stupide
« coquin qui est Amar. C'est bien là le jugement d'un cuistre
« de collègue. Je ne fais plus rien, je n'écris plus et je m'en trouve
« bien. Fi de la gloire et des beaux cercles de Paris ! Je passe mes
« jours à la campagne ; je me promène du matin au soir. Je tra-
« vaille et je fais travailler. Je plante moi-même les arbres de
« ma cour et de mon jardin. Je suis sans cesse à la suite de mes
« ouvriers. Je ne m'assied (*sic*) pas un instant de la journée
« aussi je me porte à merveille. J'avais encore deux beaux ou-
« vrages dans la tête mais l'ingrat public n'en jouira pas » (1).

Pourtant Chênedollé fut comparé à Lamartine par ses contemporains. Léon Thiessé préféra même ses vers à ceux de l'auteur des *Méditations* (2).

Enfin, en 1822, le poète partagea avec Edmond Géraud et Lamartine l'honneur de fournir les matériaux d'une collection des poètes français du XIX^e s. (3).

Malgré ces distinctions flatteuses et le bon accueil des jeunes romantiques, Chênedollé quitta très vite la carrière littéraire. A partir de 1820, il se contentera de rééditer ses anciens ouvrages et ne fera plus paraître que des articles ou des pièces détachées.

(1) *Journal* t. 264.

(2) *Revue Encyclopédique*, t. VIII, p. 80 (Octobre 1820).

(3) *Poètes français du XIX^e s.* Œuvres de Lamartine, Chênedollé, Ed. Géraud, 1822 chez Gosselin.

CHAPITRE XVI

RELATIONS AVEC L'ÉCOLE MODERNE : 1820-1830

SOMMAIRE. — Le Groupe Chateaubriand. — Fontanes. — Dernière intimité. Sa mort. — Eloignement de Joubert. — Refroidissement de Chateaubriand pour le poète. — Candidature académique de Chênedollé. — La Légion d'honneur.

Relations de Chênedollé avec les Romantiques. — Le conservateur littéraire. — La société des Bonnes lettres. — Le cénacle de La Muse française. — (Soumet, Ed. Géraud, E. Deschamps, V. Hugo, Charles Nodier). Rencontre de Lamartine. — Admiration pour les comédies de Musset.

Révolution de 1830. — Hommage à Charles X sur le chemin de l'exil. — Démission de Chênedollé au Conseil Municipal de Vire.

Fontanes avait suivi Chênedollé à travers sa carrière littéraire avec tout l'intérêt d'un maître pour son disciple. Il était resté en relation épistolaire avec lui.

En 1818, atteint du mal qui devait l'emporter, le Grand-Maître écrit à son ami de Normandie pour le remercier d'une délicate attention.

« 11 Avril 1818.

« Ma santé, Monsieur, ne me permet pas encore de manger des
« carpes. Mais j'ai su de ma famille que la vôtre était fort bonne.
« Il n'y manquait d'autre assaisonnement que le plaisir de la
« manger avec vous. Je vais respirer bientôt l'air de la campagne.
« J'y lirai vos vers et, j'espère qu'ils me rétabliront tout à fait.
« Agréez l'assurance de mon ancien et inviolable attachement.

« Fontanes » (1).

Chênedollé avait remis le manuscrit des *Études poétiques* à Fontanes qui s'était déclaré satisfait et avait renvoyé quelques jours après un mot de félicitation à l'auteur.

« Oui, Monsieur, j'ai trouvé le Manuscrit et je vous avoue que

(1) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

« j'ai commis l'indiscrétion de le lire. J'ai vu des vers et des vers
« de vous. Comment résister à la tentation? Je vous dirai que
« j'aime autant les sujets que le style. J'y ai trouvé partout l'âme
« et le langage d'un poète. Si j'avais su que vous m'apportiez des
« vers, je vous aurais fait grâce des miens... Mais pourquoi avez-
« vous gardé le silence? (1)

« Mille compliments.

« Fontanes » (2).

25 Juin 1820.

Il applaudit à l'apparition du recueil.

« Si je n'avais pas été malade, Monsieur, je vous aurois plutôt
« (*sic*) répondu.

« Votre recueil m'est arrivé quelques jours après la lettre que
« vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'aime les bons vers et
« vous devez sentir avec quel empressement j'ai lu les vôtres. On
« y trouve à un très haut degré l'imagination du poète et l'art du
« versificateur. On peut faire quelques critiques de détail, mais
« le talent est incontestable, et ce recueil, si je ne me trompe,
« augmentera votre réputation. Les bons vers ne se font plus à
« Paris, mais dans la patrie de Malherbe et de Malfilâtre que vous
« habitez, vous êtes leur digne compatriote.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et
« de mon sincère attachement (3).

« Fontanes » (4).

24 Janvier 1821.

Ce fut la dernière lettre adressée au poète par Fontanes. Il mourut le 17 Mars 1821. Chênedollé en eut un chagrin profond.

« La mort de M. de Fontanes, écrit-il dans son *Journal*, le 21
« Mars 1821, a achevé de me désenchanter de tout, même des
« lettres et de la poésie, aussi vaines que tout le reste. »

« J'ai tout perdu, en perdant M. de Fontanes. C'était pour moi
« plus qu'un maître, c'était un ami, un frère littéraire. Avec
« quelle bonté, quelle patience, quel scrupule poétique il m'a

(1) La lettre est adressée à M. de Chênedollé, Rue du Thabor, Paris.

(2) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(3) Lettre adressée à M. de Chênedollé, rue du Calvados, Vire.

(4) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

« aidé à corriger le *Génie de l'homme* tout entier et quelques-unes
« de mes Odes (Michel Ange, Homère, Le Dante).

« La mort de Rivarol m'accabla, m'altéra plus profondément
« que celle de Fontanes parce qu'elle était plus imprévue; mais
« elle ne me laissa pas au fond de l'âme un regret plus amer et
« plus cuisant (1)»

Chênédollé sollicita de la Marquise de Fontanes, veuve du défunt, la faveur de publier les œuvres inédites de son père et lui adressa d'émouvants regrets sur la perte de celui qu'il regardait
comme un maître, un ami, un père !

« A Chênédollé, 15 Avril 1821.

« Madame,

« J'ai respecté les premiers momens d'une douleur trop vive et
« trop profonde, pour que j'aie été essayer d'y mêler mes propres
« douleurs. Mais je cède enfin au besoin que j'ai moi-même de
« vous dire quelle part j'ai prise à votre cruelle affliction, et com-
« bien j'ai regretté et pleuré l'homme *excellent*, l'homme de génie,
« le grand poète qui nous a été enlevé par un coup aussi affreux
« qu'imprévu. Oui, Madame, il sera à jamais regrettable pour
« moi celui que je regardais non seulement comme un *Maître*,
« mais comme un Ami, comme un Père ! Je n'oublierai jamais
« l'excessive bonté qu'il m'a témoignée dans toutes les circons-
« tances, et les preuves touchantes de bienveillance et d'intérêt
« qu'il n'avait cessé de me donner. C'est à lui que je dois le peu
« que j'ai fait en littérature; avec qu'elle obligeante bonté il
« avait accueilli mes premiers essais : ce n'est que les larmes aux
« yeux que je me rappelle le zèle, la patience aimable, le scru-
« pule poétique avec lesquels Monsieur de Fontanes m'aida à
« corriger le *Génie de l'Homme*. Il n'aurait pas été plus délicat
« et plus consciencieux pour un de ses propres ouvrages. Voilà
« ce qui (indépendamment de tant d'autres marques de bienveil-
« lance qu'il m'avait données) rendra M. de Fontanes toujours
« présent à ma pensée, et ce qui me fait désirer bien vivement
« d'être utile, si je le peux, à sa mémoire. Si donc, Madame, vous
« vous décidez un jour à publier les ouvrages que M. de Fontanes

(1) Cité par Sainte Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p 285.

Revu sur l'original *Collection Spoëlverch de Lovenjoul*, Ms. D. 544, f. 275

« a laissés en portefeuille (et sa gloire ainsi que l'intérêt du public
« le réclame impérieusement !) Je vous demande la grâce de me
« choisir pour *éditeur*. J'ose croire que je serois digne d'une telle
« faveur, s'il ne falloit qu'un dévouement sans bornes et un zèle
« religieux pour la gloire poétique de celui dont les manuscrits
« me seroient confiés. J'y aurois peut-être aussi quelques droits
« comme un des élèves les plus assidus de M. de Fontanes et
« comme un de ceux auxquels il s'était plus à ouvrir les trésors
« de son portefeuille ; ce qui, pour les ouvrages inachevés, m'a
« donné la clef de beaucoup de choses qu'un autre éditeur ne
« pourrait pas connaître.

« Je viens de relire la nouvelle édition de la traduction de
« *l'Essai sur l'Homme*. Cette lecture a redoublé mon admiration
« et mes regrets pour un si admirable talent, et j'ai désiré plus
« vivement que jamais que tant de trésors enfermés dans le
« portefeuille de celui que nous pleurons, ne fussent pas perdus
« pour le public et pour la gloire.

« Recevez, je vous prie, Madame, avec l'expression de mes
« inconsolables regrets, l'assurance de l'entier dévouement et du
« profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très
« humble et très obéissant serviteur (1).

« Charles de Chênedollé ».

15 Avril 1821.

M^{me} de Fontanes déclina l'offre du poète.

Voyant que ses démarches auprès de la fille du Grand Maître
ne réussissaient pas, Chênedollé écrivit à Roger (2) pour lui
demander d'intervenir à son tour.

« Monsieur et Cher Collège,

« J'ai mille remerciemens à vous faire pour l'ouvrage que vous
« avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai lu avec un plaisir que je ne
« puis vous dire ; il donne sur Ducis les détails les plus curieux,
« les plus piquans : il le fait aimer, et prouve à chaque page,
« quelle belle âme avait cet homme d'un talent si supérieur.

(1) *Lettre inédite* provenant de la succession de M^{lle} Christine de Fontanes
et vendue à Genève le 16 Janvier 1875. Communication de M^{me} La comtesse
d'Annoville, petite fille de Chênedollé qui possède l'original.

(2) Roger (Jean François) auteur dramatique et homme politique (1776-
1842) reçu académicien en 1817. Une édition de ses œuvres diverses fut don-
née en 1834 par Charles Nodier.

« L'ouvrage de M. Campenon prouve aussi que Ducis était encore
« un homme de beaucoup d'esprit, chose qui jusqu'ici n'était
« pas aussi reconnue que son grand talent poétique. Il y a de lui
« des jugemens sur les ouvrages contemporains entre autres sur
« les jardins et sur les mois qui attestent une finesse de tact
« exquise; en un mot tout m'a ravi dans cette lecture dont je vous
« remercie une seconde fois, en vous priant de dire à Monsieur
« Campenon (qui doit avoir aussi sa part des remerciemens) à
« quel point j'ai été enchanté de son livre.

« En lisant les lettres sur Ducis, je n'ai pu me défendre d'une
« idée qui me revenait à chaque page, et dont je veux vous faire
« part. Ne se trouverait-il point quelqu'un qui fasse pour notre
« illustre ami Fontanes, ce que M. Campenon a fait pour Ducis?
« Que de choses, curieuses, piquantes, intéressantes, il y aurait à
« dire sur cet homme qui avait un talent si pur, si élevé, un esprit
« si fin, un si beau caractère et qui est loin d'être apprécié à sa
« juste valeur. C'est vous, Monsieur, permettez-moi de vous le
« dire, c'est vous que cette honorable tâche regarde, vous pour
« qui Fontanes avait une amitié et une tendresse toute particu-
« lière. Mais si vos occupations ne vous permettent pas de vous
« livrer à un ouvrage, qui, je le sais, serait long et demanderait
« beaucoup de travail, au moins ne pourriez vous pas obtenir de
« Madame de Fontanes l'autorisation de donner une édition des
« œuvres de son mari? Je sais qu'en mourant il a laissé un porte-
« feuille extrêmement riche, il avait eu la bonté de me lire (car
« il avait aussi de l'amitié pour moi) beaucoup de ses petits
« poèmes inédits et plusieurs de ses odes, où respirent à chaque
« vers le goût le plus pur et la plus magnifique poésie; tant de
« trésors seront-ils perdus pour le public et pour la réputation
« de M. de Fontanes? Vous ne le permettrez pas, Monsieur, et
« vous triompherez de l'opiniâtreté de Madame de Fontanes qui,
« jusqu'ici, je le sais, a montré beaucoup d'éloignement pour la
« publication des œuvres de son mari. Je vous en conjure, en mon
« nom particulier, au nom de la gloire de M. de Fontanes, et de
« l'amitié qu'il avait pour moi... »

(1824) (1).

Ce fut Roger qui, en 1839 fit paraître pour la première fois les œuvres complètes de Fontanes (1).

L'amitié de Joubert pour Chênédollé s'était *non pas refroidie mais raréfiée par l'absence*, dit Sainte Beuve. Les dernières lettres qu'ils échangèrent ne vont guère au delà de 1814.

A quoi faut-il attribuer l'éloignement de cet ami si parfait à l'égard du poète?

Chênédollé était négligent à suivre ses conseils, à se pousser dans le monde.

Le 7 août 1812, Joubert lui adressait un clair avertissement sous le vers parodié de M^{me} de Staël.

« Si l'on ne s'aide point, personne ne nous aide (2). »

Il l'engageait à venir faire une apparition à Paris, l'assurait qu'il était fait pour entrer à l'institut, puis il ajoutait :

« Il faudroit, comme je l'ai dit à M. Quatremère, brocher quelques-unes des réflexions dont vous avez semé votre cours de littérature, rendre ce ramas susceptible d'un titre, en former un petit volume, publier cela à propos et vous présenter à la première place vacante. Si vous n'avez pas celle-là, vous aurez l'autre, et les premiers pas, les pas importants seront faits (3) ».

Les bons avis de Joubert restèrent vains auprès de son insouciant ami. Il se lassa de les lui donner. Chênédollé se laissa oublier par sa faute. Il ne fit pas dans la capitale les séjours et les visites qui auraient pu lui conserver de précieuses relations.

En Juillet 1823, au cours d'un voyage à Paris, Chênédollé vit Joubert (4) : « C'est aujourd'hui, (2 Juillet 1823) écrit-il dans son *Journal* que j'ai revu Joubert. Il y avait *douze ans* que je ne l'avais vu ; je l'ai revu avec un extrême plaisir. Je l'ai trouvé vicilli, moins pourtant que je ne craignais. Du reste, la même conversation vive, piquante, originale, la même imagination, la même verve, le même enthousiasme (5) ».

L'enthousiasme du sensible Chênédollé pour le sage Joubert

(1) *Œuvres de M. de Fontanes* recueillies pour la première fois avec une notice biographique par M. Roger de l'Académie française 1839. Paris, Hachette, 2 vol., in-8.

(2) *Drame de Sophie* : « On cesse de s'aimer si quelqu'un ne nous aime ».

(3) Sainte Beuve, *op. cit.* t. II, p. 275.

(4) Cette rencontre fut sans doute la dernière : Joubert mourut le 4 Mai 1824.

(5) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 276.

ne s'était pas refroidi. L'on souffre lorsqu'on lit en regard de ces lignes candides et admiratives la lettre que Joubert écrivit à « M^{me} de Vintimille quelques jours après avoir reçu la visite du poète : Quelle ironie !

« 23 Juillet 1823.

« J'ai vu ces jours-ci *feu* Chênédollé qui ne s'est informé que
« de vous, qui ne m'a parlé que de notre ancien bon temps, qui
« ne s'occupe comme moi que de ce qu'il a connu d'aimable et de
« ce qu'on peut lire de bon. Ce que c'est que de survenir à propos !
« Je l'ai trouvé un homme incomparable... (1)»

Chênédollé manquait de défense vis à vis de ses amis. Il était la dupe de son cœur : Faiblesse d'un poète en face de la vie.

C'est surtout de l'amitié de Chateaubriand dont le poète aurait eu lieu de se plaindre s'il l'avait moins aimé ; mais on connaît ses sentiments à l'égard de *l'enchanteur*.

Chateaubriand, lui, avait toujours considéré Chênédollé comme un être de second plan, tantôt confidant de ses incursions dans le monde sentimental, souvent admirateur sensible de ses œuvres ; mais à l'heure de ses succès diplomatiques, il éprouva le besoin d'oublier un peu le poète, de jeter du lest avant de s'enfoncer plus avant dans le tourbillon de la vie politique.

Au temps de son obscurité, il avait fait au poète des confidences de jeunesse ; plus tard, en ses nombreuses absences, il lui avait souvent laissé le soin d'occuper la pensée de ses amies (2) avec son souvenir ; il aimait maintenant à lui offrir sa protection parce qu'elle affirmait sa suprématie et flattait son amour propre.

Depuis 1816, Chateaubriand fait adresser à Chênédollé, par son secrétaire, de courts billets où le ton protecteur remplace le ton amical. L'intimité a pris fin. Lors de ses voyages à Paris, le poète va rendre visite au *Ministre des Affaires étrangères* (3). Il vient un peu en solliciteur et il envoie à sa femme restée en Normandie, le compte-rendu fidèle de ses démarches.

En 1823, Chênédollé brigue la place d'Inspecteur Général de l'Université, un fauteuil académique en surcroît, aussi cherche-t-il près de l'ami de sa jeunesse un appui tout puissant.

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 276. en Note

(2) M^{me} de Beaumont et M^{me} de Custine.

(3) Chateaubriand fut Ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet Villèle.

Le 27 Juin 1823, il va dîner chez Chateaubriand; dès le lendemain, il s'empresse de relater à M^{me} de Chênedollé les incidents de cette soirée.

« Paris, 28 Juin (1823), 7 h. du matin.

« J'ai diné hier chez Chateaubriand, ma bonne petite, et je vais
« tâcher de te rendre les choses dans la plus grande exactitude.
« Il m'a reçu dans la Chambre de Madame de Chateaubriand
« qui était couchée et horriblement souffrante d'un rhumatisme.
« L'accueil a été meilleur et plus amical qu'avant hier; quoique
« bien moins expansif qu'autrefois. Quant à Madame de Chateau-
« briand, elle m'a fait l'accueil le plus aimable. Au bout d'un
« quart d'heure on a averti qu'on était servi. Il y avait à table
« M. et M^{me} de Gestas, un anglais nommé Frisel que j'avais
« connu autrefois chez Chateaubriand; un M. *Henri* et moi.
« Chateaubriand m'a placé *à côté* de lui, le dîner a été extraordi-
« nairement silencieux et Chateaubriand a pris un *air digne*.
« Le dîner a duré 50 minutes au plus; c'était comme chez Bona-
« parte. Après le dîner on a passé dans le salon pour prendre le
« *café (sic)*. Chateaubriand n'a pas été plus causant. Il faut dire
« aussi pour être vrai qu'il attendait une estafette de l'armée qui
« aurait dû arriver à deux heures et qui n'était pas encore arrivée
« à 7 h. ce qui était bien fait pour lui donner de l'humeur. Enfin
« l'estafette est arrivée à huit heures : alors le front de Chat (1).
« s'est éclairci, quoique l'estafette n'annonçât rien de bien impor-
« tant, et il est devenu causant. Plusieurs personnes sont entrées
« alors dans le salon (*sic*). M. le Marquis de Forbin, M. Alexandre
« de la Borde, Mgr l'évêque d'Hermopolis, M. Clausel de Couser-
« gues, M. Lafond Joubert, celui que nous avons vu à Rouen. J'ai
« été charmé de retrouver là M. de Clausel qui avait eu beaucoup
« d'amitié pour moi, et qui est l'intime du Grand-Maitre. Il a
« paru me revoir avec plaisir, nous avons causé et je lui ai parlé
« de mon désir de voir Mgr Fraissinous (2) (qui ne m'avait pas
« encore répondu); il m'a dit qu'il irait le voir ce matin, (samedi
« matin) qu'il lui parlerait de moi et qu'il m'écritait aujourd'hui
« même le moment où il pourroit me recevoir : il a ajouté qu'il
« croyait que ce serait pour lundi. Pour en revenir à Chateau-

(1) Chateaubriand.

(2) Le successeur de Fontanes.

« briand, je t'ai dit que je l'avais laissé plus causant. Il a beau-
« coup causé avec Mgr Fraissinous, avec M. de La Borde; il m'a
« aussi adressé quelquefois la parole d'un air amical mais il
« ne m'a rien dit de *mon affaire*. Enfin à dix heures et demie, je
« me suis retiré. Chateaubriand en me serrant la main avec amitié
« m'a dit d'un air aimable : « *Ah ! ça, revenez donc me voir !* Pour
« compléter ce récit, j'oubliais de te dire qu'à neuf heures, j'étais
« repassé dans la chambre de Madame de Chateaubriand pour
« voir comment elle était, et qu'elle m'avait dit : « Chênédollé !
« venez donc nous voir souvent pendant que vous serez à Paris,
« venez nous demander à dîner *san (sic)* façon, toutes les fois que
« vous ne serez pas engagé ailleurs. Il y a toujours un de nous
« deux qui dine ici !

« Voilà exactement comment les choses se sont passées. Je te
« laisse à juger s'il faut, d'après cela, beaucoup compter sur l'in-
« tervention de M. de Chat. Au reste, voici la marche que je
« compte suivre. Le jour où je verrai le grand maître, je lui
« parlerai franchement de la place que j'ai envie d'avoir. Je tâche-
« rai ensuite de me faire appuyer vivement par M. de Clausel qui
« est un ami chaud et qui sert bien quand il veut servir. Je ne
« négligerai pas non plus Monsieur de Chateaubriand, quoique
« ce que j'ai vu jusqu'ici ne soit pas très encourageant, et
« j'abandonnerai le reste au ciel.

« Dis-moi dans ta lettre ce que tu penses des réceptions de
« Chateaubriand et si tu crois au fond de ton âme qu'elles ne
« sont pas trop mauvaises (1) ».

Au cours de ce même voyage, Chênédollé vit Roger, son compé-
titeur dans la publication des Œuvres de Fontanes. Le poète espé-
rait son appui pour entrer à l'Académie française. Roger le berna
on verra comment, par la suite.

Chênédollé s'était plaint aux Joubert de l'accueil froid de
Chateaubriand. Il était affecté — sans en être trop surpris — du
changement d'un ami envers lequel il était demeuré le même. « Il
y a long-temps que je connais l'homme, disait-il avec amertume ».
De nouveau, le poète fit part de ses tribulations à M^{me} de Chêne-
dollé.

(1) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

« Paris, mardi 8 Juillet (1823).

« Je n'ai pu encore terminer tout ce qui regarde l'Académie française. Je dois me trouver aujourd'hui ou demain avec Roger et tâcher par tous les moyens possibles de le mettre de mon côté. Campenon que j'ai vu paraît assez bien disposé pour moi et a promis de contribuer à mettre Roger et toute sa suite de mon bord. Si nous pouvons les avoir, nous aurons gain de cause.

« J'ai appris hier chez Joubert où j'ai diné, par Joubert lui-même, que Clausel avait embrassé ma Muse avec tout le zèle possible, et qu'il lui avait assuré que je réussirais. J'ai appris aussi par M^{me} Joubert que M. et M^{me} de Chateaubriand parlaient pour moi. Les Joubert m'ont fait revenir même un peu sur le compte de M. de Chat. Je m'étais plaint à eux de sa taciturnité et de son peu d'épanchement : ils m'ont dit qu'il était ainsi avec tout le monde, mais qu'au fond il m'avait conservé une véritable amitié.

« J'ai retrouvé dans les Joubert toute l'amitié qu'il savaient eue autrefois pour moi, M. Joubert est bien affaibli par l'âge et la maladie, mais son âme et son imagination n'ont pas vieilli, il est toujours bon, simple, aimable, étincelant d'esprit et de verve comme autrefois. Il m'a dit : enfin mon cher Chênédollé, je retrouve en vous un homme avec lequel je puis causer, ce que je n'avais pas rencontré depuis la mort de Fontanes. Vous êtes le seul qui m'entendiez.

« Quant à Coëssin il est plus extraordinaire que jamais ; il vit seul dans une fort jolie maison, dans l'Avenue des Champs-Élysées. Là, il s'occupe de ses machines à vapeur qui doivent lui rapporter cent millions, ni plus ni moins.

« Du reste, il est encore bon homme pour moi, auquel il fait beaucoup d'amitié mais il est d'une suffisance extrême. Il ne cause pas, il prêche du haut d'une chaire ! C'est un illuminé, c'est un fou très souvent sublime.

« Je n'ai pu voir la merveilleuse Delphine (1). Elle est à la campagne, à six lieues de Paris, et j'ai été si occupé que je n'ai pu faire une aussi longue course. J'en ai bien du regret.

Chênédollé retourna plusieurs fois chez les Chateaubriand. Il vit Clausel de Coussergues qui lui promit la place d'inspec-

(1) Delphine Gay, future M^{me} de Girardin.

teur général, mais le dissuadade se présenter à l' Académie. C'est ce qui ressort de la lettre suivante adressée par Chênedollé à sa femme.

« Paris, jeudi 10 Juillet (1823).

« J'ai diné hier chez M. de Chateaubriand pour la 4^e fois et
« la journée a été décisive (1). Comme M^{me} de Chateaubriand
« devait partir ce matin à 5 heures pour la Bretagne, je la pris à
« part dans son boudoir et je lui parlai avec une force et une fer-
« meté dont je ne me serais pas cru capable, sans doute que dans
« ce moment là ton génie m'inspirait. Elle me dit que cela était
« juste, qu'il fallait absolument que je fusse inspecteur général,
« que cela m'était dû, et qu'elle en feroit (*sic*) son affaire auprès
« du Grand-Maître. Elle ajouta que M. de Chateaubriand y
« emploierait aussi tous ses soins. et que, comme il était écrasé
« d'affaires, elle se chargeait de remettre mon affaire sous ses
« yeux quand besoin seroit. A huit heures arriva Clausel qui ve-
« nait faire ses adieux à M^{me} de Chateaubriand. Je m'emparai
« de lui, et en nous promenant une demi-heure dans le jardin, je
« lui représentai encore combien il importait que j'obtinsse cette
« place d'inspecteur général. Il entra dans toutes mes raisons me
« répéta que le grand-maître était parfait pour moi, et qu'il
« regardait ma nomination comme sûre. Alors je lui parlai de
« mon désir d'entrer à l'Académie française comme une consé-
« quence de ma nomination d'inspecteur général : alors il me dit,
« cela va tout seul, mais je lui fis part de l'incident de Dussault
« qui était porté par M. de Chateaubriand et voici ce qu'il me
« dit : Le cas est grave, c'est une affaire arrangée entre les Bertin
« et M. de Chateaubriand... vous auriez tort de vous mettre
« sur les rangs cette fois-ci : vous ne réussirez pas, et vous indispo-
« seriez M. de Chateaubriand. Il vaut mieux attendre. Je vous
« promets que la première place après Dussault sera pour vous.
« J'en fais mon affaire auprès de M. de Chateaubriand qui vous
« saura gré de n'avoir pas contrarié ses vues sur Dussault. Je crois
« donc que nous serons forcés d'attendre. Mais le grand point
« pour le moment est l'inspection générale. Une fois là, nous pou-
« vons espérer d'arriver à beaucoup d'autres choses, et je t'avoue

(1) Chênedollé fut nommé inspecteur général de l'Université le 4 Avril 1830.

« que pour cette fois, j'y compte ou bien il ne faut plus compter
« sur rien et tu sais que je ne forme pas d'espérances facile-
« ment (1) ».

Si l'on compare l'attitude de Chateaubriand et celle de sa femme à l'égard du poète, on remarque que celle-ci mettait toute sa bienveillance en œuvre pour faire oublier au poète les froideurs de René. Quand Chateaubriand cessa d'écrire à Chênédollé, elle correspondit avec lui. Elle gardait à l'ancien fiancé de Lucile un souvenir attendri.

Au lendemain de la chute de Chateaubriand au Ministère (2) elle écrivit à Chênédollé quelques lignes énergiques où se manifeste toute sa fierté d'âme et sa fermeté de caractère.

« Ce 26 Juin 1824.

« Je suis bien convaincue de la part que vous aurez prise à ce
« qui vient de nous arriver. Mais ce que je ne comprends pas, mon
« très cher Monsieur, c'est que vous appeliez cela une peine pour
« M. de Chateaubriand. Il en a je vous assure, éprouvé autant de
« joie que moi; et c'est beaucoup dire. Vous connaissez mes opi-
« nions, mes sentiments et mes goûts; vous conviendrez qu'avec
« cela on entre dans un ministère plus triste qu'on n'en sort. La
« seule chose qui me fâche un peu, c'est de voir que M. de Cha-
« teaubriand ne se lasse pas d'être frappé pour ses bons loyals
« (*sic*) et utiles services; c'est un goût comme un autre, mais ce
« n'est pas le mien.

« Adieu cher Monsieur, portez-vous bien car voilà le vrai bon-
« heur, et surtout croyez aux sentiments d'un ménage qui vous
« est dévoué et sincèrement attaché » (3).

Le silence se fit peu à peu entre Chateaubriand et Chênédollé. Il ne faut pas seulement l'attribuer aux dédains d'un grand personnage surmené par la politique, envers une *Muse Provinciale*. Ce fut l'œuvre du temps qui détruit toutes choses, d'effacer dans le cœur changeant de René une amitié de jeunesse qui survivait à la dispersion de la petite société de Pauline de Beaumont.

*
* *

Près de Chateaubriand, Chênédollé caressa l'ambition — la

(1) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(2) Chateaubriand fut relevé de sa charge en 1824.

(3) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

seule qu'il eut en sa vie peut-être — d'entrer à l'académie française. Ce fut le rêve de son âge mûr.

Dès 1814, il y songeait. Il avait été recommandé à Suard par Népomucène Lemercier. Ce dernier l'avait présenté comme un des candidats pour la place vacante. Suard rendit compte de sa démarche à Lemercier.

« Paris, 25 Février 1814.

« ...J'ai, suivant votre désir, présenté dans la séance d'hier
« M. Chênédollé comme un des candidats pour la place vacante.
« Je ne connais pas son poème du *Génie de l'Homme*; mais j'en
« ai vu dans les journaux des fragments, ainsi que des morceaux
« d'une traduction en vers de l'*Enéide*. J'y ai trouvé le caractère
« d'un vrai talent, et, à ce qu'il me semble une manière plus large
« et plus originale que je ne l'ai remarqué dans la plupart des
« poètes modernes qu'on cite et qu'on loue dans les feuilles du
« jour. Je le trouve donc très digne de figurer parmi les préten-
« dans à l'Académie; mais quand je l'ai proposé, on a fait une
« objection à laquelle je n'ai pas répondu.

« L'Académie exige résidence, plus rigoureusement encore
« qu'un évêché. M. Chênédollé réside-t-il à Paris, ou se propose-
« t-il d'y élire son domicile? Voilà sur quoi il faudrait édifier la
« classe avant jeudi de la semaine prochaine; mais peut-être se
« déterminera-t-elle, en considération des circonstances actuelles
« à différer le jour de l'élection.

« Agrérez, Monsieur, etc. (1) ».

La tentative échoua. Chênédollé ne se tint pas pour battu. Le 9 Avril 1816, il écrivit de nouveau à Lemercier et se posa en successeur de Ducis.

« Monsieur,

« J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire il y a à peu près six
« semaines, relativement aux places vacantes à l'Académie
« française, j'avais conçu alors quelques espérances fondées sur
« le grand nombre de nominations qu'il y avait à faire; mais le
« Roi ayant nommé à neuf places, deux seulement sont restées
« à la disposition de l'Académie et je sais qu'il se présente au

(1) M. Souriau. *Népomucène Lemercier et ses correspondants*.

Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-16, p. 204-205. Vue sur l'original, Bibliothèque de Bayeux, Ms. 354.

« moins une vingtaine de concurrents pour ces deux places. Il
« serait donc trop tard et absolument inutile de se mettre sur
« les rangs pour les deux nominations qui doivent avoir lieu le
« onze de ce mois. Mais la mort de M. Ducis vient de laisser encore
« une nouvelle place vacante, et comme l'élection du membre
« qui doit le remplacer ne se fera que dans six semaines, il me
« semble que si vous (mots barrés : et vos amis vouliez) vouliez
« vous concerter avec vos amis, et vous intéresser pour moi, j'au-
« rais peut-être quelque chance de succès. Il faudrait que vous
« fussiez assez bon pour voir MM. Suard, Parceval, Andrieux,
« Lormian, etc. qui, en s'étendant, pourraient me procurer un
« assez grand nombre de voix.

« J'en pourrais avoir aussi par MM. de Chateaubriand et
« Fontanes, et tout cela réuni pourrait peut-être me conduire à
« une majorité. Si, d'après ce que vous aurez eu la bonté de me
« dire, j'entrevois quelque possibilité de réussir, je me ren-
« drais sur le champ à Paris où je prendrais mon domicile, puis-
« que cette condition est de rigueur. Au reste, Monsieur, je m'en
« rapporte entièrement à la bienveillance et au zèle que vous
« avez bien voulu me témoigner, et dont vous m'avez donné, cet
« hiver, des preuves trop aimables pour être oubliées.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute
« considération et de mon entier dévouement.

« Ce 9 Avril 1816.

« Charles de Chênedollé (1).»

Le 27 Avril suivant, nouvelle lettre du poète à Lemercier. Il
craint d'échouer malgré tout l'intérêt que lui porte son protecteur.
Il le prie de redoubler d'instances auprès de leurs amis communs :
Parceval, Lormian, Campenon, etc. « Au reste, dit-il, si je ne
« réussis pas cette fois-ci, je m'en consolerais en songeant au zèle
« obligeant dont vous m'avez donné des marques si touchantes
« et qui me laisse des espérances fondées pour l'avenir si vous
« voulez bien me le continuer (2) ».

Malgré ces démarches répétées, la candidature du poète ne fut
pas plus heureuse que la première fois.

(1) M. Souriau, *op. cit.*, p. 215-216, Lettre vue sur l'original. Bibl. de Bayeux, Ms. 352.

(2) *Catalogue des Autographes* de la Maison Gabriel Charavay, N° 52, 1 p. 1/2 in-8.

En 1817, Chênédollé dont il faut admirer cette fois-ci la persévérance, fit une troisième tentative auprès de Lemercier. La mort de M. de Choiseul Gouffier, venait de lui donner espoir.

Le 5 Juillet 1817, il adressa à Lemercier cette nouvelle requête :

Monsieur,

« Voilà encore une place vacante dans votre Académie par la
« mort de M. de Choiseul. Serait-il téméraire de se mettre encore
« sur les rangs et cette fois, pourrais-je espérer d'être plus heureux que par le passé? Voilà sur quoi je désirerais que vous
« voulussiez bien m'éclairer un peu et pour cela, je compte par-
« faitement sur votre obligeance. Je ne ferai aucune démarche
« que lorsque vous aurez pressenti l'opinion de vos confrères et
« que vous m'aurez écrit un petit mot. S'il n'y a pas de probabilité de réussite, dites-le moi franchement, et je me tiendrai
« tranquille. M. Thierri me fait espérer que vous viendrez bientôt
« dans notre belle Normandie, et même me flatte de l'idée que
« nous pourrions bien vous voir à Vire. Vous ne doutez pas de
« l'extrême plaisir que j'aurais à vous y recevoir avec Madame
« Le Mercier. Madame Chênédollé partage entièrement mes souhaits et se joint à moi pour vous engager à tenter ce petit
« voyage. Il paraît qu'enfin l'injustice et la cabale se sont lassées,
« et que le *Complot domestique* a eu beaucoup de succès. Je vous en
« fais mon compliment sincère.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et
« de mon entier dévouement.

« Ce 5 Juillet 1817.

« Charles de Chênédollé (1) ».

A la nouvelle de son dessein, Parseval-Grandmaison lui écrivit une lettre qui aurait dû l'éloigner à jamais de l'Académie.

« Vous vous y prenez bien tard, mon cher ami, pour faire des
« démarches, et je crains bien que votre voyage ne soit perdu; il
« en serait peut-être autrement, si vous étiez parti à la première
« nouvelle de la mort de M. de Choiseul; les deux nominations
« successives vous offraient plus de chances, en vous y prenant
« à temps; je n'en crois pas moins que si, par la suite, vous pre-

(1) M. Souriau, *op. cit.*, p. 222-223. Vue sur l'original, Bibl. de Bayeux, Ms. 352.

« nez mieux vos mesures, vous pouvez ne pas trop attendre;
« la disette est bien grande de ceux qui écrivent aussi bien que
« vous, etc (1). »

En 1824, le poète revint une dernière fois à la charge. Il eut recours à Roger qui, plus intrigant, avait eu le pas sur lui en 1817. Celui-ci lui répondit une lettre qui me paraît être le comble de la suffisance et de l'ironie.

« Monsieur,

« En me parlant de l'Académie et de votre désir d'y entrer,
« vous êtes toujours d'accord avec les vœux que je forme depuis
« longtemps, mais j'ai toujours hésité à vous répondre sur cet
« article, parce que je crois qu'un homme de votre talent et de
« votre considération ne doit se présenter qu'avec la presque
« certitude du succès. Or cette certitude, je ne l'ai point encore
« jusqu'ici et même aujourd'hui que nous avons deux vacances,
« je vous tromperais si je vous donnais des espérances pour l'une
« ou pour l'autre.

« Je me permets un conseil que je prendrais pour moi-même à
« votre place : J'attendrais et je crois que je n'attendrais pas
« bien longtemps. Je suis loin pourtant, Monsieur et cher Con-
« frère, de vous dissuader de venir à Paris, je serai, pour mon
« compte, charmé de vous y voir et de vous renouveler (*sic*) de
« vive voix les assurances de la haute considération et du bien
« sincère dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Monsieur et cher confrère,

« votre très humble et affectionné serviteur,

« Paris, ce 7 Juillet 1824.

« Roger »(2).

Chênedollé qui attendait sa nomination depuis dix ans, mit une note indignée (3) en marge de la lettre de M. Roger. Il jura de ne

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 304.

(2) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 305.

Revue sur l'original, *Collection Spoelberch de Lovenjoul*, Dossier D. 544, t. II, f. 594.

(3) « J'attendrai est bien gai, lorsqu'il y a dix ans que j'attends. Mais « effectivement, j'attendrai longtemps, et je veux être pilé dans un mortier « si jamais j'en reparle. Bonsoir l'Académie ! » (Note de la main de Chênedollé en marge de la lettre de Roger).

plus se présenter à l'Institut et il fit bien. Ainsi finit l'aventure plutôt plaisante de cette candidature académique.

Chênedollé fut consolé de son échec à l'Institut par la Croix de la Légion d'honneur. Le 25 Avril 1821, il fut nommé chevalier de l'Ordre Royal.

L'ordonnance de nomination dans la Légion d'honneur qualifie Chênedollé, ancien officier, inspecteur de l'Académie de Caen. Elle n'est pas motivée. C'était d'ailleurs la coutume à cette époque (1).

*
* *

En Décembre 1819, avait paru le premier numéro du Journal *Le Conservateur Littéraire* fondé par Abel Hugo.

Ce fut l'éveil du romantisme.

« C'est là qu'on vit surgir et s'approcher un à un de V. Hugo
« les poètes qu'il admira ou qu'il aima dans sa jeunesse : Gaspard
« de Pons, Alexandre Soumet, Pichat dit Pichald (de l'Isère),
« Emile Deschamps, Adolphe de St-Valry, Jules Lefèvre, Jules
« de Rességuier, Chênedollé, l'ami de Chateaubriand, M^{me} Des-
« bordes Valmore, enfin Alfred de Vigny que V. Hugo distingua
« entre tous... (2). »

Dans ce journal, V. Hugo publia ses premières pièces de concours et des traductions latines. A cette époque, il reconnaissait encore des mérites à Delille ; en politique, il se donnait pour ultra.

Parmi tous ces jeunes, Chênedollé ne se sentit pas trop étranger. Il fut reçu comme un vétéran de la poésie, un frère littéraire.

Par M^{me} de Staël et Chateaubriand, il avait été initié au romantisme. Dans ses *Etudes poétiques* il s'était livré à l'imitation de Goethe (le pêcheur, la Violette), de Byron (Le gladiateur mourant), etc. Par cette curiosité des littératures allemandes et anglaises ne devait-il pas séduire Emile Deschamps, auteur futur des *Etudes françaises et étrangères*?

Soumet l'appelle son *Cher Maître* ; la belle Delphine Gay sait par cœur les vers du *Génie de l'Homme* et leur prête par sa diction un charme insoupçonné.

Chênedollé a donc sa place dans ce groupe naissant. *Le Conservateur littéraire* désigne même à l'attention de l'académie la can-

(1) Communication de M. J. Durieux, archiviste de la Légion d'honneur.

(2) E. Dupuy. *La jeunesse des Romantiques*, 1905, in-18, p. 26.

didature de l'auteur du *Génie de l'Homme* et des *Eludes poétiques*.

Chênédollé a terminé sa carrière poétique. Sans ambition désormais, mais toujours amoureux de la poésie parce qu'il est poète, il ne s'attarde pas au regret des anciennes formules littéraires : Toutes ses sympathies et ses applaudissements vont vers la jeunesse enthousiaste qui l'entoure, vers la nouvelle école dont il pressent les succès.

Le *Conservateur littéraire* ne vécut que quelques mois. Dès mars 1821, il cessa de paraître. *Les Annales de la Littérature et des Arts*, organe de la Société des Bonnes Lettres, lui firent suite.

La plupart des collaborateurs de l'ancienne revue soutinrent la nouvelle. Chênédollé fit paraître dans les *Annales*, jusqu'en 1829 (1) quelques articles et presque toutes ses productions poétiques (2).

La Société royale des Bonnes lettres s'installa rue de Grammont en Janvier 1821. C'était un groupement monarchique autant qu'une société littéraire. Elle eut pour président Fontanes, ensuite Chateaubriand et compta parmi ses adhérents les jeunes romantiques : Hugo, Lamartine, Soumet, Guiraud, etc. Chênédollé en fit également partie. Sur l'annuaire de 1826, il est cité parmi les Ultra Royalistes.

Ces jeunes gens étaient animés d'excellentes intentions : « La

(1) Les *Annales de la Littérature et des Arts* parurent jusqu'en 1829.

(2) De 1825 à 1829, Chênédollé publia, dans les *Annales*, les poésies et articles suivants :

1824. Une vue sur la Nature, t. XVIII, p. 307-311.

Considérations sur le Sublime et le Beau, t. 18, p. 472.

L'Enéide de Virgile, t. XXII, p. 374, 282^e liv. et suiv.

1825. Des choses de l'instruction publique en France. t. 22, p. 134-143 (276^e livraison).

Parallèle de l'Iliade et de La Jérusalem délivrée, t. 20, p. 231-340, livraisons 252^e et 255^e).

Eloge de La Neustrie, t. 21, p. 245 (266^e livraison).

Les Lusiades du Camoëns, t. 21, p. 407-418 (270^e livraison).

1826. La Primevère, t. 23, p. 45 (287^e livraison).

Le Soldat vendéen, t. 25, p. 249 (318^e livr.).

1827. Le Troubadour, t. 26, p. 129 (328^e livr.).

La Pervenche, t. 27, p. 165 (342^e livr.).

Sur un enfant, t. 27, p. 167 (342^e livr.).

Sept Messeniennes, t. 27, p. 88 (340^e livr.).

Le Livre de Job, t. 27, p. 413 (438^e livr.).

1828. La branche d'aubépine, p. 225, t. XXXIII (424^e livr.).

1829. Le Vieux Chêne, t. 37, p. 65 (432^e livr.).

société, lit-on au début du Propectus, se propose de ramener à la littérature classique et traditionnelle la jeunesse bien pensante ».

Roger, l'Académicien, fit un discours qu'il termina ainsi : « Soutenons enfin, Messieurs, de tout notre pouvoir, par nos actions et par notre langage, cette devise de nos pères, cette devise vraiment française : *Dieu, le Roi et les dames !* » (1).

On voit le ton !...

Trois fois par semaine, les membres de la Société se réunissaient pour donner lecture de pièces de leur composition. En 1821, Hugo lut son Ode à Quiberon, et en 1827, Lamartine lut le 1^{er} acte de Saül (2).

A l'occasion d'un concours proposé en Mai 1823 par la Société des Bonnes Lettres, Chênédollé composa l'*Ode aux Manes des Guerriers morts pendant la guerre d'Espagne* (3).

Cette Ode n'obtint pas le prix, mais Roger auquel Chênédollé l'avait envoyée en donna lecture dans le courant de l'année 1824.

« Le 26 Décembre 1823.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser une petite pièce de vers sur
« les Guerriers français morts en Espagne. Le motif général m'en
« a été fourni par des vers de Lord Byron qui m'ont paru nobles
« et touchants, et qui m'ont fait naître l'idée de les approprier
« à la louange de nos guerriers tués en Espagne. Ces stances, j'en
« conviens, paraissent bien peu de chose après les deux magnifi-
« ques Odes de MM. Soumet et Guiraud. Aussi n'ai-je pas même
« prétendu faire une Ode. Je n'ai que voulu jeter une fleur sur la
« tombe de nos braves. Au reste, si les vers vous semblent trop
« faibles ne les lisez pas. Je m'occupe dans ce moment à vous
« copier un morceau de prose d'une certaine étendue... » (4).

En 1824, Chênédollé envoya une *Ode sur Racine* à la Société des Bonnes Lettres.

[Le premier groupement romantique avait besoin d'un organe officiel : Ce fut la *Muse française* (5).

(1) Charles Marie des Granges. *La Société Royale des Bonnes Lettres*. (1821-1830), *Revue Bleue*, 3 Septembre 1904, p. 315.

(2) Charles Marie des Granges. *La Société Royale des Bonnes Lettres* (1821-1830), *Revue Bleue*, 3 Septembre 1904, p. 315.

(3) Cf. ch. XVII.

(4) Lettre inédite. *Archives du Coisel*.

(5) Fondée en Juillet 1823, elle cessa de paraître en Juin 1824.

Ce journal eut pour fondateurs : A. Soumet, A. Guiraud, *ces deux poètes de transition entre le classique et le romantique* (1). A ces directeurs s'adjoignirent vite des collaborateurs : Charles Nodier, Baour Lormian, M^{mes} Sophie Gay et Delphine Gay, sa fille, Marceline Desbordes Valmore, Amable Tastu, etc.

A. Soumet rechercha la collaboration de Chênedollé à la *Muse française*. « L'admiration qu'il avait pour son talent poétique « ne datait pas d'hier ; elle devait remonter à l'époque où parut « le *Génie de l'Homme* c'est-à-dire en 1807. On lit, en effet, dans « les Notes du poème de Soumet sur *l'Incrédulité* :

Elle guide protège et retient dans les cieux,
De la reine des Nuits le char mystérieux.

« La lune est soumise à la terre, comme les planètes le sont au « au soleil. M. Chênedollé, dans son beau poème du *Génie de l'Homme*, a exprimé cette idée d'une manière extrêmement « heureuse (2) :

Mais quel astre, étalant son écharpe d'albâtre
Blanchit des vastes cieux le pavillon bleuâtre?
Laissez-moi contempler, du front de ces côtes,aux,
Le disque réfléchi qui tremble sur les eaux ! etc. » (3).

Il écrivit à Chênedollé de Passy, le 9 Juillet 1822, pour se plaindre de l'échec de *Cléopâtre*. A cette époque, Soumet (4) souhaitait un fauteuil à l'Académie et pour l'obtenir il se déclarait prêt à quitter la *Muse française* peu en faveur auprès de l'Institut (5).

A deux jours d'intervalle, le 7 et le 9 Novembre, 1822, ses tragédies, *Clytemnestre* et *Saül* remportèrent un double succès au Théâtre Français et à l'Odéon.

Chênedollé apprit ce triomphe. Le 7 Décembre 1822, il adressait à Soumet ces lignes où perce l'émotion du maître flatté de la

(1) J. Marsan. *La Bataille Romantique*, Paris, Hachette 1912, in-18, p. 56, Du même : *La Muse française* (1823-1824). Paris, Ed. Cornély, 1907, in-16. Préface p. VII.

(2) Œuvres complètes, *Le Génie de l'Homme*, ch. I, p. 13.

(3) Léon Séché, *Le Cénacle de la Muse française* (1823-1827), Paris. *Mercur*, in-8, 1908, p. 156.

(4) Cf. sur A. Soumet, l'étude de M^{lle} A. Belfort : *A. Soumet sa vie et ses œuvres*, Luxembourg, 1908, in-8.

(5) Collection Spoëlberch de Lovenjoul, Ms. D. 618, ff. 25-26.

Lettre inédite de Soumet à Chênedollé.

« réussite de celui qu'il regardait comme son disciple en poésie :
« J'ai applaudi de tout mon cœur, Monsieur Soumet, au double
« triomphe que vous venez d'obtenir à la fois sur les deux pre-
« miers théâtres de Paris. C'est un succès inouï dans les Annales
« du Théâtre et dont je sens le besoin de vous féliciter. Recevez
« en donc mes compliments bien sincères. Je n'ai pu juger encore
« de l'ensemble de vos deux pièces par moi-même puisque je ne
« les ai pas encore lues; mais j'ai pu juger, par le compte qu'en
« ont rendu les journaux et par l'empressement suivi avec lequel
« la foule s'y porte, qu'elles sont remplies de beautés supérieures.
« *Je vous avoue que votre triomphe m'a donné un peu d'orgueil;*
« *car enfin je puis vous regarder comme mon élève en poésie.* Il est
« vrai que dès son début, l'élève fut placé bien au dessus du maî-
« tre. Mais soyez sûr que je n'en suis pas jaloux. Adieu mon
« cher Soumet, pensez encore un peu à votre ancien Maître qui
« vous aime toujours tendrement, et écrivez lui un mot si cela
« est possible dans l'ivresse du triomphe.

« Tout à vous (2).

« 7 Décembre 1822 ».

Dans la 4^e livraison de la *Muse française* à la suite de la *Dolorida* d'Alfred de Vigny, parut une Ode de Chénedollé sur *Le supplice des Suicidés* imitée de Dante.

C'est Soumet qui choisit cette pièce et corrigea les épreuves en l'absence de l'auteur. Il lui écrivit pour l'en prévenir le 20 Septembre 1823.

« Paris, Samedi (3)

« Mon cher Maître et ami,

« Je viens moi-même du Bureau de notre journal. Je n'ai voulu
« m'en rapporter qu'à moi, pour corriger les épreuves de vos
« beaux vers; nous avons hésité longtemps entre les Stances du
« Troubadour et le morceau du Dante, comme on hésite entre
« une statue d'Hébé et celle d'un Hercule. La force l'a emporté
« sur la grâce et votre admirable imitation est déjà imprimée.
« J'ai sollicité la faveur de paraître dans le même N^o que vous,
« afin de me mettre sous votre sauvegarde comme autrefois. Je
« rends compte des soirées de *St Pétersbourg* : je parle des peines

(1) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(2) La lettre est datée par le poète, du 20 Sept. 1823.

« de l'Enfer et le morceau du Dante viendra joindre l'exemple
« au précepte... » (1).

Soumet flatteur termine sa lettre par l'espoir que les vers de Chênedollé feront oublier ceux d'un chevalier de la poésie d'alors.
« La mort de Socrate dit-il, devrait s'appeler la mort de Lamar-
« tine ». Le poète a affublé de jupons et de manches cet antique
personnage : Il n'a pas le génie de l'invention d'après le classique
Soumet (2).

Depuis 1824, Chênedollé s'était lié d'amitié avec Edmond
Géraud. Celui-ci avait écrit, pour les *Annales de Trouvé* un article
sur le *Génie de l'Homme* (Décembre 1825). Par suite de la négligence de M. Trouvé, l'article n'avait pas encore été inséré en
Janvier 1827. Le bon Chênedollé ne put tenir rancune au poète
bordelais, qui lui adressait un mois plus tard ces lignes flatteuses.

« 4 Février 1827.

« A Monsieur de Chênedollé,

« Je dois d'abord m'excuser, Monsieur, d'avoir tardé si long-
« temps de (*sic*) répondre à votre obligeante lettre du 28 Décem-
« bre dernier. Quelques articles littéraires qu'il m'a fallu rédiger
« pour les *Annales* et la quotidienne, sont la cause d'un silence
« que je me reprochais tous les jours; car il me paraissait hon-
« teux de vous laisser croire un mois de suite que je pouvais être
« indifférent au suffrage d'un écrivain tel que vous. Le poète à
« qui nous devons le *Génie de l'Homme*, doit être doué du regard
« de l'Aigle, pour avoir aperçu dans l'obscurité qui les enveloppe,
« mes très faibles et très minces productions, un peu moins mé-
« diocres, peut-être celles que vous avez la bonté de me rappeler
« ne me font point trop présumer de mes forces; un petit vol sied
« à mon âme et vos éloges m'ont prouvé seulement qu'il est cer-
« taines imaginations aussi riches que bienveillantes qui, dans

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 313-314.

Ed. Biré. *V. Hugo avant 1830*. Paris. Perrin, 1883. in-12 N^{lle} édition, p. 355
Jules Marsan, *La Muse française, op. cit.*, Introduction p. 13. Revue sur
l'original. *Collection Spoelberch de Lovenjoul*. Ms. D. 618 ff. 23-24.

(2) Cette lettre est entièrement transcrite à l'encre, dans la marge, par
Chênedollé.

Dans un post-scriptum, Soumet explique qu'il préfère employer le crayon
pour que ses écrits s'effacent sur le papier, comme ils s'effacent dans la Mé-
moire des hommes.

« un ouvrage plein de défauts, ont le bonheur de n'apercevoir
« que les beautés qu'elles y mettent.

« Je relis avec une religieuse attention les vers que vous vou-
« lez bien publier quelquefois dans les *Annales* : et je ne me
« dédommage de la rareté de pareils morceaux, qu'en méditant
« le recueil de vos *études poétiques*, dont les moindres passages
« me sont bien connus. Un peu contrarié de ne pouvoir encore
« me transporter à Paris, où m'appellent mes goûts bien plus
« que mes intérêts, je m'en console cependant par ce charme
« attaché au pays (*sic*) natal, et que vous avez si bien chanté.
« Comme vous, je m'écris volontiers :

Par toi, tout s'embellit, ô terre maternelle !

Tes fleurs ont plus d'éclat, ta verdure est plus belle,

Ton soleil est plus pur, ton ciel plus enchanté... (1).

« Ne croyez pourtant pas, Monsieur, que cette préférence bien
« naturelle m'aveugle entièrement sur les privations nombreuses
« que m'impose le séjour de Bordeaux. Quoiqu'en ait pu vous
« dire du prétendu mouvement littéraire qui se manifeste, cro-
« yez-moi, Monsieur, nous valons à cet égard beaucoup moins
« que notre réputation. Ici le commerce absorbe tous les esprits ;
« et la politique divise entièrement le petit nombre de ceux qui
« pourraient s'entendre sur toute autre matière. Voilà en peu de
« mots le vrai de notre position. Aucun des journaux qu'on rédige
« sur les bords de la Garonne, ne méritent d'être lus par vous.
« Dieu sait quelle étrange idée vous prendriez de notre goût et
« de notre langue, si vous jettiez une fois les yeux sur de pareils
« feuillets !

« Quant à moi ; persuadé que le bonheur aime l'ombre et se
« fait Hermite (*sic*) je me suis retiré depuis longtemps de tout
« mouvement politique, pour cultiver avec un soin égal, au sein
« de ma famille, la littérature et mon jardin. Je demeure trop
« convaincu de la difficulté de bien écrire, pour être jamais bien
« fécond, aussi, n'ai-je que fort peu de poésies nouvelles à ajouter
« à celles que votre extrême indulgence vous a déjà fait remar-
« quer. Un poème de Chevalerie dont je m'occupe, toutes les
« fois que des soins plus sérieux me le permettent, est dans ce

(1) Chénedollé, *Etudes poétiques*, Le Val de Vire, livre III.

« moment mon ouvrage de prédilection, mais combien je suis
« loin d'en pouvoir dire, ce que vous nous avez appris de votre
« poème de *Titus*, que pour ma part je suis si désireux de connaî-
« tre ! au lieu de toucher le but, comme vous, à peine ai-je ter-
« miné deux ou trois chants tout au plus.

« En m'annonçant que l'on m'avait nommé, je ne sais pour-
« quoi, Membre de l'Académie provinciale qui s'est formée à
« Lyon, le journal de cette ville, m'a fait savoir que vous-même
« en faisiez partie ; et je vous le dis franchement, voilà ce que j'ai
« trouvé de plus flatteur pour moi, dans toute cette affaire. Les
« éléments fort bizarres et fort hétérogènes dont on a composé
« cette académie, l'esprit très équivoque, selon moi, qui préside
« à la rédaction de son journal, je ne sais quel air d'intrigue dont
« quelques meneurs ne me paraissent point exempts, tout m'é-
« loigne de cette singulière réunion ; on crie beaucoup, etc.

« Afin de vous donner au moins une idée des Principes bien
« différents que professaient à Bordeaux un petit nombre d'hom-
« mes tous également remarquables par leur goût et leur instruc-
« tion, je vais prendre la liberté de vous adresser incessamment
« quatre volumes d'un journal littéraire qu'on publia ici dans le
« courant des années 1817, 1818 et 1819. Comme chacun des
« rédacteurs avait des occupations différentes qui leur laissaient
« peu de loisirs, les uns étant avocats, les autres médecins, négo-
« cians, administrateurs ou militaires, moi qui ne suis rien, pas
« même académicien, quoiqu'on en dise, je fus choisi pour diriger
« la rédaction de ce recueil. Les articles qu'on voulut bien me
« permettre d'y insérer sont presque tous signés d'un E. Si vous
« avez un moment à donner à la lecture de ces volumes vous ver-
« rez du moins qu'à défaut de talent, j'ai toujours eu le zèle des
« saintes doctrines littéraires et politiques.

« Adieu, Monsieur, puisse ce modeste cadeau me faire par-
« donner la longueur de cette première lettre et me valoir bientôt
« une réponse de vous ! Si je croyais que cela pût vous être agréa-
« ble, j'aimerais bien à parler dans les *Annales* de vos *Etudes*
« *poétiques* ! Ce recueil est réellement un *modèle* à offrir aux jeu-
« nes gens que l'école romantique menace de fourvoyer pour le
« reste de leur vie.

« Quoique j'habite durant la plus grande partie de l'année, la
« maison de campagne de ma Mère, qui se trouve placée en face

« même de la ville sur les bords de la rivière et tout près du pont,
« mon adresse à Bordeaux est *place du Champ de Mars N^o 6.* »
Réponse de Chênédollé à E. Géraud.

« Au Coisel, 14 Février 1827.

« J'ai reçu votre très aimable lettre, Monsieur et je ne puis
« vous dire à quel point j'ai été touché des sentiments de bien-
« veillance que vous y exprimez. Vous m'y parlez comme à un ami
« de plusieurs années. Croyez que j'ai su apprécier tout ce qu'il
« y a de bon et d'aimable dans un pareil langage; quelques jours
« après votre *Ruche* piquante m'est parvenue et je vous fais mille
« remerciements de ce joli cadeau. J'ai déjà parcouru les 4 volu-
« mes et j'y ai apprécié une foule d'articles fort spirituels; ceux
« signés E surtout soit dit sans vous flatter encore m'ont paru
« du meilleur goût, et d'une littérature exquise. Ils m'ont, je
« vous assure, fait un bien grand plaisir. Il est bien fâcheux
« qu'un journal rédigé avec autant d'esprit et d'une manière
« si piquante n'existe plus. Il y a eu et il y a beaucoup de jour-
« naux dans la capitale qui jouissent d'une grande réputation lit-
« téraire, et qui sont loin d'avoir le mérite du vôtre.

« Vous m'offrez dans votre lettre, Monsieur, de parler de mes
« *études poétiques* dans les Annales. Rien ne peut me flatter
« davantage que cette proposition.

« Je l'accepte de grand cœur et je vous en remercie d'avance
« — de votre article — Il me sera doux de voir mes *études*, jugées
« par un homme d'un goût aussi sûr que le vôtre. Mais je ne vous
« demande que la justice : soyez sévère quand vous croirez devoir
« l'être. Je suis loin de ressembler à ces gens qui croient à la
« perfection absolue de leurs ouvrages. Je sais fort bien qu'il y a
« de nombreux défauts dans les miens et je ne demande qu'à être
« éclairé.

« J'ai appris avec plaisir, par votre lettre, que vous vous occu-
« piez d'un poème de longue haleine : j'en ai vu un fragment
« dans l'*Almanach des Muses* de cette année qui m'a fait grand
« plaisir. Je vous engage fortement à donner vos soins à ce poème
« sans toutefois renoncer à l'*élégie*, telle que vous nous l'avez
« donnée, et pour laquelle vous êtes certainement né.

« Adieu, Monsieur, je ne vous écris qu'un mot, parce que le
« temps me manque. Mais je compte m'en dédommager incessam-

« ment si toutefois une longue lettre ne vous semble pas
« une... (1).

« Agréé, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus
« distinguée et de mon entier dévouement.

« De Chênédollé ».

« P. S. — Vous devez voir, Monsieur, dans mon empressement
« à vous répondre mon vif désir d'entretenir une correspondance
« suivie *avec vous* » (2).

A la *Muse française*, Chênédollé rencontra près des survivants de l'ancienne poésie tels que Soumet, Ed. Gérard, des novateurs qui l'initièrent et le convertirent à leur culte : Le romantisme.

D'abord, Emile Deschamps, devenu le véritable directeur de la *Muse* : Esprit vif, ouvert à toutes les innovations, pétillant de verve et d'entrain. Il séduisit Chênédollé par son amabilité caressante et ses manières gentilles. Lui aussi se reconnaissait admirateur du poète virois. Qu'on en juge plutôt par cette lettre :

« Paris, 1^{er} Décembre 1827.

« J'ai parlé souvent de vous avec V. Hugo qui admirait votre
« talent avant d'aimer votre personne et avec Alexandre Soumet
« qui vous écrirait, s'il écrivait à quelqu'un, mais qui conserve
« dans son cœur tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus filiale-
« ment reconnaissant pour vous qu'il appelle son père en poésie.
« Vous avez fait là un enfant qui vous ressemble beaucoup.

« Combien il me tarde de vous tenir là et d'écouter le
« grand poète que j'ai tant lu dans ma première jeunesse ! Com-
« bien il me tarde de lui demander des conseils, afin de me dire
« l'écolier d'un si bon maître (3). »

Dès que Chênédollé vit dans le *Globe* l'annonce des *Etudes françaises et étrangères*, il s'empressa de féliciter Emile Deschamps

« Vire, le 25 Octobre 1828.

« Monsieur et bien cher Ami,

« Je viens de voir vos *Etudes* annoncées dans le *Globe* qui en a
« cité quelques pièces que j'ai dévorées ; et je vous écris sous le

(1) Mot illisible.

(2) *Lettres inédites*. Communication de M^{me} A. Buhan de Bordeaux, petite nièce d'Edmond Gérard.

(3) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

« charme de cette ravissante et trop courte lecture. Je suis ravi,
« enchanté, transporté. Depuis les recueils de notre ami commun,
« M. V. Hugo, je n'ai rien lu, en poésie, qui m'ait fait autant de
« plaisir. Votre poésie, tour à tour fine, gracieuse, forte ou magni-
« fique, m'a véritablement enivré; et je grille de vous lire tout
« entier. Envoyez-moi donc votre recueil, et cela sans délai
« aucun : je ne balance pas à vous le demander, et vous me le
« devez; car bien sincèrement, personne (et je n'excepte pas vos
« meilleurs amis) ne vous lira avec autant de plaisir que moi (1).

« P. S. — Remerciez pour moi notre très aimable ami Soumet
« de l'envoi qu'il a bien voulu me faire de sa tragédie *Elisabeth*
« *de France*. Je l'ai lue avec un extrême intérêt et j'y ai reconnu
« tout son talent. Je vous conjure de prendre à la poste toutes les
« précautions imaginables pour que le précieux recueil ne s'égare
« pas. Je serais inconsolable s'il venait à se perdre. Vous voudrez
« bien mettre votre nom sur le titre de l'ouvrage. C'est une chose
« à laquelle je tiens singulièrement (2).

« Chênédollé ».

Emile Deschamps fit parvenir son recueil à Chênédollé. Le 16 novembre 1828, il en reçut de vifs remerciements accompagnés d'une judicieuse critique.

« A Chênédollé, 16 Novembre 1828.

« Monsieur et bien cher Ami,

« Je vous dois mille remerciements pour le recueil charmant
« que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai pas lu; je l'ai dévoré et je
« n'ai pas été moins ravi par les morceaux que je ne connaissais
« pas que par ceux que j'avais lus dans le Globe. Le poème de la
« *Cloche* et la *Fiancée de Corinthe* sont deux grands tableaux
« singulièrement remarquables et deux grandes difficultés vain-
« cues : c'est ainsi qu'il faut traduire ou ne pas s'en mêler.

« Les romances sur Rodrigue forment un vrai poème, où vous
« avez varié vos rythmes avec un extrême bonheur et prouvé à
« quel point de souplesse peut arriver notre langue poétique,
« quand elle est maniée par un vrai talent.

(1) Jules Marsan, *La Muse française* (1823-1824), Paris Cornély, 1907. in-16, Introduction, p. XIII et XIV.

La Bataille Romantique, Paris, Hachette 1912, in-18, p. 64.

(2) *Un Bourgeois dilettante à l'époque romantique*. E. Deschamps (1791-1871) par Henri Girard. Paris; 2 vol. in-8.

« C'est aussi une belle lutte contre un prodigieux talent que
« votre traduction de quelques Odes d'Horace. Toutefois (et je
« vous prie de me pardonner cette remarque) je crois qu'il y a
« des passages où vous auriez pu serrer le latin encore de plus
« près. Quant à l'harmonie, à l'élégance, à l'heureuse coupe de
« vers, on ne peut pas aller plus loin ! c'est le possible de l'art !

« J'aurais dû vous parler d'abord de vos pièces originales ;
« elles se soutiennent parfaitement à côté de vos traductions des
« plus grands maîtres, et même elles se distinguent par une grâce
« et une exquise délicatesse de sentiment qui n'est qu'à vous.

« Je vois par les journaux que votre recueil a eu un grand
« succès : vous avez reçu une noble récompense bien due à votre
« talent. Je vous en félicite et je m'associe du fond du cœur à
« votre triomphe.

« Adieu, mon bien cher ami, comptez sur mon inviolable attachement (1).

« de Chênedollé.

« P. S. — Vous devriez m'écrire et me parler de vos amis,
« MM. V. Hugo, Alexandre Soumet, et des autres jeunes poètes
« que je ne connais pas, mais au sujet desquels je prends le plus
« vif intérêt, tels que MM. Alfred de Vigny, Rességuier, etc. . .
« Que font-ils ? Feront-ils paraître quelque chose cet hiver ?
« Soyez assez aimable pour me mander cela » (2).

Chênedollé dut être flatté du mot que Deschamps avait mis à son intention dans la préface des *Etudes françaises et étrangères* :

« Nous dirons avec beaucoup plus de monde que l'Académie
« française a oublié M. de Chênedollé, mais que les beaux et
« grands vers du *Génie de l'Homme* sont restés dans la mémoire
« des gens de goût. . . » (3).

C'est à la *Société des Bonnes Lettres* et surtout à la *Muse française* que Chênedollé connut V. Hugo. Alexis du Mesnil (4) présenta le poète au chef de la nouvelle école qui lui fit un bienveil-

(1) Cf. Henri Girard, *op. cit.*

(2) Ce post-scriptum a été publié par M. J. Marsan dans la *Bataille Romantique*, p. 64 dans la préface de la *Muse française*, p. XIV.

(3) *Etudes françaises et étrangères* par E. Deschamps, 4^e éd., Paris 1829. Levassesseur, in-8, Préface, p. LXI.

(4) Ami intime du poète (1785-1858), Cf. Ch. XVIII^e.

lant accueil, Sainte Beuve assistait à cette première rencontre :
« Je n'avais vu Chênedollé qu'une seule fois, dit-il : dans un de
« ses voyages à Paris, amené par un ami (1) chez Victor Hugo,
« un soir que celui-ci nous lisait la Préface de *Cromwell*, Chêne-
« dollé avait écouté en silence avec une admiration qui m'avait
« paru un peu étonnée. Je ne l'avais jamais revu depuis » (2).

Bien que sa situation littéraire déjà considérable lui permit de ne pas se prodiguer à tout venant, V. Hugo ne négligeait aucune recrue capable d'accroître sa popularité, et par suite sa gloire.

Il flatta l'amour propre de Chênedollé d'une façon qui nous paraît un peu excessive mais qui dut sembler bien douce à l'auteur du *Génie de l'Homme* vieillissant.

Hugo lui dit : « Chateaubriand et vous, vous êtes des hommes
« de transition. Moi je suis un homme d'époque, je fonderai une
« ère. Je puis vous faire un dix-huit brumaire en littérature » (3).

Séduit par cette première rencontre avec l'auteur des Odes et Ballades, Chênedollé lui avait écrit : Il obtint cette réponse louangeuse :

« Paris, 25 Janvier 1828.

« Monsieur,

« Je ne saurai vous dire à quel point je suis fier de votre
« aimable lettre et de votre amical souvenir. Le peu d'heures que
« vous m'avez données à votre passage à Paris, ont été marquées
« par moi à la pierre blanche, *albo lapillo*. J'en devrai toujours
« une vive reconnaissance à notre ami excellent M. Leprévost (4).
« C'est un marché auquel je gagne tant que ce commerce que
« vous me proposez d'établir entre votre glorieuse vétéranee et
« mon obscure jeunesse.

« Je vous avais en effet, comme M. Leprévost a pu vous le
« dire, envoyé *Cromwell*; pouviez-vous croire que je vous eusse
« oublié? Mais je vois qu'il en a été de votre exemplaire comme
« de plusieurs autres, lesquels ont été perdus ou pris à la poste,
« grâce au défaut d'ordre qui règne dans cette administration.
« Je vous envoie ci-joint un *bon* pour en faire revenir un autre

(1) Alexis du Mesnil.

(2) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 315-16.

(3) *Journal de Chênedollé*, f. 400.

(4) A. Leprévost, archéologue et historien normand 1787-1859, ami de V. Hugo et de Chênedollé, auteur d'une brochure sur la poésie romantique.

« exemplaire chez mon libraire Dupont, si vous avez, ce que je
« présume, quelque voie sûre de communication avec Paris. Vous
« me permettrez d'écrire sur cet exemplaire votre nom suivi du
« mien, de bien loin, il est vrai, mais c'est l'ordre que la postérité
« leur assignera à tous deux.

« Votre admirateur — Sentiments dévoués

« V. Hugo.

« Vous ne voulez pas de l'Académie, j'espère ? (1) ».

L'envoi de *Cromwell* fut suivi d'un autre. Hugo chargea Leprévost de remettre à Chênedollé un exemplaire d'une troisième édition des *Orientales* et une reproduction du *portrait de Devaria*.

« Rouen, 12 Mars 1829 (2).

« Hugo m'a donné deux exemplaires de son portrait, écrivit
« Leprévost à Chênedollé, l'un pour vous et l'autre pour moi. J'ai
« passé tout l'été dans l'espérance d'aller vous voir et de vous
« remettre ce précieux dépôt... Aujourd'hui je viens de recevoir
« un exemplaire de la 3^e édition des *Orientales* qui vous est adressé avec une suscription affectueuse. Sans doute, vous possédez
« déjà ce recueil, mais vous attacherez un prix particulier à cet
« exemplaire. Je vous l'adresse avec le *portrait* dans un paquet
« et l'autre que j'envoie à votre compatriote M. Lenormand (3).

Chênedollé assista au rajeunissement de la poésie et vit sans amertume l'effort de toute sa vie sombrer avec la vieille école. Exempt de jalousie littéraire, il prodigua ses applaudissements désintéressés au génie de V. Hugo.

« Quel monde d'images ! écrit-il en 1830 sur son *journal*, quel
« déluge de poésie dans Victor Hugo. C'est l'imagination la plus
« poétique, la fibre poétique la plus impressionnable, la plus
« retentissante qui ait jamais existé. Tout lui est poésie, images,
« couleurs, harmonie. Il *sue* la poésie par tous les pores.

« Il est en réalité, en exécution, tout ce que j'ai rêvé et que je
« n'ai pas exécuté. Il a donné une forme, des sons, un corps, des

(1) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(2) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(3) René Lenormand (1796-1871), Botaniste virois, ami de Chênedollé. La Bibliothèque de Vire possède 9 lettres ou billets du poète à ce compatriote, Ms. C. 953.

« couleurs à toutes mes rêveries d'enfant, d'adolescent, de jeu-
« nesse, de vieillesse même (1). »

D'une manière générale Chênédollé admirait le style des modernes.

« Certainement, le style de la nouvelle école, des V. Hugo,
« des Sainte Beuve, des Balzac, des Sue, est plus vif, plus spon-
« tané que celui de Buffon, de Thomas, de Barthélemy, de Necker
« et même de M^{me} de Staël. Il y a là plus de vie, de mouvement,
« de locomotivité (2) ».

Il y a dans ces lignes, un acte de foi au romantisme (3).

Chênédollé avait applaudi les Odes, les Orientales de V. Hugo. Il aimait trop la mesure et l'harmonie des classiques, pour ne pas réprouver ce qu'il y avait d'excessif, d'outrancier pour ainsi dire dans la littérature en 1830.

« Dans cette littérature, dit-il choqué, il y a une émulation
« de l'horrible et de l'effroyable. C'est à qui renchérira sur les
« atrocités. C'est à qui créera le plus de montres. On ne remue
« que des fanges ou du sang, on ne roule que des têtes coupées(4). »

Dans le 1^{er} cénacle, Chênédollé connut Charles Nodier. Celui-ci avait fait paraître en 1820 dans *le Défenseur* (5) un article élogieux sur les *Etudes poétiques*. Lorsqu'il vint à Paris, le poète ne manqua pas de se rendre à l'Arsenal.

Il rendit compte de sa visite à M^{me} de Chênédollé.

« Paris, Dimanche, 6 heures du matin (1823) (6).

« J'avais songé à voir Nodier et je l'ai vu hier matin. J'en

(1) Chênédollé. Discours prononcé par M. Maurice Canu à l'occasion des Assises tenues à Vire le 28 Juillet 1912 par la société artistique et littéraire : « *La Pomme* », impr. Eng., p. 14.

(2) *Journal de Chênédollé*, f. 400 (v.).

(3) Chênédollé avait du Romantisme une conception très large. « Le
« Romantisme pour moi, dit-il dans son *Journal*, n'est autre chose que la
« faculté de rendre les impressions que l'on ressent et les sentimens qu'on
« éprouve sans s'embarrasser de ce qui a été dit et pensé avant vous. Per-
« sonne ne fut plus romantique qu'Homère, car personne ne se livra plus
« franchement à toutes ses impressions et ne rendit mieux l'empreinte de
« toutes les idées qui circulaient autour de lui. Ensuite, il est devenu classi-
« que lorsqu'on l'a proposé comme modèle, comme type de ce qui pouvait
« être fait. Voilà la vérité. Béranger lui-même, le plus romantique de tous
« nos écrivains deviendra un jour classique, car je le crois condamné à servir
« de modèle dans la chanson (2^e partie, f. 571).

(4) *Journal de Chênédollé*, f. 454 (v.).

(5) *Le Défenseur*, 30 Décembre 1820, t. III, p. 603-604.

(6) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

« ai été fort content, il m'a très bien reçu. Je l'ai fort remercié
« de son article; il a été très sensible à ce que je lui ai dit de poli
« la dessus. C'est un homme simple, bon, exempt d'envie et de
« jalousie et éloigné de toutes les tracasseries littéraires. Il a
« passé par Vire où il me demanda. On lui dit que j'étais à la
« campagne. Il y aura dans le *Voyage pittoresque* (1) trois dessins
« pour Vire : le château, la maison d'Olivier Basselin et la porte
« horloge qui a beaucoup frappé Nodier et les dessinateurs qui
« étaient avec lui. Il ne trouve rien de joli comme les Vaux, il
« dit que c'est la plus jolie vallée qu'il connaisse. Il est charmé
« de mon vieux château (2) et de mon Val de Vire (3). Il prétend
« qu'il est impossible de mieux peindre, et il insérera le Vieux
« château tout entier dans son voyage. Il compte revenir cette
« (*sic*) automne à Vire et à Mortain, et il a bien promis de venir
« nous voir au Coisel. Je te le répète, c'est un homme simple, et
« qui dans sa conversation n'annonce pas la brillante imagina-
« tion de Jean Sbogar. Il a été très reconnaissant de ma romance
« de Jean Sbogar (4). »

Charles Nodier resta en relations avec Chênédollé. Il lui écri-
vait sur un ton un peu mignard mais très amical :

« Paris, 16 Janvier 1831.

« Mon cher Chênédollé,

« Il faut que votre cœur fasse encore bien illusion à votre
« imagination, pour que vous ayez pu conserver un aussi agréa-
« ble souvenir de la soirée que vous avez passée avec nous. Le
« peu de bonne conversation que je me promettais de vous y
« procurer a manqué à mon espérance, et vous n'avez trouvé
« que des sentimens chez nous quand j'aurais voulu vous y don-
« ner des plaisirs. Grâce au ciel, il n'y a rien d'aussi indulgent
« que la supériorité, et j'ai remarqué dans trois ou quatre hommes
« de mon temps qui m'ont honoré de leur amitié, que le génie
« est de meilleure composition que l'esprit dans le choix de ses
« jouissances.

« Je voudrais bien pouvoir répondre à vos bontés pour nous

(1) *Voyages Pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Didot 1820.

(2) Le donjon de Vire, Œuv. comp., *Etudes Poétiques*, liv. III, p. 389.

(3) Le Val de Vire, Œuv. compl., *Etudes Poétiques*, liv III, p. 409.

(4) La romance de Jean Sbogar, Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, liv. I.,
p. 233.

« en vous adressant les babioles que vous avez la complaisance de
« désirer, mais ces recherches ne vont pas à ma solitude que je
« circonscris de plus en plus entre mon grabat et mes tisons. J'ai
« donc remis ce soin à ma fille, la grande maréchale de mon mo-
« deste palais, et comme les femmes ne vous oublient pas plus que
« les hommes, vous aurez bientôt de ses nouvelles, si elle ne s'est
« saisie par avancement d'hoirie du seul héritage que j'aie à lui
« laisser, la paresse paternelle. Il m'est avis cependant qu'elle
« commence à copier pour vous de fort jolis vers qu'on lui a
« adressés, et qui, sauf erreur ne sont pas d'Alex. Dumas, mais
« de Fontaney.

« Vous me demandez ce que je fais, mon cher ami. Je vous
« répondrais volontiers à la normande par une autre question :
« *Que diable voulez-vous qu'on fasse?* Je me repose tant que je
« peux du passé et du présent, en attendant le repos infaillible
« de l'avenir qu'aucune jouissance humaine ne saurait me dis-
« puter. J'écris au coin de mon feu pendant le jour pour me
« tenir éveillé, les contes de fées que je compose pendant la nuit
« pour m'endormir; et je trouve en me couchant que j'ai vécu un
« jour de plus, ce qui est une grande conquête sur le tems.

« Pour vous forcer à penser à moi, je voudrais bien que vous
« m'envoyassiez dans vos moments perdus quelques-uns des vers
« que vous n'avez pas publiés. Vous savez que j'ai un reste d'âme
« pour les sentir, et un cœur presque tout vivant encore, pour
« aimer ce qui vient de vous. L'entretien des Muses a d'ailleurs
« cela d'excellent qu'il fait oublier qu'on existe autrement que
« par les rapports communs de l'homme qui ne sont qu'infirmité
« et misère. Voici une autre recommandation que je confie à
« votre mémoire pour le cas ou quelque occasion imprévue d'y
« avoir égard, se rencontrerait sur votre chemin. Je sais bien que
« les anciennes éditions de Basselin ne se trouve (*sic*) plus chez
« vous, et qu'il ne faut pas compter sur le bonheur d'en déterrer
« un exemplaire, mais les poésies de Vauquelin de la Frenaye
« ne sont pas tout à fait si rares, et on m'a dit dans le temps que
« M. de La Fresnaye de Falaise, que vous devez bien connaître,
« les avait au moins en triple. Or, je ne regarderais pas à une
« bonne pincée d'écus pour me les procurer, moyennant que
« l'exemplaire fût louable d'intégrité et de conservation, notre
« manie de bouquiniste étant inexorable pour tous les défauts du
« matériel des livres.

« Je vous quitte à regret pour me replonger dans d'assez tristes rêveries. Le mauvais état de ma santé s'est tellement aggravé depuis trois jours qu'il ne m'a pas fallu moins pour vous écrire ce petit nombre de lignes. Puissent-elles vous trouver mieux portant, plus heureux que moi, et bien convaincu que personne ne vous est plus sincèrement attaché que votre inviolable ami :

« Charles Nodier ».

« Toute ma famille se rappelle à votre souvenir et se joint à moi pour vous prier de faire agréer nos respectueux sentimens à Madame de Chênedollé (1). »

A l'écart des poètes de la *Muse française* s'était développé Lamartine. Il avait dans ses premières Méditations profondément subi l'influence du *Génie de l'Homme*. Il désirait connaître Chênedollé. La rencontre des deux poètes se fit chez le Ministre de l'Instruction publique le 13 Mai 1823 ainsi qu'il ressort d'une lettre de Chênedollé à sa femme :

« Paris, dimanche matin 16 Mai 6 heures (1823).

« J'ai diné jeudi chez le Ministre, comme je te l'avais annoncé ; il a été très bien pour moi, ce n'était point un dîner officiel comme j'avais cru, c'était seulement quelques personnes de sa connaissance. Il avait invité en mon honneur M. de La Martine qui ne put y venir parce qu'il avait lui-même du monde à dîner. Mais le soir, il vint exprès pour me voir. On me l'avait dépeint comme très froid, très silencieux, et je fus tout étonné de le trouver pour moi très aimable, très empressé et très causant. De mon côté, je fis tous les frais possibles et les choses se passèrent au mieux.

« J'ai vu enfin Emile Deschamps qui a été plus aimable, plus caressant que jamais.

« J'ai rencontré hier à la Bibliothèque Mazarine Soumet et Guiraud, tous deux très empressés pour moi. Ils m'ont de leur propre mouvement parlé de l'Académie : « Actuellement que vous voilà à Paris, vous êtes des nôtres. Vous serez de l'Académie. A la première vacance Cousin passera — parce qu'il y

(1) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 316-318.

Revue sur l'original, *Collection Spoëlberch de Lovenjoul*, Ms. D. 618, ff. 27-28.

« a des arrangements pris pour lui d'avance — mais la seconde place sera bien sûrement pour vous ». J'ai vu Lacroix, le grand peintre, dans son atelier. Il s'occupe d'un grand tableau pour la duchesse de Berry; c'est la bataille de Poitiers. Ce sera je crois une très belle chose. Il m'a promis de me faire un dessin : « tu t'imagines quel prix j'y attache ! (1) ».

Les succès d'Alfred de Musset furent les derniers que Chênedollé put applaudir. « Ils s'intéressait, comme à ses roses, dit joliment Sainte Beuve, aux vers nouveaux éclos à chaque saison » (2).

Je trouve sur son *Journal* ce jugement expressif dans sa brièveté : *La coupe et les lèvres* : Admirable ! et des notes tirées de la comédie d'Alfred de Musset : *Spectacle dans un fauteuil*.

Chênedollé ne faisait jamais de longs séjours à Paris. « Jusque dans les hudoirs de la *Muse française*, il pensait à ses fleurs du Coisel qu'il ne verrait pas : « En revenant au Coisel, le 19 Juillet écrivait-il en 1823, j'ai encore trouvé les roses très fraîches et très belles. Au moins j'en ai encore joui, quoique leur grand éclat fut passé. Une de mes douleurs à Paris a été de n'avoir pu jouir dans toute leur fraîcheur de mes belles roses du Coisel. » Et quand il était à Paris l'hiver, comme à cette soirée de Janvier chez Nodier, ce n'étaient plus les roses, c'étaient les frimas et la neige même du Coisel qu'il regrettait.

« 25 Janvier (en revenant de Paris), je suis plus fatigué que jamais du monde; où je viens de me replonger encore pendant quelques jours. . . Mon Dieu ! que je suis aise de me retrouver un moment à la campagne ! J'ai du plaisir à y retrouver même l'hiver avec ses giboulées, son âpreté, ses neiges (3) ».

La révolution de 1830 surprit Chênedollé dans sa chère retraite du Coisel. Les événements de Juillet affectèrent vivement le poète qui avait combattu dans les rangs des émigrés.

Quand Charles X partit en Angleterre pour l'exil, il passa par Vire non loin du Coisel. Le poète *pour la première fois courtisan, mais courtisan du malheur* (4) vint avec sa famille porter des gerbes de lis au monarque fugitif.

« Se présentant devant Charles X; Chênedollé se jette à genoux

(1) Lettre inédite, *Archives du Coisel*.

(2) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 316.

(3) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 318-319.

(4) F. Cazin, *Notice Biographique sur Chênedollé*, 1869, p. 24.

« et s'écrie : *Ah ! Sire, en Vendée ! et nous vous suivrons !* — Mon-
« sieur de Chênedollé, il est trop tard ! » répond, en lui serrant les
« mains, le vieux monarque, et ses yeux s'emplissent de lar-
« mes (1) ».

Le fait a été rapporté par Louis Blanc (2). « Le second Stuart
« traversant l'île de Wight après la perte d'une couronne et à la
« veille du supplice, une jeune fille lui vint offrir une fleur. Ce
« genre de consolation ne manqua pas au frère de Louis XVI. Au
« Val de Vire, des femmes, des vieillards, des enfants, sortis de
« la maison de Chênedollé, accoururent sur le chemin, tenant des
« branches de lis qu'ils donnèrent aux fugitifs. Famille d'un poète
« saluant celle d'un roi sur la route de l'exil ! (3) »

A la suite des événements de 1830, Chênedollé qui était con-
seiller municipal à Vire depuis 1813 donna sa démission (4).
Désormais fidèle à la légitimité, il refusa (5) de prêter à Louis-
Philippe le serment qu'il avait accordé à l'empereur le 12 Juin
1815.

(1) M. Jean Porquet, *Passage de Chales X à Vire*, 11 et 12 Août 1830.

Au pays virois, Mars 1914, p. 53.

(2) Louis Blanc, *Histoire de dix ans* (1830-1840), 1841-1844, t. I, p. 485-494.

(3) « L'hôtel de Chênedollé reçut des gardes du corps et, le soir, on y joua
au « pharaon ». C'est dans un petit lit appartenant à la famille de Chênedollé
(actuellement conservé au château du Coisel) que coucha le Duc de Bor-
deaux. »

« En 1843, le fils du poète, alla présenter, à Londres, ses hommages à
« Henri V », l'ancien duc de Bordeaux, et celui-ci dit aussitôt combien il se
rappelait l'accueil de la famille de Chênedollé, en 1830. Il remit à Charles
de Chênedollé une médaille à son effigie et deux autographes avec son cachet,
l'un pour lui, l'autre pour sa mère. Cette médaille et ces autographes sont
conservés au château du Coisel. (Note de M. Jean Porquet, *Au pays Virois*
Mars 1914, p. 54).

(4) Burcy, 27 Août 1830. (*Au Maire de Vire. Lettre inédite*).

« Monsieur,

« Depuis fort longtemps, j'ai le projet de transférer mon *domicile politique*
« à la campagne que j'habite presque toute l'année. J'ai donc l'honneur de
« vous adresser ma démission de membre du Conseil municipal de la ville
« de Vire, en vous priant de la faire agréer au Conseil.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considération, Monsieur, votre
« très humble et très obéissant serviteur.

« De Chênedollé ».

(Bibliothèque de Vire, Ms. C. 529).

(5) Séance du 2 Sept. 1830, 5^e registre des délibérations du Conseil Muni-
cipal de Vire.

CHAPITRE XVII

DERNIERES POÉSIES (1824-1833)

SOMMAIRE. — Traductions de Shakespeare. — Le poème de *Titus*. — Le Château de Domfront 1829. — Poème historique. — Le sens du passé. — La couleur locale. — Poésie des ruines. — Composition hypothétique des *Mélodies Normandes* (1832). Mode de publication. L'intention du poète. — (Départ du jeune Vendéen. — Aux mânes des français). — Pièces de circonstance (passage de la Dauphine). — Poésies *inspirées* de la nature dans la note des *Etudes poétiques*. — (Le vieux chêne. — La Neustrie, etc.) — Quelques poésies inédites. — Derniers projets poétiques. — Y a-t-il évolution caractéristique vers le Romantisme; dans quel sens ?

Chénedollé n'avait pas été satisfait de l'accueil fait aux *Etudes poétiques*. Pourtant elles avaient eu un certain succès. Ed. Géraud avait, en 1817, fondé la *Ruche d'Aquitaine*. Cette revue fut réimprimée en 1822 *malgré la concurrence redoutable*, dit l'éditeur de *MM. de Lamartine et Chénedollé* (Préface VII) (1).

Le poète céda au désir qu'il avait depuis longtemps déjà de mener une vie de retraite au Coisel. Il écrivit pour lui des pièces qu'il ne destinait pas à la publicité. Ses carnets contiennent une quantité d'essais poétiques dans le genre des *Etudes*. L'inspiration en est tantôt littéraire, tantôt personnelle.

Chénedollé fit seulement réimprimer dans les *Almanachs du temps* quelques-unes des pièces qui avaient paru dans le recueil de 1820: Chant d'une Jeune Odalisque (2), le pêcheur (3), etc. Il fit aussi paraître à la *Muse française*, en 1823, le supplice des Suicidés imité de Dante (4). Cette même année, il fit lire à la Société des Bonnes Lettres une Ode aux Guerriers morts pendant la Guerre d'Espagne et une autre Ode à Racine.

(1) Henri Potez. (Paris 1898. Calmann-Lévy), *L'Elégie en France avant le Romanisme* de Parny à Lamartine (1778-1820), p. 376.

(2) *Almanach dédié aux demoiselles* Louis Janet, 1823, p. 36.

(3) *Hommage aux Dames*, Louis Janet, Paris, S. D.

(4) *La Muse française*, (1823), T. I., p. 225-227. Le supplice des Suicidés.

En 1826, il fit paraître, *précédées d'une préface*, les traductions de Shakespeare et d'Ossian du Comte Bruguière de Sorsum (1). Ces traductions trouvées dans les œuvres posthumes du Comte de Sorsum se tiennent très loin du texte anglais; elles sont accompagnées de notes empruntées la plupart à Le Tourneur. L'apport de Chênedollé dans ce travail se borne à une révision de la traduction française et à une courte préface.

Dans les *Etudes poétiques*, Chênedollé avait annoncé un poème épique en douze chants : *Titus ou la Jérusalem détruite*; « Un essai
« tenté il y a quelques mois par M. de Lamartine, et qui a eu
« beaucoup de succès, m'a fait croire que tout n'est pas désespéré,
« et que la fibre poétique peut encore frémir dans les imaginations
« françaises. Si l'essai que je tente à mon tour pouvait avoir
« quelque réussite, je me déciderais alors à faire paraître le grand
« ouvrage qui m'occupe depuis longtemps, et qui est arrivé à peu
« près au point où la mesure de mon talent peut le porter » (2).

Chênedollé avait donné lecture de son poème à sa famille et à ses amis. Qu'attendait-il pour le faire paraître? Le 11 Septembre 1802, Châteaubriand écrivant au poète à Vire lui réclamait déjà *Titus*. « Souvenez-vous qu'il nous faut les quatre chants pour essayer (3), et puis le poème épique, si le public juge comme vos amis (4). »

En 1820, Chênedollé ne prévoyait pas encore l'orientation nouvelle de la poésie. Lorsqu'il eut applaudi les débuts de Victor Hugo, il comprit que son poème épique en douze chants n'était plus de saison. Quelque temps avant sa mort (5) il brûla

(1) Chefs d'œuvres de Shakespeare en vers rimés, en vers blancs, et en prose par A. Bruguière, Baron de Sorsum, revus par Chênedollé, 1826, 2 vol. in-8.

(2) *Etudes Poétiques*. Ed. 1820. Avant Propos, p. VI.

(3) Il s'agit du *Génie de l'Homme* publié seulement en 1807.

(4) Sainte Beuve. *Châteaubriand et son Groupe*, t. II, p. 197.

(5) Le 21 Octobre 1832, Chênedollé écrivait à Trébutien conservateur de la Bibliothèque de Caen, qui lui avait demandé des fragments de *Titus* :
« Vous me demandez des fragments de *Titus* pour les insérer dans le premier
« numéro de la revue de Caen. J'ai fait vœu de ne rien détacher de ce poème
« avant de le publier en entier, chose qui probablement n'est pas prochaine.
« Ainsi j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je ne me rende pas
« à votre désir.

« Château de Flers, 21 Octobre 1832 ».

Etude Biographique et littéraire sur Chênedollé par Gabriel Helland, Mortain, 1857, p. 162.

ce vestige d'un art auquel il avait cru et qui ne trouvait plus d'adeptes.

En 1829, Chênédollé écrivit un petit poème dans le genre du *Donjon de Vire* paru dans les *Eludes Poétiques* (1) et intitulé *Le Château de Domfront*. Le poète improvisa cette pièce au cours d'une inspection au collège de cette ville. Ses collègues la trouvèrent jolie et la firent imprimer en dépit de l'auteur.

C'est un poème historique. Les grands jours de Domfront y sont rappelés :

- « Ce noble et haut donjon, par Bellème élevé,
- « Debout, dresse son front encore bien conservé.
- « Que de fameux barons, que de grands personnages
- « Ont, sous ces murs guerriers, brillé dans les vieux âges;
- « Par Geoffroy, par Martel, ce fort fut occupé;
- « Là combattit Rotrou; là Guillaume a campé.
- « Du trône d'Albion, par Etienne exilée,
- « Dans ses premiers états Mathilde rappelée,
- « Après de longs revers, au Château de Domfront.
- « Vint couvrir sa vengeance et cacher son affront,
- « Que d'autres faits a vus cette enceinte guerrière;
- « Un évêque y vécut, une reine y fut mère.
- « Là sa main de son fils balança le berceau,
- « Et quelquefois peut-être y tourna le fuseau (2).

Il y a dans ce poème un certain souci de la couleur locale.

- « La bannière éclatante
- « N'apparaît plus au loin sur les créneaux flottants;
- « La garde au haut des murs ne veille plus la nuit,
- « Et dans la morne enceinte on n'entend aucun bruit.
- « Bastions démolis ! Murailles délaissées !
- « Vieux remparts ! Hautes tours jusqu'au sol abaissées,
- « Une mousse grisâtre et des lichens flétris
- « Végètent à regret sur vos tristes débris (3).

(1) *Eludes Poétiques*, ED., 1820, Livre III, p. 125.

(2) *Le Château de Domfront*. Poème imprimé à Domfront 1829. Edition Hardel 1837 - publié par M. de Formigny de la Londe, inséré dans la France littéraire, t. III, 1832 et dans l'Histoire de Domfront. Impr. Liard.

(3) *Le Château de Domfront*. Poème imprimé à Domfront 1829. Edition Hardel 1837, publié par M. de Formigny de la Londe, inséré dans la France Littéraire, t. III, 1832 et dans l'Histoire de Domfront. Impr. Liard.

Chênedollé a un sentiment des ruines de plus en plus romantique. Il en voit tout le pittoresque :

« Que j'aime tes débris, antique et sombre fort,
« Qui sur ton roc assis, du temps brave l'effort,
« Et depuis huit cents ans, lève ta vieille tête
« Qu'en vain ronge l'hiver, qu'en vain bat la tempête !
« Domfront ! Ton haut château semble de toutes parts,
« Du voyageur errant poursuivre les regards,
« Soit que, de Saint Bômer, à l'œil il se présente,
« Soit que du Margantin, sa ruine imposante
« S'offre rougie au loin de la pourpre du soir (1).

Il en aime surtout la mélancolique vétusté :

« Seul, et veuf de ses tours, dès longtemps mutilées,
« Et par l'ordre d'un roi, jadis démantelées,
« Parmi tant de débris le donjon est resté,
« Debout, inébranlable et beau de vétusté,
« Oh ! Que j'aime à rêver dans ce lieu solitaire !
« Là, nul bruit !... Seulement s'élançant de son aire,
« L'épervier, qui chérit ces murs abandonnés,
« Quelquefois plane autour des créneaux ruinés,
« Et d'un sauvage cri troublant cette retraite,
« Eveille tout à coup les pensers du poète (2).

On sent ici l'influence des Odes et Ballades du Hugo que Chênedollé fréquente. De plus en plus, le poète est orienté vers la nature, les ruines, les souvenirs d'histoire.

Le 23 Octobre 1828, il écrit sur son *Journal* :

« Il faut absolument que je devienne le poète local du Bocage,
« Le poète du pays, le poète bas-normand par excellence. Il faut
« que je retrace toutes les scènes du Bocage, les vieux châteaux,
« les vieilles ruines, les vieilles églises, les sites pittoresques des
« bords de la Vire, de Campeaux, de St-Martindon, de Bure, de
« Pontbellanger. Il faut que je peigne, que je ramène sans cesse

(1) *Le Château de Domfront*. Poème imprimé à Domfront 1829 Edition Hardel 1837, - publié par M. de Formigny de la Londe, inséré dans la France Littéraire, t. III, 1832 et dans l'Histoire de Domfront. Impr. Liard.

(2) *Le Château de Domfront*. Poème imprimé à Domfront 1829. Edition Hardel 1837, publié par M. de Formigny de la Londe, inséré dans la France Littéraire, t. III, 1832 et dans l'Histoire de Domfront. Impr. Liard.

« en mes vers les bruyères, les bois, les rochers de St Martindon et
 « de Pontbellanger : il faut que je peigne les bruyères de Lan-
 « delles, de Pontbellanger à toutes les heures, au lever du soleil;
 « à son coucher lorsque l'horizon s'enflamme de pourpre et
 « d'or; au matin, lorsque les paysages sont si frais et si
 « riants; à midi lorsque sur ces bruyères tout est aride,
 « dévoré, brûlé par le soleil; il faut les peindre au printemps, il
 « faut les peindre en été, il faut les peindre en hiver avec leurs
 « neiges, leurs glaces, leurs solitudes de neige sillonnées par un
 « seul sentier, trouées par le pied du voyageur. Que d'images
 « neuves, originales... il y a là (1).

C'est l'origine des *Mémoires Normandes*. Ce recueil dans le genre des *Etudes poétiques*, aurait été composé des pièces publiées depuis 1820 par Chênedollé et d'un grand nombre de poésies inédites inspirées la plupart des Sites du Bocage.

Plusieurs de ses dernières poésies que nous trouvons éparses dans les journaux du temps sont inspirées d'événements contemporains. *L'ode aux Mânes des guerriers morts pendant la guerre d'Espagne* (16 Décembre 1823), lue par l'Académicien Roger à la Société des Bonnes Lettres.

« Il est des regrets et des larmes
 « Pour tout homme qui meurt; le plus humble cercueil,
 « Objet de pieuses alarmes,
 « Assemble autour de lui les soupirs et le deuil.
 « Mais un peuple, amant de la gloire
 « Pleure sur les guerriers morts aux champs des combats;
 « Et les larmes de la victoire
 « D'un plus noble tribut honorent leur trépas.
 « En vain leur dépouille isolée
 « Languit sans sépulture en un coin ignoré;
 « L'univers est leur mausolée;
 « Les mânes des héros sont un objet sacré (2).

Le Départ du Soldat Vendéen (23 Août 1825) (3) où le poète a mis toute sa ferveur royaliste.

(1) *Archives du Coisel*. Journal de Chênedollé.

(2) *Archives du Coisel*, fragment publié d'après l'original.

(3) Cette date est celle que porte le manuscrit de Chênedollé.

« Pars, jeune laboureur, au cri de nos misères !
« Pars ! et cours te ranger sous le royal drapeau ;
« Cours venger et le trône et la foi de tes pères,
« Vole au camp de Cathelineau !

.

« Tu vaincras ! Sous ce chef ardent, ferme, intrépide,
« Dont le hardi courage est sorti de tes rangs,
« Tu vaincras !... Son audace et son glaive rapide
« Sont pour toi d'assez sûrs garans (1)»

Il y a du mouvement, de l'entrain dans ces deux strophes. Lors du passage de la Dauphine à Caen (Septembre 1827), Chênedollé fut invité à composer une pièce de vers. Il envoya une cantate où dans des vers médiocres, il célèbre les vertus de l'Orpheline du Temple (2).

Les plus jolies pièces de Chênedollé sont inspirées de la nature. Tantôt il chante la Normandie (l'ode à la Neustrie) (3) ; les paysages suisses ; (souvenirs de Suisse (4) ; la cascade de Reichenbach) (5) ; les Bois (Ode sur la destruction des Bois de Vassy) (6) ; le vieux chêne (7) ; les fleurs, (A une primevère hâtive (8) ; la pervenche (9) ; la branche d'aubépine) (10).

L'*ode à la Neustrie* est encore dans le goût des poésies pseudo-classiques ; les pièces sur la Suisse rappellent le 2^e chant du *Génie de l'Homme* ; l'improvisation sur la destruction des Bois de Vassy rappelle l'Ode de Ronsard à la forêt de Gâtine.

La pièce intitulée *la Pervenche* est d'une inspiration beaucoup plus neuve : Le début semble une esquisse encore imparfaite du Printemps de Musset dans la *Mi-Carême* (11).

(1) 318^e liv. des *Annales de la Litter. et des Arts*, t. XXV, 1826, p. 249.

(2) Cette cantate a été publiée dans le *Mémorial* du passage et du séjour de son Altesse Royale M^{me} La Dauphine dans la ville de Caen, 8, 9, 10 Septembre 1827, Caen, Chalopin, 1827, in-8.

(3) Société des Antiquaires de Normandie, Année 1826, p. 4-5.

(4) *Annales romantiques*, 1827-1828, p. 102-104.

(5) *La France Littéraire*, t. X, 1833, p. 208-210.

(6) *Annales romantiques*, 1832, p. 17.

(7) 432^e liv. des *Annales de la Litter. et des Arts*, 1829, t. XXXVII, p. 65.

(8) 237^e liv. des *Annales de la Litter. et des Arts*, t. XXIII, an 1826, p. 45.

(9) 342^e liv. des *Annales de la Litter. et des Arts*, t. XXVII, an 1827, p. 165.

(10) 424^e liv. des *Annales de la Litter. et des Arts*, t. XXXIII, an 1828, p. 225.

(11) A. de Musset. Œuvres complètes : *A la Mi-Carême*. G. Charpentier, 1889, p. 397.

« La neige a fui : le ciel s'épure,
« La terre orne son sein d'un gazon renaissant;
« Et déjà reparait la première verdure
« Aux feux d'un soleil caressant.

Les images, la forme tout est gracieux et frais dans ce morceau. Il y a comme une ressouvenance d'Ovide dans la 4^e strophe.

Herbaque latuit cerealibus obruta sulcis

Exerit é tepida molle cacumen humo.

« Mais la pervenche moins timide
« S'élève sur le bord du manteau des hivers,
« Sa corolle d'azur s'entrouvre et se décide
« A braver la rigueur des airs.

Dans *Le vieux Chêne*, le poète vieilli évoque les jours lointains de son enfance passés près du grand arbre mutilé.

« Un chêne, veuf de son feuillage,
« Vieux débris, mutilé par l'âge et l'aquilon,
« Fut jadis l'ornement et l'orgueil du Bocage
« Et le monarque du vallon.

.

« C'est là qu'avec le jeune pâtre
« Je vins me réchauffer bien souvent à ces feux
« Qu'allumait, en hiver, notre gaieté folâtre
« Au pied de son tronc caverneux. »

Les carnets du poète offrent une mine inépuisable d'inédit. En ses dernières années, Chénedollé consolait sa solitude avec la Muse. Il notait toutes ses inspirations. Dédaigneux des succès littéraires qu'il n'avait pas pleinement goûtés, il écrivait pour un petit nombre désormais.

Parmi ses derniers essais poétiques, j'ai glané ces pièces où se manifestent le mieux les orientations définitives de son talent.

Pensée d'Automne (27 Septembre 1823).

« Il aime sa douleur et se plaît à ses larmes ».

Salut derniers beaux jours d'Automne !
Vos scènes ont encor pour moi des voluptés :
Je chéris vos tableaux ; leur beauté monotone
Plait à mes sens désenchantés.

J'aime ces bois flétris dont la cime séchée
Présage avant le temps le souffle des hivers,
Et ces tilleuls jaunis dont la feuille arrachée
Tombe, et voile à mes yeux ces gazons encor verts.

Mon œil se plaît à voir la plaine dépouillée
Qui, l'été, jaunissait sous son brillant trésor,
Et, qui naguère encor richement habillée
A l'acier des moissons livrait ses épis d'or.

De ces guérets déserts, de ces champs sans parure
J'aime la solitaire et vague immensité;
J'aime ces vallons nus, où le vent qui murmure
Court et meurt tristement sur le chaume agité.

En voyant ces objets j'y retrouve une image
De mes jours par le temps et le malheur flétris;
Le destin de l'année et le destin de l'âge
Dans ces tableaux pour moi, confondent leurs débris.

Je songe aux traits cruels qui blessèrent mon âme,
A mon génie éteint, à mes talens perdus,
Aux Muses qu'en mes maux vainement je réclame
A l'enfant que je pleure, à l'ami qui n'est plus.

Salut derniers beaux jours d'automne !
Vos scènes ont encor pour moi des voluptés :
Je chéris vos tableaux, leur beauté monotone
Plait à mes sens désenchantés (1).

*
* * *

A Dieu (Novembre 1823)

Le jour, la vie et la lumière,
Le sourire des nuits, l'immense firmament
Ne sont, ô Jehova ! de ta beauté première
Qu'un magnifique écoulement.

Partout ta grandeur se révèle
Partout ta majesté se manifeste à moi;
Dans les lieux infinis ta splendeur étincèle
Seigneur ! Tout émane de toi !

(1) *Archives du Coisel*, Poésie inédite.

Quand du soir dorant les nuages,
Le soleil abaissé lance un rayon d'adieu
Dans les feux du couchant, radieuses images :
Je te reconnais, ô grand Dieu !

Lorsque la nuit aux ailes sombres
De ses mille astres d'or vient étoiler le ciel
Dans les brillans flambeaux dont s'allument les ombres
Je te retrouve encore, Éternel !

Tu rends au printemps qui t'implore
Ses concerts, ses soupirs enbaumés,
Et les riches moissons dont l'été se décore
Naissent sous tes yeux enflammés.

Partout ta grandeur se révèle ;
Partout ta majesté se manifeste à moi.
Dans les cieus infinis ta splendeur étincèle (*sic*) :
Seigneur ! Tout émane de toi (1).

* * *

Le retour à la Maison paternelle (octobre 1828)

Me voilà donc-rentré sous le toit de mes pères !
Oh qu'il tardait pour moi le moment du retour !
Après un long exil, après tant de misères
Qu'il est doux de revoir le paternel séjour !
Voilà le lit modeste où j'ai reçu la vie !
Voilà les frais gazons qu'enfant j'ai tant foulés,
Et ces champs où passa pure et digne d'envie
L'aube de mes beaux jours promptement écoulée.

Qu'avec ravissement de ce séjour champêtre
Je me plais à revoir les rustiques beautés
Et ce riant verger que mes yeux ont vu naître
Et ces larges tilleuls que mon père a plantés !

Burcy, voilà ta belle et riante colline,
Sur qui, dès le berceau mes yeux se sont ouverts,
Et qui, jaune d'épis, si doucement s'incline
Sous les riches moissons dont ses flancs sont couverts.

(1) *Archives du Coisel*, Poésie inédite.

Voilà le hêtre immense à la cime étendue
Dont l'aspect mille fois attira mes regards,
Que j'aimais tant à voir se blanchir sous la nue
Quand la pluie en été tombait de toutes parts.

Allons revoir le Temple où ma jeune prière
Jamais à l'Eternel ne s'adressait en vain !
Voilà le vieux portail et l'obscur sanctuaire
Où veillait jour et nuit une lampe d'airain.

Je reconnais la croix et cet if centenaire
Dont le front s'élevant comme une antique tour
Verse sur les tombeaux son ombre funéraire
Et protège des morts le paisible séjour (1).

*
* *

Une scène d'Automne dans le Boccage (Octobre 1828)

Octobre a jauni les feuillages,
Et le hêtre a rougi sur le flanc des côteaux :
Les vieux chênes ont vu s'éclaircir leurs ombrages
La Vire en a roulé les débris dans ses eaux.

St Martindon ! de tes bruyères
La pourpre s'est déjà flétrie aux premiers froids :
Du chasseur qui se glisse à travers les clairières
Le sentier à mes yeux s'élargit dans les bois.

Le brouillard à la robe humide,
De la rivière au loin dessinant les replis,
Court en blanches vapeurs, que le soleil livide
Cherche en vain à percer de ses traits affaiblis.

L'année expirante décline
La pomme ne pend plus aux rameaux du verger,
L'herbe a cessé de croître aux flancs de la colline;
Et tu perds ta verdure ô frais Pontbellanger !

Toutefois avec charme encore
Je reviens m'égarer sous tes chênes jaunis;
J'aime à voir leurs longs bras qu'un riche éclat décore;
A fouler tes gazons par l'automne ternis.

(1) *Archives du Coisel*, Poésie inédite.

Je me plais au vague murmure
De l'antan qui parcourt ces rameaux frémissants
Et j'aime à voir les houx opposer leur verdure
Au feuillage vieilli des hêtres rougissants.

Pontbellenger ! par tes prairies,
Par tes grands bois, toujours je me sens attiré ;
Ici, j'aime à nourrir mes longues rêveries,
Et, par toi, le poète est encore inspiré.

Bois antiques ! sous votre ombrage,
Tout à mes souvenirs que de fois j'ai rêvé ;
Là se plaisait mon père ; et là, vivait en sage
Un ami (1) que la mort m'a trop tôt enlevé (2).

Ces poésies jointes à diverses autres (3) devaient composer un recueil que Chênedollé avait annoncé à ses amis sous le titre de *Mémoires normandes*.

Lorsque la mort surprit le poète, il méditait encore d'autres ouvrages (4).

1^{er} Février 1833.

« Il faut, Dieu aidant, dit-il dans son journal, que je fasse
« cette année *Moyse*, la *Grande Chartreuse en ruines*, et la
« *grande Chartreuse rétablie*, l'*étang de Chênedollé*, la *Tour de*
« *Rouen* ou *Jeanne d'Arc*, le *Château de Tancarville* ou le départ
« de Guillaume pour l'Angleterre.

(1) Le Comte de Pontbellenger.

(2) *Archives du Coisel*. Poésie inédite.

(3) *Le Chêne* 1822. Bibliothèque de Vire, Ms. A. 327.

Ida ou la Jeune Malade. Revue de Rouen et de La Normandie, p. 1. Mai 1844. Une petite légende se rattache à la composition de cette poésie : Une mère qui allait s'agenouiller chaque matin sur le tombeau de sa fille unique y trouva ces vers : On les attribua au poète Chênedollé : Ils figurent en effet dans les manuscrits du Coisel. La pièce est datée par le poète : 25 Mars 1823.

Chant de guerre d'un Troubadour. Annales romantiques de 1826 et 328^e liv. des Annales de la Littérature et des Arts 1827, t. XXVI, p. 129.

Vers sur un tableau représentant un enfant qui veut sauver une colombe des serres d'un faucon, 342^e liv. des Annales de la Littérature et des Arts, t. XXVII, 1827, p. 167.

La Messe du St-Bernard. Ami de la Vérité 27 Juin 1832.

A Cristophe Colomb. Revue de Caen, 2^e livraison 30 Octobre 1832.

(4) Chênedollé avait entrepris une Théorie des corps politiques à la manière de Rivarol. Il travaillait à la rédaction de ses voyages et de ses mémoires

« Il faut faire aussi un chant des *Saisons Neustriennes*. C'est
« un sujet qui me sourit beaucoup. Il y a des tableaux charmans
« à faire. C'est là où je puis retracer les premières impressions de
« mon enfance, mes premières sensations, l'espèce de charme
« vague et indéfinissable que j'éprouvais déjà pour la nature :
« l'aspect de la côte de Burcy me charmait déjà, soit qu'en été,
« elle fut illuminée de tous les feux du soleil, soit qu'elle fut
« blanchie par la pluie ou noircie par les orages. A l'âge de neuf
« à dix ans, il m'est souvent arrivé, des balcons du Château, de
« rester des heures entières en contemplation à la vue de cette
« côte. J'aimais à voir faire la moisson, ou à voir la lumière se
« jouer sur cette riant colline, etc. (1).

Les dernières poésies de Chênedollé marquent-elles une évolution marquée vers le Romantisme? Si l'on entend par là une inspiration tirée de la nature, une tendance au reploiement solitaire, à la mélancolie, Chênedollé depuis 1820 est un préromantique. Si l'on veut de la couleur, des images, des rythmes neufs, toutes les fantaisies d'une personnalité exubérante substituées aux règles, Chênedollé est resté le classique élève de Fontanes.

La Muse du poète virois est apparentée si l'on veut à celle de Lamartine, aux premières poésies de Hugo, mais elle reste étrangère au mouvement de 1830 qui emporte la jeune littérature vers l'exagération de la couleur locale et la séduction du costume historique.

La Muse de Chênedollé vieillissant ressemble à la déité gravée par Louis Boulanger sur le frontispice du premier volume des *Tablettes romantiques* (1823) : Elle est grave, religieuse et mélancolique.

(1) Il avait publié un certain nombre d'articles en prose dont voici les principaux : *Annales de la Littérature et des Arts*.¹

1824. Une vue sur la Nature, t. XVIII, p. 307-311.

Considérations sur le sublime et le beau, t. XVIII, p. 472.

L'Enéide de Virgile, t. XXII, p. 374, 282^e liv. et suiv. }

1825. Des choses de l'Instruction publique en France, t. XXII, p. 134-243, 276^e livr.

Parallèle de l'Iliade et de la Jérusalem délivrée, t. XX, p. 231-340. Livraisons 252^e et 255^e.

Les Lusiades du Camoëns, t. 21, p. 407-416 (270^e livraison).

1827. Sept Messéniennes, t. XXVII, p. 88, (340^e liv.).

Le livre de Job, t. XXVII, p. 413, (348^e liv.).

CHAPITRE XVIII

LA VIEILLESSE (1830-1833)

SOMMAIRE. — Retraite au Coisel. — Les Amis. — M. de Larenaudière. — Dubourg d'Isigny. — Alexis du Mesnil. — Les relations : M. de Caumont. L'Abbé de la Rue.

Pessimisme. — Insécurité. — Remords. — La nature consolatrice. — La foi. — (Notes du Journal).

Mort. — Funérailles à Burey. — Discours. — L'attitude des Journalistes. — Dénouement de M^{me} de Chênedollé. — Les secours. — Correspondance de M^{me} de Chênedollé avec Liège. — Arrangements de famille. — La conspiration du silence autour de l'aventure de Chênedollé (Ste-Beuve). — Un mot sur Chênedollé fils. — Le vœu de Lamartine. — Le buste du poète.

En ses dernières années, Chênedollé faisait des séjours de plus en plus prolongés au Coisel. Il y cherchait dans le calme de la nature un apaisement aux inquiétudes de son cœur.

Il vivait là, entouré d'une famille chérie. Le plus souvent, dans sa vaste bibliothèque (1), il relisait les auteurs qui avaient enthousiasmé sa jeunesse : Il les jugeait désormais avec cette clairvoyance et cette impartialité que donnent une longue expérience de la vie. Tantôt, il modifiait dans son *Journal* des appréciations littéraires qui n'étaient plus conformes à sa manière actuelle de voir, tantôt, il y ajoutait des aperçus nouveaux.

Il aimait à suivre les travaux champêtres dont il goûtait toujours la rude et saine poésie. On voit encore au Coisel une grande

(1) Chênedollé était un bibliophile passionné. En 1834, le 6 Janvier, l'inventaire de ses bibliothèques de Vire et du Coisel, fut dressé par Maître Durand, notaire. Elles offrent le choix le plus varié : Byron, Goethe auprès du Tasse, Epictète et Virgile, Hugo, Millevoys, des ouvrages de Littérature allemands et égyptiens, etc. De 1820 à 1829, Chênedollé entretenait avec les libraires Treuttel et Wurtz une correspondance qui permet de suivre, année par année, le bilan de ses achats de livres et de ses lectures. A signaler : Les poésies de Goethe traduites en français, les chansons nouvelles de Béranger, Odes de V. Hugo.

(Catalogue E. Charavay. Collection Petit).

allée où le poète avait coutume de s'isoler. C'est là que sa Muse le visitait : Une muse de plus en plus grave et mélancolique. Il restait silencieux, écoutant en son âme d'harmonieux colloques. « Il s'entretenait avec les étoiles, disait naïvement une vieille paysanne de Burcy qui se souvenait de l'avoir vu ainsi, et ajoutait-elle, les étoiles lui répondaient (1). »

Quelques amis venaient rarement interrompre la grande solitude du Coisel. C'était d'abord Philippe de La Renaudière. Erudit fondateur de la Société de Géographie ; il édita, en collaboration avec Malte-Brun, plusieurs ouvrages. C'était aussi un fin lettré. En 1808, il publia une description de La Fête Dieu dans un hameau que Chateaubriand inséra dans les Notes du *Génie du Christianisme* (2).

Les deux amis, Philippe de La Renaudière et Chênedollé se retrouvaient à Paris où les de La Renaudière avaient ce qu'on appelait alors un salon et où se réunissaient des esprits distingués : Alfred de Musset, parent des de la Renaudière, plus tard Barbey d'Aurévilly et Trébutien.

Chaque été, Philippe de la Renaudière revenait dans sa jolie propriété de La Herbelière à quelques kilomètres du Coisel. C'est là surtout que se renouait la vieille intimité du poète avec son ami. A la Herbelière, Chênedollé rencontra le R. Th. Frogual Dibdin, conservateur de la Bibliothèque de Lord Spencer (3). Il s'intéressa au fils aîné (4) de son ami, Gustave de La Renaudière et l'orienta vers la poésie. Ce jeune homme fit une traduction italienne spirto gentile et édita les Cantilènes, livre de poésies légères dans la note de son cousin. A. de Musset.

L'intimité de Chênedollé avec Philippe de La Renaudière était très ancienne. En 1804, le poète réclamait les services de son jeune ami et lui donnait des conseils littéraires.

« Je ne vous ai point répondu à l'époque où vous m'écrivîtes, « parce que j'étais alors dans tous les embarras de la pêche de

(1) Communication de M^{me} la Comtesse d'Annville.

(2) Philippe Gustave et Ferdinand de La Renaudière (1781-1886). par Armand Gasté, Paris, Didot 1887, in-16, p. 4.

(3) Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque, 1818, traduit par Licquet, t. II, p. 221 et suiv.

(4) Le second fils, Ferdinand de La Renaudière prononça un discours pour l'inauguration de la statue de Chênedollé à Vire en 1869.

« Chênedollé. J'y ai été campé pendant plus de quinze jours, et je n'ai pas eu un moment à moi.

« Je vous remercie, mon cher Philippe, du zèle que vous avez mis à me chercher les livres que je vous avais demandés. Mais je trouve le *Biblia Natura* un peu cher et cette fois-ci il n'entrera pas encore dans ma bibliothèque, mais la déclaration des droits de l'homme par Eyriès, la politique sacrée et le discours de réception de Vicq d'Azir. Je remettrai de l'argent à Grégoire pour ces achats.

« Je ne doute point de vos succès à Paris : Vous avez lu chez Castel, et j'imagine aussi chez Parny. Vous y avez été fort applaudi, mais croyez-moi, si vous voulez que l'enchantement dure longtemps, mettez un peu d'économie dans vos lectures, ce sera le moyen d'augmenter votre gloire.

tuus ex animo.

« 27 germinal an XII.

« Chênedollé (1) ».

En 1808, le poète en butte à des embarras d'argent, eut recours à son ami de La Renaudière.

« Mon cher Renaudière, il faut que vous me rendiez un service si cela est en votre pouvoir. Je pars pour votre pays mais je suis arrêté par un obstacle. La somme que mon père m'a envoyée est trop faible pour payer ce que je puis devoir à mon hôte, traiteur, etc. et que je ne puis laisser après moi sans faire crier. Il me manque une vingtaine d'écus. Si vous pouviez me les prêter, vous me rendriez un très grand service. J'aurais envie de partir vendredi. Je serais à Vire le 28 ou le 29. Je remettrais votre argent aussitôt en arrivant à la poste, et je vous promets que vous l'auriez le 5 Juin au plus tard. Rendez-moi ce service, mon cher Philippe, et je vous en aurai une vraie obligation. Je vous le demande avec confiance, persuadé que si cela vous est possible, vous le ferez avec plaisir.

« Mille amitiés bien sincères

(Mai 1808).

Ch. (2) »

La correspondance de Chênedollé avec Philippe de La Renaudière avait surtout pour objet leurs lectures et leurs travaux.

(1) Bibliothèque de Vire. Ms. C. 659. Copie de 5 lettres inédites de Chênedollé à Ph. de La Renaudière.

(2) Bibliothèque de Vire. Ms. C. 659. Copie de 5 lettres inédites de Chênedollé à Ph. de La Renaudière.

« Au Coisel, 25 Mai 1827.

« Votre lettre me fait un extrême plaisir, mon cher Philippe,
« parce que j'y ai reconnu un ton d'amitié auquel j'attache un
« grand prix : et que je l'avoue, je croyais un peu affaibli chez
« vous. Les choses très aimables et beaucoup trop flatteuses que
« vous voulez bien me dire m'ont touchées beaucoup moins que
« le ton *affectueux* qui règne dans toute votre lettre. Vous avez
« été *mon élève*, comme vous voulez bien le reconnaître et cet
« élève fait beaucoup trop d'honneur au maître pour que celui-ci
« n'attache un prix extrême à son affection.

« Vous avez la bonté dans votre lettre de me dire que vous
« rappelerez à M. Weiffen la promesse qu'il m'a faite de m'en-
« voyer la traduction du Tasse. Si vous n'avez pas encore écrit,
« obligez moi d'écrire dans le plus court délai, car j'ai un désir
« et une impatience d'enfant d'avoir cet ouvrage. C'est une fan-
« taisie de poète et c'est respectable.

« J'ai été charmé d'apprendre que vous vous occupez d'un
« traité élémentaire de géographie sur un plan neuf. Traité par
« vous et avec tous les souvenirs de la pensée de Malte Brun;
« cet ouvrage sera sans aucun doute d'un haut intérêt, et j'y
« applaudis de tout mon cœur. Mais je vois avec peine que chez
« vous, l'amour de la science a fait échec à la poésie et je ne vous
« le pardonne pas. Si donc vous voulez trouver grâce à mes yeux,
« hâtez-vous avant de mettre la main à votre grand ouvrage, de
« faire imprimer votre vieux château, poème où toutes les con-
« ditions du genre m'ont semblé, d'après ce que vous avez bien
« voulu m'en lire, remplies avec un rare talent et ceci est dit
« sans flatterie aucune.

« Vous me parlez de l'ouvrage du frère de Bruguière sur les
« montagnes. Ce que vous m'en dites me donne un ardent désir
« de le connaître. Si ce n'est pas trop exiger, je vous prierais de
« m'en donner un léger aperçu dans une lettre. Vous savez que
« les montagnes sont pour moi un objet de prédilection, et si en
« poésie j'ai fait quelque chose de passable, c'est en les chantant.
« Adieu mon très cher et très aimable compatriote, je vous aime
« et vous embrasse du fond de l'âme.

« De Chênédollé » (1).

(1) Bibliothèque de Vire. Ms. C. 659. Copie de 5 lettres inédites de Chênédollé à Ph. de La Renaudière.

Le poète avait aussi beaucoup d'estime pour Dubourg d'Isigny (1), esprit distingué, amateur de botanique. Il témoigna sa sympathie à Chênedollé lorsqu'il perdit l'un de ses enfants. Le poète était sensible à toute délicatesse de cœur; il remercia Dubourg d'Isigny.

« Coisel, 20 Novembre 1829.

« Je m'empresse, Monsieur, de me joindre à Madame de Chênedollé, pour vous remercier de la chose touchante que vous venez
« de faire pour elle et du mot aimable que vous avez bien voulu
« mettre pour moi, dans l'ode que vous avez consacrée à la mémoire de notre pauvre petite fille. Vos vers m'ont vivement
« pénétré et ont de nouveau fait couler mes larmes en abondance :
« ils sont pleins de la plus douce poésie, et respirent la plus
« exquise simplicité.

« Ch. » (2).

Beaucoup moins sûre que l'amitié de Dubourg d'Isigny était celle du bretteur Alexis du Mesnil. Né à Caen en 1783, « il fut pendant des années, dit Sainte Beuve, en intime liaison avec notre poète. . . M. Alexis du Mesnil qui s'était trop fait connaître par ses fureurs royalistes en 1815. . . était de ces hommes au tempérament violent, à la prunelle sanglante, tout à fait à craindre, et ses procédés cruels furent, je le sais, pour Chênedollé vieillissant une source d'amertume (3). »

Dumesnil écrivit un article *Tribulations de l'homme de Dieu* dans lequel le gouvernement de Louis XVIII crut voir un outrage « contre l'Abbé Frayssinous, grand-maître de l'Université (4). » Ce livre lui valut un séjour à Sainte-Pélagie.

« Plus que ses ouvrages parus en librairie, sa condamnation
« à un mois de prison contribua à le faire connaître du public.
« C'est peut-être même à cette réclame, le représentant comme un

(1) Dubourg d'Isigny (Louis Charles Richard), né à Vire (17 Juillet 1793 - 20 Janvier 1841), président du tribunal civil de cette ville.

Cf. L'éloge qu'il fait du talent de Chênedollé dans un discours prononcé à la séance publique de la Société Linéenne de Normandie tenue à Vire le 24 Mai 1836, Caen. A. Hardel 1836 (Aperçus généraux sur la géologie et la flore de l'arrondissement de Vire).

(2) Bibliothèque de Vire, *Lettre inédite*, Ms. C. 388.

(3) Sainte Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 315.

(4) Gaston Lavalley. *Les duellistes de Caen de l'an IV à 1848* et le bretteur Alexis du Mesnil. Jouan 1914, in-8, (Extrait de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Caen), p. 176.

« persécuté, qu'il dut l'accueil qu'il trouva chez V. Hugo. Sans
« être l'un des familiers les plus assidus de la maison, il y était
« reçu avec assez de bienveillance pour qu'il put se permettre
« d'y introduire un étranger. Lors de la Lecture de la préface
« de Cromwell en 1827, c'est lui, en effet, qui présenta au cénacle
« de la Rue de Vaugirard, un de ses compatriotes, de Chênedollé,
« auteur du *Génie de l'Homme* » (1).

Chênedollé était en relation avec un grand nombre de sommités normandes. Depuis 1825, il était membre de la Société des Antiquaires de Normandie. C'est là qu'il connut M. de Caumont.

Il lui écrivait, le 16 Juin 1825, pour le remercier de sa nomination :

« Monsieur, -

« J'ai été très sensible à l'honneur que la société a bien voulu
« me faire en me recevant au nombre de ses membres titulaires.
« Je sens que j'ai fort peu de titres pour mériter une semblable
« faveur que je dois surtout au zèle et à l'amitié empressée de
« M. Prévost (*sic*). Je vous prie, Monsieur de vouloir bien en faire
« mes sincères remerciements à la société, et vous rendre mon
« interprète auprès d'elle pour lui dire combien je tiens à hon-
« neur d'être associé à ses travaux.

« Ma nomination aura pour moi un autre avantage, celui de me
« faire entrer quelquefois en communication avec une personne
« aussi distinguée que vous Monsieur. J'en sens tout le prix et
« je vous prie de croire aux sentiments de haute estime et de con-
« sidération très distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
« Monsieur, votre très humble serviteur.

« Ch. de Chênedollé » (2).

« Chênedollé, dit de Caumont, qui appartenait à toutes les
« sociétés savantes de Caen, prit part à la fondation des congrès
« scientifiques de France et fut une des notabilités qui répon-
« dent avec empressement à l'appel que je fis, en 1833, aux sa-
« vants de la France et de l'étranger (3) ».

(1) Gaston Lavalley. *Les duellistes de Caen de l'an IV à 1848 et le brelleur Alexis du Mesnil*. Jouan 1914, in-8, (Extrait de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Caen), p. 177.

(2) *Lettre inédite*. Communication de M. Etienne Charavay.

(3) De Caumont. *Statistique monumentale du Calvados*, t. III. Caen 1857, p. 73.

Lorsque Chênedollé se présenta pour la première fois à l'Académie de Caen, il se vit préférer Lamouroux auteur d'un mémoire sur la *Montée* (1). Le fait fut chansonné. (2).

Chênedollé fut en relations avec l'Abbé Delarue (3). Celui-ci lui écrivit pour lui demander de faire une préface à son ouvrage sur les trouvères anglo-normands.

« Caen, 29 Juillet 1833.

« On a dit avec raison que le Génie était indulgent comme la
« vertu et vous me l'avez bien prouvé par l'extrême obligeance
« avec laquelle vous avez eu la bonté d'accueillir (*sic*) ma
« demande; je pensais depuis longtems que nos Trouvères nor-
« mands et anglo-normands devoient être chantés par l'auteur
« du poème sur le *Génie de l'Homme* : le vôtre, Monsieur, tient
« et dirige les rênes de l'imagination et quand, comme moi, on
« n'est pas né poète, on les laisse aller. Je ne puis donc trop vous
« remercier d'avoir bien voulu vous charger d'une tâche au-des-
« sus de mes forces; si j'ai fait connaître les Trouvères, il vous
« appartient de les louer, et il me semble qu'il soit convenable
« qu'une dédicace en vers précédât leur histoire, et qu'elle fût
« votre ouvrage.

« Agréez, je vous prie, les sentiments de la vive reconnais-
« sance et du bien sincère attachement avec lesquels j'ai l'hon-
« neur d'être, Monsieur,

« Votre très humble et obéissant serviteur

« De La Rue » (5).

En septembre, l'Abbé ne recevant pas de nouvelles du poète, crut bon de lui rappeler sa promesse et les trouvères normands.

« Caen, 30 Septembre 1833.

« Presque aussitôt après votre départ de Caen, j'ai eu l'hon-
« neur de vous écrire et de vous transmettre dans ma lettre une
« copie de Sir Walter Scott (1). Comme l'impression de mon troi-

(1) La Montée : petite anguille qui paraît en grande quantité dans l'Orne et les rivières de la Basse-Normandie pendant les mois de Mars et d'Avril.

(2) *Collection Mancel à Caen*. Ms. 45 f. 63 et suiv.

(3) Abbé Gervais. De la Rue, né à Caen 1751, mort à Cambes 1835.

(4) *Archives du Coisel*. Lettre inédite.

(5) Voici la lettre de W. Scott à l'Abbé de La Rue :

« Sire,

« Si l'on peut avec raison se glorifier de quelque chose dans ce monde,
« c'est d'être distingué par l'attention et le souvenir de ceux qui avec une

« sième et dernier volume est très avancée, je compte toujours sur
« votre génie comme sur votre indulgence, et j'attends avec con-
« fiance le travail que vous avez eu la bonté de me promettre; il
« embellira le mien, puisque commençant par vous et finissant
« par Malherbe, je ne pourrai entre vous deux passer inaperçu
« (*sic*). Soyez donc mon guide, je vous supplie, je marcherai à
« votre suite entouré de nos vieux Ennius qui seront fiers d'être
« célébrés par vous après avoir été tant de siècles dans l'oubli.

« Agréez, je vous prie, l'hommage de ma vive reconnaissance
« et de mon bien sincère attachement.

« de la Rue ».

Chênédollé répondit sur le champ :

« A Chênédollé 3 Octobre 1833.

« Monsieur et respectable Ami,

« Je reçois à l'instant votre dernière lettre, et j'ai reçu dans son
« temps celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans
« les premiers jours d'Août. Mais à cette époque là même, je
« suis tombé malade d'une manière fort grave, et je ne suis pas
« encore rétabli. Voilà pourquoi je ne vous ai pas encore répondu,
« et pourquoi aussi je n'ai pu m'occuper du travail que je vous
« ai promis. Mais avant tout, il faut que je vous observe qu'il
« m'est impossible de faire cette épître que vous voulez adresser
« au D. de Sussex, si je n'ai pas quelque document pour servir
« de base à mon travail; car, comme bien vous l'imaginez, la vie

« réputation généralement reconnue, nous ont ouvert le chemin des études
« que nous avons suivi nous-même, quoique à pas inégaux. Les antiquaires
« de l'Angleterre, et tous ceux qui chérissent l'étude de sa langue et de son
« histoire, sont redevables à M. de La Rue des 1^{ers} rayons qu'il a jetté (*sic*)
« avec effet sur la période anglo-normande de son histoire. Combien donc ne
« suis-je pas flatté du témoignage de votre attention ! Je ne puis y répondre
« que par une vénération sincère et profondément sentie depuis longtemps
« par l'étendue de vos lumières dans ces champs de l'antiquité, où, conduit
« par vous et autres maîtres en littérature romantique, j'ai essayé de voya-
« ger.

« Je n'ai pas encore reçu l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer;
« il m'attend à ma maison d'Edinbourg; il ne peut qu'être digne de l'auteur;
« mais quand il serait l'ouvrage le moins considérable sorti de sa plume, il
« n'en seroit pas moins accueilli comme un honneur distingué par

« Votre très obligé et reconnaissant serviteur

« Walter Scott

« Abbots ford près Welrose

(16 Novembre 1817)

Copie de la main de l'Abbé de La Rue. *Archives du Coisel.*

« et les travaux de *vos trouvères* me sont fort peu connus, ou pour
« mieux dire pas du tout. Or comment voulez-vous que j'en parle
« dans cette épître si vous ne m'envoyez pas quelques feuilles de
« votre ouvrage ou au moins quelques renseignements, quelques
« notices qui puissent me servir de guide. Ici, l'imagination ne
« peut pas suppléer les réalités. Envoyez-moi donc au plutôt (*sic*)
« les documents et sur le champ je me mettrai à la besogne.
« Vous (ne) doutez pas j'espère de mon zèle et de tout le désir
« que j'ai de faire quelque chose d'agréable pour vous.

« Agréé, je vous prie, Monsieur et respectable ami, la nouvelle assurance de mon entier dévouement.

« « De Chênedollé » (1).

En ses dernières années, Chênedollé songeait à refaire une 5^e édition du *Génie de l'Homme*. Il écrivit au libraire Renduel pour lui faire part de ses intentions. Son état de santé qui allait toujours s'affaiblissant ne lui permit pas de réaliser ce projet.

« Vire, le 27 Mai 1832.

« Monsieur,

« J'aurais envie de faire paraître une nouvelle édition du *Génie de l'Homme*. La 4^e édition de ce poème publiée par M. Gosselin
« il y a six ans, est épuisée il y a longtemps et je sais que cet
« ouvrage est fréquemment demandé dans la librairie sans qu'on
« puisse le trouver. J'ai jeté les yeux sur vous, Monsieur, pour
« cette publication. J'aurais envie que l'ouvrage fut bien imprimé
« format in-8.

« J'y joindrais une vingtaine de pièces, certainement nouvelles,
« parmi lesquelles il y a des ré citations de Dante qui, je crois,
« ont quelque mérite. Le tout formerait un volume in-8 de 400
« à 450 pages.

« Voici les conditions : 1^o une somme de 1200 fr. pour l'édition tirée à mille ou 1200 exemplaires. 2^o Vingt exemplaires
« dont dix sur papier vélin. 3^o Cinq ans pour écouler l'édition.

« Le tout payable en trois billets de 400 fr. chacun à trois, six
« et huit mois commercables et payables à ordre.

« Voyez, Monsieur, si cela peut vous convenir, et répondez-

(1) *Collection Mancel à Caen. Ms. 112.*

« moi le plus tôt possible. Je désirerais traiter avec vous, parce
« que je sais que vous traitez les affaires rondement.

« De Chênédollé, ancien inspecteur
« Général des Etudes » (1).

Cette même année 1832, mourut Castel.

En apprenant cette nouvelle, Chênédollé s'empressa d'écrire au Comte de Chevigné, neveu du défunt et lui offrit de consacrer quelques lignes à sa mémoire :

« A Chênédollé, 20 Novembre 1832.

« Monsieur,

« La mort de M. Castel m'a vivement affligé : comme compa-
« triote et comme poète il m'était doublement cher. J'ai été
« tristement surpris en voyant qu'aucun de ses anciens élèves
« n'avait rendu dans les journaux un hommage à sa mémoire.
« Je voudrais, autant qu'il est en moi, réparer cet oubli. En con-
« séquence, je m'adresse à vous, Monsieur, pour vous prier de
« me donner des renseignements sur les dernières années de M.
« Castel, que j'avais totalement perdu de vue depuis vingt ans.

« J'ai appris (d'une manière bien vague) à la vérité, que vous
« aviez le projet d'élever un monument à M. Castel : c'est à vous
« sans doute, Monsieur, son élève chéri et son meilleur ami, qu'il
« appartient de rendre à M. Castel un hommage aussi éclatant.
« Quant à moi, je me contenterai de jeter quelques fleurs sur la
« tombe du poète aimable et de l'homme de bien. Soyez donc
« assez bon pour me donner beaucoup de détails, non seulement
« sur les vingt dernières années de la vie de M. Castel, mais encore
« sur les années de son enfance, sur le collège où il a été élevé,
« etc., etc., car ici on ignore à peu près tout cela, bien que ce soit
« le pays de notre poète.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute con-
« sidération.

« de Chênédollé » (2).

Ces relations semblaient pâles à Chênédollé auprès des illustres amitiés du passé.

(1) *Lettre inédite*. Communication de M. Etienne Charavay.

(2) Lettre du poète Chênédollé au Comte de Chevigné, publiée par F. Cazin dans la seconde édition de sa Notice Biographique sur Castel, p. 20-21.

« 22 Février (1832).

« L'esprit a ses besoins comme le corps, tout aussi impérieux
« écrivait-il sur son *journal*. Un homme qui a un peu de Génie et
« qui ne trouve pas d'aliment à ce génie est au supplice. C'est
« une cruelle chose pour un homme qui a connu les plaisirs les
« plus vifs et les plus délicats de l'esprit, de vivre dans l'atmos-
« phère de la médiocrité, de ne pouvoir jamais jouir du charme
« d'une bonne conversation, et de ce rapide et brûlant échange
« des pensées qui est la suprême félicité de l'âme comme l'union
« de deux amours passionnés est la suprême volupté des sens. Il
« est dur, il est affreux de vivre ainsi toujours solitaire avec son
« génie et de ne pouvoir entrer en communication avec une âme
« analogue à la vôtre » (1).

Il avait des heures d'abattement :

« 23 Février (1832).

« Aujourd'hui mon esprit était empâté, encrouté, plongé dans
« l'obscurantisme, sans ressort, sans mouvement, sans énergie.
« Il y a des jours d'ennui, d'abattement, de langueur extrême
« pour l'esprit comme pour le corps. On n'est pas toujours en
« puissance (2) ».

Dans ses heures de tristesse solitaire, Chênédollé se retourne vers la nature sa grande consolatrice. Il continue à l'observer comme autrefois.

« Coisel, 4 Mars (1832).

« Nous sommes arrivés au Coisel le 4 Mars au soir. J'y suis
« arrivé avec un sentiment de tristesse. J'y ai trouvé de tristes
« traces du terrible ouragan du 15 février. Dans le plant, nombre
« de pommiers abattus; dans le jardin, des lilas, des arbustes
« brisés, renversés, fracassés; dans l'avenue, des sapins non pas
« abattus, mais ébranlés, renversés, penchés sur d'autres sapins,
« partout des vestiges de l'effroyable tourmente du 14 au 15 » (3).

La mélancolie du poète devient de plus en plus aiguë. Il a des heures d'invincible détresse, de complète stérilité.

« 11 et 12 Mars (1832).

« Mauvais jours, tristesse profonde, pas la force de tracer une
« ligne, vie vue tout à fait au noir, et pas sans raison.

(1) *Journal inédit*, fol. 403.

(2) *Journal inédit*, fol. 405.

(3) *Journal inédit*, fol. 411. |

« Le chagrin flétrit, dessèche le Génie, il tue l'imagination, il « empoisonne la vie, il garotte toutes les facultés, il racornit « et courbe l'intelligence. Il finit par conduire à la stupidité » (1).

La pensée de Dieu, seule, vient consoler le poète malheureux.

« Ah ! la vie n'est pas faite pour rire ! C'est une chose bien « triste, bien sérieuse, bien désolée et bien désolante surtout « quand la pensée de Dieu n'y est pas ; mais avec la pensée de « Dieu, tout se compense, tout se rétablit : les maux sont pris en « patience, les chagrins s'adouçissent, les douleurs se calment et « le désespoir s'appaise (*sic*) (2) ».

L'horizon de Burcy où il aimait égarer ses rêveries d'adolescent lui paraît plat, monotone. Un voyage fait aux Pyrénées lui rappelle les Grandes Alpes mais ne réchauffe pas son imagination desséchée.

« 14 Mars (1832).

« J'ai conservé un bien vif souvenir de mon voyage dans les « Pyrénées, mais jusqu'ici il ne s'est pas réalisé par la poésie. « Mon imagination est restée sans retentissement. Aucune explo- « sion radieuse n'a eu lieu : Loisir, calme et sécurité d'âme m'ont « manqué. L'étude veut au moins du calme, de la tranquillité. « Quand l'âme est déchirée, torturée, angoissée, elle ne retentit « pas (3). »

Le poète souffrait dans son amour paternel. Son fils préféré, Charles, ne rendait qu'ingratitude à sa tendresse :

« 20 Mars (1832).

« J'ai perdu jusqu'à ma dernière illusion. Je croyais être aimé « de cet enfant et j'ai découvert qu'il ne m'aimait pas. C'est la « plus amère et la plus poignante de mes déceptions ; elle achève « de me détacher de la vie et de rompre les derniers liens qui m'y « attachaient » (4).

Il songeait alors au fils de l'exil si différent si soumis qu'il avait abandonné. Il se reconnaissait coupable en son cœur :

« 21 Mars (1832).

« C'est la dernière et la plus amère de mes déceptions. *C'est*

(1) *Journal inédit*, fol. 413. (v..)

(2) *Journal inédit*, f. 413 (v.).

(3) *Journal inédit*, f. 414, (v.).

(4) *Journal inédit*, f. 419.

« une expiation. J'ai été coupable et je suis puni. Je vois se délier
« un à un tous les liens qui m'attachaient à la vie. La mort en
« sera moins cruelle. Aucune joie, aucun bonheur n'est plus pos-
« sible pour moi (1). ».

L'hiver de 1832 fut rude. En voyant la neige recouvrir les arbres et les prés du Coisel, le poète se rappelait les années d'exil les hivers glacés de Hambourg.

« 22 Mars (6 h. du soir 1832).

« Voilà la neige qui tombe par torrents à gros flocons (*sic*)
« comme dans le plus fort de l'hiver, comme en Pologne, en Rus-
« sie ou à Hambourg. La neige tient la terre et les arbres sont
« tout blancs (2). ».

Parfois, il ébauche un petit croquis dans son *journal* :

« 24 Mars 7 h. du matin (1832).

« Voilà l'hiver tout à fait revenu avec ses scènes de neige, ses
« collines, ses plaines, ses arbres tout blancs de frimats, son air
« rigide, son ciel âpre et dur, ses nuages livides, bleuâtres, cuivrés,
« plombés et qui sont encore chargés de neige et de grêle (3). ».

Et le pin que l'hiver de ses frimas assiège

Balance au gré des vents son écharpe de neige.

Il ne travaille plus, il relit ses auteurs préférés, il se « reberce » aux souvenirs de sa jeunesse et de sa gloire (4).

Les notes de l'année 1833 trahissent une amertume toujours croissante : Le souvenir de sa double vie le hante et le mine.

« 6 Février (1833).

« Sa fausse position infirme trop son esprit pour qu'il puisse
« avoir toute sa force et tout son éclat (5). ».

« 7 Février (1833).

« Je lutte laborieusement contre la vie. La vie est une lutte
« éternelle avec le malheur (6). ».

Il s'avouait vaincu par la souffrance :

(1) *Journal inédit*, f. 418 (v.).

(2) *Journal inédit*, fol. 419 (v.).

(3) *Journal inédit*, fol. 422.

(4) *Journal inédit*, fol. 421.

(5) *Journal inédit*, fol. 452 (v.).

(6) *Journal inédit*, fol. 456 (v.).

« Février (1832).

« J'ai été prodigieusement fier jusqu'à quarante cinq ans,
« mais le malheur m'a bien corrigé et m'a rendu aussi humble que
« j'étais fier. Ah ! c'est une grande école que le malheur ! J'ai
« appris à me courber et à m'humilier sous la main de Dieu (1) ».

Il souffrit des infirmités de sa vieillesse. Dans un moment de désespoir, il écrivit ces lignes terribles :

« (Février 1833).

« Vieillard, n'espère plus d'exciter aucune sympathie dans le
« cœur d'un homme. La coupe de la bienveillance est tarie pour
« toi ; la tendresse, l'affection, la douce et compatissante amitié
« se sont retirées devant tes rides et tes cheveux blancs. Soixante
« ans t'ont marqué au front d'un signe de dégoût. . . Jette
« toi dans le sein de Dieu ! Lui seul peut combler le grand vide
« laissé dans ton cœur ; lui seul peut te rendre avec usure tout ce
« que tu as perdu (2) ».

Il avait supporté péniblement la vieillesse, il accepta la mort avec sérénité. Il la vit venir comme une libératrice.

Charles de Chénédollé (3) mourut à son château du Coisel, commune de Burey, près Vire, le lundi 2 Décembre 1833.

« Il s'éteignit doucement au milieu des siens, après avoir reçu
« pieusement les sacrements de l'Eglise, répondant avec ferveur
« aux prières du prêtre qui lui montrait le ciel (4) ».

« Il fut inhumé le mercredi 4, à dix heures du matin à Burey.
« Assistèrent à son inhumation seize ou dix-sept ecclésiastiques
« et curés d'alentour. Du nombre étaient compris MM. Bazin,
« Curé de Ste-Anne de Vire qui dit la Grand-Messe, Clouard,
« vicaire de Vire, Dollé, prêtre, Maître d'Etudes pour les aspirants
« à l'état ecclésiastique. Dumont, prêtre principal du Collège
« de Vire, tous les professeurs, presque tous les écoliers du dit
« collège, auxquels s'étaient joints les réfugiés polonais (5) et un
« grand nombre des habitants des communes de Vire et de Burey
« dont il emporte les regrets.

(1) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 320.

(2) *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 320.

(3) Cf. pièces justificatives (acte de décès) N° 26.

(4) Edouard Leterrier. *Les Contemporains*, 7 Juin 1914, page 16

(5) Mémorial du 6 Décembre 1833.

« Posé dans la tombe murée tout autour et sur laquelle la
« famille se proposait d'établir un monument en sa mémoire,
« M. de Banville, avocat à Vire et maintenant résidant à Tinche-
« bray, prononça un discours funèbre qui arracha des larmes à
« tous les assistants et en le finissant il jeta le papier sur lequel
« il l'avait lu, dans la tombe et se retira en pleurant (M. de Ban-
« ville était parent du défunt).

« On croit qu'un jeune homme est descendu dans la tombe,
« reprendre le discours.

« Discours prononcé par M. de Banville sur la tombe de Chêné-
« dollé :

« Comme moi, MM. vous êtes frappés du spectacle imposant
« qui vous entoure.

« Si celui auquel nous venons rendre les derniers devoirs n'eût
« été qu'un grand poète, l'humble coin de terre qui va recevoir
« ses restes, ne serait pas arrosé des larmes de tant d'amis appar-
« tenant à des classes si diverses de la société.

« Malgré le dévergondage dans lequel est tombée la littérature
« dans notre siècle, le *Génie de l'Homme* a porté son fruit et
« classé le nom de son auteur parmi ceux de nos grands hommes.

« Amis de M. de Chênédollé !!

« Mon âme pleine d'enthousiasme pour le beau talent du poète
« a besoin de venir déposer sur sa tombe, un dernier tribut d'ad-
« miration.

« Cómme homme politique, M. de Chênédollé a toujours été le
« type de l'honneur et de la loyauté.

« Longtemps battu par la tempête de 93, il fut forcé de quitter
« sa patrie et les lois révolutionnaires s'emparèrent de sa fortune ;
« mais dans des temps plus heureux, lorsque le génie des révolu-
« tions eut quitté notre belle patrie, après l'avoir déchirée et
« ruinée, la restauration reconnaissante récompensa sa fidélité
« et son talent.

« Toute la France sait ce qui s'est passé depuis.

« Non, Messieurs, personne ne mérite mieux d'être aimé, que
« notre illustre et malheureux ami ; aussi comptait-il pour ami,
« quiconque a eu le bonheur de le connaître. J'en appelle à tous
« ceux qui m'entourent.

« Dieu l'appelant à lui a plongé dans l'affliction la plus pro-
« fonde une épouse et des enfants qui l'adoraient. Hélas ! que

« n'est il donné aux nombreux amis qui leur restent, d'alléger le
« poids de leur malheur et de rendre leurs larmes moins amères.
« Avec de si belles qualités, l'âme de M. de Chênédollé ne
« pouvait être impie.

« Aussi, Messieurs, homme de conviction profonde, sa vie a
« été celle d'un chrétien, sa mort celle d'un juste !

« Amis de M. de Chênédollé !

« Sa tombe en se refermant va nous séparer à jamais.

« Offrons au poète une couronne d'immortelles.

« Honorons l'homme politique.

« Imitons le chrétien.

« Et donnons des larmes à l'ami (1) ».

Les Hommes de Lettres et amis du poète publièrent dans les journaux de l'époque, quelques articles nécrologiques, dont voici quelques extraits :

L'Echo de la Jeune France (1833, page 343) (Alexandre Soumet)

« Cet éloge trouvera un écho dans tous les cœurs qui sont
« encore animés comme celui du poète que nous pleurons par la
« passion de tout ce qui est grand et beau ; la mort, en l'arrachant
« du milieu de nous, n'a fait que le rendre plus cher à notre
« mémoire, et c'est avec une bien profonde douleur, que je viens
« déposer cet hommage, sur la tombe de celui qui fut mon maître
« et mon ami, et qui joignit à un admirable talent, des vertus
« dignes de la même admiration ».

Les Débats (30 Décembre 1833) (Philippe de la Renaudière).

« Chez M. de Chênédollé l'homme instruit n'était pas moins
« distingué que le poète. Ses connaissances dans presque toutes
« les branches de la science étaient profondes, et l'on s'étonnait
« de la supériorité avec laquelle il traitait des questions scienti-
« fiques, assez généralement étrangères aux gens de lettres.

« A la mémoire la plus étendue, il joignait l'a-propos des cita-
« tions et l'art si difficile de les encadrer. Sa conversation avait
« quelque chose de celle de Rivarol. Chez lui, le piquant et l'ex-

(1) Bibliothèque de Vire. *Manuscrit Etienne Crespin*. M. V., t. II, f° 410 et 411.

« pression se mariaient merveilleusement à la précision de la
« pensée; sa plaisanterie animée courait sur la surface des choses
« et sa critique sérieuse et raisonnée en attaquait le fond. »

L'Ami de la Vérité de Caen (22 décembre 1833) (Dubourg d'Isigny).

« Religieux par conviction, Chênédollé proclamait sa foi par
« une piété sincère; il implora le premier les secours et les conso-
« lations d'une religion qu'il avait toujours et partout défendue.
« Ses dernières lignes, ont été pour Dieu, ses derniers mots une
« réponse fervente au prêtre qui lui montrait le ciel. La mort
« l'a surpris au moment où peut-être il songeait à revoir ses nom-
« breux écrits

« Profondément versé dans toutes les littératures, cité même
« à Paris pour bien lire les vers, Chênédollé n'était resté étranger
« à aucune branche des connaissances humaines. Il avait le travail
« facile, l'esprit vif, prompt et pénétrant, le goût sûr et délicat,
« la conversation étincelante, incisive, riche en souvenirs variés
« des hommes et des choses, en saillies piquantes, en répliques
« fines et inattendues, animées et tempérées à la fois par un
« regard de feu et le plus charmant sourire et ce qui vaut mieux
« que tout cela, le cœur essentiellement bon, simple, charitable,
« dévoué à ses amis, indulgent à ses ennemis.

Le Temps (1833 — 14 Décembre).

« M. de Chênédollé, ancien Inspecteur Général de l'Université,
« auteur d'un poème remarquable intitulé le *Génie de l'Homme*,
« et de plusieurs autres ouvrages, qui avaient rendu son nom
« célèbre, vient de mourir à sa terre de Burcy, le 2 de ce mois.

La France Littéraire (décembre 1833, page 462).

« La France Littéraire s'honorait de compter M. de Chênédollé
« parmi ses collaborateurs. »

La Veuve du poète était en proie à la plus profonde détresse. Seule désormais avec ses cinq enfants, dont quatre en bas âge, à même une situation financière dont elle ne pouvait encore mesurer le désarroi, retirée dans ce château du Coisel, où les journées courtes et sombres de l'hiver, semblaient avoir paré d'un voile la nature endeuillée, elle vivait là, avec son souvenir, des heures douloureuses d'une tristesse infinie.

Unis dans le silence, par un engagement tacite, les enfants, par respect pour la douleur maternelle, évitaient d'évoquer le cruel souvenir qui les étreignait tous.

« C'était vraiment le deuil; à ce point, qui paraîtrait bien « exagéré aujourd'hui, que la bibliothèque du poète resta fermée « plusieurs années après sa mort (1) ».

Dans cet état psychique lamentable la Veuve de Chênedollé reçut la première lettre du fils de l'exil :

« Madame,

« Je viens d'apprendre par le *Journal des Débats* une nouvelle « qui me frappe d'un coup inattendu. Mon père est mort, sans « que j'aie su sa maladie, sans que j'aie pu me trouver près de lui « pour lui fermer les yeux.

« Vous ignorez peut-être encore, Madame, que mon père dans « l'émigration avait épousé à Hambourg, ma mère, native de « Liège. Je suis le seul fruit de ce premier mariage légitime, ainsi « que le prouvent les pièces que j'ai entre les mains, et dont mon « père m'a prié à plusieurs reprises de ne pas faire usage de son « vivant. Mon père, rentré en France, vous connut et vous épousa « au mépris des lois et de ses engagements toujours subsistans. « Sa première épouse n'est morte que le 6 Octobre 1832. Quoique « mon père ne fit rien pour moi ni pour sa femme, je ne voulus « pas le perdre; il me vit à Paris en 1821, et il me donna alors, de « son propre mouvement, un acte authentique par lequel il me « reconnaît pour son fils aîné et légitime (cet acte, tout écrit par « lui, repose entre mes mains, ainsi qu'une correspondance volu- « mineuse toute écrite de la main de mon pauvre père). Vous « pensez, Madame, que sa mémoire nous impose des obligations « sacrées à tous deux. Il me répugnerait de faire valoir devant « les tribunaux mes justes prétentions sur la succession de mon « père; il me répugnerait surtout d'entacher son souvenir et de « venir l'accuser de bigamie après sa mort. Je ne demande donc « pas mieux, Madame, que d'entrer en arrangement avec vous « sur des bases équitables. Si vous l'avez pour agréable, je me « rendrai immédiatement, sur votre réponse que j'attends avec « impatience, à Paris ou à Vire. Si, contre mon attente, vous ne

(1) Communication de M^{lle} de Bigault de Fouchères arrière petite fille de Chênedollé.

« jugiez pas à propos de m'honorer d'une réponse. je me verrais à
« mon grand regret forcé d'agir judiciairement, et de faire faire
« avant mon arrivée les premières démarches pour assurer mes
« droits par les nombreux amis que je possède à Paris et en Nor-
« mandie.

« Je vous prie surtout, Madame, dans l'intérêt de la mémoire de
« mon père qui m'est si chère, de faire en sorte que l'on n'insère
« ni dans les journaux de Paris ni dans ceux de la Normandie des
« articles nécrologiques où l'on parlerait de vous, Madame, et de
« vos enfants. Je suis connu ici pour le fils unique de M. de Chêne-
« dollé : je n'ai pas besoin de vous dire combien ces articles
« feraient un mauvais effet, et nuiraient à la réputation de mon
« pauvre père.

« Si, comme je l'espère, vous m'accordez, Madame, une entre-
« vue prochaine, je porterai avec moi tous les papiers qui consta-
« tent mes droits; l'acte de mariage de mon père, mon acte de
« naissance, celui qu'il a souscrit en septembre 1821, et la corres-
« pondance suivie qu'il a entretenue avec moi (Sa dernière lettre
« est datée de Vire, 2 Septembre 1833).

« En attendant une réponse qui me servira de direction dans la
« conduite que j'aurai à tenir, veuillez, Madame, agréer l'assu-
« rance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur
« d'être votre etc...

« Liège, 12 Décembre 1833.

« M. de Chateaubriand, M. Legonidec et les dames d'Acosta
« sont au courant de l'affaire qui était sans doute un mystère
« pour vous, Madame.

Dans quel effarement cette lettre dut jeter la veuve du poète ?
Le fils de l'exil écrivit à la même date aux demoiselles d'Acosta :

« Mademoiselle,

« Je viens d'apprendre par les journaux la mort de mon pauvre
« père, qui ne m'avait plus écrit depuis le 2 septembre dernier.
« Je viens d'adresser à sa veuve une lettre respectueuse et honnête
« pour lui demander une entrevue, afin de nous arranger à l'a-
« miable.

« Je vous prie, Mademoiselle, vous qui êtes si bonne, et qui
« avez toujours tant fait pour nous, de me rendre deux services.

« 1^o D'empêcher par votre crédit, ou par celui de M. le Vicomte

« de Chateaubriand, qu'on n'insère dans les journaux de Paris
« des articles nécrologiques, où l'on parlerait de la femme et des
« enfans de mon père.

2^o D'avoir la bonté de me répondre pour me dire ce que vous
« savez de la fortune présumée de mon père, et ce que je peux
« raisonnablement en espérer. (J'ai eu le malheur de perdre ma
« bonne mère le 6 Octobre 1832):

« Vous savez mieux que personne que ce qu'il a fait pour
« nous de son vivant s'est réduit presque à rien. Veuillez me
« dire aussi, Mademoiselle, ce que vous pensez de la femme de
« mon père et combien d'enfans il a laissés.

« Ma vieille Tante qui a 83 ans, se porte encore bien; mais
« elle ne sait rien de tous ces secrets domestiques, qu'on ne peut
« trop enfouir dans le silence.

« Le bouleversement de mes idées m'empêche, Mademoiselle,
« de vous en écrire aujourd'hui davantage.

« Ayez la bonté de me mettre aux pieds de votre excellente
« amie, Madame de Berruyer, et de présenter mes hommages res-
« pectueux aux demoiselles vos sœurs.

« Veuillez, Mademoiselle, agréer l'hommage du profond res-
« pect avec lequel,

« J'ai l'honneur d'être

« votre très humble serv...

« 12 Décembre 1833. »

Comme à l'ordinaire les créanciers se ruèrent sur la succession
qui paraissait d'ailleurs obérée.

L'un d'eux, un négociant de Vire, ayant appris par le bruit
public, que le poète avait un fils qui habitait Liège, et désirant
obtenir un droit de priorité, écrivit immédiatement au fils de
l'exil.

La curiosité et la malignité publique, devaient aller leur train
dans un certain milieu de la petite ville de Vire, où l'on venait
d'apprendre l'existence de ce nouveau fils du poète.

« Vire, 16 décembre 1833.

« Monsieur,

« Ayant appris par le bruit public, qu'il serait possible que
« vous eussiez quelques droits à la succession de Monsieur De
« Chênedollé, Inspecteur Général des Etudes en retraite, qui vient

« de mourir; comme moi-même j'ai d'assez graves intérêts à
 « démêler dans cette succession, tant pour moi que pour plu-
 « sieurs de mes correspondants, et que (d'après le relevé des
 « hypothèques), il y a à craindre que les créanciers chirographaires
 « dont je fais partie, n'aient de longs délais à attendre pour être
 « payés; mon intention est de proposer aux héritiers de leur faire
 « quelques réductions sur mes créances à condition que je serai
 « payé de suite, ou dans un court délai. Mais avant de faire cette
 « offre, il faut que je sois fixé d'une manière *bien positive* sur le
 « nombre des personnes qui ont droit de s'engager avec moi,
 « l'acte fait au nom des héritiers Chênédollé étant frappé de
 « nullité, par ce seul fait, qu'un d'entreux ne l'aurait pas signé.

« J'attends donc de votre délicatesse que vous voudrez bien
 « me dire si effectivement vous avez des droits et si vous pou-
 « vez produire des Titres qui constatent leur validité.

« Veuillez bien me répondre dans le plus bref délai, et recevoir
 « l'assurance de ma considération.

« Ch. Le Bret.

« Ng^t à Vire, banque et recouvrements ».

Au reçu de la lettre du fils de l'exil, la veuve du poète chargea son notaire, le nommé Durand de Vire, de répondre à toutes fins utiles, à M. Charles de Chênédollé à Liège.

« Monsieur,

« La mort de Monsieur de Chênédollé a laissé sa femme et ses
 « cinq enfants dans une consternation profonde.

« Votre lettre du douze de ce mois qu'elle n'a reçue qu'hier l'a
 « frappée d'un étonnement inexprimable et dont elle ne peut se
 « relever. Comment, en effet, seroit-il possible à ses yeux, que
 « son mari eût contracté un premier mariage pendant son émigra-
 « tion.

« Au reste de trop nombreux créanciers et la minorité de
 « quatre de ses enfants commandoient, en même tems, l'apposi-
 « tion des scellés. Elle a eu lieu sans retard tant à la ville qu'à la
 « campagne et au fur et à mesure de la levée par les juges de
 « paix respectifs, je procéderai à l'inventaire dans les formes
 « judiciaires ordinaires. Ainsi toutes choses seront maintenues
 « dans leur intégrité.

« En ce qui concerne la qualité inattendue et les droits dont

■ vous parlez, j'ai l'honneur de vous prier, Monsieur. de vouloir
« bien m'adresser une copie des pièces desquelles vous les feriez
« sortir. Ma réponse ne se fera pas long-tems attendre, et alors
« ou même aussitôt que vous pourriez le désirer, l'entrevue que
« vous sollicitez aurait lieu dans l'arrondissement de Vire où la
« succession est ouverte.

« J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« avec profond respect

« votre très humble et très obéissant serviteur

« Durand. »

Durand, Notaire à Vire (Calvados).

Vire ce 19 Décembre 1833.

Le fils de l'exil n'ayant pas répondu à la lettre du notaire, ce dernier lui écrit à nouveau.

« Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a un mois et ma lettre
« est restée sans réponse.

« Depuis, le bruit s'est répandu plusieurs fois à Vire que vous
« y étiez arrivé.

« Ayant été plutôt l'ami de Monsieur de Chênedollé que son
« homme d'affaires et ayant conservé dans sa maison la même
« confiance intime dont il m'avoit honoré, j'ai, au bruit de votre
« arrivée à Vire, cru devoir faire les démarches nécessaires pour
« m'assurer si le fait étoit vrai afin de ménager l'entrevue que
« vous désiriez avoir avec Madame De Chênedollé.

« Je pense que les convenances exigent que cette entrevue
« n'ait pas lieu à Vire autant dans vos intérêts que dans ceux de
« la famille de Monsieur de Chênedollé.

« Fixez le lieu et le jour que vous voudrez soit Rouen soit Paris
« et je m'y rendrai avec tous les documents nécessaires pour vous
« établir l'actif et le passif de la succession. et si vos prétentions
« sont fondées, soyez persuadé que vous ne trouverez du côté de
« Madame de Chênedollé aucun obstacle à une conciliation et à
« un arrangement à l'amiable.

« J'ose espérer, Monsieur, que vous m'honorerez d'une réponse

« et dans cette attente j'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la
« considération la plus distinguée.

« Votre très humble et très obéissant
« serviteur
« Durand. »

Vire ce 11 Janvier 1834

La rumeur publique s'amusait malicieusement de cette histoire funambulesque. Le fantôme du fils du poète, errait dans les murs de la ville de Vire si obstinément, que d'aucuns se flattaient l'avoir rencontré.

L'honorable tabellion s'était ému de ces apparitions contradictoires, et ses doutes avaient motivé sa deuxième lettre au fils de l'exil.

Ce dernier lui répondit :

« Mr

« Une longue et assez dangereuse maladie m'a empêché jusqu'ici de répondre aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je répare aujourd'hui cette négligence involontaire, en vous envoyant les renseignements nécessaires pour constater mes droits.

« Depuis que vous avez pris la peine de m'écrire, vous devez avoir trouvé dans les papiers de mon père une grande quantité de lettres que je lui ai adressées. C'étaient, dans les derniers temps Messieurs Treuttel et Wurtz, rue de Lille N° 17, à Paris, qui se chargeaient de nous transmettre l'un à l'autre les lettres et les réponses. La dernière que j'ai reçue de mon père est du 2 Sept. 1833 il s'y plaignait d'une double hernie qui le faisait cruellement souffrir. Il m'y annonçait aussi qu'il était en marché pour vendre une terre, et qu'il me ferait passer des fonds après la vente. Mais je n'ai rien reçu, et ce n'est que par les journaux que j'ai appris sa mort.

« Je suppose aussi, Mr, que vous avez trouvé des papiers constatant ce que mon père se proposait de faire pour moi, ainsi qu'il me l'avait souvent annoncé.

« Vous verrez par la copie ci-jointe de l'acte (1) qu'il me remit à Paris en 1821 qu'il me donnait une pension de 1000 fr. mais

(1) Voir cette pièce, Chapitre XIII.

« depuis ces 12 années, au lieu de 12 mille francs, je n'en ai pas
« touché 800.

« Comme les pièces dont vous trouverez plus bas la copie
« littérale, et que je vous présenterai au besoin en original, prou-
« vent incontestablement que je suis le fils légitime de M. de
« Chênédollé, vous n'ignorez pas, M. en votre qualité de notaire
« que j'ai seul droit à sa succession actuelle, c'est-à-dire, à tout ce
« qui reste venant de lui dans l'avoir présent. Son second ma-
« riage, frappé de nullité par la loi, ne peut me faire perdre aucun
« de mes droits, et même sous le rapport moral, mes prétentions
« sont d'autant plus fondées, qu'après avoir abandonné sans
« sujet ma mère, il n'a jamais rien fait pour elle ni pour mon
« éducation, et que tout ce que je sais aujourd'hui, je le dis avec
« quelque orgueil, je ne le dois qu'à moi-même, et aux sacrifices
« que ma pauvre feue mère, et ma vieille tante de 83 ans que je
« conserve encore, ont faits pour moi.

« Et cependant, M., mon père ne devait rougir en rien ni de ma
« mère ni de moi : ma mère appartenait à une bonne famille
« bourgeoise de Liège, peu riche, il est vrai, et moi, grâce à la
« bonne éducation que j'ai eu le bonheur de recevoir, j'ai fait un
« chemin sinon brillant au moins honorable. A l'âge de trente
« six ans, je me trouve depuis 14 ans professeur au collège de
« cette ville; maintenant j'y régente la rhétorique, et, mon père
« ne l'ignorait pas, je suis en relation à Paris avec des savans dis-
« tingués et des hommes élevés en dignité, qui veulent bien m'hon-
«orer de leur bienveillance. Ce n'est pas la vanité, Mr, qui me
« dicte ce langage; mais je tiens à vous faire voir que mon père
« à qui je pardonne de grand cœur, n'a pas rempli ses devoirs
« envers moi, et que si j'élève des prétentions à sa succession,
« elles sont des plus fondées. Néanmoins, comme je considère
« que la position de celle qui se croyait la légitime épouse est
« aussi triste et aussi déplorable que la mienne, et qu'il nous
« importe à tous d'ensevelir ce secret, pour ne pas souiller la
« mémoire de mon père, je me montrerai, Mr, très disposé à
« entrer en arrangement, lorsque vous m'aurez adressé un état
« de l'actif et du passif de la succession.

« Un M. le bret, que je ne connais pas, mais qui sans doute
« connaît mes droits, m'a écrit pour me faire des propositions;
« jusqu'ici la prudence m'a fait une loi de ne pas lui répondre,

« d'abord pour ne pas le mettre dans notre secret, en second
 « lieu, parce que sa lettre ne me donne pas tout à fait la preuve
 « qu'il soit honnête et délicat. Veuillez me dire quel est cet
 « homme, et à quel titre il est créancier de mon père. Votre
 « réponse, Mr, que j'attends avec impatience, règlera ma con-
 « duite, et c'est alors que je verrai ce que j'ai à faire sur ce point,
 « et sur les autres qui sont traités dans cette lettre.

« Si, comme je le suppose, Mr, une entrevue est nécessaire,
 « nous pourrions nous rendre tous deux à Paris dans le courant
 « du mois prochain; nos vacances de Pâques commencent le
 « 23 mars, mais si cela vous est plus agréable, je puis me trouver
 « à Paris une huitaine de jours auparavant. Je porterai avec
 « moi les originaux des pièces dont vous allez lire les copies, et
 « la volumineuse correspondance. toute *manu propria* que mon
 « père a entretenue avec moi. Vous y verrez qu'il a toujours
 « reconnu mes droits incontestables, et que j'ai toujours
 « joui d'une possession d'état non interrompue. Mon nom même,
 « avec qualification de fils de M. de Ch. se trouve consigné dans
 « plusieurs biogr. une notice dans celle en 20 vol. d'Arnault, Jay,
 « Jouy et Norvins. Cet article y avait été inséré à mon insu;
 « mais, la chose une fois faite, je déclarai à mon père que je ne
 « souffrirais pas de démenti de sa part à ce sujet, et que je ne me
 « laisserais pas arracher la propriété de son nom. Sa réponse
 « vous fera savoir qu'il était peiné de cette publicité, mais qu'il
 « n'osait, ni ne voulait s'inscrire en faux contre l'article, parce
 « qu'il savait que poussé à bout, et pour sauver mon honneur
 « et celui de ma mère, je ne reculerais pas même devant un pro-
 « cès scandaleux.

« Ayez la bonté de me dire, Mr, si le poème de *Tilus* est achevé.
 « et si mon père a laissé d'autres ouvrages inédits. Il avait une
 « belle bibliothèque; ne la faites pas vendre avant que nous nous
 « soyons vus; malgré tous ses torts envers moi, je voudrais pou-
 « voir au moins en conserver une partie comme un souvenir, sur-
 « tout ceux de ses livres qui ont des notes de sa main. Veuillez,
 « Mr, agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels
 « j'ai l'honneur, etc.... »

20 Février 1834.

Cette lettre est toute entière à l'honneur du fils de l'exil. Après avoir fait le récit de ses relations avec son père, et de sa vie, il n'a

qu'un but dit-il, c'est d'ensevelir le secret pour ne pas souiller la mémoire de son père, et d'entrer en arrangement.

Il se plaint certes, du cruel abandon, dont sa mère et lui furent l'objet, mais il pardonne de grand cœur.

On ne peut que souligner la délicatesse de ses sentiments : sa discrétion en ne répondant pas au sieur le Bret, qui s'était annoncé comme créancier, et en évitant de se rendre à Vire, alors que sa présence dans cette ville, n'aurait pas manqué d'y soulever la rumeur publique.

Il termine en demandant au notaire des renseignements sur le poème de *Tilus*, sur la bibliothèque du poète, qu'il suppose belle, et qu'il souhaite pouvoir conserver en partie.

Le fils de l'exil était animé d'une certaine noblesse de cœur. L'intérêt littéraire qu'il apportait aux travaux inachevés du poète à ses notes et méditations écrites, semblait primer ses autres espoirs plus positifs.

Le notaire Durand à la lecture d'une telle lettre, qui était le plaidoyer touchant d'une affection, dont le regret était de n'avoir pu donner toute sa mesure, dut se rendre compte, que la partie serait facile, avec un adversaire qui s'annonçait comme confiné dans le domaine spéculatif de l'esprit, qui semblait ignorer tout de la vie, et qui pour défendre ses droits, se révélait si conciliant.

Les deux missives du notaire au fils de l'exil étant restées sans réponse, la veuve du poète écrivit à ce dernier. Cette lettre publiée ci-dessous, s'était croisée avec la précédente :

« Coisel, 23 Février 1834.

« Les motifs, Monsieur, qui vous ont empêché de répondre
« aux deux lettres que M. Durand notaire de la maison vous
« avait adressées n'auront peut-être pas lieu pour moi : j'ai trop
« de confiance dans votre caractère personnel pour craindre
« qu'un silence trop prolongé ne vienne entraver les affaires de
« succession et il serait bien fâcheux d'ailleurs que les hommages
« publics rendus à la mémoire de M. de Chênedollé fussent trou-
« blés par les dissensions de ceux qui lui furent les plus chers.

« Recevez je vous prie, Monsieur, l'assurance des sentiments
« distingués et de la considération parfaite.

« de Chênedollé

« née de Banville. » (1)

(1) L'enveloppe placée à l'intérieur de cette lettre, et qui n'est pas de la

Dans cette lettre, la Veuve de Chênedollé voulut faire croire au fils de l'exil, qu'elle était animée à son égard des meilleures intentions, alors qu'elle lui adressait le libellé de la souscription ouverte dans la ville de Vire, pour l'érection d'un monument à la mémoire du poète (1).

En lui permettant de recueillir sa part des hommages rendus à l'auteur du *Génie de l'Homme*, elle lui suggérait par cette manœuvre habile, l'idée qu'on ne cherchait pas du tout à l'évincer. Il était préférable à tous points de vue de composer avec son antagoniste présumé, de lui manifester de bienveillantes dispositions, afin de lire dans son jeu et de connaître ses moyens.

Le notaire avait reçu la lettre du fils de l'exil du 20 Février 1834; il lui répondit aussitôt :

« Monsieur,

« J'avais peine à m'expliquer votre long silence. J'en trouve
« la cause dans la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous
« avant hier et qui m'apprend que vous avez été gravement

main de M^{me} de Chênedollé, mais de M. Durand porte l'adresse suivante :
M. Ch. de Chênedollé, professeur de rhétorique au Collège de Liège,
Place St Paul à Liège, Belgique, très pressée.

(1) « Les compatriotes de M. de Chênedollé ont uni leurs regrets à ceux
« de sa famille. Le jour de sa mort fut pour eux un jour de deuil. Ils admi-
« raient ses talents, ils estimaient ses vertus privées. L'auteur du *Génie de*
« *l'Homme* était placé aux premiers rangs des grands poètes de notre époque;
« ses connaissances étaient variées et profondes; la ville qui l'a vu naître
« doit le mettre en tête de ses célébrités, sa renommée est un titre pour elle.
« C'est donc à nous, compatriotes de M. de Chênedollé, à lui accorder une
« distinction particulière, à lui consacrer un monument public, simple comme
« sa vie, durable comme ses ouvrages.

« Cet hommage mérité restera comme un témoignage de notre patrio-
« tisme et de notre empressement à honorer les hautes capacités intel-
« lectuelles.

« C'est sous l'influence de ces idées généreuses, qu'une réunion d'amis des
« lettres et de la gloire du pays, propose la souscription ci-dessous.

« Cet appel s'adresse non seulement aux habitants de la ville de Vire, et
« aux Normands, mais à la France littéraire, et aux nombreux amis de M. de
« Chênedollé. »

SOUSCRIPTION insérée dans les journaux de *Paris et de Normandie* en
1834 pour élever un monument dans la ville de Vire à M. de Chênedollé.

« Lorsque la souscription sera terminée, il y aura une assemblée géné-
« rale des souscripteurs, qui nommeront, à la majorité des suffrages, une
« commission chargée de l'exécution du projet.

« Cette souscription est ouverte chez tous les notaires de l'arrondissement
« de Vire, et au bureau du *Virois*. »

« indisposé. Permettez-moi, Monsieur, de vous exprimer ici,
« quoique je n'aie pas le bonheur de vous connaître, le plaisir que
« j'éprouve du rétablissement de votre santé.

« Votre retard pouvoit, dans la position où se trouve la suc-
« cession de Monsieur de Chênédollé, produire de fâcheux résultats
« à cause de l'incertitude où il laissoit sa famille. Les nombreux
« créanciers qui, sans cesse, se présentent et menacent de pour-
« suivre, forcent Madame De Chênédollé de poursuivre elle-
« même le recouvrement de ses droits et la vente des biens.

« Voyant d'un côté une personne qui se dit le fils de son mari,
« et qui prétend avoir des droits à sa succession; de l'autre, des
« dettes considérables à payer, tout cela, vous le concevez, la
« jette dans un embarras dont elle doit s'efforcer de sortir.

« Madame de Chênédollé respecte la mémoire de son mari, elle
« seroit désolée, comme vous, de faire quelque chose qui pût
« diminuer en rien la vénération de son nom. Et c'est ici le lieu
« de vous dire qu'il y a chez moi, une *souscription ouverte* pour
« l'érection d'un monument en son honneur; il y a même vote
« émis par le Conseil municipal de notre ville.

« Madame de Chênédollé ne se refusera pas probablement à
« prendre un arrangement avec vous, mais avant tout il est indis-
« pensable que chacun connoisse sa position légale. Je répète et
« vous affirme que Madame de Chênédollé, ennemie de toute
« chicane, n'agira jamais que dans un esprit de conciliation.

« Quant à moi, qui ai l'honneur d'être l'intermédiaire entr'elle
« et vous, Monsieur, mon état me fait un devoir d'informer cha-
« cun de vous autres de ses droits respectifs.

« Vous m'envoyez, dites-vous, une copie d'un extrait d'un
« registre de mariage en date à Hambourg de 1796.

« On peut sur cette pièce faire les observations suivantes :

« 1^o — En 1796, M. De Chênédollé étoit émigré. La loi du 23
« Mars 1793 l'avoit frappé de *mort civile*; aux yeux de la loi il
« n'existoit donc plus; et si je consulte les auteurs qui ont écrit
« sur ce point, je lis dans *Locré*.

« La nullité du mariage étant absolue, elle peut être invoquée
« par tous, un homme *mort civilement ne peut communiquer les*
« *droits de famille* ».

« On lit dans le même auteur que : *Le Conseil d'Etat* reconnu
« que le mariage des individus morts civilement, privé de tout

« effet civil, *n'engageoit pas ceux entre lesquels* il était formé. »

« Il y a des arrêts de cassation conformes à cette doctrine.
« Ceci démontre jusqu'à l'évidence, *qu'aux yeux de la loi*, M. De
« Chênédollé, rentré en France, auroit pu contracter un mariage
« sans se considérer comme *lié* par celui dont vous me parlez.

« 2^o — Cet extrait ou plutôt le *certificat* dont vous m'adressez
« la copie n'indique pas même si M. De Chênédollé l'a signé. On
« voit bien que le Curé de la communauté de Hambourg *atteste*
« une lecture par lui faite *dans un registre de mariage*, mais ce
« certificat ne nous fait pas connoître, *par qui le mariage eût été*
« *fait*, non plus que la *présence des parties* et des *témoins* ainsi que
« leur *signature*.

« Vous m'adressez ensuite une Copie de votre acte de *naissance*. Je vous ferai encore cette question. M. de Chênédollé y
« *étoit-il présent*? l'a-t-il *signé*?

« La dernière pièce dont vous me donnez copie est celle d'un
acte que M. Chênédollé vous auroit remis.

« Cette pièce, écrite de la main de M. De chênédollé a, sous
« le rapport moral, quelque chose d'important, aux yeux de la
« loi elle ne pourroit produire aucun effet, en vertu des articles
« 334 et 337 du code civil.

« Au demeurant, le mariage entre M. De chenedollé et
« M^{lle} De Banville, aujourd'hui sa veuve, *doit produire tous ses*
« *effets civils* pour elle et ses enfants, en vertu de l'article 201 du
« code civil.

« Pesez, Monsieur, tous ces textes et toutes ces réflexions.
« Consultez et adressez-moi toutes copies de pièces ou de consul-
« tation et je les présenterai aux parties intéressées.

« Tout ce que je viens d'exposer a pour but d'établir, Mon-
« sieur,

« 1^o. — Qu'il ne seroit pas exact de dire que vous seriez le seul
« enfant *légitime* de M. De chênédollé et que le mariage par lui
« contracté en France seroit nul.

« 2^o. — Que M^{me} De chênédollé tutrice de ses enfants mineurs
« ne peut, malgré toute sa bonne volonté vous reconnaître des
« droits que vous n'auriez pas et qui compromettraient l'*état*
« et l'*avenir* de ces enfants.

« Cependant, j'ai cru entrevoir que mad^{me} De chenedollé ne
« se refuseroit pas à faire aux dépens de ses droits un sacrifice

« que vous sauriez certainement apprécier, si les lois ne recon-
« naissent pas, dans vos titres, *la qualité que vous croyez avoir.*

« Mon inventaire (1) est un acte public qui appartient à ceux
« qui se prétendent intéressés à la succession de M. De chene-
« dollé. Ainsi je m'occuperai d'en faire le résumé (tant pour
« l'actif que pour le passif, à quoi j'ajouterai le certificat *d'un*
« *des experts exerçant près notre tribunal*, ainsi que des *extraits*
« *de cadastre* aux fins de constater l'étendue et la valeur possible
« des immeubles de la succession. Par là vous connoîtrez l'état
« des choses.

« Je n'ai point trouvé le poème de *Tilus* que M. De chenedollé
« avoit annoncé dans un de ses ouvrages. La Bibliothèque est
« importante.

« Après votre réponse, notre entrevue pourroit avoir lieu ;
« mais je vous ferai observer que vous en reculez trop l'époque,
« parce que les créanciers menacent de faire de grands frais qui
« joints aux intérêts de leurs crédits seroient une contrariété
« accablante.

« Je vous prie donc de me répondre le plus tôt possible.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentiments de la
« considération la plus distinguée,

« Votre très humble et très obéissant

« serviteur

« Durand. »

Vire ce 28 Février 1834.

Dans cette lettre, le notaire Durand fit preuve de la plus grande habileté. Son rôle fut de détruire le point de droit invoqué par le fils, pour faciliter un compromis sur des bases dérisoires. Avec sa souplesse professionnelle, il y réussit au delà de toute espérance. La tâche était d'ailleurs aisée : le fils de l'exil aimait son père, il ne voulait en aucune façon souiller sa mémoire et il avait avant tout, besoin d'argent.

Si nous envisagions le premier mariage du poète au point de vue du droit pur ; nous pourrions faire remarquer à l'honorable M. Durand, que cette union avait été contractée légalement à Hambourg et selon les rites habituels du lieu, *in-extremis*, dit le registre des actes de mariage de l'église catholique de Ham-

(1) *Archives Nationales*, série F 17, C. 79.

bourg; vu l'urgence, les dispenses de publication avaient été accordées par le prêtre qui officiait. L'absence de témoins n'était pas une irrégularité, puisque le Concile de Trente, ne régissait pas la ville de Hambourg et que dans ces conditions, le prêtre était autorisé, selon les lois ecclésiastiques du temps, à les unir dans le mariage.

Cet acte fut délivré huit ans après, par le Ministre de l'église catholique de Hambourg. La signature de ce dernier fut légalisée par le Ministre plénipotentiaire de France, près le Cercle de Basse Saxe à Hambourg, le 3 messidor, an XII. Cet acte fut encore enregistré à Liège, le 14 Mars 1808.

Certes, en France, ce mariage n'était pas légal *civilement*, alors que le poète avait été déclaré en qualité d'émigré : *mort civilement*, selon la loi du 23 mars 1793. Mais il avait son plein effet au point de vue religieux, et la conscience du poète, aurait dû l'empêcher de contracter sa deuxième union, célébrée cependant le 5 Juin 1810, en l'église de Vire. Ce dernier lien était nul alors que l'autre subsistait toujours.

Il est un fait certain, c'est qu'à cette date, le poète faillit aux principes religieux qu'il avait reçus dans son enfance. La mort de sa première femme, survenue un an avant la sienne, lui permit de retrouver un calme relatif et de mourir en bon chrétien. Cette recrudescence religieuse de la fin de la vie du poète, fut marquée dans ses actes et notée dans ses réflexions intimes.

L'extrait de naissance du fils, fut délivré à Hambourg dans les mêmes conditions que l'acte de mariage, avec de semblables légalisations. Le poète marié dans cette ville le 30 Juin 1796, y abandonnait sa femme, à la fin d'août 1797, pour aller en Suisse. Celle-ci était à la veille d'avoir son enfant, puisque le fils de l'exil naquit à Hambourg, le 26 Novembre 1797.

Comment cette femme, trois mois avant la naissance de son enfant, aurait-elle pu suivre son mari, qui, malgré ses 26 ans, ne rêvait que sensations équivoques, qu'aventures nouvelles? Après la naissance de son fils, quels espoirs auraient pu l'amener à rejoindre son mari en Suisse, sans argent et surtout avec les moyens de communication de l'époque? Un fait est certain : se rendant compte qu'elle avait été le jouet du poète et qu'il l'abandonnait avec le fruit de leur amour, elle revint à Liège dans sa famille.

Alors qu'il marivaudait avec M^{me} de Montolieu à Bussigny (1),

| (1) Localité du canton de Vaud en Suisse.

le poète avait certainement oublié son mariage, qu'il devait considérer déjà, *comme une erreur de jeunesse*. Il n'avait donc cure d'avaliser cet enfant, en signant la déclaration de naissance de son fils.

La troisième pièce, selon M^e Durand, avait, écrivait-il, au point de vue moral quelque chose d'important. Le poète reconnaissait en effet, que le fils de l'exil était bien son fils aîné. Ainsi donc, il était fils légitime en Belgique et devenait enfant naturel en France? M^e Durand, tout dévoué à la Veuve de Chênedollé, il faut le croire, finissait par conclure qu'en dépit de la reconnaissance du père — 28 Septembre 1821 — le jeune Liégeois n'était pas le fils du poète tout en l'étant... ! Sa logique captieuse, terminait en laissant la porte ouverte à un arrangement possible :

« J'ai cru entrevoir — écrit M^e Durand — que Madame de Chênedollé ne se refuserait pas à faire aux dépens de ses droits, *« un sacrifice que vous sauriez certainement apprécier*, si les lois ne reconnaissent pas, dans vos titres, *la qualité que vous croyez avoir*.

Et dans sa lettre on trouve l'embryon bien défini de l'acte futur, que le notaire a déjà préparé, pour être signé par le fils de l'exil, moyennant, il va sans dire, une redevance à débattre.

M^e Durand termine son exposé, en indiquant qu'une entrevue prochaine pourrait avoir lieu, attendu que les créanciers de la succession menaçaient de faire de grands frais, et qu'il ne fallait pas retarder cette liquidation.

La vérité est qu'il avait hâte de faire signer le plus tôt possible, au fils de l'exil, un acte de renonciation totale, en bonne et due forme.

Ce dernier confirme au notaire, l'envoi de la lettre qu'il lui a adressée, en date du 20 février :

« Madame de Chênedollé m'a fait l'honneur de m'écrire sous la date du 23 Février une lettre, mise à la boîte de Vire le 26, que je reçois à l'instant, ce soir, 2 mars 1834, avec le prospectus du monument à ériger à mon père. Comme il me semble résulter de la rédaction de cette lettre, qu'on n'avait pas encore reçu à Vire à cette époque celle que j'ai écrite très longuement à M. Durand le 20 février, et qui a dû partir d'ici affranchie le 21 matin, je m'empresse d'en donner avis, afin qu'on puisse la réclamer. Dans le cas où elle se serait égarée, je renverrais de nouveau sur le champ les renseignements importants et la copie

« des papiers de famille qu'elle renfermait. Si elle est parvenue, « elle prouve suffisamment l'esprit de conciliation dont je suis « animé. Il est urgent de tout point que je reçoive une prompte « réponse, afin que je puisse fixer le jour de mon départ.

« Comme le bureau est fermé le soir, et que votre lettre partira « demain de grand matin, il m'est impossible de l'affranchir.

« Je prie M^{me} de Chênédollé d'agréer l'hommage de mon pro- « fond respect, et M. Durand, de recevoir l'assurance des senti- « ments distingués avec lesquels

« J'ai l'honneur de le saluer

« 2 Mars 1834. »

Acculé par les dettes, le fils de l'exil fait part de sa hâte d'en finir, et demande qu'on lui réponde promptement, afin de fixer le jour de son départ.

Il semble même, qu'il n'a pas les fonds nécessaires pour affranchir la lettre, qu'il adresse au notaire.

Ce dernier ne devait pas manquer de noter tous ces détails, qui lui permettraient d'atteindre à peu de frais, et rapidement son but.

Le fils de l'exil n'avait pas encore reçu la lettre du notaire en date du 28 Février, alors qu'il lui adressait la précédente.

Après réception de cette lettre du 28 Février, il répond au notaire :

« Monsieur,

« Les points de droit que vous traitez dans la lettre que vous « m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 Février dernier, sont si « nombreux et si délicats qu'il m'est impossible de les discuter, « dans cette réponse, ainsi que je me l'étais d'abord proposé. « C'est cette seule circonstance qui m'a empêché de vous écrire « plus tôt, mais toute réflexion faite, il vaut mieux, Mr, que nous « les agitions de vive voix. Si le même esprit de conciliation qui « m'anime est partagé, comme j'aime à le croire, par Madame « de Chênédollé, nous nous entendrons mieux en une demi-journée « qu'en nous écrivant vingt lettres.

« Je compte partir d'ici le 22 ou le 23 Mars et arriver à Paris le « 25 ou le 26 au plus tard, dans l'espoir de m'y rencontrer avec « vous. S'il vous était impossible d'y venir, ayez la bonté, Mr, de « m'écrire tout de suite, afin de m'épargner un voyage long et « coûteux. Mais, si vous vous y rendez, ainsi que je l'espère,

« prenez la peine de m'écrire à Liège avant mon départ, afin que
« je sache le jour de votre arrivée à Paris, et que j'aie votre
« adresse.

« Si vos clients, Mr, n'étaient pas disposés à entrer en arran-
« gement avec moi sur des bases équitables, veuillez aussi me
« l'écrire afin que, malgré la répugnance que j'éprouve à faire
« retentir les tribunaux de nos débats, je puisse porter devant eux
« les réclamations que je crois aussi fondées en droit qu'en morale.

« J'ai l'honneur, Mr, de vous offrir l'assurance des sentiments
« respectueux qu'à inspirés jusqu'ici votre conduite franche et
« loyale.

« Votre dévoué serviteur

« 11 Mars 1834.

Le fils de l'exil semble s'être ressaisi, à la lecture de la lettre du
notaire à Vire.

Mais il décide d'aller à Paris.

Avant son départ il veut être renseigné sur deux points :

1^o Le notaire se rendra-t-il à Paris?

2^o Est-on disposé à entrer en arrangement avec lui sur des
bases équitables?

En terminant sa lettre, il agite à nouveau le spectre « des tri-
bunaux », dont il s'est servi si souvent pour émouvoir son père.

Le notaire lui répondit immédiatement :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que je serai rendu à Paris le
« mardi 25 mars courant. Je descendrai chez M. Lemer cier tenant
« l'hôtel de la Bibliothèque rue Saint Nicaise N^o 2 près du Carou-
« sel. Si je ne trouvais pas de logement dans cet hôtel j'y laisserais
« mon adresse, et je vous prie d'y mettre aussi la vôtre. Munissez
« vous de tous vos papiers.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le plus profond respect

« Votre très humble serviteur

« Durand »:

Vire 17 Mars 1834.

« Vous pouvez encore trouver mon adresse chez M. de Ponté-
« coulant rue Sainte Croix N^o 12. »

Ainsi, le notaire partait pour Paris, afin d'y rencontrer
le fils de l'exil. Dès son arrivée dans la capitale, il convoqua ce
dernier à son hôtel, pour conférer avec lui :

« Mon respect à Monsieur Charles de Chênedollé et le prie, s'il
« rentre avant les trois heures, d'entrer à l'Hôtel de la Bibliothè-
« que rue St-Nicaise avant trois heures, aussitôt qu'il va être
« revenu à son hôtel.

« Durand

« Vire 27 Mars 1834. »

Donc le 27 Mars 1834, le fils de l'exil rencontra M. Durand à l'hôtel de la Bibliothèque, rue St-Nicaise à Paris. Ils y débattirent la question pour laquelle ils s'étaient déplacés tous deux.

Le notaire soumit sans aucun doute au fils de l'exil, l'inventaire de la succession du poète. Il n'eut aucune peine à lui prouver que les dettes dépassaient de beaucoup les revenus.

Il ressort du tableau (1) des revenus, qui fut établi le 10 Février 1834, par le notaire de Vire, que la balance de l'actif et du passif, accuse un revenu net, annuel, de 1. 131 fr. 44. Ce résultat fut obtenu, parce que M^{me} Veuve de Chênedollé, pour faciliter la liquidation des dettes de la succession de son mari avait fait le sacrifice de sa fortune.

M^e Durand dût offrir au fils de l'exil, au nom de la Veuve du poète, et ce à titre de compensation, une certaine somme d'argent, qui pouvait lui être versée sinon, immédiatement, du moins au cours d'une année; les parties tombèrent d'accord sur le chiffre de 7.000 fr. Ces propositions n'attendaient donc plus, pour devenir définitives, que la rédaction de l'acte qui les contiendrait, et la signature des intéressés.

M. Durand dut présenter dans la même journée, au fils de l'exil son projet d'acte, et recevoir son approbation, avant de l'adresser à la Veuve du poète. Cette dernière accepta l'arrangement intervenu, recopia, *manu propria*, sur feuilles timbrées les conventions du notaire, et les lui retourna dûment signées de sa main.

Ce dernier reçut de Vire, le 1^{er} avril, l'acte par lequel le fils de l'exil renoncerait bientôt à tous ses droits, pour une somme d'argent. M^e Durand le convoqua pour le lendemain matin, afin de conclure définitivement :

« J'ai l'honneur de présenter mon respect à Monsieur De Chê-
« nedollé et de l'informer que j'ai reçu ce matin les Papiers de
« Normandie. Si c'est sa commodité, demain matin à huit heures

(1) Pièces justificatives, N° 28.

« et demie nous nous réunirons à ma chambre pour conclure
« définitivement.

« Je suis passé plusieurs fois à l'Hôtel de Monsieur de Chênedollé, ne l'ayant point trouvé j'ai pris le parti de lui laisser ce
« petit mot.

« Son très humble et très obéissant serviteur

« Durand.

« Paris le 1^{er} Avril 1834. »

Ci-dessous l'acte, dont il est fait mention plus haut :

« L'an mille huit cent trente quatre le deux Avril, Madame
« Aimée de Banville veuve de Monsieur Charles Julien Lioult de
« Chênedollé, d'une part et Monsieur Charles Chênedollé de
« Liège d'une autre part a été expliqué ce qui suit :

« Monsieur Charles Juliën Lioult de Chênedollé pour se sous-
« traire à la rigueur des lois révolutionnaires quitta la France en
« dix sept cent quatre vingt onze, il fut porté sur la Liste des Emi-
« grés et compris parmi ceux que la Loi du vingt huit mars dix
« sept cent quatre vingt treize déclara mort civilement.

« Monsieur Charles Chênedollé de Liège a dit que pendant
« l'Emigration de Monsieur Charles Julien Lioult de Chênedollé
« une liaison intime s'était établie entre celui-ci et Mademoiselle
« Victoire Bourguignon qui elle même aurait été déclarée émigrée
« de Belgique.

« Mon dit Sieur Charles Chênedollé de Liège a même prétendu
« qu'il y aurait eu mariage et qu'il serait le seul fruit sorti de cette
« alliance; a l'appui de cette prétention il présente les pièces
« suivantes (1) :

« 1^o Une copie d'un extrait du livre intitulé *Liber copulatorum*
« *Ecclesiæ Catholicæ hamburgensis*, délivrée à Hambourg le vingt
« juin dix huit cent quatre par le Pasteur Weskind (2).

2^o Une autre copie ainsi conçue :

« *Extratus ex libro baptismali communitatis catholicæ ham-*
« *bourgi, etc.* (3)

« 3^o Enfin une autre copie ainsi conçue :

« Je soussigné reconnais vouloir donner à Charles de Chêne-

(1) Ces pièces figurent sur un papier timbré, de 1 fr. 25, feuilles doubles, format O, 21 × 0,30 l'écriture est de la main de M^{me} de Chênedollé.

(2) Cf. Chapitre V.

(3) Cf. Chapitre V.

« dollé mon fils aîné des preuves de mon affection Paternelle et
« l'aider autant qu'il sera en mon pouvoir, etc. (1)

« Mad^e Veuve de Chênedollé tant pour elle que pour ses en-
« fants a soutenu que de ces pièces il ne résultait nullement que
« M. Charles Julien Lioult de Chênedollé se fut engagé dans les
« liens d'un mariage avec la dite demoiselle Bourguignon qu'on
« n'y verrait aucune des formalités exigées pour la validité des
« mariages et que par l'écrit daté du 28 Septembre 1821 mon dit
« Sieur Lioult n'aurait pu nuire ni a elle ni a ses enfants, qu'enfin
« mon sieur Lioult n'aurait pu étant mort civilement, pendant
« son émigration, contracter un mariage qui put produire en
« France aucun effet civil, que même mon dit sieur Lioult et la
« dite demoiselle Bourguignon auraient reconnu tacitement qu'il
« n'existait point de mariage entre eux puisque la dite demoiselle
« Bourguignon aurait continué de demeurer en Belgique tandis
« que M. Lioult serait rentré en France et qu'elle n'aurait fait
« aucune démarche pour réclamer et faire valoir le titre d'Epouse
« de mon dit Sieur Lioult.

« Dans cet état de choses les parties ont arrêté ce qui
suit :

« Il demeure constant et reconnu qu'il n'y aurait jamais eu
« de *mariage valide* entre M. Charles Julien Lioult de Chênedollé
« et la demoiselle Victoire Bourguignon.

Art. 2

« Cependant Mad^e Veuve de Chênedollé prenant en considé-
« ration la position de M. Charles Chênedollé et sans reconnaître
« en rien cette qualité, s'oblige à lui payer une somme de sept
« mille francs en deux termes et paiements égaux le premier
« exigible au 1^{er} Septembre prochain le dernier au 1^{er} Mars 1835.

« A ce moyen l'acte qui aurait été souscrit le 28 Septembre
« 1821 par mon dit Sieur Lioult demeurerait nul et de nul effet.

Art. 3.

« Ainsi il est reconnu que mon dit Sieur Charles Chênedollé ne
« pourra induire des qualités par lui prises aucune paternité
« ni filiation, ni droit de famille respectivement à mon dit Sieur

(1) Chapitre XIII. Ecrit signé et daté de Versailles, le 28 septembre 1821.

« Charles Julien Lioult de Chênédollé, pourquoi il s'interdit toute réclamation.

« Fait et signé double les dits jour et an que dessus.

« De Chênédollé de Banville. »

Ainsi se terminait très rapidement la liquidation de la succession du poète au profit du jeune Liégeois.

La Veuve de Chênédollé avait réussi par l'entremise de M^e Durand, à éliminer définitivement, pour le présent et l'avenir, le fils de l'exil.

D'aucuns pourraient prétendre que du fait des sus-dites conventions écrites, il n'y avait pas eu mariage entre le poète et M^{lle} Bourguignon. Il suffira pour détruire cette assertion, de renvoyer le lecteur aux deux mariages religieux, contractés par l'auteur du *Génie de l'Homme*, le premier avec M^{lle} Bourguignon à Hambourg, le 30 Juin 1796, (1) le deuxième avec M^{lle} de Banville en l'église de Vire, le 5 Juin 1810 (2); cette deuxième union avait eu lieu du vivant de sa première femme.

De plus l'attestation écrite que rédigea le poète lors de l'entrevue de Versailles, le 28 Septembre 1821, où il reconnut le jeune Liégeois, comme étant son fils aîné, est dans ce sens une pièce des plus probantes.

La vérité et l'histoire veulent s'élever au-dessus des nécessités d'un compromis qui coûta 7.000 francs à la Veuve de Chênédollé. Cette dernière pour protéger les droits et l'avenir de ses enfants et sa situation propre, pouvait conclure tel arrangement qu'elle croyait devoir, mais elle ne devait pas chercher à dépasser ce but, en faisant signer au fils de l'exil une renonciation de sa qualité qui semblerait indiquer qu'il a usurpé le nom de Chênédollé.

La correspondance entre le poète et son fils qui dura de 1819 à 1833 soit 14 années, prouve qu'aucun doute ne peut être permis sur ce point.

Le fils de l'exil, dans l'état de marasme financier où il se débattait, harcelé par ses créanciers, pouvait signer, pour obtenir de l'argent les déclarations les plus fantaisistes.

Si l'acte conclu le 2 avril 1834 a comme valeur de prémunir la 2^e famille du poète contre les retours agressifs du jeune Liégeois, il ne peut cependant être cité comme un acte de charité.

(1) Cf. Chapitre V.

(2) Acte de mariage, pièces justificatives, N^{os} 19 et 20.

Le poète fut cruel à l'égard du fils de l'exil, sa veuve peu charitable; elle n'eut d'autre souci que d'éloigner ce revenant de sa vie et de celle de ses enfants.

En possession de son contrat, le fils du poète était rentré à Liège. A l'approche des vacances il écrivit à M. Durand :

« Monsieur,

« Je n'ai pas voulu vous écrire plus tôt pour ne pas vous
« détourner de vos nombreuses occupations. Mais il faut bien
« aujourd'hui que je cause un instant avec vous, afin que nous
« réglions le point qui me conduit à Paris vers la fin de ce mois.
« Vous savez, Monsieur, que par l'article 2 de la convention
« souscrite à Paris le 2 Avril dernier, je dois toucher une somme
« de 3.500 fr. Ayez la bonté de me mander ici de quelle manière
« vous comptez me faire passer cette somme, dont j'ai déjà dis-
« posé d'avance tant pour faire honneur à des engagements
« sacrés, que pour me livrer à une petite spéculation commerciale.
« Comme je ne compte rester que quelques jours à Paris, dont le
« séjour est si coûteux, je vous prie, Monsieur, de prendre les
« mesures nécessaires pour que j'y trouve les fonds à ma disposi-
« tion le 1^{er} septembre, et même avant s'il était possible. Le
« moyen le plus simple ne serait-ce pas de m'envoyer dans une
« lettre un effet à vue sur un bon banquier de Paris ou bien des
« billets de Banque? Expédier la somme en écus est moins sûr et
« moins économique. Si votre réponse, qui met 5 jours au plus
« à parcourir la distance de Vire à Liège peut, ainsi que je l'es-
« père, me parvenir ici avant le 23 Août, je vous prie de me l'ex-
« pédier; si, par extraordinaire, il vous était impossible de me
« répondre avant cette époque, veuillez adresser votre lettre
« cachetée à Paris, avec une enveloppe portant ces mots : A
« Monsieur Barrois, l'aîné, libraire, rue des beaux arts, 15, à
« Paris. C'est aussi à cette adresse que vous pourriez, Monsieur,
« expédier les livres et papiers que vous avez eu la bonté de me
« promettre, attendu que le jeune homme dont je vous avais
« donné l'adresse rue St Benoît, N^o 8, est revenu à Liège depuis un
« mois.

« Je vous prie, Monsieur, de présenter mes hommages à vos
« cliens pour le bonheur desquels je forme les vœux les plus sin-
« cères, et, en attendant votre réponse vivement désirée, j'ai
« l'honneur, Monsieur, de vous renouveler l'assurance de mes

« sentimens de considération respectueuse et d'estime réfléchie
« que vous avez inspirés à votre tout dévoué serviteur.

« Liège, le 10 Août 1834. »

M. Durand qui se trouvait aussi à Paris lui répondit :

« Monsieur,

« Voilà un mois que je suis à Paris où j'étais tenu pour affaires.
« C'est la raison qui explique mon silence à la lettre que vous
« m'avez fait l'honneur de m'écrire Caen Vire, mais copie de cette
« lettre m'est parvenue ici, et j'y répons.

« Voulez vous bien avoir la bonté d'entrer chez M. Lemerancier
« rue Saint-Nicaise N° 2 hôtel de la Bibliothèque, là où vous êtes
« venu au mois d'avril dernier, il vous remettra deux billets l'un
« payable à vue de. 1133
« et l'autre payable le 5 Septembre 1834 de. 2367
« et montant ensemble à. 3500
« en échange de ces deux billets vous aurez la complaisance de
« remettre à M. Lemerancier une quittance sur Papier Timbré
« ainsi conçue :

« Je soussigné reconnais avoir reçu de Madame V^e de Chêne-
« dollé la somme de trois mille cinq cents francs, (en toutes
« lettres) devenue exigible le premier septembre 1834 et faisant
« la moitié de celle qu'elle s'est obligée me payer par acte sous
« nos signatures privées en date du deux avril dernier,

« Dont quittance de la dite somme de Trois mille cinq cents
« francs présentement payée.

Paris ce (mettre la date et la signature).

« Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir rester deux jours de
« plus, j'aurais eu le bonheur de vous voir et de renouveler connais-
« sance, mais mes occupations me rappelant promptement, je suis
« obligé de me priver de ce plaisir.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la considération la
« plus distinguée,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Paris, ce 30 août 1834. »

« Durand.

L'année suivante, le fils de l'exil écrivait encore à M. Durand.

« Monsieur,

« C'est le 1^{er} Mars prochain que vos cliens doivent me faire

« parvenir le second paiement de 3.500 fr. auquel ils se sont
« engagés envers moi. Je prends la liberté de vous écrire, pour
« savoir ce qu'il leur convient mieux de déterminer à cet égard.
« Préfère-t-on, Monsieur, que je tire d'ici, par l'entremise d'un
« banquier de cette ville, une traite de 3.500 fr. sur M. Durand, à
« Vire, ou sur une autre personne qu'on me désignera, ou aime-t-
« on mieux m'envoyer un effet de la même somme sur Paris, ou
« des Billets de la Banque de France que je trouverai facilement
« à encaisser ici, ou que je ferai toucher à Paris même, par un de
« mes amis? Je suis réduit à vous proposer l'un ou l'autre de ces
« partis, parce que les voyages de Paris sont très coûteux, et
« que rien n'y réclame actuellement ma présence : il faut donc ou
« que je puisse disposer d'ici, ou recevoir un effet à ordre, ou des
« billets de banque.

« En attendant une prompte réponse dans laquelle, Monsieur,
« vous aurez la bonté de m'indiquer ce qui est le plus agréable à
« vos cliens, je vous prie de leur faire agréer l'expression de tous
« mes sentimens pour eux, et de recevoir vous même l'assurance
« des sentimens de considération et d'estime avec lesquels j'ai
« l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

« Liège, le 17 février 1835.

« P. S. — Je ne vous parle plus ici des livres et des mss.
« auxquels j'attachais tant de prix; puisqu'on n'a pas jugé à
« propos de donner suite à l'offre généreuse et spontanée dont
« vous aviez été l'intermédiaire si noble et si délicat.

M. Durand répondit au fils de l'exil :

« Monsieur,

« J'ai communiqué votre lettre à mes cliens, ils me prient de
« vous demander si vous pouvez reculer de quelques jours le
« paiement de la somme qui vous est due. La liquidation ne s'est
« pas faite aussi vite que nous l'aurions désiré, et le prix des im-
« meubles ne s'est pas tout à fait élevé au taux voulu. Une terre
« nous reste encore à vendre pour compléter la terminaison de
« cette liquidation. Mais tout cela n'est pas un motif pour retar-
« der le paiement que mes cliens doivent vous faire. Je dois
« recevoir dans le mois prochain à Paris 5.600 fr. montant du
« remboursement de mon cautionnement. Si vous pouviez
« attendre, je vous indiquerais postérieurement le jour que vous

« recevriez à Paris la somme qui vous est due et vous ferois passer un mandat sur la personne chargée de mes fonds. Si vous voulez bien accepter ce mode de paiement, vous ferez beau-
« coup de plaisir à la famille.

« On s'occupe de faire le trillage des livres que vous désirez.
« On va les faire passer à Paris à l'adresse de Treuttel et Wurtz
« libraires. Vous pouvez être persuadé que la promesse et l'exé-
« cution de cette promesse que l'on vous avoit faite de ces livres
« ne se sont échappées du souvenir de mes clients que par les
« embarras multipliés de la longue et douloureuse liquidation
« qui nous occupe.

« Ils me chargent de vous dire les choses les plus aimables et
« de vous témoigner combien ils sont sensibles à l'intérêt que
« vous leur portez.

« Recevez, Monsieur, mes très humbles salutations et me
« croyez avec respect, votre très humble et très obéissant ser-
« viteur.

« Durand.

« Vire, 24 fév. 1835. »

Le fils de l'exil répondit à M. Durand :

« Monsieur,

« Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait
« l'honneur de m'écrire le 24 février. Je regrette que vous ne
« m'avez pas informé plus tôt du retard que je vais éprouver pour
« le paiement des 3.500 fr. parce que j'ai des engagements sacrés
« à remplir dans la première quinzaine de mars. Prévenu à temps,
« je me serais arrangé en conséquence; mais comme je comptais
« sur cette somme, et que je n'aime pas à devoir, j'ai pris des
« termes d'après nos conventions. Cependant, pour rien au monde
« je ne voudrais causer de la peine à vos cliens, pour lesquels vous
« avez su, Monsieur, m'inspirer à Paris par vos paroles simples et
« touchantes, des sentimens de vif attachement; il faudra donc
« bien que je prenne patience. Puisque vous devez Monsieur,
« toucher dans le courant de ce mois le montant de votre cau-
« tionnement, je vous prie en grâce de m'envoyer le plus tôt
« possible le mandat que vous m'annoncez sur votre fondé de
« pouvoirs à Paris. Quand même il serait à 15 ou 20 jours de
« date, cela me serait assez indifférent; parce que comme je suis
« connu et estimé ici de plusieurs maisons de banque respecta-

« bles, il me serait facile, je crois, d'escompter cet effet sur le
« champ : Aussitôt après sa réception, j'aurai l'honneur, Mon-
« sieur, de vous envoyer une quittance définitive; mais je suis
« bien persuadé que vous n'avez aucune inquiétude à cet égard;
« j'ose me flatter que nous nous connaissons maintenant, et que
« nulle défiance ne règne entre gens qui ont pu s'apprécier.

« Quant aux livres que vous avez la bonté de m'annoncer et
« parmi lesquels, je voudrais, car ce seraient des reliques sacrées
« pour moi, pouvoir trouver, un ex. de chacun des ouvrages de
« mon père, quelques pages de sa main, et son portrait s'il a été
« gravé, je vous prie, Monsieur, de ne pas faire cet envoi à MM.
« Treuttel et Wurtz, avec lesquels je n'ai aucune relation. Veuil-
« lez adresser le paquet à M. Barrois l'aîné, libraire rue des
« beaux arts, n° 15, à Paris, pour remettre à M. de Chênédollé.
« Ce libraire, avec lequel je suis lié, se fera un plaisir de me faire
« passer le tout par la plus prochaine occasion.

« En attendant, Monsieur, votre prompte réponse qui me
« tirera de peine, veuillez faire agréer, à vos cliens la nouvelle
« et sincère assurance de ma respectueuse estime et recevoir
« pour vous même l'expression des sentimens tout dévoués
« avec lesquels, Monsieur, j'ai l'honneur d'être, etc.

« 1 Mars 1835. »

Inquiet du silence du Notaire, le fils de l'exil lui écrit à nou-
veau :

« Monsieur,

« Votre inexplicable silence me surprend autant qu'il m'afflige.
« Vous avez répondu le 24 février à la lettre que j'avais eu l'hon-
« neur de vous écrire le 17 du même mois, en m'annonçant que
« le paiement était *reculé de quelques jours*. Je vous ai accusé
« réception de votre lettre le 1^{er} mars, en vous apprenant que
« j'avais des engagements d'honneur à remplir, mais que je
« pourrais me tirer d'affaire au moyen d'un billet à présentation,
« que je trouverais à escompter ici. Je vous demandais en grâce
« une prompte réponse, et voici 26 jours que ma lettre est partie.
« Je suis en souffrance, et je donne mauvaise opinion de moi,
« en n'acquittant pas des obligations sacrées que je devais étein-
« dre le 1^{er} mars avec la somme également sacrée sur laquelle je
« comptais à cette époque. Veuillez donc, Monsieur, me tirer d'em-

« barras, et m'envoyer le mandat sur Paris. Vous obligerez infiniment, Monsieur,

« Votre très humble serviteur.

« Liège, le 26 Mars 1835. »

M^e Durand répondit enfin :

« Monsieur,

« Vos fonds sont faits; si aujourd'hui le Banquier de Vire
« auquel je m'adresse, pour les faire passer, eût été ici, je vous
« aurais adressé ci-inclus le mandat de 3.500 fr. Ce banquier
« est à la campagne, il va revenir ce soir, et demain ou après
« demain je mettrai à la poste le mandat de Mad. De Chênedollé, à prendre sur un banquier de Paris; ceci fera mieux vos
« arrangements qu'une traite sur Vire. Je vous écris pour vous
« prier de ne pas vous impatienter et d'attendre encore deux
« ou trois jours.

« J'ai bien l'honneur d'être, Monsieur,

« Avec le plus profond respect, votre très humble serviteur.

« Durand. »

Effectivement, dès le lendemain, M^e Durand adressait au fils de l'exil, le solde qui lui restait dû, de l'obligation contractée par la Veuve du poète.

« Monsieur,

« Je vous adresse une traite de 3.500 fr. sur MM. Mollet frères
« pour solde de l'obligation que M^{me} Dechenodolle a contractée
« avec vous le 2 avril 1834. Je suis bien fâché du retard que vous
« avez éprouvé, et la famille en a été attristée, mais, je vous
« assure, nous n'avons eu les fonds qu'avant hier.

« Déjà plusieurs livres sont triés, et bientôt nous serons à
« même de vous faire passer les livres que vous désirez avoir.

« Pardon, je suis pressé à cause de la poste.

« J'ai bien l'honneur d'être Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Durand.

« Vire, le 5 avril 1835. »

Ainsi finit cette étrange aventure de Liège. M^{me} de Chênedollé se hâta de cesser toute relation avec ce Charles Auguste qui était si malencontreusement sorti de l'ombre.

Les amis du poète firent autour du premier mariage qu'il

avait contracté avec M^{lle} Bourguignon, une véritable conspiration du silence.

Rivarol et Klopstock vécurent à Hambourg ainsi que maints autres littérateurs, au temps de cette première union de Chênedollé.

Chateaubriand ne put l'ignorer non plus, alors que ses cousines, les demoiselles d'Acosta, étaient les intermédiaires entre le poète et son fils (1).

Sainte Beuve dans ses ouvrages n'en fit jamais mention. Ulysse Capitaine (2) écrit à ce sujet :

« Nous ne nous expliquons pas comment M. Sainte Beuve qui
« a consacré une charmante étude littéraire à de Chênedollé père
« et nous a initiés aux détails de sa vie intime, passe sous silence
« ses relations avec M^{lle} Bourguignon. Cette omission frappe
« d'autant plus, que Sainte-Beuve a non seulement eu la libre
« communication de tous les papiers du poète, mais qu'il n'a pu
« ignorer l'existence d'un fils dont le nom ne manque pas d'une
« certaine notoriété littéraire. »

Il est un fait certain, c'est que la Veuve de Chênedollé, en communiquant à Sainte Beuve les documents relatifs au fils de l'exil, dut exiger de son amitié, qu'il tirât un voile brillant sur ce mauvais côté de l'âme du poète.

On peut certifier, que Sainte Beuve omit volontairement d'en parler; la lettre suivante inédite vient à l'appui de cette affirmation :

« Sainte Beuve (3) à Armand Joubert.

« Lyon, le 5 Août 1849.

« ... Je sais très bien l'histoire dont vous me parlez concer-

(1) Cette lettre de M^{me} de Chateaubriand à M^{me} Joubert, 9 octobre 1821 prouve que dans le groupe on n'ignorait pas le passé du poète :

« Savez-vous avec qui nous avons diné dimanche? avec Chêne. Il était
« venu à Paris pour parler à son fils qui était arrivé furibon (*sic*) de son pays
« bien décidé à aller trouver le papa *in peto* (*sic*) à Vire, si le pauvre Chêne.
« n'avait été averti à temps pour arrêter un voyage qu'il redoute comme
« la mort. Au surplus d'après l'arrêt rendu par l'irrévocable tribunal des
« 4 sœurs d'Acosta notre ami n'est pas trop coupable et il paraît même qu'il
« y a eu quelque petite pièce fabriquée. Et du reste elles ont été plus con-
« tentes du père que du fils. (Communication de M. André Beaunier).

(2) Nécrologe Liégeois pour 1862, p. 53 et 54.

(3) Je dois à l'amabilité de M. André Beaunier l'autorisation de publier cette lettre.

« nant le péché de jeunesse de Chênedollé. Ce fils a longtemps
« vécu à Liège, il n'est pas né dans le mariage, mais il porte le
« nom de son père. C'est un homme instruit, mais qui a mieux
« commencé qu'il n'a fini. Il a cessé tout à fait d'être intéressant :
« j'ai dû laisser dans l'ombre ce côté peu mémorable. . . »

On sent dans cette lettre, avec quel parti pris Sainte Beuve défend la mémoire du poète, et l'opinion tendancieuse qu'il voudrait faire accepter, à savoir que le fils de l'exil n'est pas né dans le mariage. Si ce dernier a mal fini, ou tout au moins peu brillamment, une grande part de responsabilité doit retomber sur le poète, qui annihila par sa dûreté, le talent naissant de son fils, et détruisit en lui, tous les espoirs qu'il avait pu former, d'acquérir quelque notoriété, sous son égide, dans la carrière des lettres.

En proie aux nécessités de la vie, qui n'étaient pas son fait, il s'abîma désormais dans une existence besogneuse.

Ses cours et ses travaux d'érudition, ne lui permirent pas de réaliser les heureuses dispositions dont il semblait avoir hérité.

De Chênedollé (1) fut professeur à la Faculté libre de Philosophie à Liège (1831-1835).

« Il enseignait la rhétorique depuis, près de 14 ans, lorsque
« des circonstances malheureuses, amenées par le défaut d'ordre
« et de prévoyance et son état de santé, le forcèrent en 1844 à
« donner sa démission.

« Bibliophile émérite, de Chênedollé fut pendant 26 ans à
« Liège, le témoin assidu de toutes les ventes de livres. Il vit
« mettre aux enchères nos plus riches collections et s'enrichit des
« dépouilles de chacune d'elles. Aussi comprenons-nous la douleur et le découragement qu'il ressentit, lorsqu'en 1846, la mauvaise fortune le mit en demeure de se séparer des richesses
« littéraires qu'il avait accumulées avec tant de peines et de soins.
« Sa bibliothèque comptait près de 10.000 volumes.

« Il quitta Liège pour aller se fixer à Bruxelles où il s'occupait
« uniquement de travaux littéraires et bibliographiques.

(1) Emile Varenbergh. *Biographie Nationale*, t. 4, col. 53 et 54.

Alphonse le Roy, *Liber memorialis, L'Université de Liège depuis sa fondation*, col. 102 à 110.

Ulysse Capitaine, *Nécrologe Liégeois pour 1862*, p. 53 à 72. *La Meuse*, 4 novembre 1903.

Gazette de Liège, 30 Octobre 1919. *Charles de Chênedollé à Liège*, par F. Brassine.

« Attaché à l'imprimerie Devroye comme correcteur en chef,
« de Chênedollé fut agréé par la Commission Royale des ancien-
« nes lois et Ordonnances pour la surveillance de ses impressions.
« En 1850, il succéda au Baron de Reiffenberg dans la direction
« du Bulletin du Bibliographe belge. Il entreprit également
« différents travaux qu'il n'acheva point, notamment une *Table*
« *analytique de la deuxième série des comptes rendus de la Com-*
« *mission royale d'Histoire* et une *Histoire de l'Ordre de Léopold,*
« *avec pièces justificatives.* Il s'occupa longtemps de ce dernier
« ouvrage, pour la rédaction duquel il obtint non seulement
« l'accès des archives du Ministère des Affaires étrangères, mais
« encore des subventions du Gouvernement et de la liste civile.

« Alors qu'il s'était retiré, à Bruxelles, il travailla à combler
« le vide qui s'était fait autour de lui. Bien qu'il ne fût pas riche,
« il parvint en quelques années à se reformer une nouvelle biblio-
« thèque plus importante, il est vrai, par le nombre de volumes
« que par la qualité des ouvrages. Ceux qui à cette époque, ont
« connu de Chênedollé se souviennent, sans nul doute, de sa
« petite maison de la rue de Notre-Dame-aux-Neiges, encombrée
« de la cave au grenier, et dont l'escalier était devenu, sinon
« impraticable, du moins dangereux pour les visiteurs. Cette
« seconde bibliothèque a été dispersée le 30 Mai 1862. L'auteur
« du catalogue (1) nous apprend qu'indépendamment des 1.991
« numéros inventoriés, on avait vendu préalablement vingt mille
« volumes dépareillés et sans valeur.

« Doué d'un caractère serviable et sympathique de Chênedollé
« compta de nombreux amis, du moins à l'époque de sa prospé-
« rité; mais son insouciance des choses de la vie, lui fit compro-
« mettre ses propres intérêts et même ceux des autres. Bien qu'il
« eût le travail facile et qu'il possédât une érudition peu ordi-
« naire, sa nature inconstante l'empêcha d'attacher son nom à
« aucune œuvre de quelque importance.

« Il abandonnait le lendemain ce qu'il avait commencé la
« veille. C'est ainsi qu'il réunit les éléments et annonça la publi-
« cation de plusieurs ouvrages dont il ne rédigea jamais que l'in-
« troduction ou les premières pages.

« De Chênedollé est mort (2) à Bruxelles le 11 février 1862

(1) Bruxelles, Bluff, éditeur 1862, in-8, de 73 pages.

(2) Acte de décès, cf. Pièces justificatives, N° 25.

« presque oublié. Lorsqu'il s'alita pour la dernière fois, il se fit
« remettre un paquet scellé en cire rouge sur lequel il écrivit cette
« note d'une main défaillante.

« Ces papiers que MM. Capitaine et Polain déposeront après
« ma mort à la Bibliothèque de l'Université de Liège, ne pour-
« ront être ouverts que dans quarante ans.

6 février 1862.

« Ch. de Chênedollé. »

« Conformément aux intentions du défunt et à une lettre de son
« héritier en date du 28 mars 1862, M. Friess, conservateur de la
« Bibliothèque de Liège, fut mis en possession du pli cacheté (1).

Procès verbal de dépôt (1862).

« Ce jourd'hui 29 mai 1862 ont comparu par devant moi sous-
« signé, bibliothécaire à l'université de Liège, M. Polain, M. l'Ad-
« ministrateur inspecteur de la dite Université et Ulysse Capi-
« taine, industriel, lesquels conformément aux intentions expri-
« mées par feu M. de Chênedollé et à la lettre de son héritier
« M. Mathys, en date du 28 mars dernier, ont fait remise entre
« mes mains, pour rester déposé à la bibliothèque, d'un paquet
« scellé en cire rouge, et portant l'inscription suivante :

« Ces papiers que MM. Capitaine et Polain déposeront après
« ma mort à la bibliothèque de l'Université de Liège, ne pour-
« ront y être ouverts que dans quarante ans (6 février 1862).
« signé : Ch. de Chênedollé. »

En foi de quoi, le présent procès-verbal a été dressé et signé
en quadruple expédition, dont une sera adressée à M. Mathys.

Liège, le 29 Mai 1862.

(Signé) : S. Friess

Ulysse Capitaine

M. L. Polain.

Procès-verbal d'ouverture du pli scellé (1902).

Aujourd'hui 14 Mars mil neuf cent deux les soussignés S. Bor-
mans, Administrateur inspecteur de l'Université de Liège, et A.
Delmer, bibliothécaire de la dite Université, ont procédé dans les
bureaux de la bibliothèque à l'ouverture d'un paquet qui y avait
été déposé après la mort de M. Charles de Chênedollé, en son
vivant professeur et homme de lettres.

(1) Ulysse Capitaine, Nécrologe Liégeois pour 1862, p. 53 à 72.

Ce paquet, scellé de quatre cachets de cire rouge, portait sur son enveloppe extérieure, que nous joignons au présent procès-verbal, l'inscription suivante :

« Ces papiers, que MM. Capitaine et Polain déposeront après
« ma mort à la bibliothèque de l'Université de Liège, ne pourront
« y être ouverts que dans quarante ans. »

6 Février 1862 — Signé : Ch. de Chênedollé.

« Le laps de quarante ans stipulé étant accompli depuis le 6
« février dernier et aucune des personnes qui ont effectué ou reçu
« le dépôt ne survivant, les soussignés se sont conformés aux
« volontés du défunt en ouvrant le paquet susdit.

« Ils y ont trouvé : Quelques notes personnelles, un N° de
« Janvier 1834 de la revue *Le Biographe* contenant une notice sur
« M. de Chênedollé père, enfin une volumineuse correspondance
« échangée entre M. Charles de Chênedollé le professeur de Liège
« et son père, correspondance continuée avec les héritiers de ce
« dernier et se rapportant à des arrangements de famille.

« En foi de quoi a été dressé le présent procès-verbal.

« Liège, 14 Mars 1902.

(Signé) : A. Delmer

S. Bormans

Bibliothécaire

Administrateur Inspecteur
de l'Université.

Tandis que le fils de l'exil décédé obscurément à Bruxelles attendait sa tardive justification, des honneurs étaient rendus à la mémoire du poète.

Le 12 février 1856, le Conseil municipal de Vire (1) décidait de donner le nom de Chênedollé à l'ancienne rue de la Douve (2).

Une souscription avait été ouverte à la mort du poète en vue de lui élever un monument.

Un illustre ami de Chênedollé, Lamartine, obtint du Ministre de l'Instruction publique, une subvention qui fut immédiatement versée à la caisse municipale (3).

Au salon de 1866, un artiste normand, qui se plaît aux choses normandes, M. Leharivel Durocher, avait exposé un buste en marbre de Chênedollé, auquel il venait de mettre la dernière

(1) Délibération du Conseil municipal de Vire. Pièces justificatives. N° 30.

(2) Chapitre I.

(3) Cazin. *Virois célèbres*, 1869, in-12, Barbot, Vire, p. 254.

main. La patrie du poète sentit que ce marbre, largement conçu et exécuté avec amour, devait lui appartenir (1).

Le Conseil municipal en fit la demande au Ministre des Beaux Arts, qui l'avait acquis de l'auteur, et sur sa proposition l'Empereur le donna à la Ville de Vire (2).

Le 12 Septembre 1869, eut lieu l'inauguration du buste de Chênedollé, qui avait été placé sur la fontaine de la Place Impériale.

Plusieurs discours (3) furent prononcés en cette occasion.

Sainte Beuve (4) invité par le Maire de Vire, M. de Larturière, à prendre part à cette cérémonie, déclina l'invitation pour raison de santé.

(1) Rapport présenté au Conseil municipal par la commission Castel. Chênedollé, (Vire 1868), p. 6.

(2) Cazin. *Op. cit.*,

(3) Inauguration des monuments élevés en l'honneur de Castel et de Chênedollé. Vire, Adam, 1869, in-8.

(4) Voir cette lettre aux pièces justificatives, N° 32.

CHAPITRE XIX

CARACTERES GÉNÉRAUX DE LA POÉSIE DE CHENEDOLLÉ

SOMMAIRE. — Poésie de transition. — En quoi elle diffère de celle de Delille et se rapproche de l'école de 1820-1830.

Poésie intellectuelle enveloppée d'émotion.

a) philosophique, religieuse (*Génie de l'Homme*).

b) à tendance lyrique (*Etudes Poétiques*).

Emotion douce : L'amour chaste (famille) une nature grandiose et saine (paysage suisse ou normand).

Rarement l'émotion est poignante (Episode de Léon. — Derniers vers trouvés sur un album). Le plus souvent l'émotion est contenue.

Poésie mélancolique. — Sentiment de la brièveté de la vie. — Rappel fréquent de la mort. — Indifférence de la nature.

Poésie aristocratique. — Choix des sujets. — Réserve. — Fierté

Poésie plus subjective qu'objective. — Paysage vaguement dessiné. — Peu ou pas de coloris. — Des états d'âme. — Des réflexions.

Le vocabulaire. — Terminologie noble. — Pas d'épithètes cherchées. — d'alliances de mots. — Images rares. — Parfois métaphores suivies. — Les Mètres.

La poésie de Chênedollé est une poésie de transition.

Auguste Desplaces (1) et Sainte-Beuve (2) l'ont déjà remarqué : On y trouve beaucoup de Delille et un peu de Lamartine. Comme l'auteur des *Jardins*, Chênedollé est un poète descriptif ; il traite des sujets impersonnels, l'astronomie, les montagnes, en vers alexandrins assez monotones. Mais cette poésie descriptive a une tendance philosophique. Elle s'attache à l'idée et l'on y sent percer une émotion. Delille est factice lorsqu'il parle de la nature (Les Jardins — L'homme des Champs) ; il regarde les choses champêtres comme un homme du XVIII^e siècle, comme un homme de Salon. Delille décrit avec ingéniosité, esprit même. Toute son attention

(1) Auguste Desplaces. *Article sur Chênedollé* dans la Revue de Paris de Mai 1840, t. XVII 3^e série.

(2) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 310.

est concentrée sur le tour de force que représente pour lui l'art de décrire en vers les objets les plus prosaïques. Il croit poétiser les idées, les choses, par le seul fait de les exprimer en vers même plats. Il ne se doute pas que la poésie au sens large du mot n'est pas dans la forme mais dans l'émotion, dans le sentiment qui s'y manifeste. Or Delille est absent de son œuvre. Comment ferait-il ressentir à son lecteur l'émoi qu'il n'a jamais éprouvé?

Bien supérieur à ce point de vue est Chênedollé. Il a quelques idées, des croyances religieuses. Lorsqu'il parle de Dieu, de la destinée humaine, c'est avec l'émotion sincère d'un croyant. La poésie du *génie de l'homme* est intellectuelle, philosophique comme celle du XVIII^e siècle, mais elle est toute pénétrée d'émotion religieuse : c'est ce qui la rend parfois lyrique et presque lamartinienne.

Delille se serait contenté au 1^{er} chant de l'astronomie de décrire les astres avec autant de gravité et d'exactitude que possible. Chênedollé magnifie l'ordre du monde, il vante l'intelligence de l'homme qui a su en découvrir les lois ; mais son enthousiasme de poète ne s'arrête ni à cet ordre ni à cette intelligence, il s'élève jusqu'à la source : Dieu.

Le 1^{er} Chant du *Génie de l'Homme* s'achève par un hymne à la divinité.

Dieu puissant ! sers de guide au mortel passager,
Qui, jeté dans un coin de ce globe étranger,
Pour en trouver l'auteur viens consulter l'ouvrage.
Que les cieux, à ta voix, me montrent ton image !
Dans leurs miroirs brillants je cherche à démêler
Tes traits, qu'à l'œil mortel je voudrais révéler.
Mais le monde à mes yeux est comme un voile immense
Qui découvre à la fois et cache ta présence.
Dans ce voile, tendu sur ton immensité,
Quel céleste rayon répandra la clarté ? (1).

Il y a du lyrisme dans ces vers.

Chênedollé est enclin par nature aux émotions douces et tendres. Il chante l'amour chaste, celui de la famille.

(1) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, Chant I, p. 25.

...Trop heureux aussi, mille fois trop heureux,
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfants, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère,
Et dans ces rejetons, qui croissent près de lui
Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui (1) !

Il a une âme de paysan. Il a goûté dans sa maison des champs le bonheur calme et sain de la vie rustique. C'est un sentiment vrai qui a dicté des vers comme ceux-ci :

Viens habiter les champs et fais-toi laboureur !
C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même,
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime,
Le charme des moissons et des prés refleuris. (2).

Chênédollé aime une nature pittoresque; les paysages normands ou suisses. Il les décrit avec une émotion contenue mais que l'on sent très vive.

Son *Clair de lune sur le Léman*, « c'est déjà le lac invitant Elvire comme un cadre tout prêt au drame de la passion et de ses voluptés mélancoliques (3) » .

Dans les *Etudes poétiques* où la forme est nettement lyrique, l'émotion du poète, quand il chante la nature, se manifeste plus vive. Le Val de Vire est une de ses plus jolies pièces, car il aime tout de bon cette heureuse vallée où s'écoula son enfance.

Aux terres de l'exil j'emportai votre image :
Votre cher souvenir, de rivage en rivage,
M'accompagnant partout, sur des bords étrangers,
Vint m'y charmer souvent au milieu des dangers,
Mais que mon cœur ému bat à votre présence ! (4)

Nous voici loin de Delille. Il y a dans ces vers une fraîcheur et comme un renouveau d'émotion qui annonce l'école nouvelle. Ce n'est pas encore le romantisme mais c'en est l'aube.

Le Val de Vire est, de toutes les poésies de Chênédollé celle qui

(1) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, Chant III, p. 90.

(2) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, Chant III, p. 89.

(3) Gustave Merlet. *Tableau de la Littérature française*, 1800-1815. (1^{re} partie, livre VI. *Les Poètes de transition*. Chênédollé, p. 445.

(4) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, livre III, p. 410.

donne le mieux peut-être sa véritable note : C'est une émotion douce, tendre, mélancolique qui s'en dégage.

Chênédollé est peu accessible aux sentiments violents, aux émotions poignantes. Deux fois seulement, dans toute son œuvre, il a monté sa lyre à un mode passionné. Dans l'épisode de Léon et dans les derniers vers trouvés sur un album :

- Je mourrai tout entier en quittant cette terre :
- J'aurai passé, semblable au fleuve solitaire,
- Qui roulant inconnu dans le fond des déserts,
- Court, sans porter un nom, se perdre dans les mers » (1).

Dans ses derniers vers intitulés *Amerlume*, le poète semble avoir exhalé toute la tristesse insoupçonnée de son âme !

- J'ai pu voir sous les coup de la vague écumante
- Blanchir le cap grondant et l'écueil éloigné,
- Et je suis resté sourd au cri de la tourmente
- Qui n'a point eu d'écho dans mon sein indigné !

- Ah ! oui, la poésie est morte dans mon âme !
- Sur mon front j'ai senti s'éteindre sès rayons,
- Et le génie ingrat, en m'enviant sa flamme,
- Dans mes débiles mains a brisé mes crayons (2).»

Chênédollé se complait aux émotions tristes : Sa poésie est habituellement mélancolique. On y trouve le sentiment de la brièveté de la vie : La jeunesse, l'amour s'enfuient.

- ... Hélas ! Qu'avec promptitude
- Ils ont fui ces beaux jours, ces jours d'enchantement,
- Où mon cœur énivré, des Arts et de l'Etude
- Eprouvait le noble tourment ! (*Les Regrets*) » (3).

Le rappel fréquent de la mort :

- Voilà le tertre vert, humble et froid monument,
- Où reposent ses tristes restes ;
- C'est là qu'il attendra l'éternel jugement,
- Caché sous ces gazons modestes.

(*Le tombeau du Jeune Laboureur*) (4).

(1) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, Chant III, p. 99.

(2) Sainte Beuve. *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 312.

(3) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*. Livre II, Ode XXX, p. 315.

(4) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*. Livre II, Ode XIII, p. 254.

On retrouve les mêmes funèbres images dans *Le Gladiateur mourant*, *Le tombeau de la jeune vierge*, *La mort de la jeune femme*.

Chênédollé a un sentiment profond de l'inconstance humaine, de l'oubli, cette seconde mort.

Ah ! Quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil,
Où tout court et s'éclipse et tombe,
Il n'a plus pour amis que les feux du soleil,
Qui, le soir, brillent sur sa tombe ! (1).

La nature est une grande force aveugle. Elle est indifférente à nos maux :

Ainsi la Nature insensible
Est sans pitié pour nos douleurs,
Et, dans sa rigueur inflexible,
Nous est cruelle et sourde ; et se montre impassible
A notre mort comme à nos pleurs.

Eh ! Que lui fait que la jeunesse,
Ou le génie, ou la beauté
Pour nous sans retour disparaisse ?
Sur ces lois appuyée, elle poursuit sans cesse
Son immuable éternité.

(*L'indifférence de la Nature*) (2).

Cette poésie serait d'une tristesse sans appel, si l'on n'y sentait le rayon de la foi.

Chênédollé se livre peu. Rarement on trouve dans ses poésies une allusion à ses sentiments intimes, à sa vie personnelle. Nulle part Lucile n'est nommée. Il a eu la pudeur de son amour et de ses souffrances. Rien dans ses œuvres ne les aurait laissé soupçonner si une indiscretion posthume ne les avait dévoilés.

Il y a de la réserve et de la fierté dans cette poésie c'est un peu ce que voulait dire M^{me} de Staël à Chênédollé lorsqu'elle jugeait ses vers à Coppet : *Vos vers sont haut comme les cèdres du Liban*.

Chênédollé traite de préférence des sujets impersonnels. L'histoire, la philosophie, la politique l'intéressent. Il leur emprunte sa matière poétique. Il écrit pour des lettrés, pour le petit nombre. Il ne sait pas se mettre à la portée de tous : sa

(1) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, Livre I, Ode XIII, p. 256.

(2) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, Livre I, Ode XXIX, p. 311.

poésie est essentiellement aristocratique. Même lorsqu'il chante le foyer, les champs, la patrie, des sujets populaires, il ne se livre pas; il reste cantonné dans sa tour d'ivoire un peu comme Vigny.

La poésie de Chênedollé apparentée à celle du XVIII^e siècle, faite d'idées et aussi de sentiments est plus subjective qu'objective. Ses descriptions rappellent celles de Lamartine; le paysage est vaguement dessiné, la plupart du temps on ne peut ni se le représenter ni le reproduire : c'est une vision flottante : Il manque les lignes, le coloris, ce qui fait image.

Chênedollé, comme Lamartine, imagine et ressent plus qu'il n'observe. Sa nature sentimentale retient des impressions, plus que les formes.

Telle, cette description d'un paysage alpestre que l'on pourrait croire extraite du poème de Jocelyn.

Tout enchante à mes yeux ce site romantique.
Je marche environné d'une ombre aromatique;
Et le rhododendron, en ces lieux retiré,
Tapissant les rochers de son pourpre azuré,
Et penché sur les fleurs qu'il choisit pour compagnes,
Exhale autour de moi le parfum des montagnes; (1)

Plus loin :

Mais j'avance, et du bois l'immense profondeur
Du soleil tout entier me cache la splendeur.
Que j'erre avec plaisir sous le pesant ombrage
De ces sapins pressés qui, d'étage en étage,
Allongeant dans les airs leurs gigantesques fronts
Noircissent à mes pieds la pente de ces monts ! (2)

La description du *Val de Vire* est aussi imprécise :

Vallon délicieux, fraîche et riche verdure,
Bondissante cascade à l'éternel murmure,
Doux prés, rians coteaux, magnifiques vergers,
Parés d'arbres en fleurs, rivaux des orangers,
Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
Et vous, dont si souvent je gravissais les cimes,
Vieux rochers au front chauve, ou couronné de bois,
Après dix ans d'absence, enfin je vous revois ! (3)

(1) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, chant II, p. 35.

(2) Œuv. compl. *Génie de l'Homme*, ch. II, p. 35.

(3) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, Livre III, p. 409.

Chênédollé ne garde du cadre extérieure que ce qui est nécessaire pour faire comprendre un état d'âme, partager un sentiment. Veut-il appitoyer sur le sort du jeune laboureur mort à la fleur de l'âge, il ébauche la peinture de son activité et celle de la nature où elle se déploie :

On ne le verra plus, sous un soleil brûlant,
Des vastes prés moissonner l'herbe ;
Ou sous l'œil embrasé d'un ciel étincelant,
D'un bras nerveux lier la gerbe (1) ».

La poésie de Chênédollé semble aujourd'hui pâle et démodée. Les sentiments qu'elle exprime paraissent faibles auprès des vibrantes émotions romantiques. Pourtant il y avait une certaine mélodie dans les vers. Certaines pages du poète normand, *Génie de l'Homme* ou des *Etudes poétiques* offrent d'heureux effets d'harmonie imitative. On doit les relire comme on écouterait un air d'autrefois, en les replaçant à leur époque et en faisant abstraction des rythmes modernes. Peut-être y trouvera-t-on encore quelque charme discret. Tel, ce couplet à Phébé.

A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le ridau,
A l'âme, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie ! (2) »

Le rejet du 1^{er} vers sur le 2^e fait image.

La douceur, le calme du soir sont bien rendus dans ces vers :

Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Ces feux qui sur les eaux flottent si mollement (3) »

L'ascension paisible de la Lune dans un soir de mai :

Parais, ô Lune désirée !
Monte doucement dans les cieux !
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

(1) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, Livre I, Ode XIII, p. 255.

(2) Œuv. compl. *Le Génie de l'Homme*, Ch. I, p. 14.

(3) Œuv. compl. *Le Génie de l'Homme*, Ch. II, p. 43.

Amène la brise légère
 Qui, dans l'air, précède les pas,
 Douce haleine, à nos champs si chère !
 Qu'aux cités on ne connaît pas (1).

Malheureusement, Chénedollé ne s'est pas débarrassé du vocabulaire pseudo-classique. Les plus jolis passages sont gâtés par cette terminologie noble. Ainsi le vers sur le clair de lune cités plus haut :

Liée à nos destins par droit de voisinage,
 La lune nous échut à titre d'apanage;
 Et l'Éternel contrat qui l'enchaîne à nos lois
 D'un vassal, envers nous, lui prescrit les emplois !
 Par elle nous goûtons les douceurs de l'empire » (2).

Et encore, ce déplorable passage à la manière de Delille :

Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
 Obéit à la terre, et commande à la mer,
 Ramène de Téthys la fièvre régulière,
 Et balance ses flots sur leur double barrière,
 Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
 La lune autour de nous marche et luit douze fois,
 Et son pas suit de près les pas de notre année » (3).

La poésie de Chénedollé offre peu d'épithètes originales, d'alliance de mots ingénieuses. Les images sont très rares. Celles qui se rencontrent dans le *Génie de l'Homme* et les *Études poétiques* ont été signalées (Chapitres X et XV). On trouve rarement des métaphores suivies. Dans l'ode intitulée *Le solitaire à la rose*, Chénedollé a procédé un peu à la façon des poètes symbolistes : Pendant cinq strophes, il suit la même comparaison : Il prend la rose comme emblème des voluptés éphémères.

Dans ses *Études poétiques*, au livre I qui contient les pièces les plus récentes, Chénedollé a beaucoup assoupli son mètre; il s'essaye à varier les coupes. Quelle différence entre les vers qui suivent et les alexandrins du *Génie de l'Homme* :

(1) Œuv. compl. *Études Poétiques*. Livre I, p. 271.

(2) Œuv. compl. *Le Génie de l'Homme*, Ch. I, p. 13.

(3) Œuv. compl. *Le Génie de l'Homme*, Chant I, p. 13.

(4) Œuv. compl. *Études Poétiques*, Livre I, Ode IV, p. 230.

Et toi, qui de l'oubli voudrais m'offrir les armes,
Tu pâlis !... et des pleurs dans tes yeux ont coulé (4).

(*Le tombeau de la Jeune Vierge*).

Et encore :

... Vaincu par ce fol amour,
Aux bras de la Nymphé il se donne.
Glisse, et disparaît sans retour (1).

Chênedollé s'est essayé à combiner l'octosyllabe avec l'alexandrin. « Dans ses Odes de date récente, (il) affectionne la stance de quatre vers; on sent qu'il viserait difficilement à plus de complication dans le jeu. Sa lyre n'a que les quatre cordes; mais il en touche avec justesse et sentiment, avec fierté et quelquefois avec grâce » (2).

Fontanes disait de Chênedollé *qu'il avait de l'haleine*.

Il y a certainement du souffle dans les strophes suivantes :

Je franchissais d'un pas rapide
L'orgueil de vos sommets dans la nue arrêté;
Et, libre, j'égalais dans mon vol intrépide,
L'aigle planant à mes côtés »
(*Les regrets*) (3).

O mer ! de la toute puissance
Miroir immense et glorieux,
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux !
Que tes espaces sont sublimes !
Du très-haut tes pompeux abîmes
Forment le trône solennel;
Et le long assaut de tes ondes,
Sans cesse ébranlant les deux mondes,
Leur livre un combat éternel.
(*La Mer*) (4).

Ce n'est pas encore la strophe des poètes romantiques, mais le *Génie de l'Homme* et les pseudo classiques sont dépassés.

(1) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*, Livre I, Ode III, p. 227.

(2) Sainte Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, t. II, p. 310.

(3) Œuv. compl. *Etudes poétiques*, Livre I, Ode XXX, p. 314.

(4) Œuv. compl. *Etudes Poétiques*. Livre I, Ode XXIV, p. 290.

CONCLUSION

Au terme de cette longue étude on peut essayer de définir la personnalité de Chênedollé : De tempérament nerveux et lymphatique, il est d'une sensibilité malade et peu doué pour l'action. Il a un jugement sûr mais une volonté faible. Artiste, il aime la vie dans ses manifestations les plus harmonieuses : la nature, la beauté, l'amour.

Chez lui, le désir de jouir est contenu par de fortes hérédités religieuses. Les aspirations inassouplies de son adolescence, les déceptions de sa jeunesse, les conflits de son âge mûr, tous ces mécomptes de sa sensibilité sont pour lui la source d'une mélancolie qui va jusqu'à la désespérance. Cette tristesse de Chênedollé transpire dans sa poésie et pourrait se justifier par sa vie tourmentée. Ce n'est pas la tristesse prétentieuse de René, le désespoir meurtrier de Werther ou de Chatterton, c'est une amertume résignée car elle est consolée par la foi.

Les tendances et les faiblesses de sa nature prédisposent Chênedollé à être un élégiaque ; mais il ne réagit pas assez énergiquement contre les influences environnantes : Il est le plus souvent descriptif comme ses émules, les disciples de Delille et rarement personnel. Sa poésie, comme celle du XVIII^e siècle dont elle procède est une poésie intellectuelle à tendance philosophique.

Chez lui l'idée est enveloppée d'émotion et il court dans ses vers une veine de lyrisme.

Le sentiment de l'amour est celui qui exige du poète le plus de tempérament — témoin Musset — et le plus d'expansion. Chênedollé y touche très rarement. Les scènes de la Nature ne sont pas pour lui le cadre d'émotions amoureuses mais matière à descriptions. La lyre de Chênedollé, comme celle de Lamartine, vibre surtout aux émotions religieuses. Elle rend souvent les mêmes harmonies, avec moins d'ampleur. Son œuvre marque la transition entre l'ancienne école et la manière des modernes. Il a hérité de Delille, mais on trouve des réminiscences de ses vers chez les grands poètes du XIX^e siècle.

Lamartine dans ses méditations a fait bien des emprunts au *Génie de l'Homme*. *L'Indifférence de la nature* de Chênedollé est

comme l'ébauche de *La Maison du Berger* d'Alfred de Vigny. Deux Odes des *Etudes poétiques* La Gelée d'Avril, le clair de la lune de Mai font songer à certaines pièces des Emaux et Camées de Théophile Gautier.

Le III^e chant du *Génie de l'Homme* (vers sur la Mémoire) annonce la poésie philosophique de Sully Prudhomme (La vie Intérieure).

Chénedollé a touché à plusieurs écoles, il a rencontré bien des talents originaux. Il est de ceux qui ont connu intimement Rivarol et qui l'ont fait connaître. Il a contribué par des imitations — dans sa faible mesure — à vulgariser en France les poésies de Goethe et de Byron. Il a rapporté d'exil des dispositions romantiques : l'élan religieux, l'affirmation du moi, le sens de la souffrance.

Chénedollé a eu quelques idées littéraires et philosophiques reprises depuis ; il n'a pas de système ce n'est pas un penseur.

Il est vraiment poète. Supérieur à Delille par la sincérité de l'inspiration, la facture du vers, il égale Lamartine en certains passages.

Continueur de Chénier, il élargit le cadre de la poésie psychologique et philosophique.

Artiste consciencieux, — mais trop docile —, il a cherché à combiner la manière des écrivains qui l'entouraient. Malgré cela il a su garder une personnalité indépendante : poète solitaire, un peu hautain, préromantique, il a en somme une physionomie originale.

Il mérite un souvenir, dit Jules Lemaitre dans son *Chateaubriand*.

« 1^o Parce que son nom est charmant ; 2^o pour ses belles interviews (comme nous dirions aujourd'hui) qu'il prit à Rivarol ; 3^o pour avoir été mélancolique à ce point que ses amis l'appelaient le Corbeau ; 4^o pour avoir profondément aimé Lucile et pour avoir voulu l'épouser ; 5^o parce que ses vers paraissaient d'argent à Joubert et lui donnaient la sensation d'un clair de Lune ; 6^o parce qu'il a été le plus distingué des poètes qui ont failli être Lamartine avant Lamartine (1) ».

L. DE LAMARE DE SAMIE.

(1) Jules Lemaitre. *Chateaubriand*. Calmann-Lévy, Paris, p. 312.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Nº 1.

L'Onz^e jour de Juin aud. an 1767 après les publications des bans du futur mariage d'entre Charles Lioult ecuyer seigneur et patron de Saint-Martindon conseiller correcteur en la cour des comtes aides et finances de normandie fils de feu Anthoine Lioult ecuyer sieur de Sourdeval seigneur et patron de Saint Martindon, et de dame Louise le Franc ses père et mère d'une part de la ville de Vire, et noble demoiselle Suzanne Julienne Marie Charlotte des Landes dame de Chênedolé, fille de feu Jean Charles des Landes ecuyer sieur d'Avilly en son vivant seigneur de Chênedolé gendarme de la garde ordinaire du roy et de demoiselle Marie Jeanne Viel, ses père et mère d'autre part de la ville de Vire, demeurant actuellement en cette paroisse, les dites publications faittes tant dans l'église Nôtre Dame de Vire pour la première et dernière fois le dimanche trente un^e jour de May, dispense des deux autres obtenüe le trois de Juin, insinuée et contrôlée le même jour à Bayeux que dans l'église de Truttemer la première le trente un^e de may, le seconde le sept de Juin, et la troisième le neuf du même mois auxquelles publications ne s'étant trouvé aucun empêchement civil ny canonique ainsy qu'il m'a apparu suivant les attestations des sieurs curé de Vire et Prieur de Truttemer. J'ay M^e Thomas rêtout prêtre chapelain d'Enfernet par permission de Monsieur de Cugnac vicaire général de Monseigneur l'Evêque de Bayeux, en datte du cinq de Juin dans la chapelle d'Enfernet célébré les fiançailles reçu le mutuel consentement de mariage, et donné la bénédiction nuptiale auxdits seigneur de St-Martin-Don et dame de Chênedolé les cérémonies de l'église deüment observées après avoir veü la permission de Monsieur le Prieur de Truttemer en datte du dix de ce mois. Temoingts, Messire Georges augustin de Sarcilly oncle de lad^e dame épouse, Nicolas François des Landes sieur de la Ruaudière ecuyer gendarme de la garde du roy, Anne des Landes-patri parente de Lad^e dame épouse, et Françoise La Lande de Sarcilly tante de Lad^e dame épouse et de Louise et de Marianne Lioult

sœurs dud. époux et de Jacques Anne de Bassilly, François Lecocq, Richard Chatel et plusieurs autres qui ont signés.

(Signé :) Lioult de St-Martindon, des Landes Chênedolé, Louise Lioult de St-Martindon, Marie Anne Lioult de la Durandière, la Lande Sarcilly, des Landes Patri, Huilard graverie, de Sarcilly, des Landes de la Ruaudière, de Bacilly, R. Chatel, Fs Le Cocq, Retout prêtre.

(Registre des baptêmes, mariages et inhumations de la paroisse de « Grand Truttemer » pour l'année 1767, conservé au greffe du tribunal civil de Vire, Folio Sept).

* * *

N° 2.

Maisons LYOULT et de BANVILLE
Drudes de Campagnolles et de la Rocque

1603. René de la Porte de Vézins.	ép. Diane de Rohan dont est issue :
1625. Anne de la Porte de Vézins.	ép. Louis le Petit de Verno mquis de Chausseraye.
1650. Julienne le Petit de Verno de Chausseraye.	ép. Louis Mallier, comte de Chas- sonville.
1680. Julienne Madeleine Mallier de Chassonville.	ép. Louis Georges de la Rocque du Theil et Chênedollé,
1710. (17 Juillet) Anne Suzanne de la Rocque	ép. J. B. des Landes de Chesne- dollé.
1742. Jean Charles des Landes.	ép. Marie Viel de la Graverie (20 mai 1742).
1767. Suzanne Julienne Marie Charlotte des Landes.	ép. Charles Lioult de Saint-Mar- tindon.
1810. Charles Lioult de Chesne- dollé (le poète).	ép. Antoinette Aimée de Ban- ville.

(Archives du Coisel).

(Communication du Commandant d'Audeteau).

* * *

N° 3.

Du dit jour (10 Août 1745) vente et Session des fiefs terres et seigneuries de St-Martindon et dépendances avec le droit de patronage le tout relevant de M. le Marquis de Renty, fait par très haut et très puissant seigneur alexandre C^{te} de Longaunay Chevalier Colonel d'Infanterie au profit de Jean Antoine Lioult,

sieur de Sourdeval, demt à Vire moyennant trente mil livres en principal et cent cinquante livres de vin. . .

(Minutes des Actes des Notaires — Bureau de Vire Série C
26 Mars 1745 — 5 Février 1746)
(Archives du Calvados).

* *

N^o 4.

ACTE de DÉCÈS

Jean Antoine LIOULT

sieur de Sourdeval

Le Jeudy troisième jour d'Octobre 1754 à Campagnolle le corps de *Jean Anthoine Lioult* sieur de Sourdeval seigneur et patron de Saint martin don décédé en sa maison à la Durandière mardy dernier à neuf heures de soir âgé de cinquante deux ans viron muni des sacrements de l'église a été transporté de cette paroisse en celle de Saint-Martin don pour y être inhumé dans le chœur de laditte église en présence de M^e Pierre Gohier prieur curé de Beaumesnil, M^e Guillaume David prêtre curé de Mesnilrobert, M^e Pierre Le Melorel prêtre vicaire de St-Martin don, antoine alexandre Quentin curé de Saint-Martindon, M^e Jacques Surville prêtre de St-Martindon M^e Jean Louis du Boscq prêtre de Campagnolle, M^e Jean François Ruelle prêtre de St-Manvieux.

(Signé:) Gohier	Duboscq	Quentin
Mauduit	Ruelle	Surville
Le Melorel		David

* *

N^o 5.

ACTE DE BAPTÊME

DE CHARLES LIOULT DE ST-MARTINDON

Le vingt cinq mars mil sept cent quarante deux, par moi Michel Drudes, prêtre autorisé, ont été baptisés deux enfants nés du légitime mariage de Jean Antoine Lioult, sieur de Sourdeval et de demoiselle Louise Le Franc, sa femme, dont le premier a été nommé *Charles* par Charles Viel, fils de Viel seigneur de la Graverie et par Demoiselle Marie-Anne Lioult et le second a été nommé Anne par Demoiselle Marie Anne Lioult assistée de Charles Viel.

(Vire — Etat civil)

*
* *

N° 6.

ACTE DE DÉCÈS DE CHARLES LIOULT DE ST-MARDINDON

Le 28^e jour du mois de novembre, l'an 1817. Acte de décès du Sieur *Charles Lioult de St-Martindon*, veuf de dame Suzanne Julienne Marie Charlotte Deslandes à sept heures du matin, vivant de son bien, âgé de soixante-quinze ans huit mois, né à Vire le vingt cinq mars mil sept cent quarante deux, département du Calvados, demeurant à Vire, rue de la Douve, fils de feu Sieur Jean Antoine Lioult et de feu dame Louise Lefranc.

Sur la déclaration à moi faite par le Sieur Pierre François Bazin, âgé de cinquante trois ans, demeurant à Vire, place royale profession de prêtre qui a dit être ami du défunt et par le Sieur Julgence Hervieu, âgé de quarante deux ans, demeurant à Vire, place de la Butte vivant de son bien, qui a dit être ami du défunt et ont signé après lecture.

(Signé :) Bazin, vicaire de Vire.

Hervieu.

Constaté suivant la loi par moi François Théophile Le Chat, adjoint au maire de la ville de Vire, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Soussigné : Le Chat.

(Etat civil de Vire).

*
* *

N° 7.

MARIAGE J. B. DESLANDES ET SUZ. DE LA ROCQUE

Nous ne donnerons pas ici la suite généalogique de la famille Deslandes nous rappellerons seulement que le « traité de mariage espéré être fait » entre J. B. des Landes escuyer Sgr d'Avilly et noble dâmedelle Anne Suzanne de la Roque de Chênedollé du 1^{er} Juillet 1710 fut fait en la présence et du consentement de noble hôte et discrète personne Guillaume des Landes prêtre curé de Tierceville, Charles des Landes, Sr de la Bastière, Nicolas, François des Landes, Sr de la Renaudière et du Rocher (conseiller du roi) François des Landes, Sr de la Bastière Henri Périer Sr de la Mancellière, Perrier du Bois-Davy, Georges de la Rocque, chevalier, Sieur et patron de Chênedollé et de Bûrcy commandant la noblesse du baillage de Vire, Jean de la Rocque escuyer, Sr de la

Motte, Jacques de la Rocque, J. B. de la Rocque escuier, Le Franc, le Cordier escuiers, Augustin de Sarcilly, esc^r Sr de Bellecroix. Estienne de la Rocque, trois autres de la Rocque, Tanneguy de la Mariouze esc^r Jacques de Banville esc^r Sr de Pierres gouverneur pour le roi de la ville et château de Vire et différents autres personnages d'importance tous parents et amis dud. Sgr et de la ditte dâmelles, dont les signatures suivent.

Ce fut ce mariage qui commença d'amener la Seigneurie de Chesnedollé à la famille Lioult de St-Martin-Don.

(Archives du Coisel).

(Communication du Commandant d'Audeteau)

* *

N^o 8.

SUCCESSION DE SARCILLY

M. de Sarcilly étant décédé a laissé la succession aux propres maternels aux enfants de M. de Bon dont un aîné majeur qui n'est pas tuteur et trois mineurs et à M. de St-Martindon ayant épousé M^{lle} Suz. d'Avilly. La succession consiste dans un fief et un moulin, dans la terre du Coisel, un bois taillis et une petite portion de terre roture et chargée de plusieurs parties de rentes et du douaire de M^e. de Sarcilly; M. de St-Martindon en composant les lots... etc... etc... (suit toute une discussion, qui au point de vue qui nous occupe à l'intérêt de démontrer que M. de Sarcilly (Georges Augustin) était frère de M. le Cordier de Bon de Beaumont et de M. des Landes d'Avilly.

(Archives du Coisel).

(Communication du Commandant d'Audeteau).

* *

N^o 9.

ACTE DE BAPTEME DE SUZANNE DES LANDES

Suzanne Julienne Marie

Charlotte des Landes d'Avilly

Vire 21 Mai 1747

Le vingt un may 1747, par moy Nicolas Boullier Prêtre a été baptisée une fille née de ce jour du légitime mariage de Charles des Landes, seigneur et patron de Chênedollé et de dame Marie Viel, son épouse, nommée *Suzanne Julienne Marie Charlotte* par

dame Suzanne Lebrun, veuve de Jean Bapte des Landes Sieur d'Avilly assistée de Julien Juhelle Sr de Martilly, conseiller du roy, receveur des tailles de l'élection de Vire et Condé.

(Signé :) Suzanne Le Brun Juhelle Sr Martilly Boullier

* * *

N^o 10.

ACTE DE DÉCÈS DE SUZANNE DES LANDES

Aujourd'hui vingt sept Floréal huitième année républicaine à la maison commune de Vire à cinq heures du soire devant moi Jean Thomais Guillaume Duboscq de la Roberdière, maire de Vire, sont comparus François Bertrand heurtault, âgé de vingt huit ans, vivant de son bien domicilié Grande Rue et Jean François Antoine Roussel apothicaire âgé detrente six ans domicilié rue de la Douve les quels m'ont déclaré que *Suzanne Julienne Marie Charlotte Deslande* femme de Charles Lioult de Saint-Martindon vivant de son bien fille de feu Jean Charles [Deslandes et de feu Marie Jeanne Viel est décédée de ce jour à quatre heures du soir en son domicile sus dite rue de la Douve agée de cinquante trois ans pourquoi verifier. Je m'y suis [transporté et assuré de son décès. J'ai rédigé le présent acte que les témoins précités ont signé avec moi après lecture ce dit jour mois et an que dessus.

(Signé :) Duboscq de la Roberdière, Heurtault, Roussel,

* * *

N^o 11.

PROVISIONS DE M.^rLIOULT DE ST-MARTINDON Conseiller-Correcteur

Louis par la Grace de Dieu.

Roy de France et de Navarre, a tous ceux qui ces présentes verront, salut, sçavoir faisons que pour la pleine et entière confiance que nous avons en la Personne de notre cher et bien-ami Le Sieur Charles Lioult de Saint-Martindon et en ses sens, suffisance, loyauté, prudhommeie, capacité et expérience, fidélité et en affection a notre service, pour ces causes et autres nous lui avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces présentes L'Office de notre Conseiller Correcteur en notre Cour des Comptes aides et finances a Rouen que tenoit et exerçoit Le Sieur Charles

Jean François Caillot dernier possesseur qui en jouissoit a titre de survivance, après le décès du quel arrivé le dix Juin dernier sa fille et unique héritière, nous auroit nommé et présenté aud. office Led. sieur Lioult de Saint Martin don par acte passé devant les notaires Royaux a Rouen le vingt six aoust aussi dernier, lequel auroit payé en nos revenus casuels le droit de survivance en conséquence de nos édits et déclarations suivant la quittance du sieur Bertin dont copie collationnée est cy attachée, pour Led office avoir tenir et dorénavant exercer en jouir et user par Led. sieur Lioult de Saint Martin don aux honneurs pouvoirs libertés, fonctions autorités privilèges, droits, exemptions, franchises, immunités, prérogatives, prééminence, entrée rang, séance, gages fruits proffits revenus et émoluments aud. office appartenants tels et tout ainsi qu'en a joui ou du jouir Led. feu sieur Caillot, et qu'en jouissent ou doivent jouir les autres pourvus de pareils offices, a condition toute fois que Led. sieur Lioult de Saint-Martin don ait atteint l'âge de vingt deux ans et sept mois ou environ suivant son Extrait Baptistaire du vingt cinq mars mil sept cent quarante deux duement légalisé et qu'il n'ait dans le nombre des officiers de notre ditte cour aucuns parents n'y alliés aux degrés prohibés par nos ordonnances ainsi qu'il nous l'est justifié par le certifficat cy avec Led. Extrait Baptistaire et autres pièces attaché sous le Contre Scel de notre chancellerie a peine de perte dud. office nullité des présentes et de sa réception, et quand a lage qui manque aud. sieur Lioult de St Martin don pour avoir les vingt cinq années accomplies requises par nos ordes nous l'en avons relevé et dispensé par nos lettres de cejour-d'huy. Si donnons en mandement a nos amés et féaux conseillers les gens tenants notre Cour des Comptes aydes et finances à Rouen, que leur étant apparu des bonnes vie et mœurs age susdit de vingt deux ans et sept mois ou environ, conversation et religion Catholique apostolique et romaine dud. sieur Lioult de St Martin don, et ayant pris de lui le serment requis et accoutumé, ils le reçoivent mettent et instituent de par nous en possession dud. office et l'en fassent jouir et user pleinement et paisiblement aux honneurs, pouvoirs, libertés, fonctions autorités, privilèges, droits, exemptions, franchises, immunités, prérogatives, prééminences, entrée, rang, séance, gages, fruits, proffits, revenus et émoluments susdits et y appartenants et lui fassent obéir et entendre

de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra és choses concernant led. office. mandons en outre a nos amés et féaux Conseillers les Présidents trésoriers de France et Généraux de nos finances a Rouen que par les trésoriers receveurs et payeurs des gages des officiers de notre d^e cour et autres comptables qu'il appartiendra et des fonds a ce destinés ils fassent payer et délivrer comptant au dit sieur Lioult de Saint Martin don les gages et droits appartenants au d. office doresnavant par chacun an aux termes et en la manière accoutumée, a commencer du jour et date de sa réception, de laqu'elle rapportant copie collationnée ainsi que des présentes pour une fois seulement avec quittance sur ce suffisante, nous voullons lesdits gages et droits entrepassés et alloués en la dépense des comptes de ceux qui en auront fait le payement par nos amés et féaux conseillers les gens de nos comptes aydes et finances a Rouen auxquels mandons ainsi le faire sans difficulté, car tel est notre plaisir, en témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel a ces présentes.

Données à Fontainebleau le dix-septième jour d'Octobre l'an de grâce mil sept cens soixante quatre et de notre règne le cinquantième, sur le reply, par le Roy signé Le Météyer avec grille et paraphe, scellées en double queue de cire jaulne.

Le dit Maitre Charles Lioult de S^t Martin don a été reçu aud. office de Conseiller du Roy correcteur en la cour des comptes aydes et finances de Normandie, en laditte Cour, ce consentant Le Procureur Général du Roy, information préalablement faite de ses âge, vie, mœurs, capacité, facultés extraction et religion catholique apostolique et romaine, pour par lui jouir dud. office conformément a ses dittes provisions, a la charge de garde et observer les ordonnances édits et déclarations de Sa Majesté, d'obéir aux arrests et réglemens de la Cour et autres charges ordinaires, duquel office il a fait et presté le serment au tel cas requis et en la manière accoutumée, suivant et aux termes de l'Arrest de la ditte Cour rendu les bureaux assemblés en celui des aydes cejourd'hui cinq Décembre mil sept cens soixante quatre.

Archives de la Seine-Inférieure
Extrait du registre de la
Chambre des Comptes
(Années 1763 - 1766).
Volume 129 — page 103.

*
* *

N^o 11 bis.

LETTRES DE BÉNÉFICE D'AGE
POUR M. LIOULT DE ST-MARTIN DON

Louis Par la Grâce de Dieu.

Roy de France et de Navarre, a nos amés et féaux conseillers les gens tenants notre cour des comptes aides et finances à Rouen, Salut, notre cher et bien amé Le Sieur Charles Lioult de Saint Martin don, nous a fait exposer qu'il désireroit le faire pourvoir de l'office de notre Conseiller Correcteur en notre Cour des Comptes aydes et finances à Rouen, au lieu de deffunt Charles Jean François Caillot, mais comme il n'est agé que de vingt deux ans sept mois ou environ suivant son extrait baptistaire du vingt cinq mars mil sept cens quarante deux, il lui manque deux ans et cinq mois pour avoir les vingt cinq années accomplies requises par nos ordonnances pour estre pourvu dud. office, pourquoi il nous a très humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder nos lettres de dispense d'age sur ce nécessaires. A ces causes voullant favorablement traiter l'exposant, nous vous mandons par ces présentes signées de notre main que lorsque le d. Sieur Charles Lioult de Saint Martin don, vous fera apparoir de nos Lettres de provisions dud. office de notre conseiller Correcteur en notre Cour des comptes aydes et finances a Rouen bien et duement expédiées et Scellées en son nom, vous ayez a l'y recevoir encore bien qu'il lui manque deux ans et cinq mois ou environ pour avoir les vingt cinq années accomplies requises par nos ordonnances pour estre pourvu dud office, duquel deffaut d'age nous l'avons de notre Grace spéciale, pleine puissance et autorité royale, relevé et dispensé, relevons et dispensons par ces présentes, nonobstant tous édits, déclarations, ordonnances arrest et réglemens a ce contraires aux quels nous avons dérogé et dérogeons par ces dites présentes pour ce regard scullement et sans tirer a conséquence, car tel est notre plaisir, donné à Fontainebleau, le dix septième jour d'octobre lan de Grace mil sept cens soixante quatre et de notre règne le cinquantième.

Signé Louis, plus bas par le Roy signé Bertin avec paraphe, scellées en queue de cire jaulne.

Lesdittes lettres de dispense d'age, registrées ès registres de la

cour des Comptes, aydes et finances de Normandie, au Bureau des Comptes, ce consentant Le Procureur Général du Roy, pour être exécutées selon leur forme et teneur, et jouir par L'Impétrant de leur effet, suivant et aux termes de l'Arrest de la ditte Cour rendu les bureaux assemblées en celui des aydes, Cejourdhy premier décembre mil sept cens soixante quatre.

J'ai reçu de Me Charles Lioult de Saint Martin don nommé par la fille et unique héritière de Me Charles Jean François Caillot conseiller du Roy correcteur en sa Cour des comptes aydes et finances a Rouen décédé le dix Juin 1764 pour en obtenir des provisions aux gages et droits y appartenants la somme de deux mille deux cents livres, sçavoir deux mille livres en principal, et deux cens livres pour les deux sols pour livre pour en jouir a titre de survivance, demeurer Lui et sés successeurs à l'avenir dispensés de la rigueur des quarante jours et en pouvoir disposer par sa veuve enfants héritiers ou ayans cause comme de chose leur appartenant, conformément à l'Edit du mois de Décembre 1709, déclaration du neuf aoust 1722 et arrest du Conseil du trente un janvier 1723. Fait à Paris le huit octobre mil sept cens soixante quatre art. 1, Et au dos est écrit, enregistré au controlle Général des finances. A Fontainebleau le quinze octobre mil sept cens soixante quatre, Signé De Laverdy.

J'ai reçu de Me Charles Lioult de Saint Martin don la somme de cinq cents quarante livres pour le droit de Marc dor de l'office de Conseiller du Roy Correcteur en sa Cour des Comptes aides et finances à Rouen dont il entend faire pourvoir au lieu de Me Charles Jean François Caillot dernier possesseur et cent soixante deux livres pour les six sols pour livre dud. droit. Fait à Paris le treize octobre 1764 signé hardouin de Beaumoïs, et au dos est écrit, enregistrée au Controlle Général du marc dor des ordres de sa Majesté, Par nous écuyer Conseiller du Roy Controlleur Général dud. Marc dor, a Paris le quinze Octobre mil sept cents soixante quatre. Signé Cromot. Collationné par nous écuyer Conseiller Secrétaire du Roy maison couronne de France et de ses finances Signé Le Météyer avec paraphe.

Archives de la Seine-Inférieure
Extrait du registre de la Chambre
des députés

(Années 1763 - 1766).

Tome 129, pages 102 - 103.

* *

N^o 12.

ACTE DE NAISSANCE DES SŒURS DE CHIENEDOLLÉ

Le 8 d'Octobre 1768 par nous soussigné docteur en théologie Curé de Vire a été baptisée une fille née ce jourd'hui du légitime mariage de Charles Lioult, écuyer, seigneur et patron de St-Martindon, conseiller correcteur de la cour des comptes et finances de Normandie et de Suzanne Julienne Marie Charlotte Deslandes, dame de Chênédollé, nommée Marie Charlotte par Messire George Augustin de Sarcilly, chevalier seigneur de Vengeons, Enfermet, assisté de demoiselle Marie Charlotte Lioult soussignés.

(Signé :) Marie Charlotte Lioult	De Parfouru
Sarcilly	Curé de Vire.

* *

N^o 13.

Le 7 Novembre 1770 par nous soussigné vicaire de Vire a été baptisée une fille née ce jourd'hui du légitime etc... nommée Marie Anne (Lioult) par Marie Anne Goulhot, assisté de Guillaume Asselin soussignés.

(Signé :) M. Anne Goulhot	Alais Vicaire de Vire
Guillaume Asselin	
	(Vire — Etat-Civil)

* *

N^o 14.

ACTE DE NAISSANCE DU POÈTE CHIENEDOLLÉ (1)

Le quatre de Novembre 1769 par nous soussigné Docteur en théologie Curé de Vire a été Baptisé un fils né ce jourd'hui du légitime mariage de Charles Lioult Ecuyer et patron de st-Martin don conseiller correcteur des Comptes aides et fiances de Normandie et de noble dame Suzanne Julienne Marie Charlotte des Landes dame de Chênédollé, nommé *Charles Julien*, par Guillaume Asselin assisté de Marie Goulhot soussignés.

(Signé :) Marie Goulhot	Deparfouru
Gosselin	Curé de Vire

L'acte de Baptême de *Charles Julien Lioult de Chênédollé* suit

(1) publié chapitre I.

immédiatement, sur le registre paroissial, celui de *François Lioult*, fils de Richard, boulanger, et de Catherine Le Valois, né le 3 novembre et baptisé le même jour que son homonyme par Alais, vicaire de Vire.

* * *

N° 15.

ETAT DES BATIMENTS DU COUVENT DES CORDELIERS DE VIRE

La première aile du côté du Nord et par où on entre, consiste en un petit parloir, un vestibule pour l'entrée de l'Eglise et du cloître et l'Eglise elle même, le tout de la longueur de près de vingt cinq toises, dont dix neuf pour la longueur de l'Eglise seule, y compris l'épaisseur des murs, ainsi que dans la largeur qui est de trente et un pieds.

La seconde aile tournée à l'est a soixante pieds de longueur sur 24 de largeur; au rez de chaussée est un escalier en pierres pour accéder aux dortoirs, derrière cet escalier est la sacristie lambrisée jusqu'au plafond et garnie d'armoires et de buffets.

La troisième aile en retour, rez de chaussée et au bout qui donne à l'est est le réfectoire. . . Suit un grand vestibule qui sert d'accès à la dite salle, au cloître, à la Cour, au jardin, à la Bibliothèque et aux dortoirs. . . par le moyen d'un grand escalier de bois à quatre volées.

La quatrième aile qui est tournée au couchant et dont la longueur est de soixante pieds sur vingt trois de largeur, contient au rez de chaussée un emplacement qui renferme une bibliothèque appartenant à la ville, par contrat passé à Vire, par devant notaire en mil sept cent trente un entre le Sieur Goutard alors Curé de Neuville d'une part et ses officiers municipaux et les religieux Cordeliers de l'autre part. Cette Bibliothèque est composée d'environ quatre mille volumes tous anciens et de prix en conséquence, et il ne s'y trouve point de manuscrits; on travaille depuis quelque temps à en faire un catalogue.

(5 Q Etat du Couvent de St-Michel

des frères Mineurs Convertuels de St-François d'Assise

23 février 1790. (Archives du Calvados).

* *

N° 16.

EXPÉDIÉ LE 10 THERMIDOR AN 10

Au Préfet de Police,

Je vous autorise, à délivrer un passe port au C. Lioult Chênédollé (Ch. Julien) prévenu d'émigration et amnistié le 4 Messidor dernier pour se rendre dans la commune de Vire, département du Calvados.

(Signé :) Le M. de la Police Générale

(Archives N^{les} F⁷ 3404).

* *

N° 17.

Arch. Vire

24 Thermidor an X.

I* 65 F. 25 (v)

(Déclarations de domiciles an VII-1810)

« S'est présenté le citoyen Charles Pierre (*sic*)
« Julien Lioult Chênédollé, vivant de son bien,
« né à Vire le.
« lequel nous a représenté l'acte dont suit la
« tenure (*sic*)

Ministère de la Police Générale de la République

Liberté

Egalité

Certificat d'amnistie

Paris, le 4 Messidor an X de la République française.

« Le Ministre de la police générale, en exécution de l'art. 8
« du sénatus-consulte, en date du 6 floréal an X. Vu la déclara-
« tion faite le 22 floréal an X devant le préfet du département de
« la Seine par Lioult Chênédollé (Charles Julien) de laquelle il
« résulte que cet individu ne jouit d'aucuns titres, places, déco-
« rations, traitements ni pensions de puissances étrangères.

« Vu, pareillement, le serment qu'il a fait d'être fidèle au gou-
« vernement établi par la Constitution, et de n'entretenir ni
« directement ni indirectement aucune liaison ni correspondance
« avec les ennemis de l'Etat.

« Considérant que cette déclaration et ce serment ont été
« faits dans les délais déterminés, et qu'ils sont conformes aux
« dispositions des art. 3-4 et 5 du sénatus-consulte.

« Considérant que Lioult Chênédollé (Charles Julien) ne se
« trouve dans aucun des cas d'exception prévus par l'article 10.

« Art. 1^{er}. Amnistie est accordée pour fait d'émigration à
« Lioult Chênédollé (Charles Julien).

« Art. 2.^{me} Il rentrera en conséquence dans la jouissance de
« ses biens qui n'ont été ni vendus ni exceptés par l'Art. 8 du
« senatus consulte.

« Art. 3.^{me}. Le présent certificat d'amnistie sera envoyé au
« ministère de la Justice.

« Délivré le 12 Messidor an X de la République.

(Signé :) Fouché, ministre de la police générale.

*
* *

N^o 18.

Université de France

1^e Division

M. de Chênédollé

Insp. Général

des Etudes à Caen

Ministère des Affaires Ecclésiastiques

et de l'Instruction publique

Paris le... Avril 1830

M. L'inspecteur, vous trouverez ci-joint ampliation d'un arrêté en date du 6 de ce mois, par lequel je vous ai nommé Inspecteur Gal des Etudes en remplacement de M. l'Abbé Thibault décédé.

C'est avec empressement que j'ai saisi l'occasion de vous donner cette preuve de mon estime particulière pour vos talents que vous avez su rendre profitables aux saines doctrines et qui font l'honneur du corps auquel vous appartenez. J'ai la confiance que vous ne négligerez rien pour justifier le choix dont vous êtes l'objet, et pour donner à l'Université de nouveaux gages d'un dévouement dont je suis heureux d'être appelé à vous donner aujourd'hui le prix.

Je vous prie de vouloir bien vous rendre le plus tôt qu'il vous sera possible à Paris, afin de prêter devant le Conseil Royal de l'Instruction publique le serment qui doit vous mettre en possession de votre nouvel emploi.

Recevez, M. l'Inspecteur Général, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le M....

N^o 19.

CONTRAT DE MARIAGE
DU POÈTE CHÊNE DOLLÉ ET DE M^{lle} DE BANVILLE
PAR DEVANT M. DUPONT NOTAIRE A VIRE
soussignés

M. Charles Julien Lioult de Chênédollé majeur, propriétaire vivant de ses revenus, né et demeurant en la ville de Vire, fils de M. Charles Lioult de St-Martindon et de Madame Suzanne Julienne Marie Charlotte Deslandes décédée.

Et Mademoiselle aimée Françoise Antoinette de Banville majeure demeurant en la Ville de Vire fille de M. Georges de Banville décédé ancien officier d'infanterie et de dame Marie Bertrande Drudes.

La dam^{elle} de Banville née en la commune de Fresne, canton de Tinchebray, arrondissement de Domfront.

Ont arrêté ainsi qu'il suit *en présence* et du consentement de leurs parents et amis soussignés, les *conventions* du mariage qu'ils espèrent civilement et religieusement contracter ensemble.

Article 1^{er}, les futurs époux ont déclaré qu'ils contracteront mariage et qu'ils vivront sous le régime dotal auquel ils se soumettent sauf les modifications cy-après.

Article II, M^{lle} de Banville se constitue en dot tous ses biens meubles et immeubles présents et avenir. Pourquoi lors de l'échéance du mobilier il en sera dressé inventaire ou état estimatif.

Article III, M. de Chênédollé et M^{lle} de Banville pourront de leur consentement mutuel et réciproque aliéner ou échanger les bien immeubles de M^{lle} de Banville à la charge pour M. de Chênédollé de les remplacer en d'autres biens immeubles d'égale valeur qui après l'acceptation faite par M^{lle} de Banville lui deviendront propres et dotaux.

Article IV, Le remboursement fait entre les mains du futur époux des capitaux de rente provenant du chef de M^{lle} de Banville sera de droit et dès l'instant de la réception remplacé sur tous les biens présents et avenir du futur époux. Si mieux n'aime le futur acquérir avec ses capitaux de rente d'autres rentes ou des biens immeubles qui deviendraient propres à la future.

Les biens immeubles du futur époux seront également garantis de tous les apports mobiliers de la demoiselle Future.

Article V, Le mobilier actuel de M^{lle} de Banville consiste dans les linges, habillements, bijoux, diamants et autres effets mobiliers et linges et meubles à son usage dont il n'a été fait aucun détail et qui sont estimés sans que l'estimation en fasse vente à une somme de cinq mille francs.

Article VI, Arrivant la dissolution du mariage par quelle cause que ce soit la demoiselle future épouse conserve et se réserve le droit de reprendre en exemption de toutes dettes qu'il existe ou non des enfants. 1^o Sa chambre garnie ou la dite somme de cinq mille francs à son choix. 2^o ses bagues bijoux. 3^o Ce qui lui sera échu pendant le mariage soit de succession, soit de donation, s'il se trouve encore en nature, ou la valeur à son choix, et s'il n'existe plus en nature la valeur.

Article VII, l'Acte de célébration de mariage rédigé par l'officier public vaudra réception des effets énoncés en l'art. cinq du présent... il ne sera besoin d'aucune quittance particulière ni d'aucun émargement sur le présent.

Article VIII, Les futurs époux pour la bonne amitié qu'ils se portent ont déclaré se donner comme de fait par le présent ils donnent aux survivants d'eux, accepté respectivement, la jouissance de tous ses biens, meubles et immeubles qui se trouveront appartenir au premier survivant, mais si au moment du décès du prémourant il existe des enfants, cette donation sera réduite à la jouissance de la moitié des dits biens meubles et immeubles.

Article IX, les biens immeubles et rentes qui seront acquis pendant la durée appartiendront aux deux époux comme biens de communauté, mais le survivant des époux conservera pendant sa vie la jouissance de tous ses biens de communauté.

Article X, M. Lioult de St-Martindon voulant donner à M. Lioult de Chênédollé un témoignage de son affection paternelle fait le don à son fils d'une rente viagère de quinze cents francs exempte de la retenue de toutes impositions dont la première année sera payée un an après le jour de la célébration du mariage et ainsi d'un an jusqu'au moment où M. de Chênédollé prendra sa succession et si M. de Chênédollé meurt avant (M. de St-Martindon, s'il existe des enfants nés du dit mariage ferait une rente de sept cent cinquante francs à la future).

Article XI, Si M. de Chênedollé décédait sans enfant avant M^{lle} de Banville pendant la vie de M. de St-Martindon, la rente de quinze cents francs promise à M. de Chênedollé serait après la mort de M. de St-Martindon continuée à M^{lle} de Banville pendant sa vie, à laquelle M. de St-Martindon en fait donation.

Article XII, Le Survivant des époux est dispensé de donner caution pour exercer son usufruit. Telle est la loi de famille.

Fait et passé en la demeure de M^{lle} de Banville le vingt deux Mai, mil huit cent dix en présence du sieur Michel François Legot huissier, Jean François Tirard perruquier demeurant à Vire appelés pour témoins qui ont signé avec M. Lioult de Chênedollé, M^{lle} de Banville, M. Lioult de St-Martindon, M^{me} de Banville, M^{lle} de St-Martindon sœur de M. de Chênedollé, M. Le Cordier beau père de M^{lle} de Banville, M^{me} Le Cordier sa sœur, MM. Drudes, de la Cour de Campagnolles, oncles, M. de Banville et autres leurs parents et amis et nous dit notaire, après lecture.

(Signé :) Charles Lioult de Chênedollé — Aimée de Banville — Lioult de St-Martindon — Drudes de Banville — Charlotte (*sic*) de St-Martindon — François Drudes — C. Drudes de Banville du Rozelles — Alexandre Drudes — Drudes de Campagnolles ancien lieut^t de la Maison de France — Victoire le Cordier — Le Cordier — M^{lle} de Campagnolles — Le Got — Tirard — Vimont, avocat — Dupont.

22 Mai 1810.

Etude de M^e Lemétayer (Vire).

* * *

N^o 20.

Du quatrième jour du mois de juin l'an mil huit cent dix, à neuf heures, après midi.

Acte de mariage de M. CHARLES JULIEN LIOULT DE CHESNEDOLEY, âgé de quarante ans, né à Vire département du Calvados le quatre du mois de novembre an mil sept cent soixante neuf profession de vivant de son bien demeurant à Vire département du Calvados fils majeur de M. Charles Lioult, vivant de son bien, demeurant à Vire département du calvados et de feue M^{me} Suzanne Julienne Marie Charlotte des Landes ses père et mère.

Et de M^{lle} AIMÉE FRANCOISE ANTOINETTE DE BANVILLE, âgée de vingt cinq ans, née à fresnes département de l'Orne

le premier du mois d'Avril an mil sept cent quatre vingt cinq, demeurant à Vire département du Calvados, fille majeure de feu M. Georges de Banville, et de M^{me} Marie Bertrande Drudes, vivante de son bien, domiciliée à Vire, ses père et mère.

Les actes préliminaires sont extrait (sic) du registre des publications des promesses de mariages, faites à Vire, à l'heure de midi, devant la porte de la maison commune, les dimanches vingt et vingt sept mai dernier, conformément aux dispositions de la loi du vingt ventose an onze, extraits des registres des décès de la ville de Vire du vingt un mai dernier, qui constatent que la mère de l'époux et le père de l'épouse sont décédés et affichés au terme de la loi, le tout sans opposition; l'acte de naissance de M. Charles Julien Lioult Chesnedoley, et celui de M^{me} Aimée François Antoinette de Banville, le tout en forme, de tous lesquels actes il a été donné lecture par moi Officier public, aux termes de la loi, ainsi que du Chapitre VI du livre V du code civil, intitulé : du Mariage.

Les dits époux présens ont déclaré prendre en mariage, l'un M^{lle} Aimée François Antoinette de Banville, l'autre M. Charles Julien Lioult Chesnedoley.

En présence de M. Etienne François Drudes, oncle de l'épouse demeurant à Vire département du Calvados profession de vivant de son bien âgé de cinquante sept ans,

De M. Michel François Jacques Alexandre Drudes, demeurant à Vire Département du Calvados profession de vivant de son bien âgé de cinquante neuf ans, oncle de l'épouse,

De M. Charles Louis Demorant, cousin de l'époux, demeurant à Coulonces département du Calvados profession de vivant de son bien âgé de trente sna,

Et de M. Jacques Henri Eléonor le Cordier demeurant à Vire département du Calvados profession de vivant de son bien âgé de trente six ans, beau frère de l'époux.

En présence du père de l'époux et de la mère de l'épouse.

Après quoi, moi Pierre Auguste Lenouvel, Maire de la ville de Vire faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, ai prononcé qu'au nom de la loi les dits époux sont unis en mariage, et ont lesdits époux et témoins, ainsi que le père de l'époux et la mère de l'épouse, signé avec moi.

(Signé :) Charles Julien Lioult de Chênédollé — Aimée de

Banville — Drudes de Banville — Lioult de St-Martindon, Etienne Drudes de campagnolle — Le Cordier — Alexandre Drudes — Charles Demorant — Le Cordier De Percy — Lenouvel — Pichon.

* *

N^o 21.

Le Cinq Juin 1810 vu le mariage Civil contracté le jour d'hier en la Mairie de Vire entre le Sieur Charles Julien Lioult Chesnedoley vivant de son bien né et domicilié à Vire fils majeur de M. Charles Lioult vivant de son bien domicilié en cette ville et de feu Dame Suzanne Julienne Marie Charlotte Deslandes ses père et mère d'une part et demoiselle Aimée François Antoinette De Banville vivante de son bien née à Fresne, domiciliée en cette ville fille majeure de feu M. Georges de Banville et de Dame Marie Bertrande Drudes vivante de son bien, domiciliée en cette ville ses père et mère d'autre part, vu la publication d'un ban faite au prone de la Messe paroissiale (*sic*) Dimanche dernier sans opposition ni civile ni canonique dispense obtenue des deux autres publications de Monseigneur l'Evêque de Bayeux suivant ses lettres du premier Juin présent mois signées Renault vicaire général et en forme, vu les fiançailles célébrées le même jour par permission dudit seigneur évêque de Bayeux, nous soussigné vicaire de Vire avons reçu le mutuel consentement de *Mariage* dudit sieur *Charles Julien Lioult* et de la ditte Demoiselle *Aimée François Antoinette de Banville* par paroles du présent et leur avons donné la bénédiction nuptiale en l'Eglise de Vire en présence et du consentement de Monsieur Charles Lioult de St-Martindon père de l'époux et de Marie Bertrande Drudes mère de l'épouse du Sr Etienne François Drudes et du Sr Michel François Jacques alexandre Drudes frères, oncles de l'épouse et autres parens et amis soussignés avec les époux.

(Signé :) Aimée de Banville — Charles Julien Lioult de Chênedollé — Lioult de St-Martindon — Drudes de Banville — Etienne Drudes de Campagnolle — Charles Demorant — DeCorday Drudes — Charlotte de St-Martindon — Anne Lioult De Morant — François Drudes — Alexandre Drudes — Victoire Le Cordier — Le Cordier de Percy — Le Cordier — Mademoiselle de Campagnolle — Camille Drudes — Bazin vicaire.

N° 22.

ACTE DE NAISSANCE DE M^{lle} V. BOURGUIGNON

Marie Elisabeth Victoire Bourguignon, fille de Guillaume Louis Bourguignon, et de Anne Marie Briaimont, née le 1^{er} Novembre 1768. (Paroisse Saint Servais) Liège.

N° 23

ACTE DE DÉCÈS DE M^{lle} V. BOURGUIGNON,

Marie Elisabeth Victoire Bourguignon, née à Liège, âgée de 64 ans, épouse de Charles Julien de Chênédollé, Chevalier de la Légion d'Honneur, Inspecteur Général en retraite de l'Université de France, fille de Guillaume Louis Bourguignon et de Anne Marie De Briaimont (*sic*), *est décédée à Liège, le 6 Octobre mil huit cent trente-deux* (1).

(Liège — Etat-civil).

N° 24.

Joseph Louis Ch. Aug. de Chênédollé, fils de Charles-Julien de St-Martin de Chênédollé, de Caen en Normandie, Chevalier de la Légion d'honneur, Inspecteur Général de l'Université de France, et de Victoire Bourguignon de Liège, né à Hambourg, ville libre anséatique, le 26 nov. 1797, présentement professeur de Langue grecque au collège de cette ville, déclare à l'autorité provinciale que son intention est de jouir du bénéfice de la disposition de l'article 133 de la constitution décrétée le 7 février 1831.

Je soussigné est établi en Belgique depuis le mois de décembre 1799, et il a continué d'y être domicilié.

Liège, le 25 Août 1831.

N° 25.

VILLE DE BUXELLES
STAD BRUSSEL

N° 690 L'an 1860 deux

Le Onze février, est décédé rue de notre dame aux neiges, N° 77

“) L'acte de mariage du poète Chênédollé avec Mlle V. Bourguignon a été publié chapitre V.

Joseph Louis Charles Auguste de Chênédollé, homme de lettres, âgé de 64 ans, 2 mois, 15 jours, né à Hambourg (Allemagne) fils de Charles Julien de Saint Martin, de Chênédollé, et de Victoire Bourguignon, décédés (1).

(Indr N° 327)

N° 26.

Du deuxième jour du Mois de Décembre mil huit cent trente trois à la Mairie de Burcy à Sept heures (*sic*) du soir.

Acte de décès de *Charles Julien Lioult de Chênédollé* décédé à Burcy le Deux Décembre mil huit cent trente trois à un (*sic*) heure d'après midy. Né à Vire domicilié à Burcy vivant de son bien âgé de soixante quatre ans fils de feu Charles Lioult de St-Martindon et de feu Suzanne Julienne (*sic*) Charlotte des Landes Epoux de Aimée Françoise Antoinette de Banville. Sur la déclaration à Moi faite par Jean Louis Marie âgé de vingt trois ans domestique domicilié à Burcy, lequel a dit être le domestique du défunt et par le sieur Jean-Baptiste Dalibert, âgé de soixante douze ans, laboureur domicilié à Burcy, lequel a dit être voisin et ami du défunt et Moi Dalibert Gille Maire de la commune de Burcy chargé de la rédaction des actes de l'Etat civil après m'être assuré de la Mort de Charles Julien Lioult de Chênédollé j'ai rédigé le présent acte que les susdit (*sic*) ont signé avec Moi en qualité de témoins après lecture.

(Signé :) J. B. Dalibert

G. Dalibert

Jaen (*sic*) Louis Marie

Maire

N° 27.

FAIRE PART DE LA FAMILLE CHÊNEDOLLÉ

Madame de CHÊNEDOLLÉ, née de BANVILLE,

Monsieur CHARLES de CHÊNEDOLLÉ,

Mesdemoiselles CORINNE de CHÊNEDOLLÉ, ZÉNAÏDE de CHÊNEDOLLÉ, AURÉLIE de CHÊNEDOLLÉ,

Monsieur LEON de CHÊNEDOLLÉ,

Mademoiselle de SAINT-MARTINDON,

(1) L'acte de naissance du fils de Chênédollé et de Mlle V. Bourguignon a été publié chapitre V.

Monsieur et Madame LECORDIER,

Ont la douleur de vous faire part de la perte qu'ils viennent de faire dans la personne de :

Monsieur CHARLES-JULIEN de CHÊNEDOLLÉ

Chevalier de la Légion d'honneur

Ancien Inspecteur Général de l'Université, Maître-ès-Jeux-Floraux

Membre de plusieurs Sociétés savantes

leur époux, père, frère et beau-frère, décédé à son château du Coisel (Bucy) le lundi 2 Décembre 1833.

Vous êtes prié d'en faire part à votre Famille.

(Communication de M. Jean Porquet).

* *

N^o 28.

ARCHIVES
NATIONALES

Paris, le.....1834

Ministère
de l'Instruction publique

1^{re} Division
1^{er} Bureau

Pension de retraite
sollicitée par
M^{me} V^{ve} Chênédollé

Le Conseil, avant de statuer, estime qu'il y aurait lieu de consulter par correspondance M. le Préfet et M. le Recteur, sur la position notoire de fortune de M^{me} de Chênédollé, l'acte produit l'aisant supposer des dettes supérieures à la fortune.

NOTE POUR LE CONSEIL ROYAL

M. de Chênédollé, inspecteur général des études, admis à la retraite il y a deux ans environ est décédé le deux Décembre 1833. Un nom illustre est l'unique héritage qu'il laisse à sa veuve et à ses cinq enfants?

Il résulte en effet d'un acte notarié joint au dossier que M. de Chênédollé possédait des propriétés dont le revenu s'élève annuellement à 5.417 fr., que la valeur de ses effets mobiliers était de 20.302 fr. 80 c., mais que ses biens étaient grevés d'hypothèques pour une somme de 203.883 fr. 02. La valeur de ces propriétés est donc absorbée et au delà par les charges qu'elles ont à supporter. La fortune personnelle de Mad^e Veuve de Chênédollé est, d'après le témoignage de M. le Sous-Préfet de Vire, très minime et contraste avec sa position sociale et les sacrifices qu'exigent les cinq enfants qui lui restent.

Dans cette position malheureuse, Mad^e veuve de Chênédollé sollicite la reversibilité d'une portion de la pension de retraite dont

jouissait son mari. M. Le Recteur de l'Académie de Caen en transmettant sa demande, exprime l'espoir que le Conseil royal lui appliquera, dans toute leur étendue, les dispositions de l'Ordonnance du 1^{er} Avril 1830.

Cette ordonnance porte :

Article I. — Les pensions de retraite pourront être accordées aux veuves des membres de l'Université mariées depuis cinq ans au moins et dont les maris viendront à décéder postérieurement au 1^{er} Juillet 1830.

Article II. — Ces pensions ne pourront excéder le tiers de celles auxquelles les décédés auraient eu droit.

Article III. — Jusqu'à l'époque où la situation des fonds affectés au paiement des pensions de retraite de l'Université le permettra, il ne sera accordé de pensions aux veuves qu'en proportion de leurs besoins et lorsqu'elles auront justifié qu'elles n'ont pas des moyens suffisans d'existence.

Mad^e de Chênédollé paraît être dans ce cas elle remplit d'ailleurs toutes les conditions exigées par l'article 1^{er} de l'ordonnance, puisqu'elle était mariée depuis plus de cinq ans (depuis le 4 Juin 1810) et que son mari est mort postérieurement au 1^{er} Juillet 1830.

La pension de M. de Chênédollé avait été fixée à 2020 fr. Le maximum de la pension reversible sur sa veuve est donc de 673 fr. 33.

Le Conseil royal est prié de vouloir bien faire connaître sa décision sur la demande de Mad^e de Chênédollé.

N^o 29.

* * *

ARCHIVES
NATIONALES

A son Excellence Monsieur le Ministre
de l'Instruction Publique,

Madame Aimée Françoise Antoinette de Banville, veuve de

Monsieur Charles Julien Lioult de Chênedollé, Inspecteur Général des Etudes, en retraite, domiciliée à Burcy, près Vire (Calvados).

A l'honneur d'exposer :

Le quatre Juin mil huit cent dix, elle épousa Monsieur De Chênedollé. De ce mariage sont issus cinq enfants, dont quatre encore en bas âge et ayant besoin d'éducation. Depuis son mariage, des revers inattendus de fortune ne lui ont pas laissé à la mort de son mari, arrivée le deux de ce mois, presque d'autres ressources (*sic*) que ce qu'elle pourra obtenir de sa pension de retraite.

Elle ose donc attendre de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, si bien fait pour apprécier le mérite et les talents, que les longs services de Monsieur de Chênedollé, dans la carrière de l'Instruction obtiendront de lui pour la veuve et les enfants de l'auteur du *Génie de l'Homme*, la reversibilité d'une partie de sa pension de retraite sur leur tête.

L'exposante se recommande à la justice et à la bienveillante sollicitude de Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique et a l'honneur d'être avec respect, de son Excellence,

La très humble et obéissante servante.

(Signé :) Chênedollé de Banville.

(Suivent la légalisation de la signature ci-dessus par le maire de Burcy (Calvados) en date du 14 Décembre 1833 l'avis du sous-Préfet de Vire ainsi conçu) :

« Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Vire, en légalisant la signature de M. Dalibert maire de Burcy, confirme l'exactitude des faits consignés dans la présente pétition et certifiés par ce fonctionnaire.

« Il est très vrai que M. de Chênedollé, quoique possédant d'assez belles propriétés, par suite des charges et inscriptions dont elles sont maculées, est en réalité mort pauvre, c'est-à-dire n'ayant d'autre revenu que sa pension de retraite et qu'un nom célèbre et sans reproche est à peu près l'unique héritage qu'il laisse à ses enfans? La fortune que son épouse a de son chef, très minime aussi, contraste, il faut le dire, avec sa position sociale et les sacrifices qu'exigent les cinq enfans qui lui restent. Homme de bien, affable et obligeant, M. de Chênedollé a emporté des regrets universels et le pays, que son génie et son talent honorent,

verrait avec bonheur le Gouvernement venir au secours de sa veuve, vraiment digne d'intérêt.

Vire, le 17 Décembre 1833.

(Signé :) Le Mancel.

*
* *

N^o 30.

PROPOSITION DE CHANGER
LE NOM DE LA RUE DE LA DOUVE
DÉLIBÉRATION DU CONSEIL MUNICIPAL
DE VIRE (12 Février 1856)

EXTRAIT

M. Le Maire expose que « Rien dans la ville de Vire ne rappelle
« le nom d'un homme qui en a cependant laissé un souvenir con-
« sidérable dans la littérature. Il demande pour réparer cet oubli
« que la rue de la Douve où a toujours demeuré la famille du
« poète Chênédollé porte désormais le nom de Chênédollé.

Sur la proposition de M. le Maire le Conseil prend à l'unanimité la délibération suivante :

Vu 1^o La proposition de M. Le Maire.

2^o La législation relative au changement de noms des rues.

Considérant que la proposition de M. le Maire ne fait que formuler un vœu du Conseil Municipal et de la cité qui a vu naître Chênédollé en demandant que son nom soit donné à l'une de nos rues.

Considérant que cet hommage faible et tardif rendu à la mémoire d'un poète dont la ville de Vire a le droit d'être fière n'est ni le seul ni celui que depuis longtemps elle avait en vue et qu'elle n'a pas encore perdu l'espoir de pouvoir lui rendre.

Arrêté

1^o Le conseil émet le vœu que le nom de rue de Chênédollé soit donné à la rue de cette ville qui porte maintenant celui de rue de la Douve.

2^o Il présente ses instances au gouvernement pour que ce changement de nom ait lieu.

3^o Il invite M. le Maire à faire toutes les démarches et à adresser toutes les demandes nécessaires pour arriver à ce but.

(Le décret impérial approubatif est daté du 25 Novembre 1857)

* *

N^o 31.

ACTE DE DÉCÈS
DE M^{me} DE BANVILLE DE CHÊNE-DOLLÉ

Aujourd'hui vingt quatre Novembre mil huit cent soixante à neuf heures du matin en la maison commune devant nous Victor Barbot maire faisant les fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Burcy Canton de Vassy Département du Calvados. Ont comparu Jean Thomas Tafflé âgé de trente sept ans cantonnier et Thomas Louvel âgé de cinquante deux ans maréchal tous deux voisins de la défunte lesquels nous ont déclaré que ce jour à deux heures du matin *Aimée Françoise Antoinette de Banville* née à Fresne / Orne âgée de soixante quinze ans fille d'Antoine De Banville et de feu (*sic*) Bertrande Drudes de Campagnolles veuve de Charles Julien Lioult de Chênédollé Chevalier de la Légion d'honneur ancien inspecteur général de l'Université est *décédée* dans sa maison en cette commune ce dont nous nous sommes assuré c'est pourquoi nous avons rédigé le présent acte que les déclarants ont signé avec nous après lecture.

(Signé :) V. Barbot J. Tafflé T. Louvel.

* *

LETTRE INÉDITE DE S^{te} BEUVE AU MAIRE DE VIRE
N^o 32.

Ce, 29 Août 1869.

Monsieur le Maire,

Je suis bien sensible à votre flatteuse invitation. Il me serait doux de visiter cette belle contrée que je ne connais point de ce côté, et de le faire à l'occasion d'une cérémonie poétique et touchante. Mais ma santé depuis près de trois ans, m'enchaîne, m'interdit absolument la voiture et ne me permet que la locomotion la plus lente et dans le plus court rayon. Voilà mon excuse. Veuillez l'agréer et la faire agréer aussi à la famille de M. de Chênédollé à laquelle m'unissent des liens de véritable sympathie.

Je suis, Monsieur le Maire, votre respectueux et reconnaissant serviteur.

(Ste-Beuve).

(Communication de M. Jean Porquet).

Vu, le 16 Mars 1921

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

Ferd. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer
*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*
P. APPELL.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	III
BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE CHÊNE DOLLÉ.	XIII

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

- I. Les traditions religieuses. — II. La vie aux champs, goût de la rêverie.
III. La formation classique.*

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE 1769-1781

Mariage de Charles Lioult de Saint-Martindon et de Suzanne des Landes d'Avilly. — La famille Lioult. — Jeunesse de Charles de Saint-Martindon. — La famille des Landes. — Jeunesse de Suzanne des Landes. — Premières années de mariage à Vire. — Naissance et baptême de Charles-Julien de Chênédollé. — Education religieuse et tendre de sa mère. — Education traditionaliste de son père. — Chênédollé chez les Cordeliers de Vire. — Le Coisel. — Les rêveries devant la nature. — Influence de la solitude. — Décision de M. de Saint-Martindon. — Départ de Charles pour Juilly. 2

CHAPITRE II

LES ANNÉES A JUILLY 1781-1788

Arrivée de Chênédollé à Juilly. — Son installation. — Le Collège. — Son aspect. — Ses souvenirs. — Sa réputation. — Les maîtres, la discipline. — La formation intellectuelle et religieuse. — Les camarades. — Les petites classes. — La 1^{re} Communion. — Les grandes classes. — Le maintien des traditions. — Toujours la nature (vers). — L'éveil des goûts classiques. — L'exemplaire de Virgile. — Les premières lectures. — Le départ. 15

CHAPITRE III

L'ADOLESCENCE 1788-1791

Le retour au Coisel. — La nature. — Enthousiasme pour les modernes. — Vie d'un gentilhomme campagnard. — Derniers beaux jours. — Les troubles révolutionnaires. — Le départ pour l'émigration. — Chênédollé en 1791. — Ses hérédités. — Ses tendances personnelles. 29

CHAPITRE IV

LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE 1791-1795

M. de Saint-Martindon acquéreur des biens nationaux. — Les perquisitions rue de la Douve. — Arrestation de la famille Lioult. — Incarcération à Vire. — Transport à Caen. — Séquestre des biens. — Séjour chez les Ci-devant Carmélites et Bénédictines de

Caen. — Première mise en liberté. — Les prisons de Vire. — Nouvelle mise en liberté. — Pétitions de M. de Saint-Martindon pour obtenir la levée du sequestre. — Partage de présuccession de ses biens. — Chénedollé au cantonnement d'Ath. — La compagnie de Chartres-Infanterie. — Epidémie. — Le départ. — La campagne de 1792. — Licenciement. — Séjour en Hollande. — Fuite devant l'armée française. — Arrivée à Hambourg. 43

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉMIGRATION

I. La crise religieuse sous l'influence des passions. — II. Le regret du sol natal. Eveil de la mélancolie. — III. L'Esthétique classique de Rivarol.

CHAPITRE V

LES ANNÉES A HAMBOURG 1795-1797

Hambourg. — Le milieu de l'émigration. — (M^{me} Mathiessen. — M^{me} de Flahaut, etc.). — Klopstock. — Premiers essais poétiques. — Présentation à Rivarol. — Enthousiasme pour son esprit. — Collaboration. — Le Spectateur du Nord. — Le poème de la nature. — Le cercle de Rivarol. — Chénedollé fut-il un roué? Liaison avec M^{lle} Bourguignon. — Mariage « *in extremis* ». — La rupture. — Départ du poète pour la Suisse. — Naissance du jeune Charles. — Retour de M^{me} de Chénedollé à Liège. — Brouille avec Rivarol. — L'influence de Hambourg sur Chénedollé. — La crise de jeunesse hâtée par l'exil. — L'empreinte de Rivarol. — La vision de l'Allemagne romantique. 56

CHAPITRE VI

SÉJOUR EN SUISSE 1797-1799

La révélation des Montagnes. — Séjour dans le canton de Vaud. — Relations avec M^{me} de Montolieu. — (Visites-Lettres). — Amitié avec Adrien de Lezay. — (Lettre d'Adrien. — Notes de Chénedollé). — Admiration de Chénedollé pour Fontanes. — Ils correspondent. — Chénedollé publie de nouveaux fragments du poème de la Nature. — L'inspiration Alpestre dans ce poème. — La Suisse est le cadre toujours rêvé par Chénedollé. — M^{me} de Stael correspond avec le poète. — Il se rend à Coppet. — La conversation de M^{me} de Staël comparée à celle de Rivarol. — Influence de M^{me} de Staël sur Chénedollé. — Elle le détache de Rivarol et le prépare à l'influence du Groupe. — Elle continue de l'initier aux Littératures étrangères (Goethe, Ossian, Dante etc.). — Benjamin Constant. — Ses relations avec le poète. — Retour de M^{me} de Staël en France. — Elle ramène Chénedollé et elle obtient de Fouché sa radiation. 75

CHAPITRE VII

LE GROUPE CHATEAUBRIAND 179 -1804

Paris sous le Directoire. — Intimité de Chénedollé avec René. — Les confidences. — Les projets. — Nouvelles publications poétiques. — Joubert. — Le Cercle de M^{me} de Beaumont. — Les relations (G. de Mussy. — M^{me} de Vintimille. — M^{me} de Staël. — Fouché, etc.). — Le retour à Vire. — Mort de M^{me} de Saint-Martindon. — Mélancolie du poète. — Lettres de M^{me} de Beaumont et de Chateaubriand

pour 1802. — Nouveau séjour de Chênédollé à Paris. — Article sur le Génie du Christianisme. — Publication d'autres fragments poétiques. — Retour de Chênédollé au Coisel. — Affaire Michaud. — Mort de M ^{me} de Beaumont. — Relations avec Joubert et Fontanes en 1803 et 1804. — M ^{me} de Caud.	101
--	-----

CHAPITRE VIII

LIAISON AVEC LUCILE DE CHATEAUBRIAND 1802-1804

La jeunesse de Lucile. — Son affection pour son frère. — Rencontre de Lucile avec Chênédollé. — Leurs affinités. — Ils correspondent. — Voyage du poète à Rennes. — La rupture. — Ses causes. — Mort de Lucile. — Désespoir de Chênédollé. — Les notes relatives à M ^{me} de Caud. — Influence de ce deuil sur l'avenir du poète.	122
--	-----

TROISIÈME PARTIE

CARRIÈRE LITTÉRAIRE

I. L'évolution religieuse sous l'action de la souffrance. — II. La nature consolatrice ; développement de la tristesse. — III. Le contact des romantiques.

CHAPITRE IX

CHATEAUBRIAND — M^{me} DE CUSTINE ET CHÊNÉDOLLÉ (LETTRES INÉDITES) 1804-1807

Delphine de Sabran, Marquise de Custine. — Première visite de Chênédollé à Fervacques. — Chênédollé confidant, puis consolateur de Delphine. — Lettre du poète à la marquise. — Nouvelle visite de Chênédollé à Fervacques. — Correspondance de Chênédollé et de M ^{me} de Custine. Départ de Chateaubriand en Grèce. — Lecture du Génie de l'Homme à Fervacques. — Dernières lettres de M ^{me} de Custine à Chênédollé.	136
--	-----

CHAPITRE X

UN POÈME CLASSIQUE : LE GÉNIE DE L'HOMME 1807

Analyse : Intention de l'Auteur.

Genèse : 1^o Conception de Hambourg sous l'influence de Rivarol. — Poème sur la Nature (Spectateur du Nord. — Juin 1797. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1798-1799. — Idem.)

2^o Extension donnée au poème en Suisse : Poème sur les sciences (Mercure de France 1802. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1802. — Début du Chant des Montagnes. — Chant de l'Astronomie. — Almanach des Muses 1803. — Chant des Montagnes.)

3^o Forme définitive. — Poème en quatre chants corrigé par Fontanes terminé vers 1806, publié en Mai 1807

Sources du poème : I. Chant. — Fontanes. — B. de Saint-Pierre. — Lemierre, etc.

II. Chant. — Buffon. — Saussure. — Ramond. — Delille, etc.

III. Chant. — Pascal et J.-J. Rousseau.

IV. Chant. — J.-J. Rousseau, Montesquieu et Rivarol.

Dans le poème : Imitations de Lucrèce. — Virgile. — Colorations dues à Werther. — Young. — Les emprunts faits par Lamartine

au Génie de l'Homme: — Editions du Génie de l'Homme, — Mai 1807; — Avril 1812, — Janvier 1822, — Novembre 1825.

Corrections et variantes caractéristiquee : Les critiques dirigées contre le Génie de l'Homme. — Défauts. — Beautés de détail. — Originalité du poème. — Ce qui en restera. 152

CHAPITRE XI

L'APOGÉE. 1807-1812

Voyage de Chênedollé à Paris. — Ses relations avec le Groupe Chateaubriand. — Conversations avec Joubert. — Molé. — Publication de l'Esprit de Rivarol. — Concours des Jeux Floraux. — L'abbé Delille. — Rencontre avec Chênedollé. — Affaire Le Chevallier. — Promenade avec Fontanes. — Première visite à Courbevoie. — L'Université Impériale. — Le poète professeur de Lettres à la Faculté de Rouen (1810-1812). — Il a peu de goût pour l'enseignement. — Les écrits qui se rattachent à ces années de professorat.

Mariage de Chênedollé avec Aimée de Banville. — Ses origines. — Sa nature. — Ses sentiments pour le poète. — Naissance d'un fils, Charles. 191

CHAPITRE XII

LA CARRIÈRE UNIVERSITAIRE 1813-1819

Nomination à Caen. — Les inspections. — Chênedollé et Joubert. — Lettres au Recteur de Caen. — Négligence du poète dans l'exercice de ses fonctions. — Le Culte d'André Chénier. — Relations avec Daunou. — Les Jeux Floraux. — L'acte additionnel. — Chênedollé Inspecteur Général de l'Université. — Le duc de Broglie et le souvenir de M^{me} de Staël. — Lettre à Villemain. — La mise à la retraite. 213

QUATRIÈME PARTIE

DERNIÈRES ANNÉES

I. La conversion. — II. Dernier effort vers la nature. Pessimisme. — III. L'acte de foi au Romantisme,

CHAPITRE XIII

LE FILS DE L'EXIL 1819-1822

Revendications du passé

Premières lettres du fils. — Réponse du père. — Nouvelles lettres de Liège. — Les demoiselles d'Acosta. — Le rendez-vous à Versailles. — Les engagements du poète. — Heureux retour. — Nouveaux Espoirs. 232

CHAPITRE XIV

LE FILS DE L'EXIL 1822-1833 (*Suite*)

Conséquences d'une double vie

Promesses dilatoires. — Nouvelles inquiétudes. — Mauvaise foi du poète. — Vifs reproches du fils, — Nouvelles promesses du père. — Le fils de l'exil prend conscience de son abandon. — Le poète ne daigne plus écrire. — La mort de la première femme du poète. — Amères désillusions du fils de l'exil. 260

CHAPITRE XV

LE ROMANTISME D'UN CLASSIQUE 1820-1822

Les Etudes poétiques. — Composition du recueil — Pièces antérieures à 1820 (1^{re} édition) pièces postérieures à 1820 (2^e édition). — Nature des Etudes 1^o Pièces du genre classique — Les principales variantes. — L'Ode à Klopstock. — Le Dante. — Michel Ange. — 2^o Imitations étrangères (Byron. — Goethe. — Espagne. — Les Scaldes.) — 3^o Pièces d'Inspiration personnelle : Thèmes romantiques (Nature. — Amour. — Mort. — Ruinés. — Mélancolie. — Sentiment religieux) Accueil fait aux Etudes Poétiques. — Chênedollé comparé avec Lamartine par ses contemporains. 327

CHAPITRE XVI

RELATIONS AVEC L'ECOLE MODERNE : 1820-1830

Le Groupe Chateaubriand. — Fontanes. — Dernière intimité. — Sa mort. — Eloignement de Joubert. — Refroidissement de Chateaubriand pour le poète. — Candidature académique de Chênedollé. — La Légion d'honneur.
Relations de Chênedollé avec les Romantiques. — Le conservateur littéraire — La société des Bonnes lettres. — Le cénacle de La Muse française — (Soumet, Ed. Géraud, E. Deschamps, V. Hugo, Charles Nodier). — Rencontre de Lamartine. — Admiration pour les comédies de Musset.
Révolution de 1830. — Hommage à Charles X sur le chemin de l'exil. — Démission de Chênedollé au Conseil Municipal de Vire. . . 346

CHAPITRE XVII

DERNIÈRES POÉSIES 1824-1833

Traductions de Shakespeare. — Le poème de *Tilus*. — Le Château de Domfront 1829. — Poème historique. — Le sens du passé. — La couleur locale. — Poésie des ruines. — Composition hypothétique des *Mémoires Normandes* (1832). Mode de publication. L'intention du poète. — (Départ du jeune Vendéen. — Aux mânes des français). — Pièces de circonstance (passage de la Dauphine). — Poésies *inspirées* de la nature dans la note des *Etudes poétiques*. — (Le vieux chêne. — La Neustrie etc.) — Quelques poésies inédites. — Derniers projets poétiques. — Y a-t-il évolution caractéristique vers le Romantisme; dans quel sens ? 382

CHAPITRE XVIII

LA VIEILLESSE 1830-1833

Retraite au Coisel. — Les Amis. — M. de Larenaudière. — Dubourg d'Isigny. — Alexis du Mesnil. — Les relations : M. de Caumont. L'Abbé de la Rue.
Pessimisme. — Insécurité. — Remords. — La nature consolatrice. — La foi. — (Notes du Journal).
Mort. — Funérailles à Burcy. — Discours. — L'attitude des Journalistes. — Dénouement de M^{me} de Chênedollé. — Les secours. — Correspondance de M^{me} de Chênedollé avec Liège. — Arrangements de famille. — La conspiration du silence autour de l'aventure de Chênedollé (Ste-Beuve). — Un mot sur Chênedollé fils. — Le vœu de Lamartine. — Le buste du poète 394

CHAPITRE XIX

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA POÉSIE DE CHÊNE-DOLLÉ

Poésie de transition. — En quoi elle diffère de celle de Delille et se rapproche de l'école de 1820-1830.

Poésie intellectuelle enveloppée d'émotion.

a) philosophique, religieuse (*Génie de l'Homme*).

b) à tendance lyrique (*Etudes Politiques*).

Emotion douce: L'amour chaste (famille), une nature grandiose et saine (paysage suisse ou normand).

Rarement l'émotion est poignante (Episode de Léon. — Derniers vers trouvés sur un album). Le plus souvent l'émotion est contenue.

Poésie mélancolique. — Sentiment de la brièveté de la vie. — Rappel fréquent de la mort. — Indifférence de la nature.

Poésie aristocratique. — Choix des sujets. — Réserve. — Fierté.

Poésie plus subjective qu'objective. — Paysage vaguement dessiné. — Peu ou pas de coloris. — Des états d'âme. — Des réflexions.

Le vocabulaire. — Terminologie noble. — Pas d'épithètes cherchées, — d'alliances de mots. — Images rares. — Parfois métaphores — suivies. — Les Mètres. 444

CONCLUSION 453

PIÈCES JUSTIFICATIVES 455

